



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

La grande prédication chrétienne en France

Paul Stapfer



D/H 1872 A. 1

LA GRANDE PRÉDICATION CHRÉTIENNE
EN FRANCE

BOSSUET
ADOLPHE MONOD

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

en vente à la Librairie Fischbacher, à Paris

Shakespeare et l'Antiquité, suivi de *Molière*, *Shakespeare et la Critique allemande*, 2 vol. in-8°, couronnés par l'Académie française ; réimprimés en 4 volumes in-12, sous ces titres :

Drames et poèmes antiques de Shakespeare, 1 vol. in-12 . . . 3 50

Les tragédies romaines de Shakespeare, 1 vol. in-12 3 50

Shakespeare et les Tragiques grecs (Lecène et Oudin), 1 vol. in-12. 3 50

Molière et Shakespeare, 3^e édition (Hachette), 1 vol. in-12 . . . 3 50

Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques, 1 vol. in-12. . . 3 50

Etudes sur la littérature française moderne et contemporaine, 1 vol. in-12 3 50

Variétés morales et littéraires, 1 vol. in-12 3 50

Laurence Sterne, sa personne et ses ouvrages, 1 vol. in-8°. 7 »

Les Artistes juges { *Causeries guernesaises*, 1 vol. in-8° (épuisé).
et parties. . . . { *Causeries parisiennes*, 1 vol. in-12 (épuisé).

Chez Hachette

Montaigne (collection des Grands Ecrivains Français). . . 2 »

La Famille et les Amis de Montaigne, 1 vol. in-12. 3 50

Des Réputations littéraires. Essais de morale et d'histoire
(1^{re} série), 1 vol. in-12. 3 50

Chez Armand Colin

Rabelais. Sa personne, son génie, son œuvre (3^e édition),
1 vol. in-12. 4 »

Racine et Victor Hugo (6^e édition) 1 vol. in-12. 3 50

LA GRANDE PRÉDICATION CHRÉTIENNE

EN FRANCE

BOSSUET
ADOLPHE MONOD

PAR

PAUL STAPFER

PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

—
1898

Tous droits réservés.



LA GRANDE PRÉDICATION CHRÉTIENNE

EN FRANCE

BOSSUET — ADOLPHE MONOD

I

LE SERMON DANS LA LITTÉRATURE

1. — *Du sermon comme genre littéraire*

Je me propose d'étudier dans cet ouvrage le plus ennuyeux des genres littéraires, le sermon. Mais le sermon fait-il partie de la littérature, et, s'il est condamné à l'ennui, est-ce par la faute des prédicateurs ou par une nécessité de sa nature même ?

La prédication traitant de l'affaire la plus grave dont l'homme puisse s'occuper, rien ne paraît d'abord moins convenable que l'idée de l'envisager comme un objet de curiosité purement esthétique ; aussi n'est-ce point à ce titre que le sermon doit être étudié. S'il appartient à l'ordre littéraire, certes il n'appartient pas à l'ordre de l'art pur, qui est quelque chose de très différent. Le sermon est une branche de l'éloquence : or, c'est par erreur qu'on a fait quelquefois figurer l'éloquence dans les ouvrages d'esthétique, qui ne

devraient traiter que des beaux-arts. On oublie, quand on fait cette confusion, que l'art proprement dit a pour fonction d'exprimer le beau, qui est son principe et sa fin, tandis que l'éloquence n'emploie l'art que comme un moyen, son but étant l'utile et le vrai. Cette différence est capitale. On parlerait fort impertinemment de l'éloquence en général, de l'éloquence de la chaire en particulier, si on ne l'établissait pas en principe. C'est la pierre de touche pour distinguer la fausse éloquence de la vraie. Un rhéteur est un homme qui fait de l'art pour l'art, qui parle pour la vaine satisfaction de bien parler et d'être applaudi ; et l'homme éloquent qui, par moments, verse dans la rhétorique, a oublié en ces moments-là, pour devenir un artiste complaisant à lui-même, qu'il était uniquement le serviteur et l'avocat d'une cause dont le succès, non le sien propre, était la seule chose importante.

Rien de plus élémentaire ni de plus fondamental que cette vérité essentielle, qu'il fallait rappeler et poser en commençant, comme l'A B C de toute étude d'une partie quelconque de l'éloquence. Mais, une fois bien entendu que l'art oratoire est un moyen et non pas une fin, je reconnais que le point de vue esthétique, même subordonné à celui de l'utile et du vrai, peut encore choquer comme une inconvenance quand il s'agit de la prédication, c'est-à-dire d'une parole de vie où l'importance des choses domine tant qu'elle efface l'intérêt de la forme. A voir porter le sermon dans une chaire de littérature, on peut éprouver un certain malaise analogue à celui qu'on éprouverait si l'on voyait traduire sur le théâtre les personnages sacrés de l'histoire évangélique. Quoi ! diraient les spectateurs en voyant cette profanation, Jésus-Christ n'est-il donc plus qu'une figure de la mythologie pour qu'on ose nous montrer sur la scène

des fictions dramatiques cette réalité toujours si vivante ? Quoi ! les vérités de l'Évangile nous sont-elles devenues étrangères et indifférentes pour qu'on ose nous proposer, à titre d'étude littéraire, les discours qui furent prononcés pour sauver des âmes et que nous pouvons relire pour notre édification ? « Les choses que nous disons, demande Bossuet, sont-elles si peu solides qu'elles ne méritent de réflexion que par la manière de les dire ? » « J'ai une espèce de répugnance, a dit un autre grand prédicateur, Adolphe Monod, à parler d'art quand il est question de prédication. » Et Vinet reconnaît franchement « qu'il vaut mieux que le message apostolique ne passe pas pour de la littérature. »

Mais *littérature* a deux sens, le terme est ambigu : c'est un mot méprisant, s'il oppose au frivole caquet de la plume l'utilité visible de l'action ; c'est, au contraire, un mot honorable et glorieux, si au néant des écrits mort-nés, parce qu'ils ne sont point littéraires, il oppose la vie puissante, éternelle, des chefs-d'œuvre.

Les sermons de Bossuet et de nos autres grands prédicateurs font partie, sans aucun doute, du trésor littéraire de la France, et personne ne prétend qu'ils subissent la moindre diminution d'importance dans l'ordre religieux et moral pour figurer dans les histoires de la littérature française et dans les Chrestomathies. La seule chose dont il importe d'être bien pénétré, c'est qu'au lieu d'appartenir à un monde de sentiments et d'idées plus ou moins aboli et mort, comme les harangues de Démosthène et de Cicéron, ils agitent des questions éternellement à l'ordre du jour, ils intéressent l'homme à l'affaire la plus actuelle et la plus vitale, ils touchent à des fibres du cœur toujours sensibles et toujours frémissantes. Et cela crée, je ne me le dissimule nullement, pour celui qui discourt de

l'éloquence religieuse, une situation délicate et pleine de périls ; car la sérénité et la sécurité de la contemplation esthétique sont troublées à chaque instant par la gravité pratique des pensées, des émotions, des problèmes. Il faut comprendre les difficultés et les devoirs d'une entreprise si ardue ; il ne faut pas y renoncer pour cela, mais il faut l'aborder avec sérieux, et en se proposant d'admirer, partout où elles brillent, les belles formes littéraires, il faut courageusement abandonner la prétention vaine de les séparer du fond vivant des choses.

L'éloquence de la chaire repose sur une contradiction piquante. Un grand prédicateur est un artiste, qui non seulement dissimule son art (ce qui est la loi de toute vraie éloquence et même de toute vraie beauté), mais qui fait profession de mépriser l'art et qui le méprise en effet... jusqu'à un certain point, « marchant par l'ordre de Dieu, suivant l'expression de Vinet, entre le culte de l'art et le mépris de l'art (1). » Dans cette branche singulière de la littérature, l'abnégation littéraire semble être la condition de la perfection littéraire. « La véritable éloquence se moque de l'éloquence, » a dit Pascal. Si l'on prenait au pied de la lettre les professions des grands orateurs sacrés sur ce sujet, on pourrait croire que leur parole est tout entière instinctive ou inspirée, et qu'ils se préservent de l'art, religieusement, comme d'un piège du Malin.

« Plût à Dieu, s'écrie Bossuet, que nous pussions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui délecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour n'y laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir ! (2) »

Le *Panegyrique de S. Paul* est rempli d'invectives éloquentes contre la vanité de l'éloquence :

(1) *Homilétique ou théorie de la prédication*, p. 331.

(2) *Sermon sur la Résurrection*, 1669.

« Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles ; faisons-leur des prédications dont la bassesse tiennne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse. »

« Tenez-vous bas, » répétait sans cesse le bon S. Vincent de Paul aux jeunes prédicateurs de son temps. L'un d'eux ayant débité un jour un sermon trop brillant, on raconte que ce grand saint « se mit à genoux devant lui, le priant avec instance de se servir d'un style plus simple et plus dévot (1). » Un certain Philippe du Bois, de l'Académie française, au XVII^e siècle, soutint dans une préface qui eut du succès et qui précédait une traduction des sermons de S. Augustin, « que l'éloquence humaine ne convenait pas aux orateurs chrétiens et qu'ils avaient tort de l'employer dans leurs prédications (2). »

Mais le paradoxe de Philippe du Bois ne fit pas une longue illusion. Le grand Arnauld le réfuta solidement, dans ses *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs*, et Bossuet nous apprend dans une lettre (3) que finalement personne n'approuva plus ce que cet académicien avait dit.

Il y a en effet un gros malentendu au fond de cette question des rapports de la prédication avec l'art, et rien ne devrait être plus facile ni plus simple que d'écarter sans retour possible une aussi énorme confusion d'idées.

Les personnes qui soutiennent que l'éloquence peut et doit négliger l'art se fondent sur ce principe, que la nature est éloquente. — D'accord. Mais où donc la nature se trouve-t-elle aujourd'hui ? Croyez-vous, par

(1) Gandar, *Bossuet orateur*, p. 264.

(2) Œuvres de Bossuet, édition Lachat, t. XXVIII, note de la page 191.

(3) A Madame d'Albert, 24 juillet 1694.

hasard, que vous allez la découvrir à coup sûr chez cet évangéliste de campagne, qui, n'ayant reçu qu'une instruction primaire et sommaire, la tête meublée d'idées dépareillées, incomplètes, recueillies çà et là dans les journaux et dans quelques livres, improvise, après avoir lu un verset de la Bible et prié Dieu, un rustique sermon ? Il est probable qu'à beaucoup de platitudes notre prédicant mêlera quelques bizarreries. On n'est plus « naturel naturellement » et la barbarie n'est point simple (1). Le grand effort de l'art et de l'étude est justement de nous ramener à la nature. Il ne s'agit point d'ornements, de fleurs ni d'artifices ; il s'agit de retrouver la vérité. Etrange chose que les discussions des gens qui font semblant de ne pas s'entendre ! Quand on nous a infligé l'ennui d'un sermon pauvre de pensée et pauvre de forme, nous nous plaignons, à bon droit ; mais les personnes qui ne veulent pas comprendre notre juste critique feignent toujours de croire que nous demandons à la chaire chrétienne les parures de l'éloquence mondaine. En aucune façon. Nous réclamons, au contraire, ce que Bossuet priait Dieu de lui donner, « la force et l'efficace, » « la vive et majestueuse simplicité de l'Evangile » pour seul ornement de son discours ; nous demandons que la parole de Dieu « sorte de la bouche du prédicateur, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu (2). » Nous voulons en un mot le naturel, la vérité ; mais c'est là une perle profonde et rare, réservée au génie ou conquise à force de labeur, et qui ne s'offre pas à qui veut seulement se baisser, comme l'algue flottant sur la surface de la mer.

(1) Vinet, *Homilétique*, p. 17.

(2) *Oraison funèbre du père Bourgoing. — Sermons sur la Prédication évangélique, sur la Circoncision. — Panégyrique de S. François d'Assise.*

Un évêque du siècle de Louis XIV, Fromentières, s'est servi d'une assez heureuse image pour faire l'apologie du talent oratoire :

« Je n'ai jamais conçu le raisonnement de ces gens qui bannissent absolument l'élégance et la politesse de notre profession, s'imaginant que si le nombre et l'harmonie peut quelque chose sur l'oreille, tout cela ne peut rien sur le cœur ; car c'est comme si l'on disait qu'une armée étant bien rangée en est moins propre à combattre et à vaincre. »

A un point de vue plus chrétien encore, il faut dire avec Bossuet :

« Dieu a voulu que Moïse fût instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, et c'est par là qu'il a commencé à être puissant en paroles et en œuvres. La vraie sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains qui viennent aussi de lui à leur manière. »

Celui qui néglige de mettre en œuvre les talents que Dieu lui a donnés, agit donc comme cet économe infidèle que Jésus a blâmé parce qu'il enfouissait le capital qu'il eût dû faire valoir.

On a fait de l'éloquence sacrée une critique un peu plus sérieuse, fondée non plus sur ce que la nature est éloquente, mais sur ce que la vérité ne doit pas l'être ; on a dit qu'une forme trop séduisante et trop belle en compromet la valeur logique. Leibniz, après avoir lu un écrit de controverse de Bossuet, écrivait à une dame de ses amies :

« Je voudrais, dans les matières importantes, un raisonnement tout sec, sans agrément, sans beauté, semblable à celui dont les gens qui tiennent des livres de comptes ou les arpenteurs se servent à l'égard des nombres et des lignes. Tout est admirable dans M. de Meaux et M. Pellisson : la beauté et la force de leurs expressions, aussi bien que leurs pensées, me charment jusqu'à me lier l'entendement. Mais quand je me mets à examiner leurs raisons en logicien et en calculateur, elles s'évanouissent de mes mains... »

La réponse à faire au philosophe, c'est que les vérités présentées par les théologiens comme par les

prédicateurs, n'étant point d'ordre mathématique, ne comportent pas « un raisonnement tout sec. » Si elles étaient susceptibles d'exacte vérité, elles ne seraient susceptibles *que de cela* et dès lors elles échapperaient à la littérature (1). L'exactitude absolue, c'est l'absence de style, de talent, d'art et d'éloquence ; c'est le langage de la géométrie ou de l'algèbre. Une science, a-t-on dit, est une langue bien faite ; mais la langue des vérités non scientifiques n'est jamais achevée, justement parce que ces vérités ne sont point scientifiques, et c'est pourquoi leur langue est obligée d'être belle, d'une beauté changeante et vivante, consistant dans la recherche anxieuse d'une expression définitive qui fuit toujours. Les savants ne comprennent donc la nature ni de la vérité morale ni de l'éloquence lorsqu'ils reprochent celle-ci aux discours des prédicateurs et des théologiens sur Dieu, l'âme et nos destinées. Ces grandes idées passionnent tout l'homme, et il n'est permis qu'à l'esprit pur d'être froid.

En tout état de cause, n'est-ce pas une injure grave à la plus haute des professions de la regarder comme un emploi inférieur de l'intelligence et de croire qu'un bachelier médiocre est suffisant pour la bien remplir ? Cicéron exigeait un immense savoir de l'orateur profane ; il n'y a pas lieu d'exiger moins de l'orateur sacré. Si, pour parer aux dangers de la fausse science qui se croit complète parce qu'elle est bornée, tout homme a besoin d'une instruction de plus en plus consciente de ses propres limites, c'est-à-dire de plus en plus étendue, qui peut en avoir plus besoin que le conducteur d'un troupeau d'hommes ? Le pasteur des âmes doit ajouter

(1) Ceci est très bien expliqué par M. Lanson dans son article sur la *Littérature et la science (Hommes et livres)*. — Voy. aussi M. Paul Bourget, *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* (article sur MM. de Goncourt), et A. Darmesteter, *La Vie des Mots*, p. 72.

une lecture humaine des plus vastes à celle de la Bible et des Pères de l'Eglise, s'il veut être à la hauteur de sa mission, comprendre l'esprit de son époque et répondre aux justes exigences d'un auditoire varié.

Et quant aux secrets de l'art de bien dire, jamais orateur doué de quelque intelligence ne croira les avoir médités assez profondément. C'est une chose redoutable de parler seul dans le silence d'une grande assemblée, de n'y entendre que le son de sa propre voix, surtout quand cette voix parle des choses divines et, suivant la belle expression de Lacordaire, « rend dans le siècle le son de l'éternité. »

Le plus grand des prédicateurs protestants, Adolphe Monod, dans un cours de débit oratoire professé à la faculté de Montauban, en 1840, nous fait curieusement pénétrer dans quelques-uns des secrets d'un art difficile qu'aucun maître de l'éloquence n'a possédé à un plus haut degré que lui. Tous les préceptes qu'il donne peuvent se réduire à cette règle unique : Soyez vrai. Mais on ne se doute point, quand on n'est pas soi-même du métier, de l'étude assidue et minutieuse qu'exige le soin de la vérité dans la diction.

Un jeune homme qui monte en chaire sans avoir assez réfléchi à cette partie si délicate de l'art oratoire, s' imagine toujours qu'il doit prendre un certain ton convenu : aussitôt il tombe dans le faux ; il déclame, il est monotone. Pour trouver l'intonation vraie,

« Traduisez la pensée en termes plus familiers que ceux du discours, et cherchez comment on rendrait un sentiment analogue dans les circonstances ordinaires de la vie... La même phrase, le même mot est susceptible d'une multitude d'inflexions diverses, que l'âme seule peut distinguer, et dont elle aperçoit jusqu'aux nuances les plus délicates, tandis que le langage et la plume n'ont pour cela qu'une seule expression... Prenez un monosyllabe : *Paul*, par exemple. A la seule manière dont un réciteur intelligent, ou mieux encore dont un homme qui parle sans s'observer, prononce ce nom, et sans attendre

qu'il ait rien ajouté, vous pouvez discerner s'il va louer ou reprendre ; donner une bonne nouvelle ou une mauvaise ; encourager dans quelque dessein ou en détourner ; appeler de loin ou appeler de près ; interroger, attirer, repousser, etc. »

Ici, le professeur rapporte une observation intéressante du grand acteur Talma, rencontrant un soir les députés de la Gironde dans un salon où ils continuaient à s'entretenir des affaires qu'ils avaient débattues à la tribune.

« Je m'aperçus, écrit Talma, que le discours, lorsqu'on le débite sans efforts et sans cris, rend le geste plus énergique et donne à la physionomie plus d'expression. Tous ces députés rassemblés devant moi par le hasard me parurent bien plus éloquents dans leur simplicité qu'à la tribune... J'acquis une lumière nouvelle, j'entrevis mon art régénéré. »

L'intonation juste enfin trouvée par l'observation attentive des réalités familières, il s'agit, pour l'art de bien prêcher comme pour tous les autres arts, d'imiter la nature en l'idéalisant, c'est-à-dire avec un degré d'intensité de plus qu'on ne ferait dans la conversation, en se donnant garde de la fausser et en suivant toujours, avec une précaution extrême, la pensée et le sentiment dans leurs sinuosités infinies. La vérité donne la variété. Il y a dans l'âme de l'homme « une mobilité perpétuelle, et vous n'aurez qu'à mettre beaucoup de vérité dans votre récitation pour y introduire beaucoup de variété. »

« Le vrai est flexible », a dit un autre maître que j'aime à citer, Vinet ; « quand on est toujours le même, on n'est pas vrai. »

Adolphe Monod nous enseigne encore que « c'est l'âme qui doit réciter... Qu'elle se voie tout entière à travers la parole, comme le fond d'un ruisseau au travers d'une eau parfaitement limpide. » En d'autres termes, le prédicateur doit être absolument sincère,

sincère au point de ne jamais forcer, si légèrement que ce soit, l'accent et la mesure de sa propre conviction.

« Dites les choses comme vous les sentez. Ne mettez pas même plus de chaleur dans votre débit qu'il n'y en a dans votre cœur. Cette droiture de récitation, loin de refroidir votre discours, vous contraindra à y mettre une chaleur plus vraie, plus profonde. »

Observation très juste. En effet, si l'orateur sacré, jugeant avec candeur sa propre parole, s'accuse d'être un peu froid, il comprendra que c'est à son âme même que manque la chaleur; en sorte que, pour faire de réels progrès dans l'art de parler avec force, il doit en faire d'abord dans la foi et dans l'amour.

« Si notre foi était parfaite, conclut Adolphe Monod, nous ne risquerions guère plus de nous jeter dans des tons faux ou déclamatoires, que nous ne le ferions en criant à un homme qui se noie de saisir la corde qu'on lui tend pour le sauver. »

La foi chrétienne et l'amour chrétien : voilà donc (et ce n'est pas ici une pensée religieuse que j'exprime, c'est une vérité littéraire), voilà, bien avant tous les moyens humains qu'un prédicateur intelligent doit demander à l'art et à l'étude, la source vive de l'éloquence sacrée. L'éloquence en général, et manifestement celle de la chaire surtout, n'a pas de dissolvant plus mortel que le scepticisme ou l'égoïsme. Ecoutez Pascal : « Oh ! ce discours me transporte, me ravit... Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant... »

Cette prière de Pascal, je ne garantis pas que tous les prédicateurs la fassent ; mais qu'on tienne pour certain qu'elle a été l'exercice continuel des plus grands. L'abbé Ledieu raconte que, durant le cours de vingt années, il ne vit pas une seule fois Bossuet monter en chaire sans s'être prosterné en secret au pied du crucifix, dans une humiliation profonde.

« Il ne mettait pas sa confiance en lui-même, mais uniquement dans la prière et dans la Sainte Ecriture... Sa préparation à la parole était une prière continuelle... Dans le carême de 1687, à Meaux, prêt à aller à l'église de Saint Saintin expliquer le décalogue, je le vis, M. l'abbé de Fleury présent, prendre sa Bible pour s'y préparer et lire, à genoux, tête nue, les chapitres XIX et XX de l'*Exode*; s'imprimer dans la mémoire les éclairs et les tonnerres, le son redoublé de la trompette, la montagne fumante et toute la terreur qui l'environnait en présence de la majesté divine; humilié profondément, commençant par trembler lui-même afin de mieux imprimer la terreur dans les cœurs et enfin y ouvrir les voies à l'amour. »

La préparation d'Adolphe Monod, comme de Bossuet, était avant tout une prière.

« Il est facile de s'en convaincre en parcourant ses manuscrits... On le voit interrompre fréquemment sa composition par des exclamations telles que la suivante : « O Christ, assiste-moi par le sang de ta croix ! » Un de ses discours débute par cette prière qui ne devait pas franchir le sanctuaire intime : « O mon Dieu, donne-moi, par ton esprit, de déposer au pied de la croix de ton Fils la recherche de moi-même et l'inquiétude sous lesquelles j'ai succombé trois jours, au détriment de mon sermon, de ma foi, de ta gloire et au scandale de mes frères. Quant à mon sermon, donne-moi de le faire non tel que je veux, mais tel que tu veux... Je m'abandonne à toi et commence mon travail sans crainte, les yeux tournés vers toi. Eclaire-moi par l'amour de Christ (1). »

Presque toutes les règles qui conviennent à l'éloquence profane s'appliquent à l'éloquence sacrée avec une rigueur bien plus grande, la prédication appartenant à un ordre très supérieur de sentiments et d'idées.

Par exemple, rien n'est plus clair que ce principe, que tout orateur en général doit s'oublier lui-même, puisqu'il n'est pas un artiste indépendant, mais le serviteur d'une cause; et rien n'est plus connu que cet autre précepte, qu'il doit être homme de bien. Mais l'oubli de soi-même, dans un prédicateur, c'est l'humilité, c'est la charité; et, chez lui, la probité classique devient la sainteté. La recherche de sa propre gloire ne peut être aux

(1) E. de Pressensé, *Etudes contemporaines*, p. 196.

yeux de l'orateur chrétien qu'un péché détestable et la pire de toutes les misères.

« O mon Dieu, fais que je ne sois pas une cymbale qui retentit (1) ! »
« On me dit que je parle bien : que m'importe ? Demain je serai couché dans le tombeau. Quel avantage aurai-je alors d'avoir bien parlé ? Heureux si l'on peut dire de moi : Il a servi son maître, il est mort à la peine, s'effaçant et glorifiant Dieu. De l'éloge ?... Songez seulement à ce que je vous dis, et sauvez vos âmes (2) ! »

« Malheur à moi, s'écrie Bossuet, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut !... »
« Malheur à la créature qui ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu et ne lui rapporte pas toute la gloire ! (3) »

Pour l'honneur de la nature humaine, l'éloquence, même profane, est liée inséparablement à l'idée du bien.

« L'homme peut se décider par de mauvais motifs ; mais il a besoin de se les déguiser ; encore moins oserait-il les alléguer à d'autres ; et surtout il n'oserait proposer expressément le mal à des hommes assemblés, ou, pour mieux dire, leur présenter pour motif la pure et simple satisfaction d'une convoitise. L'éloquence ne serait point éloquence, si elle ne feignait de vouloir le bien, si elle ne donnait l'apparence du bien au mal qu'elle conseille... Elle est détachée de ses seules racines, quand elle se sépare de la justice et de la vérité. Marat lui-même devait feindre de défendre des principes et non des intérêts (4). »

Si telle est la condition de l'éloquence profane, à quelle hauteur de vertu, mais de vertu réelle et non plus apparente, l'orateur chrétien ne doit-il pas s'élever ! Il est impossible de séparer en lui la doctrine de la personne ; il est plus que difficile d'obtenir pour la première notre respect, si la seconde ne le mérite pas. Plus éloquente serait une belle vie sans discours, que les dis-

(1) Adolphe Monod, *Souvenirs de sa vie*, p. 290.

(2) Id., *ibid.*, Avant-propos, p. IX.

(3) *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*. — Sermon sur l'honneur.

(4) Vinet, *Homilétique*, p. 188.

cours même les plus beaux, sans la vie ; car « les grandes vies sont aussi des paroles de Dieu, » comme l'a dit admirablement Vinet, et « la véritable éloquence est celle de l'homme, non pas celle de la plume ni de la bouche (1). » Ce que le prédicateur dit importe moins que ce qu'il est. Les hommes sont guidés par des modèles bien plus que par des arguments ; ce n'est point la leçon des maîtres qui fait des prosélytes, c'est leur exemple. Le pasteur doit confondre par sa conduite les doutes que sa doctrine soulève, et, ses discours étant de peu de durée, il faut, comme s'exprime Fromentières dans sa belle langue du XVII^e siècle, qu'il les *soutienne* par une vie sainte.

Sa vie est un discours, ses discours sont des actes ; tout, en lui, est prédication et action. « Il faut que tout, en nous, prêche tellement la vérité, qu'on ne puisse nous approcher sans l'entendre, » dit A. Monod, dans un sermon sur Jean-Baptiste ; et Bossuet, parlant du même saint (2) :

« Il a raison de dire, en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui, sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur de son visage... Tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devraient être les prédicateurs. Il faudrait que tout fût parlant et résonnant en eux. »

Quand donc on pense au but sublime de l'activité des prédicateurs, à l'unique et sérieux souci qui doit tout entiers les occuper, la passion des âmes et de leur salut éternel ; quand on pense à cette Bible, qui est le plus beau des livres et où ils puisent sans cesse ; quand on pense enfin à ces continuelles prières qui ravissent leur esprit jusqu'au ciel et le maintiennent si haut, par dessus tous les sentiments médiocres, toutes les petites

(1) A. Monod, *Allocution aux étudiants en théologie de Strasbourg*, 1852. (Manuscrit).

(2) *Sermon sur la véritable conversion*, 1668.

idées et toutes les vanités, il semble que l'éloquence soit leur élément naturel. Oui, il semble vraiment qu'ils n'aient pas besoin de la chercher, et qu'elle doive venir comme d'elle-même, « attirée par la grandeur des choses (1). » On raconte qu'un certain érudit, doué d'une telle mémoire qu'il retenait sans la moindre peine tout ce qu'il avait lu, disait en s'étonnant : Comment fait-on pour oublier ? Un prédicateur éloquent, non parce qu'il a voulu briller, mais parce qu'il a compris la gravité de son ministère et senti l'importance des vérités qu'il annonce, ne devrait-il pas dire de même (si la modestie lui permettait de reconnaître avec actions de grâces les talents qu'il a reçus de Dieu) : Comment fait-on pour ne pas être éloquent ?

Hélas, on ne l'est guère. La plupart des sermons sont languissants et ternes. Beaucoup sont vides et emphatiques. Presque tous, loin de tenir notre attention captive et subjuguée, exigent de nous un effort méritoire de patiente immobilité jusqu'à l'*amen* libérateur. Le mot *sermon* est devenu inséparable des idées d'ennui et de sommeil, tellement qu'un prédicateur qui imprime ses œuvres évite de les intituler sermons et préfère encore le titre de *discours*, les discours, dans l'échelle descendante de l'ennui, occupant un degré un peu moins infime que les sermons. Nos sermons, a dit Carlyle, ne sont qu'« ennuyeuse, bourdonnante et soporifique inanité. » Un philosophe allemand remarque que, dans la vie sociale, l'ennui a sa représentation le dimanche, le besoin remplissant les six autres jours de la semaine, et il cite cette épigramme, classique en Allemagne :

Bavus est le pasteur fidèle dont parle l'Écriture :
Quand son troupeau dort, lui seul reste éveillé.

(1) Bossuet, sermon sur la Parole de Dieu.

Si ce fait lamentable arrivait uniquement par la faute des prédicateurs, il n'y aurait qu'à les rappeler à la notion et à la conscience de leurs devoirs ; mais, en prêchant ainsi, je me rendrais coupable moi-même du plus ennuyeux des sermons. Il sera plus intéressant et plus utile de chercher s'il n'y a pas, dans la nature même du sermon, certains vices intérieurs qui, en fournissant à la médiocrité des prédicateurs une juste excuse, peuvent expliquer aussi et nous faire pardonner la froideur et l'indifférence qu'ils nous reprochent.

Un article de Scherer, piquant et hardi, fort injuste d'ailleurs, sur les sermons de Bossuet (1), débute très insolemment en ces termes : « Le sermon est un genre faux. J'entends par genre faux celui dans lequel on ne peut ni penser ni dire juste. Tout est faux dans le sermon, à commencer par le texte. »

Et Scherer critique le texte, d'abord. Après la critique du texte, — qui n'est, dit-il, qu'un prétexte, qu'on sépare abusivement du contexte, qu'on met laborieusement à la torture, ou qu'on escamote lestement, — vient la critique de la division, qui consiste à fendre un cheveu en trois, puis, à refendre chaque tiers en d'autres fractions de plus en plus ténues, pour subdiviser.

Les divisions et les subdivisions de certains abstrac-teurs de quintessence sont célèbres par leur ridicule. J'en pourrais citer de nombreux exemples, qui seraient d'autant plus réjouissants que je remonterais plus haut dans l'histoire de l'éloquence sacrée. J'avoue que Bossuet lui-même n'est pas sans reproche, pour avoir mis un peu trop en saillie la structure de ses sermons ; les progrès admirables que ce roi des prédicateurs a faits dans le sens d'une belle simplicité n'allèrent pas jusqu'à

(1) *Etudes critiques de littérature*, article XII.

dégager assez complètement l'édifice de l'échafaudage. Mais à quoi bon insister sur ce défaut, s'il a fini par disparaître, si l'ordre intérieur que réclamait Fénelon est désormais le seul où l'on vise, et si l'on a supprimé les numéros d'ordre qui n'en étaient que le simulacre ? Ce perfectionnement prouve assez que la division en trois points, l'*Ave Maria* des catholiques, la petite prière après l'exorde chez les protestants, et les autres haltes traditionnelles de l'éloquence sacrée, n'étaient pas pour le sermon des lois nécessaires.

N'en serait-il pas de même du texte, qui ne paraît pas, lui non plus, indispensable, depuis que Lacordaire a donné l'exemple de prêcher sans texte ? Mais observons qu'en prenant cette liberté, l'éloquent moine dominicain ne s'est plus cru permis de nommer *sermons* ses prédications et qu'il les a données simplement comme des *conférences*. Je ne crois pas qu'on puisse impunément renoncer au texte, qui présente beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients. Sans rappeler que cette institution a la plus haute des origines, puisqu'elle remonte à Jésus-Christ lui-même, comme on peut le voir au chapitre IV de St-Luc, le texte a d'abord cette signification immense, d'annoncer que le prédicateur ne va pas discourir en son propre nom, mais qu'il est, auprès de ses frères, l'ambassadeur de Dieu. Et le texte offre, en outre, à l'habile homme qui sait s'en servir une utilité du même genre que la rime au bon faiseur de vers : il lui suggère des idées, des images, des mouvements, de sublimes refrains. Avec quelle majesté les textes des beaux sermons de Bossuet et surtout de ses grandes oraisons funèbres ne reviennent-ils pas, périodiquement, comme le thème fondamental d'une magnifique symphonie !

C'est, je crois, dans la matière même du sermon

plutôt que dans sa forme qu'il faut chercher la raison principale de ce que ce genre a d'ingrat, de l'abîme d'ennui où il précipite la médiocrité, et du vigoureux coup d'aile que le talent a besoin de donner pour échapper à cet ennui mortel. Mais, ici encore, on doit distinguer entre ce qui est essentiel au genre et ce qui est un vice capable de correction.

Le sermon s'est condamné lui-même gratuitement à une généralité excessive d'idées. Il écarte, comme compromettant pour sa dignité, tout ce qui est concret, local, actuel. Il n'a point d'âge, et la moindre chose qu'il dit, c'est de l'éternité qu'il la date. Par ce caractère hautement général il peut s'élever à une très grande noblesse ; mais il lui devient fort difficile d'être intéressant, et il sort des conditions ordinaires de la littérature, dont l'objet est bien d'atteindre l'éternelle vérité, mais toujours à travers la réalité des faits transitoires. Entre tous les documents historiques, les monuments de la littérature sont estimés à bon droit comme les plus précieux, étant plus naïvement vrais que le témoignage direct de l'histoire ; mais le sermon contribue à peine, pour sa part, à cette information, et il est bien rare qu'il nous renseigne d'une façon un peu précise sur l'état moral d'une société. Dire que tous les hommes sont pécheurs, évidemment ce n'est pas nous apprendre grand chose, ni sur nos contemporains, ni sur nos pères.

Le secret des grands prédicateurs consiste ici à savoir voguer entre la haute mer, sublime mais monotone, et les écueils de la côte, évitant, d'une part, les généralités trop vagues, d'autre part, le détail scabreux et trop particulier qui les ferait verser dans l'allusion, le pamphlet, la chronique scandaleuse. Bossuet tonne contre le jeu : il a raison, puisque c'était une plaie de son

siècle ; mais il croit devoir s'excuser de faire descendre la prédication « à ces bassesses ». Pourquoi donc s'excuse-t-il de prendre les vices à partie et de les appeler par leur nom, s'il est vrai qu'à Charenton le ministre Le Faucheur ayant parlé avec une indignation sainte contre le duel, le maréchal de la Force, ému, jura sur l'heure qu'il refuserait toute sa vie de répondre à aucune provocation, de quelque part qu'elle pût venir ? Saurin a tiré de puissants effets oratoires des événements militaires, politiques, religieux de la France et de la Hollande, des désastres qui suivirent pour Louis XIV la révocation de l'Edit de Nantes.

Mais si l'on veut voir, au contraire, jusqu'où peut aller l'empire de la convention, il faut tirer de la poussière où ils reposent les chers vieux sermons de nos prédicateurs du désert ; il faut ouvrir cette *Manne mystique du Désert*, bouquin vénérable et sacré, mais illisible et combien curieux par l'ennui même qui s'en exhale ! Eh quoi ! voilà des hommes qui prêchaient, au péril de leur vie, dans les montagnes, les rochers, les forêts, sous l'inclémence du ciel, épiés par les paysans, traqués par les soldats, risquant à toute minute d'être tués d'un coup de fusil ou trainés au supplice, et qui n'ont rien su tirer, pour l'éloquence, de cette situation tragique et terrible ! L'éloquence, ne la cherchez point dans leurs discours : elle est dans leurs personnes et dans leur héroïque vertu ; elle est dans le contraste de leur paix intérieure avec la tourmente du dehors ; elle est dans la sécheresse même et dans l'austérité avec laquelle ils exposaient calmement, doctement, comme s'ils eussent parlé dans une chaire de théologie, les thèmes les plus généraux du christianisme, les dogmes les plus abstraits de Calvin, au milieu de la poétique nature, souriante ou sauvage, et sous la menace de la mort.

La Bible, c'est-à-dire le Livre, le livre par excellence, occupe naturellement la première et la plus grande place dans les citations de tous les prédicateurs. Elle est le meilleur sauf-conduit pour leurs hardiesses, en même temps que la plus haute source d'inspiration pour leurs pensées et pour leurs images. Mais toute leur littérature doit-elle se terminer là ?

Bossuet, après avoir cité dans ses premiers sermons Sénèque et la philosophie païenne, a complètement renoncé à cette licence, ou, s'il en a encore usé quelquefois, ce n'a été qu'en se le reprochant :

« Donnez-moi cette liberté de vous alléguer aujourd'hui un auteur profane. Je n'ai pas accoutumé de le faire. Par la grâce de Dieu, je trouve suffisamment dans les Ecritures et c'est une source assez abondante (1). »

Les prédicateurs protestants surtout, on le sait assez, ont une tendance à se renfermer trop exclusivement dans la Bible.

Il y a là une conception un peu étroite du champ de la Révélation. L'histoire de Dieu n'est sans doute pas contenue tout entière dans les annales de l'ancien et du nouveau Testament, et l'Esprit divin, qui souffle où il veut, n'a probablement pas épuisé toute sa vertu dans le dernier verset du dernier écrit canonique. Soutenir qu'un passage quelconque du *Cantique des cantiques* ou du livre d'*Esther* est plus divin que tel chapitre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, que telle page de Pascal, c'est le parti pris violent et roide d'une espèce de fanatisme, c'est un défi porté au jugement des cœurs simples et droits. Je ne saurais blâmer avec indignation Lacordaire pour avoir donné comme exemple de prière puissante et victorieuse, l'immortelle supplication du vieux Priam au meurtrier de son fils ; mais j'aurais

(1) Sermon sur la soumission due à la parole de Jésus-Christ.

moins de répugnance encore aux grands faits de l'histoire universelle qu'aux sublimes beautés de la poésie classique, et je ne vois pas du tout pourquoi le couteau de Judith, parce que Judith est un personnage de la Bible, serait plus édifiant que l'épée et que le bûcher de notre pure et sainte Jeanne Darc.

Le protestant qui se retranche dans sa Bible, le catholique qui n'ajoute à la Bible que les Pères de l'Eglise, réduisent donc, parce qu'ils le veulent bien, sans nécessité comme sans devoir, la variété d'idées et d'exemples dont ils pourraient nourrir leurs sermons. La liberté que nous osons réclamer ici et qu'une prédication large a quelquefois prise, doit d'ailleurs être sévèrement contenue par la piété et par le goût ; on sent combien il serait facile à l'esprit profane d'en abuser.

Mais voici la vraie cause de l'ennuyeuse monotonie des sermons, en même temps que l'explication de la beauté comme de la rareté des chefs d'œuvre que ce genre a produits : c'est que, dans un discours de vingt pages, il faut embrasser tout le christianisme ; dans l'espace d'une petite heure (et la mondanité des auditoires n'accorde bien souvent aux prédicateurs que trente minutes à peine), il faut résumer tout l'Evangile, annoncer aux hommes tout le conseil de Dieu et toute l'économie de leur salut. Grande matière, mais « usée et triviale », comme La Bruyère n'a pas craint de le dire, matière où tous les développements, tous les appels, toutes les idées et tous les termes mêmes sont prévus. « Je vous dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose. »

« Le père Vernier a été admirable ce matin ; » s'écrie, dans une comédie d'Emile Augier, une dame qui revient du sermon ; « il a eu sur la charité des pensées si nouvelles ! » — *Giboyer à part* : « A-t-il dit qu'il ne faut pas la faire ? »

Plus un prédicateur est fidèle, plus il suivra les chemins battus ; la nouveauté ne peut s'obtenir que par un écart, à droite ou à gauche, des éternels lieux communs de la vérité.

« Nous, s'écrie Saurin, que Dieu a commis à la conduite d'un grand peuple ; nous que l'exercice de notre ministère appelle, s'il est permis d'ainsi dire, dans un monde de morts et de mourants, et qui voyons défiler comme un par un chaque membre d'un nombreux troupeau..., toutes les fois que nous montons dans nos chaires, il nous semble que nous parlons pour la dernière fois ; il nous semble que nous devons épuiser toute la religion pour arracher au monde ceux qui nous écoutent, et ne les point abandonner que nous ne les ayons remis entre les bras de Jésus-Christ (1). » — « Ne tenant pas la vie de nos auditeurs dans nos mains, écrit de même Adolphe Monod (2), nous devons nous hâter d'annoncer tout le conseil de Dieu, comme si chacune de nos prédications était la dernière, soit pour nous, soit pour quelqu'un de ceux qui nous écoutent. »

Chaque fois donc que ce grand prédicateur montait en chaire, il se disait : Il y a dans cet auditoire des âmes auxquelles tu vas annoncer l'Evangile pour la première fois, et d'autres, pour la dernière ! — Écoutez enfin Bossuet :

« Il faut redire plusieurs fois les mêmes choses jusqu'à ce qu'on entre. Quand on trouve tout bouché et qu'on a assez frappé sans qu'on ouvre, alors il se faut retirer... content d'avoir contenté Dieu (3). »

Si l'on estime que cette éternelle identité des sermons avec eux-mêmes ne justifie point l'indifférence des auditeurs, puisque enfin, tant qu'ils ne mettent pas en pratique ce qu'on leur prêche, ils ont besoin qu'on le leur répète, n'excuse-t-elle pas au moins l'indifférence des lecteurs et le vénérable ennui qu'une grande collection de sermons imprimés présente à nos imaginations effrayées ? Aucun genre littéraire n'a d'aussi vastes catacombes. C'est l'empire même de la mort ; c'est la proie silen-

(1) *Sermon sur le discours de S. Paul à Félix et à Drusille.*

(2) *Souvenirs de sa vie. Extraits de sa correspondance*, p. 164.

(3) Lettre à M^{me} d'Albert, 25 janvier 1693.

cieuse des vers et de la moisissure au plus haut rayon de nos bibliothèques. Qui lit Bossuet, Saurin, Massillon, ailleurs que dans des choix ? Qui lit même ces choix ? Seuls, quelques rares curieux, avertis par la critique. Mais la critique a raison de veiller ; car ces recueils deux fois sacrés, puisque personne n'y touche, contiennent ce que l'éloquence humaine a de plus admirable.

N'est-ce pas le triomphe de l'éloquence de donner une forme émouvante, saisissante aux idées les plus communes ? Essayez de nous intéresser à la discussion d'une doctrine nouvelle, à l'analyse de quelque fine passion du cœur : vous y réussirez avec un talent ordinaire ; mais parvenez à tirer quelque chose de vraiment beau d'un thème aussi banal que la fragilité de la vie, le néant des joies mondaines ou la certitude de la mort : vous êtes le plus éloquent des hommes.

Or, l'existence des beautés de ce genre et de cet ordre est un fait incontestable. J'en rappellerai dans ce livre des exemples fameux. J'en citerai d'autres, qui sont moins connus. Quelle est la condition de pareilles beautés ? Je l'ignore. C'est le miracle du génie, c'est le secret de l'art le plus consommé ; et c'est en même temps, par une vertu contraire, le simple effet d'un sérieux si intense et si profond, d'un dévouement si absolu à la cause de la vérité et du salut des hommes, que, dans la région de foi et d'amour où s'élève le pasteur des âmes, il ne songe pas à l'art et ne pense à rien moins qu'à faire de la littérature.

Ni l'art, ni le génie, ni la foi, ni la charité, ni le sérieux, ne sont choses communes, et voilà pourquoi rien n'est plus rare et rien n'est plus beau qu'un beau sermon. « Il est plus aisé, a dit très délicatement La Bruyère, de prêcher que de plaider ; mais il est plus difficile de bien prêcher que de bien plaider. »

2. — *Fondement de l'éloquence sacrée.*

Considérons encore le sermon en lui-même. Nous allons peut-être découvrir que ce genre, mieux apprécié à sa valeur, est loin d'être aussi ingrat que nous avons d'abord paru l'accorder aux personnes qui dans cette prétendue pauvreté de matière croient trouver une excuse, soit pour la langueur de leurs discours, soit pour la nonchalance de leur attention.

Le sermon est la *seule* espèce d'ouvrage qui nous offre, dans un court espace, une philosophie complète, une solution précise de tous les grands problèmes qui nous tourmentent : le mystère de notre destinée, l'origine du monde, celle du mal, l'énigme de la vie et de la mort. Cette solution est-elle vraie ? Ce n'est pas la question. Il suffit qu'elle soit pratiquement bonne, qu'elle apporte aux pauvres mortels une consolation, une force, une espérance, une foi, et que tout honnête homme puisse s'en contenter. Vous prétendez que la doctrine est contestable : c'est chose déjà bien précieuse que d'en avoir une, et je juge celle-là par ses fruits. Qu'on me dise à quels autres discours, à quels autres écrits appartiennent et la même plénitude de sens et surtout la même vertu morale ! Qu'on me nomme un emploi de la pensée et de la parole qui puisse être supérieur à celui d'annoncer aux hommes tout ce qu'ils ont besoin de savoir et de croire pour vivre et pour mourir ! Le plus haut effort de la philosophie humaine et de la poésie, quand elles sont très sérieuses, c'est de poser les grands points d'interrogation : la prédication seule

y répond et seule donne avec assurance, avec autorité, des réponses à la fois positives et bienfaisantes.

Si rien n'est plus littéraire que ce qui intéresse la nature humaine dans ce qu'elle a d'universel et d'éternel, aucun genre n'est donc plus littéraire que le sermon, parce qu'aucun sujet n'est plus humain que les grandes matières dont il s'occupe.

Ajoutons que le sermon peut être non seulement littéraire, mais poétique, d'abord par le sentiment profond de mélancolie qu'une foi nécessairement mêlée de beaucoup d'obscurité et d'un peu de tristesse ne parvient jamais à guérir tout à fait dans le cœur du spectateur grave de notre immense misère ; ensuite, par une certaine conception réaliste du drame de la vie humaine, où se conserve quelque chose de la naïveté des anciens mystères dramatiques.

Dieu, Satan et l'homme peuvent jouer dans le sermon un véritable drame à trois personnages, dont le ciel, la terre et l'enfer sont le théâtre ; ou plutôt, c'est l'âme de l'homme qui devient un théâtre où se livre sur la terre un combat tragique entre les puissances du ciel et celles de l'enfer. Le croyant ne se contente pas d'animer et de personnifier les abstractions de la philosophie morale par de simples figures du langage ; ce que vous appelez une métaphore est pour lui une réalité.

« La doctrine de l'Eglise, dit Lacordaire (1), est la doctrine des destinées, la doctrine du bien et du mal. Elle nous apprend qu'il y a un Dieu, auteur de tout bien, un esprit superbe volontairement déchu, qui est la source de tout mal, visible et invisible ; et enfin que l'homme, être libre, capable de bien et de mal, tend à s'unir à l'un ou à l'autre de ces principes. Telle est la matière de la doctrine sacrée de l'Eglise, et on peut la définir : La connaissance de Dieu, qui est le souverain bien, et du démon, *qui est le souverain mal*, dans leurs rapports avec l'homme, qui tend à s'unir éternellement, ou à Dieu par le bien, ou au démon par le mal. »

(1) *Conférences de Notre-Dame*, VIII^e conférence (1836).

Souverain, le démon ne l'est plus tout à fait ; car s'il fallait ainsi le concevoir, nous tomberions dans le simple manichéisme, dans la lutte éternelle du bon et du mauvais principe, tour à tour vainqueurs et vaincus. Satan a cessé d'être le rival de Dieu.

« Du souffle de sa bouche, comme dit Bossuet, Dieu l'a précipité au fond de l'abîme. Il tomba du ciel, ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère (1). »

Mais Dieu permet que l'ange déchu et vaincu tente les hommes, et, pour cela, il allonge en quelque sorte la chaîne dont il l'a solidement lié. Cette espèce de liberté captive, ce pouvoir très relatif puisqu'il est subordonné à la volonté de Dieu, fait, il est vrai, du rôle de Satan dans le drame de la vie humaine quelque chose qui n'est plus bien net. Aujourd'hui les chrétiens eux-mêmes qui croient à l'existence et à l'action du diable verraient une impiété dans la pensée seule de regarder quoi que ce soit de fâcheux qui leur arrive, contrariété, ennui, maladie, douleur, épreuve ou tentation, comme autre chose qu'une dispensation de Dieu, et cette soumission à l'ordre divin identifie au fond la résignation chrétienne avec la plus haute sagesse philosophique qui est de se soumettre à la nécessité. L'ancienne foi orthodoxe, catholique ou protestante, faisait au diable une bien autre place dans nos affaires.

Dans toutes les circonstances de sa vie quotidienne, Luther voyait l'intervention du démon. « Est-il malade ? c'est le diable qu'il soupçonne de le *frapper du poing*. Les doutes, les découragements, les regrets, toutes les peines d'une vie morale très compliquée et très émue, autant de *flèches empoisonnées* de Satan (2). » Je vou-

(1) Sermon *sur les Démons*, 1653.

(2) Rébelliau, *Bossuet historien du protestantisme*, p. 445.

lais, écrit-il souvent, faire telle ou telle chose, aller dans telle ou telle ville, mais *le diable m'en a empêché*.

On peut trouver qu'une semblable conception des pouvoirs de l'esprit malin est peu philosophique, voire même peu chrétienne ; on ne saurait nier qu'elle soit dramatique, j'allais presque dire amusante ou terrifiante, lorsqu'elle va jusqu'à l'hallucination parfaite qui voit paraître l'ange des ténèbres en personne, entend « avec tremblement et un horrible battement de cœur le son de sa puissante voix (1) », dispute contre lui sur la messe et lui lance à la tête un encrier, dont on peut voir encore la tache aujourd'hui sur un mur du château de Wartbourg.

Bossuet a souvent parlé des démons (car il y a tout un cortège d'anges déchus autour du Prince de l'enfer) en homme qui ne doute point de leur existence personnelle ; il a raconté le drame de la chute avec une éloquence d'autant plus forte qu'il croyait à sa réalité historique et objective. Voici, dans le sermon *sur les Démons*, de 1660, une scène de séduction renouvelant avec une extraordinaire intensité de couleur et de vie celle qui eut son prototype dans le jardin d'Eden :

« Ah ! mes frères, qui pourrait vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule ? S'il vous trouve déjà agités, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour, il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement ; il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloignés du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité, il n'est pas si grossier, dit Saint Chrysostome... Il s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. — Ah ! ce ne sera, dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. — Prenez garde, le serpent s'avance ; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veine

(1) *Histoire des Variations*, livre IV.

en veine et se répand par tout le corps. — Il faut l'avoir, il faut la gagner. — C'est un adultère! — N'importe. — Eh bien! je la possède. Est-ce pas assez? — Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari : qu'il meure. »

Avec la même foi ingénue, absolue, Adolphe Monod affirme encore la personnalité du diable et des démons ; oui, des démons qui entrèrent dans un troupeau de pourceaux, avec la permission de Jésus, comme S. Marc le raconte, et les firent se noyer tous dans la mer :

« Quoi ! vous croyez la chute des anges rebelles, et vous ne pourriez croire le fait des pourceaux de Génézareth ! Vous admettez l'incarnation du Fils de Dieu, et vous ne sauriez admettre que Jésus-Christ ait pu être tenté au désert par le diable ! Vous soumettez votre raison au miracle de l'inspiration des Ecritures, et votre foi reculerait devant l'histoire de Balaam (1) ! »

Voici, dans le sermon de *Jésus Enfant*, prêché à des enfants, une petite scène de séduction enfantine :

« Oui, mes amis, quand le Diable prend à tâche de perdre un pauvre enfant, quand il veut en faire un méchant, un mauvais sujet, un voleur, un émeutier, il commence par attaquer son dimanche : « Eh ! mon pauvre ami, est-ce là ton repos ? Tu es bien bon de te donner tant de mal. Ne pourrais-tu pas mieux t'amuser qu'au sermon ? et cette école du dimanche par dessus le marché ! Ta première communion ?... et que de gens qui ne l'ont jamais faite !... »

Cela est dramatique, me dira-t-on, poétique même, si vous voulez ; mais ce n'est pas sérieux. — C'est parce que vous ne croyez plus au diable. Je n'ai garde de vous en faire un reproche. Je ne vous opposerai point M. Gladstone déclarant avec courage dans un récent écrit sa croyance à un diable personnel (2). Tout le monde ne peut pas avoir la foi robuste d'un Gladstone. La dissolution lente, la mort parfaitement naturelle, qui, sans violence aucune, sans le moindre assaut de l'incrédulité, par le simple progrès de la conscience et de

(1) *Lucile ou la lecture de la Bible*, p. 226.

(2) *Revue des deux Mondes* du 1^{er} juillet 1896 ; article d'Arvède Barine.

la raison, ronge pierre à pierre, mine par la base et, les uns après les autres, fait crouler les vieux dogmes comme de vieilles masures devenues inhabitables pour l'esprit humain : c'est là un fait terriblement sérieux, qu'on ne peut ni empêcher de se produire ni révoquer en doute, mais dont il faut comprendre les graves conséquences.

En ce qui touche le sujet qui nous occupe, l'éloquence religieuse, la ruine des anciennes croyances orthodoxes sera sa mort, tout simplement. Je ne prétends pas, ce serait absurde, qu'un homme parlant dans la chaire d'un temple ou d'une église ne pourra plus être éloquent ; mais je dis que son éloquence, devenue tout humaine et toute laïque, n'aura plus rien de ce qui distingue l'éloquence sacrée et lui donne un caractère à part, aussi original qu'éminent.

J'ai lu un certain nombre de sermons inspirés par une religion rationaliste, le judaïsme. Il m'a semblé que j'entraais dans une de ces brillantes synagogues, claires et ensoleillées, où le jour se répand à larges flots, comme dans un marché ouvert à l'heure de midi, où de jeunes lévites éveillés comme des pages, avec de jolies façons d'enfants espiègles, riant, se poussant les coudes, exécutent gaîment des chants pleins d'allégresse, et d'où toute solennité est tellement bannie qu'il n'y a aucune inconvenance à causer pendant l'office, je ne dis pas à voix basse et furtive, mais presque haut et avec entrain. J'ai appris en effet, dans ces indulgents sermons d'Israël, que la religion vraie a pour symbole ces aimables édifices si hospitaliers et si lumineux, qu'elle ne s'enveloppe pas d'ombre et de mystère, qu'elle est sereine, qu'elle est raisonnable, qu'elle condamne la dévotion excessive et n'est point ennemie des plaisirs calmes et sagement réglés. J'y ai bien vu aussi qu'il faut d'ailleurs « pré-

féder » la morale, mettre un frein à ses passions, modérer ses désirs, aimer les joies pures de la famille, pratiquer la justice, la charité, la tolérance, la fraternité universelle, et attendre le Messie, c'est-à-dire le progrès, le règne de la paix et du bonheur, quand le loup et l'agneau feront bon ménage et que les armes destructives seront transformées en instruments de civilisation (1). Ce sont là d'excellentes choses, mais que tout honnête homme peut dire sans avoir reçu la consécration du saint ministère, et qui ne diffèrent pas sensiblement des sages discours que fait applaudir dans nos fêtes laïques, entre deux morceaux de musique militaire, le président d'une distribution de prix ou d'une société de bienfaisance.

Si l'on préfère à la foi chrétienne la pure raison, non, ce ne saurait être comme source d'éloquence. Les idées claires laissent les hommes très froids, il n'y a que les sublimes folies qui passionnent et soulèvent le monde, et le bon sens n'eut jamais aucune vertu ni pour stimuler l'action ni pour féconder la pensée. Le renoncement, le sacrifice, le martyre n'ont pas le sens commun (2). Prétendre que sans horreur et terreur religieuse, sans ténèbres sacrées, sans la foudre et les éclairs du Sinaï, sans la nuit sanglante du Golgotha, sans la gravité sombre d'une parole qui ne veut ni adoucir ni égayer les mystères, mais « faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu (3), » l'éloquence de la chaire conservera sa force, c'est comme si l'on prétendait que l'épopée peut vivre encore quand les peuples ont perdu leur foi naïve au merveilleux et au surnaturel. On sait les ingénieuses, mais peu épiques *Henriades*, que cette

(1) Voyez les sermons intitulés « La religion d'Israël n'est pas dans le ciel. » — « Le judaïsme aime la joie, » etc.

(2) Lisez Vinet, *La folie de la Vérité*, dans les *nouveaux Discours sur quelques sujets religieux*.

(3) Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*.

chimère enfante. « Ce que l'œil n'a point aperçu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, » voilà ce qui doit faire le sujet d'une sainte prédication.

L'idée d'orateur sacré est inséparable de celle de prophète ou, pour le moins, d'apôtre parlant aux hommes de la part de Dieu : si c'est sa propre parole que le prédicateur apporte, non les oracles de l'Eglise ou les révélations de l'Ecriture, s'il ne prend conseil que de sa raison et de sa conscience, il pourra être, j'en conviens, très intéressant ; mais l'autorité d'ambassadeur divin lui manquera, et, sans cette autorité, point de grande éloquence vraiment religieuse.

« O Seigneur ! s'écrie Bossuet, parlez vous-même dans cette chaire. Vous seul avez le droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole (1). » — « Que la raison rentre aujourd'hui dans son silence, dit de même Adolphe Monod, qu'elle écoute Dieu qui va parler, et ne prétende pas juger son juge (2). »

L'autorité est naturelle au prédicateur catholique, parce qu'elle est à la base comme au faite de tout l'édifice du catholicisme. Elle peut n'être pas moindre dans le prédicateur protestant orthodoxe, qui fait profession de soumettre sa propre parole à la Parole de Dieu. Chez l'un comme chez l'autre le principe de l'autorité est dans leur soumission à une puissance qui leur est extérieure et supérieure, l'Eglise ou l'Ecriture, et plus on sent que leur soumission est profonde, plus leur autorité sera haute.

Le prédicateur protestant libéral se réclame de la conscience et de la raison : ce sont aussi des autorités, je l'accorde, et avec lesquelles il faut même compter tellement que c'est peut-être à elles, comme nous pour-

(1) *Sermon sur les Fondements de la vengeance divine.*

(2) *La Misère de l'homme et la Miséricorde de Dieu.* (Second sermon).

rons être forcés de le reconnaître à la fin de nos études, que le dernier mot appartient et doit appartenir. Mais, au point de vue de l'éloquence religieuse, le seul où nous ayons à nous placer dans le cours de notre travail, il est clair que ces autorités intérieures, la conscience, la raison, sont trop humaines pour avoir, comme l'Eglise et comme l'Ecriture, un caractère sacré. On ne peut les appeler divines que par un certain abus de langage. L'homme même qui ne croit pas en Dieu, reconnaît ces autorités qu'il sent en lui, et il les explique à sa manière. Loin de s'assujettir l'intelligence et la volonté rebelles, elles peuvent pactiser complaisamment avec notre nature et s'abaisser à cet excès de condescendance, de ne commander à l'homme que ce qui lui plaît.

Or, quand on en vient là, l'éloquence religieuse est absolument énervée ; car elle est, par excellence, un combat victorieux contre le cœur naturel, et tant s'en faut qu'il y ait une victoire, tant s'en faut qu'il y ait une bataille, qu'il y a au contraire trahison et complicité avec l'ennemi. Les armes ne tombent pas seulement d'une main défaillante et lâche, très souvent même elles se retournent, et l'on a vu la raison en chaire s'élever audacieusement contre l'Ecriture ou contre l'Eglise.

Eh bien ! cela vaut mieux. Partout où nous assistons à une lutte, de quelque nature que soit la vérité aimée, qu'il s'agit de faire vaincre, nous pouvons admirer un certain déploiement de force, et l'éloquence retrouve son vif ressort. Le seul principe mortel de l'éloquence, c'est l'absence d'une conviction chère, et ce défaut peut évidemment se rencontrer dans l'orthodoxie tout aussi bien que chez les transfuges de la foi. Un libéral sans passion vaut un orthodoxe sans ferveur ; un orthodoxe tiède vaut beaucoup moins qu'un libéral brûlant de zèle,

s'il en existe. Était-il éloquent, ce petit abbé dont la marquise de Sévigné écrivait, peut-être avec une légèreté naïve, dont elle était bien capable, plus probablement avec une spirituelle ironie :

« Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmort ; je n'ai jamais ouï un si *beau jeune sermon*. Il fit le signe de la croix, il dit son texte, il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures, il nous pria de ne point craindre la mort puisqu'elle était le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes. Nous fûmes tous contents. Il n'y a rien qui choque... J'en fus contente au dernier point (1). »

C'était le temps où les rudesses de Bossuet offensaient les oreilles délicates, et où la foi, plutôt lasse d'elle-même que vaincue encore par aucun triomphe décisif de l'incrédulité, commençait à remplacer la prédication du dogme par celle de la morale.

Le dogme est la matière propre de l'éloquence sacrée, non pas que l'instruction morale puisse jamais être secondaire pour le prédicateur, mais parce que la morale chrétienne, comme le dit fort justement Bossuet, est fondée sur les mystères du christianisme (2). La distinction entre les sermons de morale et les sermons de dogme a donc peu de sens pour le prédicateur chrétien, qui ne perd pas de vue l'étroite relation de ces deux choses, mais elle peut prendre un sens très antichrétien pour celui qui les sépare. « Bavards prédicateurs, s'écrie Voltaire, extravagants controversites... tâchez de vous souvenir que votre Maître a dit : Aimez Dieu et votre prochain. Tenez-vous en là, misérables ergoteurs, prêchez la morale et rien de plus. »

Le conseil de Voltaire fut trop suivi. La morale de la chaire, devenue de plus en plus humaine, de plus en plus indépendante de toute métaphysique religieuse,

(1) Cité par Vinet, *Mélanges*, p. 296.

(2) Sermon sur l'Unité de l'Eglise.

finir par être une simple philosophie, « soigneusement purgée de la folie de l'Évangile et agréable à la raison des Encyclopédistes (1). » Le XVIII^e siècle ayant inventé des vertus nouvelles, la philanthropie, la sensibilité, la bienfaisance, espèces de succédanés philosophiques de l'amour chrétien et de la charité, y réduisit peu à peu toute la morale. On prêcha sur l'épargne ménagère, sur la compassion, sur l'amitié, sur la sympathie, sur la société conjugale, sur la pudeur et les autres petites vertus domestiques. On prêcha même sur « la sainte agriculture. » Un prédicateur donna, dans la forme homilétique, des instructions sur les vers à soie ; un autre traça, d'une manière touchante, les devoirs des chrétiens à l'approche d'une épizootie. En 1812, on parlait en chaire sur la grandeur de Napoléon, en même temps qu'on indiquait les moyens de remplacer le sucre des colonies, devenu excessivement cher en ces temps de guerres ruineuses, par une culture véritablement chrétienne de la betterave. Lorsque le prédicateur le plus éloquent du réveil religieux en France, Adolphe Monod, donna, en 1828, à Lyon, ses beaux sermons sur la *Misère de l'homme* et sur la *Miséricorde de Dieu*, il avait des collègues qui prêchaient sur le *Respect dû aux vieillards* et sur les *Avantages de la Médiocrité*, citant d'ailleurs avec admiration « les divins aphorismes de Jésus-Christ. »

Réveiller les troupeaux et leurs pasteurs d'une torpeur aussi profonde n'était pas chose facile. Quand un prédicateur entreprend une pareille campagne avec l'aide de Dieu et réussit, il s'élève manifestement à la plus puissante éloquence qu'il soit possible de concevoir, puisque la grandeur de l'effort et celle du succès se

(1) Expressions de M. Lanson.

mesurent à la force de la résistance ou de l'inertie qu'il fallait vaincre.

L'éloquence la plus faible nous est offerte, inversement, par le prédicateur qui n'engage point de lutte contre son auditoire, soit qu'il partage au fond son incroyance, soit, au contraire, qu'il s'adresse à une élite de fidèles qu'il n'a pas besoin de convertir. Mais il faut ajouter que ce dernier cas ne se présente guère ; le prédicateur chrétien lutte toujours, sinon contre des doctrines, du moins contre des maladies morales et contre le péché, qui n'est jamais vaincu ; en sorte que toute prédication sérieuse est un combat.

Les grands prédicateurs ne sont pas les bénisseurs paisibles qui édifient sans peine et sans bruit une petite église d'initiés ; ce sont les missionnaires, les apôtres qui proclament l'Évangile au peuple tumultueux des incrédules du dehors, et plus ils sont seuls contre toute une multitude indifférente ou hostile, plus leur grandeur prend les proportions épiques de ces héros de la légende qu'on voyait tenir tête à des armées entières. Situation unique dans la littérature : le talent, loin de subir l'influence de la société contemporaine, se pose en adversaire hardi de ses idées et l'oblige victorieusement d'en changer. Mais qui parle ici de littérature ? Rien de plus grand ne peut apparaître dans l'ordre de la pensée et de l'action.

Si le sermon évangélique n'est pas, autant que les œuvres purement littéraires, l'image d'une société changeante et mobile, parce qu'il apporte du ciel même une vérité éternelle qui n'a point à se plier aux goûts et à la mode d'un jour ; cependant, comme il est obligé de consulter les besoins intellectuels et moraux du public vivant auquel il s'adresse, cette nécessité le fait rentrer jusqu'à un certain point dans la loi d'évolution qui est

celle de toute la littérature profane ou sacrée, esthétique ou militante. Plus d'une différence qu'on peut observer entre la prédication chrétienne d'aujourd'hui et celle d'autrefois a simplement sa cause dans l'état différent des esprits et des âmes.

A la fin du XVII^e siècle, la masse des auditeurs était encore croyante, et Bossuet pouvait trouver « mieux séant à la dignité de la chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Evangile que de les prouver par raisonnements (1). » L'incrédulité était réellement alors ce qu'elle est toujours en doctrine, mais ce qui, en fait, n'est plus très exact : un péché du cœur. Elle était, dans toute la force du terme, un dérèglement, un libertinage ; pour la guérir, ce n'était pas l'entendement égaré qu'il fallait ramener par des démonstrations ; c'était la volonté rebelle qu'il fallait remettre sous le joug de l'obéissance due à Jésus-Christ. Beaucoup de pécheurs croyaient à l'enfer, auraient bien voulu n'y pas croire, mais le redoutaient et vivaient mal, seulement parce que leurs passions étaient plus fortes. De singulières nuances existaient. On croyait en Dieu ; Bossuet pouvait dire, en parlant des athées : « La terre porte peu de tels monstres (2) ; » mais il se croyait obligé de réfuter des objections assez faibles contre la Providence, tirées non de l'ordre fatal des choses, mais de l'inégale distribution des biens et des maux (3). L'incrédulité complète de l'esprit, rare en ce temps-là, était en outre peu munie d'instruction. L'histoire, d'où elle tire aujourd'hui ses armes les plus redoutables, existait à peine comme science, et la raison mal émancipée ne faisait encore que balbutier des

(1) Sermon sur l'Enfant prodigue, 1666.

(2) Sermons sur l'endurcissement, 1669 ; sur le jugement dernier, 1665.

(3) Sermons sur la Providence, 1656 et 1662.

arguments médiocres aisément confondus par l'éloquence des prédicateurs.

Le siècle de la philosophie livra au christianisme ce « grand combat » dont Bossuet vieillissant avait eu le pressentiment sinistre, et fut tellement vainqueur que la prédication, dégénérée et corrompue, n'osa plus être chrétienne. Tous les historiens sont d'accord pour dire que le XVIII^e siècle est l'époque d'une décadence complète de l'éloquence de la chaire. Il serait intéressant de chercher si le catholicisme ne suscita pas alors des prédicateurs fidèles qui luttèrent avec courage et avec talent contre l'incrédulité générale ; on en trouverait sans doute quelques-uns, mais ce serait la voix de celui qui crie dans le désert, et l'insuccès de cette voix sans écho montre assez que son heure n'était pas encore revenue. Dans le désert aussi, les prédicateurs protestants, deux fois étrangers à l'âme du siècle, n'avaient pas à combattre l'esprit frivole d'un monde avec lequel leur farouche existence n'avait aucun contact ; isolés, ils continuaient contre leur seul et vieil ennemi, contre Rome, les âpres controverses de leur aride théologie.

Les grandes crises politiques, littéraires et scientifiques, qui, depuis la Révolution française, ne laissent plus de repos au monde fatigué, ne pouvaient être que favorables à l'éloquence religieuse. Ces crises incessantes ont produit une utile réaction contre le rationalisme du XVIII^e siècle ; en désorientant la raison, elles ont changé de fond en comble l'esprit de l'incrédulité.

L'incrédulité est devenue le scepticisme. Elle n'est plus gaie, railleuse, agressive comme autrefois ; elle est triste et découragée. Frappée de l'instabilité de toute chose, elle saisirait avec bonheur un point fixe, si on lui montrait quelque part une vérité solide ; et, au lieu que, du temps

de Bossuet, l'homme aurait bien voulu ne pas croire ce qu'il croyait encore en dépit de lui-même, maintenant c'est son cœur qui sincèrement voudrait croire à la religion, mais c'est son intelligence qui ne peut.

Est-ce là vraiment le nœud de la difficulté ? Les prédicateurs en doutent toujours, et leur principal effort tend, comme jadis, à diriger dans le sens de la foi la volonté, qu'ils persistent à déclarer mauvaise. Quelle que soit aujourd'hui la valeur de cette méthode, la tâche des prédicateurs est plus belle que jamais, puisque leurs auditeurs ne demandent qu'à être persuadés. Le désastre irréparable serait que la foi vînt à leur manquer à eux-mêmes, que les prêtres et les pasteurs, après avoir si longtemps soutenu que l'incrédulité a sa source non pas dans les lumières de la raison éclairée malgré elle, mais dans les ténèbres volontaires du cœur, fissent trop souvent voir aux fidèles qu'on peut très bien se séparer de l'Eglise et de l'Ecriture sans satisfaction et le cœur déchiré, à l'exemple des Jouffroy, des Lamennais, des Francis Newman, des Bunsen, des Arnold, des Colenso, des Colani, des Scherer... J'ai dit que la mort des vieilles croyances serait la fin de la grande éloquence religieuse ; mais je n'ai pas dit que les vieilles croyances ne fussent point destinées à périr, et peut-être faudra-t-il ajouter à toutes nos mélancolies le regret douloureux de regarder l'éloquence sacrée comme ne vivant plus que dans les monuments d'autrefois, comme appartenant désormais à un passé lointain qui fuit à tire d'aile sans espoir de retour.

3. — *Principaux sermonnaires français. — Dessein de cet ouvrage.*

Je comparerai, dans mon étude sur le sermon chrétien, le plus grand des prédicateurs catholiques et le plus grand des prédicateurs protestants français. Il serait un peu étrange que le protestantisme, où la prédication est toujours demeurée le centre du culte, n'eût pas produit d'orateurs excellents dans l'éloquence de la chaire ; mais le fait est qu'il en a produit, et c'est l'ignorance seule ou le préjugé qui méconnaît leur existence.

Le plus grand des prédicateurs catholiques est Bossuet. Personne ne le conteste aujourd'hui. Il est prodigieux qu'on l'ait contesté, et que Bourdaloue ait gardé si longtemps l'honneur de lui disputer la prééminence. Vinet lui-même, dont la critique s'est rarement trompée, tombe encore dans cette lourde erreur du goût classique, de préférer Bourdaloue à Bossuet, au moins dans le sermon (1).

Il faut, en vérité, estimer bien haut les qualités d'ordre et de correction qui sont les seuls mérites éminents de Bourdaloue, pour faire bon marché en leur faveur de tout ce qui lui manque d'essentiel. Il est trop exclusivement didactique et logique. Ses idées sont raisonnables ; mais cette « raison toujours éloquente, » que vante Voltaire, est-ce donc un si bel éloge pour le prédicateur d'une religion qui est une « folie ? » Sa raison est, d'ailleurs, moins éloquente que raisonneuse, et il

(1) « C'est par la proportion que Bossuet pèche assez souvent dans ses sermons, et c'est pourquoi nous le plaçons comme prédicateur après Bourdaloue et Massillon. » *Homilétique* p. 367.

serait, en tout cas, plus juste de dire : « éloquence toujours raisonnable, » toujours sage. Il a prudemment esquivé, lui aussi, lui déjà, la prédication du dogme et du mystère pour discourir sur de petites vertus, telles que les *Devoirs de l'état de mariage* ou les *Obligations des pères envers leurs enfants*, des *Maîtres envers leurs domestiques*. L'ordre dans ses sermons s'affiche par un classement continu, par un véritable numérotage, qui « ennuie et attriste, » comme Pascal le disait des divisions de Charron. Il est monotone et terne. Mêmes tours, mêmes formes, mêmes procédés ; rien d'éclatant ni d'imprévu. Il rassasie d'abord (1). S'il a de l'onction et de l'émotion, de la vivacité et de la flamme, comme quelques-uns l'assurent, elles sont si intérieures et si cachées, qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour les sentir.

L'étonnant succès de Bourdaloue s'explique : premièrement, par le prix excessif que les contemporains de Bossuet, éblouis de ses éclairs, choqués de ses inégalités sublimes, attachaient aux qualités secondaires de l'harmonie soutenue et de la proportion ; ensuite, par l'intérêt piquant que leur malignité trouvait dans certains portraits particuliers dont ils reconnaissaient avec délices les originaux. Voyez l'enthousiasme de Madame de Sévigné pour son prédicateur favori. Mais l'allusion aux choses et aux personnes du jour n'est peut-être pas ce qu'il y a de mieux séant à la dignité de la chaire. Ce défaut n'est, d'ailleurs, aujourd'hui ni ce qui gâte à nos yeux ni ce qui nous fait goûter Bourdaloue. Il demeure,

(1) « Le propre de Bourdaloue, c'est qu'il rassasie », dit Sainte-Beuve au commencement d'un article qui continue et se termine par de grandes louanges. Et tous les critiques, sauf Doudan, procèdent avec la même logique singulière. Jamais on ne vit contradiction plus complète entre les raisons qu'on nous donne d'abord de rester très froids pour Bourdaloue et le parti pris d'admiration auquel on revient en définitive.

en dernière analyse, un bon, un solide, non pas un grand prédicateur. Il faut continuer à le lire, si l'on peut, pour y trouver des modèles de composition et de langue, une morale forte, une psychologie assez fine, une doctrine religieuse encore à peu près intacte ; mais ayons donc la franchise de reconnaître que sa réputation démesurée est une surprise de la mode, devenue, par le puissant appui qu'une critique routinière lui a prêté, une erreur séculaire, sans doute indestructible (1).

A Bossuet on a préféré aussi Massillon. Cela se comprend mieux. Massillon est éloquent. Il a mille fois plus de ressources et d'abondance, de souplesse et de variété, de chaleur et de vie, que Bourdaloue. Ses sermons sur la *Mort du pécheur et la mort du juste*, sur le *Mauvais riche*, sur la *Mort*, sur l'*Impénitence finale*, sont admirables de tous points, non seulement par la perfection de la forme, par le mouvement de la composition, par l'éclat des couleurs, par l'intérêt des idées, mais aussi par la belle sévérité de la doctrine. Le sermon *sur le petit nombre des élus*, son chef-d'œuvre, est peut-être en même temps le chef-d'œuvre le plus parfaitement pur de la chaire catholique ; il contient une page immortelle, qu'on ne se lassera jamais de citer tant qu'on sentira la grande éloquence, et qui mérite sa gloire, car elle est véritablement sublime ; des beautés de cet ordre n'ont à craindre aucune comparaison.

Mais Massillon offre ailleurs un mélange singulier de philosophique indulgence avec l'austérité chrétienne. Il représente bien par cet amalgame la transition du siècle de Bossuet au siècle de Voltaire. Il y a, même dans ses sermons les plus graves, je ne sais quelle volup-

(1) « Les gens que Bourdaloue a ennuyés et qui sont respectueux, disent qu'il raisonne admirablement, parce qu'ils prennent l'ennui qu'ils éprouvent pour l'effet d'un raisonnement serré sur leur cerveau.... Je ne mourrai pas content si je ne vois tomber la réputation usurpée de ce jésuite. » (Lettres de Doudan, 5 septembre 1845.)

tueuse caresse des sons qui adoucit trop par le choix élégant des mots et l'enchantement des périodes l'âpre saveur de la vérité. Et tous ses sermons ne sont pas graves. Celui *sur l'aumône* s'oublie à dire qu'elle est pour l'homme un moyen facile de faire son salut dans le ciel et sa prospérité sur la terre par une « usure sainte » qui intéresse Dieu à notre fortune spirituelle et temporelle ; en sorte que l'aumône devient « le prix du royaume éternel » et la condition du succès de nos affaires. Un autre sermon présente en faveur du jeûne cet argument séduisant, que, « si nous jeûnons, l'appétit nous rendra tantôt notre repas meilleur. » Voilà, sinon encore dans toute sa légèreté, au moins perçant déjà et inquiétante, la morale de l'intérêt bien entendu.

Dans la balance où la critique moderne pèse Massillon, le poids devenu pour nous le moins considérable est son *Petit Carême*, avec ses lieux communs vraiment trop insipides de morale à l'usage des grands et des rois. On a porté aux nues cet ouvrage ; mais la tendresse du XVIII^e siècle pour le prédicateur de la Régence est justement ce qui le compromet aujourd'hui. De même que Fénelon, il n'a pu la mériter sans faire inconsciemment quelques concessions molles à cette philosophie optimiste et superficielle qui, par ses idées sur la bonté de notre nature, supprime les drames de la chute et de la rédemption et renverse les bases du christianisme. Massillon ne rappelle-t-il pas, en effet, avec complaisance « ces sentiments de vertu naturelle, ces impressions heureuses de régularité et d'innocence nées avec nous, » ce « naturel heureux, qui, presque de son propre fonds, est ennemi des excès et des vices ? »

Cet homme excellent fut d'ailleurs un vrai chrétien, un écrivain consommé, parfois un très grand prédicateur. Mais si l'on croyait pouvoir (ce que je suis loin d'accorder)

l'égaliser à Bossuet pour le talent du style et de la parole, il lui resterait toujours inférieur pour le fond solide et sérieux des choses (1). Vinet a dit bien spirituellement : « Si l'on veut comparer les âmes de l'auditoire à une forteresse qu'il s'agit de prendre, il faut dire de Bossuet qu'il la prend d'assaut, de Bourdaloue, que son attaque est un siège en forme, et de Massillon qu'il *a des intelligences dans la place* (2). »

Je ne crois pas que Saurin soit le plus grand des prédicateurs protestants français. Il est extrêmement éloquent. L'éloquence est même son élément naturel et le caractère propre de son génie. Les idées, les démonstrations, les exemples, les images, les menaces, les prières, les appels se pressent dans sa bouche, d'où sortait une voix admirablement sonore, et roulent en abondance avec les mots, comme les ondes d'un torrent large et impétueux. Le lecteur des sermons de Saurin ne s'étonne pas aujourd'hui du succès immense qu'il obtint de son temps. Le temple de La Haye n'étant pas assez vaste pour offrir des sièges à tous les auditeurs, la plupart restaient debout, se hissaient où ils pouvaient, sur les marches de la chaire et même sur des échelles dressées à cet usage contre les murs intérieurs. Abbadie, théologien autrefois célèbre, auteur d'un *Traité de la religion chrétienne*, qui ravissait Madame de Sévigné, s'écria, la première fois qu'il entendit Saurin : « Est-ce un homme, est-ce un ange qui parle ? »

La matière de la prédication était singulièrement fertile pour un réfugié protestant français prêchant sur une terre libre, à la fin du règne de Louis XIV. C'est

(1) Voyez l'article de M. Brunetière sur Massillon, dans ses *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 2^{me} série.

(2) *Mélanges*, p. 329.

un bien beau discours que le sermon « pour le jeûne célébré à l'ouverture de la campagne de 1706. » L'orateur avait pris pour texte ce passage du prophète Michée :

« Ecoutez maintenant ce que dit l'Eternel : Lève-toi, plaide par devant les montagnes, et que les collines entendent ta voix. Ecoutez, montagnes, le procès de l'Eternel ; écoutez-le, même vous, les plus fermes fondements de la terre ; car l'Eternel a un procès avec son peuple, l'Eternel veut plaider avec Israël... Mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je travaillé ? Réponds-moi. »

« Mon peuple, que t'ai-je fait ? » Ce que tu nous as fait, ô Seigneur !... Chemins de Sion couverts de deuil, portes de Jérusalem désolées, sacrificateurs sanglotants, vierges dolentes, sanctuaires abattus, déserts peuplés de fugitifs, membres de Jésus-Christ errants sur la face de l'univers, enfants arrachés à leurs pères, prisons remplies de confesseurs, galères regorgeantes de martyrs, sang de nos compatriotes répandu comme de l'eau, cadavres vénérables, puisque vous servîtes de témoins à la religion, mais jetés à la voirie et donnés aux bêtes des champs et aux oiseaux pour pâture, mesures de nos temples, poudre, cendre, tristes restes des maisons consacrées à notre Dieu, feux, roues, gibets, supplices inouïs jusqu'à notre siècle, répondez et déposez ici contre l'Eternel. »

Mais, dans ce grand procès de l'Eternel avec son peuple, c'est l'Eternel qui doit avoir le dernier mot, et ce dernier mot est accablant :

« Y eut-il jamais dans l'univers un peuple favorisé du ciel au point où l'a été le peuple de ces provinces ? Un peuple (permettez-moi de remonter jusqu'à votre première origine), un peuple né parmi les tourments les plus affreux et les supplices les plus barbares ; un peuple asservi à des tyrans plus cruels que les Pharaons ; un peuple qui n'avait point de honte de prendre le nom de « gueux » pour ses titres et « la besace » pour ses étendards ; un peuple qui, dans l'espace de six mois, fournit six mille personnes aux roues et aux gibets ; un peuple sorti de cet état et parvenu au point de grandeur et de gloire où vous êtes aujourd'hui ; un peuple qui, placé dans un petit coin du monde et n'occupant que quelques arpents de terre, donne le branle à tout l'univers ; un peuple qui a tenu tête en même temps à deux grands rois ; un peuple à l'égard duquel on a vu la mer suspendre son flux, dans une journée qui devait décider à jamais du sort de ces provinces... ; un peuple qui habite un pays formé, si j'ose ainsi dire, contre les lois de la nature, mais que le Dieu de la nature sou-

tient comme par miracle ; un peuple maître de ses impôts, de ses lois, de son gouvernement ; un peuple qui voit briller le chandelier du Seigneur dans tout son éclat et la Réformation dans toute sa pureté. Ce n'est là qu'un catalogue très imparfait des grâces par lesquelles Dieu vous distingue. Vous distinguez-vous par votre reconnaissance ? Voit-on au milieu de vous plus de piété et de dévotion que parmi les autres peuples de l'univers ? Y voit-on plus d'attention à la parole de Dieu et plus de déférence à ses ordres ? Y voit-on plus de bons exemples dans les chefs de famille et plus d'éducation dans les enfants ? Y voit-on plus de ferveur dans le rétablissement des autels ? Y voit-on plus d'amour pour la vérité, et plus de travaux entrepris pour la propagation de la foi ? Y voit-on plus de compassion pour les malheurs de Sion ? Je ne prononce rien, je ne décide rien, je vous laisse vous-mêmes les juges de votre conduite. »

L'orateur expose en détail les péchés du peuple avec une précision et une crudité devant lesquelles le courage de l'ancienne prédication ne reculait point : la luxure, le jeu et toutes les débauches :

« Ah ! mes frères ! si je me tais, ces pierres, ces voûtes, ces murs, les coteaux, les montagnes, les collines, se lèveront en jugement contre vous. « Ecoutez, montagnes ; écoutez, collines, écoutez le procès de l'Eternel. L'Eternel a un procès avec son peuple : l'Eternel veut plaider avec Israël. » Oui, l'Eternel a un procès avec vous. Il vous fait des reproches capables de fendre vos cœurs, de vous faire fondre en larmes amères si vous êtes encore sensibles. Il se plaint sur tous ces articles que nous venons d'alléguer. Il se plaint de ce que vous êtes insensibles aux menaces les plus terrassantes de sa bouche et aux coups les plus formidables de sa main. Il se plaint de ce que vous vous déchirez, de ce que vous vous entremordez les uns les autres, comme les créatures les plus barbares et les plus féroces. Il se plaint de ce que l'impiété, l'irréligion, l'intempérance règnent dans ces âmes qui font gloire d'avoir Dieu même pour leur chef. Il se plaint de ce que vous oubliez l'excellence de votre nature, la noblesse de votre origine, et de ce que vous occupez des âmes immortelles à des amusements indignes d'un esprit qui a quelque ombre d'intelligence... Il se plaint de ces crimes abominables que quelques-uns de nous commettent à la face du soleil, et de ceux que la nuit cache de ses noires ombres, mais dont je n'ose faire retentir les horreurs dans ces murs destinés à résonner des louanges du Créateur... Comment justifierez-vous votre ingratitude, votre insensibilité, vos excès, vos médisances, vos dissipations, votre froideur, votre mondanité, votre orgueil, vos communions indignes, vos jeûnes oubliés, vos serments faussés, vos résolutions violées, vos cœurs également endurcis à ses menaces, à

ses promesses, à ses châtimens, aux brèches qu'il a faites à l'Eglise, et à celles qu'il lui prépare ? Avez-vous quelque chose à répliquer ? Encore une fois, justifiez-vous, plaidez, parlez, répondez. »

Dans la péroraison d'un autre sermon, prêché le premier dimanche de 1710, époque de l'année où s'échangent des vœux de bonheur, le prédicateur adresse les siens d'abord au gouvernement de la Hollande, aux magistrats, aux ambassadeurs des puissances alliées, aux ministres de la religion ; puis aux pères et aux mères de famille, aux jeunes gens, aux vieillards ; enfin aux soldats de la République, aux campagnes désolées, devenues « le théâtre sanglant de la plus sanglante guerre qui fut jamais, » et ici se place dans la bouche de ce proscrit, victime des persécutions de Louis XIV, un mouvement sublime d'éloquence :

« Et toi, prince redoutable que j'honorai jadis comme mon roi, et que je respecte encore comme le fléau du Seigneur, tu auras aussi part à mes vœux. Ces provinces que tu menaces, mais que le bras de l'Eternel soutient ; ces climats que tu peuples de fugitifs, mais de fugitifs que la charité anime ; ces murs qui renferment mille martyrs que tu as faits, mais que la foi rend triomphants, retentiront encore de bénédictions en ta faveur. Dieu veuille effacer de son livre les maux que tu nous as faits, et, en récompensant ceux qui les ont soufferts, pardonner à ceux qui les ont fait souffrir ! Dieu veuille qu'après avoir été pour nous, pour l'Eglise, le ministre de ses jugemens, tu sois le dispensateur de ses grâces et le ministre de ses miséricordes ! »

Dans la famille des prédicateurs, qu'on peut diviser, comme celle des poètes dramatiques, en deux branches, les premiers qui ont la force, et les seconds qui ont la tendresse, Saurin appartient à la branche aînée. C'est un fort. Il gronde, il tonne, il éclate ; il ne ménage pas à ses auditeurs les rudes et terribles vérités.

Certes, l'homme qui comprend avec une sévérité sainte les devoirs de la charité mérite bien qu'on ne l'accuse pas d'en manquer au fond. Mais, s'il avait la charité virile, Saurin ne fait guère entendre les accents tendres et tou-

chants d'une âme compatissante et toute trempée d'amour. L'onction, la grâce, la douceur pénétrante des mots qui persuadent lui fait habituellement défaut. Il y a dans ses sermons des objurgations, des cris d'effroi, des menaces, parfois des prières ; il n'y a point de larmes. Il manque aussi d'une certaine majesté qui est la beauté du calme, non de la véhémence.

Sa vaste érudition et son imagination aventureuse l'égarèrent fréquemment dans ce que Bossuet appelait « des questions plus curieuses qu'utiles. » Les sermons sur l'*Immensité de Dieu* et sur les *Profondeurs divines* renferment, avec une très belle théologie, trop de métaphysique sans application morale et religieuse. Platon, Descartes, Malebranche, Julien l'apostat, la doctrine des *supralapsaires*, celle d'Arminius, celle de Vanini : ces notions étaient-elles bien nécessaires aux âmes que Saurin avait à sauver ? On a loué avec raison la parfaite loyauté du prédicateur dans l'exposé qu'il fait des systèmes philosophiques qu'il combat : reste à savoir s'il n'aurait pas mieux fait encore de ne pas les exposer du tout. Il y a un peu de vanité dans cet étalage, et je ne suis pas très surpris, mais je regrette d'apprendre que Saurin, sentant son mérite, n'était pas insensible à la gloire. Assurément, on ne saurait empêcher un prédicateur de talent d'avoir conscience de sa supériorité ; mais il doit repousser avec horreur le plaisir orgueilleux qu'il trouve dans cette idée, et répondre, comme Massillon, aux flatteurs qui le complimentent : « Satan me l'avait dit avant vous. »

Dans la composition de ses discours, Saurin pèche encore plus lourdement que Bourdaloue par l'abus des divisions et des numéros, par une arithmétique insupportable. Sa langue, pleine de force et d'éclat, n'est pas d'une correction exemplaire, non seulement parce qu'il s'y mêle

ça et là quelques mots d'un français qui n'est pas très pur et qu'on a nommé le style *réfugié*, mais surtout parce que cet homme qui pense avec tant de vigueur est un écrivain d'allure un peu lâche et abandonnée. Il abuse de sa facilité ; il est verbeux, prolix. Il ne trouve pas toujours l'expression de génie qui illumine toute une idée, et il n'a pas non plus la patience de chercher avec lenteur, avec amour, cette forme élaborée savamment, qui, par la perfection accomplie de la phrase, donne au sens sa pleine valeur. Un homme éloquent déclame quand sa dépense de chaleur et de force nous paraît excéder sa provision intérieure ; la réelle éloquence de Saurin est quelquefois gâtée par un peu de déclamation et d'enflure.

Enfin (j'arrive ici au reproche le plus grave), si les sermons de Saurin nous intéressent encore par une variété d'idées, qui est rare dans l'éloquence de la chaire, cette variété n'a peut-être pas été obtenue toujours par des moyens très légitimes. Le grand orateur chrétien et protestant ne nous présente pas l'Évangile d'une façon assez infatigable dans la sublime monotonie de son mystère le plus essentiel. Il croit très certainement en Jésus-Christ, il y croit en bon orthodoxe et il affirme sa foi en mainte circonstance de la façon la plus catégorique ; cependant on ne saurait dire que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié soit vraiment le centre de sa prédication, comme il est le centre de celle de Bossuet et de tout prédicateur évangélique. Chose curieuse : le dogme de la justification par la foi, du salut par la grâce, qui fut le mot d'ordre des Réformateurs, occupe moins de place dans les sermons du pasteur de La Haye que dans ceux du prélat catholique et royal.

On n'a pas remarqué une étourderie singulière, je ne veux pas dire une hérésie, qui se trouve dans le fameux

sermon de Saurin *sur l'aumône*, fort beau sermon d'ailleurs et dont le succès fut tel qu'à la sortie du temple les auditeurs bouleversés par le puissant appel du ministre jetèrent dans les trones placés aux portes tout ce qu'ils avaient sur eux d'argent et d'or en espèces, d'argent et d'or monnayable, bijoux, colliers et bracelets avec les bourses, et que l'élan de la charité dépassa tout ce qu'on vit jamais en ce genre :

« Ce que Jésus-Christ louera, au dernier jour, ce qui vous consolera au lit de la mort, ce ne seront point ces riches buffets qui brillent dans vos maisons, ces superbes équipages qui vous suivent, ces mets exquis qui vous nourrissent ; ce ne seront pas même ces exploits signalés et ces victoires sans nombre, qui font aujourd'hui l'étonnement de l'univers et qui le remplissent de votre nom : ce seront... »

Que va dire le prédicateur ? Vous attendez ici, j'aime à le croire, un mot sur le salut par la foi, sur la grâce toute gratuite. En parlant du verre d'eau donné au nom du Sauveur, Saurin pouvait aisément rattacher à la grande doctrine de la rédemption le sujet de la charité. Mais non. Ecoutez ce qui vous consolera au lit de la mort :

... « Ce seront ces fondations pieuses que vous avez faites, ce seront ces familles que vous avez recueillies ; ce seront ces exilés que vous avez reçus dans votre sein. »

Voilà, dans toute sa misère, la doctrine du salut, non pas même par les œuvres, mais par les *bonnes œuvres*, je veux dire par les actes extérieurs d'une charité facile en somme et qui n'est pas, après tout, un grand sacrifice. Si Bourdaloue avait dit la même chose, je n'en serais point étonné ; mais ce n'était pas la peine de faire la Réforme, pour qu'un pasteur éminent de l'Eglise protestante vint nous resservir cette pitoyable doctrine d'une conscience satisfaite au lit de la mort par le souvenir de quelques bienfaits !

« Rien n'est plus insupportable aux yeux de Dieu, dit très chrétieusement Bossuet, que des hommes qui s'imaginent attirer ses bienfaits par leurs seuls mérites... Nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites infinis... Nos mérites sont ses dons... Mon espérance est la croix de Jésus-Christ, sa grâce et non pas mes œuvres (1). »

Si donc je comparais Bossuet et Saurin, la comparaison serait trop inégale, puisque, à l'infériorité oratoire et surtout littéraire qu'il faudrait bien reconnaître en fin de compte chez le prédicateur protestant, malgré tant de beautés quelquefois sublimes, je serais obligé d'ajouter deux infériorités encore, l'une morale, l'autre doctrinale : d'abord une petite vanité d'auteur absolument étrangère et même incompréhensible à l'âme du grand évêque de Meaux ; ensuite et surtout, un sentiment moins vif, moins fréquent, moins profond de la vérité centrale et fondamentale du christianisme.

Pour trouver un grand prédicateur protestant qui puisse être comparé à Bossuet sans trop de désavantage pour l'éloquence, sans désavantage aucun pour le sérieux de la doctrine et du caractère, il me faut le chercher dans notre siècle, où je découvre un chrétien parfait, sévèrement orthodoxe, qui fut un écrivain très pur et un orateur de premier ordre, Adolphe Monod.

En mettant enfin à sa véritable place ce nom qui devrait être grand, je n'ignore pas qu'il fera sourire quelques personnes pour lesquelles il sera presque nouveau. Mais j'ai trop réfléchi sur la bizarre destinée des réputations littéraires (2), pour que l'obscurité relative de mon auteur me cause une minute d'embarras. Pour que son nom devînt illustre, de quoi aurait-il suffi ? De l'entrée fortuite d'un journaliste à la mode dans le temple de

(1) *Esquisse sur les Mystères de la Ste-Enfance. — Sur la Prière au nom de Jésus-Christ. — Lettre à Madame d'Albert, 4 juin 1695.*

(2) Je me permets de renvoyer le lecteur à mes études sur ce sujet : *Des Réputations littéraires, Essais de morale et d'histoire*, première série. (Hachette, 1893).

l'Oratoire, un dimanche où Monod prêchait. Un article de Sainte-Beuve aurait pu lui donner cette notoriété plus étendue, insuffisante encore, dont commence à jouir une autre gloire du protestantisme, notre grand Vinet.

Comme il n'y a point d'effet sans cause, l'obscurité d'Adolphe Monod doit avoir ses raisons : cherchez-les sans hésitation dans l'indifférence du monde pour les hommes sérieux et les choses sérieuses ; cherchez-les peut-être dans le préjugé catholique qui frappe de suspicion la littérature protestante et dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Cherchez-les encore dans une certaine maladresse ou dans une certaine fierté des coreligionnaires de Monod, qui n'ont pas su ou n'ont pas voulu mettre à son service les trompettes si puissantes de la renommée : mais soyez bien persuadés que le silence qui s'est fait sur lui est une noire injustice et que la cause ne s'en trouvera dans aucune insuffisance de son génie. Combien d'écrivains, d'orateurs, de prédicateurs plus célèbres ne montent pas à la cheville de ce grand oublié !

« Si nous avons à définir les grands hommes, écrit non sans profondeur un historien philosophe (1), nous dirions : ce sont les hommes *réputés grands*..... Les chefs-d'œuvre *ne naissent point tels*, ils le *deviennent* en vertu de jugements confirmés par une suite de générations. » Il y a un mot bien fin et bien vrai d'Anatole France dans son joli conte de *Thaïs* : « Elle plut médiocrement, dit-il, parce que les spectateurs n'étaient pas *excités à l'admiration par un long bruit de louanges*. » Le succès n'appartient jamais, comme une suite nécessaire, à la seule révélation du talent ; c'est un phénomène accidentel et tout extérieur, un pur présent de

(1) Louis Bourdeau, *l'Histoire et les Historiens*.

la Fortune, que le silence perd, que le bruit conserve et entretient.

Il ne faut point, d'ailleurs, exagérer l'obscurité d'Adolphe Monod et croire qu'un prédicateur tel que lui ait pu passer, complètement inconnu et méconnu du monde profane. Si rien n'a vaincu l'inertie de la critique et l'indifférence du public lettré, si des histoires de la littérature française qui accordent une juste et légitime place à l'abbé Dupanloup, au père de Ravignan, au père Didon, au père Hyacinthe, ignorent totalement son existence, Ch. de Rémusat avait pourtant écrit dans la *Revue des Deux-Mondes* : « On n'a peut-être jamais entendu de nos jours un orateur sacré qui puisse lui être comparé. » Michel de Bourges supprime le *peut-être*, et, au sortir d'une prédication de Monod, il écrit à un ami : « Je viens d'entendre le premier orateur du siècle. »

Michelet, qui avait été l'un de ses auditeurs, l'appelle dans son *Histoire de France* « un prédicateur d'une imagination grande et terrible, » et il ajoute dans une note : « Tous ceux qui l'ont entendu en tremblent encore. » Guizot, par un de ces systèmes ingénieux d'équilibre et de compensation chers à sa politique, avait formé le rêve de faire entrer à l'Académie française, en même temps que le dominicain Lacordaire, le grand prédicateur protestant.

On prête à Lacordaire deux mots qui sont une pure légende. Il aurait dit, après avoir entendu Monod : « C'est notre maître à tous » ; et : « Si Monod avait prêché dans la chaire de Notre-Dame, je n'y serais point monté. » Jamais Lacordaire n'a mis le pied dans un temple protestant, et il n'était certes pas homme à rendre justice à un orateur rival de la religion « prétendue réformée. » Mais, comme toutes les légendes, celle-ci a la valeur d'une forme idéale de la vérité.

On pourra s'étonner que, voulant faire une étude com-

parative de deux grands prédicateurs, l'un catholique, l'autre protestant, je n'aie pas choisi de préférence ces deux modernes qui furent exactement contemporains : Lacordaire et Monod.

J'avoue que l'idée doit paraître plus juste et plus heureuse au premier abord. Je reconnais aussi qu'un vif intérêt de curiosité se serait naturellement attaché à une comparaison où l'on aurait eu parfois la surprise de rencontrer des deux parts ce que peut-être on aurait le moins attendu : chez le catholique, une turbulente et généreuse ardeur de liberté et d'aventure ; chez le protestant, un grave et dominant besoin d'ordre et d'autorité ; l'un, révolutionnaire ; l'autre, conservateur ; l'un, romantique ; l'autre, classique ; le premier, républicain radical sous Louis Philippe, siégeant sur les bancs de la Montagne à l'Assemblée Constituante, arrêté dans l'église Saint Roch et chassé de Paris sous Napoléon III ; le second, toujours respectueusement soumis, comme le veut Saint Paul, « aux puissances établies ; » le moine, se jetant passionnément et à corps perdu dans toutes les querelles brûlantes à l'ordre du jour, la démocratie, les nationalités, l'affranchissement de la Pologne, l'émancipation de l'Irlande, brisant les cadres du vieux sermon et faisant de leurs débris s'envoler la jeune conférence ; le pasteur, ne touchant qu'avec réserve aux questions contemporaines et renfermant scrupuleusement l'éloquence sacrée dans les formes sévères de la tradition. L'idée normale du catholique et du protestant reparaîtrait d'ailleurs dans la religion toute sociale de Lacordaire et toute individuelle de Monod : le dominicain ayant conçu l'Eglise comme le plus grand événement de l'histoire du monde, si grand qu'il dépasse en importance le sacrifice même de Jésus-Christ, qui n'a quitté le ciel que pour fonder l'Eglise ; tandis qu'aux yeux

du ministre de l'Évangile le Fils de Dieu était venu sur la terre pour le sauver, lui, et pour sauver les pécheurs, parmi lesquels il se sentait lui-même le moins digne de grâce et le plus pardonné.

Cependant je ne comparerai pas l'un avec l'autre Adolphe Monod et le Père Lacordaire. La concordance des années n'est pas un point qui ait ici beaucoup d'importance. Bien plus facilement que tous les autres auteurs, les orateurs sacrés, même sans être contemporains, se prêtent à une étude comparative, puisque la vérité qu'ils annoncent, n'ayant rien de particulièrement actuel et local, est éternelle par définition. Tel est du moins le caractère de la prédication de Bossuet comme de celle d'Adolphe Monod. Ces deux hommes diffèrent moins entre eux, malgré la distance des temps, que le second ne diffère d'avec le moine son contemporain, et surtout ils sont moins inégaux. Si j'avais comparé Bossuet et Saurin, je me serais vu obligé d'humilier à trop d'égards le ministre devant la décisive supériorité du grand évêque. La même nécessité me serait imposée, mais en sens inverse, si je comparais Lacordaire et Monod. Il me faudrait, malgré l'illustration du premier et son incontestable éloquence, malgré la prééminence que continue de lui donner parmi tous les prédicateurs du XIX^e siècle une critique moutonnière qui ne fait que suivre et qui m'importe peu, le montrer moins admirable, tout compte fait, que son grand émule protestant ; et les personnes qui ne comprennent pas qu'on puisse trouver supérieur ce qui est supérieur et moindre ce qui est moindre, en prenant simplement ses mesures dans la dimension réelle des choses, attribueraient mon jugement à la partialité, à je ne sais quelle passion de secte qui est aussi loin de moi, hélas ! que mes croyances sont loin de la foi de mes pères.

Lacordaire fut un orateur puissant ; mais sa parole avait absolument besoin, pour agir, du son de la voix, de l'ampleur du geste, de la communication électrique des foules, et du profond écho des voûtes de Notre-Dame. Lisez ses mêmes discours fixés par l'écriture : combien y comptez-vous de pages qui soient fermes et résistantes ? Il en a ; car son style, comme celui de tous les grands improvisateurs, est inégal ; il trouve des expressions superbes et de génie, des morceaux entiers, non seulement d'une admirable éloquence, mais d'une pureté exquise, pour tomber ensuite dans la déclamation et dans d'incroyables fautes contre la langue. Il lasse vite le lecteur par l'impression qu'il lui donne d'abord d'un homme qui, n'écrivant pas toujours, ne pense guère non plus, et peut-être cela est-il permis, après tout, à la bouche inspirée des orateurs sublimes ; mais, ce qui est plus grave, il donne aussi l'impression d'un homme qui fait semblant de penser. La pseudo-philosophie de ses conférences sur les mystères du christianisme n'est que spécieuse. Il n'a pas assez d'études fortes et de savoir solide. Un homme qui probablement était bachelier, mais qui est capable d'écrire que le protestantisme n'a jamais donné un seul exemple d'humilité, qu'il n'a pas produit un homme chaste, et que Luther a fait la Réformation pour pouvoir se marier, donnerait trop raison à certains contempteurs de l'éloquence qui prétendent qu'elle est très compatible avec la médiocrité de l'intelligence et de la culture.

L'esprit de Lacordaire reste grand, malgré ces petites taches ; son âme reste haute, en dépit de quelques injustices ; mais je crois que Bossuet se serait senti gêné d'être soutenu par un allié de tant de fantaisie et de si peu d'érudition (je ne veux pas dire d'une bonne foi si capable de fléchir) dans sa docte et loyale controverse religieuse.

Lisez l'*Histoire des Variations* ; lisez, contre les hérétiques, tous les ouvrages de ce noble adversaire, depuis la *Réfutation du catéchisme de Ferry* jusqu'à cette merveille de divination et de sagesse qui s'appelle le *Sixième avertissement aux Protestants*, vous y rencontrerez, si vous êtes protestants, beaucoup de choses qui vous feront une vive peine ; mais vous serez obligés de reconnaître, si vous êtes de bonne foi, l'esprit de prière et de piété qui anime l'auteur, son ardent et sincère amour de la vérité, le sérieux et la dignité de sa polémique ; et si la charité ou plutôt la tolérance vous paraît trop souvent blessée dans ses écrits par l'impérieux accent d'une foi sûre d'elle-même qui, voyant son objet clair à ses yeux comme le soleil, avait besoin d'une patience angélique pour supporter la contradiction, vous n'y trouverez jamais ni une injure, ni une sottise.

C'est donc Bossuet que je prendrai comme la personification la plus haute de la prédication catholique.

Sans faire sa biographie, je chercherai dans son caractère et dans ses principales idées les sources intérieures de cette éloquence pleine d'assurance et d'allégresse, vive, intrépide, sereine, dominatrice et triomphale, qui le distingue éminemment, et que l'image banale, mais inévitable, de l'aigle, peint et définit tout entière d'un mot.

La vérité révélée, dont la Synagogue d'abord fut dépositaire, puis l'Eglise, par un enchaînement ininterrompu que forment la promesse du Messie, la venue du Sauveur et le don du Saint-Esprit aux successeurs infailibles des apôtres : c'est là une conception magnifique, dont les protestants et les philosophes peuvent faire avec raison peu d'état et à laquelle l'histoire surtout a pu infliger les plus rudes démentis, mais dont la beauté religieuse reste grande et la valeur oratoire immense.

Dès que cette idée sublime se fut présentée à l'esprit et à l'imagination de Bossuet, il l'accueillit avec enthousiasme et il y installa sa pensée comme dans une demeure définitive, d'autant plus inébranlable qu'il ne l'avait pas construite lentement, pièce à pièce, par un laborieux effort intellectuel, mais qu'elle lui venait d'en haut, par autorité, ancienne comme le monde et toute faite d'une main divine.

Cependant il nous faudra reconnaître ce qui manque d'humain, si j'ose ainsi dire, à cette foi sans nuages, ferme et pure comme la glace étincelante des sommets ; nous devons avouer que l'âme d'un Pascal, tragiquement tourmentée, est un spectacle autrement pathétique que celui de cette sérénité trop inaltérable, et que les sanglots déchirants de l'éloquence abrupte des *Pensées* nous vont bien plus au cœur.

Bossuet a, d'ailleurs, ses intéressantes nuances, quoi qu'en disent tant de gens qui ne l'ont point lu, et c'est faute de les voir qu'on nous trace de lui ces portraits officiels, sans réalité et sans vie, où l'homme disparaît sous la roide majesté du manteau épiscopal. Nous aurons à examiner la grave question de sa dureté envers les Protestants et de sa prétendue faiblesse devant Louis XIV ; car ses sentiments à l'égard des hérétiques et à l'égard du roi sont eux aussi parmi les sources intérieures de son éloquence. En le trouvant un peu plus humain peut-être d'une part et certainement plus viril de l'autre dans l'histoire que dans sa légende, nous le trouverons plus vrai à la fois et plus grand.

Mais, surtout, ce que nous chérirons toujours et vénèrerons en lui, c'est son humilité ; c'est le dévouement absolu de son activité tout entière à la cause pour laquelle il combattait ; c'est un désintéressement, non seulement professé, mais effectif, de toute ambition per-

sonnelle et de toute gloire littéraire, dont l'histoire de la littérature ancienne et moderne, profane et sacrée, catholique et protestante, n'offre pas un second exemple plus authentique et plus admirable ni chez les orateurs ni même dans aucun écrivain.

Je montrerai ensuite, en racontant la vie d'Adolphe Monod, par quel profond travail intérieur un grand prédicateur protestant s'est formé.

Au lieu de la belle santé physique et morale dont jouissait Bossuet, le solide Bourguignon, si robuste encore dans son infatigable vieillesse, nous verrons un malade, appartenant, comme Saint Paul, à « la famille chétive et mélancolique du peuple de Dieu, » atteint dès sa jeunesse d'un mal incurable qui devait l'emporter à cinquante quatre ans, et dont les tortures sans cesse renaissantes l'inclinaient à une noire tristesse, combattue avec effort et comme un péché par obéissance à l'ordre divin qui commande au chrétien d'être « toujours joyeux. »

Au lieu de la foi héréditaire du catholique, fidèlement reçue comme un dépôt sacré avec la dévotion reconnaissante d'un cœur tranquille et docile, nous aurons le spectacle d'une âme traversant, comme dans une nuit de Gethsémané, l'agonie du doute et de l'incroyance, seule et abandonnée dans cette grande désolation, cherchant la lumière en gémissant, priant avec des larmes, des cris et une sueur sanglante, victorieuse enfin et conquérant la délivrance et la paix, de haute lutte, dans ce nouveau duel de Jacob contre Dieu.

Et, comme dernier contraste, au lieu de l'autorité de l'Eglise, posée comme un fait souverain, que sa nécessité et son évidence élèvent au-dessus de toute discussion, c'est l'autorité de la Bible qui prendra la première place et qui s'établira par les preuves délicates dont le protestantisme fait usage.

Adolphe Monod essaya d'abord de donner à la foi aux Ecritures un fondement intellectuel, en démontrant leur inspiration par des arguments extérieurs. La raison, une fois convaincue par ces moyens humains que Dieu lui parle dans la Bible, n'a plus qu'à se soumettre et à croire au texte révélé. Mais le prédicateur sentit bientôt ce que cette méthode a de périlleux ; car la preuve, dans les vérités qui ne sont point d'ordre mathématique, ne peut jamais être si bien faite qu'elle n'ait besoin d'être refaite, et la raison, invitée à vérifier librement les titres de l'Ecriture Sainte, est fort tentée ensuite d'en examiner le contenu avec la même liberté, ne comprenant guère qu'on lui demande l'abdication gracieuse d'un pouvoir dont il ne fallait pas lui laisser faire l'essai si l'on craignait qu'elle continuât de s'en servir.

Donnant dès lors la préférence aux preuves internes et morales, l'orateur diminua d'autant, dans l'apologétique chrétienne, la part de cette dialectique ingénieuse mais peu prudente, qui va du dehors au dedans, et il chercha surtout dans les besoins de l'âme satisfaits par la foi, dans l'harmonie profonde de la conscience avec la parole vivante et la personne du Christ, les raisons de croire qu'il avait trop demandées à une démonstration historique et logique de l'inspiration des Ecritures.

Mais aussitôt un nouveau péril lui apparut : le sens intime, invité à reconnaître la vérité révélée, par conséquent à la distinguer, devient le critique et le juge du texte qui un jour nous jugera ; il choisit arbitrairement dans la Bible ce qui le touche, y néglige ce qui le laisse froid et repousse ce qui l'indispose. Effrayé de la bien timide avance qu'il avait paru faire un instant aux doctrines libérales, A. Monod recula vers la vieille orthodoxie, dans laquelle il mourut, et dont il est sans doute le dernier grand représentant.

Le clavier de la prédication, si je puis m'exprimer ainsi, est un peu plus étendu dans le catholicisme que dans le protestantisme.

Les formes du discours y sont moins uniquement limitées au sermon. Le culte des saints et surtout celui de la Vierge ajoutent certaines cordes à l'instrument de l'orateur sacré et peuvent communiquer à son éloquence une espèce particulière d'onction. La prédication catholique touche fréquemment à une très poétique et généreuse idée, tout à fait étrangère au protestantisme et qui lui répugne même profondément : le rachat des péchés du monde par les privations et les souffrances que s'impose une élite de pénitents et d'ascètes : dévouement sublime qui relève l'institution monastique du reproche vulgaire de stérile égoïsme dont la poursuit une sagesse superficielle. Le jeûne, le célibat, toutes les abstinences et toutes les mortifications de la chair : autant de nobles thèmes propres à maintenir chez les prêtres sérieux l'austérité de la parole, en les préservant du plat optimisme qui est l'écueil ou plutôt le banc de sable de certains pasteurs bien casés, dont l'existence ressemble un peu trop à une heureuse et confortable idylle.

En revanche, dans la religion réformée, l'absence de tout intermédiaire entre Dieu et l'homme ; le mépris de l'espèce d'escamotage qui prétend substituer des moyens relativement faciles, puisqu'ils sont extérieurs, des pratiques formalistes, les pratiques même d'autrui, à l'intime conversion de la personne morale ; les appels directs à la responsabilité de l'individu ; l'invitation faite à l'intelligence d'examiner les choses, de s'éclairer elle-même avec l'esprit de Dieu et de ne point se reposer de sa foi sur l'autorité d'un ministre : tout cela donne à l'éloquence protestante une gravité, une saveur spiritualiste, une âme libre et fière, qui sont naturellement plus rares

dans une église moins ennemie d'un certain matérialisme religieux et fort peu disposée à émanciper de son joug salubre une raison inquiète, orgueilleuse et aveugle.

Une étude comparative de l'éloquence religieuse dans la chaire catholique et dans la chaire protestante devra donc tenir compte des formes et des idées spéciales à l'une et à l'autre prédication. Mais quand les prédicateurs que l'on compare sont deux grands esprits et deux vrais chrétiens, comme ceux que nous étudierons parallèlement, les ressemblances deviennent beaucoup plus intéressantes que les différences, et celles-ci se réduisent à leur minimum. Il n'y a pas deux évangiles, il n'y a pas deux Sauveurs pour l'orthodoxie, qu'elle soit catholique ou protestante.

Lorsqu'on voit la Bible inspirer toute l'éloquence de Bossuet, la doctrine de la croix et celle de la grâce remplir tellement tous ses discours que les disciples raisonnables de Calvin, comme de Jansénius, doivent se déclarer pleinement satisfaits, et que la grande querelle de la foi et des œuvres ne paraît plus qu'une vaine et opiniâtre dispute de mots; lorsqu'on lit sa belle *Exposition de la doctrine catholique*, où ce dernier des Pères de l'Eglise a poussé les concessions à la Réforme aussi loin que le lui permettait la fidélité, on serait tenté de partager le noble rêve qui fut le but de ses efforts et l'espoir de sa vie, la réunion des protestants aux catholiques dans une même Eglise régénérée, si toute l'expérience de l'histoire n'était pas là pour nous rappeler que les hommes se passionnent le plus pour ce qu'ils comprennent le moins, et que, lorsqu'il y a quelque part une nuance bien insaisissable, une subtilité bien obscure, un point insignifiant sur lequel on s'entendrait avec un peu de bonne foi, c'est sur cela précisément qu'on s'égorge.

L'opposition du catholicisme et du protestantisme consiste moins dans les articles des deux doctrines que dans les esprits contraires des deux méthodes.

Elle est constituée, en théorie, par l'antagonisme irrécconciliable de l'autorité et de la liberté ; mais, en fait, l'un et l'autre système s'accommodent tant bien que mal et vivent d'un certain compromis avec l'adversaire ; sans quoi leur propre principe, poussé à ses dernières conséquences, entraînerait logiquement la ruine de chacun d'eux. L'autorité de l'Eglise catholique n'a pu continuer à se passer du libre examen quand elle a été mise en question par la Réforme, et le libre examen, dont les protestants se réclament, ne pourrait à lui seul fonder une église ; car il est un moyen, non une fin ; on ne se sépare pas pour se séparer, on se sépare pour se réunir d'une autre façon.

On a dit avec raison que, sans les Réformateurs, ni les *Pensées* de Pascal ni les *Sermons* de Bossuet n'auraient vu le jour, puisque c'est l'hérésie qui a donné l'impulsion à la grande littérature religieuse du XVII^e siècle en rendant nécessaire l'exercice de la pensée sur les sujets controversés. Bossuet, qui ne daigne jamais discuter contre les « libertins » et qui les foudroie tout simplement, est obligé de raisonner avec les hérétiques : il compromet, dès lors, le principe fondamental du catholicisme, qui est l'indiscutable évidence de l'Eglise et de son autorité. Déjà Leibniz lui demandait où est l'Eglise, où est l'autorité et où est l'unité : dans le pape ou dans les conciles ? dans le système ultramontain ou dans le système gallican ? à la cour de Rome ou dans l'assemblée d'évêques français qui rédigèrent les quatre articles ? dans le siège pontifical, ou dans le corps du clergé, ou enfin dans l'assemblée des fidèles ? A ces questions pressantes il n'y a aucune réponse nette, et il y en a moins

encore au grand fait historique de la dislocation du vieil édifice qui prétendait rester le seul temple de toute la chrétienté.

Obligé désormais de démontrer rationnellement sa vérité à ceux qui la nient, le catholicisme a dû prendre à ses adversaires leur méthode. Il argumente, il plaide, il se justifie par des raisons ; il n'est plus, selon l'expression paradoxale, mais aussi juste que hardie d'Edmond Scherer, qu' « une branche du protestantisme. » Cet abandon du principe d'autorité où résidait autrefois sa force l'aurait inmanquablement fait périr, si la logique était nécessaire à la vie des systèmes ; mais elle leur est si peu utile pour durer, qu'elle leur nuit et les tue par sa perfection. Un système absolument d'accord dans toutes ses parties n'est jamais qu'une abstraction mort-née, belle théorie sans usage pratique ; seuls, au contraire, sont vivants et seuls utilisables ceux qui contiennent dans leur sein fécond, à l'imitation de la vie elle-même, des éléments en lutte les uns contre les autres.

Le protestantisme ne serait, de son côté, qu'une branche de la philosophie, si, empruntant au catholicisme sa méthode, il n'avait pas l'ambition bien naturelle de fonder une église. Mais la recherche d'une église est en contradiction avec son principe, qui est la liberté de l'individu. La logique le condamne, comme l'auteur de *l'Histoire des Variations* l'a aisément montré, à se disséminer, à s'éparpiller, à se pulvériser en « autant de religions que de têtes. » Loin de pouvoir constituer une église, le protestantisme *n'est pas une religion*, a osé écrire un de ses docteurs les plus graves et les plus religieux, Vinet lui-même (1).

(1) « Les héritiers de Luther et de Calvin se font catholiques. Ils ne se considèrent plus comme les représentants du principe de l'indépendance intellectuelle, mais comme propriétaires d'une église compacte, caractérisée par des dogmes distincts et des croyances immuables, en un mot, comme une religion, ce que le protestantisme n'est pas. » — *Nouvelles études évangéliques*, p. 386.



Adolphe Monod, qui éprouvait très impérieusement le besoin catholique d'une autorité concrète et sensible, a passé sa vie à chercher, sans pouvoir les découvrir, les fondements d'une église capable de réunir dans une même confession de foi, suffisamment sommaire et suffisamment explicite, tous les protestants vraiment chrétiens. Car c'est le problème éternellement insoluble, la quadrature du cercle, dont la poursuite faisait déjà le désespoir de Melancton.

Cependant il faut qu'il y ait, sinon une église protestante, au moins *des* églises protestantes, sous peine de complet évanouissement du protestantisme dans la libre pensée, et le fait est qu'il y en a. Elles vivent, prouvant, elles aussi, par leur existence, que la vie et la logique sont deux choses. L'individualisme et le libre examen auraient depuis longtemps anéanti le protestantisme en tant que religion, si, par une heureuse inconséquence, le principe catholique de l'autorité, en corrigeant l'exagération de son propre principe, ne l'avait pas défendu contre lui-même et sauvé.

Loin d'être étrangères à mon sujet, ces considérations sont le terme où doivent directement aboutir nos études de littérature comparée sur la grande prédication française, catholique et protestante.

Qu'advient-il de l'éloquence sacrée, et quelle est la destinée que lui réserve le christianisme de l'avenir? Je soutiens qu'elle a pour condition l'*orthodoxie*, ou (puisque ce mot, dans les schismes de la religion chrétienne et dans l'évolution continue des dogmes, risque de ne plus offrir à l'esprit un sens net), je précise et je dis que l'éloquence religieuse a pour condition l'autorité d'un représentant de Dieu sur la terre, qui, apportant aux hommes un message divin, ne leur parle pas de sa propre part et leur annonce des choses qui ne seraient

jamais montées à leur raison ni à leur cœur, des mystères révélés par l'Eglise ou par l'Ecriture, des doctrines qui étonnent l'intelligence, confondent la sagesse, révoltent la sensibilité humaine, mais qui persuadent, touchent et convertissent la nature vaincue et subjuguée.

Au point de vue purement littéraire, il est clair que cette éloquence-là constitue un genre absolument original, avec lequel l'éloquence laïque des prédicateurs pleins de science ou d'âme, exposant les curieuses inventions de leur esprit, ou s'enthousiasmant avec de beaux gestes pour la raison et la justice, pour la fraternité, la patrie, le progrès et la liberté, n'a aucune espèce de rapport.

Les uns et les autres peuvent prêcher, et prêcher éloquemment, dans une chaire chrétienne; mais les seconds sont des philosophes, des critiques ou des professeurs enseignant « comme les scribes; » les premiers seuls parlent, comme Jésus-Christ, *avec autorité*.

II

LE GRAND PRÉDICATEUR CATHOLIQUE

Caractère de Bossuet

Bossuet est, avant tout, un grand homme de foi et d'action. On a nié la haute valeur de son génie dans l'ordre de la pensée : c'est une erreur ; mais cette erreur s'explique par la prédominance éclatante qu'avait chez lui l'activité extérieure sur l'activité philosophique et méditative.

Certaines manières de voir et d'agir que nous approuvons aujourd'hui ou, au moins, que nous admettons, lui étaient antipathiques et même incompréhensibles. Il va sans dire qu'il ne comprenait pas l'art pour l'art, qui est la dernière des frivolités, ni l'art pour la gloire, qui est un péché encore pire ; mais l'exercice de la pensée pour la pensée, je dis plus, la recherche désintéressée et pure de la vérité pour elle-même, indépendamment de toute fin pratique, la grande curiosité intellectuelle, que Renan appelle « le plus haut désir de notre nature, » était à peine moins frivole et moins coupable à ses yeux.

« C'est s'abandonner à cette concupiscence que S. Jean réproouve, que d'apporter des yeux curieux à la recherche des choses divines... La foi et l'humilité sont les seuls guides qu'il faut suivre. Quand on se jette dans l'abîme, on y périt... Prions Dieu de nous diriger dans la voie

du salut, et de se rendre maître de nos désirs par les moyens qu'il sait. C'est à sa science et non à la nôtre que nous devons nous abandonner. Cette vie est le temps de croire, comme la vie future est le temps de voir (1). »

Rien n'est plus commun chez tous les auteurs, grands ou petits, que les professions d'indifférence pour la gloire littéraire ; mais rien, aussi, n'est plus faux. La contradiction de leur conduite avec leurs paroles prouve qu'ils ne pensent pas un mot de ce qu'ils disent. Parmi tant d'illusions que l'homme peut se faire sur lui-même, vraiment je n'en connais pas une où l'analyse et la connaissance de notre pauvre cœur soit plus pitoyablement en défaut que dans cette continuelle et hypocrite prétention de ne point nous soucier de la vie que le succès donne à nos ouvrages — nos ouvrages ! c'est-à-dire tout ce que nous avons de plus cher, de plus personnel et de plus intime. Bossuet seul est absolument à l'abri du soupçon d'erreur ou de mensonge sur ce point, puisque, ce qu'il professe, il l'a constamment pratiqué.

Quand on laisse périr l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche ; quand on ne publie que par ordre celles de la Reine d'Angleterre et de Madame ; lorsqu'on entre à l'Académie française comme grand prédicateur, comme évêque, mais sans autre bagage imprimé que la *Réfutation du catéchisme de Ferry*, ancienne déjà de seize ans ; quand la seule utilité pédagogique est cause de l'impression d'un livre de classes qui s'appelle le *Discours sur l'histoire universelle* ; quand on a si peu soin de son propre nom que le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, autre ouvrage pouvant servir aux études publiques beaucoup mieux qu'à l'éducation du Dauphin, fut attribué à Fénelon pendant une partie du XVIII^e siècle ; quand on abandonne, sans disposi-

(1) *Traité de la concupiscence*, chap. VIII.

tions testamentaires, sans aucun souci de leur destinée, tous les manuscrits de ses sermons à un neveu, qui commença par les utiliser pour ses propres prédications jusqu'au jour où, soixante-dix ans plus tard, le bénédictin Déforis entreprit le travail d'Hercule de leur dépouillement et constitua un premier texte, religieusement amélioré par de modernes éditeurs qui se querellent, avec force injures, sur le déchiffrement du griffonnage sacré : c'est alors qu'on a le droit d'être cru dans ses déclarations de modestie et de renoncement littéraire ; c'est alors qu'on peut dire en méritant d'être écouté :

« O vérité, ô justice et sagesse éternelle, qui pesez tout dans votre balance... vous avez préparé une récompense convenable à cette telle quelle industrie qui paraît dans les écrits de ceux qu'on nomme les grands auteurs ! Vous les avez récompensés et punis tout ensemble. Vous les avez repus de vent. Enflés par la gloire, vous les en avez, pour ainsi dire, crevés. Combien ces grands auteurs ont-ils donné la gêne à leur esprit pour arranger leurs paroles et composer leurs poèmes !... Ils se donnaient beaucoup de peine pour rien, puisque ce n'était après tout que pour se faire louer... *Perceperunt mercedem suam, vani vanam* (1). »

Bossuet était d'autant plus sincère dans son mépris de la gloire, qu'il n'avait pas le moindre effort à faire pour la mépriser. Il ne comprenait vraiment pas qu'un homme cultivé, à qui l'étude doit avoir appris le sérieux de l'action et de la vie, pût écrire pour le puéril souci de se faire un nom, pour le vain plaisir d'être auteur ; et, quand il voyait cette vanité loger dans l'âme d'un prêtre, d'un orateur sacré, dont le but prochain est le salut des âmes et le but suprême le ciel infini, alors sa surprise devenait une consternation profonde.

Dans tout ce qu'il a écrit sur ce sujet, je sens le même accent de conviction que dans les passages où il s'étonne, avec simplicité, qu'on puisse s'attacher passionnément

(1) *Traité de la concupiscence*, chap. XIX.

au théâtre, à la poésie, à la littérature profane, quand on a connu Jésus-Christ.

« Peut-on goûter des livres où Jésus-Christ ne se trouve point, et s'en faire une sérieuse occupation ? Je ne le puis croire (1). » — « Nourri depuis beaucoup d'années de l'Ecriture sainte, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain et dans ces productions de sa vanité (2). »

L'unique mobile qui a fait de Bossuet un auteur a donc été son zèle pour la vérité, non pas pour celle qui offre à l'esprit une contemplation stérile, mais pour la vérité qui sert et qui sauve. « Quand il avait composé un ouvrage, nous dit l'abbé Ledieu, son secrétaire, si la raison de le publier cessait, il le supprimait. » Et voilà comment il se fait qu'on vient de retrouver un ouvrage inédit de ce grand homme, la seconde partie de l'*Instruction sur les états d'oraison*. L'utilité de faire paraître cette seconde partie ayant tout à coup cessé par suite des circonstances, Bossuet l'avait mise au rebut comme paperasse hors d'usage.

Si l'utilité est le but de Bossuet dans tous ses écrits, à plus forte raison n'en a-t-il jamais d'autre quand il parle et quand il prêche. Même dans ses panégyriques des Saints, même dans ses grandes oraisons funèbres, la pensée du salut de ses auditeurs est toujours présente à ses yeux, et l'évangélisation (*édification* ne dirait pas assez) tend à être l'essentiel du discours. On admire l'exorde de l'oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, et certes on n'a point tort ; mais je pense que ce que Bossuet en estimait le plus, c'était la péroration, plus pratique et plus humble que le reste, plus directement utile au bien des âmes. D'ailleurs il n'aimait point le genre de l'oraison funèbre, au témoignage de Ledieu, parce qu'il trou-

(1) Lettre à M^{me} Cornuau, 1695.

(2) Lettre à Santeul, 1690.

vait cette éloquence-là peu utile, et, en faisant tous ses efforts pour transformer les éloges des grands et des rois en autant de sermons pratiques, bons à l'instruction du peuple chrétien, c'est à regret qu'il rencontrait dans les formes obligatoires de ces grands discours officiels une résistance à laquelle il lui fallait en partie céder.

Il fut tout heureux, un jour, d'avoir à prononcer une oraison funèbre, celle du Révérend Père Bourgoing, supérieur général de l'Oratoire, où la matière était parfaitement édifiante et simple, et voici en quels termes il commença :

« Je commencerai ce discours en faisant au Dieu vivant des remerciements solennels, de ce que la vie de celui dont je dois prononcer l'éloge a été telle par sa grâce, que je ne rougirai point de la célébrer en présence de ses saints autels et au milieu de son Eglise. Je vous avoue, chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs, lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes et des grands du monde. »

De l'activité extérieure naît la joie, tandis que la tristesse est toujours un état de l'âme repliée sur elle-même.

Bossuet est joyeux : non point, assurément, de cette joie mondaine qui n'est qu'un fol oubli de notre destinée et de toutes les raisons d'être triste ; mais de la seule joie digne d'un chrétien et d'un homme raisonnable. Celle-ci est grave et sereine. Elle ne ferme les yeux sur aucune des douleurs, sur aucune des horreurs de la vie humaine ; mais elle ne tourne pas en mélancolie amère, parce qu'elle croit à une Providence réparatrice. Elle est l'image du christianisme lui-même, pessimiste à sa base par la comédie sinistre de l'origine du mal, optimiste à son faite éclairé d'espérance par la tragédie sublime de la Rédemption.

Il y a, d'ailleurs, deux espèces de joies également

sérieuses et chrétiennes : l'une est celle de Pascal, si trempée de larmes qu'elle plie sous l'averse et ressemble un peu trop à de l'affliction ; l'autre est celle de Bossuet, qui se relève dans le soleil, ferme et droite. Il sentait très bien que le rire ne sied point aux hommes, qui sont mortels ; il savait que pour le chrétien, qui connaît et son honneur et sa misère, la seule disposition convenable est la tristesse, le deuil spirituel, et que, entre toutes les conditions, « le sacerdoce est un état de pénitence et de gémissement. » Il n'ignorait pas que, depuis « le grand débris » de la chute, il n'a pu nous rester qu'une « petite goutte de joie, » et que s'y abandonner comme à un torrent, « c'est la marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, d'une âme que sa légèreté rend le jouet éternel de toutes les illusions du monde (1). » Mais chez lui ces graves réflexions ne viennent pas d'une nature inclinée d'elle-même vers les idées tristes ; elles procèdent d'une raison qui savait comprendre, par l'intelligence et par la foi, « l'incompréhensible sérieux de la vie chrétienne, » et commenter avec force, pour l'instruction des fidèles, la parole de l'*Ecclésiaste* : « J'ai estimé le ris une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompes-tu ? »

De sa nature donc, Bossuet est joyeux, parce qu'il est actif et que son activité est extérieure, parce qu'il a sa vue dirigée au dehors, vers le vaste champ du monde et l'infini des cieux, non au dedans, sur l'abîme que chacun porte en soi. « L'action, a-t-il dit, nous fait sortir de nous-mêmes... C'est s'abîmer dans la mort que de se chercher soi-même ; sortir de soi-même pour aller à Dieu, c'est la vie (2). » Le conseil qui revient le plus

(1) Sermon pour la fête de tous les saints, 1669. — Premier sermon sur la *Providence*, 1656. — *Maximes et réflexions sur la Comédie*, etc.

(2) Lettre au maréchal de Bellefonds, 7 juillet 1673.

souvent sous sa plume dans ses lettres de direction aux Religieuses de Meaux et de Jouarre, que tourmentaient les scrupules d'une conscience trop timorée, c'est : « Dilatez-vous ! que Dieu vous dilate ! » Les textes qu'il aime à leur rappeler sont : « Ne craignez point, petit troupeau... Réjouissez-vous, je vous le dis encore, réjouissez-vous... La parfaite charité bannit la crainte... Où le péché a abondé, la grâce a surabondé. »

Il écrit à M^{me} d'Albert :

« Puisse ce Jésus ressuscité, qui a triomphé des faiblesses de notre nature, vous tirer comme d'un tombeau de cette profonde et si noire mélancolie, afin que vous chantiez avec tous les saints cet Alleluia qui fera un jour l'occupation de votre éternité. Ne craignez rien, ma chère fille, Dieu est avec vous. Pensez à monter au ciel avec Jésus-Christ par la partie sublime de l'âme. »

Et encore :

« Je ne comprends plus rien aux directeurs. A force de raffiner sur les sensibilités, sur les larmes, on met les âmes tellement à l'étroit qu'elles n'osent recevoir aucun don de Dieu... Je prie Dieu de modérer vos inquiétudes, qui vont à un trop grand excès sur la confession : trop de ces délicatesses avec un Dieu si bon ne convient pas. »

Et, à la sœur André :

« Tout le moyen qui nous reste de profiter de nos égarements passés, c'est de nous en humilier souvent jusqu'au centre de la terre et jusqu'au néant ; mais, du fond de ce néant et du fond même de ces ténèbres infernales où sont les âmes encore éloignées de Dieu, mais repentantes, il doit sortir un rayon de bonne confiance qui relève le courage et fasse marcher gaiement dans la voie de Dieu, sans se laisser accabler par ses péchés ni engloutir par la tristesse de les avoir commis. »

Enfin, à M^{me} Cornuau :

« Aimez, disait S. Augustin, et faites ce que vous voudrez ; parce que, si vous aimez véritablement, vous ne ferez que ce qui sera agréable au céleste Epoux. »

Il défendait formellement à ses correspondantes de se confesser de certains péchés imaginaires, fantômes

d'une conscience malade se consumant elle-même dans de vaines angoisses. Il pensait, d'accord avec le grand prédicateur protestant, dont j'étudierai le caractère après le sien, qu' « il ne faut pas mettre tant de réflexions dans nos lettres, même de réflexions humiliantes, car cela aussi peut venir de l'orgueil... ; qu'il faut parler moins et agir plus, à l'imitation des apôtres, qui parlent d'eux-mêmes si peu, même en mal (1). »

« Je vous déclare que voici la dernière fois que je vous ferai réponse sur ce sujet ; et dès que j'en verrai le premier mot dans vos lettres, je les brûlerai à l'instant sans les lire... Je vous défends tout retour et toute inquiétude sur cela, et de vous en confesser de nouveau ni à moi ni à d'autre (2). »

Bossuet était opposé aux austérités excessives ; il voulait des pénitences spirituelles plutôt que charnelles :

« Ne me fatiguez plus à me demander des austérités. Je n'aurai plus rien sur cela à vous répondre, sinon : Allez doucement... Mortifiez votre propre volonté, gouvernez votre cœur et rendez-vous en la maîtresse. Demandez à Dieu son secours, ne parlez qu'en charité et avec mesure, ne donnez rien à votre humeur ; voilà les austérités que je vous ordonne. »

« Ces noirceurs dans l'esprit avec ces peines si aiguës dans le corps, ah ! mon Dieu, c'en est trop : arrêtez votre bras... Je vous en conjure par notre grand Médecin, qui a guéri nos plaies en les portant et qui nous a laissé après lui un Consolateur. »

« Ce n'est pas dans les austérités que les âmes doivent mettre leurs espérances, mais en Dieu seul et en Jésus-Christ, qui a dit : Ma grâce vous suffit (3). »

La foi de tous les grands chrétiens restant au fond la même, une vive différence paraît entre leurs caractères, suivant qu'ils sont malades ou sains ; bien que, de part et

(1) C'est Adolphe Monod qui s'exprime ainsi dans une lettre du 9 novembre 1830. — Cf. ce passage d'une lettre de Bossuet à M^{me} du Mans : « Si nous étions bien persuadés de notre extrême faiblesse, nous ne serions pas si étonnés lorsque nous tombons dans des fautes, et je vous avertis que, dans la description que nous en faisons, il s'y peut souvent mêler beaucoup d'amour-propre. »

(2) A M^{me} d'Albert, 8 mai 1691.

(3) A M^{me} du Mans, 25 mai 1693. — A M^{me} d'Albert, 17 janvier 1692. — A M^{me} Cornuau, 1687.

d'autre, on rende à la Providence autant d'actions de grâces, nous sentons que les coups ne sont pas reçus tout à fait comme les faveurs. Pascal, en proie à une maladie douloureuse, bénissait Dieu de son épreuve avec une sombre joie et se reprochait comme un péché d'avoir estimé la santé un bien, probablement parce qu'il apercevait dans cette estime pour l'avantage dont il était privé une plainte secrète contre la Providence ou, au moins, un regret peu convenable à la soumission d'un enfant de Dieu. Bossuet, plus heureux, jouissait d'une santé de fer. « Dieu me fait la grâce que rien ne m'incommode ; le soleil, le vent, la pluie, tout est bon (1). » Il écrivait, à l'âge de soixante-neuf ans : « Ma santé, dont vous voulez que je vous informe, est fort bonne, quoique j'aie communiqué de ma main presque tout le peuple et confirmé mille à onze cents personnes. J'ai prêché cinq ou six fois en deux jours : ce qui n'a pas empêché que je ne prêchasse hier, et que je ne prêche dimanche et le jour de Pâques (2). »

M^{me} Cornuau, voyant qu'il lui écrivait beaucoup de lettres, quoiqu'il fût occupé des plus grandes affaires, ne pouvait comprendre comment il trouvait pour cette quantité de choses différentes tout le temps dont il avait besoin.

« Ce saint prélat, raconte-t-elle, me répondit bonnement : Tout ce que j'observe, ma fille, est de ne me pas laisser accabler, non par crainte d'être accablé, mais parce que l'accablement jette dans l'agitation et la précipitation ; ce qui ne convient point aux affaires de Dieu. Un homme, surtout de ma médiocrité, ne pourrait pas suffire à tout, s'il ne se faisait une loi de faire tout ce qui se présente à chaque moment, avec tranquillité et repos. »

Il écrivit ses *Elévations sur les Mystères* sans la moindre fatigue et comme en se jouant. « Cela ne me

(1) Relation de M^{me} Cornuau.

(2) Lettre à M^{me} d'Albert, 14 avril 1696.

coûte aucune application et me délasse plutôt (1). » Il se délassait encore en faisant des vers, que lui inspirait soit un beau lever de soleil, soit la lecture des passages les plus poétiques de la Bible. « Je ne fais des vers que par hasard, pour m'amuser saintement d'un sujet pieux, par un certain mouvement dont je ne suis pas le maître (2). »

« Son tempérament était admirable, écrit l'abbé Ledieu, son secrétaire. De là cette facilité merveilleuse pour le travail et pour l'application continuelle dans laquelle il a passé sa vie. Maître de son sommeil, il l'interrompait pour prier Dieu au milieu de la nuit : ce qu'il a fait tout le temps de son épiscopat à Meaux... Il retrouvait ensuite le sommeil et se reposait encore suivant le besoin. »

Le plus simplement, le plus naturellement du monde, Bossuet avoue, dans son deuxième sermon *sur la Providence*, que « la maladie est un mal. » Il n'y avait pas lieu, pour lui, de soutenir, avec Pascal, ce paradoxe, que « la maladie est l'état naturel des chrétiens (3). » Cet homme si bien portant a-t-il aimé la bonne chère ? Cela ne nous est point conté et n'est pas probable ; son ordinaire était frugal et sobre. Il n'avait pas le luxe délicat de Fénelon. Cependant, j'aime à me représenter Bossuet jouissant jusqu'à un certain point, avec actions de grâces, comme Luther et même (si un pareil rapprochement n'est pas une profanation) comme Rabelais, de la bonté de Dieu manifestée dans les biens de la terre qu'il met à notre usage (4).

(1) Lettre à M^{me} d'Albert, 4 juin 1695.

(2) A la même, 7 juin 1696.

(3) *Vie de Pascal*, par M^{me} Perier, sa sœur.

(4) Nous avons un petit aperçu de la table de Bossuet dans les *Mémoires inédits et opuscules de Jean Rou* (t. I, p. 54) publiés par M. Francis Waddington. L'évêque de Meaux avait retenu à dîner, un samedi de juin 1675, Jean Rou, avocat protestant : « M. de Meaux s'excusa obligeamment sur ce qu'il ne me régalaient que de poisson, ce qu'il appelait me faire maigre chère. Sur quoi je ne pus m'empêcher de lui dire que si à l'honneur d'être admis à sa table, on était assez ridicule pour prendre garde aux mets dont elle était couverte, je prendrais la liberté de lui dire que, tant que je verrai

Pascal ne voulait pas entendre parler d'un tel sensualisme.

« Il prenait un soin très grand, raconte sa sœur, de ne point goûter ce qu'il mangeait... Jamais il n'a dit : Voilà qui est bon... Lorsqu'il arrivait que quelqu'un admirait la bonté de quelque viande en sa présence, il ne le pouvait souffrir ; il appelait cela être sensuel... Il disait que c'était une marque qu'on mangeait pour contenter le goût, ce qui était toujours mal. Pour éviter d'y tomber, il n'a jamais voulu permettre qu'on lui fit aucune sauce ni ragoût, non pas même de l'orange et du verjus, ni rien de tout ce qui excite l'appétit, quoiqu'il aimât naturellement toutes ces choses. »

Je ne sais rien de plus pénible à lire que ce récit des ascétiques extravagances d'un sublime génie, si ce n'est le passage de la même relation où Pascal nous est montré repoussant d'un air dur toutes les tendresses des siens et s'abstenant de leur donner aucun témoignage sensible d'affection, parce que ces attaches à la créature sont autant de larcins qu'on fait à Dieu.

Le bon sens de Bossuet n'eût certainement point approuvé cette conduite du grand janséniste, qu'il aurait appelée de l'« emportement. »

« Aveugles enfants d'Adam... ne trouverez-vous jamais la médiocrité, où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône?... O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer (1) ? »

Rien n'est plus satisfaisant pour le bon sens que la règle toute simple qu'il donne aux religieuses dans la question des choses de la bouche : « Il n'est pas défendu de trouver du plaisir dans les choses licites, comme le boire et le manger ; mais il ne faut jamais avoir en vue cette volupté. » Ses insupportables correspondantes l'avaient

dans mon assiette une sole de la taille de celle que de sa grâce on y venait de mettre, et, tout auprès, des bassins de perches et de truites saumonées, je ne songerais guère à faisans ni à perdrix. »

(1) Oraison funèbre de Nicolas Cornet et sermon *sur l'Honneur*.

consulté sur le point de savoir si elles pouvaient manger des confitures, en accompagnant leur demande d'une dissertation lourdement judicieuse sur la nourriture qui est « de délicatesse et de plaisir » opposée à celle qui est « de soutien. » Bossuet approuve cette distinction ; mais il leur répond qu'il aime mieux qu'elles mangent des confitures que si elles s'en abstenaient par affectation et par singularité (1).

Le bon sens est un des traits les plus éminents de l'esprit et du caractère de Bossuet. Nous ne sommes émerveillés, comme il faut, chez le plus éloquent des hommes, de cette qualité si rare, surtout lorsqu'elle se trouve unie à la foi la moins suspecte de compromis avec la raison, qu'en le comparant à d'autres chrétiens dont la foi ardente eut pour rançon, si j'ose ainsi dire, un fâcheux déséquilibre du sens commun.

« Mes frères, je ne veux rien exagérer. Dieu m'est témoin, je désire sincèrement votre salut, et je ne veux ni élargir ni étrécir les voies de Dieu (2). » — « Et ceux-là ferment la porte du ciel, qui la font trop large ; et ceux-là aussi qui augmentent les difficultés et les fardeaux, et dont la dureté rend la piété sèche et odieuse (3). » — « Ne croyez jamais rien de bon de ceux qui outrent la vertu (4). »

Aussi éloigné de la morale relâchée des jésuites que de la rigueur outrée des jansénistes, il leur disait leur fait aux uns et aux autres et les renvoyait dos à dos :

« Malheureuse et inhumaine complaisance, pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs... Puisque l'Evangile est un joug, ne le rendez pas si facile, de peur que nous ne marchions indociles et indisciplinés au gré de nos désirs impétueux. »

Voilà pour les jésuites. — Et voici pour les jansénistes :

(1) A M^{me} Cornuau, 1691.

(2) Sermon sur la nécessité de la pénitence, 1668.

(3) Méditations sur l'Evangile, 58^e jour.

(4) Histoire des variations, livre XI, N^o 60.

« Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très injustes... Ils traînent toujours l'enfer après eux et ne fulminent que des anathèmes... Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe et un esprit de fastueuse singularité?... Inventeurs trop subtils de vaines contentions et de questions de néant, qui ne servent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité... Ces chicanes raffinées, ces subtilités, ces vaines distinctions sont véritablement de la poussière soufflée, de la terre dans les yeux, qui ne fait que troubler la vue (1). »

Bossuet a très bien vu contre Fénelon, dans la grande querelle du quiétisme, que l'amour pur, c'est-à-dire l'amour de Dieu désintéressé de tout rapport avec notre bonheur, est une chimère vide de sens.

« L'amour propre se fourre partout : ceux qui ne parlent que d'amour pur sont-ils quittes d'amour propre ? C'est tenir les âmes dans une gêne, ennemie de la liberté de l'esprit de Dieu, que de leur rendre suspect tout ce qu'il y a de meilleur, sous prétexte que l'amour propre se fourre partout (2). » — « Le nouvel amour qu'on veut introduire est contraire à l'essence de l'amour, qui veut toujours posséder son objet, et à la nature de l'homme, qui désire nécessairement d'être heureux. » — « Toute la nature, si elle était animée, répondrait d'une même voix que toutes les créatures voudraient être heureuses. Mais surtout les natures intelligentes n'ont de volonté ni de désir que pour leur félicité... Nous voulons tous être heureux ; et il n'y a rien en nous ni de plus intime, ni de plus fort, ni de plus naturel que ce désir. Ajoutons, s'il vous plaît, Messieurs, qu'il n'y a rien aussi de plus raisonnable (3). »

Une question de morale extrêmement délicate : le mensonge est-il permis dans une certaine mesure et dans certaines circonstances ? a, de tout temps, été résolue en deux sens contraires par les honnêtes gens, selon qu'ils étaient touchés davantage par l'inflexible rigidité de la règle ou par les exceptions prudentes qu'une vertu moins austère, mais beaucoup plus pratique, conseille quelquefois d'y apporter. Je citerai

(1) Oraison funèbre de Nicolas Cornet.

(2) Lettre à M^{me} d'Albert, 2 janvier 1695.

(3) Sermon pour la Toussaint, 1668.

l'opinion de Bossuet sur ce point très intéressant parce qu'elle fait bien ressortir la qualité de sens commun que nous avons distinguée chez lui, et parce qu'elle est diamétralement opposée à celle d'Adolphe Monod, qui a, comme nous le verrons en racontant sa vie, tranché la même question par une réponse sublime, mais intransigeante, à la Pascal.

« Je ne conviens point du tout qu'on ne puisse pas, quand la prudence et la nécessité le demandent, faire des actions d'où il arrive que le prochain soit trompé : par exemple, une fausse marche, pour se dérober à l'ennemi. Si le prochain est trompé, alors c'est sa faute. Pourquoi précipite-t-il son jugement ?... A la vérité, je ne voudrais pas faire finesse de tout ni *se* (1) déguiser à tout moment, car c'est prendre un esprit artificieux ; mais quand il y a raison et nécessité, je n'hésiterai pas à aller d'un côté où je ne veux pas continuer d'aller, à prendre un habit qui me fasse méconnaître et à éluder la poursuite d'un ennemi. Il n'en est pas de cela comme de la parole, qui est l'expression naturelle de la pensée et ne lui doit jamais être contraire. Les autres signes sont équivoques ; et, *pour la parole même, on peut substituer des expressions générales à des expressions précises*. Ce n'est point tromper le prochain ; et s'il se trompe en précipitant son jugement, c'est sa faute et non pas la vôtre... Il faut aimer la vérité ; mais la vérité elle-même veut *qu'on la cache par des moyens innocents* à ceux qui en abusent et à qui elle nuit (2). »

Il est superflu de remarquer que Bossuet ne conseillait pas la vie religieuse à tout le peuple chrétien et qu'il admettait qu'on pût faire son salut dans le monde aussi bien que dans les cloîtres ; mais ce qu'il est bon de savoir, c'est qu'il désapprouvait qu'on enrichît les monastères aux dépens des familles. Il ne voulut pas que M^{me} Cornuau, en entrant en religion, fit rien perdre à son fils de la fortune qui devait lui revenir, et, pendant toute la minorité de ce fils dont elle avait à gérer les biens, c'est-à-dire pendant vingt ans, il lui défendit, malgré l'impatience du saint zèle qui la dévorait, de prononcer ses vœux.

(1) *Lapsus* montrant la rapidité avec laquelle Bossuet écrit souvent.

(2) Lettre du 2 janvier 1696.

Même modération sensée dans sa façon de comprendre ses devoirs d'éducateur de prince. Il ne conçut jamais le rêve imprudent de faire de son royal élève un dévot. Il sentit qu'il fallait former un roi chrétien, non une sorte d'ecclésiastique couronné (1).

Enfin, pour ce qui était de sa fortune personnelle, Bossuet n'affectait rien, ni la vanité du luxe, ni l'orgueil de la pauvreté. Nommé précepteur du Dauphin en 1670, il donna aussitôt sa démission d'évêque de Condom, ne pouvant plus résider dans son évêché et s'y sentant pourtant obligé en conscience, bien qu'il eût sous les yeux, parmi ses frères dans l'épiscopat, de nombreux exemples de cumul. Il renonça ainsi, par simple droiture, à trente mille livres environ de revenu. Mais, deux ans plus tard, avec la même simplicité, il écrivait au maréchal de Bellefonds :

« Dieu sait que je ne songe point à m'élever... Je n'ai, que je sache, aucun attachement aux richesses... Mais je ne me sens pas encore assez habile pour trouver tout le nécessaire si je n'avais précisément que le nécessaire, et je perdrais plus de la moitié de mon esprit si j'étais à l'étroit dans mon domestique. »

Tous les chrétiens sont optimistes, si l'optimisme consiste à croire que Dieu fait bien ce qu'il fait, et que sa volonté, quelle qu'elle soit, est toujours « bonne, acceptable et parfaite. » « L'Eternel l'avait donné ; l'Eternel l'a ôté : que le nom de l'Eternel soit béni ! » Bossuet est optimiste, d'abord par cette doctrine, et rien, à cet égard, ne le distingue de tous les croyants. Mais il avait (ce qui est plus particulier) l'optimisme *pratique*, celui qui résulte d'un ensemble de dispositions naturelles, d'un bon tempérament, de la santé du corps, de la joie de l'esprit, indice de sa force, et de cette hygiène morale qui est une atmosphère d'idées saines et pures, un goût et une

(1) Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, t. I, p. 200.

habitude de reposer sa vue de préférence sur le meilleur aspect des choses et des hommes.

Dans les affaires disciplinaires soumises à son jugement d'évêque, il était « très résolu à ne point présumer le mal sans avoir connu les choses à fond (1). »

Il avait de la candeur, cette « candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre (2) », et c'est elle qui le fit naïvement tomber dans les pièges de Fénelon, séducteur rempli d'artifices.

« C'est la grande mode de trouver beaucoup d'esprit à M. de Cambray : on a raison ; il brille d'esprit, il est tout esprit, il en a bien plus que moi (3). » — « Je suis incapable de toute finesse ; mon cœur les dédaigne, mon esprit ne monte pas jusque-là (4). »

Dans cette querelle célèbre des deux grands prélats, l'adroit Fénelon a réussi, bien que sa cause fût mauvaise, mais parce qu'il a été vaincu et qu'il a su tirer habilement parti de sa défaite, à se concilier tellement toutes les sympathies qu'il les a gardées, et que la légende de sa modestie et de sa douceur, victimes d'un adversaire orgueilleux et dur, s'est maintenue deux siècles entiers, jusqu'au jour tout récent où la critique contemporaine en a fait enfin bonne justice (5).

Fénelon, nous le savons pertinemment aujourd'hui, a eu le tort de biaiser, de dissimuler, de *mentir*, si c'est mentir que de cacher le vrai sens de ses paroles sous des formes arrangées avec art pour donner le change, d'être en deux mots un « parfait hypocrite », comme Bossuet le jugeait dans l'intimité de la conver-

(1) Lettre à l'abbé Jean de la Gutère, promoteur de l'officialité de Condom, 4 mai 1670.

(2) Expressions de Massillon, parlant de Bossuet dans son oraison funèbre du Dauphin.

(3) Paroles de Bossuet à M^{me} de la Maisonfort.

(4) *Dernier éclaircissement à M. de Cambray*.

(5) Voy. l'ouvrage de M. Crouslé sur *Fénelon et Bossuet*, deux volumes.

sation (1). Bossuet n'a eu que le tort de remuer le ciel et la terre pour le salut de la vérité en péril, d'en appeler aux puissances ecclésiastiques et séculières chargées de la défendre et de la faire régner, sans songer (ce qui lui était, d'ailleurs, parfaitement égal) qu'en agissant ainsi et en triomphant de cette manière, on est sûr de se rendre odieux d'abord et impopulaire ensuite dans l'avenir philosophique et libéral. Mais nous le rabaissons trop à la mesure de nos passions vulgaires en croyant qu'il a cherché avant tout son propre succès.

« Prenez le parti qu'il vous plaira, » disait-il aux prélats de Paris et de Chartres dans une véhémence objurcation rapportée par Phelipeaux, son confident ; « pour moi, je vous déclare que j'élèverai ma voix jusqu'au ciel contre des erreurs que vous ne pouvez plus ignorer. J'en porterai mes plaintes jusqu'à Rome et par toute la terre, et il ne sera pas dit que la cause de Dieu sera ainsi lâchement abandonnée. Fussé-je seul, seul j'entreprendrai la chose dans la connaissance que Dieu me donne du péril des âmes, et dans la confiance où je suis qu'il ne m'abandonnera pas, ni son Eglise, mais que la vérité triomphera et que l'erreur sera confondue (2). »

Sans doute, l'homme est toujours l'homme ; il serait vain de prétendre que, dans les péripéties de la lutte, Bossuet ait gardé un cœur constamment pur de tout ressentiment amer et de toute joie mauvaise : il suffit qu'il n'ait poursuivi avec un zèle mesquin ni son triomphe personnel, ni l'humiliation humaine de son adversaire. Ce qu'il souhaitait chez Fénelon, c'est une humiliation chrétienne, capable d'édifier l'Eglise par la sincère confession de l'erreur où il était tombé. Attristé du scandale donné au monde chrétien par un homme qu'il avait aimé, il s'en inquiétait d'abord pour l'âme de ce « confrère », de cet ami ; puis, pour l'Eglise et pour

(1) Journal de l'abbé Ledieu, octobre 1701.

(2) Cité par M. Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, t. II, p. 176.

les princes de France, dont Fénelon était précepteur ; enfin, il s'en inquiétait pour lui-même :

« Je me tâtais, pour ainsi dire, moi-même en tremblant, et, à chaque pas, je craignais les chutes après celle d'un esprit si lumineux. »

Bossuet croyant, dans sa mâle franchise, que la vérité a par elle-même assez de force pour persuader, s'étonnait avec candeur des résistances de nature diverse qu'elle rencontrait. Naïvement il déclare, dans une lettre à M. Dirois, docteur de Sorbonne, qu'il aurait prêché dans Rome avec autant de confiance que dans Paris son sermon gallican *sur l'Unité de l'Eglise* ; car, dit-il, « je crois que la vérité se peut dire hautement partout, pourvu que la discrétion tempère le discours et que la charité l'anime. »

L'esprit grave et pur dont il était saintement rempli imprime un sérieux profond à toute sa polémique dans cette triste et burlesque farce du quiétisme, où un rire vengeur est continuellement sur le point de conspuer le ridicule de certaines questions et le caractère, équivoque jusqu'à l'indécence, des principaux acteurs de la comédie. Mais Bossuet ne craignait rien tant que d'« aigrir ceux qu'il voulait ramener », si ce n'est de paraître rire dans un sujet où il convenait plutôt de pleurer et de s'humilier devant Dieu. Le dégoût seul monte à ses lèvres quand il parle des « plénitudes » et des « regorgements » des nouveaux mystiques, de cette abondance de grâces qui gonflait tellement M^{me} Guyon qu'elle en « crevait », au pied de la lettre, et qu'« il la fallait délayer. »

« O Seigneur ! si j'osais, je vous demanderais un de vos séraphins avec le plus brûlant de tous ses charbons, pour purifier mes lèvres souillées par ce récit, quoique nécessaire (1). »

(1) *Relation sur le quiétisme.*

La pureté de Bossuet n'est pas, au point de vue de son éloquence, un trait indifférent dans son caractère. Elle explique, d'une part, l'espèce d'embarras et de gaucherie qu'il apporte dans l'explication des mystères d'une nature scabreuse ; d'autre part, la force extraordinaire avec laquelle il traite certains points de doctrine ou de discipline, tels que le péché originel, l'empire de la concupiscence, la fréquentation des spectacles, la lecture des romans et des autres livres « corrupteurs de la vie humaine. » L'abbé Ledieu nous a rapporté le sentiment de son maître sur le *Télémaque* :

« Tant de discours amoureux, tant de descriptions galantes, une femme qui ouvre la scène par une tendresse déclarée et qui soutient ce sentiment jusqu'au bout, et le reste du même genre, lui fit dire que cet ouvrage était indigne non seulement d'un évêque, mais d'un prêtre et d'un chrétien, et plus nuisible que profitable au prince à qui l'auteur l'avait donné. »

Comme confesseur, Bossuet faisait preuve d'une réserve et d'une discrétion qui seraient chose rare, s'il faut en croire les adversaires de cette grande institution, tant discutée, du catholicisme. Nous possédons sur ce sujet le témoignage intéressant de la sœur Cornuau. Il confirme ce que nous devinions déjà par les lettres et par la prédication d'un homme qui répète souvent, après S. Paul, que certaines choses ne doivent pas même être nommées parmi les chrétiens, et qui écrivait au Père Caffaro : « Il ne faudrait point nous réduire à la nécessité d'expliquer des choses auxquelles il serait bon de ne penser pas. »

« La maxime de ce saint prélat était, en fait de tentations et particulièrement de celles qui regardent la pureté, de ne pas se laisser inquiéter ni agiter par trop de réflexions... Lorsqu'on lui avait dit en peu de paroles, ou plutôt à demi-mot, ses peines, ses craintes, ses doutes et ses embarras là-dessus, c'était assez... Il ne faisait jamais de questions gênantes sur ce sujet ; au contraire, il aidait, il consolait et encourageait une âme peinée avec une douceur et une compassion

qui charmait. Il gémissait, au fond de son cœur, de la torture où tant de gens mettent les âmes par trop de questions sur cet article... Ce saint prélat a dit en confidence à cette personne (1) qu'il n'étudiait jamais ces matières ; que cependant Dieu lui donnait les lumières dont il avait besoin dans les cas où il était consulté, qu'après cela il ne savait plus rien. Cette personne a remarqué, dans les entretiens qu'elle a été obligée d'avoir avec ce prélat sur ces articles, qu'il était pur comme un ange. »

La foi du plus grand des prédicateurs catholiques ne fut pas une victoire sur l'incrédulité ou sur le doute, plus ou moins laborieusement et douloureusement remportée ; ce fut une illumination joyeuse, soudaine, complète et immuablement égale à elle-même depuis l'éveil de sa raison jusqu'à sa mort, de son intelligence et de tout son être moral.

« Sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi *l'a mené*, dès le premier pas, à la certitude (2). » Bossuet semble vraiment être, dès cette vie, dans l'état bienheureux où l'homme n'aura plus besoin de « chercher la vérité par de grands efforts, de la tirer de loin comme par machines et par artifice (3). » Sa foi, « si docile et si précise », comme M. Rébelliau l'a on ne peut mieux qualifiée, était « l'intuition indéviante d'un esprit d'autant plus sûr de ses principes qu'il ne se les était pas donnés lui-même (4). » « Par une grâce que je ne puis assez reconnaître, je marche dès le jeune âge dans le chemin battu par nos pères (5). »

Il était élève de seconde ou de rhétorique la première fois qu'il lut la Bible. Cette lecture laissa dans son âme, suivant l'expression de l'abbé Leducq, une « profonde impression de joie et de lumière », et la sublimité qu'il goûta dans les Livres Saints les lui fit dès lors préférer

(1) M^{me} Cornuau parle d'elle-même à la troisième personne, par modestie.

(2) Sermon sur la Divinité de Jésus-Christ, prêché trois fois : 1665, 1668, 1669.

(3) 3^e Sermon pour la fête de tous les saints, 1669.

(4) Bossuet historien du protestantisme, p. 284.

(5) Dernier éclaircissement à M. de Cambray.

à tout. Dans les dernières années de sa vie, comme son secrétaire exprimait hautement le regret que personne n'eût eu soin de conserver ses premiers discours et, en particulier, les paroles qu'il avait prononcées en recevant le bonnet de docteur, le vieillard, se promenant lentement dans sa chambre, les récita deux fois de suite, mot à mot, avec l'accent d'un grave enthousiasme et la fidélité d'une mémoire qui n'avait jamais oublié un serment aussi solennel :

« Ibo, te duce, lætus, ad sanctas illas aras, testes fidei doctoralis, quæ majores nostros toties audierunt. Ibi exiges a me pulcherrimum illud sanctissimumque jusjurandum, quo caput hoc meum addicam neci propter Christum, meque integrum devovebo veritati... Quid enim doctor, nisi testis veritatis? Quamobrem, o summa paterno in sinu concepta veritas, quæ elapsa in terras te ipsam nobis in Scripturis tradidisti, tibi nos totos obstringimus, tibi dedicatum imus quidquid in nobis spirat, intellecturi posthac quam nihil debeant sudoribus parcere, quos etiam sanguinis prodigos esse oporteat (1). »

Cette fanfare triomphale en l'honneur de la vérité, Bossuet la sonne sans relâche à tous les assauts qu'il renouvelle contre l'erreur et l'hérésie. Son enthousiasme est plus qu'oratoire, il est lyrique ; ce n'est pas seulement le plus éloquent des prédicateurs, c'est un poète inspiré, ravi au troisième ciel, qui écrivait, dans une lettre particulière, en 1662, c'est-à-dire à trente-cinq ans, dans la force de l'âge et la fleur du génie :

« Jésus-Christ est beau dans le sein du Père, il est beau sortant du sein de sa Mère ; il est beau égal à Dieu, il est beau égal aux hom-

(1) « Guidé par toi, j'irai, plein d'allégresse, vers les saints autels, témoins du serment des docteurs et qui entendirent tant de fois les déclarations de nos aînés. Là, par le plus beau et le plus saint de tous les vœux, je dévouerai ma tête que voici à la mort pour la cause du Christ, et je me consacrerai sans réserve au service de la vérité... Car, qu'est-ce qu'un docteur, sinon un témoin de la vérité ? Donc, ô vérité suprême, engendrée de toute éternité par le Père, qui descendis ici-bas et te donnas à nous, selon les Ecritures, c'est à toi que je m'asservis, corps et âme ; c'est à toi que je veux consacrer tout ce qui palpite et respire en moi, sentant bien quel mépris doivent faire de leur peine et de leurs sueurs ceux qui ont le devoir de te prodiguer leur sang et leur vie. »

mes ; il est beau dans ses miracles, il est beau dans ses souffrances ; il est beau méprisant la mort, il est beau promettant la vie ; il est beau descendant aux enfers, il est beau montant aux cieux ; partout il est digne d'admiration. O Jésus-Christ ! O Jésus-Christ ! O mon amour (1) ! »

La vérité chrétienne et catholique, l'Eglise, ayant l'évidence éclatante de la lumière, on n'a pas un mérite extraordinaire à la voir et à la suivre ; mais, à la nier, il y a un aveuglement volontaire, une criminelle révolte.

« Le propre de l'hérétique, c'est-à-dire de celui qui a une opinion particulière, est de s'attacher à ses propres pensées ; et le propre du catholique, c'est à dire de l'universel, est de préférer à ses sentiments le sentiment commun de toute l'Eglise (2). »

C'est l'égarement, l'orgueil, une curiosité indiscreète et inquiète, c'est « un chagrin superbe, » « un esprit de fastueuse singularité, » qui emporte les hérétiques hors de la voie commune, et cette outrecuidante présomption est aussi une vanité misérable :

« Ne soyons pas des hommes vulgaires, que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique (3). »

Telle est, aux yeux de Bossuet, l'évidence de la vérité catholique, que, lorsqu'il entreprend de la prouver, c'est qu'il a, malgré lui, la main forcée par les raison-

(1) Lettre à une demoiselle de Metz. — Le passage est inspiré de S. Augustin, et les mêmes expressions à peu près se retrouvent dans le sermon pour la Circoncision de Notre-Seigneur, prêché à Metz en 1653. On y lit aussi ces lignes : « C'est dans ces linéaments effacés, c'est dans ces yeux meurtris, c'est dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté. » N'est-ce pas le texte en prose du beau cantique de Vinet :

Sous ton voile d'ignominie,
Sous ta couronne de douleur,
N'attends pas que je te renie,
Chef auguste de mon Sauveur !
Mon œil, sous le sanglant nuage
Qui me dérobe ta beauté,
A retrouvé de ton visage
L'ineffaçable majesté.

(2) Préface de l'*Histoire des Variations*.

(3) Sermon sur l'*Unité de l'Eglise*.

nements de l'hérésie. S'il pouvait toujours suivre son instinct sûr et sa droite logique, il se contenterait de l'affirmer hautement, sans l'exposer aux risques d'une démonstration périlleuse. Il écrit, en effet, dans son *Discours sur l'histoire universelle* :

« Si on ne découvre pas ici un dessein toujours soutenu et toujours suivi ; si on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu, qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi, on mérite de ne rien voir et d'être livré à son propre endurcissement comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices. »

Son assurance va jusqu'à défier imprudemment l'adversaire, lorsqu'il écrit, par exemple, dans sa préface de l'*Histoire des Variations* :

« S'ils nous montrent la moindre inconstance ou la moindre variation dans les dogmes de l'Eglise catholique, depuis ses origines jusqu'à nous, c'est à dire depuis la fondation du christianisme, je veux bien leur avouer qu'ils ont raison, et moi-même j'effacerai toute mon histoire. »

Bossuet est un très haut esprit ; mais il faut avouer qu'une pareille audace dans l'affirmation n'est pas proprement l'indice d'une grande largeur de vues, et, bien que ce jugement contredise peut-être l'opinion la plus accréditée sur ce grand homme, j'oserai dire que le génie de Bossuet était moins remarquable par sa vaste étendue en surface que par sa vive pénétration sur certains points. Quand on a lu ses prophétiques *Avertissements aux Protestants*, on ne saurait lui contester ni la justesse ni la profondeur ; ce qui reste contestable, c'est l'ampleur compréhensive d'une intelligence, merveilleuse pour creuser à fond et en droite ligne la portion de vérité qu'elle apercevait, moins capable de découvrir à droite et à gauche les antithèses diverses qu'il faut savoir faire accorder avec la thèse fondamentale pour que celle-ci

devienne une vérité large et complètement vraie. Mais peut-être que cette intrépidité rectiligne, cette clarté souveraine dans un horizon net parce qu'il est borné, sont la condition même du génie oratoire, très différent, par sa nature, du génie philosophique.

Ce grand orateur a de certains étonnements, qui sont véritablement bien naïfs. Passe encore de s'écrier, dans le sermon *sur la Divinité de Jésus-Christ* :

« Que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes, qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Evangile ! »

Mais, dans le sermon *sur l'Utilité des souffrances* (1), je note d'étranges sujets de surprise :

« Que les disciples n'aient pu concevoir les choses que le Fils de Dieu leur dit en termes si clairs, je vous confesse, mes frères, que j'en suis surpris. »

Il s'agit des discours de Jésus qui renfermaient l'annonce de son supplice et de sa mort. Or, quoi de plus naturel que la tristesse incrédule des disciples à l'ouïe de paroles mystérieuses qu'ils ne pouvaient comprendre, puisqu'elles renversaient toutes leurs idées et toutes leurs espérances sur le Messie, roi de la terre, qu'Israël attendait ?

« J'ai même remarqué, ajoute le prédicateur, que la résurrection choque leur esprit. »

Ici, l'excès de sa naïveté deviendrait presque comique, si un tel mot pouvait convenir dans un sujet si grave. Il faut tâcher aujourd'hui de nous représenter l'état d'esprit d'un orthodoxe du XVII^e siècle, avant que la diffusion des clartés scientifiques eût rendu familier à tout le monde le sens de la continuité vivante des choses qui fait rentrer peu à peu les événements de

(1) Paris, 1667.

l'histoire dans l'ordre général de tous les faits de nature. Cet état d'esprit, pour jamais disparu, c'est l'heure de la pure activité philosophique ou théologique, édifiant d'emblée ses systèmes aériens dans les espaces vides de la pensée abstraite.

Bossuet se faisait de la divinité de Jésus-Christ une idée qui anéantit complètement son humanité ; si la foi chrétienne l'oblige d'affirmer aussi cette humanité, ce n'est que pour rendre plus criante la contradiction entre ces deux parties de sa doctrine. Il croyait que « ce divin enfant était homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connaissance. » Que dis-je ? il croyait qu'avant de naître il possédait déjà, dans le sein de sa Mère, la conscience de sa nature et de sa mission (1).

La surprise que lui cause l'incrédulité des disciples, loin de nous paraître moins étrange, est encore aggravée par cette considération, qu'ils manquaient de logique à ses yeux, vu, dit-il, qu'ils avaient très bien « entendu le secret de la génération éternelle du Fils de Dieu dans le sein de son Père céleste (2). »

Evidemment il y a dans ces affirmations téméraires et dans ces étonnements singuliers un défaut de sens historique et de réflexion. On dirait presque que Bossuet se figurait Jésus-Christ le front déjà ceint de l'auréole d'or que les peintres lui ont prêtée. Dès que le Sauveur a paru, la terre entière doit le reconnaître. C'est un incompréhensible aveuglement que tant de gens s'y soient trompés, et le grand orateur sacré ne fait certainement pas le moindre doute qu'il se serait lui-même, de prime abord, prosterné devant la crèche dans une profonde et muette adoration.

(1) Sermon pour une vêtue. Aux nouvelles catholiques. Metz, 1658.

(2) Sermon sur l'utilité des souffrances.

Ses exclamations sur le mahométisme procèdent du même manque de vues larges et d'intelligence historique de la réalité :

« Mes frères, cet objet lugubre d'un chrétien captif dans les prisons des mahométans me jette dans une profonde considération des grands et épouvantables progrès de cette religion monstrueuse. O Dieu ! que le genre humain est crédule aux impostures de Satan ! O que l'esprit de séduction et d'erreur a d'ascendant sur notre raison ! Que nous portons en nous mêmes, au fond de nos cœurs, une étrange opposition à la vérité (1) ! »

Il y a une question toute simple, mais terrible, que Bossuet ne s'est jamais posée ; c'est celle-ci : Quelles auraient été mes croyances, si Dieu m'avait fait naître dans une famille musulmane, à Damas ou à Constantinople ?

J'entends bien que cette question insidieuse est un piège du Malin, une tentation de l'esprit sceptique, et qu'il ne faut pas demander au grand évêque de Meaux d'avoir pu arrêter sa pensée sans horreur sur l'idée que la spirituelle Zaïre du siècle des « lumières » développera plus tard avec tant de complaisance :

La coutume, la loi, plia mes premiers ans
A la religion des heureux Musulmans.
Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Mais, s'il est absurde de reprocher à Bossuet de n'être point Voltaire et s'il faut, au contraire, l'en féliciter, il n'y a rien d'injuste à constater chez lui, avec ou sans regret, l'absence de certaines réflexions qu'avait faites Pascal. Or ce n'est pas Voltaire, c'est Pascal qui a dit :

(1) Panégyrique de S. Pierre Nolasque.

« La coutume incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense... C'est elle qui fait tant de chrétiens; c'est elle qui fait les turcs, les païens, etc. (1). »

Et cinquante ans avant Pascal, Pierre Charron, prêtre et prédicateur, avait osé écrire :

« La nation, le pays, le lieu donne la religion... Elle n'est pas de notre choix et élection (2). »

Et avant Charron, Montaigne ne nous avertissait-il pas que « nous sommes chrétiens au même titre que périgourdins ou allemands (3) ? »

Ce n'est pas que Bossuet n'ait aperçu, lui aussi, l'énorme et tyrannique empire des circonstances extérieures et de l'éducation, puisqu'il disait dans un sermon prêché à Metz vers 1654 pour la vêtue d'une nouvelle catholique :

« Certes, je l'avoue, chrétiens, il est bien difficile de se départir de la première doctrine dont on a nourri notre enfance. Tout ce qui nous paraît de contraire nous semble étrange et nous épouvante; notre âme, possédée des premiers objets, ne regarde les autres qu'avec horreur. »

Mais le prédicateur applique cette remarque uniquement aux protestants convertis, à l'effort méritoire qu'il leur a fallu faire pour quitter leur première religion, sans songer une minute qu'elle a infiniment plus de portée et serait applicable à toute espèce de croyance héréditaire, qu'elle soit vraie ou qu'elle soit fausse.

Sa pensée, d'une concentration intérieure aussi faible que son rayonnement extérieur était puissant, rencontre ainsi quelques idées dont les conséquences pourraient être extrêmement sérieuses, mais dont il ne tire vraiment rien, parce que sa méditation ne s'y exerce pas, parce qu'il y touche en orateur, comme au vol et du bout

(1) *Pensées*, X, 4.

(2) *De la Sagesse*, II, 5.

(3) *Essais*, II, 12.

de ses grandes ailes, non pour y plonger avec étude et réflexion la sonde attentive du penseur.

Je ne connais pas de texte plus grave, à condition qu'on le détache et l'isole de ce qui l'entoure, que certain passage d'une lettre de Bossuet au maréchal de Bellefonds. En soi, c'est la devise même du scepticisme ; c'est l'aveu le plus formel qu'on puisse faire que toute notre recherche de la vérité est vaine, étant troublée et souillée dans son principe par les entraînements de notre humeur ou de notre intérêt :

« Nous ne cherchons ni la raison ni le vrai en rien ; mais, après que nous avons choisi quelque chose par notre humeur ou plutôt que nous nous y sommes laissé entraîner, nous trouvons des raisons pour appuyer notre choix (1). »

Eh bien, Bossuet n'a mis dans ces lignes amèrement pessimistes, si elles restent toutes seules, aucun sens inquiétant ; lisez le contexte, vous verrez à quelle innocente signification elles se réduisent. Il ne s'y agit que de l'illusion complaisante qui nous fait donner un nom favorable à nos vices, appeler, par exemple, modération ce qui est paresse, courage ce qui est orgueil et présomption, prudence ce qui est lâcheté, etc. C'est ainsi que sa pensée, toujours saine et droite, jaillissant avec impétuosité d'une source pure, mais oratoire éminemment, sans retours intérieurs, sans replis philosophiques sur elle-même, change les thèmes mêmes du désespoir en sonores et joyeux appels à l'action et à la vie.

Pascal pose avec terreur des questions redoutables qui sont une tragique interrogation à l'abîme :

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses... Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache

(1) Lettre du 3 mars 1674.

pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit... Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédant et suivant ; le petit espace que je remplis et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent : je m'effraye, et m'étonne de me voir ici plutôt que là ; car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi (1) ? »

La foi ferme et sûre de Bossuet est à l'abri d'un doute pareil ; sa vive allégresse ne croit guère aux angoisses d'une intelligence honnête qui cherche en gémissant, et l'incrédulité, à ses yeux, n'a jamais été qu'un péché du cœur. Contrairement à Pascal, il avait l'assurance que la place qu'il occupait dans le temps et dans l'espace ne devait rien au hasard, mais lui était prédestinée, dès avant la fondation du monde, par la sagesse du Créateur. Il était absolument certain que Dieu, qui « du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles », avait eu ses raisons pour l'avoir fait naître à Dijon dans une famille catholique, en 1627, et pour l'avoir élevé au rang de prédicateur de la cour du roi très chrétien. C'était le lieu et c'était le jour fixés par son conseil éternel. Il avait été envoyé, lui, Jacques-Bénigne Bossuet, *the right man in the right place*, pour prêcher les grandes vérités du christianisme, la perpétuité de l'Eglise, le salut par la foi catholique et le gouvernement providentiel de Dieu dans l'histoire.

Bossuet dit quelque part que Dieu a compté les étoiles, et il ajoute assez bizarrement qu'Il a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie (2). Cette astronomie à vues restreintes, un peu trop étroitement biblique, est l'image de sa pensée et de son éloquence, qui ont pour caractère

(1) *Pensées*, IX ; et XXV, 16.

(2) *Sermon sur la Pénitence*, prêché à Dijon en 1656.

une rondeur achevée, une plénitude bien close, tandis que la pensée et l'éloquence de Pascal se résument et se peignent dans ce grand cri d'effroi qu'il jette devant l'immensité : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye ».

Certaines erreurs de Bossuet ont leur source dans ce dogmatisme intrépide, contraire à toute prudence critique, qu'on serait tenté de qualifier d'étourderie, s'il ne s'agissait pas d'un si grand homme, et que je continuerai à nommer simplement de l'irréflexion.

Je ne range point dans cette classe l'illusion qui lui a fait croire qu'il avait vaincu les Protestants en rendant manifestes les diversités de leurs églises et les variations de leurs doctrines, puisque cette erreur était celle de toute la controverse religieuse d'alors, à commencer par les Protestants eux-mêmes, et puisque l'*Histoire des Variations* a eu cet étrange succès, bien différent, à coup sûr, de celui que l'auteur avait poursuivi, de révéler nettement au protestantisme étonné la loi profonde de sa nature et les conditions de sa vie. Mais comment n'être pas frappé de l'inconscience du grand prédicateur lorsqu'il condamne l'anthropomorphisme (1), lui qui, plus semblable qu'aucun autre orateur sacré à un prophète farouche de l'Ancien Testament, prête si souvent à son Jéhovah des passions non seulement humaines, mais presque sauvages et peu dignes de la Divinité ? Par quelle idolâtrie ou quelle superstition prétend-on aujourd'hui nous faire admirer sa politique enfantine, intéresser nos esprits d'hommes à un système d'une simplicité non moins pauvre, non moins roide, dans son culte pour l'autorité divine du roi, que l'est inversement, dans son adoration du fétiche populaire, le système politique de Victor Hugo ?

(1) Voir surtout le sermon *sur le Culte dû à Dieu*, 1666.

Le prince ou l'Etat, le *Souverain*, pour employer l'expression la plus générale (car Bossuet admet la légitimité de tout gouvernement solide et ancien, quelle qu'en soit la forme), est maître absolu. Le devoir des sujets est d'obéir au souverain, fût-il un tyran, de tout souffrir de sa part sans révolte, sans murmure, jusqu'à la violence et l'injustice.

« Et même l'impiété déclarée et même la superstition n'exemptent pas les sujets de l'obéissance qu'ils doivent aux princes (1). »

Cela ne veut pas dire que le prince ait le droit de faire tout ce qui lui plaît ; mais il n'a de compte à rendre qu'à l'Eternel. Qu'il tremble, plus que toute autre créature, dans le sentiment de sa responsabilité accablante, devant la terreur des jugements de Dieu ! — Fort bien ; mais si, comme la chose arrive quelquefois, le prince n'a pas la crainte de Dieu dans son cœur, ou si, comme cela peut aussi arriver, il se trompe de bonne foi sur la meilleure manière de gouverner chrétiennement son peuple, les pauvres sujets sont à plaindre, car ils n'ont aucune protection contre son despotisme dans la forteresse moins grandiose, mais plus sûre, d'un pouvoir modéré par des lois simplement humaines.

L'Eglise elle-même, dans le système politique et religieux de Bossuet, n'a pas le droit de refuser l'obéissance aux princes. Elle exerce une puissance purement spirituelle. Mais cette habitante du royaume céleste, étrangère et voyageuse sur la terre, offre aux princes par ses enseignements une alliance si utile, que l'intérêt, comme le devoir, de ceux-ci est de la respecter, de la protéger et de la servir.

(1) Voy. pour ce texte et pour ceux qui suivent, les sermons *sur l'Unité de l'Eglise* ; *sur les Devoirs des Rois*, 1662 ; le *Panegyrique de S. Thomas de Cantorbéry*, 1668, et la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*.

« Ils règnent sur les corps par la force... Elle leur a fait un trône dans les consciences... Elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leurs personnes sacrées, et une partie de sa religion de l'obéissance qui leur est due. Elle va étouffer dans le fond des cœurs non seulement les premières pensées de rébellion, mais encore les moindres murmures ; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par ses exemples, qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce secrètement la justice même de Dieu. Après des services si importants, si on lui accorde des privilèges, n'est-ce pas une récompense qui lui est bien due ? »

L'Eglise, directement, n'use point de violence et elle aurait horreur de verser elle-même le sang ; mais le devoir des rois est de lui prêter leur bras armé du glaive, d'exterminer les blasphèmes et d'étouffer l'hérésie pour son service.

« Au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes... Nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance. »

Rien, comme on voit, n'est moins compliqué que cette politique tirée de l'Ecriture Sainte.

« Jéhu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes. Il n'en laissa pas, dit l'Ecriture, un seul en vie. Voilà une belle action (1). »

L'action est belle, peut-être ; mais vraiment le système est trop simple, et je répète que je ne comprends pas l'insistance de la critique contemporaine à nous détailler les prétendues beautés de la politique de Bossuet. Cela s'expose en dix lignes et se juge d'un mot : c'est absurde.

Je sais bien que le prince est très éloquemment invité à être bon, à être juste, à craindre le Seigneur ; mais

(1) Sermon sur l'honneur du monde, 1660.

c'est précisément dans cette doctrine d'un pouvoir absolu capable de se contenir lui-même, que l'illusion consiste. Un homme qu'on n'accusera pas de sentiments hostiles pour Bossuet, Gandar, avait très suffisamment résumé le jugement du bon sens sur cette partie de la pensée du grand écrivain qui n'est certes point la meilleure, en disant que son rêve honnête, mais chimérique, d'un roi contenu dans les bornes de la justice chrétienne par « Celui qui met un frein à la fureur des flots, » d'un roi autorisé d'ailleurs à faire régner Jésus-Christ par de tout autres moyens que la prédication de l'Évangile et la persuasion, provoqua témérairement « les plus grandes fautes de Louis XIV et les plus grands malheurs de son règne (1). »

Je lisais récemment, dans les *Essais critiques* de M. John Morley, une page bien sévère sur lord Macaulay, le célèbre historien, critique et orateur anglais, qui m'a extrêmement intéressé et frappé, parce qu'il me semblait lire un jugement sur Bossuet lui-même : tant la plupart des expressions appliquées au grand prosateur de l'Angleterre peuvent convenir, à peu de chose près, au plus éloquent de nos prédicateurs et de nos écrivains !

« Le registre de son esprit, » dit M. John Morley, parlant de son illustre compatriote, « était aussi peu étendu que l'était, au contraire, avec des notes d'une rare puissance, le registre de sa prose... Nous avons l'intime conviction que si Macaulay avait été citoyen athénien vers la 95^e Olympiade, il aurait pris place aux côtés d'Anitus et de Mélitus pour décréter la mise en accusation de Socrate... Quelqu'un peut-il se l'imaginer méditant, s'interrogeant, doutant humblement de sa pensée, livré pendant dix minutes seulement à ce génie de l'intime concentration, à cet esprit du dedans, si bien connu de ces rois et de ces princes de l'intelligence avec lesquels il est si bon de s'enfermer et de songer ? Il n'aborde pas la vérité, comme on doit l'aborder, avec la piété hésitante du fidèle qui ose à peine effleurer la frange du manteau sacré ; il la saisit aux cheveux et la traîne après lui avec un cri de triomphe : c'est sa prisonnière de guerre, non sa sainte vénérée...

(1) *Bossuet orateur*, p. 439.

Le ton tranchant chez l'orateur ou chez l'écrivain ne manque jamais son effet sur la masse des lecteurs... Quelques-uns seulement songent quelle chose étrange et délicate c'est de peser la vérité dans nos balances, quels gouffres, quels précipices se creusent autour de l'homme qui fait une affirmation absolue... La prose de Macaulay n'est pas pour sa pensée un vêtement flottant, mais une complète armure, souvent étincelante et magnifique. »

Sans doute, tout n'est pas applicable à Bossuet dans ce jugement curieux, et, par exemple, il ne serait pas le plus excellent de tous nos grands écrivains si son style recouvrait seulement sa pensée comme une étincelante et magnifique armure, au lieu d'en suivre exactement chaque pli et repli, comme un vêtement à la fois ample et serré, souple et juste, majestueux et simple, toujours beau parce qu'il est toujours vrai. Mais d'autres traits de la critique tombent sur notre superbe affirmateur de vérités toutes faites, avec une rigueur saisissante. La phrase où M. John Morley représente Macaulay comme un de ces pontifes altiers du lieu commun devant lesquels Socrate n'aurait point trouvé grâce, fait mal par la réflexion qu'elle suggère, et je veux me débarrasser tout de suite du poids qui m'opprime, en posant hardiment une question horrible, dont je frémis :

Si l'évêque de Meaux, conservateur religieux de la tradition, colonne de l'Eglise et de l'Etat, serviteur respectueux et fidèle de toutes les autorités établies, avait été, au temps de Ponce-Pilate, membre de la Synagogue, est-ce qu'il n'aurait pas jugé avec ceux qui condamnèrent à mort ce socialiste, cet hérétique, ce révolutionnaire, qu'on nomme Jésus-Christ ?

Nous sommes d'autant plus autorisés à faire une semblable question, qu'elle a été, sinon directement posée à Bossuet lui-même, au moins sous-entendue, dans une conférence qu'il eut avec le ministre Claude.

Bossuet avait soutenu qu'un particulier ne peut jamais avoir raison contre l'Eglise. A cela Claude répondit :

« Dites-moi, Monsieur, un particulier qui eût cru, quand la Synagogue condamna Jésus-Christ, que Notre-Seigneur était le vrai Christ, n'eût-il pas mieux jugé que tout le reste de la Synagogue ensemble ? »

L'argument frappa beaucoup l'assistance, comme Bossuet nous l'apprend, et il resta lui-même quelques instants un peu étonné.

« Je fus touché qu'un raisonnement si visiblement mauvais fit une telle impression sur les esprits, et je priai Dieu de me faire la grâce de détruire par quelque chose de net la comparaison odieuse qu'on faisait de son Eglise toujours bien aimée avec la Synagogue infidèle, dans le moment qu'il avait marqué pour la répudier. »

La réplique de Bossuet à Claude ne nous paraît pas d'abord des plus « nettes, » parce qu'aujourd'hui les croyants eux-mêmes, substituant à leur insu le point de vue de la science et de l'histoire à celui du miracle pur, ont une certaine peine à considérer tous les récits merveilleux de l'Evangile comme vrais d'une vérité *objective*. Ils admettent sans trop de répugnance, sans dommage sérieux pour leur foi, que l'imagination populaire, ébranlée par le plus grand événement des annales de l'humanité, a quelquefois pu, en le racontant, ajouter à la simplicité des faits historiques les embellissements de la légende. Et cela, non seulement sans dommage pour la foi, mais même dans son intérêt bien compris ; car il faut que la foi ait quelque difficulté : elle ne serait plus méritoire, elle cesserait d'être la foi et deviendrait la vue, si, pour croire, il n'y avait qu'à ouvrir les yeux.

Bossuet, lui aussi, comprenait en doctrine générale et comprenait mieux que personne la nécessité de la foi obscure. Cependant il croyait qu'une lumière surnatu-

relle avait réellement rendu éclatante à tous les yeux la divinité de l'Enfant Jésus. Il croyait à la matérialité du chœur des anges chantant : Gloire à Dieu et paix sur la terre ; il croyait à l'étoile mouvante des rois mages ; il croyait à la colombe descendant des nues sur la tête du Christ et à la voix retentissant du haut des cieux : « C'est ici mon Fils bien-aimé. »

Cela bien entendu, on comprendra la force de sa réponse à Claude :

« Mon argument, répondit Bossuet au ministre, consiste à dire qu'en niant l'autorité de l'Eglise, il n'y a plus de moyens extérieurs dont Dieu puisse se servir pour dissiper les doutes des ignorants et inspirer aux fidèles l'humilité nécessaire. Afin qu'on pût faire un tel argument du temps que Jésus-Christ fut condamné, il faudrait dire qu'il n'y avait alors aucun moyen extérieur, aucune autorité certaine à laquelle on dût nécessairement céder. Or, Monsieur, qui le peut dire, puisque Jésus-Christ était sur la terre, c'est-à-dire la vérité même qui paraissait visiblement aux yeux des hommes, le Fils éternel de Dieu, à qui une voix d'en haut rendit témoignage devant tout le peuple : *C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le* ; qui, pour confirmer sa mission, ressuscitait les morts, guérissait les aveugles-nés, et faisait tant de miracles que les Juifs confessaient eux-mêmes que jamais homme n'en avait tant fait ? Il y avait donc, Monsieur, un moyen extérieur, une autorité visible. »

Tous ces signes *visibles*, à la réalité desquels Bossuet croyait d'une foi simple, nous expliquent fort bien comment il a pu ne pas douter un seul instant que, s'il avait été, à la place de Caïphe, grand prêtre du Sanhedrin, il aurait humblement rendu hommage à la divinité du Sauveur, puisque, pour reconnaître l'accomplissement des promesses de l'ancienne alliance, il suffisait d'ouvrir ses yeux et de voir.

Si la marque de la vérité religieuse n'avait été pour lui que sa longue durée et son ancienneté seulement, il faut bien avouer que ce criterium serait très faible. C'est celui dont il se contente dans l'ordre politique : les gouvernements légitimes sont ceux qui durent depuis

longtemps. Mais depuis combien de temps ? La question moqueuse du poète Horace a trop beau jeu ici : Combien de temps faut-il pour que les poèmes deviennent bons comme les vins ? Combien de temps faut-il pour que l'usurpation devienne le droit ? Combien de temps faut-il pour que l'hérésie d'aujourd'hui devienne l'orthodoxie de demain ?

Mais la vérité de l'Eglise a une bien autre garantie, aux yeux de Bossuet, que sa simple *ancienneté*, chose toute relative, expression presque dépourvue de sens et qui ne résiste pas à la critique : l'Eglise est vraie, non seulement parce qu'elle est ancienne, mais parce qu'elle est *éternelle*.

« Si la nouveauté clairement marquée est un caractère visible et essentiel de l'erreur, nous avons raison de dire, au contraire, que l'antiquité *dont on ne peut marquer le commencement* est le caractère de la vérité (1). »

« Combien de sociétés prennent le titre d'églises ? Pouvez-vous vous y tromper ? Ne voyez-vous pas que celle qui a toujours été, celle qui demeure toujours sur sa base, celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps, et dont tous les autres membres se sont séparés, portant sur leur front le caractère de leur nouveauté ; ne voyez-vous pas, encore un coup, que c'est celle qui est l'Eglise (2) ? »

« Cette Eglise toujours attaquée et jamais vaincue est un miracle perpétuel et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible, en sorte que, par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple et se trouve réunie aux prophètes et aux patriarches... Il y a toujours un fait malheureux pour les hérétiques, que jamais ils n'ont pu couvrir, c'est celui de leur nouveauté... La seule Eglise catholique remplit tous les siècles par une suite qui ne lui peut être contestée. La Loi vient au-devant de l'Evangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ... L'Eglise n'a point d'autre auteur que

(1) *Défense de la tradition et des saints Pères.*

(2) *Elévations sur les Mystères* (XVI^e élévation).

celui qui a fondé l'univers, qui tenant tout en sa main a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris (1). »

Telle est la magnifique idée que Bossuet se faisait de la perpétuité de la vérité religieuse. L'histoire de l'Eglise est un enchaînement ininterrompu dont l'apparition de Jésus-Christ sur la terre forme le nœud central. Il n'est pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. Le nouvel ordre de choses qui date de Jésus n'est donc une nouveauté, une hérésie, une révolution qu'en apparence ; au fond, c'était la fleur régulièrement épanouie, le fruit lent et mûr de tous les germes anciens, la réalisation d'éternelles promesses et de prophéties contemporaines de la création du monde.

Seulement, ce qu'on peut toujours objecter à Bossuet, c'est que, pour apercevoir cette « divine tissure, » comme il dit, le recul des siècles était nécessaire... En sorte qu'il n'est pas du tout prouvé qu'il eût vu, dix-sept cents ans plus tôt, la majestueuse unité du conseil de Dieu ; il n'est pas du tout prouvé que son humeur conservatrice, son attachement à la tradition et à l'autorité, son intrépide assurance d'aigle vainqueur « saisissant aux cheveux la vérité et la traînant après lui avec un cri de triomphe, » ne l'eussent point précipité, au temps d'Auguste et de Tibère, dans cet aveugle parti du passé qui, en croyant servir l'ordre et la religion, fit, du charpentier de Nazareth, pour avoir confessé non la doctrine officielle de l'Eglise, mais celle que son Père céleste lui enseignait secrètement, le martyr le plus illustre de la foi personnelle.

Il y a dans tous les esprits originaux certaines tendances dominantes qui déterminent la direction favorite de leurs idées. Pascal était frappé surtout des discor-

(1) *Discours sur l'histoire universelle.*

dances fondamentales de notre nature, telles que la grandeur de l'homme et sa misère, « l'ordre » du cœur et celui de la raison, le sérieux de l'éternité et le fol étourdissement de tous ces condamnés à mort que nous sommes. De là les antithèses si puissantes de sa pensée et de son style.

Bossuet ne se complait point dans l'antithèse et n'y touche qu'exceptionnellement. Ce qui l'attire, au contraire, c'est l'ordre, l'unité, l'harmonie. Il est né président du conseil de la Divinité. Il est le grand théologien de la Providence contemplée dans la société et dans l'histoire, comme Pascal est celui de la chute et de la rédemption individuelle (1).

« Ce qui met l'ordre dans les choses, c'est la volonté du souverain Etre. Car de même que ce qui fait l'ordre d'une armée, c'est que les commandements du chef sont suivis ; et ce qui fait l'ordre d'un concert et d'une musique, c'est que tout le monde s'accorde avec celui qui bat la mesure : ainsi l'ordre de cet univers, c'est que la volonté de Dieu soit exécutée. C'est pourquoi le monde est conduit avec un ordre si admirable ; parce que et les astres, et les éléments, et toutes les autres parties qui composent cet univers conspirent ensemble d'un commun accord à suivre la volonté de Dieu (2). » — « Ses desseins, conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années, ni des siècles, qu'il voit passer devant lui comme des moments ; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies !... Nous accusons les conseils de la sagesse divine, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts et qu'elle se renferme dans nos pensées. Faible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies ; comme si cette profonde sagesse composait ses desseins par pièces, à la manière des hommes... Laissons agir l'Eternel suivant les lois de son éternité, et, bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue (3). »

(1) Voy. M. Brunetière sur la *Philosophie de Bossuet* dans ses *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, V^e série.

(2) Sermon sur la nécessité de la Pénitence, 1668.

(3) Sermons sur la Providence, 1662 ; sur le culte dû à Dieu, 1666.

La Providence de Bossuet n'a rien que l'on puisse confondre avec l'ordre nécessaire des choses, dont elle serait plutôt le contraire. Elle est libre, vivante, dramatique. Elle est Dieu lui-même agissant dans l'indépendance souveraine qui n'appartient qu'à lui seul. Quand l'orateur nous dit, dans l'exorde de son *oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*, qu'« à Dieu seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, » ce n'est pas une phrase, c'est une doctrine. La Providence suspend les lois de la nature, dirige les événements de l'histoire, déconcerte les desseins de l'homme, et peut même fort bien, en bonne théologie chrétienne, se laisser fléchir à nos prières, parce qu'elle poursuit toujours une fin cachée à travers les apparences capricieuses du fortuit et de l'imprévu, et qu'elle fait de l'ordre avec le désordre. Cette fin, c'est la conservation de la sainte Eglise, à laquelle Dieu rapporte tous ses conseils. Il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve, tel est pour lui le prix des âmes ; il fait servir le malheur des peuples à l'instruction des rois, déchaîne la révolution d'Angleterre et renverse tout un grand royaume pour rendre à l'Eglise la princesse Henriette.

Le culte de la règle offre deux aspects : le commandement, quand on l'impose à d'autres ; l'obéissance, quand soi-même on la subit. Envisageons, tour à tour, le caractère de Bossuet sous l'une et l'autre face.

Il était assurément un homme d'autorité. Il faut voir de quel accent il parle au père Caffaro, à la fin de la lettre où il le tance pour l'imprudente apologie de la comédie et des spectacles qu'on lui attribuait :

« Dans un scandale public, que je* pourrais combattre avec moins d'égards, pour garder envers un prêtre et un religieux d'un ordre que je révère et qui honore la cléricature, toutes les mesures de la

douceur chrétienne, je commence par vous reprendre entre vous et moi. Si vous ne m'écoutez pas, j'appellerai des témoins et j'avertirai vos supérieurs ; à la fin, après avoir épuisé toutes les voies de la charité, je le dirai à l'Eglise et je parlerai en évêque contre votre perverse doctrine. »

Il faut voir surtout de quel ton il morigène les religieuses insubordonnées de l'abbaye de Jouarre :

« Vous n'avez qu'à m'obéir... Ne manquez point de respect à Madame votre Abbessse ; mais gardez-vous de croire qu'elle puisse rien contre mes ordres... Celles de vous qui voudraient croire qu'il y ait plus de grâces dans les religieux qui vous viennent voir sans ordre que *dans notre caractère où réside la plénitude de l'esprit de gouvernement et de conduite*, ne prévaudront pas... Je souhaite de tout mon cœur que ni Madame l'Abbessse ni aucune de vous ne m'obligent jamais à leur faire sentir la puissance qui est en nous, car les effets en sont terribles et en ce monde et en l'autre. Soyez fidèles à mes ordres... Rien ne vaut contre celui à qui le Saint-Esprit a donné sur vous la première et principale autorité... L'autorité de Madame l'Abbessse est nulle contre la mienne ; de quoi je suis obligé de vous avertir, afin que vous connaissiez ce que vous n'avez jamais su, ce que c'est qu'un supérieur (1). »

L'autorité appartient donc, sans nul doute, au caractère de Bossuet. Mais elle est plus encore la physionomie saillante de son style ; elle a dans son style un relief assez excessif pour rendre presque contestable, justement à l'endroit de notre plus grand écrivain, l'aphorisme, pourtant toujours vrai, de Buffon : « Le style est l'homme même, » et le fait est qu'il s'est formé, sur l'humeur altière et dominatrice du superbe évêque, une légende que son histoire mieux connue ne permet plus d'accepter, légende née plutôt de ses écrits que de sa conduite et de sa vie. On se méprendrait sur son caractère moral si l'on n'ajoutait pas à l'autorité impérieuse qu'on lui prête trop exclusivement, le tempérament d'une douceur réelle et surtout d'une humilité profonde.

(1) *Aux religieuses de Jouarre*, 28 juillet 1690.

Bossuet, écrit Madame de Lafayette, « était l'homme le plus droit et le plus doux qui ait jamais été à la cour. » Et Ledieu : « La douceur était proprement le caractère de l'évêque de Meaux. » « O bonté des forts ! » s'écrie Victor Hugo, dans son livre sur *William Shakespeare*. Quoi de plus tendre que la tendresse du grand Corneille quand, par exception, on la rencontre ? Mais ce n'est pas par exception que Bossuet est tendre.

Ses sermons sont pleins de ces mots qui constituent dans l'éloquence de la chaire l'*onction* proprement dite, et qui pourraient être déplaisants si l'on n'y sentait pas une charité vraie. Ce sont d'abord des formules paternelles, convenables seulement dans la bouche des personnes qui nous inspirent de la vénération, c'est-à-dire un respect accompagné d'amour : « Mes bien-aimés, mes chers enfants, mes petits enfants. » Bossuet s'exprimait de la sorte dans sa vieillesse, et c'est aussi dans sa vieillesse qu'il adressait aux Ursulines de Meaux cette jolie suite d'exhortations parfois presque amusantes par leur patriarcale simplicité ; mais voici un passage d'une douceur exquise que je trouve dans un sermon de sa forte et ardente jeunesse :

« Ecoute, pécheur, c'est Jésus qui te cherche ; et ton cœur répond à ce doux Sauveur : Je ne puis encore. Tu le remets de jour en jour, demain, dans huit jours, dans un mois ; n'est-ce pas fuir celui qui te cherche et mépriser sa miséricorde ? Insensé ! que t'a fait Jésus, que tu fuis si opiniâtrement sa douce présence ? D'où vient que la brebis égarée ne reconnaît plus la voix du Pasteur qui l'appelle et lui tend les bras, et qu'elle court follement au loup ravissant qui se prépare à la dévorer ? Peut-être tu répondras : Je ne puis, je ne puis marcher dans la voie étroite. Mais ne vois-tu pas, misérable, que Jésus te présente ses propres épaules pour soulager ton infirmité et ton impuissance ? Il descend à toi pour te relever ; en prenant ton infirmité, il te communique sa force : c'est le dernier excès de miséricorde (1). »

(1) Sermon sur la gloire de Dieu dans la conversion des pécheurs, 1655.

Le *Panegyrique de S. Jean, apôtre*, prêché à Metz trois ans plus tard, en 1658, nous présente un tableau hardi et gracieux de l'intimité qui unissait Jésus à son disciple bien aimé :

« L'emploi de Jésus était de souffrir : c'est ce que son Père lui a prescrit, et la commission qu'il lui a donnée. C'est pourquoi il unit S. Jean à sa vie laborieuse et crucifiée, en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine : « Vous boirez, dit-il, mon calice, et vous serez baptisé de mon baptême. » Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur, même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire ? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en faveur de Jean d'une manière si avantageuse, qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter, puisqu'il lui donne sa divine mère, c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde. « Fils, dit-il, voilà votre mère. » Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'Eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner comme aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine, et, comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. »

Il y a, dans les sermons de Bossuet sur la Sainte Vierge, des choses d'une suavité infinie. Dans un de ses plus anciens discours sur ce sujet, puisqu'il le prêcha dans la chapelle du collège de Navarre à l'âge de 23 ans, voici, à côté de certains développements d'une très jeune témérité, un morceau bien naïf aussi, mais d'une tendresse et d'une pureté délicieuses :

« Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie, lorsque quelqu'un des fidèles l'appelle sa Mère ? Elle l'amène en présence de notre Sauveur. Ça, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à Jésus mon bien-aimé... Elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfants, si vous n'avez en votre âme quelques linéaments de son Fils. Que si, après vous avoir considérés attentivement, elle ne trouve sur vous aucun trait qui ait rapport à son Fils, ô Dieu ! quelle sera votre confusion, lorsque vous vous verrez honteusement

rebutés de devant sa face, et qu'elle vous déclarera que, n'ayant rien de son Fils, et, ce qui est plus horrible, étant opposés à son Fils, vous lui êtes insupportables !... Au contraire, elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage... O qu'il est aimable ! dit la bienheureuse Marie ; ainsi était mon Fils lorsqu'il était en son âge, toujours recueilli devant Dieu : dès l'âge de douze ans, il quittait parents et amis, pour aller vaquer, disait-il, aux affaires de son Père... Voilà, chrétiens, voilà un enfant de la Vierge. Comme elle s'en réjouit ! comme elle s'en glorifie ! comme elle en triomphe ! Avec quelle joie elle le présente à son bien-aimé, qui est par dessus toutes choses passionné pour les âmes pures ! (1). »

Il faut en venir à la grosse question, l'hérésie et les hérétiques, et nous demander si, dans cette affaire, Bossuet fut doux ou violent. Est-ce donc une chose si difficile de dire ici la vérité, et n'est-elle pas plus intéressante, quelle qu'elle soit, que les exagérations passionnées qui, par trop de haine ou trop d'amour, la déforment dans un sens ou dans l'autre ?

Tout le monde sait assez qu'au XVII^e siècle, la tolérance était une idée *généralement* (2) étrangère à

(1) Sermon sur la compassion de la Sainte Vierge, 1650.

(2) Je dis : « généralement ». Que la tolérance ait été prêchée dès le XVI^e siècle non seulement par des philosophes, mais exceptionnellement par des chrétiens, et que l'exception soit moins rare que le préjugé commun ne le croit, c'est une chose qu'il n'est plus permis d'ignorer depuis l'admirable thèse de M. Ferdinand Buisson sur *Sébastien Castellion*. Ce livre est une œuvre capitale, car il met en pleine lumière trois grandes vérités plus ou moins inconnues ou méconnues. Il démontre d'abord la possibilité et l'existence d'une véritable tolérance chrétienne, à la condition que le christianisme soit conçu non comme un système de doctrines qu'il faut croire pour être sauvé, mais comme une religion de charité et d'amour qui affranchit les âmes par la foi en la miséricorde divine et ne veut damner personne. Il établit ensuite que cette forme du protestantisme, pénétrée d'un sentiment libéral et opposée à l'intellectualisme orthodoxe, loin d'être une dégénérescence ultérieure, est contemporaine des origines ; en sorte que l'antagonisme des deux principes que la Réformation portait dans son sein, l'autorité de la lettre et la liberté de l'esprit, éclata dès le premier jour. Enfin, le bel ouvrage de M. Buisson fait bonne justice de cette apologie trop superficielle des grands hommes, qui consiste à excuser leurs crimes par la complicité de leur siècle. Qu'il s'agisse de Calvin ou de Bossuet, montrer qu'en proscrivant, en tuant, ils ont partagé l'erreur générale de leur époque, c'est plaider simplement les circonstances atténuantes de leur culpabilité, et la justice que nous leur rendons de cette manière est médiocre, je le reconnais, si l'erreur *générale* n'était point *unanime*, et si les grands hommes sont, par définition, non ceux qui suivent ou représentent seulement leur siècle, mais qui l'éclairent et le devancent.

l'esprit des protestants comme des catholiques, un sentiment que la conscience religieuse de l'une et de l'autre église n'hésitait pas à condamner. Les témoignages abondent ; il suffira sans doute de citer cette déclaration péremptoire du ministre Jurieu :

« Dire que la conscience n'est pas du ressort du magistrat est la maxime du monde la plus folle et la plus impie. »

Ce principe posé et proclamé, si nous sommes curieux d'entendre une apologie de la révocation de l'édit de Nantes, ne la demandons pas aux bourreaux ; il est bien autrement significatif de la recueillir dans la bouche même des victimes :

« Il s'agit de savoir, écrit encore Jurieu, si le magistrat peut, quand cela est possible et qu'il le juge à propos, employer son autorité pour l'extirpation de l'hérésie et pour la ruine de l'idolâtrie, non pas, à la vérité, en brûlant les idolâtres et les hérétiques, mais en leur défendant de dogmatiser, en les bannissant lorsqu'ils refusent de se taire, en ruinant les temples de l'idole, en donnant toutes sortes d'avantages à ceux qui professent la véritable religion, et en privant de tous ces avantages les hérétiques et les idolâtres. Ceux contre qui nous disputons soutiennent que non ; mais je me charge de faire voir que, dans toute la morale relâchée, on n'a jamais avancé une maxime plus pernicieuse et plus capable de ruiner la religion dans ses fondements (1). »

Ainsi s'exprime un ministre protestant, contemporain de Bossuet. L'auteur de l'*Histoire des Variations* était donc très fondé à dire dans son livre X^e :

« Je n'ai pas besoin ici de m'expliquer sur la question, savoir si les princes chrétiens sont en droit de se servir de la puissance du glaive contre leurs sujets ennemis de l'Eglise et de la saine doctrine, puisqu'en ce point les protestants sont d'accord avec nous. Luther et Calvin ont fait des livres exprès pour établir sur ce point le droit et le devoir du magistrat... On trouve, parmi les articles de la discipline de l'Eglise de Genève, que les ministres doivent déférer au magistrat ceux qui enseignent de nouveaux dogmes... Et encore aujourd'hui, celui de tous les auteurs calvinistes qui reproche le plus

(1) Textes cités par M. Rébelliau, *Bossuet historien du protestantisme*.

aigrement à l'Eglise romaine la cruauté de sa doctrine, en demeure d'accord dans le fond, puisqu'il permet l'exercice de la puissance du glaive dans les matières de la religion et de la conscience : chose aussi qui ne peut être révoquée en doute sans énerver et comme estropier la puissance publique... et je ne connais, parmi les chrétiens, que les sociniens et les anabaptistes qui s'opposent à cette doctrine. En un mot, le droit est certain ; mais la modération n'en est pas moins nécessaire. »

Tolérer les religions fausses, c'était, pour tous les chrétiens dogmatisants du XVII^e siècle, quelque chose de pire que l'hérésie, c'était du « libertinage, » puisque les bons protestants, pas plus que les bons catholiques, ne pouvaient, sans infidélité, laisser vivre paisiblement ce qui était erreur et péché à leurs yeux. Le ministre Basnage ayant avancé, un peu à l'étourdie, qu'« on est tranquille quand on vit sous la domination des Protestants, » Bossuet lui répond avec ironie :

« Mais vous n'y pensez pas, Monsieur Basnage !... C'est donc un des fruits de la Réforme, de laisser l'impiété et le blasphème impunis ! de désarmer le magistrat contre les blasphémateurs et les impies !... Heureuse contrée, où l'hérétique est en repos aussi bien que l'orthodoxe ; où l'on conserve les vipères, comme les colombes et les animaux innocents ; où ceux qui composent les poisons jouissent de la même tranquillité que ceux qui préparent les remèdes !... Que le blasphème est privilégié ! que l'impiété est heureuse ! Voilà sérieusement où en viennent les fins Réformés ; ils prononcent sans restriction que le prince n'a aucun droit sur les consciences... Il n'y a qu'à être brouniste, anabaptiste, socinien, indépendant, tout ce qu'on voudra ; mahométan, si l'on veut ; idolâtre, déiste même ou athée... le magistrat ne peut rien sur la conscience... Aveugles, conducteurs d'aveugles, en quel abîme tombez-vous ? Mais, du moins, parlez de bonne foi : n'attribuez pas ce nouvel article de réforme à tous les Etats qui se prétendent réformés. Quoi ! la Suède s'est-elle relâchée de la peine de mort qu'elle a décernée contre les catholiques ? le bannissement, la confiscation et les autres peines ont-elles cessé en Suisse ou en Allemagne, et dans les autres pays protestants ? (1) »

Ainsi la tolérance, loin de paraître une vertu louable à un chrétien du XVII^e siècle, qu'il fût catholique ou

(1) *Défense de l'Histoire des Variations.*

protestant, était, à ses yeux, un lamentable signe de la faiblesse et de la langueur de la foi. Un tolérant, c'est-à-dire un indifférent, pouvait sembler pire encore qu'un incrédule déclaré, si le scepticisme est plus abominable que l'ardeur d'un zèle hostile, et si ceux que le Seigneur « vomit de sa bouche » ne sont pas ses bouillants ennemis, mais ses amis tièdes et médiocres.

Il faut avouer qu'il y a beaucoup de vrai dans cette manière de sentir et de voir. Je ne crois guère à la tolérance des personnes qui ont une doctrine bien assurée. Toute conviction forte est intolérante de sa nature. La raison profonde de la tolérance, c'est, en effet, l'intelligence, étrangère aux époques de foi absolue, que la vérité est chose variable, contingente, relative, et cette intelligence, fruit tardif de la critique, est toujours plus ou moins entachée de scepticisme. Du moment qu'un dogme est certain, soit par son évidence, soit par une démonstration invincible, il doit être accepté de tous. Si vous le niez ayant des yeux pour voir et un esprit pour comprendre, vous êtes coupable de mauvaise volonté ou de mauvaise foi, et il n'est point déraisonnable d'espérer que la persécution triomphera d'un aveuglement pervers qui n'est que de l'obstination (1). On peut même envisager les cachots et les supplices comme une façon de charité supérieure, semblable à celle du *Torquemada* de Victor Hugo.

« La foi chrétienne, a dit Adolphe Monod, s'est toujours annoncée au monde comme la vérité même, jamais comme une opinion contestable... L'Evangile des Réformateurs est exclusif... Les témoins du moyen âge et de l'Eglise primitive n'ont pas été moins exclusifs que les Réformateurs. Ni les docteurs qui ont rendu témoignage à la vérité, soit dans l'Eglise générale, soit hors de son sein, ni les communautés fidèles qui ont souffert persécution pour l'Evangile, ni les Pères et les martyrs des premiers siècles, n'ont jamais parlé de

(1) Schérer établit ceci fortement dans ses *Lettres à mon curé*.

Jésus-Christ, de son incarnation et de sa mort expiatoire, que comme de choses aussi certaines que nécessaires à croire. A quoi l'on peut ajouter que ce caractère de la foi chrétienne a été pour beaucoup dans les oppositions qu'elle a soulevées. Cela est très sensible dans les premiers temps de l'Eglise. Parvenue à cette indifférence universelle qui est le dernier degré de la décadence, admettant tout, parce qu'il ne croyait plus rien, bâtissant un autel dans Athènes « au dieu inconnu, » et un temple dans Rome à tous les dieux possibles, le vieux monde païen n'aurait vu dans la foi chrétienne, sans son exclusivisme (1), qu'un nom de plus à enregistrer dans les froides annales de sa tolérance... Les juifs, que l'on méprisait plus encore que les chrétiens, étaient laissés en repos, parce qu'ils se contentaient, soit lâche prudence, soit tradition de particularisme, de croire ce qu'ils croyaient sans se mettre en peine de le communiquer aux autres. Ce que l'on ne pouvait pardonner au christianisme, c'est qu'il *s'imposait* à tous les peuples comme la seule religion véritable et universelle (2). »

Les textes trop connus dans lesquels Bossuet a glorifié la révocation de l'Edit de Nantes, demeurent, en tout état de cause, souverainement insolents et odieux. Loin de moi la pensée d'absoudre leur auteur ! mais je continue à plaider pour lui, ce qui est un acte de facile justice, les circonstances atténuantes.

La plus chère ambition de sa vie avait été de ramener par la persuasion les enfants égarés de la Réforme dans le sein de l'Eglise romaine. Pour un tel résultat, Bossuet avait poussé les concessions jusqu'à l'extrême limite.

Il avait accordé aux protestants que l'affaiblissement de la grande doctrine du salut par la foi et le scandale du trafic des indulgences avaient, sans excuser le schisme, rendu bien nécessaire, au temps où Luther commença de prêcher, la réformation intérieure de l'Eglise. Il avouait, avec Luther et Calvin, que toutes les pratiques de la dévotion sont de pures grimaces, tant qu'elles ne sont pas accompagnées de la conversion morale du

(1) A. Monod dit *exclusisme*, je ne sais pourquoi. Le mot français, le seul qu'on puisse former d'*exclusif*, est *exclusivisme*.

(2) *Exclusisme ou l'Unité de la Foi*.

cœur (1). Il avait spiritualisé autant que possible le culte des images, expliquant très bien comment elles sont une sensible représentation de l'invisible, montrant qu'il est peu équitable d'appeler idolâtrie le mouvement religieux qui nous fait découvrir et baisser la tête devant le crucifix, jamais une personne intelligente n'ayant pu « terminer son culte au bois ni à la figure, » mais ces symboles étant utiles pour nous avertir d'adorer Dieu en esprit et en vérité. Il avait habilement donné à la prière adressée aux saints les proportions modestes d'une simple intercession, condamnant en termes formels la puissance directe qui ferait d'eux, à l'instar du paganisme, autant de divinités. Il avait rendu l'adoration même de Marie presque acceptable aux protestants, en disant avec beaucoup de simplicité que, « lorsqu'on appelle la Sainte Vierge notre vie, notre douceur et notre espérance, c'est par rapport à Jésus-Christ que Dieu nous a donné par elle. » Enfin, sur la question si vivement controversée de l'Eucharistie, il est certain que Bossuet n'a pas fait fléchir d'une ligne le dogme essentiel de la transsubstantiation ; mais il est visible aussi qu'il aurait sans trop de peine concédé à ses adversaires la communion sous les deux espèces.

Sa belle *Exposition de la doctrine catholique*, composée en vue des protestants, qu'il avait si ardemment à cœur de convertir (2), eut tout le succès littéraire qu'il ne cher-

(1) *Histoire des Variations*, livre I, et nombreux passages des sermons de Bossuet, qui seront cités au cours de cet ouvrage. — Voir, pour ce qui suit, l'*Exposition de la doctrine catholique* et les lettres à M^{me} d'Albert du 2 et du 25 février 1692.

(2) On a toujours prétendu que cette *Exposition de la doctrine catholique*, habile machine de guerre ou plutôt instrument de concorde et de paix pour persuader aux protestants qu'aucun abîme ne séparait leur foi de celle de l'Eglise romaine, n'était pas une exposition de la doctrine catholique. C'est vrai, si l'on entend simplement par là que le catholicisme n'a pas dans ces pages son expression la plus spéciale ; mais on se trompe et on est injuste si l'on veut dire que cette foi, moins spécialement catholique que généralement chrétienne, n'était point celle de

chait point et une partie du seul succès qui lui fût cher : celui de l'apostolat.

Pendant les années qui précédèrent la révocation de l'Edit de Nantes, les conversions des protestants français furent nombreuses. De l'aveu de Jurieu, il y en eut dix à douze mille en vingt ans ; Antoine Arnauld compte plus de trente mille abjurations, de 1677 à 1682 ; Pellisson, douze mille, de 1678 à 1680 (1). Hélas, nous savons trop ce qu'étaient la plupart de ces conversions : la défaillance de courages vaincus par les vexations et les menaces d'une persécution grandissante. Plusieurs pourtant étaient sincères. Bossuet eut la joie de convertir au catholicisme le plus vaillant héros et le plus honnête homme du royaume, Turenne ; son *Exposition* écrite, secondant ses instructions orales, aida puissamment à ce glorieux succès. Le ministre Paul Ferry avait paru entrer dans ses vues d'une réunion des deux églises.

Il put donc, dans l'ardeur d'un prosélytisme qui anticipait la victoire, espérer de bonne foi que la révocation de l'édit de tolérance achèverait, par l'argument de la nécessité, un triomphe déjà obtenu aux trois quarts par la persuasion. Je me range à cette explication, non parce qu'elle fait plus d'honneur à Bossuet, mais parce que je la crois plus conforme à l'ensemble de son caractère que celle qui, au contraire, attribue sa conduite au désappointement naturel d'un grand effort de conciliation trompé en partie, surtout depuis que cet effort pouvait être blâmé par les catholiques intransigeants et ultramontains comme une trahison de la doctrine.

Quoi qu'il en soit, si l'évêque de Meaux fut un témé-

Bossuet et qu'il a voulu artificieusement donner le change, puisque sa prédication et ses lettres sont d'accord avec l'*Exposition*, comme je l'ai déjà montré par mainte citation et comme je continuerai de le faire voir.

(1) Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin et évêque à la cour*.

raire apologiste de la révocation, il ne fut pas un exécuteur forcené de ses œuvres cruelles ; il tâcha de maintenir l'équilibre impossible de la modération et de l'humanité dans l'exercice d'une intolérance qu'il ne pouvait pas, sans infidélité, laisser tout à fait inactive, puisqu'elle était un article de sa foi catholique et chrétienne.

Voilà ce qu'il ne faut point oublier quand on juge ces grands persécuteurs, Bossuet ou Calvin. Il est certain qu'ils furent intolérants. Il est non moins certain qu'en exerçant l'intolérance ils ont cru être les fidèles serviteurs de Dieu. Mais voici la misère : le courage de leur triste foi leur a manqué ; ils n'ont pas eu la conscience tranquille dans l'accomplissement de ce devoir monstrueux. Soit qu'il répugnât à leur nature, soit que les cris de leurs victimes ou les arguments des sages amis de la douceur fissent naître en eux des doutes sur sa légitimité, ils ont balbutié leur propre apologie. Et cela est piteux ; et de leur embarras vient celui de la critique. Le beau gain pour leur gloire, d'avoir mesuré exactement la dose de blâme que de tels hommes méritent ! On aimerait presque mieux, s'il ne s'agissait que de la grandeur de leur figure, leur laisser, dans nos imaginations terrifiées, sans diminution ni retouches, toute l'ampleur d'un geste qui a sa beauté.

M. Alfred Rébelliau, dans une thèse de doctorat (1) qui est un chef-d'œuvre par l'exactitude des informations, par l'impartialité des jugements, par la pénétration et l'ampleur des vues, prétend que le seul acte initial de violence accompli par l'évêque de Meaux, dont on ait la preuve authentique, fut l'arrestation des nommés Cochard, père et fils : c'est possible ; mais la *Société de*

(1) *Bossuet historien du protestantisme.*

l'histoire du protestantisme français soutient qu'il y en eut d'autres : c'est probable (1).

Ce qui paraît, en somme, résulter des documents, c'est que le *charitable oppresseur* a eu la main relativement molle dans ses persécutions et dans ce que j'appellerai, pour risquer une autre alliance absurde de mots qui rend bien l'amer néant de la chose, sa *violence modérée*. La cour, les gouverneurs de provinces, en particulier le sanguinaire Lamoignon de Basville, lui reprochaient son manque de vigueur ; Bossuet, mal à son aise, excuse de son mieux, dans une longue suite de lettres à cette bête féroce, le système plus humain qu'il prétendait suivre. En se rendant à lui-même ce faux témoignage, que personne dans son diocèse n'avait « seulement entendu parler de tourments (2), » il a dit une chose pire qu'une erreur, mais moins grave qu'un mensonge ; il a pris pour une réalité ce qui n'était que l'impuissant désir de son cœur, et ce serait le cas de lui rappeler sa sentence fameuse : « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire que les choses sont parce qu'on voudrait qu'elles fussent. » A quoi aboutit, en définitive, l'enquête sur l'évêque de Meaux exécuteur des hautes œuvres de la révocation ? A laisser aux défenseurs de ce grand homme le médiocre avantage de pouvoir répondre à ses adversaires qu'il y eut dans son gouvernement, selon toute apparence, des abus *moins* nombreux et *moins* atroces que dans les autres.

Bossuet semble avoir fait une certaine différence entre les protestants, enfants égarés de l'Eglise, mais

(1) V. les *Bulletins de la Société de l'histoire du protestantisme français*, IV^e année, pages 113 et 213 ; VI^e année, p. 278 ; IX^e année, p. 62 ; XIII^e année, p. 97 ; XV^e année, p. 146 ; XXI^e année, pages 8 et 105 ; XLI^e année, p. 154. — Voy. aussi les *Mémoires inédits et opuscules de Jean Rou*, publiés par M. Francis Waddington, t. II, p. 398.

(2) *Lettre pastorale*.

non sortis du christianisme, et les sentinelles avancées de l'incrédulité religieuse. Il fit détruire, sans le moindre respect pour les droits de la libre pensée et de la libre science, l'*Histoire critique du vieux testament* par Richard Simon ; mais il ne trouvait pas mauvais qu'on laissât la traduction de la Bible par Luther entre les mains des peuples d'Allemagne (1), et il se plaisait à reconnaître chez ce premier des Réformateurs non seulement une piété sincère, mais une ardente dévotion. Il avait personnellement quelque estime pour plusieurs des ministres dont il combattait les doctrines.

Il y a, dans une lettre de Bossuet à Nicole, du 7 décembre 1691, un passage horrible, assurément, mais qu'on a fait plus noir encore qu'il ne l'est, parce qu'on l'a mal lu. Bossuet gémit, dans cette lettre, sur :

« Le triste état de la France, lorsqu'elle était obligée de nourrir et de tolérer sous le nom de réforme tant de sociniens cachés, tant de gens *sans religion*, et qui ne songeaient, de l'aveu même d'un ministre, qu'à renverser le christianisme... J'adore avec vous les desseins de Dieu, qui a voulu révéler, par la dispersion de nos protestants, ce mystère d'iniquité, et purger la France de ces *monstres*. Une dangereuse et libertine critique se fomentait parmi nous ; quelques auteurs catholiques s'en laissaient infecter, et celui qui veut s'imaginer qu'il est le premier critique de nos jours travaillait sourdement à cet ouvrage. »

Ces dernières lignes font allusion à Richard Simon, et les gens « sans religion, » les « monstres » dont parle Bossuet, ne sont ni dans sa pensée, ni dans ses termes, les premiers disciples de Calvin ou de Luther ; ce sont les « sociniens, » nous dirions aujourd'hui les libéraux, que le protestantisme suscitait déjà et devait, en vertu de son principe, multiplier à tel point, comme l'auteur de l'*Histoire des Variations* l'a supérieurement deviné, que « la mer agitée n'a pas plus de vagues, » que

(1) Rébelliau, ouvrage cité, p. 461.

« la terre ne produit pas plus d'épines et plus de char-dons (1). »

L'accent de la charité, de cette espèce de charité, il est vrai, qui reste sinistrement compatible avec l'intolérance, n'est point méconnaissable dans certains passages des sermons de Bossuet, où il parle des protestants, ses frères en Jésus-Christ, sinon dans l'Eglise :

« Si, parlant aujourd'hui de nos frères, qui à notre grande douleur se sont séparés d'avec nous, j'appelle leur église une église de ténèbres, je les prie de ne croire pas que, pour condamner leur erreur, je m'aigrisse contre leurs personnes. Certes, je puis dire avec vérité ce que l'apôtre disait aux juifs, que le plus tendre désir de mon cœur et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu, est pour leur salut. Je ne puis voir sans une extrême douleur les entrailles de la sainte Eglise si cruellement déchirées, et pour parler plus humainement, je suis touché au vif quand je considère tant d'honnêtes gens, que je chéris comme Dieu le sait, marcher dans la voie des ténèbres (2). »

Dans le *Panégirique de S. François de Sales*, Bossuet pose, avec une élégante simplicité, les règles de la controverse sérieuse et qui veut être utile :

« La conduite des âmes est une agriculture spirituelle, et j'apprends de l'apôtre Saint Jacques que la vertu des laboureurs, c'est la patience... L'ardeur de celui qui dispute peut naître du désir de vaincre; la compassion est plus agréable, qui montre le désir de sauver. Un homme peut s'aigrir contre vous, quand vous choquez ses pensées; mais il vous sera toujours obligé que vous désiriez son salut; il craint de servir de trophée à votre orgueil, mais il ne se fâche jamais d'être l'objet de votre charité. Entrez par cet abord favorable; n'attaquez pas cette place du côté de cette éminence où la présomption se retranche; ce ne sont que des hauteurs immenses et des précipices escarpés et ruineux : approchez par l'endroit le plus accessible; et par ce cœur, qui s'ouvre à vous, tâchez de gagner l'esprit, qui s'éloigne. »

On peut dire, avec vérité, que Bossuet dans sa polémique a constamment tâché de suivre cette grande règle;

(1) *Sixième avertissement aux Protestants.*

(2) *Sermon pour la vêtue d'une nouvelle catholique.* Metz, vers 1654.

la relation de ses *Conférences avec M. Claude sur la matière de l'Eglise* débute par cette déclaration solennelle qui suffit pour leur enlever tout caractère de « contention échauffée » par un âpre et orgueilleux désir d'humilier l'adversaire :

« Ceux qui refuseront cette instruction chrétienne, pacifique, fraternelle et paternelle, autant que concluante et décisive, je leur dirai, comme S. Paul, avec douleur et gémissment, car on ne se console pas de la perte de ses enfants et de ses frères : Je suis net du sang de vous tous. »

Dans ces très remarquables conférences, qui eurent lieu en présence de Mademoiselle de Duras, calviniste, et d'autres assistants, Bossuet était extrêmement ému; il tremblait et priait. Bossuet tremble et prie : c'est pour cela qu'il est éloquent.

« Je ne parlais qu'en tremblant, voyant qu'il s'agissait du salut d'une âme, et je priais Dieu, qui me faisait voir si clairement la vérité, qu'il me donnât des paroles pour la mettre dans son jour... Mademoiselle de Duras me parut touchée. Je me retirai toutefois en tremblant, et craignant toujours que ma faiblesse n'eût mis son âme en péril et la vérité en doute... Je n'osais pas me promettre d'avoir traité dignement la matière. Je reconnus avec joie et avec actions de grâces que Dieu avait tout tourné à bien... Je veux bien avoir tremblé devant M. Claude, pourvu que même en tremblant j'aie dit la vérité... Plus j'aurai tremblé et plus j'aurai été faible, plus il sera assuré que c'est la vérité qui me soutenait. »

L'historien des *Variations des églises protestantes* s'était fait un consciencieux devoir de prendre toute la matière de son ouvrage dans les écrits des protestants eux-mêmes, de peur que ceux-ci ne pussent l'accuser d'avoir puisé faits et arguments à des sources qu'ils désavouaient. Cependant il n'échappa point au reproche de calomnie et de mauvaise foi. Je ne connais rien de plus émouvant dans l'œuvre entière de Bossuet que le cri d'indignation que lui arrache une accusation si injuste :

« On ne rougit pas de m'accuser de mauvaise foi et même de calomnie. Ces reproches m'ont fait horreur. J'écris sous les yeux de Dieu, et on a pu voir que je tâche de mesurer toutes mes paroles, en sorte que mes expressions soient plutôt faibles qu'outrées. S'il faut user de termes forts, la force de la vérité me les arrache... O Seigneur, écoutez-moi ! O Seigneur, on m'a appelé à votre terrible jugement comme un calomniateur qui imputait des impiétés, des blasphèmes, d'intolérables erreurs à la Réforme... O Seigneur ! c'est devant vous que j'ai été accusé ; c'est aussi sous vos yeux que j'ai écrit ce discours... Que le Seigneur juge donc entre nous et nos frères ; ou plutôt qu'il prévienne un jugement qui serait terrible, en leur inspirant la docilité pour les jugements de l'Eglise à qui Jésus-Christ a tout promis (1). »

Considérons maintenant Bossuet comme sujet du roi, dans ses rapports avec la personne et l'autorité royales. C'est de nouveau un accusé que nous allons avoir à juger équitablement, sans parti pris d'avance pour ou contre lui, à la seule lumière des faits ; il faut dresser d'abord son acte d'accusation, tel que l'établissent ses adversaires les plus graves et les plus dignes qu'on les écoute.

Saurin, l'un des premiers, dans son sermon sur le *Discours de S. Paul à Félix et à Drusille*, a nettement dénoncé Bossuet en ces termes :

« Prédicateurs de cour, confesseurs des princes, pestes publiques, que ne puis-je vous animer par l'exemple de S. Paul, et vous faire rougir de votre lâcheté et de vos bassesses ! Mes frères, vous connaissez un prince... Plût à Dieu le connussions-nous moins ! Mais respectons l'éclat du diadème, et vénérons l'oint du Seigneur dans la personne de notre ennemi. Examinez les discours faits en sa présence ; lisez ces sermons qu'on intitule pompeusement « Sermons faits en la présence du roi, » et voyez ces autres écrits qui sont dédiés au vainqueur perpétuel, dont les combats furent autant de victoires, redoutable dans la guerre, adorable dans la paix. Vous n'y verrez qu'éloges et que flatteries. Qui est-ce qui a jamais foudroyé l'ambition et la luxure en sa présence ? Qui est-ce qui a osé débattre les droits de la veuve et de l'orphelin ? Qui est-ce, au contraire, qui n'a érigé

(1) *Défense de l'Histoire des Variations. — Second et troisième avertissement aux Protestants.*

les plus grands crimes en vertus, et, par un nouveau genre d'idolâtrie, fait servir Jésus-Christ lui-même à la vanité d'un homme mortel ?

« Oh ! que S. Paul eût prêché d'une façon différente ! Devant Félix, devant Drusille, il aurait dit que « les impurs n'hériteront point le règne des cieux. » Au milieu d'un peuple idolâtre, il eût dépeint, avec de vives couleurs, l'innocence opprimée, la foi des édits gémissante, le Rhin débordé de sang, le Palatinat fumant encore et enseveli dans sa propre cendre. Je m'arrête, et nous le répétons encore : respectons la grandeur sacrée des rois, et déplorons leur grandeur, qui les livre au poison dangereux de l'adulation et de la flatterie. »

De nos jours, un prédicateur protestant de beaucoup d'élévation et de distinction, Eugène Bersier, ayant pris pour texte ce passage de S. Mathieu (XIV, 3, 4) : « Hérode avait envoyé prendre Jean et l'avait fait lier et mettre en prison à cause d'Hérodias, femme de Philippe son frère, parce que Jean lui disait : Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère, » a fait dans son sermon une sévère allusion à Bossuet, ainsi qu'à Luther d'ailleurs, et à d'autres prédicateurs de cour.

« Que va faire Jean-Baptiste ? Qu'aurait-il fait, s'il n'avait pris conseil que de la prudence humaine, et nous, qu'aurions-nous fait à sa place ? Songez-y donc, Hérode lui est favorable. Qu'y aurait-il de plus malencontreux que de heurter en face un roi qui le protège ? — « Il faut, lui auraient dit de sages conseillers, il faut user de ménagements et faire la part des caractères et des circonstances... Hérode vous a donné sa confiance. Ne faut-il pas reconnaître la main de Dieu lui-même dans cette élévation soudaine, inattendue ? Dieu ne vous appelle-t-il pas ainsi à exercer la plus vaste et la meilleure influence, à servir d'intercesseur pour un peuple opprimé, à lui adoucir la tyrannie étrangère ? Eh ! qui sait s'il ne veut pas que vous assuriez une protection efficace à son culte ? Qui sait si vous ne devez pas servir à relever ses autels, à préparer le règne prochain du Messie ? Pour obtenir de si grands résultats, ne peut-on pas supporter beaucoup ? Irez-vous, par une parole hâtive, intempestive, renverser les desseins de Dieu ? »

« Oui, mes frères, voilà ce que se sont dit à eux-mêmes les prédicateurs de cour à presque toutes les époques. Voilà ce qu'on disait à la cour de Constantin, et comment on en vint à faire l'apothéose de ce César meurtrier de son propre fils. Hélas ! voilà ce qu'on disait au seizième siècle à la cour de Henry VIII, tandis que ce monarque souillait la Réforme anglaise de ses honteux débordements. Voilà ce

qu'on disait à la cour de Philippe de Hesse, et c'est ainsi que Luther, dans un jour de faiblesse, couvrit d'un lâche compromis les désordres de ce prince. Voilà ce qu'on disait à la cour de Louis XIV, et c'est ainsi que Bossuet, si implacable sur ce point envers Luther lui-même, eut à peine une parole courageuse en présence de scandales bien plus criants encore. Voilà comment se rassurait Massillon à la cour du Régent... Jean-Baptiste seul, en face d'Hérode, droitement, loyalement, lui dit : Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. »

Il est vrai, Bossuet n'était pas Jean-Baptiste ; il n'avait pas sa rude et austère franchise, et la première chose que je remarque, c'est qu'il en avait conscience et s'en humiliait devant Dieu. Il écrivait au maréchal de Bellefonds, le 20 juin 1675, à un moment où il se sentait accablé du terrible devoir d'ouvrir les yeux de Louis XIV sur le scandale de ses péchés :

« Priez Dieu pour moi ; priez Dieu qu'il me délivre du plus grand poids dont un homme puisse être chargé, ou qu'il fasse mourir tout l'homme en moi pour n'agir que par lui seul... Il faudrait être comme un S. Ambroise, un vrai homme de Dieu, un homme de l'autre vie, où tout parlât, dont tous les mots fussent des oracles du Saint-Esprit, dont toute la conduite fût céleste... Priez, priez, je vous en conjure. »

Dans le sentiment très vif qu'il avait de l'insuffisance d'une franchise, trop aisément satisfaite de ses moindres efforts, trop complaisante au mal, trop prompte à se contenter des apparences de la fidélité et du courage, Bossuet écrivait encore :

« Il faut aller jusqu'à l'horreur quand on se connaît... Nous appelons prudence et circonspection ce qui n'est qu'une basse complaisance... Comment donc soutiendrons-nous les yeux de Dieu ? et le faux, qui paraît en tout dans notre conduite, comment subsistera-t-il dans le règne de la vérité ? Je tremble, en vérité, jusque dans la moelle des os, quand je considère le peu de fond que je trouve en moi. Cet examen me fait peur... O quand sera-ce que je songerai à être en effet, sans me mettre en peine de paraître ni à moi ni aux autres ? Quand serai-je content de n'être rien ni à mes yeux ni aux yeux d'autrui ? Quand est-ce que Dieu me suffira (1) ? »

(1) Au maréchal de Bellefonds, 3 mars 1674.

Ainsi Bossuet se juge lui-même non moins sévèrement que ses accusateurs. Si le jugement est juste, il faut au moins lui savoir gré de l'humilité de sa confession. Mais il est probable, avant tout examen, que sa sévérité est excessive ; car on sait assez que les tourments délicats de la conscience n'appartiennent qu'aux honnêtes gens, et quand un homme, d'ailleurs considéré et vertueux selon le monde, s'accuse d'être un grand misérable, il y a à parier qu'il vaut mille fois mieux que tant d'autres qui n'ont pas cette horreur d'eux-mêmes.

Quel fut, sur la conduite du prédicateur de la cour, dans l'histoire des adultères royaux, le sentiment des contemporains ? Voici le témoignage de Saint-Simon :

« Le prélat était entré dans cela en évêque des premiers temps ; il parla souvent là-dessus au monarque avec une liberté digne des premiers siècles et des premiers évêques de l'Eglise ; il interrompit, plus d'une fois, le cours du désordre ; il y porta tous les coups ; enfin, il le fit cesser (1). »

Et quels sont les faits ? L'abbé Lécuyer, confesseur de Madame de Montespan, ayant refusé à cette pécheresse l'absolution, Bossuet jugea qu'il avait bien agi ; il déclara, à cette occasion, « le devoir de dénier l'absolution aux pécheurs publics, vivant dans la notoire habitude du désordre et se refusant à en sortir. » (2) Le roi ayant voulu revoir la marquise en tout bien tout honneur, Bossuet « soutint que cela ne se pouvait pas » (3), et il exigea le départ définitif de la favorite. Quelles sont, enfin, les paroles authentiques de Bossuet ? Lisons cette lettre à Louis XIV, écrite en 1675 ; c'est une des grandes et belles pages de sa prédication :

« Sire, le jour de la Pentecôte approche, où Votre Majesté a résolu de communier... Songez, Sire, que vous ne pouvez être véritablement

(1) Texte cité par Floquet, *Bossuet, précepteur du Dauphin et évêque à la cour*, p. 485.

(2) *Ibid.* p. 488.

(3) Témoignages de Leduc et d'Arnauld, *ibid.*

converti, si vous ne travaillez à ôter de votre cœur non seulement le péché, mais la cause qui vous y porte. La conversion véritable ne se contente pas seulement d'abattre les fruits de mort, comme parle l'Ecriture, c'est-à-dire les péchés ; mais elle va jusqu'à la racine, qui les ferait repousser infailliblement si elle n'était arrachée... Votre Majesté ne croirait pas s'être assurée d'une place rebelle, tant que l'auteur des mouvements y demeurerait en crédit. Ainsi jamais votre cœur ne sera paisiblement à Dieu, tant que cet amour violent, qui vous a si longtemps séparé de lui, y régnera.

« Cependant, Sire, c'est ce cœur que Dieu demande... Qu'il est malaisé de se retirer d'un si malheureux et si funeste engagement ! Mais cependant, Sire, il le faut, ou il n'y a point de salut à espérer...

« On ne parle que de la beauté de vos troupes et de ce qu'elles sont capables d'exécuter sous un aussi grand conducteur : et moi, Sire, pendant ce temps, je songe secrètement en moi-même à une guerre bien plus importante et à une victoire bien plus difficile que Dieu vous propose.

« Méditez, Sire, cette parole du Fils de Dieu ; elle semble être prononcée pour les grands rois et pour les conquérants : « Que sert à l'homme d'Etat de gagner tout le monde, si cependant il perd son âme, et quel gain pourra le récompenser d'une perte si considérable ? » Que vous servirait, Sire, d'être redouté et victorieux au dehors, si vous êtes au dedans vaincu et captif ? »

Comment donc a-t-on pu se former de Bossuet, dans ses relations avec le roi, une idée si diamétralement contraire à la vérité, que des auteurs graves continuent de nous le présenter comme un plat courtisan, un flatteur lâche et vil, presque un entremetteur ? J'en crois voir trois ou quatre raisons.

D'abord, un préjugé extrêmement répandu en France attribue à tous les fidèles serviteurs du pouvoir une âme obséquieuse et servile, tandis que les hommes d'opposition passent toujours, aux yeux de notre nation frondeuse et légère, pour avoir des sentiments généreux et libéraux. La gloire de Fénelon a profité de cet enfantillage ancien de l'humeur nationale, et celle de Bossuet en a souffert. Un peu de réflexion aurait pourtant fait sentir qu'il est bien plus difficile d'adresser des remontrances avec charité au souverain, peuple ou

roi, qu'on aime et qu'on sert, que de lui rompre en visière avec emportement, et qu'il y a non seulement plus de dignité, mais plus de vrai courage, dans la noble adresse de Bossuet à son roi respecté et bien-aimé que dans la violente satire anonyme de Fénelon. Par une autre disposition éternelle, qui ne fait point honneur à la nature humaine, on accueille avec empressement sur les grands hommes d'indignes commérages, de préférence aux témoignages sérieux de l'histoire. Ajoutons cet autre fait, assez honteux aussi, que l'ignorance des œuvres de Bossuet est générale, même parmi les lettrés, et que beaucoup de personnes instruites s'imaginent le connaître, parce qu'elles ont lu quelques pages de ses grandes oraisons funèbres et la troisième partie du *Discours sur l'Histoire universelle*. Enfin, on a fait semblant de prendre pour de l'argent comptant la monnaie notoirement fausse de certains compliments officiels que Bossuet a en effet adressés à Louis XIV, qu'il a même eu le tort et le mauvais goût de prodiguer, moins par flatterie banale que par l'enivrement d'un culte idolâtre, mais sincère, pour la personne du roi et pour l'idée abstraite de la royauté.

Reconnaissons-le d'ailleurs, Bossuet n'aurait probablement pas cru servir Dieu et le roi de la meilleure manière en usant, envers Louis XIV, du rude langage de S. Jean-Baptiste. Les moyens qu'il emploie pour ramener dans la voie du bien le terrible despote qu'un mot imprudent aurait pu irriter et perdre sans retour, sont donc quelquefois détournés. Il ne faut pas oublier que, précepteur du Dauphin et prédicateur de la cour, il n'était que le « domestique » du roi, domestique estimé et considéré, à coup sûr ; mais enfin il n'avait pas sur son maître l'autorité d'un confesseur, et il ne jouissait pas non plus du privilège réservé à l'archevêque de

Paris, celui d'un libre accès auprès du monarque. Il devait, comme tout le monde, demander une audience ou attendre qu'on l'appelât.

C'est pourquoi le prédicateur se sert tantôt de la louange, pour envelopper l'instruction utile, tantôt d'éloquents prières à Dieu, par lesquelles il implore pour le roi les grâces qui lui manquent. Il applique la méthode ingénieuse des prêtres égyptiens, vantée dans le *Discours sur l'Histoire universelle* (1) :

« (Les rois d'Égypte) assistaient à une prière pleine d'instruction, où le pontife priait les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincère et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite et récompensant au-dessus. Le pontife parlait ensuite des fautes que les rois pouvaient commettre ; mais il supposait toujours qu'ils n'y tombaient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnaient de mauvais conseils et leur déguisaient la vérité. Telle était la manière d'instruire les rois. On croyait que les reproches ne faisaient qu'aigrir les esprits, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu était de leur marquer leur devoir dans des louanges conformes aux lois et prononcées gravement devant les dieux. »

Citons un exemple de ces admonestations de Bossuet à Louis XIV sous la forme d'une prière à Dieu ; c'est la péroraison d'un sermon prêché en 1662 (2) :

« O Dieu, bénissez ce roi que vous nous avez donné ! Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque ? Quoi ? toutes les prospérités ? Oui, Seigneur ; mais, bien plus encore, toutes les vertus et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'aucune lui manque, aucune, aucune... Nous le voulons voir tout parfait, nous le voulons admirer en tout... Nous estimerions un malheur public, si jamais il nous paraissait quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse... Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois... »

(1) Troisième partie, chap. 3.

(2) Mon autorité pour les dates des prédications de Bossuet, comme pour la constitution du texte, est M. l'abbé Lebarq, à qui nous devons la meilleure édition des *Œuvres oratoires de Bossuet*.

Mais n'allons pas nous contenter de croire que, pour dire à Louis XIV du haut de la chaire chrétienne la vérité sur sa conduite, Bossuet n'ait osé suivre que les voies indirectes. Souvent il a parlé, à la fois, « avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur (1). » Lorsque, prêchant devant le roi, il prie, c'est pour que Dieu lui donne la prudence avec le courage :

« O Dieu ! vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu ! ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages ; donnez-moi des paroles puissantes ; donnez-moi la prudence ; donnez-moi la force ; donnez-moi la circonspection ; donnez-moi la simplicité (2). »

Ce n'est point un faux témoignage qu'il se rend à lui-même dans l'oraison funèbre de Henry de Gornay (1658) :

« Je rejette loin de mon esprit toutes les considérations profanes et les bassesses honteuses de la flatterie, indignes de la majesté du lieu où je parle et du ministère sacré que j'exerce. »

Et, deux ans après, dans un autre discours :

« Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire : à Dieu ne plaise ! je suis Français et chrétien. »

Il faisait cette fière profession de patriotisme et de franchise dans un sermon prêché pour l'ouverture du carême de 1660, peu de jours après la promulgation de la paix des Pyrénées, qui remplissait de joie toute la France et le cœur du prédicateur :

« Peuples, qu'on se réjouisse !... C'est nous qui devons commencer la réjouissance... C'est aux prédicateurs du Très-Haut à sonner de la trompette et à dire : *Vivat rex Salomon !* Vive le Roi ! Vive le Roi ! Vive Salomon le Pacifique ! »

En 1662, Louis XIV était sous l'empire de M^{lle} de La Vallière. Il avait vingt-quatre ans. Il était dans

(1) Panégyrique de Sainte Thérèse, 1657.

(2) Sermon sur la prédication évangélique, prêché devant le roi, le 26 février 1662.

toute la fougue de cette jeunesse emportée, dont Bossuet nous a fait une peinture célèbre dans son panégyrique de S. Bernard.

Bossuet, en 1662, n'avait lui-même que trente-cinq ans. Ce n'est donc pas dans l'autorité de l'âge, mais dans celle de son ministère, dans la gravité de sa foi et dans la ferveur de sa charité qu'il puisait la force de dire, à la fin d'un sermon pour la fête de l'Annonciation prêché devant le roi pendant le carême :

« Unissons-nous à Jésus, aimons en Jésus, aimons par Jésus. Mais, ô Dieu ! quelle pureté, quel dégagement pour nous unir au cœur de Jésus ! O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de ce cœur qui veut aimer Dieu par Jésus-Christ. Ombres, fantômes, dissipez-vous en présence de la vérité. Voici l'amour véritable qui veut entrer dans ce cœur : amour faux, amour trompeur, veux-tu tenir devant lui ?... Vive l'Eternel ! mes frères, je ne puis souffrir cette indignité ; je veux arracher ce cœur de tous les plaisirs qui l'enchantent, de toutes les créatures qui le captivent. O Dieu, quelle violence d'arracher un cœur de ce qu'il aime !... Mais, quoique la victime se plaigne et se débâte devant les autels, il n'en faut pas moins achever le sacrifice du Dieu vivant... Eh quoi ! ne me permettez-vous pas encore un soupir, encore une complaisance ? Nul soupir, nulle complaisance que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ. »

On trouvera peut-être (car nous en parlons aujourd'hui fort à notre aise) que de pareilles généralités n'exigeaient pas beaucoup de courage. Eh bien, voici quelque chose de plus précis et de plus hardi. Le 1^{er} décembre 1669, devant le roi, qui venait de faire légitimer ses bâtards, Bossuet prêchait au Louvre *sur l'endurcissement* :

« L'âme se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude... Cette seconde nature qui se forme par l'habitude, cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage... Il n'est pas nécessaire de rappeler ici la déplorable vieillesse de Salomon. *L'expérience du présent nous saure le soin de rechercher les exemples des siècles passés.* Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous envi-

ronnent : vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux...

« Grand roi, qui surpassez de si loin tant d'augustes prédécesseurs, que nous voyons infatigablement occupé aux grandes affaires de votre Etat qui embrassent les affaires de toute l'Europe ; je propose à ce grand génie un ouvrage plus important et un objet bien plus digne de son attention : c'est le service de Dieu et votre salut. Car, Sire, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de votre France, de l'avoir rendue si puissante par mer et par terre, et d'avoir fait, par vos armes et par vos conseils, que le plus célèbre, le plus ancien, le plus noble royaume de l'univers soit aussi en toute manière le plus redoutable ; si, après avoir rempli tout le monde de votre nom et toutes les histoires de vos faits, vous ne travaillez encore à des œuvres qui soient comptées devant Dieu et qui méritent d'être écrites au livre de vie ? Votre Majesté n'a-t-elle pas vu, dans l'Evangile de ce jour l'étonnement, du monde alarmé dans l'attente du jour effroyable où Jésus-Christ paraîtra en sa majesté ? Si les astres, si les éléments, si ces grands ouvrages que Dieu semble avoir voulu bâtir si solidement pour les faire durer toujours, sont menacés de ruine, que deviendront les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles ? Ne voyez-vous pas ce feu dévorant qui précède la face du Juge terrible, qui abolira en un même jour et les villes, et les forteresses, et les citadelles, et les palais, et les maisons de plaisance, et les arsenaux, et les marbres, et les inscriptions, et les titres, et les histoires, et ne fera qu'un grand feu et peu après qu'un amas de cendre de tous les monuments des rois ? Peut-on s'imaginer de la grandeur en ce qui ne sera un jour que de la poussière ? Il faut remplir d'autres fastes et d'autres annales. »

Ailleurs, par l'exemple d'un Nabuchodonosor dans l'histoire sainte, d'un Néron et d'un Domitien dans les histoires profanes, Bossuet rappelle « avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête (1). »

Plus aisément et plus souvent qu'il ne le fait pour le roi, Bossuet remet à leur place, c'est-à-dire dans le néant, les personnages de la cour et tous les grands en général. Mais j'avoue que ceci est moins remar-

(1) Variante d'un sermon *du Mauvais riche* prêché devant le roi dans le carême de 1662.

quable, et j'insisterai d'autant moins sur cette partie de sa prédication qu'on l'a beaucoup trop regardée comme l'essentiel de son éloquence et qu'on a vraiment trop réduit la matière de ses sermons, de ses grandes oraisons funèbres surtout, au même lieu commun éternel sur l'égalité de toutes les créatures dans la mort et devant Dieu.

Notre grand orateur classique répète donc sans cesse, avec plus de magnificence et plus de poésie qu'aucun autre prédicateur, qu'il n'y a point de différence « entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité (1). »

Il est intéressant de rencontrer dans un sermon de sa jeunesse sur la Nativité de la Sainte Vierge (1652) et dans l'oraison funèbre de Henri de Gornay (1658) les premières ébauches de la belle comparaison rendue si fameuse par l'oraison funèbre de Madame, de toutes les vies humaines à des eaux courantes, d'importance inégale durant leur cours, mais finalement englouties et confondues dans le même Océan.

Les grands ont cette responsabilité redoutable, que, « dans leur condition relevée, leurs fautes ne peuvent être médiocres... Dans la vue de tant de périls, ils doivent s'humilier profondément (2). »

« Etes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état le meilleur ? Non ; mais, au contraire, ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver, que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin et la gloire du Tout-Puissant exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez (3). »

(1) Esquisse de 1658 pour la fête de la nativité de la Sainte Vierge. — Sermon sur *l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise*, 1659.

(2) Sermon pour la vêtue de M^{lle} de Bouillon, 1660.

(3) Panégyrique de S. André, apôtre, 1668.

A la fin d'un sermon *sur l'Efficacité de la pénitence*, prêché à la cour en 1662, Bossuet s'écrie (et l'on ne reprochera pas à cette apostrophe d'être timide ou d'employer des circonlocutions) :

« O cour vraiment auguste et vraiment royale ! que je puisse voir tomber par terre l'ambition qui t'emporte, les jalousies qui te partagent, les médisances qui te déchirent, les querelles qui t'ensanglantent, les délices qui te corrompent, l'impiété qui te déshonore ! »

Comme de flatterie servile à l'égard du roi, Bossuet a été accusé d'indifférence et même de dureté pour le peuple.

Ici, je ne devine plus sur quoi l'accusation s'appuie. D'autres blâmes qu'on a faits de son caractère ont un fond solide ou au moins une ombre de fondement. Celui-ci est un trait purement imaginaire et controuvé d'une légende hostile de parti pris, venue peut-être (s'il faut absolument lui découvrir un semblant de cause) de la majestueuse hauteur qu'un portrait conventionnel prête au plus grand des prélats de cour ; mais la malignité humaine est si inventive que la calomnie n'a pas nécessairement besoin d'un prétexte : quelquefois cette œuvre d'un art diabolique crée de toutes pièces ses inventions.

Les petites gens, que le bon Joinville appelait si gentiment « le menu peuple de Notre-Seigneur, » paraissent avoir tenu, quoi qu'on dise, dans le cœur « altier » de Bossuet une place encore plus familière que dans celui du « doux » Fénelon, et, des deux prélats, c'est celui qu'on se figure comme le plus superbe, qui était, selon toute vraisemblance, le moins aristocrate.

« M. de Cambray me reproche l'aveu que j'ai fait d'avoir écrit pour le peuple... C'est donc, dit-il, jusqu'au peuple (qu'il appelle dans le même lieu une populace) que s'étend votre charité ! Qui en doute, et à qui veut-on donc qu'elle s'étende ? Nous n'enseignons pas de mystères pour de prétendus parfaits, que le commun des chrétiens doive ignorer ; nous parlons au peuple, pour ce peuple d'acquisition dont

il est écrit : Vous n'étiez pas le peuple, et vous êtes maintenant le peuple de Dieu. Où il s'agit d'instruction, l'on ne connaît point de populace, toutes les âmes rachetées sont de même prix en Jésus-Christ, et la mesure de leur valeur est dans la commune rançon de son sang (1). »

Le christianisme populaire dont Bossuet fait profession ici, il l'a mis effectivement en pratique, d'abord comme directeur des consciences et comme confesseur. La sœur Cornuau nous en a laissé un témoignage touchant :

« Il donnait, écrit-elle, autant d'application aux âmes qui étaient peu éclairées et d'un petit génie qu'à celles qui l'étaient davantage... Il fut une fois *trois heures de suite* à faire faire une confession générale à une âme pénible à entendre et encore plus à s'expliquer. Comme on lui marquait son étonnement de la fatigue qu'il avait bien voulu prendre pour cette âme, il dit lui-même avec plus d'étonnement encore : Eh ! pourquoi suis-je fait ?... Cette âme n'a-t-elle pas été rachetée du sang de Jésus-Christ, et n'est-elle pas l'objet de son amour comme celle d'une personne d'esprit et de naissance distinguée ? »

Dans une monarchie absolue, où le roi pouvait dire : « l'Etat, c'est moi, » étant vraiment la tête et le cœur d'une nation qui lui appartenait, comme le corps est à la personne, ce roi si maître de tout devait d'autant plus compatir aux souffrances de ses sujets, que ceux-ci étaient ses membres vivants : matière de premier ordre pour l'éloquence d'un prédicateur de cour, si l'éloquence convient surtout aux doctrines dont l'insuffisante valeur rationnelle a d'autant plus besoin du secours des images et de la sensibilité. Dans ses sermons *sur l'Ambition* (2), Bossuet rappelle à Louis XIV cette parole de David aux rois : *Vous êtes des Dieux...*

« C'est une indignité insupportable de porter le titre de Dieu sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits... Ceux qui se parent de tant de splendeur, ce ne sont pas des Dieux ; ce ne sont pas des images vivantes de la puissance divine : ce sont des idoles muettes

(1) *Dernier éclaircissement à M. de Cambray.*

(2) 1661, 1662, 1666.

qui ne parlent point pour le bien des hommes. La terre est désolée, les pauvres gémissent, les innocents sont opprimés ; l'idole est là qui hume l'encens, qui reçoit les adorations, qui voit tomber les victimes à ses pieds et n'étend pas son bras pour faire le bien. »

Même idée dans une des conclusions du panégyrique de sainte Thérèse (1657). Parmi toutes les prospérités que Bossuet souhaite à Louis XIV, il ne croit pas, dit-il, être criminel en lui souhaitant aussi des douleurs :

« J'entends, Sire, ces saintes douleurs qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et qui leur font sentir les misères des pauvres membres de Jésus-Christ. Sire, ces douleurs sont dignes des rois, et s'ils sont le cœur des royaumes qu'ils animent par leur influence, il est juste que, comme le cœur, ils ressentent aussi les impressions des maux qu'endurent les autres parties. »

Le 10 juillet 1675, Bossuet adressait à Louis XIV une lettre plus admirable que sa prédication, s'il faut plus de courage pour dire dans une lettre la vérité à un roi fier qui ne vous demande pas votre avis, que pour parler du haut de la chaire « avec la liberté d'un prédicateur : »

« La guerre, qui oblige Votre Majesté à de si grandes dépenses, l'oblige en même temps à ne pas accabler le peuple, par qui seul elle les peut soutenir... Votre Majesté doit, avant toutes choses, s'appliquer à connaître à fond la misère des provinces, et surtout ce qu'elles ont à souffrir sans que Votre Majesté en profite, tant par les désordres des gens de guerre que par les frais qui se font à lever la taille, qui vont à des excès incroyables... Sans doute elle n'ignore pas combien en toutes ces choses il se commet d'injustices et de pilleries... »

Dans sa prédication, ce n'est pas en passant ou à l'occasion de certaines solennités, c'est d'une façon constante, infatigable, que Bossuet fait appel en faveur de ses pauvres frères à la pitié des grands et des riches.

Aucun sujet n'est plus fertile, parce qu'il n'y en a pas de plus simplement humain, et, par la même raison, aucun sujet n'est plus banal. Le fond reste toujours le même ; il ne peut guère y avoir de différence entre

les prédicateurs que celle de l'accent et de l'expression. Cependant le prédicateur évangélique relève par une sublime idée la trivialité d'un thème rebattu, en rattachant le lieu commun de la charité envers les pauvres à l'exemple du Sauveur, c'est-à-dire, comme parle Saurin, à celui de « la plus grande charité qui fut jamais. »

Bossuet se distingue ici, d'un côté, par la saveur chrétienne qu'il mêle à son amour des hommes, de l'autre, par la singulière franchise d'un langage assaisonnant des familiarités les plus vives l'exhortation et l'objuration.

Toute l'éloquence de ses sermons de charité tourne autour de ce centre : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié :

« Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé, et nu qu'il était à la croix il voyait ces avarés et impitoyables soldats qui partageaient ses vêtements et jouaient à trois dès jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté ? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis... O Roi de gloire, qui, étant riche par la condition de votre nature, vous êtes fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par votre abondance, inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor que vous nous avez acquis au prix de votre sang par votre ineffable miséricorde (1). »

Le beau sermon *sur l'Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise*, prêché en 1659, est fondé sur cette religieuse pensée, que les pauvres ne doivent pas être regardés seulement comme des malheureux qu'il faut assister, mais comme les principaux membres de Jésus-Christ, et

« En cette qualité glorieuse, comme des personnes auxquelles il faut *faire la cour*... Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la

(1) Sermon pour la fête de la purification de la Sainte Vierge, 1653.

traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple : mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a anoblie par cette alliance... Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les privilèges de l'Evangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches ! que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume?... Contre cette terrible malédiction, *Malheur à vous, riches !* voici votre unique espérance : il est vrai, ces privilèges sont donnés aux pauvres, mais vous pouvez les obtenir d'eux et les recevoir de leurs mains... Faites-vous, dit Jésus-Christ, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels... Ainsi, le royaume même est entre leurs mains, et les riches n'y peuvent entrer si les pauvres ne les y reçoivent. »

Dans un sermon peu lu *sur l'œuvre des bouillons*, prêché à Metz le 1^{er} novembre 1657, il y a un passage qu'il faut citer pour l'instruction des personnes qui, n'ayant de Bossuet aucune connaissance, répètent vaguement qu'il est pompeux et ne peuvent se figurer « l'aigle de Meaux, » comme elles disent, que déclamant avec emphase « cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! »

« Combien de malades dans Metz ! Il semble que j'entends autour de moi un cri de misère... Leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme. Moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux. Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise ; et tu ne songes pas que je suis souffrant en cette maison, que j'ai la fièvre en cette autre, et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assistes... Et ne me dites point : Les pauvres sont de mauvaise humeur, on ne peut les contenter. — C'est une suite nécessaire de la pauvreté. Sont-ils de plus mauvaise humeur que ceux auxquels Jésus-Christ disait : O race incrédule et dépravée ! jusques à quand vous souffrirai-je ? Amenez ici votre fils. — Mais ils ne se contentent pas de ce que nous leur donnons : ils veulent de l'argent, et non des bouillons, et non des remèdes. — Qui le veut ? c'est l'avarice. Vous n'êtes pas assemblées, mesdames, pour satisfaire à ce que leur avarice désire, mais à ce qu'exige leur nécessité. — Mais il n'y a point de fonds. — C'est la charité des fidèles, et c'est à vous, mesdames, à l'exciter. C'est pour cela que vous vous êtes toutes données à Dieu pour faire la quête... Quoi ! rougirez-vous de demander l'aumône pour Jésus-Christ ? Quand est-ce que vous donnerez, si vous ne pouvez vous

résoudre à demander?... — Mais on ne me donne rien. — O vanité, qui te mêles jusque dans les actions les plus humbles, ne nous laisseras-tu jamais en repos? Jésus se contente d'un liard, Jésus se contente d'un verre d'eau... N'écoutez pas ceux qui disent : Cette œuvre ne durera pas. Elle ne durera pas, si vous êtes lâches ; elle ne durera pas, si vous manquez de foi. »

Ne nous laissons point de citer, puisqu'il s'agit et de faire connaître « la grande prédication chrétienne en France » et de défendre ici la mémoire de Bossuet contre une accusation gratuite qui, si ce n'est pas de la mauvaise foi qu'elle est née, a dans l'ignorance toute sa source :

« Les pauvres meurent de faim. Oui, Messieurs, ils meurent de faim dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels ; nul ne court à leur aide. Hélas ! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère... L'esprit du monde, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s' imagine qu'il n'y a que lui... Je suis. Il n'y a que moi. Toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que pour soi ; et, tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain (1). »

« Avons-nous jamais senti que nous sommes les membres d'un corps ? Qui de nous a languì avec les malades ? Qui de nous a pâti avec les faibles ? Qui de nous a souffert avec les pauvres ? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre le cœur et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable ! si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table ? pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublements dans lesquels tu te glorifies ? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds !

« Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Eglise. Chrétiens, quelles charités ! quelques misérables aumônes, faibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand bra-

(1) *Sermon du mauvais Riche*, 1662.

sier ou une miette de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé (1). »

Bossuet appelle par son vrai nom la fortune injuste de la plupart des riches : c'est *l'usure*, c'est *le vol* ; il n'a pas assez de mépris pour le pécheur qui « croit apaiser Dieu en lui présentant, par aumône, quelque partie de ses *rapines* (2). » Les dames qui, au sein de la misère générale, font de grandes dépenses pour la vanité et la toilette, « traînent dans leurs ornements la subsistance d'une infinité de familles..., portent sur elles la vie et le patrimoine des pauvres (3). »

Comme tous ceux qui ont des yeux pour voir les misères de l'humanité et des oreilles pour entendre ses plaintes, Bossuet a senti l'iniquité au moins apparente, justifiable seulement par la solution chrétienne, de la distribution des biens et des maux entre les hommes, et il a posé la question sociale :

« Quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque ombre de justice : car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence ; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille ni soulager la faim qui le presse ? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes (4) ? »

(1) Sermon pour le jour de la Pentecôte, 1658.

(2) Panégyriques de S. Bernard et de S. Victor.

(3) Sermons *sur l'intégrité de la pénitence*, 1662 ; *sur l'honneur*, 1666.

(4) Sermon *sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise*.

De sa bourse, Bossuet était si charitable que son économe en prenait de l'inquiétude et l'engageait à modérer ses libéralités. « Non, répondait-il, je n'en ferai rien ; je vendrais plutôt tout ce que j'ai (1). »

La conduite et les discours de Bossuet sont donc d'accord pour démentir les personnes qui l'accusent d'une hautaine indifférence aux misères publiques et particulières. Mais, si réelle que fût la charité du grand prédicateur, cette vertu n'est pas le trait principal de son caractère. Ce qui le distingue par excellence, c'est l'*humilité*, et par là Bossuet, quoique gallican, reste bien le type le plus pur du parfait catholique.

La soumission à une autorité extérieure et visible, principe fondamental du catholicisme, favorise l'humilité, qui est devenue, à la longue, chez tous les enfants de l'Eglise romaine, une disposition héréditaire, innée, et moins une vertu qu'une seconde nature. Assurément c'est une sottise de prétendre, avec Lacordaire, que le protestantisme n'a pas produit un seul exemple d'humilité ! mais la simple vérité est que cette vertu chrétienne doit être moins facile et moins commune, là où elle est moins naturelle. Le libre examen ; l'honneur singulier fait à l'intelligence de l'individu, à ces lumières particulières que l'Eglise de l'autorité appelle « le sens propre ; » la recherche directe de la vérité religieuse, aussi bien avec l'assistance du Saint-Esprit que sans cette assistance (car, dans l'un comme dans l'autre cas, l'intermédiaire du prêtre est supprimé et l'homme est en communion immédiate avec Dieu) ; la Bible acceptée par une raison, qui, même lorsque ensuite elle abdique, a dû commencer par être le critique et le juge de la Révélation : toutes ces choses sont des semences d'orgueil. L'humilité, chez les protestants, est donc une vertu acquise plutôt qu'une

(1) Floquet, *Bossuet précepteur du Dauphin et évêque à la cour*, p. 596.

habitude ancienne ; moins spontanée, sinon moins introuvable, que chez les catholiques, elle est, dans la religion du christianisme personnel, d'autant plus remarquable et plus méritoire, toutes les fois qu'elle s'y rencontre.

Jamais grand homme, jamais homme ne fut plus humble et plus naturellement humble que Bossuet. Dans l'abîme de renoncement où toute sa personne s'efface, vraiment, ce n'est presque rien dire que de signaler chez lui, encore une fois, avec l'absence de toute gloriole littéraire, celle de toute ambition, bien qu'il faille suivre un certain ordre en marquant successivement tous ces traits. Il n'a pas remué un doigt pour son propre avancement. Si, dans son extrême vieillesse, malade, presque mourant et se trainant à peine, il a sollicité quelque chose avec une ardeur déplacée, c'était pour un neveu, l'abbé Bossuet, personnage malheureusement peu digne des bontés de son vénérable oncle. Oh ! ce neveu ! Faut-il donc être à court de tout grief sérieux contre Bossuet, pour lui faire un crime d'une démarche indiscrete, dictée par la débonnairété et la faiblesse de l'âge !

Au mois d'août 1695, il était question de Bossuet pour remplir le siège d'archevêque de Paris vacant par la mort de M. de Harlay, et l'une des correspondantes de l'évêque de Meaux, M^{me} d'Albert, témoignait dans ses lettres l'intérêt qu'elle prenait à son élévation.

« Il y a toute apparence, lui répondait-il le 13 du mois, et, pour mieux dire, toute certitude, que Dieu par miséricorde autant que par justice me laissera dans ma place. Quand vous souhaitez qu'on m'offre et que je refuse, vous voulez contenter la vanité ; il vaut bien mieux contenter l'humilité et dire avec David sur cette petite humiliation : *Bonum est quia humiliasti me.* »

Et, le 22 août :

« Vous aurez appris, ma Fille, que la grande expectation (1) du public sur l'archevêché de Paris a été heureusement terminée par la

(1) Attente.

nomination de M. de Châlons, dont je me suis beaucoup réjoui, non seulement parce qu'il est mon ami intime, mais plus encore pour le grand bien qu'un tel pasteur apportera à tout le troupeau. Voilà vos appréhensions finies. Pour moi, je puis vous assurer que je n'ai pas cru un moment que cela pût tourner autrement, et que tous mes souhaits sont accomplis. »

Comme éducateur du Dauphin, Bossuet fut humble et patient. Il ne dédaignait aucune petite besogne, parcourant toute la gamme des études aussi bien primaires que supérieures, depuis la grammaire, les thèmes et les pages d'écriture, jusqu'aux sublimes enseignements de l'histoire universelle. Résolu à n'ignorer aucun détail de ce qu'il devait enseigner à son élève, il suivit les cours d'anatomie du professeur Stenon, qu'il utilisa dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*.

Ce royal disciple, « enfoncé, comme dit Saint-Simon, dans sa graisse et dans ses ténèbres, » était bien le sujet le plus ingrat qui ait jamais exercé la patience d'un maître. Une jolie lettre de l'évêque d'Avranches, adjoint à Bossuet dans la tâche ardue de son éducation, nous ouvre un jour piquant sur ses dispositions pour l'étude. Le jeune prince avait vivement souhaité de posséder un petit *Virgile*, in-32, bijou typographique imprimé à Sedan en 1625; mais ce n'était pas précisément pour le lire. En lui envoyant cette merveille, Huet lui écrivait en latin :

« Le voilà enfin, Monseigneur, le voilà ce *Virgile* tant souhaité ! Ah ! par grâce, qu'il n'en soit point de lui comme d'un *Horace*, de semblable format, sorti des mêmes presses, que naguère je vous offris tout neuf, et que nous voyons présentement en si piteux état, si usé, presque informe ; non point, hélas, qu'il ait été lu, relu, feuilleté par son jeune possesseur, avec avidité, avec amour — non ; — mais le portant dans vos poches, chaque jour, en tous lieux, vous vous en êtes fait un jouet, un projectile, le lançant en l'air, le ramassant pour le jeter de nouveau, en usant, pour tout dire, comme d'une *balle*, et ne le mettant, que je sache, à nul autre usage. »

Bossuet écrivait au maréchal de Bellefonds, le 6 juillet 1677, c'est-à-dire après sept ans d'efforts réitérés et de peine perdue :

« Il y a bien à souffrir avec un esprit si inappliqué. On n'a nulle consolation sensible, et on marche, comme dit S. Paul, en espérance contre l'espérance... Priez pour *mon enfant* et pour moi... Le monde ! le monde ! le monde ! Les plaisirs, les mauvais conseils, les mauvais exemples ! Sauvez-nous, Seigneur, sauvez-nous ! Vous avez bien préservé les enfants de la fournaise ; mais vous envoyâtes votre ange ; et moi, hélas, qui suis-je?... Humilité, tremblement, enfoncement dans son néant propre (1) ! »

L'humiliation volontaire du Fils de Dieu : voilà, dans la prédication de Bossuet, l'idée la plus ancienne, la plus chère, la plus fréquente qu'il ait développée. Elle lui a fourni l'exorde du premier en date de tous ses sermons, un sermon *sur le Jugement dernier*, composé au collège de Navarre en 1643, à l'âge de seize ans :

« Il est comme tombé du sein de son Père dans celui d'une femme mortelle ; ensuite dans une étable, et, de là, par divers degrés de bassesse, jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscurité du tombeau. Mais c'est là qu'il commence à se relever : il ressuscite, il monte aux cieux, il y entre en possession de sa gloire ; et afin que cette gloire qu'il y possède se déclare à tout l'univers, il en descendra un jour en grande pompe et majesté pour juger les vivants et les morts. »

Combien de fois le grand prédicateur n'a-t-il pas repris le même thème, notamment dans l'exorde du panégyrique de S. Thomas de Cantorbéry et dans le premier point d'un sermon de vêtue prêché en 1655 !

Les instances de Bossuet auprès des religieuses de Port Royal qui refusèrent en 1661 de signer le fameux Formulaire, lui ont été reprochées à un point de vue libéral où il n'est pas très juste de se placer pour juger ce parfait catholique. Elles étaient en accord avec sa doctrine de l'humilité, premier devoir de tous les enfants de l'Eglise. Il ne croyait pas que la foi aux vérités

(1) Date indiquée, et 9 septembre 1672.

essentielles du christianisme fût réellement intéressée dans cette affaire; mais l'autorité de l'Eglise avait parlé sur la question de fait : Rome voulait que l'on crût que les cinq propositions condamnées étaient dans Jansénius, et Bossuet demandait aux fidèles de faire sur cet article un simple acte d'humilité. Il rappelle donc aux religieuses de Port Royal qu'elles trouveront dans l'obéissance le repos de leurs âmes et que la vraie grandeur du chrétien est dans son humble soumission :

« C'est une vertu chrétienne et religieuse de soumettre et d'anéantir son jugement propre... Vous trouverez votre sûreté dans le chemin de l'obéissance, en mettant en repos votre conscience sur l'autorité de l'Eglise. Si vous quittez ce sentier unique, outre que vous chargerez votre conscience d'une désobéissance scandaleuse, sachez que, de part et d'autre, vous ne trouverez que des précipices... Ce sentiment vous jetterait peu à peu dans un état bien terrible et vous ferait regarder avec le temps tout l'ordre épiscopal d'un étrange œil. Dans ce dégoût secret de votre cœur contre tout le corps des évêques, que vous verriez unanimement adhérer à un jugement qui vous paraîtrait prononcé contre les Canons, croyez que l'amour de l'Eglise serait exposé, pour ne rien dire de pis, à de grandes tentations... Voilà, mes très chères sœurs, le repos assuré de vos consciences, le dégagement unique des embarras où vous êtes... et peut-être la dernière perfection du sacrifice de dépouillement et d'abnégation de vous-mêmes, que vous avez voué à Dieu solennellement au jour de votre profession. »

Comme terme effrayant de la moindre pensée, du moindre acte de résistance à l'autorité de l'Eglise, Bossuet aperçoit donc l'hérésie avec tous ses précipices : s'il y a jamais eu un jugement logique, c'est celui-là.

Et pourtant, comment croire qu'il soit possible à un catholique intelligent, même au plus humble, d'abdiquer à tel point son « sens propre » qu'il demeure entièrement soumis à toutes les décisions de l'Eglise, quelles qu'elles soient, puisque enfin Bossuet a été, sinon janséniste, du moins gallican, contre Rome, et puisqu'il

écrivait à son ami, M. de Rancé, abbé de la Trappe, le 30 octobre 1681 :

« Les affaires de l'Eglise vont très mal. Le Pape nous menace ouvertement de constitutions foudroyantes, et même, à ce qu'on dit, de formulaires nouveaux. Une bonne intention avec peu de lumières, c'est un grand mal dans de si hautes places. »

Et, précédemment, à M. Dirois, docteur en Sorbonne :

« Votre lettre me fait une peinture de l'état présent de la cour de Rome, qui me fait trembler. Quoi ! Bellarmin y tient lieu de tout et y fait seul toute la tradition ! Où en sommes-nous si cela est, et si le Pape va condamner ce que condamne cet auteur ? Jusqu'ici on n'a osé le faire, on n'a osé donner cette atteinte au Concile de Constance, ni aux papes qui l'ont approuvé. Que répondrons-nous aux hérétiques, quand ils nous objecteront ce concile et ses décrets répétés à Bâle avec l'expresse approbation d'Eugène IV, et toutes les autres choses que Rome a faites en confirmation ? »

Mais les révoltes de la raison individuelle sont, il faut le croire, une tentation de l'Esprit malin, que Bossuet pouvait combattre par la prière et qui n'altèrent point son humilité fondamentale.

Il était choqué d'un certain orgueil spirituel, mêlé de vanité littéraire, qu'il croyait sentir chez Calvin. Pour lui, plus il se voyait élevé en dignité, en science, en autorité sur ses frères, plus sa responsabilité l'accablait, et il se faisait d'autant plus petit devant Dieu qu'il était plus grand devant les hommes.

Il ne pouvait comprendre l'imprudence d'une « jeunesse emportée, » qui ambitionne les charges sans considérer si elle sera capable de remplir les obligations qu'elles imposent :

« Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler... On croit que c'est assez de monter sur le trône de Pharaon, comme Joseph, pour gouverner l'Egypte ; mais il faut, comme lui, avoir été dans le cachot avant que d'être le favori de Pharaon (1). »

(1) Oraison funèbre de Nicolas Cornet. — Sermon pour le jour de Pâques, 1681.

La gravité du péché augmente avec l'importance du pécheur dans l'Eglise : voilà pourquoi Bossuet, se sentant lui-même, comme S. Paul, « le premier des pécheurs, » était si profondément pénétré des redoutables obligations du sacerdoce, « état de servitude, de pénitence et de gémissment. »

« Le péché des chrétiens est plus grand ; des catholiques, des prêtres ; et, puisqu'il faut aussi prononcer ma condamnation de ma propre bouche, des évêques... Moi donc, à qui Dieu a commis le soin de ce diocèse, et à qui, tout indigne que je suis, Dieu a mis cette charge sur les épaules, qui me fait gémir et soupirer à toutes les heures du jour, par la pesanteur du poids qui m'accable, estimant mes épaules trop faibles pour le pouvoir porter ; moi qui me rends tous les jours, par mes péchés, digne des plus grands châtimens de la colère de Dieu... dans quel désespoir ne me jetterait pas le nombre infini de mes crimes ? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, et l'incroyable difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne ; quand je jette les yeux sur la profondeur immense du cœur humain, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues, dont nous n'avons nous-mêmes nulle connaissance : je frémis d'horreur, fidèles, et j'ai juste sujet de craindre qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes. Et quand même je serais très juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtra pas devant votre face ? Et qui serait celui qui pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux ? Si le grand apôtre Saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance qu'il ne se sent point coupable en lui-même, ne laisse pas de craindre de n'être pas justifié devant vous, que dirai-je, moi misérable ? et quels devront donc être les troubles de ma conscience ? Mais, ô mon Pontife miséricordieux, mon Pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité (1) dans mon âme. Non, tant que je pourrai embrasser votre croix, jamais je ne perdrai l'espérance (2). »

Comme le devoir des sujets est d'obéir aux lois du prince, lors même qu'il serait injuste et tyrannique, le

(1) C'est-à-dire : une sérénité certaine.

(2) Esquisse d'un sermon sur l'évangile de l'aveugle-né, appartenant à la dernière époque du ministère de Bossuet. — Conférence aux Ursulines de Meaux sur la perfection religieuse. — Sermon sur la vertu de la croix de Jésus Christ, 1653.

devoir des fidèles est d'écouter l'instruction de leur pasteur, même si sa conduite est indigne (1). Mais quelle honte pour celui-ci quand sa vie, contredisant ses discours, n'est pas la principale partie, et la plus éloquente, de sa prédication ! Dans son humilité chrétienne, Bossuet se regardait comme un simple « canal, » impur lui-même et souillé, d'une vérité céleste qui pouvait faire à autrui quelque bien par la bénédiction de Dieu :

« Je suis bien aise que mes lettres vous aient édifié. Dieu m'a donné cela pour vous, et vous en profiterez mieux que moi, pauvre canal où les eaux du ciel passent, et qui à peine en retient quelque goutte. Priez Dieu pour moi sans relâche, et demandez-lui qu'il me parle au cœur (2). »

L'abbé de Saint-André, vicaire général de Meaux, et le supérieur du séminaire étant près de lui dans sa dernière maladie,

« Il voulait bien, raconte le premier, nous consulter quelquefois sur des choses qui regardaient sa conscience et son état présent. Et comme je lui disais que j'étais étonné qu'il voulût bien me consulter, lui à qui Dieu avait donné de si grandes et de si vives lumières : Détrompez-vous, disait-il, il ne les donne à l'homme que pour les autres, le laissant souvent dans les ténèbres pour sa propre conduite (3). »

Les lettres au maréchal de Bellefonds renferment ce qu'on peut appeler la confession de Bossuet, et sa confession la plus intime. Etrange chose que cette correspondance ! Quel chrétien était donc cet homme de guerre pour que le grand évêque lui ouvrît ainsi tout son cœur ? Il y a, dans ces confidences du dernier des Pères de l'Eglise à un simple laïque sans autre titre à un pareil honneur que sa profonde piété, une rare saveur d'édification où nous goûtons je ne sais quoi de bien autre-

(1) Sermon sur les vaines excuses des pécheurs, 1660.

(2) Au maréchal de Bellefonds, 3 mars 1674.

(3) Cité par M. Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, t. II p. 386.

ment exquis que s'il eût observé les règles ordinaires de la discipline catholique :

« Hélas ! quand réparerons-nous le mal que nous faisons et que nous faisons faire ? Toutes nos paroles et tous nos regards sont féconds en maux et les répandent de tous côtés : aux uns nous causons du chagrin (1), nous portons les autres à aimer le monde. Nous témoignons ou des attachements faibles ou des dégoûts dédaigneux ; nous n'avons rien de mesuré, parce que nous n'avons pas en nous la charité qui règle tout, et notre dérèglement dérègle les autres. Nous inspirons insensiblement ce que nous sentons en nous-mêmes ; et nous paraissions en tout nous aimer si fort, que nous poussons par là tous les autres à s'aimer eux-mêmes... Cette sorte de corruption que nous inspirons sans y penser..., qui se répand par l'air du visage et jusque par le son de la voix : c'est celle-là, plus que toutes les autres, qui doit nous faire écrire souvent : Ah ! qui connaît les péchés ? Pardonnez-moi, Seigneur, mes fautes cachées et celles que je fais commettre aux autres. Jusqu'à ce que la vérité règne en nous, le mensonge et la vanité sortent de nous de toutes parts pour infecter tout ce qui nous environne (2). »

Mais voici quelque chose de plus surprenant encore que cette humble confession d'un grand homme d'Eglise à un homme d'épée. Le reproche le plus grave que les protestants sérieux aient fait de tout temps au catholicisme, c'est de se contenter trop aisément de la superficie, d'admettre comme suffisante la vertu extérieure des rites, des pratiques et des sacrements, et il faut reconnaître que, si ce reproche n'est pas toujours fondé, trop souvent il a eu, au moins, beaucoup d'apparence. Mais jamais la Réforme n'aurait pu songer à l'articuler, et je déclare sans ambages que je cesserais même d'apercevoir la profonde raison chrétienne de l'hérésie protestante, si tous les catholiques avaient ressemblé à Bossuet. Il est trop vrai, malheureusement, qu'il n'a pas

(1) Ce mot a, dans la langue de Bossuet, un sens qu'il a lui-même défini : « Le *chagrin* met dans le cœur de l'aigreur et de l'amertume, il fait agir par passion et par humeur. » (*Premier avertissement aux Protestants*). — « Repentez-vous, demandez pardon avec douleur, mais sans *chagrin*. » (Lettre à M^{me} du Mans, 28 octobre 1694).

(2) 27 janvier 1674.

osé franchir le dernier pas et rompre net avec la superstition de l'*opus operatum* (1); il croyait, par exemple, que les petits enfants morts sans avoir reçu le baptême ne sauraient « participer en aucune sorte à la grâce de la Rédemption (2); » mais il n'y avait pas là de quoi justifier le schisme, puisque les Luthériens partagent avec lui cette triste erreur. Le plus généralement et sauf quelques articles d'ordre assez secondaire, le grand orateur du catholicisme évangélique s'élève avec une gravité toute spiritualiste et presque protestante contre l'espèce de paganisme qui tend à faire consister la religion dans un culte matériel.

« Ne sommes-nous pas convaincus d'idolâtrie, s'écrie-t-il dans le *Panégérique de saint Victor*, lorsque, ayant le cœur éloigné de Dieu, nous croyons néanmoins l'honorer par certaines prières réglées que nous faisons passer sur le bord des lèvres par un murmure inutile?... Eh quoi ! le Dieu des chrétiens est-ce un Dieu qui se paie de vaines grimaces ou qui se laisse corrompre par les présents ? »

Et, dans le sermon *sur la véritable conversion*, prêché en 1668 :

« On croit pouvoir se défaire de ses mauvaises inclinations comme d'un habit qu'on prend et qu'on quitte quand on veut... Il est facile de peindre sur son visage et dans son imagination alarmée l'image d'un pénitent... C'est le cœur qui doit être brisé au dedans... Vous n'entendez donc pas quel secret venin coule dans les branches, quand la racine de l'intention n'est pas ôtée, quand le fond de la volonté n'est pas changé ? »

En 1681, dans son sermon de Pâques, il revient sur la même pensée :

« La mort vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent, comme à un Antiochus ; vous serez alarmés et non convertis ; votre âme sera jetée dans un trouble irrémédiable ; et incapable, dans sa frayeur, de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau court sur la pierre sans la pénétrer. Ainsi il n'y aura plus pour vous de miséricorde. »

(1) C'est-à-dire l'influence magique des sacrements.

(2) *Exposition de la doctrine catholique. — Défense de la tradition et des saints pères.*

Même dans les sujets spéciaux à la prédication catholique, Bossuet réclame avec énergie le culte spirituel de Dieu, la conversion morale du cœur, et ne devrais-je pas ajouter que c'est alors qu'il y met le plus d'insistance ? Voici, par exemple, ce que nous lisons dans un sermon de 1669 *sur la dévotion à la Sainte Vierge* :

« Celui-là est inquiet s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées ou s'il manque quelque *Ave Maria* à la dizaine : je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise ! je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais qui pourrait supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue, et qu'il foule aux pieds sans scrupule les plus saints devoirs du christianisme... ? Ecoutez ce que le Saint-Esprit a dit de vos œuvres et de vos dévotions superstitieuses : *Ils ne cherchent pas la justice et ne jugent pas droitement. Ils mettent leur confiance dans des choses de néant, et ils s'amuse à des vanités...* Telle est la juste sentence que le Saint-Esprit a prononcée contre ceux qui mettent leur dévotion dans des pratiques si minces, permettez-moi la liberté de ce mot... Leur piété superficielle ne sera pas capable de les couvrir, et leur pauvreté leur fera honte. »

Le mot *conversion* est un de ceux que Bossuet, comme les prédicateurs chrétiens du protestantisme, répète le plus souvent, dans un sens qui n'a rien de commun avec le sens vulgaire : changer de religion. Il signifie régénération ou nouvelle naissance, et ce n'est ni le baptême, ni la première communion, ni aucun acte extérieur, qui peut faire naître le chrétien à la véritable vie : c'est une profonde crise, religieuse et morale, par laquelle il change en foi personnelle, intime et vivante ce qui n'était jusqu'à cette heure qu'une froide croyance héréditaire. Un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence sacrée, prêché par Adolphe Monod à Lyon d'abord, puis dans le petit temple de Mens en 1834, a pour titre : *Combien le chrétien inconverti est misérable aux yeux de Dieu*. Or, il résulte d'une lettre de Bossuet au maréchal de Bellefonds (22 janvier 1678)

qu'agé de plus de cinquante ans, ce grand chrétien, dans son humilité profonde, ne se croyait pas encore *converti* :

« Je vous prie, quand vous verrez l'abbé de Rancé, de le prier de redoubler ses prières pour moi et de demander à Dieu *ma conversion*. »

Dans tout ce que Bossuet a écrit, aucun mot n'est plus saisissant que celui-là, à moins que ce ne soit ce qu'il écrivait quatre ans plus tard à l'abbé de la Trappe lui-même (8 juillet 1682) :

« Priez Dieu qu'allant tout de bon commencer mes fonctions dans mon diocèse, *je commence une vie chrétienne* et épiscopale, et que je ne scandalise pas du moins le troupeau dont je devrais être la forme et le modèle. »

Que dites-vous, lecteur, de ce grand vieillard, qui, « averti par ses cheveux blancs du compte qu'il doit rendre de son administration, » parle de *commencer* une vie « sainte » et de *ne pas scandaliser* le troupeau qu'il doit « nourrir de la parole de vie ? (1) »

Aucun protestant n'a mieux connu sa Bible que Bossuet et n'en a plus recommandé la lecture, aux prêtres d'abord et quelquefois même aux fidèles (2), bien que l'étude directe des livres saints par le laïque inspire à l'église catholique une défiance qu'on ne saurait dire injustifiée, quand on songe que la Réforme du XVI^e siècle en est sortie et qu'une hérésie nouvelle peut toujours naître d'un examen librement fait sans guide et sans contrôle.

« Il n'y a qu'à voir son Nouveau Testament et sa Bible, écrit l'abbé Ledieu, pour se convaincre de l'usage continuel qu'il en faisait. Quoiqu'il sût presque par cœur le texte de la Sainte Ecriture, il ne cessait de le lire et relire tous les jours de sa vie et d'y faire de nouvelles remarques... Il disait aux prêtres : Que ce livre ne sorte jamais

(1) Oraison funèbre du prince de Condé, 1687.

(2) Voyez ses lettres de direction.

de vos mains... Quand il avait à traiter quelque dogme, il reprenait son Nouveau Testament et il le lisait avec une aussi grande assiduité que s'il ne l'eût jamais ouvert... On le voyait dans ses petits et longs voyages (car il travaillait partout), on le voyait dans sa chambre, à la messe et ailleurs, l'Evangile à la main... C'était une chose établie, dans toutes ses maisons, à la ville et à la campagne, de trouver partout sur son bureau une Bible et une Concordance... Pendant sa dernière maladie, quinze mois durant, il n'a trouvé de soulagement et de consolation que dans la lecture des saints livres. »

« Quittant un jour la supérieure d'une sainte communauté de Meaux avec ce mot : Priez Dieu pour moi, et cette fille, pleine de mérite et de vertu, lui ayant dit à son tour : Que lui demanderai-je ? il répliqua : Que je n'aie point de complaisance pour le monde. Tant il craignait la tentation d'altérer la parole de Dieu, qu'il se sentait chargé, comme S. Paul, de prêcher avec une entière sincérité (1). »

L'abbé de Saint-André, curé de Varedes et vicaire général de Meaux, nous a laissé une relation de la mort de Bossuet, dont je me bornerai, pour finir cette étude, à transcrire quelques passages, avec les notes du Journal de Ledieu ; car il faut se garder d'altérer par aucun commentaire la simplicité des grandes choses :

« Sa principale occupation était la lecture de l'Ecriture sainte ; et ceux qui l'approchaient aussi bien que moi savent que nous lui lûmes dans ces commencements presque tout le Nouveau Testament, et plus de soixante fois l'évangile de S. Jean, particulièrement le XVII^e chapitre... N'étant plus en état de dire la messe, il l'entendait tous les jours, et il purifiait sa conscience par le sacrement de pénitence et communiait souvent, ne manquant jamais de dire son bréviaire ; il continuait tous les jours la lecture de l'Ecriture sainte ; je lui ai lu jusqu'à cent fois un même chapitre, tant il y trouvait de consolation... Il me dit qu'il fallait que nous priassions Dieu ensemble ; souvent, ajouta-t-il, mais peu à la fois, à cause de mes douleurs... Il se renfermait beaucoup en lui-même, parlant peu, mais écoutant avec beaucoup d'attention ce qu'on lui disait et ne voulant entendre parler que de ce qui le pouvait porter à Dieu. Une personne lui ayant dit que quelques évêques et d'autres gens de qualité étaient venus pour le voir et pour lui témoigner la part qu'ils prenaient à ses douleurs, que toute l'Eglise ressentait, puisqu'il en avait toujours été le défenseur, j'étais présent quand il lui répondit : Eh ! mon Dieu, parlez-moi

(1) Mémoires et fragments de l'abbé Ledieu.

de mes péchés, et priez Dieu qu'il me les pardonne et qu'il me fasse la grâce de chanter éternellement ses miséricordes. Pour mes douleurs, elles ne sauraient être trop grandes... Mon Dieu, que je souffre ! Mon Dieu, que je souffre !... Il parlait peu, quoiqu'il fût en état de le faire, parce qu'il était persuadé que le temps était venu pour lui d'écouter et de se laisser instruire comme un simple fidèle, après avoir instruit l'Eglise pendant toute sa vie. »

Il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans. Deux ans avant sa mort, il recueillait dans un dernier discours « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint, » pour dire à son troupeau :

« Je veux que vous vous souveniez qu'un certain évêque, votre pasteur, qui faisait profession de prêcher la vérité et de la soutenir sans déguisement, a recueilli en un seul discours les vérités capitales de notre salut. »

Ces vérités « capitales, » c'était, comme il l'avait encore expliqué un peu auparavant, que la charité est la vie du chrétien, que sans elle, selon S. Paul, *il n'y a point d'œuvres vraiment chrétiennes*, qu'« il faut donc s'affermir dans l'amour de Dieu pour être véritablement chrétien, et établir en soi le règne de la charité pour pouvoir mériter le royaume éternel. »

« Je n'ai plus de force que pour m'occuper de l'amour de Dieu. Dieu nous a aimés : c'est toute la doctrine de l'Evangile ; aimons Dieu : c'en est toute la morale. Sachant à peine si je pourrai me faire entendre, je recueille le peu de forces que j'ai pour invoquer avec vous l'amour éternel et infini de Dieu. »

C'est en ces termes que parlera, à son tour, sur son lit de mort, le 30 mars 1856, le grand prédicateur protestant dont je vais maintenant raconter la vie, Adolphe Monod.

III

LE GRAND PRÉDICATEUR PROTESTANT

Vie d'Adolphe Monod

Adolphe Monod naquit à Copenhague, en 1802, d'un père suisse et d'une mère d'origine hollandaise. Jean Monod et Louise de Coninck eurent douze enfants, pour compter seulement ceux qui vécurent, fondateurs eux-mêmes d'une famille si nombreuse qu'on peut la comparer aujourd'hui, soit, comme la postérité bénie de Jacob, aux étoiles du ciel et au sable qui est au bord de la mer, soit, si sa multiplication fait horreur, à une « plaie d'Egypte (1). » Adolphe était le sixième des douze et mourut le premier.

M. Monod, le père, était pasteur. Il prêcha d'abord dans la petite église française de Copenhague, fondée par des réfugiés protestants. En 1808, il vint s'établir avec sa famille à Paris et continua d'y exercer le saint ministère jusqu'en 1836, année de sa mort.

L'état du protestantisme français, au commencement du XIX^{me} siècle, était celui qui devait naturellement succéder à une longue période, enfin close, de luttas et de souffrances. Les protestants, heureux de la liberté qu'ils avaient si chèrement achetée, en jouirent quelque

(1) Edouard Drumont, *La France juive*.

temps dans une paix profonde, écartant, comme un affreux rêve, jusqu'à la pensée des questions irritantes qui leur avaient valu tant de maux. Il est bon d'oublier ainsi ses misères, de goûter après l'orage la délivrance et le repos. On peut le faire dans un sentiment de pieuse reconnaissance ; mais le danger d'un calme si doux, c'est de porter au sommeil, et le protestantisme français ressemblait à un homme qui, jeté sur la côte par la tempête, épuisé, brisé de fatigue, tombe à genoux, embrasse la terre ferme et s'endort en remerciant Dieu.

Dans le *Panegyrique de saint Victor*, Bossuet nous fait une vive peinture de l'état comparé de l'Eglise pendant les persécutions et après :

« Quand est-ce que l'Eglise a eu des enfants dignes d'elle et a porté des chrétiens dignes de ce nom ? C'est lorsqu'elle était persécutée ; c'est lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables, prononcées contre elle ; qu'elle voyait, dans tous les gibets et dans toutes les places publiques, de ses enfants immolés pour la gloire de l'Evangile. Durant ce temps, messieurs, il y avait des chrétiens.... Les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions. Maintenant la paix est venue, et la discipline s'est relâchée ; le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie... S'il est ainsi, chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme : Seigneur, rendez-nous les tyrans, rendez-nous les Domitiens et les Nérons ! »

Si les protestants du premier empire, devenus libres et tranquilles, manquèrent bientôt de ferveur, cependant on leur ferait tort en les prenant pour de simples incrédules. Ce qu'on a par la suite appelé *rationalisme*, enfin *libéralisme*, était, pour qui entend le sens exact des mots, aussi étranger qu'une foi vive à leur premier état d'âme et d'intelligence. Les théologiens ont inventé pour définir cet état moral un terme qui paraît d'abord beau et mystérieux, mais qui exprime, au

contraire, tout ce qu'il y a de plus superficiel et de moins compliqué en matière de croyance : c'est le terme de *supranaturalisme*.

Imaginez un enfant auquel on a enseigné les vérités surnaturelles du christianisme : naturellement, il y croit sans peine, n'ayant pas encore atteint l'âge de la réflexion et, par suite, du doute. Mais supposez que cet enfant reste enfant toute sa vie : il continuera de croire, d'une foi sans profondeur et sans sérieux, qui n'a rien de comparable à la foi victorieuse du doute, et qui est même moralement très inférieure à une certaine incrédulité douloureuse ou résignée. C'est ainsi que croyaient les protestants de cette époque de sommeil.

Ils adoraient « le divin fondateur du christianisme, » comme on disait depuis Rousseau ; ils ne niaient nullement qu'il fût « mort pour nos péchés » et même « ressuscité pour notre justification ; » mais ils ne comprenaient guère ce que cela voulait dire, et ils n'avaient garde de s'en inquiéter. Ils ne pénétraient pas davantage le sens intime des mots *régénération*, *nouvelle naissance*, et l'étonnante prière de Bossuet demandant à Dieu sa *conversion* (1) leur eût paru moins édifiante que bizarre. Ils étaient persuadés que les doctrines pour lesquelles leurs pères avaient enduré la persécution et la mort étaient de belles doctrines, dont il fallait conserver le dépôt avec un respect filial ; mais, puisque ces doctrines avaient enfin conquis leur place au soleil, le meilleur moyen de leur rendre service et hommage n'était-il pas de les accepter sans contrôle, sans les approfondir, ce qui eût risqué de les remettre en question ? Et que peut-il y avoir de plus respectueux, quand on a reçu un dépôt sacré, que de ne pas se permettre d'y toucher, d'y regarder seulement ?

(1) Voir page 150.

C'est pourquoi la prédication évitait de parler du dogme, non par incrédulité, mais par prudence et par scrupule, parce qu'elle en voyait moins l'avantage que les inconvénients. Elle se renfermait dans ces lieux communs de morale qui ont fait dire à Joseph de Maistre qu'un pasteur protestant n'est qu'un monsieur de bonne compagnie débitant en chaire des choses honnêtes ; et, en effet, cette belle morale, où des esprits légers et profanes veulent faire consister l'essentiel de l'éloquence sacrée, n'a qu'un tort : c'est que la chaire chrétienne qui s'en contente ne conserve plus rien qui la distingue d'une chaire de philosophie, en sorte que l'Etat peut faire l'économie des prêtres et des pasteurs, des églises et des temples, les professeurs et les athénées suffisant désormais à l'évangélisation laïque des masses.

C'est dans ce milieu de tiédeur religieuse, très honnête, très sage et très douce, qu'Adolphe Monod fut élevé. Son père était un homme excellent, un vrai chrétien, si « la religion pure et sans tache, comme dit l'apôtre S. Jacques, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions et à se conserver immaculé des souillures de ce monde. » Je me figure la prédication de Jean Monod (1) comme ayant dû être assez semblable pour le fond, avec moins de talent sans doute, à celle d'un homme de beaucoup d'esprit qui fut son collègue ainsi que celui de ses fils, qui passait, bien à tort, vers 1850, pour le rival d'éloquence d'Adolphe Monod et que les orthodoxes du temps de ma jeunesse haïssaient comme un affreux libéral, mais qui n'a mérité

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

(1) Jean Monod ne publia qu'un seul de ses sermons, prononcé à l'occasion du retour des Bourbons. (*Encyclopédie des sciences religieuses*. Article de N. Recolin).

Athanase Coquerel, père, (c'est de lui que je veux parler) n'était pas un libéral comme ses fils, c'était plutôt un *supranaturaliste* ; ses sermons contiennent des affirmations tacites ou expresses des choses surnaturelles de la religion révélée, qu'un inquisiteur de la foi serait obligé en bonne justice de trouver suffisantes. Mais il salue ces choses en passant plutôt qu'il ne les prêche ; elles ne sont ni la matière ni l'âme de sa prédication, et il les écarte même comme un luxe plus encombrant qu'utile pour l'instruction purement morale et pratique qu'il se propose. C'est à peu près ainsi que Jean Monod devait prêcher en chaire ; c'est certainement ainsi (nous en verrons tout à l'heure une preuve amusante) qu'il prêchait au sein de sa famille et qu'il endoctrinait son fils Adolphe. Sa foi était celle du petit enfant ; et il n'y a pas d'état plus heureux, il n'y en a pas de plus sage, à la condition qu'il se prolonge, par la bénédiction du ciel, dans un demi-sommeil de la conscience et de la réflexion, qui n'est point, à coup sûr, un signe de force, mais qui est rempli de douceur, et qui, pour les belles âmes innocentes portées naturellement au bien, est la santé même et la souveraine félicité.

Le caractère primitif d'Adolphe Monod était une humeur gaie, une grande ardeur à tous les jeux et moins de facilité naturelle pour l'étude qu'une sérieuse volonté de réussir animée par un vif amour-propre.

« Je crois, écrivait-il, déjà âgé de 22 ans, à l'un de ses anciens professeurs, je crois que mon plus grand malheur est que je suis trop impatient, et que j'exige de moi plus que je ne puis faire ; ce qui m'entretient dans un *désappointement* continuel, en sorte que plus mes projets sont beaux et moins l'exécution y répond. Je travaille comme les Athéniens faisaient la guerre ; et il me semblait il y a quelques jours, en lisant Démosthène, que ce reproche m'était adressé à moi-même : « Craignant toujours de ne pas faire assez, vous vous proposez dans vos décrets les choses les plus grandes, et puis vous n'exécutez pas même les plus petites. Il vaudrait mieux commencer

« par faire peu, et, si cela ne suffit pas, ajouter ensuite ce qui manque (1). »

Notons, à titre de curiosité, une particularité qui m'étonne toujours, mais qui n'est pas très rare, paraît-il, chez les grands orateurs, non plus que chez les grands poètes. Cet homme qui a su tirer de la langue française quelques-uns des plus beaux sons qu'elle ait jamais rendus, ce maître des périodes harmonieuses et de la diction juste, dont la voix profonde, « au timbre d'or, » n'était comparable qu'à celle de Berryer (2), n'avait pas le moindre sens musical, comme presque toute sa famille, d'ailleurs. « Notre maître, dit-il dans une lettre à sa mère, a vu peu de jeunes gens qui eussent aussi peu d'idée de ce que c'est que la musique et aussi peu d'oreille. »

Ce fut probablement l'exemple de son père et de son frère aîné qui attira vers la carrière pastorale Adolphe Monod ; il ne semble pas que ce fût, à ce moment de sa vie, la ferveur religieuse. Cependant on rapporte un mot qu'il aurait dit étant enfant : « Je veux prêcher aux impies, je les effrayerai du haut de la chaire. » Aussitôt qu'il eut résolu de se faire pasteur, il dirigea vers ce but unique le désir de se distinguer, que je viens de signaler comme un trait fondamental de son caractère ; il y appliqua tout l'énergique effort qui lui faisait dire plus tard, peut-être avec trop de modestie, que, s'il avait obtenu quelque succès en ce monde, c'était moins par la richesse d'une nature exceptionnelle que par un travail plus qu'ordinaire. Il adressa à ses parents, à l'occasion de son quinzième anniversaire, une pièce de vers enthousiastes qu'il intitula : *Ma vocation*, et où il annonçait, dans le style vieillot de l'époque, sa ferme intention

(1) Lettre à M. le professeur Chenevière, 16 janvier 1825.

(2) E. de Pressensé, *Etudes contemporaines*.

De marcher sur les pas du plus tendre des pères...
Et je demande au ciel, pour prix de mes efforts,
De montrer qui je suis et de quel sang je sors !...
Oh ! si par un effet de sa bonté suprême,
Mon Dieu me permettait de ramener à lui
Un frère, un malheureux dans le crime endurci :
O bonheur ! ô transports de la plus douce joie !...

Il fit ses études théologiques à Genève, de 1820 à 1824. La théologie qu'on lui enseigna, dans cette vieille capitale du protestantisme, était ce *supranaturalisme* superficiel dont l'attitude en face des mystères et des faits miraculeux de l'Evangile est une adhésion froide et respectueuse qui ne les nie point, mais ne les approfondit pas et n'en tire rien pour le bien spirituel des âmes. Le grave jeune homme s'en étonnait ; il a défini avec esprit cette nuance particulière de l'indifférence religieuse :

« Les pasteurs de Genève, disait-il, traitent quelquefois en chaire de Jésus-Christ, de l'amour que nous lui devons, de son exemple, de sa rédemption si incompréhensible... Mais c'est plutôt comme une sorte de concession qu'ils font à l'orthodoxie que comme des choses qu'ils s'appliquent et qu'ils veulent appliquer à leurs auditeurs, et ils semblent *avouer* certains dogmes plutôt que les *sentir*. »

Plusieurs ministres ou professeurs de la Faculté étaient franchement « sociniens, » comme les eût appelés Bossuet. L'église était morte ou endormie. Mais il y avait dans la ville un petit groupe de trois cents dissidents méthodistes, dont le centre était la famille Gaussen, que notre étudiant fréquenta. « Il y a chez ces gens-là, écrivait-il à sa mère, un sérieux, un zèle, un dévouement, une conviction qui me frappe et me fait honte de ma froideur. »

Très résolu d'être sincère et de ne jamais dépasser dans ses expressions la mesure exacte de ce qu'il croyait, il écrivit une thèse latine dont les tendances libérales l'inquiétaient lui-même ; mais il voulait, avant tout, ne rien avancer contre sa conscience. « Ma thèse sera faite

consciencieusement. Si j'arrive à des résultats trop libéraux, je ne publie pas en français, décidément je ne publie pas. Je ne veux pas scandaliser des personnes pieuses... » Cette thèse avait pour titre : *Considérations sur la nature de l'inspiration des apôtres* ; on y trouve cette proposition hétérodoxe : *Apostoli quædam ignorabant, in nonnullis errabant* (il y a des choses que les apôtres ignoraient, et plusieurs dans lesquelles ils se sont trompés.)

Ses débuts dans la prédication ne furent point heureux. Un de ses professeurs lui dit : « Vous ne serez jamais orateur. » Déconcerté par cette parole, mécontent du résultat de ses études théologiques, impuissant à mettre l'harmonie entre les aspirations de son âme et les conquêtes de son intelligence, il eut une heure de grand découragement :

« Mon peu de succès m'afflige. Une ambition au-dessus de mes forces me travaille et me rend malheureux, parce que je sens qu'elle ne peut être satisfaite ; un sentiment vague de vide et de mécontentement me poursuit ; mon amour-propre devient chaque jour plus vif et mes bons sentiments languissent (1). »

Ce ne fut qu'une défaillance momentanée de la volonté. M^{me} Monod, ne sachant que conseiller à son fils, avait paru admettre un instant l'avis qu'il ferait mieux de renoncer au saint ministère ; mais lui-même la rassura bientôt : « Ta lettre m'est tombée des mains... Je crois que tu n'as voulu que m'éprouver et non point me donner sérieusement un conseil si peu maternel. » Reprenant toute son énergie, il consacra plusieurs mois d'une application extraordinaire à la composition de son second sermon.

« Le succès éclatant qu'il obtint cette fois rassura pleinement le fils et la mère ; les professeurs et les étudiants de Genève saluèrent en

(1) A sa mère, 23 décembre 1823.

lui un véritable orateur ; les noms mêmes de Saurin et de Massillon furent rappelés dans la critique qui fut faite du discours (1). »

Comme tous les apprentis prédicateurs, Adolphe Monod lut dans sa jeunesse beaucoup de sermonnaires, Saurin surtout, auquel il a visiblement emprunté certaines formes de développement (2).

« Saurin ! Saurin ! C'est à toi qu'est la première place. Massillon est plus élégant et plus onctueux ; Bossuet est plus sublime, mais tu es le plus éloquent (3) ! »

Adolphe Monod parle toujours de Bossuet avec le respect convenable (4) ; mais il ne paraît pas l'avoir vraiment connu ; je crois qu'il n'avait lu que ses chefs-d'œuvre classiques ; on trouve fort peu de souvenirs certains du grand orateur catholique dans sa prédication (5), et cela est d'autant plus remarquable qu'Adolphe Monod est de tous les prédicateurs non seulement protestants, mais ayant prêché en langue française, à la fois le plus voisin de Bossuet par la hauteur où son éloquence s'est élevée, et le plus semblable à Bossuet par la belle rigueur d'une doctrine inflexible, constamment maintenue dans son inexorable intransigeance, d'une part, contre les philosophes qui veulent rendre l'Evangile raisonnable, d'autre part, contre les pécheurs qui font du Dieu de bonté, mais aussi de justice, un

(1) N. Recolin, *Encyclopédie des sciences religieuses*.

(2) Voir, par exemple, dans le sermon pour le Jeûne de 1707, le refrain : « Je ne prononce rien, je ne décide rien, je vous laisse vous-mêmes les juges de votre conduite, » et dans *Etes-vous un meurtrier ?* : « Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même. »

(3) Lettre du 31 octobre 1826.

(4) On lit pourtant, dans le premier de ses cinq discours sur saint Paul : « Ne craignez pas de ma part un panégyrique, où le saint du jour usurpe la place réservée à son maître et au nôtre. » Si c'est une allusion au *Panégyrique de saint Paul*, par Bossuet, elle est injuste et procède d'ignorance.

(5) Par exemple, ce passage dans *la Crédulité de l'incrédule* : « Laissez-le croire, ce jour du Christ, etc., » réminiscence d'un endroit célèbre de l'*Oraison funèbre du prince de Condé*.

vieillard débonnaire et presque imbécile, un aïeul indulgent aux crimes de sa race. Il avait d'ailleurs plus de sympathie pour Fénelon que pour Bossuet, suivant dans cette prédilection le préjugé commun, qui, séduit par de faux semblants et par l'apparente humilité de l'habile homme, a toujours cru voir dans l'archevêque à la voix douce un esprit plus vraiment chrétien que dans son rude et franc adversaire. De Bourdaloue je ne vois pas qu'il ait dit un seul mot ; j'aime mieux son silence que la longue étude de Vinet, qui, après le cardinal Maury, après tous les critiques, reconnaît la froideur, la monotonie, la sécheresse de ce fin moraliste, de ce pur écrivain, de ce bon compositeur de discours sages, bref, tous les défauts les plus opposés à l'idée de la véritable éloquence, et puis conclut (je n'ai jamais compris pourquoi) qu'il fut un grand prédicateur.

Entre 1824 et 1827, Adolphe Monod traversa dix-huit mois environ d'une profonde crise religieuse, extrêmement importante dans l'histoire de la formation du plus parfait des prédicateurs protestants.

Théoriquement, le catholicisme n'a pas besoin de ces luttes tragiques, parce que la foi catholique est un acte immédiat d'humilité et de soumission, qui non seulement rend inutile l'examen personnel, mais qui l'interdit avec raison comme une très dangereuse aventure ; et, en fait, nous avons vu avec quelle assurance, avec quelle allégresse Bossuet, une fois illuminé par la Révélation, consacra toute sa vie au service de l'Eglise et de la vérité, sans la moindre vacillation de son grand cœur, sans que jamais le doute ait troublé du plus léger nuage la sérénité céleste de sa haute intelligence. Mais un protestant qui suivrait la même voie royale n'aboutirait qu'à une prédication superficielle et stérile, puisque ce qu'on lui demande, c'est la foi non de la tradition et de

l'Eglise, mais de l'individu, non celle qui s'affirme et s'impose sans critique, mais celle qui raisonne, se prouve et se justifie.

L'agonie morale d'Adolphe Monod est exactement l'inverse de la fameuse nuit de Théodore Jouffroy, dans laquelle ce consciencieux philosophe vit, avec angoisse et horreur, sombrer, les unes après les autres, toutes les croyances religieuses de son enfance.

« Je n'oublierai jamais, écrit Jouffroy, la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré... Les heures de la nuit s'écoulaient et je ne m'en apercevais pas ; je suivais avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles. En vain, je m'attachais à ces croyances dernières, comme un naufragé aux débris de son navire... L'inflexible courant de ma pensée était plus fort... J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité ; ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. »

Jouffroy sortit rationaliste de sa nuit de Gethsémani, Monod se releva chrétien.

Il semble, au premier abord, que, si les résultats ont été inverses, les méthodes devaient être contraires. Mais je crois que, loin de s'opposer, elles furent pareilles essentiellement, et que, dans l'un comme dans l'autre cas, l'incrédule et le croyant ont abouti, le premier à la négation, le second à l'affirmation, en suivant, sans en avoir conscience, le même procédé dialectique. Cette dialectique est celle que Bossuet a dénoncée dans un passage d'une signification inquiétante, que j'ai déjà cité, mais dont le caractère singulier, nous l'avons vu (1), est d'être aussi inoffensif dans le contexte qu'il devient violent et paradoxal quand on le présente isolément :

« Nous ne cherchons ni la raison ni le vrai en rien ; mais, après que nous avons choisi quelque chose par notre humeur ou plutôt que

(1) Voir page 93.

nous nous y sommes laissé entraîner, nous trouvons des raisons pour appuyer notre choix. »

En langage moins dur et moins amer, le résultat, inconnu en apparence, que nous croyons être le terme de nos recherches prétendues libres, est prévu, voulu, contenu tout entier dans le premier pas que nous faisons pour nous diriger vers le but, et il ne peut y avoir dans notre conclusion que ce qu'il y avait dans nos prémisses.

Ainsi Jouffroy aurait très bien pu, sans dommage aucun pour son intelligence, être dominé par l'idée de l'insuffisance morale des systèmes philosophiques, et de l'incomparable vertu que la religion chrétienne donne au croyant pour vivre et pour mourir : et de là il aurait conclu qu'il existe un « ordre du cœur, » comme disait Pascal, supérieur peut-être à celui de « la raison, » différent en tout cas ; que la vérité n'est donc pas une chose purement intellectuelle, saisissable à l'entendement seul, et que les difficultés que le raisonnement trouve dans le christianisme ne prouvent point, par conséquent, qu'il soit faux. Si ces puissantes considérations avaient très fortement préoccupé son esprit, si son cœur surtout avait vraiment tenu à la religion de ses pères par ces racines profondes qui sont une attache invincible, ses croyances auraient résisté dès lors à l'assaut de la philosophie, et l'écroulement d'un système convaincu d'absurdité aux yeux de sa raison n'aurait pas été la ruine de sa foi.

En somme, si Jouffroy a cessé de croire, c'est, au fond, parce qu'il l'a voulu. Il ne faut pas confondre la tristesse trop naturelle qu'il éprouva en consommant le sacrifice avec la résignation morne d'un malheureux poussé par force dans l'abîme. Cette tristesse n'était pas sans consolation, elle n'était même pas sans charme ;

la solution douloureuse, mettant fin à un conflit encore plus douloureux, procurait à la conscience du philosophe la satisfaction de sentir et son courage et sa victoire. Son mot : « Je détestais l'incrédulité » n'est pas d'une psychologie très exacte ; car, s'il l'avait vraiment détestée, les bonnes raisons ne lui auraient pas manqué pour échapper à un empire odieux. On en trouve toujours pour refuser l'obéissance à ce qu'on hait et pour servir ce que l'on aime. Le *non possumus*, seul mobile apparent et déclaré de l'incrédulité de Jouffroy, comme de tous ses pareils, se double donc en réalité d'un *volumus* inconscient, très discernable à l'analyse.

Bien plus manifestement encore, la foi d'Adolphe Monod et celle des autres chrétiens comme lui, a été l'œuvre d'une volonté déterminée à croire non après examen, mais *a priori*. La prétention de suspendre sa conclusion et de poursuivre en liberté une enquête dont on ignore le résultat, est illusoire probablement en toute espèce de recherche, mais très certainement dans l'ordre de la vérité morale ; ici, le résultat est anticipé avec une sorte de fièvre. Je sais bien qu'on le nie ; pourtant, il n'est pas possible d'en douter, et les aveux échappés aux chrétiens sur la façon dont leur foi s'est formée sont extrêmement précieux à recueillir :

« Je suis *résolu de croire*, écrit Adolphe Monod, que la Bible est la Parole inspirée de Dieu et que Jésus est le Sauveur (1). »

Et encore :

« La foi et l'incrédulité sont des actes moraux et bien plus volontaires qu'on n'a coutume de le penser. L'Écriture nous commande de croire... Croyons, nous le devons... C'est l'effort moral de l'esprit contre la chair, non l'effort intellectuel de l'intelligence contre des raisons insuffisantes... *Nous devons croire*. Nous cédon au diable quand nous doutons (2). »

(1) Lettre de 1836.

(2) Lettre de décembre 1846. Voyez aussi la lettre du 17 avril 1854 : « Il ne faut pas jouer avec le feu. Cet état d'âme que vous me décrivez ne doit pas être

C'est aussi comme une œuvre morale d'obéissance que Bossuet envisageait la foi, et voilà pourquoi il répondait aux incrédules, non par des raisonnements, mais par de sévères rappels à l'ordre, bien autrement impérieux encore que ceux du pasteur protestant.

Une durée de dix-huit mois pour une crise morale et religieuse dont l'issue dans le sens de la foi était prédite et fixée d'avance, a de quoi étonner. Mais il faut songer qu'avec Adolphe Monod nous avons affaire à un homme sérieux et non aux acrobates de l'Armée du salut. Il savait fort bien que « hors de la religion il n'était point de bonheur pour lui à espérer (1), » qu'il ne trouverait la paix que dans une obéissance entièrement captive sous l'autorité de la Bible et de Jésus-Christ ; mais il voulait que cette paix fût solide, qu'elle ne courût point le risque d'être troublée par aucun retour de l'Ennemi. Il n'était ni un sceptique se jetant, de guerre lasse et les yeux fermés, dans les bras de la religion, pour échapper à la torture du doute par le suicide de l'intelligence ; ni un mystique cherchant sur des hauteurs inaccessibles à l'entendement une lumière irrationnelle. C'est l'harmonie de toute sa nature, le cœur et la raison, qu'il avait la noble ambition de satisfaire dans un système où rien ne fût sacrifié de ce qui fait la dignité de l'homme.

« Je suis brouillé avec le sentiment ; je n'aime que ce qui est clair et exact, et je voudrais m'occuper de mathématiques ou de sciences naturelles, et non de philosophie et de religion... L'orthodoxie est un sacrifice trop pénible de tous mes sentiments naturels... J'acquies, à mesure que je pense plus à Dieu et que je l'aime davantage, une conviction de sentiment irrésistible que l'Evangile est divin, donc vrai ; mais je ne le comprends pas encore et je ne fais qu'entrevoir sa doctrine fondamentale, la Rédemption... Elle m'occupe et me tour-

accepté. Il en faut sortir par l'obéissance, dont le premier acte est la foi (Jean VI, 28, 29). Ces doutes doivent être simplement rejetés sans ménagement, comme des suggestions du Malin. L'Écriture, en nous disant si souvent : *Croyez*, nous appelle à la foi comme à l'exercice d'un devoir. »

(1) Lettre à sa mère, du 25 juin 1827.

mente ; je ne sais qu'en penser... Je lis dans ce moment l'*épître aux Romains* : quelle obscurité ! quel étonnant langage ! qu'il est éloigné de toutes nos idées et de tous nos principes ! L'Evangile, qui m'offre souvent des passages qui m'étonnent et quelquefois blessent ma raison ou mon sentiment, n'a rien qui me désespère plus que cette épître. Je la lis, je la relis, rien ; je n'y vois rien, mais rien (1) ! »

Adolphe Monod tomba dans une noire *mélancolie*. Il faut laisser à ce mot sa plus grande force étymologique. C'était vraiment l'*atra bilis*, dont la cure, quand elle est possible, relève de la médecine physique aussi bien que morale. Un cancer au foie, dont il devait mourir et dont il ressentit de bonne heure les premières menaces, peut-être à la fois l'effet et la cause de sa mélancolie, le disposait trop à cette humeur sombre. Prêchant plus tard sur le bonheur « grave » de la vie chrétienne, et avouant qu'un fond de tristesse persiste chez certains chrétiens, il disait :

« Il est juste de faire chez quelques-uns la part d'un penchant de caractère, ou même d'un état physique, qui les prédispose à la mélancolie, et qui, avant leur conversion, les poussait au désespoir, que sais-je ? peut-être au suicide (2). »

« Le samedi 21 juillet, étant sorti le matin de chez moi, je pleurai presque de chagrin en pleine rue ; rentré chez moi, je laissai éclater mon désespoir en un torrent de larmes (3). »

La ressource du catholique dans un état si misérable (et je suis loin de la croire impuissante ou peu heureusement imaginée), c'est la confession ; la ressource du protestant, c'est la prière, montant directe et seule vers Dieu. Duel sublime, où le Tout-Puissant se laisse vaincre quand son antagoniste renonce absolument au reste d'orgueil qui lui fait chercher en lui-même la force dont il a

(1) Lettres du 24 septembre 1825, du 25 mai et du 14 août 1827.

(2) *Le bonheur de la vie chrétienne* (sermon de Montauban).

(3) Lettre du 29 juillet 1827.

besoin pour triompher, et, s'abandonnant à Dieu sans réserve, ne demande plus qu'à Lui les armes du combat et le secret de la victoire. C'est ainsi qu'Adolphe Monod pria ; c'est ainsi qu'il lutta et qu'il fut vainqueur.

« Dieu de vérité, tu ne peux pas me refuser la vérité ! Tu es engagé à me la faire trouver. Tu y es engagé par les promesses de l'Evangile. Tu y es engagé en faveur de mes catéchumènes et de mes brebis... C'est pourquoi, me reposant sur toi, et n'étant plus incertain que du moment où tu voudras m'éclairer, je veux hâter ce moment en agissant dès à présent comme sûr de trouver la vérité. Je la chercherai là où j'ai le plus de raison de croire que je la trouverai, dans la Bible... Donne à mon esprit et à mon corps la force nécessaire pour travailler, pour penser, pour te chercher et pour te trouver... J'ai été à moi-même mon centre jusqu'à ce moment : c'est là le péché. Il faut être dépendant, j'ai voulu être indépendant. J'ai voulu être original. J'ai voulu me faire ma religion à moi-même, au lieu de la prendre de Dieu (1). »

Dans une allocution adressée en 1852 aux étudiants en théologie de Strasbourg (2), le grand prédicateur rappelait le souvenir de ces jours d'angoisse et de délivrance :

« Ma mélancolie m'aurait conduit au désespoir. Ce qui me donna la délivrance, ce n'est pas l'apologétique, c'est la prière. Je pourrais marquer le jour de ma vie dans lequel j'ai prié la première fois avec ce sentiment de délivrance, avec une confiance véritable, et où je pus me sentir aimé de Dieu, et, à partir de ce jour, je trouvai la guérison de cette mélancolie qui me dévorait et me détruisait. »

Il y a, dans l'histoire de cette tragédie, un chapitre presque comique.

Adolphe Monod avait été nommé, en 1826, premier pasteur de l'église française de Naples. Il alla donc en Italie, mais il ne la regarda pas : la lutte qui déchirait son âme était trop intéressante pour qu'aucun spectacle pût distraire son attention fixée sur le drame intérieur, et les beautés divines de la nature, les merveilles de l'art

(1) 21 mai 1827.

(2) Manuscrit inédit.

humain, qui ont quelquefois exercé une influence calmante sur les grands malades comme lui, passèrent inutilement sous ses yeux. Dans sa détresse, il écrivait naturellement à son père, ministre du saint Evangile, attendant de sa vieille expérience des conseils appropriés à l'état critique de son âme et de sa foi ; mais cet homme bon et simple n'était pas capable de comprendre chez un chrétien, chez un pasteur, chez un fils qui lui faisait honneur et qui était, en somme, un fidèle serviteur de Dieu, une situation si étrange pour lui et si nouvelle. Les encouragements et les consolations qu'il lui donna sont plaisamment caractéristiques de l'espèce de religion dont les représentants abondaient alors dans le protestantisme, religion toute de routine et de surface, mais si bonne, si paisible, si heureuse, si respectable dans sa naïveté et sa candeur d'enfant !

« Jouissez bien, mes bons amis, écrivait M. Monod à Adolphe et à un frère qui l'avait accompagné, de ces six mois que vous allez passer ensemble... Occupez-vous surtout de ce que l'Italie vous offre à apprendre ; étudiez l'histoire, les arts, la littérature ; laissez de côté pour le moment la théologie... Je lisais l'autre jour dans notre culte domestique le chapitre XI de S. Jean, et il me semblait voir dans chaque mot de ce récit la vérité de cette réflexion de Rousseau : « Ce » n'est pas ainsi qu'on invente. » Tout le Nouveau Testament, les Evangiles surtout, sont empreints de ce caractère inimitable ; et dans l'Ancien, si on fait la part de l'ancienneté des temps, de l'obscurité du langage, de la grossièreté du peuple, qu'y a-t-il cependant, dans ce que l'antiquité a de plus beau, qui puisse se comparer avec Moïse, Job, les Psaumes, les Prophètes, etc. ?... L'Ecriture est une mine inépuisable de pensées et de moyens d'éloquence... Je répète à Adolphe le conseil que je lui ai donné : tu aimes à scruter, à approfondir ; c'est une heureuse disposition, mais qu'il ne faut pas porter trop loin, parce qu'à force de s'enfoncer ainsi, on finit par trouver obscures les choses les plus claires, et c'est ce qui t'est arrivé souvent. J'ai vu des moments où tu aurais dit d'un colloque de Mathurin Cordier ou d'un couplet de chansons : Je ne le comprends pas... Apprends à juger avec ton jugement, avec les pures lumières de ta raison, de ton esprit, de ton goût... Je ne m'inquiète pas beaucoup de ces doutes auxquels tu me parais mettre plus d'importance qu'ils n'en

ont, d'abord parce que tu les exagères et que tu es plus croyant que tu ne crois ; ensuite parce que, tout en enviant le bonheur de ceux à qui tout paraît clair et certain, on ne peut cependant s'empêcher de voir là un sacrifice trop entier de leur intelligence... Il faut distinguer dans la religion les vérités fondamentales, celles qui appuient la vertu de l'homme, assurent le bonheur de la société et nous montrent le chemin du ciel. »

A cette délicieuse collection de sages platitudes, toutes pleines de la plus exquise bonté, l'excellent père ajoutait certains conseils pratiques :

« Quand tu es fatigué d'avoir scruté des croyances, aie une lecture amusante pour te remettre... Quand la tristesse s'empare de toi, sors, va te promener, va voir quelque chose. »

Est-ce pour obéir au conseil paternel, pour se délasser de ses fatigues et donner à sa noire tristesse une distraction quelconque, qu'un samedi soir, à Naples, Adolphe Monod parut dans une soirée dansante ? Une jeune fille lui dit en riant : « C'est pour vous préparer à votre sermon de demain, monsieur, que vous êtes venu ici ? » Cette raillerie lui perça le cœur. Il sortit précipitamment, et se promit bien de ne jamais remettre les pieds dans un bal.

La mélancolie personnelle du jeune pasteur se compliquait du scrupule, inquiétant pour une conscience droite, d'avoir à prêcher à son troupeau des choses dont il ne se sentait pas lui-même assez touché ni persuadé. Tourment réel, mais qu'il ne faut point exagérer. S'il y avait eu la moindre contradiction entre ce qu'il devait prêcher et ce qu'il croyait, Adolphe Monod serait mort de douleur et de honte plutôt que de monter en chaire. La ferme volonté où il était d'aboutir par l'étude de la Bible et par la prière à la foi la plus orthodoxe, change beaucoup la situation, et il pouvait d'ores et déjà prêcher de confiance tout ce qu'il désirait si ardemment croire d'une conviction de plus en plus profonde. Il ne

faut pas exagérer non plus l'abandon où il se serait trouvé de tout secours humain.

Le protestant est sans doute une créature religieuse plus solitaire et plus concentrée que le catholique. Il n'y a rien de plus charmant ni de plus grand dans le catholicisme que *la communion des saints*, que cette société des âmes qui unit le fidèle au prêtre, le prêtre à ses supérieurs hiérarchiques, et toute l'église visible à l'église céleste intercédant pour les hommes auprès du Père commun des vivants et des bienheureux. Bossuet, souffrant, lui aussi, de ne pas se sentir assez chrétien, s'épanchait au dehors, frappait à tous les cœurs qui pouvaient battre à l'unisson du sien et s'élancer avec lui vers la source commune d'où descend toute lumière, toute force et toute grâce. Qu'il est beau dans son humilité le grand évêque de Meaux, lorsque, après avoir fait visite aux religieuses de son diocèse, il ne prend pas congé de ces pauvres femmes sans leur demander leurs prières ; et qu'il est sublime dans la lettre où il supplie, non un collègue, non son confesseur, non le souverain pontife, mais un soldat qui était un chrétien, de prier Dieu pour sa *conversion* !

Le besoin de passer par les hommes, nos frères, même pour aller à Dieu, est trop naturel et trop humain pour qu'Adolphe Monod, tout protestant, c'est-à-dire tout individualiste qu'il était, ne l'ait pas éprouvé. Trois hommes, auxquels il garda jusqu'à sa mort une vive reconnaissance, eurent sur lui une influence heureuse : d'abord, Louis Gaussen, pasteur et professeur à Genève, le pieux auteur de la *Théopneustie*, c'est-à-dire du système qui voit dans les rédacteurs des livres révélés les agents passifs de l'Esprit-Saint ; en second lieu, tempérant la rigueur de cette doctrine trop mécanique de l'inspiration, Thomas Erskine, mystique écossais, très

apprécié de la duchesse de Broglie, qui le connut aussi personnellement, dévoilait au cœur du jeune homme, dans de philosophiques promenades que les deux amis faisaient ensemble à Naples, l'évidence morale de l'Evangile et sa profonde harmonie avec les besoins de l'âme humaine ; il faut nommer en troisième ligne un pasteur de l'église française de Londres, Charles Scholl.

Enfin, si le plus sage des pères comprenait assez peu les infinis soupirs de son fils pour le réconforter avec des phrases de Rousseau ; si la plus tendre des mères perdait patience au point de commencer par cette apostrophe de mélodrame : « Malheureux ! » une lettre adressée à son enfant chéri, il trouvait chez d'autres personnes de sa famille non pas plus d'affection, mais une sympathie plus intelligente. L'aînée de ses sœurs, M^{me} Babut, éprouvée par une terrible succession de deuils les plus cruels qu'on puisse imaginer (elle venait de perdre ses trois premiers enfants, coup sur coup) lui écrivit une grande lettre qu'il serait faible et vain de louer longuement ; un seul mot suffit : c'est sublime.

« ... Le Dieu de toute miséricorde est venu à mon secours : il a calmé mon âme, il a imposé silence à cette volonté maternelle et aveugle, qui voulait s'opposer à sa sainte et bonne volonté... J'ai pensé que cette épreuve pouvait être bénie pour nous, pour toi..., que les angoisses de ta pauvre sœur pouvaient être la source de cette paix chrétienne que nous demandons pour toi avec tant d'ardeur. Si je ne me suis pas trompée, si ma fille dans sa mort pouvait te prêcher avec plus d'éloquence que tous ceux qui ont cherché jusqu'à présent à te faire du bien, ah ! je sens combien il serait vrai de dire que le jour de sa mort a mieux valu que le jour de sa naissance !... Je ne sais, mon ami, mais quelque chose me dit que tu te sentiras porté à aimer la religion qui console et soutient ton infortunée sœur ; que tu reconnaitras qu'elle vient du ciel, cette foi qui peut calmer une mère dont les plus chères espérances ont été trois fois renversées... Adolphe, donne ton cœur à ce Rédempteur charitable ; aime-le pour le bien qu'il me fait, en attendant que tu l'aimes pour celui qu'il te fera, quand tu iras à lui avec humilité et simplicité de cœur. Ne cherche pas à le comprendre, tu le comprendras assez quand tu auras appris à l'aimer... »

« Je n'ai pas de termes, » s'écria Adolphe Monod après avoir lu la divine lettre de sa sœur, « pour exprimer l'admiration qu'elle m'inspire. C'est le sublime de la charité ! Qu'elle est heureuse ! qu'elle est heureuse ! »

La « conversion » était faite ; la lutte, à ce coup, était terminée, par la victoire, — ou par la défaite, si l'on veut ; car cette victoire eut pour caractère l'abandon total de ce que j'appelle l'orgueil protestant, j'entends l'espoir présomptueux de fonder en quelque mesure l'heureuse fin du conflit sur les forces de la raison propre.

Adolphe Monod sentait déjà et sentit toujours davantage le besoin d'une autorité extérieure, surnaturelle, pour y soumettre entièrement son intelligence, et, par là, il était plus profondément semblable qu'il ne le croyait à un catholique. Mais, dans le catholicisme, cette autorité est l'Eglise ; dans le protestantisme, c'est le Saint-Esprit éclairant chaque fidèle individuellement. Une prière qu'il écrivit en 1827 exprime bien l'état de la crise, à ce moment suprême où le chrétien n'attend la force que de sa faiblesse humblement reconnue et n'espère plus qu'en son désespoir :

« O Esprit souverain, d'où je sens que mon esprit est émané, Auteur et Providence de tout ce qui est, — de quelque nom qu'on t'appelle, — prends pitié de moi ! Sans lumière, sans croyance, sans attachement, sans appui, sans occupation, l'âme toute vide, je n'apporte pour titre à ta miséricorde qu'une inexprimable misère. Donne-moi ce qui me manque. Quoi ? je l'ignore, mais tu le sais. Et si, pour le recevoir, il est besoin d'une certaine disposition d'esprit, donne-moi aussi cette disposition. Je ne puis rien par moi-même... »

Il fut exaucé, et, quand il eut renoncé absolument « à tout mérite, à toute force, à toute ressource personnelle, » il se sentit guéri de la mélancolie qui « corrompait dans leur racine son jugement, son sentiment et son bonheur. » C'est en souvenir de sa guérison qu'il

écrivit, peu de temps après, ce beau cantique que tous les protestants savent par cœur et que les catholiques ont introduit, avec une modification très caractéristique (1), dans leur recueil de chants sacrés :

Que ne puis-je, ô mon Dieu, Dieu de ma délivrance,
Remplir de ta louange et la terre et les cieux,
Les prendre pour témoins de ma reconnaissance
Et dire au monde entier combien je suis heureux!...

Heureux quand je te parle, et que de ma poussière
Je fais monter vers toi mon hommage ou mon vœu,
Avec la liberté d'un fils devant son père
Et le saint tremblement d'un pécheur devant Dieu!...

Heureux quand, sous les coups de ta verge fidèle,
Avec amour battu, je souffre avec amour,
Pleurant, mais sans douter de ta main paternelle;
Pleurant, mais sous la croix; pleurant, mais pour un jour!

Heureux, lorsque attaqué par l'ange de la chute,
Prenant la Croix pour arme et l'Agneau pour Sauveur,
Je triomphe à genoux, et sors de cette lutte
Vainqueur, mais tout meurtri, tout meurtri, mais vainqueur!

Deux sermons prêchés d'abord à Naples en 1827, puis à Lyon, après un profond remaniement, inaugurent la série de ses prédications imprimées. Ils sont intitulés *La misère de l'homme et la miséricorde de Dieu*. C'est le fruit de sa récente expérience personnelle, substantiel et savoureux, cueilli dans sa maturité, humide encore d'une rosée bienfaisante et doré des rayons de la grâce. Tous les caractères principaux de son éloquence s'y annoncent ou plutôt s'y révèlent déjà magistralement.

(1) Cette modification consiste dans la suppression de la dernière strophe, où se trouve cet hémistiche :

J'ai le Dieu fort pour père,
Pour frère Jésus-Christ, pour guide l'Esprit-Saint.

L'église catholique ne saurait admettre que l'Esprit-Saint soit le guide du fidèle, à cause des périlleuses conséquences de cette doctrine pour l'unité de la foi. L'Esprit-Saint est le guide de l'Eglise.

D'abord, suppression de l'exorde proprement dit. En règle générale, Monod se borne, pour tout exorde, à exposer en peu de mots l'objet de son discours. Ni début pompeux, ni luxe de divisions. Tout de suite il entame un raisonnement extrêmement serré dans lequel il convainc de péché ses auditeurs.

Le sermon sur la *Misère de l'homme* distingue entre le péché et le vice. « Tous les hommes ne sont pas vicieux ; mais tous sont pécheurs, ce qui est fort différent. » Les pécheurs les plus éloignés du salut sont ceux qui méconnaissent ce fait capital. Rangeant, à ce point de vue, tous les hommes en un certain nombre de classes, il y en a que le prédicateur appelle ironiquement les « pécheurs vertueux. » Son argumentation rigoureuse ne nous laisse aucune issue, nous enferme comme dans un étau, et nous contraint d'avouer des vérités qui révoltent le cœur naturel. Il a accompli en ce genre d'étonnants tours de force, démontrant jusqu'à l'évidence les paradoxes de l'Écriture les plus choquants pour le sens commun, par exemple, que tout homme est un meurtrier. Le constant effort de sa dialectique, surtout dans ses premiers discours, est de forcer la raison à reconnaître que Dieu lui a parlé dans la Bible ; cette preuve faite, il faut qu'elle cède et qu'elle ploie sous l'autorité de la Révélation.

« La raison a sa manière de constater le besoin que nous avons de l'Évangile, et les signes de divinité que cet Évangile porte avec lui. Mais quand elle a fait cela, elle a fait toute son œuvre, son témoignage est épuisé. Qu'elle rentre dans son silence ; qu'elle écoute Dieu qui va parler, et ne prétende pas juger son juge. »

Après la démonstration de la misère, la bonne nouvelle de la miséricorde ; ce sont les deux pôles éternels du christianisme. Bossuet, dans son discours *aux religieuses de la Visitation de Meaux*, prononcé le 2 juillet 1688, avait dit :

« La grâce ne trouve rien en nous qui l'attire, que notre extrême misère. Il n'y a en l'âme que misère : misère en son origine, misère dans toute la suite de la vie ; misère profonde, misère extrême ; mais la misère est l'objet et le but de la miséricorde. Dieu veut une misère toute pure, pour faire voir une miséricorde entière. »

« Voulez-vous, dit à son tour Adolphe Monod, renoncer à vous-même ? Voulez-vous ne valoir rien, ne mériter rien, ne savoir rien, ne pouvoir rien, n'être rien, et ne vous réserver rien de rien ?... Si vous voulez cela, priez, sinon avec foi, du moins avec ce peu de foi que vous avez ; sinon avec renoncement, du moins avec ce peu de renoncement que vous avez. Ces premières prières imparfaites vous obtiendront de premières grâces, imparfaites sans doute comme elles ; ces grâces vous exciteront à des prières meilleures, qui vous obtiendront des grâces plus abondantes ; et ainsi, de prières en grâces et de grâces en prières, vous entrerez à la fin dans la voie des miséricordes divines ! »

La principale beauté de l'éloquence d'Adolphe Monod est dans la composition et consiste en ce qu'il obéit toujours dans ses discours à la loi du *crescendo*. Commencés humblement, ils déroulent des développements de plus en plus larges, ils se pressent en mouvements de plus en plus vifs, et se terminent par d'éclatants et magnifiques finales. Trois ou quatre péroraisons successives multiplient les appels à ces âmes perdues que nul prédicateur n'eut plus à cœur de sauver. Le thème ne varie guère, et comment varierait-il ? La mer se brise d'une voix désespérée sur le rivage où elle expire, puis recommence avec une sublime monotonie. Bossuet et Adolphe Monod adressent les mêmes supplications aux pécheurs, sans que le second les ait imitées du premier, mais parce qu'ils prêchaient tous deux le même Evangile.

« Quelle raison plus pressante aurez-vous au lit de mort ? » demande l'orateur catholique ; « un autre Jésus-Christ ? un autre Evangile ? un autre paradis ? un autre enfer ? Pourquoi donc ne cédez vous pas, ou pourquoi voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement alors ? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre cœur (1) ? »

(1) Sermon sur la nécessité de la Pénitence, 1665.

Et l'orateur protestant :

« Agissez en connaissance de cause, et sachez ce que vous rejetez : ce n'est pas un homme, ce n'est pas la parole d'un homme, c'est l'Evangile, c'est Jésus-Christ ; car il n'y a qu'un Evangile... Ce que je vous ai prêché, ce n'est pas mon opinion, c'est la vérité ; ce n'est pas une doctrine, c'est la doctrine. C'est plus : c'est la vie, et si vous ne croyez pas cela, vous demeurez dans la mort. Que dis-je ? Si vous ne croyez pas cela, que croyez-vous donc ? qui êtes-vous ? à qui appartenez-vous ? d'où venez-vous ? que faites-vous ici ? Si nous nous taisions, les pierres de cette église crieront que le culte qu'elles vous voient rendre ici à Dieu est un contre-sens. »

Tous deux répètent infatigablement ces versets de l'Ecriture : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez point vos cœurs. » — « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » « Chrétiens, qu'attendons-nous ? dit Bossuet ; si nous voulons aimer Dieu quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour ? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci ? (1) » « Le Seigneur vous invite à la conversion, dit Adolphe Monod, et son invitation est pour ce jour même : pendant que ce jour vous éclaire, pendant que je vous parle, pendant que vous êtes assis dans ce temple (2). »

D'un bout à l'autre du discours, la forte trame des sermons d'Adolphe Monod atteste une méditation intense. Il était très capable d'improviser, il l'a souvent fait, et, au lieu de finir par là, comme la plupart des orateurs, c'est par là au contraire qu'il a commencé. Mais il s'est corrigé de l'improvisation, comme d'un défaut.

« Je m'applique de toutes mes forces à me corriger de cette habitude, car je suis persuadé que c'est gâter son talent que de commencer si jeune à prêcher d'abondance, et qu'on peut dire en particulier de la facilité de parler ce que je ne sais qui a dit de la facilité en général, qu'elle est un beau don, à condition qu'on n'en use pas (3). »

(1) Sermon sur l'ardeur de la pénitence, 1662.

(2) *La compassion de Dieu pour le chrétien inconverti*, 2^m discours.

(3) Lettre du 26 octobre 1826.

Ce qu'il condamnait chez les jeunes orateurs, il ne le permettait pas davantage aux orateurs expérimentés, puisque, dans une brochure éloquente de 1849, où il fait un tableau de l'état du protestantisme à cette époque, il écrit :

« Que mes frères me passent l'amertume de ma question : je la tire de mon expérience personnelle ; c'est pour cela qu'elle est amère : où est-elle, cette prédication évangélique, saintement préparée par des journées de méditation et de prières, avec tout notre esprit et tout notre cœur, et, dès lors, l'homme étant intelligent et Dieu fidèle, forte, nourrie, onctueuse, attachante, et ignorant également la pompe creuse du discours académique et la mollesse incertaine d'une paresseuse improvisation, ce double fléau de la chaire chrétienne (1) ? »

Grand artiste par tempérament, Monod l'était aussi par conscience ; car il considérait comme un devoir de mettre tout le soin littéraire dont il était capable à convaincre et persuader les hommes de la vérité qui sauve. Rien ne ressemble moins à des improvisations que la plupart de ses discours, d'une langue si parfaite et d'une composition si savante. Comme ils ont les qualités des choses extrêmement travaillées, ils en ont aussi les défauts. On peut leur reprocher une trop grande recherche de la symétrie et particulièrement ce que j'appellerai des *refrains*, la répétition de la même formule arrivant à la fin de tous les paragraphes d'un même développement, comme un coup de cloche attendu. Presque tous les orateurs ont usé de ce moyen ; mais, quand la cloche a sonné trois ou quatre fois, ils craindraient de fatiguer par plus d'insistance : Monod n'a pas cette crainte. Possédant au suprême degré l'art de varier ses intonations, il tirait des effets extraordinaires de la répétition prolongée d'un refrain qui redevient monotone à la lecture et peut même finir

(1) *Pourquoi je demeure dans l'Eglise établie.*

par lasser la patience du lecteur, comme quelque chose d'un peu artificiel et de trop prévu.

Sa langue est toute *classique*. Expliquons l'éloge, mais aussi la critique que j'entends lui adresser par là. Certains écrivains, d'ailleurs admirables, ne nous laissent point l'impression que les belles choses qu'ils disent n'auraient pas pu être dites d'une autre manière ; nous sentons qu'il y avait une centaine de façons de les dire autrement et dix peut-être de les dire mieux encore. Ils sont inventifs et ingénieux, ils ont du bonheur, ils ont du génie, ils ne sont point parfaits. La perfection, c'est-à-dire l'impossibilité, une pensée étant exprimée, de concevoir pour elle une expression meilleure, ou seulement une autre expression, n'appartient qu'aux classiques. Eux seuls savent, comme Voltaire l'a remarqué de Racine, ne dire « que ce qu'ils doivent, » tandis que les autres disent « tout ce qu'ils peuvent. » Je vais citer, chez Adolphe Monod, un exemple de cette langue absolue, et je ne le cherche pas dans quelque discours distingué entre tous ; je le prends tout simplement à l'un de ses deux sermons de début :

« Que si vous me demandez quel rapport lie le pardon de nos péchés avec la mort de Jésus-Christ ; par quelle étrange séparation la justice divine se satisfait en punissant le péché, sans punir le pécheur ; et comment Dieu frappe l'innocent en la place du coupable et pardonne au coupable en faveur de l'innocent, — je n'ai qu'un mot à répondre : Je ne sais pas. Et si vous désiriez de moi un discours où la Rédemption fût expliquée, je prendrais exemple de ce philosophe de l'antiquité de qui on avait désiré une définition de Dieu. Je vous demanderais d'abord une semaine pour préparer le discours ; après cette semaine écoulée, je vous en demanderais une seconde ; après la seconde, une troisième ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que je vous eusse enfin déclaré que je ne le terminerais jamais. Car plus ce philosophe méditait sur Dieu, moins il pouvait le définir ; et moi, plus je médite sur la Rédemption, moins je puis l'expliquer. Mais, quoique je ne puisse pas expliquer la Rédemption directement, j'ai une manière indirecte de l'expliquer ; quoique je ne puisse pas la concevoir en elle-même et par ce qui la constitue, je la conçois en

quelque sorte par ce qui la précède et par ce qui la suit : par ce qui la précède, je veux dire par le besoin de ma conscience auquel elle répond ; et par ce qui la suit, je veux dire par la paix qu'elle y rétablit. »

La révolution romantique n'a pas eu d'influence sur Adolphe Monod, au moins pour ce qui est du langage. Dans un passage de son sermon sur l'avarice (1), où il prend le mot *avare* au sens latin d'*avarus*, avide d'argent aussi bien pour le dépenser que pour l'épargner, il juge sévèrement la littérature contemporaine :

« La littérature du jour est *avare* : ce besoin de perfection, ce travail opiniâtre, ces fortes études, ce culte consciencieux du bon, du beau et du vrai, qui caractérisaient jadis nos grands écrivains, ne les cherchez pas chez leurs successeurs ; impatiente de produire et plus impatiente d'acquiescer, la littérature du jour dépense ses forces en des œuvres inachevées, défectueuses, bizarres, hélas ! peut-être immorales et impies, mais qui flattent les goûts de la multitude, et qui font couler dans les mains de leurs auteurs les flots d'un or sans gloire. »

Ailleurs, il la flétrit de ce rude stigmate : « littérature facile, mais hâtive, haletante, cupide, impure, mort-née (2). »

Ce mérite, si c'en est un, de demeurer classique en plein XIX^e siècle, ne va pas sans un gros inconvénient qui saute à tous les yeux. Il faut être de son temps. Et d'abord, cette littérature que Monod condamne avec le front morose d'un Boileau de la chaire chrétienne, il la connaissait mal. Il en a fait l'aveu au critique le plus érudit et le mieux informé, au penseur le plus large et le plus profond du protestantisme, à Vinet, dans une lettre d'une sévérité un peu hautaine, où il adresse à l'humble grand homme des reproches bien peu justes sur sa manière d'écrire, à propos d'un article sur Victor Hugo. M. d'Haussonville nous apprend que Lacordaire avait une lecture non moins étroite et non moins classi-

(1) *L'ami de l'argent* (Montauban).

(2) *La femme*, premier discours (Paris).

que qu'Adolphe Monod, et que le théâtre de Voltaire, trop admiré par lui, bornait à peu près son horizon (1). En dépit de sa culture médiocre, le moine dominicain, orateur aussi grand quelquefois, mais écrivain et surtout penseur moindre que le pasteur protestant, avait sur lui cette supériorité, d'être un vrai moderne et d'offrir à ses contemporains leurs idées, leurs sentiments et leur langage.

Il y a, dans le style d'Adolphe Monod, des formes surannées : *le flot populaire, le glaive de la justice, une main homicide, un plomb meurtrier, une flamme adultère, les auteurs de ses jours, prêter une oreille attentive, les flots d'un or sans gloire*, etc. On y rencontre aussi des archaïsmes : *fureur*, au sens de folie ; *chatouilleux*, au sens de délicat ; *étonner*, au sens de consterner ; *faire contre* et *faire pour* (2) ; *tellement*, signifiant de telle sorte que (3) ; ou des antithèses qui rappellent trop un vers recherché du songe d'*Athalie* : « une ardeur infatigable dans ses fatigantes études. » Quelquefois un peu de rhétorique, à la Casimir Delavigne : « Que vois-je ? Où suis-je ? » La phrase suivante appartient à un style passé de mode depuis longtemps lorsque, en 1848, à Paris, notre prédicateur s'en servait encore :

« La terre desséchée n'a pas plus besoin de la pluie et de la rosée du ciel, le cerf poursuivi sans relâche par le cruel chasseur n'a pas plus besoin de l'eau courante pour étancher la soif qui le dévore, la mère suspendue à la vie de son fils chéri près de s'éteindre faute de secours n'a pas plus besoin de la main fidèle qui doit ouvrir sa veine engourdie, que le pécheur travaillé et chargé n'a besoin de Jésus-Christ pour faire sa paix avec Dieu (4). »

(1) *Lacordaire* (Collection des grands écrivains français).

(2) « Ce qui plaît dans leur doctrine *fait contre eux*, et ce qui étonne dans la nôtre *fait pour nous*. » *Lucile ou la lecture de la Bible*, p. 214.

(3) « On comprend qu'il était facile de régler *tellement* cet échange, que l'avarice y trouvât son compte aussi bien que l'ostentation. » *Doctrine chrétienne*, p. 13.

(4) *Nathanaël*.

Et le conseil donné aux mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, rédigé selon les préceptes de Buffon sur le style noble, paraîtra peut-être une belle phrase ; cependant cette phrase ne vaut pas ce qu'elle a dû coûter de travail à l'écrivain :

« Jalouse de nourrir votre enfant de votre propre vie, comme pour prolonger l'orgueil de lui communiquer l'être, vous n'irez pas, sans une nécessité trois fois démontrée, le frustrer des trésors dont vous enrichit la nature par lui et pour lui, ni vous priver de la sainte-volupté d'être mère sans partage (1). »

Deux considérations atténuent ces réels défauts. D'abord, ce sont des taches assez rares en somme, et légères, n'entamant pas le solide tissu du style, qui reste d'excellente qualité. La langue d'Adolphe Monod vieillira d'autant moins qu'elle n'a point d'âge et ne date pas. De même que la matière de ses sermons consiste dans les grands lieux communs éternels de la prédication évangélique, la forme en est hors du temps, pour ainsi dire, et convient à toutes les époques. Mais surtout cette langue, toute classique qu'elle est, n'est pas une langue morte. Elle n'a jamais la froideur ni l'air artificiel des pastiches. Elle est bien vivante et bien à lui. Son âme profonde y respire.

Ce n'est plus ici la vive et bouillante allégresse de Bossuet ; c'est un feu sombre et concentré, d'une prodigieuse ardeur, qui jette parfois d'éblouissants éclairs, mais qui ne gaspille pas en flammes prodigues et folles le combustible intense du foyer. Et là gît le secret de la plus grande force oratoire. On a vu des prédicateurs épuiser en un seul sermon et leur fonds d'idées et leur magasin d'images et leur éloquence et tout leur souffle. Avec Monod nous avons l'impression constante que son âme était plus passionnée que son action, sa pensée

(1) *La Femme*, second discours.

plus riche que sa parole, son expression plutôt au-dessous qu'au-dessus de ce qu'il aurait pu dire.

Il est demeuré toujours fidèle en réalité à sa grande règle littéraire et morale : « Il ne faut jamais mettre plus de chaleur dans son débit qu'on n'en a dans le cœur... (1) » S'il va nous paraître excessif et emporté hors de toute mesure, c'est que sa passion ne fut jamais médiocre.

A la fin de l'année 1827, Adolphe Monod fut nommé pasteur de l'Eglise réformée de Lyon, où il devint, peu de mois après, le président du consistoire.

Les protestants lyonnais de la Restauration étaient de fort estimables chrétiens, remplissant avec ponctualité leurs devoirs religieux, ne rendant point de faux témoignage, ne tuant point, honorant leurs pères et leurs mères, faisant l'aumône, peut-être même donnant aux pauvres une parcelle importante de leur superflu, appelant le pasteur quand ils étaient gravement malades, et mourant dans les règles ; bref, de ceux qui disaient à Jésus-Christ : « J'ai observé tous les commandements ; que me manque-t-il ? » et qu'Adolphe Monod appelle les « pécheurs vertueux. » Eh bien ! il va contraindre tous ces honnêtes gens, comme le veut Bossuet et comme il s'exprime, « à rougir de leur honnêteté apparente (2) ; » c'est sous cette forme austère que son devoir de prédicateur lui apparut. Il s'agissait pour lui de leur prouver qu'ils ne valaient rien, qu'ils étaient des pharisiens superbes, beaucoup plus éloignés du royaume des cieux que l'humble péager qui se frappe la poitrine en gémissant, et il s'y appliqua d'une ardeur étrange et singulière.

(1) Discours prononcé à l'ouverture d'un cours de débit oratoire à Montauban en 1840. — Journal, 4 mars 1829.

(2) Sermon sur l'intégrité de la pénitence, 1662.

Assurément, ce n'était point dans la chaire évangélique une doctrine nouvelle. Tous les prédicateurs chrétiens ont convaincu les hommes de péché. Mais jamais aucun prédicateur catholique ou protestant n'avait encore apporté une passion pareille à troubler, à épouvanter les âmes pour leur salut, et quand on lit la suite des pathétiques et terribles sermons de Lyon, on y sent bien autre chose que le développement de cette vérité banale : tout homme est pécheur ; ce qu'on y sent, et ce qui en fait la vie extraordinaire, c'est la fougue généreuse d'un jeune néophyte, tout brûlant du zèle retrouvé des grands âges de la foi, pénétré en même temps de la grâce personnelle qui vient de l'inonder, rudoyant une église endormie et morte, lui faisant mal, la forçant à bondir, à se révolter, à crier sous ses coups, parce qu'il l'aime, parce qu'il veut la sauver et qu'il faut pour cela commencer par détruire la « périlleuse sécurité » où elle croupit et où elle se damne.

Les passages de Bossuet et de Saurin que l'on peut comparer aux chefs-d'œuvre qui s'appellent : *Pouvez-vous mourir tranquille ? Qui doit communier ? Etes-vous un meurtrier ? La compassion de Dieu pour le chrétien inconverti*, sont très beaux, mais d'une portée trop hautement générale pour avoir l'accent déchirant de cette supplication particulière, l'animation incomparablement plus intéressante et plus vive de cette lutte opiniâtre et corps à corps.

Bossuet tance avec autorité la « pitié inhumaine, » l'« indulgence pernicieuse, » la « fausse et cruelle miséricorde » des confesseurs trop complaisants (1). Il dit, avec toute son éloquence :

« Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant :

(1) Sermon sur la satisfaction. Metz, 1658.

O l'homme fâcheux que vous êtes ! qui êtes-vous, et pourquoi venez vous troubler mon repos ? Pourquoi ? le demandez-vous ? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort ; parce que je ne vous puis voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse... Raconte à cette impudique toutes ses infamies ; à ce voleur public toutes ses rapines ; à cet hypocrite, qui trompe le monde, la honte de son ambition cachée ; à ce vieux pécheur, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes... Ah ! que ce discours est importun ! Que plutôt à Dieu, mon frère, qu'il te le fût encore davantage !... Je veux qu'un pécheur soit troublé (1). »

Saurin n'est pas moins éloquent. Il dénonce la lâcheté du pasteur, qui l'empêche d' « annoncer tout le conseil de Dieu, de déclarer à Jacob ses forfaits, et à Israël ses iniquités. »

« On croit avoir flétri un ministre de l'Evangile, quand on a dit de lui : Il trouble, il épouvante, il atterre. Reproche glorieux ! flétrissure honorable ! Comme si, pour décrier un homme versé dans la science du corps humain, on disait : Il coupe, il tranche, il brûle !... Voilà le devoir d'un ministre de Jésus-Christ. J'en atteste le Dieu immortel, voilà le modèle que nous voulons suivre. Nous irons jusque dans l'intérieur de vos demeures, troubler cette fausse paix dont vous jouissez... Nous vous ferons éprouver qu'il y a une cruauté charitable, comme il y a une charité cruelle... (2) » Mais « je sais le parti que vous allez prendre... Vous allez, en sortant de ce lieu, vous munir contre ce tremblement salutaire qu'on vous y avait peut-être inspiré ; vous allez vous entretenir de tout autre sujet que de ces grandes vérités qui vous y ont été prêchées, et trouvant ainsi votre sûreté dans votre indolence, vous cesserez de craindre et de pâlir, parce que vous éloignerez tous les sujets que vous aviez de le faire, semblables à un homme qui dormirait tranquillement dans une maison embrasée ; on le presse, on lui crie : Sortez de votre assoupissement, votre maison est en feu ! Il se réveille, il ouvre les yeux, il est frappé de ces horreurs, il veut pourvoir à sa sûreté, et incontinent il retombe dans son premier sommeil et sert de pâture aux flammes (3). »

Écoutons maintenant Adolphe Monod. On lui fait

(1) *Sermons sur les vaines excuses des pécheurs*, 1660 ; *sur les rechutes*, 1660.

(2) *Sermon sur la tranquillité qui naît de la charité*, cité par Vinet, *Histoire de la Prédication parmi les Réformés de France au XVII^e siècle*, p. 677.

(3) *Deuxième sermon sur le renvoi de la conversion*.



toujours un certain tort en le citant par morceaux détachés, parce que l'enchaînement logique de la composition, le poids régulièrement accru des preuves accumulées, la marche ascensionnelle du *crescendo* étant ce qui recommande ses discours par excellence, surtout ceux de la première période, les passages isolés du contexte perdent une grande partie de la force qu'ils ont dans l'ensemble et qu'ils tirent de tout ce qui les précède. Par là il ressemble à Bourdaloue, mais en ajoutant aux qualités de ce raisonneur consommé ce qui lui manque, l'éloquence, si l'éloquence est la dialectique enflammée.

J'essayerai pourtant de donner un aperçu de cette prédication de six années, tantôt émouvante comme une prière pleine de larmes, tantôt effrayante comme les éclats du tonnerre, mais tout entière dirigée avec passion vers ce but unique : forcer une église très contente d'elle-même et très fière de ses bonnes œuvres à s'avouer perdue, plus misérable et plus maudite dans sa trompeuse satisfaction que le pécheur le plus chargé de crimes, que la dernière des pécheresses qui fait pénitence.

« Ce que l'Ecriture appelle *la justice propre* est le pire de tous les péchés. Il n'y a pas, aux yeux de Dieu, de plus détestable péché que l'orgueil, ni d'orgueil plus insupportable que celui d'une créature pécheresse qui pense trouver en elle-même de quoi lui mériter la faveur de Dieu. Honnêtes gens du monde qui vous complaisez en vous-mêmes, je n'hésite pas à vous le déclarer : la condition d'une pauvre Marie Magdeleine qui pleure aux pieds du Seigneur ou d'un pauvre brigand crucifié qui dit : Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras en ton règne, vaut mieux que la vôtre. Il y a plus de ressource, il y a plus de lumière, il y a plus de vertu véritable chez cette femme enveloppée de honte et chez ce meurtrier couvert de sang, mais qui ont appris du moins à se connaître et à s'écrier : Mon Dieu, sois apaisé envers moi pécheur ! que chez vous, qui passez aux yeux du monde et aux vôtres pour un homme sans reproche, peut-être pour un homme vertueux, mais qui ne comprenez ni la

volonté de Dieu ni l'état de votre cœur, et qui venez étaler avec complaisance devant nos regards les haillons impurs de votre propre justice (1). »

Dans le sermon sur *la Sanctification par le salut gratuit*, l'orateur démontre « avec une évidence presque mathématique, » avec une force de raisonnement « qui ferait trembler les pierres mêmes, » le grand paradoxe chrétien : « Bien loin que les bonnes œuvres soient empêchées par la foi au salut, je vais montrer que pas une seule bonne œuvre n'est possible à un homme qui ne croit pas le salut gratuit. » Il met en poussière la vile objection, déjà foudroyée par S. Paul et par Bossuet, que la doctrine de la grâce est immorale, parce qu'elle encourage l'homme à tous les péchés, dont il est sûr d'obtenir le pardon par la pénitence : « Péchons, puisque la grâce abonde. »

Mais ici je ne résiste pas au plaisir... ou, pour m'exprimer plus convenablement, je saisis avec bonheur l'occasion de rendre encore une fois une justice éclatante au grand prédicateur catholique dont les sermons quelquefois ébauchés à peine, inachevés, oubliés par le plus beau désintéressement littéraire, par la plus profonde humilité chrétienne qui fut jamais, demeurent, en dépit de tout, le plus admirable monument de l'éloquence sacrée et de l'éloquence de tous les siècles, — et je vais citer d'abord d'incomparables fragments de Bossuet. Je les tire du sermon prêché à Metz pour le jour de la Pentecôte de 1654 sur ce texte : *Littera occidit*, la lettre tue.

« La loi commande, elle tonne, elle retentit aux oreilles d'un ton puissant et impérieux ; mais que sert de frapper les oreilles, puisque la maladie est au cœur?... Si vous n'ajoutez l'esprit de la grâce, tout ce bruit de la loi ne fait qu'étourdir le pauvre malade ; elle l'effraye,

(1) *La peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens.*

elle l'épouvante; mais il vaudrait bien mieux le guérir, et c'est ce que la loi ne peut faire... La loi dit : Tu ne convoiteras pas ; la foi dit avec le sage : Je sais, ô grand Dieu, et je le confesse, que personne ne peut être continent, si vous ne le faites. Dieu dit par la loi : Fais ce que j'ordonne; la foi répond à Dieu : Donnez, Seigneur, ce que vous ordonnez. La foi fait naître l'humilité, et l'humilité attire la grâce, et c'est la grâce qui justifie. Ainsi notre justification se fait par la foi, la foi en est la première cause, et en cela nous différons du peuple charnel qui ne considérait que l'action commandée sans regarder le principe qui la produit. Quand ils lisaient la loi, ils ne songeaient à autre chose qu'à faire, et ils ne pensaient point qu'il fallait auparavant demander... Notre justice ne vient pas des œuvres en tant qu'elles se font par nos propres forces; elle naît de la foi, qui, opérant par la charité, fructifie en bonnes œuvres, comme dit l'apôtre... Reconnais-sant devant Dieu que nous sommes perdus, nous courons à Jésus-Christ par la foi, cherchant notre salut en lui seul... Considérez, je vous prie, cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi : en est-elle changée pour contenir des paroles si vénérables ? en a-t-elle perdu quelque chose de sa dureté?... Il nous faut, il nous faut une loi vivante... Il n'y a mot ni syllabe dans l'Evangile qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu. Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde ? Avec quel appareil nous est-il venu enseigner ? s'est-il caché dans une nuée ? a-t-il tonné et éclairé sur une montagne toute fumante de sa majesté ? a-t-il dit d'une voix terrible : Retirez-vous ; que mon serviteur Moïse approche tout seul ; et les hommes et les animaux qui aborderont près de la montagne, ils mourront de mort. La loi mosaïque a été donnée avec ce redoutable appareil. Sous l'Evangile, Dieu change bien de langage : y a-t-il rien eu de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux ?... Pécheurs, publicains, approchez, je suis votre libérateur... Après cela, n'est-il pas juste de s'écrier avec le grand apôtre S. Paul : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! » Oui, certes, il doit être anathème... ce perfide, ce déloyal, qui n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ. O malheur ! ô ingratitude ! c'est nous qui sommes ces déloyaux... Et comment donc pouvez-vous éviter cette horrible mais très équitable excommunication de l'Apôtre : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! » Et comment la puis-je éviter moi-même, ingrat et impudent pécheur que je suis ? Ah ! plutôt, ô grand Dieu tout puissant qui gouvernez les cœurs ainsi qu'il vous plaît, si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites par votre grâce qu'il aime Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

A une souplesse, à une variété unique de mouvements et d'expressions, Bossuet ajoute je ne sais quoi de tou-

chant et de simple qui ne se rencontre nulle part au même degré. Je crois qu'Adolphe Monod s'est quelquefois élevé à autant de grandeur que lui, mais je ne crois pas qu'il ait su habituellement descendre à autant de simplicité et d'onction. Il y a, dans les premiers sermons au moins de Monod, quelque chose de roide et d'accablant qui atterre, et les citer après cette page de Bossuet, ce serait faire succéder trop brusquement la vue d'un temple austère et nu aux suaves merveilles de la chapelle catholique.

Pour ménager la transition, j'emprunterai d'abord à une époque postérieure, où le grand prédicateur protestant a tempéré par plus de douceur sa pensée et son style, deux passages relatifs à la même doctrine du salut gratuit et de l'amour de Dieu, de la grâce, en un mot, seule et unique source des bonnes œuvres, bien loin qu'elle favorise le péché.

« Mais peut-être, » dit-il dans le sermon sur *le Géolier de Philippes*, prêché à Montauban en 1836, « cette gratuité même que nous admirons dans le salut proclamé par l'Evangile, scandalise-t-elle quelques-uns de ceux qui m'écoutent ? Peut-être sont-ils tentés de dire que cette doctrine d'un salut qui s'obtient par la foi et non par les œuvres, doit rendre ceux qui la reçoivent indifférents aux bonnes œuvres et les encourager au péché ?... Mon Dieu ! je n'ai point encore entendu accuser le soleil d'obscurcir la nature ; je n'ai point entendu accuser l'eau des fleuves de dessécher les campagnes : et pourquoi faut-il que j'entende accuser ta sainte et sanctifiante doctrine d'encourager au péché ? Mais vous-mêmes qui osez tenir un pareil langage, y avez-vous bien réfléchi ? Y aurait-il véritablement dans cet auditoire une âme assez ingrate, assez noire pour raisonner de cette manière : Si je croyais que Dieu m'eût tant aimé que de me sauver par pure grâce, au prix du sang de son Fils unique et bien-aimé, je ne craindrais plus de lui déplaire ? Ah ! s'il pouvait se trouver parmi vous un homme ayant la foi en Jésus-Christ avec de telles pensées, qu'il sache que sa foi ne le sauverait pas. Car il est écrit : « La foi sans les œuvres est morte ; » et encore : « Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur. » Mais qu'il sache aussi qu'en recevant dans un tel esprit la doctrine que nous prêchons, il ne recevrait point en effet la doctrine que nous prêchons, mais une autre doctrine que son imagination prévenue

aurait substituée. Quoi qu'il en soit, « c'est au fruit qu'on connaît l'arbre ; » et si quelqu'un avait de toi de si indignes pensées, doctrine de mon Sauveur, défends-toi toi-même, tu n'as pas besoin de mon secours ! Ils t'accusent de stérilité : réponds-leur, « arbre de vie, » en secouant sur leur tête ingrate les fruits dont tu es chargé ! »

Et, dans un sermon de 1850 prêché à Paris, *Dieu demandant le cœur de l'homme* :

« Refuser son cœur à Dieu qui le demande ! Et pourquoi ? Quand vous le lui aurez refusé, qu'en ferez-vous ? car il faut en faire quelque chose, il faut le donner à quelqu'un... Voyez, parlez, expliquez-vous ; osez vous lever dans cet auditoire et nous dire en faveur de quel objet plus digne vous dérobez à Dieu ce cœur qu'il réclame ?... Anges du ciel, présents dans les assemblées de l'Eglise, si les lois qui président à nos rapports avec vous, tandis que nous sommes renfermés dans ce corps mortel, ne vous permettent pas de porter, du ciel en terre, les nouvelles des délibérations divines, venez, que je vous donne à porter de la terre au ciel la nouvelle d'une autre délibération, tout humaine, mais aussi merveilleuse ! Allez dire aux intelligences célestes que, tandis que j'annonce ici, d'accord avec vous, avec l'Ecriture, avec la vérité de Dieu et avec la conscience de l'homme, l'amour d'un Dieu qui a envoyé son Fils au monde, il y a là, devant moi, un pécheur perdu qui délibère avec lui-même s'il doit ou non donner son cœur au Dieu qui lui a donné son Fils... allez le dire, et vous qui trouvâtes si souvent la terre incrédule à ce qui vient du ciel, vous allez trouver, pour la première fois, le ciel incrédule à ce qui vient de la terre ! »

Je reviens maintenant aux sermons de Lyon. Voici quelques-unes des choses que ce jeune homme de vingt-huit ans osait dire à un auditoire indifférent et endormi ou qui ne se réveillait de sa torpeur que pour s'étonner et murmurer d'un pareil excès d'insolence et d'audace :

« Votre vie est un péché continu ; tels que vous êtes, vous vivriez continuellement sans pouvoir faire une bonne œuvre ; et vous en venez, à force d'endurcissement, à appeler de ce nom des œuvres d'intérêt, des œuvres de peur, des œuvres d'esclaves, les seules que vous puissiez faire... » « Vivant dans un état de péché, vous ne pouvez pas, si vous êtes sages, avoir un moment de tranquillité que vous n'en soyez sortis... » « Si vous ne pouvez pas mourir tranquilles, par quel secret, par quel enchantement avez-vous appris à vivre tranquilles ? Quoi ! vous pouvez mourir à chaque instant... vous avez

tout lieu de croire que vous serez condamnés... et votre visage est tranquille ! et vous pouvez dormir tranquilles ! et vous faites tranquillement vos affaires !... et vous jouissez de la vie ! et vous fréquentez la maison de fête ! et vous vous en allez, riant, chantant, dansant, vers le tribunal du souverain Juge ! (1) »

Je ne fais pas ici un cours de religion, et ma tâche n'est point d'analyser le fond même des premières prédications de Monod. Il suffit de redire que c'est une réfutation serrée, impitoyable de toutes les objections que la sagesse humaine oppose aux doctrines de la damnation et du salut. Ce missionnaire à rebours apporte au monde civilisé la vérité sauvage qui le convertira. Il semble par moments (mais ce n'est qu'une apparence) goûter une joie féroce à ôter à l'homme toutes ses espérances les unes après les autres.

« Voilà l'espérance qui vous reste, et que je vais m'efforcer de vous ôter. Quelle cruauté est la vôtre, me direz-vous, et que voulez-vous donc ?... Ce que je veux ? je veux sauver vos âmes ; et, pour les sauver, je veux vous arracher une espérance que le Diable n'a mise en vous que pour vous empêcher de vous convertir... Mes frères, il faut s'entendre sur la charité : il y a deux charités. Il y a la charité de Dieu, et la charité du Diable ; la charité de Dieu, qui dit : Au jour que tu mangeras (de ce fruit) tu mourras, et la charité du Diable, qui dit : Vous ne mourrez nullement. Celle-là vous déclare perdu, mais pour vous sauver ; celle-ci vous déclare sauvé, mais pour vous perdre... Je viens à vous avec la charité de Dieu dans le cœur, et je n'en connais point d'autre ! Je ne viens pas rassurer les consciences, je viens les troubler à salut ! Je ne viens pas canoniser ceux qui meurent, je viens sauver ceux qui vivent ! (2) »

Le paroxysme de la passion dans la charité qui fait du mal pour faire du bien, en même temps que le sommet, je ne dis pas le plus rayonnant de céleste lumière, mais le plus sublime en son horreur, de l'éloquence sacrée, a été atteint dans le sermon qui a pour titre :

(1) *La sanctification par le salut gratuit. — La Miséricorde de Dieu. — Pouvez-vous mourir tranquille ?*

(2) *La compassion de Dieu pour le chrétien inconverti. (Lyon). — Etes-vous chrétien ? (Montauban).*

Combien le chrétien inconverti est misérable aux yeux de Dieu.

Fixant d'abord le sens des mots, *chrétiens inconvertis*, le prédicateur jette les yeux sur son auditoire :

« Ces hommes, vous les voyez partout. Ils abondent dans toutes les communions chrétiennes ; ils peuplent nos villes et nos campagnes ; ils remplissent nos églises, et forment vraisemblablement la plus grande partie de l'assemblée qui est devant mes yeux. »

Rien ne fait mieux apprécier certaines choses que la comparaison.

Athanase Coquerel père a prêché, lui aussi, devant des assemblées nombreuses dont, à coup sûr, les chrétiens inconvertis formaient l'immense majorité ; or, voici l'agréable et juste compliment que ce prédicateur plein de bon sens offrait d'abord à leurs oreilles flattées, dans un sermon intitulé *Le sel de la terre* :

« Chrétiens, vous êtes le sel de la terre... Je ne viens pas vous dire que vous ayez atteint le but, et que vous soyez saints comme vous devez le devenir ; mais vous l'êtes plus que personne. »

Ce qu'Adolphe Monod va, au contraire, prouver à ses auditeurs consternés, c'est qu'ils sont pires que tout le reste des hommes, et que, dans le séjour des peines éternelles, ils ont les droits les mieux établis à la dernière place.

Car, d'abord, ils sont pécheurs comme tous les hommes, et, partant, misérables. Le péché commun, c'est le renversement de la loi, qui est l'ordre et la règle. Où il y a désordre, comment n'y aurait-il pas misère ? Qui transgresse une loi quelconque, compromet l'ordre de tout le domaine sur lequel cette loi étend son empire.

« Il y a deux lois de Dieu : il y a sa loi matérielle qui régit le monde visible, auquel appartiennent la mer, le soleil, les astres ; et il y a sa loi spirituelle qui régit le monde invisible, auquel appartient l'âme de l'homme. La loi que le péché transgresse, c'est la seconde, la loi spirituelle qui régit le monde invisible. L'homme pèche, et

l'harmonie du monde invisible est troublée ; mais l'homme pêche, et la mer respecte ses rivages, et le soleil continue de nous éclairer, et les astres gardent leur place. C'est pour cela que le désordre du péché nous frappe moins, charnels que nous sommes et asservis aux choses visibles ; mais c'est pour cela précisément qu'il devrait nous frapper, nous étonner, nous épouvanter davantage. Car lequel de ces deux mondes est le plus grand et le plus glorieux, l'esprit de l'homme fait à l'image de Dieu, destiné à durer éternellement comme Dieu, capable de jouir d'une félicité infinie avec Dieu ; ou la mer, le soleil, les astres faits de poudre, destinés à retourner en poudre, et qui doivent être la proie des flammes dans ce jour terrible où « la terre et le ciel s'enfuient ? »

L'homme peut ne pas sentir le mal dont il se meurt. Bossuet en avait fait la remarque dans son sermon sur *la lettre qui tue*, et surtout dans un très beau passage de ses *Maximes et Réflexions sur la Comédie* :

« Ils disent qu'ils ne sentent rien, et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par-dessus la tête... On ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose ; si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes portés sans peine ; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que tôt après, quand vous vous noyez. »

Quiconque pêche est maudit. « Si vous ne le sentez point, continue Adolphe Monod, sachez que cette insensibilité est la marque d'un cœur endurci et un premier fruit de cette malédiction même. »

L'idée de la malédiction en général inspire au prédicateur un développement d'une grandeur tragique, dont il faut me résigner à ne citer que les premières lignes :

« Malédiction ! ce mot seul a quelque chose qui fait frémir la nature. Vous l'entendez prononcer, et sans que vous ayez eu le temps de vous rendre compte de ce qu'il signifie, un saisissement involontaire, instinctif, s'empare de vous. Mais examinez ce qu'il signifie, et cette horreur augmentera... »

Si la malédiction d'un père, si celle d'un homme de bien, si même celle d'un scélérat me ferait frissonner, que sera donc la malédiction de Dieu, sinon

« Le monde entier, au dehors et au dedans, devenu pour moi sans amour, la nature sans charmes, la terre sans fruit, le ciel sans sourire, l'existence sans joie, la dernière goutte de félicité tarie dans le dernier repli de mon cœur, et tout mon être séché jusque dans la racine, comme ce malheureux figuier que la voix du Seigneur avait maudit et dont un apôtre disait le lendemain : Seigneur, le figuier que tu as maudit est tout sec ?... Membres inconvertis de cet auditoire, ne vous rassurez pas par la pensée que vous n'éprouvez rien qui réponde à de si effrayantes déclarations, et ne raisonnez point ainsi en vous-mêmes : Non, je ne me sens point maudit de Dieu... Si vous ne le sentez point, sachez que vous le sentirez un jour. »

La misère de l'homme pécheur et la malédiction de Dieu ne sont que les deux premiers degrés de l'enfer d'Adolphe Monod. Il en reste d'autres à parcourir. Ici se place une phrase de dix-neuf lignes d'une beauté achevée, que l'histoire de notre littérature mentionnera et citera au nombre des morceaux choisis de la prose et de l'éloquence française, le jour où elle aura enfin appris qu'Adolphe Monod est son deuxième orateur sacré et l'un de ses écrivains exemplaires :

« Comme un homme qui monte sur une haute montagne, dont le sol se développe en collines échelonnées les unes au-dessus des autres depuis la plaine jusqu'à son sommet, à chaque fois qu'il arrive au pied d'une colline nouvelle et qu'il commence à la gravir, ne voit rien au-delà et se flatte que c'est ici la dernière et qu'il touche au terme de sa course, mais n'en a pas plutôt atteint la cime qu'il en découvre d'autres qu'il faut gravir encore, et marche ainsi de surprise en surprise et de fatigue en fatigue ; ainsi moi, en exposant devant vos yeux la misère du chrétien inconverti, telle qu'elle se développe en ses redoutables degrés, à chaque fois que j'aborde quelque nouveau développement et que je commence d'y entrer, je me persuade qu'il ne saurait y en avoir de plus terrible et je me flatte que celui-ci est le dernier et que je touche au terme de ma pénible tâche, mais je ne l'ai pas plutôt achevé que j'en découvre d'autres qu'il faut vous exposer encore, et je marche d'étonnement en étonnement et d'épouvante en épouvante... »

Le troisième degré de l'horreur, qui n'est pas le dernier, ce sont les peines éternelles. Mais alors, quel sera donc le quatrième ? Vous l'allez voir.

« Est-ce assez ? Avons-nous tout dit ? et la description de la misère du chrétien inconverti est-elle enfin épuisée ? Déjà maudit, déjà maudit éternellement, vous semble-t-il possible qu'il reste un dernier trait qui relève encore l'angoisse de son supplice ? Oui, ce trait reste. Ceux qui précèdent le concernent comme inconverti, et lui sont communs avec tous les pécheurs inconvertis ; celui qui reste le concerne comme chrétien, lui appartient en propre et le réduit à porter envie à d'autres qui, eux aussi, sont maudits, maudits éternellement. C'est qu'il y a plusieurs places dans l'enfer, et que la pire est celle du chrétien inconverti. Il y a quelque chose d'étrange et d'horrible à parler de places différentes dans l'enfer, et il semble que le plus et le moins ne se puissent concevoir dans un malheur éternel. Mais parce qu'il y a pourtant des degrés d'énormité dans l'injustice des pécheurs, il y a aussi des degrés correspondants dans leur condamnation et des places différentes dans l'enfer ; comme il y a des degrés dans la félicité éternelle des élus et des places différentes dans le ciel. »

Cette doctrine, véritablement « étrange et horrible, » peut être justifiée par des textes de l'Écriture. Elle n'a pas scandalisé Bossuet, qui l'accueille à la fin de son sermon de 1662 *sur la Providence*, dans un passage incomplètement rédigé, il est vrai, et où il parle non des chrétiens inconvertis, mais des grands et des puissants du monde.

Michelet entendit probablement le sermon sur la *Misère du chrétien inconverti* ; car je n'en trouve pas d'autre auquel soit applicable, vaguement à la vérité et de loin, le passage suivant de son *Histoire de France* :

« Un prédicateur d'une imagination grande et terrible (1) a dit que, dans la damnation, le feu était la moindre chose ; que le supplice propre au damné, c'était le progrès infini dans le vice et dans le crime, l'âme s'endurcissant, se dépravant toujours, s'enfonçant incessamment dans le mal de minute en minute (en progression géométrique !) pendant une éternité... Le damné dont nous parlions (2) semble avoir commencé, sur cette terre des vivants, l'effroyable descente du mal infini. »

(1) Michelet met en note : « M. Monod fils ; tous ceux qui l'ont entendu en tremblent encore. » (*Histoire de France*, livre XI, chap. 1^{er}, tome V, p. 212 de la première édition.)

(2) Il s'agit de Gilles de Retz.

Voici maintenant l'endroit du sermon que Michelet a pu se rappeler, moins avec une fidèle mémoire qu'avec une imagination active et puissante déformant plus ou moins le souvenir des choses :

« La différence entre les diverses peines des damnés est assez considérable pour que la parole de Dieu affirme que les unes seront *plus supportables* que les autres. C'est pourquoi, comme il se trouve au fond d'un précipice énorme des cavités nouvelles qui pénètrent plus profondément encore dans les entrailles de la terre, et qui sont comme un abîme dans l'abîme, ainsi, dans l'horrible condition de quiconque sera livré au « feu éternel, » il y aura un surcroît d'horreur pour ceux qui seront réservés aux derniers supplices. Et ces derniers supplices, pour qui seront-ils ? Pour le chrétien inconverti. »

La péroraison de ce terrible discours est probablement la plus pathétique qu'il y ait dans toute la prédication chrétienne. Je la transcris pour sa beauté, et parce qu'elle contient un remarquable exemple de ce développement symétrique, à refrain, que nous avons admiré, mais critiqué aussi, comme une forme d'éloquence qui doit trop à l'action, à l'organe et à l'art de l'orateur pour subir sans dommage l'épreuve de la lecture.

« Malheur à vous ! La mesure de votre privilège sera la mesure de votre condamnation. Chaque grâce nouvelle que vous recevrez sera un poids de plus jeté dans la balance de votre supplice éternel. De tous les hommes, ceux qui seront traités le plus insupportablement, ceux que l'on montrera dans l'enfer comme les monuments les plus éclatants et les plus déplorables de la justice divine, ceux dont un damné dira à un autre damné : Que nous sommes heureux de n'être pas cet homme-là ! — ceux qui formeront comme un enfer à part dans l'enfer, ceux qui seront maudits entre les maudits et damnés entre les damnés, qui seront-ils ?... nommez-les vous-mêmes !

« Je succombe sous le poids de mon sujet. Je n'ai pas le courage, je n'ai pas la force de m'arrêter plus longtemps sur la description d'une telle misère. Certainement cette description est trop faible, trop incomplète, au prix de la terrible réalité : mais, telle qu'elle est, je n'ai pas le courage, je n'ai pas la force de la soutenir.

« Le désordre du péché, la malédiction de Dieu, cette malédiction fixée dans l'éternité, et, dans cet affreux partage, la place réservée aux plus malheureux, — quand je rassemble ces traits isolés de misère ;

quand j'en fais dans mon imagination une seule misère qui les réunit tous ; quand j'applique par la pensée cette misère à une âme d'homme, quelle qu'elle soit ; quand je me dis enfin qu'il faut chercher cet homme, — où ? au bout de la terre ? non, mais près de nous, — mais dans ces contrées, — mais dans ce peuple, — mais dans ce temple, — mais parmi ceux que je vois là devant moi, qui entendent maintenant ma voix, dont les regards rencontrent maintenant mes regards, — un frisson court dans mes veines, le cœur me manque, il me semble que la voix va m'échapper, et tout ce que je puis vous dire encore, c'est que de tous les spectacles de douleur que j'aie contemplés dans ma vie, le plus triste que j'aie jamais eu sous les yeux, c'est vous qui que vous soyez, qui êtes dans cette condition ; et qu'aucune misère dont j'aie été témoin, aucune misère dont j'aie entendu parler, aucune misère que je puisse imaginer, ne me fait éprouver une compassion qui approche de celle que je ressens pour vous.

« Si je vous voyais pauvre, manquant de tout, ayant faim, ayant soif, ayant froid, j'aurais compassion de vous sans doute ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois. Si je vous voyais malade, en proie aux douleurs les plus aiguës, n'ayant de repos ni jour ni nuit, et près de rendre l'âme d'angoisse, j'aurais compassion de vous ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois. Si je vous voyais en deuil, pleurant près du corps inanimé d'une femme, d'un mari, d'un père, d'un enfant bien-aimé, j'aurais compassion de vous ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois. Si je vous voyais rejeté par les hommes, abandonné de votre père et de votre mère, trahi par la femme qui dort dans votre sein, maltraité par vos propres enfants, j'aurais compassion de vous ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois. Et si je vous voyais accablé à la fois de toutes ces peines et de toutes les autres peines de cette vie qui se peuvent imaginer, et rassemblant en vous seul tous les maux de tous les malheureux, j'aurais compassion de vous, une tendre et vive compassion ; mais cette compassion n'approcherait pas de celle que m'inspire l'état où je vous vois.

« La compassion que vous m'inspirez est autant au-dessus de toutes celles que pourraient mériter tous les maux de cette vie, que l'éternité est au-dessus du temps et l'infini du fini. Cette compassion, rien de terrestre, rien d'humain, ne peut ni l'égaliser ni l'exprimer ; et quelque grande qu'elle soit, elle devrait l'être davantage encore ; et si j'avais plus de charité, elle éclaterait devant vos yeux en un torrent de larmes... »

Que firent les protestants lyonnais ? Hélas ! ce que nous aurions fait à leur place ; ce que les hommes font

toujours quand un apôtre du ciel ou de la terre, avec un zèle humain ou divin, vient leur apporter une doctrine nouvelle ou ancienne, mais troublante, importune, dure à entendre, persécutrice de leur paresseuse tranquillité : on mit tout en œuvre pour obliger le perturbateur du repos des âmes à quitter la place.

Une collecte pour les frais du culte ayant été annoncée à l'église par une circulaire des pasteurs, ce fut l'occasion d'une pétition des fidèles, adressée au consistoire, afin d'obtenir le départ d'Adolphe Monod : sans quoi ils ne souscriraient plus. Elle se couvrit de signatures. Ce document naïf est extrêmement curieux ; il vaut la peine d'en citer quelques passages pour montrer à quel minimum se réduisait, en cette époque de sommeil religieux, le christianisme abâtardi des protestants français, héritiers, non plus des Réformateurs, mais de Rousseau, et beaucoup moins imbus de la Bible que de la profession de foi du vicaire savoyard. Pour comprendre un certain paragraphe du manifeste, il faut savoir qu'Adolphe Monod s'était marié en 1829 et qu'il avait fait bénir son mariage par un pasteur de ses amis, étranger à la ville et à l'église de Lyon.

« La concorde régnait dans notre église ; une longue suite d'années de paix avait établi de famille à famille des rapports fraternels et vraiment évangéliques. S'aimer, s'aider, prouver sa foi en Dieu par ses œuvres, tel était l'esprit qui animait tous les fidèles.

« Les agitations provoquées ailleurs par le zèle imprudent de quelques ministres avides d'exhumer d'anciennes doctrines que *le bon sens et la raison de l'homme*, mieux développés qu'à l'époque de la Réformation, avaient sagement mises sous le scellé, n'avaient heureusement point envahi le seuil de notre église...

« Il appartenait, Messieurs, à un jeune théologien de venir gravement compromettre *le calme divin dont nous jouissions...*

« Sans doute, Messieurs, il est inutile de vous retracer les prédications pernicieuses de M. Monod, dont mieux que nous vous avez apprécié le talent oratoire essentiellement véhément et despotique : elles ont été contraires à la majesté, à la bonté de Dieu, à l'espé-

rance qui doit soutenir et consoler l'homme pendant son pèlerinage ici-bas, à la tolérance enseignée par Jésus.

« La plus belle, la plus difficile, la plus sainte des religions sera toujours *la religion des bonnes œuvres...*

« Ce n'est qu'avec un étonnement pénible que nous avons appris cet été, au moment de son départ pour Paris, qu'au lieu de confier la direction de ses catéchumènes à ses collègues, M. Monod l'avait remise à des laïques parce qu'ils professaient, dit-on, ses principes.

« Ce n'est, Messieurs, qu'avec un sentiment de douleur bien vif pour nous et de compassion bien profonde pour lui, que nous avons vu ce pasteur appeler pour la consécration de son mariage un ministre étranger à notre église : cette consécration célébrée de la sorte a été entachée, selon nous, d'une manifestation de mépris et d'opposition pour les doctrines de ses collègues. Elle a été une insulte faite à toute la communauté, elle a élevé une muraille entre nous et lui. Jamais l'intolérance ne s'est montrée plus révoltante ! et dans quel jour ! dans un jour solennel, dans un jour unique, dans un jour où tous les sentiments généreux surabondent et émeuvent *le cœur des mortels* !

« Les élans de M. Monod, les anathèmes qu'il lance sur l'espèce humaine à l'exclusion de sa personne, l'enseignement d'une foi extatique préférable à toutes les œuvres... tout cela ne peut être toléré à côté des discours plus rationnels et plus évangéliques de nos autres pasteurs... Dieu nous garde cependant de nous livrer à la persécution ! L'amour propre de M. Monod aurait trop de joie à jouer le rôle d'un martyr. Qu'il exerce librement ses facultés théologiques, qu'il s'entoure de ses adeptes, qu'il ouvre des écoles, une église ; mais que ce ne soit pas dans la nôtre qu'il répande le malaise et blesse *la raison émanée de la Divinité.* »

Dans cette suite d'idées et d'expressions prudhomescques, qu'il serait bien dommage d'encadrer d'aucun commentaire, il y a pourtant une perle qui doit être détachée : « M. Monod lance des anathèmes sur l'espèce humaine *à l'exclusion de sa personne.* » On lui reprochait de l'orgueil. On disait qu'il avait des apparitions d'anges. On allait jusqu'à lui prêter ces paroles : « Je suis infailible dans mes discours, impeccable dans mes actions. » Absurdité pure, cela va sans dire ; mais il faut au moins montrer l'origine d'une légende aussi ridicule.

Dans le chef-d'œuvre qui a pour titre : *Pouvez-vous*

mourir tranquille ? prêché à Lyon en 1829, le prédicateur disait : « Y a-t-il un homme au monde qui puisse comparaître au tribunal de Dieu avec l'assurance qu'il n'y sera point condamné ? » S'adressant alors la question à lui-même, au nom de son auditoire, il continuait ainsi : « Et vous qui renversez, l'un après l'autre, tous les appuis de notre tranquillité, en avez-vous de plus solides pour vous-même ? Prédicateur de notre trouble, pouvez-vous mourir tranquille ? » A une question si solennelle il répondit d'abord par un silence de quelques instants ; il pencha la tête, il se recueillit, il était visible qu'il priait (1). Au bout d'une demi-minute, il releva son noble visage, ravagé par la souffrance physique et par l'austérité de ses méditations, mais illuminé d'espérance et de foi, et, gravement, lentement, au milieu du silence profond de l'assemblée (car on avait beau être hostile, on ne pouvait s'empêcher d'être subjugué par une pareille puissance oratoire) : « Oui, je puis mourir tranquille. Oui, quand il me faudrait mourir aujourd'hui, je m'en irais avec la bienheureuse assurance que je ne serai point condamné... »

Est-ce là de l'orgueil ? De l'orgueil ! Mais alors Bossuet était donc orgueilleux quand il disait aux religieuses de la visitation de Meaux : « Ames saintes et tremblantes, venez et goûtez avec moi que le Seigneur est doux ; venez dire dans un profond abaissement : D'où me vient ce bonheur ? car vous ne sauriez, sans l'aveuglement le plus déplorable, vous persuader que

(1) On a prétendu que l'action de l'orateur avait été beaucoup plus considérable ici, et qu'il s'était jeté à genoux dans la chaire : geste sublime, à condition de n'être jamais renouvelé. Or, d'après la même tradition, Adolphe Monod, prêchant en divers lieux le même sermon, aurait eu l'imprudence de répéter ce geste trop volumineux, qui, cessant d'être un mouvement spontané pour devenir une mimique attendue, aurait produit, dès la seconde fois, une fâcheuse impression. Je fais appel, pour éclaircir ce point d'histoire, au souvenir des témoins oculaires, s'il en existe encore, comme cela est très vraisemblable.

vous l'avez mérité. » Avec la même sincérité, avec la même humilité que Bossuet et que S. Paul, Monod se regardait lui-même comme le premier des pécheurs :

« S'il y a ici quelqu'un qui me ressemble, s'il y a ici quelqu'un qui se reconnaisse mauvais, condamné, perdu, qu'il se réjouisse ! C'est pour lui qu'est sortie du ciel cette voix, qui sort encore de toutes les pages de la Bible : grâce ! » « Vous êtes, mon cher frère, languissant, dépourvu, abattu de corps et d'esprit, incapable de surmonter la moindre tentation. Cela va bien : vous voilà précisément dans les conditions voulues pour vaincre. C'est maintenant que, dépris des illusions de l'orgueil et désespérant absolument de vous-même, vous allez revêtir l'armure complète de Dieu (1). »

Le consistoire de Lyon, saisi de la pétition des membres de l'église contre un pasteur qui était son président, se trouvait dans une situation très embarrassante. Sur le fond du litige, la question religieuse, les collègues d'Adolphe Monod semblent avoir été en parfaite harmonie d'idées avec le bon troupeau lyonnais, si l'on en juge par la liturgie funèbre alors en usage dans la cérémonie des enterrements.

« Travaillez, dit cette pièce extraordinaire, à vous faire une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes... Pour vous soutenir contre le Roi des épouvantements, ne comptez ni sur vos talents, ni sur votre pouvoir, ni sur vos richesses ou sur vos amis ; *ne comptez que sur le bien que vous aurez fait et sur les vertus que vous aurez pratiquées*... Ce n'est qu'en piété, charité, justice et tempérance que vous pouvez acquitter ici-bas les droits du citoyen des cieux. Convaincus, mes frères, de ces grandes vérités, prions l'Etre suprême, etc. »

N'allons pas plus loin, et restons sur l'effet comique de ce terme fort peu scripturaire : *l'Etre suprême* est impayable ; il vaut son pesant d'or, ainsi que *le cœur des mortels*. Vraiment, il ne manquait plus à ces funérailles de philosophes « vertueux et sensibles » que la fête de la Raison.

On essaya d'abord de faire comprendre au pasteur

(1) *Etes-vous un meurtrier ? — Jésus tenté au désert* (Montauban).

incriminé par l'église qu'il ferait sagement de donner sa démission; puis on manœuvra pour l'y obliger. Mais, à supposer que la démission fût le parti de la prudence humaine, ce n'était point celui de la fidélité chrétienne, seule règle de conduite qu'Adolphe Monod observât. Comment ! j'enseigne la pure doctrine de l'Evangile; je maintiens l'héritage des Réformateurs, moi seul, contre vous tous qui altérez la foi de vos pères, qui lui substituez des nouveautés dont ils auraient eu horreur, je ne sais quel déisme raisonnable où rien ne reste de la divine folie du christianisme, et vous voulez que je m'en aille ! C'est à vous de sortir... Par la grâce de Dieu, j'ai converti quelques âmes ; avec sa bénédiction j'en sauverai peut-être beaucoup d'autres. Je reste.

Les apologies de sa conduite qu'il présenta dans le consistoire sont des morceaux de haute et pure éloquence, presque comparables à ses plus belles prédications. Ces discours sont souvent très étendus, je n'en puis donner que de courts extraits :

« Je ne tiens ni à mon honneur, ni à ma place, ni à ma santé, ni à ma vie, qu'autant que ce sont des dons que Dieu m'a faits, et qu'il faut que je ménage pour le service de Jésus-Christ. Je n'ignore pas combien il serait facile que, dans un esprit si jeune que le mien et selon la nature et selon la grâce, et dans un caractère naturellement ardent, l'opposition que je rencontre n'élèvat des sentiments personnels. Mais j'ai constamment demandé, et je crois avoir obtenu que, par la grâce de Dieu, je fusse préservé de ces dangers. J'ai besoin de vous assurer en particulier que la douleur profonde que vous me donnez est pure du plus léger mélange d'amertume contre aucun de vous, et que je donnerais de bon cœur tout ce qui me reste d'une santé déjà chancelante, et que vous croyez devoir compromettre au risque de la ruiner dans sa fleur, si, par ce sacrifice, je pouvais faire partager à un seul de vous cette félicité divine dont vous redoutez la contagion. »

« On me reproche que je prêche d'abondance : je m'appliquerai à écrire mes discours ou du moins à les préparer davantage ; — que je me laisse emporter par une vivacité souvent extrême : je m'appliquerai à parler avec plus de ce calme et de cette douceur qui convient à

un ministre de Jésus-Christ, et dont, comme son Maître, il ne doit sortir que dans quelques occasions peu communes. »

Distinguant entre certaines plaintes justes qui lui avaient été adressées, comme celle de se laisser emporter par une improvisation trop ardente, et les plaintes injustes, qui se ramenaient toutes au reproche d'avoir été fidèle, il disait, à propos de ces dernières :

« Je n'éprouve qu'un embarras, c'est de paraître vouloir passer les bornes d'une justification, et aller jusqu'à me vanter ; car je cherche des sujets de reproche, et ne trouve que des sujets de louange. »

C'est ainsi qu'il y a vingt-trois siècles, Socrate avait dit à ses juges :

« Athéniens, à quelle peine me condamnerai-je ?... Si telle a été ma conduite, que mérite-t-elle ? Une récompense, si vous voulez être justes... Si donc il me faut déclarer ce que je mérite, en bonne justice, je le déclare, c'est d'être nourri au Prytanée. »

Le rapport qu'il fit, comme président du consistoire, sur la situation de l'Eglise en 1831, est trop remarquable, ne fût-ce que par le style, pour que je puisse le passer sous silence comme une pièce officielle et négligeable. C'est le style de Pascal, dans les dernières *Provinciales*, que rappelle par instants cette belle suite d'antithèses lumineuses, qui, loin d'être des jeux d'esprit, sont la vérité même mise en relief et en saillie, parce qu'elles sortent naturellement du fond des choses et jaillissent sans effort de la simple opposition du faux et du vrai :

« ... La liberté d'examen des Réformateurs avait été le passage de l'autorité humaine à l'autorité divine. La liberté d'examen des novateurs est le retour de l'autorité divine à l'autorité humaine ; avec la seule différence, que l'autorité humaine que les Réformateurs avaient secouée était celle des papes, et que l'autorité humaine que les novateurs rétablissent est celle de la raison personnelle. Ainsi on emprunte le nom, l'autorité, et jusqu'aux expressions des Réformateurs pour détruire leur ouvrage ; on renverse ce qu'ils avaient établi et on rétablit ce qu'ils avaient renversé... »

C'est dans le même style qu'il discute la question de sa propre retraite, dont on lui avait fait une *question d'honneur* :

« L'honneur de ce monde n'est pas l'honneur d'un ministre de Jésus-Christ. L'honneur du monde veut qu'un président d'une assemblée qui demande sa démission, se retire ; mais l'honneur d'un ministre de Jésus-Christ veut qu'il reste dans un poste qu'il remplit fidèlement. »

Et, comme conclusion dernière :

« J'estime que la doctrine de la grâce est celle à laquelle seule appartient l'Eglise réformée de France... qu'elle est chez elle, qu'elle doit y rester, et que c'est à la doctrine des œuvres à sortir. »

Le 20 mars 1831, peu de jours avant celui où la Sainte Cène devait être célébrée, il monta en chaire, plus pâle que de coutume. Comptant sur une assistance exceptionnelle de l'esprit de Dieu, il n'avait pas écrit son discours, qui fut recueilli par un sténographe. On s'en aperçoit à la lecture ; non que la langue en soit moins correcte, mais il est relativement court, la composition n'en est pas symétrique du tout, et la violence extraordinaire de certaines expressions, si elle ne dépasse pas le sentiment de l'orateur, dépasse, de son propre aveu, la mesure de ce qu'il aurait pesé et fixé, s'il avait eu la plume à la main.

« On fut étonné, écrit Edmond de Pressensé, de l'entendre lire les paroles de l'institution de la Cène, sans que la table eucharistique fût dressée dans le temple. C'est qu'il voulait précisément prendre ses précautions contre les communicants indignes, en posant à son auditoire cette question bien nouvelle pour lui : *Qui doit communier ?* Jamais son éloquence ne s'était élevée à un tel degré d'énergie, de sainte passion. Son ardente improvisation grondait comme un orage. Après avoir rappelé le caractère sacré de l'eucharistie et les barriè-

res dont l'ancienne discipline l'avait entourée pour éviter une profanation qui, après avoir outragé le Christ, retombait en condamnation sur le coupable, il traçait un tableau vraiment effrayant des désordres et des scandales de l'Eglise contemporaine et de sa propre église. Puis on l'entendit s'écrier avec un accent que n'oublièrent jamais ceux qui l'entendirent (1) : »

« Est-ce bien ici l'Eglise de Christ ? Est-ce bien ici l'Eglise réformée de France ? L'Eglise dont je suis pasteur est-elle bien la même où la communion était célébrée si saintement ? O mon Dieu, où sont tes compassions ? Quoi, tu n'as pas empêché un si grand mal ! tu n'as pas retenu la main de Satan quand il enveloppait l'Eglise de Christ d'un réseau si funeste ! Mon Dieu, mon Dieu, la porte de tes compassions est-elle fermée pour toujours ? Verra-t-on toujours l'incrédulité dans l'Eglise ? Verra-t-on toujours le désordre jusque dans le sanctuaire ? La table, la table de mon Sauveur sera-t-elle toujours profanée ? Les jours de communion seront-ils toujours pour un ministre fidèle des jours de deuil, de scandale et d'angoisse ? Oh ! pour moi, j'aimerais mieux poser sur une pierre le corps de Christ et jeter au vent le sang de Christ, que de les livrer à une bouche incrédule et profane ! Oui, mon Dieu, j'aimerais mieux poser sur une pierre le corps de Christ et jeter au vent le sang de Christ, que de les donner de cette manière ! Ote, ôte le scandale de ton Eglise ! il n'y a que toi qui puisse frapper les grands coups qui sont nécessaires pour dissiper de telles ténèbres ! Ce ne sont pas des demi-ténèbres, ce n'est pas un peu d'erreur, ce n'est pas un peu de désordre : c'est désordre pur, c'est ténèbres pures, c'est incrédulité pure, incrédulité revêtue du nom de Christ ! en sorte que dans l'Eglise de Jésus-Christ, peut-être jusque dans la chaire de Jésus-Christ, dans ceux qui sont établis pour veiller sur les brebis de Jésus-Christ, là, là même le Démon a mis son incrédulité ! Ce n'est plus l'Eglise de Christ, c'est l'Eglise du Démon, c'est l'assemblée de Satan ! »

Bossuet avait adressé le même avertissement aux communicants sacrilèges ; mais le contraste de la modération de son langage avec l'emportement de Monod me frappe bien plus ici que la ressemblance du fond des choses :

« L'action que vous allez faire, » dit simplement Bossuet, laissant ensuite la conscience de chacun juger sa conduite, « est la plus sainte,

(1) *Etudes contemporaines*, par E. de Pressensé.

la plus auguste, la plus importante du christianisme : il ne s'agit de rien moins que de manger de sa propre bouche sa condamnation ou sa vie (1). »

Le jour de la communion, Adolphe Monod prêcha encore, mais cette fois avec calme. Seulement, son sermon prononcé, il descendit de chaire et sortit du temple, laissant un de ses collègues distribuer la Cène à sa place.

La situation était devenue intolérable. Le 15 avril 1831, le consistoire, dont un membre s'était déclaré président par une espèce de coup d'Etat (2), rendit un arrêté de destitution qu'une ordonnance royale confirma un an seulement après.

Telle était, vers 1830, l'indifférence religieuse des protestants de Lyon, qu'ils blâmaient le prosélytisme d'Adolphe Monod non seulement dans leur église, mais parmi les catholiques.

Il tint, en effet, dans cette ville des conférences de controverse et il a laissé en ce genre deux ou trois opuscules (3). C'est la partie la moins considérable et la plus faible de son œuvre. Comme controversiste, Monod ne peut soutenir aucune comparaison avec Bossuet. Il va sans dire qu'il n'a pas moins de sérieux que lui, pas moins d'amour de la vérité. L'abbé Chênev, l'un de ses antagonistes, s'étant servi de cette expression : « J'ai le plaisir de vous assurer que le gant ne restera pas à terre ; je me charge de le ramasser, » il lui répondit noblement :

(1) Sermon pour le vendredi saint, 1666.

(2) Un coup d'Etat est un acte illégal, mais qui peut être nécessaire et que le succès vient légitimer ensuite, par lequel on tranche une difficulté insoluble régulièrement. Le coup d'Etat du consistoire de Lyon contre son président avait été rendu nécessaire, de l'aveu des amis eux-mêmes d'Adolphe Monod. — Pour ce chapitre de sa vie, je n'ai fait que résumer *la Destitution d'Adolphe Monod*, récit rédigé par lui-même.

(3) *Récit des conférences de 1834. — Lucile* (seconde partie). — *Lettres inédites sur l'infailibilité de l'Eglise romaine*, publiées dans la *Revue chrétienne* du 1^{er} juin 1896.

« Pour un vrai ministre de Jésus-Christ, monsieur, il ne s'agit ni de gant à jeter, ni de gant à relever. Il s'agit de la gloire de Dieu à soutenir, de la vérité à défendre et des âmes à sauver. »

Mais, si l'âme est toujours à la même hauteur, la pensée manque un peu trop de l'instruction historique, théologique et philosophique que doit posséder, en pareille matière, quiconque a souci de s'élever au-dessus des éternelles banalités de la polémique courante entre les deux grandes communions de l'Eglise chrétienne. Les écrits d'Adolphe Monod sur le catholicisme paraissent bien médiocres quand on les compare au vaste et puissant effort de Bossuet contre le protestantisme, cette partie de son activité dans laquelle il s'est vraiment surpassé lui-même en ce sens que c'est peut-être le chef-d'œuvre de sa philosophie, et que le reproche qu'on lui adresse quelquefois d'avoir manqué de profondeur et d'originalité dans la pensée n'atteint certainement pas ses ouvrages de controverse.

Faut-il dire, en deux mots, à quoi se réduit la polémique d'Adolphe Monod ? Il prouve, d'abord, que l'Eglise romaine n'a pas de fondement dans l'Ecriture. Je ne connais rien de moins intéressant que cette démonstration, à moins que ce ne soit celle de la thèse contraire. Il est trop évident que les protestants, comme les catholiques, qui entreprennent l'une ou l'autre, ont arrêté, avant tout examen, le terme où ils aboutiront. Ils n'ont point lu la Bible avec candeur pour y chercher une vérité ignorée ; ils l'interprètent avec adresse pour y trouver une conclusion préconçue. Il faut avoir peu de connaissance et de son propre cœur, et des lois du raisonnement, et de toute l'histoire des controverses, pour en disconvenir.

L'Eglise rejetée, Adolphe Monod pose comme autorité unique l'Ecriture, interprétée non par la raison indivi-

duelle, mais par le Saint-Esprit, que Dieu a promis à tous ceux qui le lui demandent. Il est malaisé de discuter ce fait mystique du Saint-Esprit, guide de chaque fidèle ; il paraîtra toujours aussi illusoire aux profanes que réel aux initiés. Je crois pourtant pouvoir dire sans irrévérence que l'Esprit divin ne conduira sûrement qu'un bon esprit humain qui déjà marche droit ; la plus grande piété du monde, le plus grand génie du monde, sans bon sens, auront beau se réclamer du Saint-Esprit : ils donneront de légitimes inquiétudes.

Il y a beaucoup de naïveté dans un raisonnement circulaire qui fonde continuellement la foi aux Ecritures sur des textes de l'Ecriture, et il y a trop d'ignorance à présenter la doctrine de l'assistance individuelle du Saint-Esprit comme un point précédemment négligé dans la controverse (1). Cette doctrine était parfaitement connue de Bossuet, qui en parle sans cesse et lui a porté de rudes coups. Si Adolphe Monod avait mieux lu le grand auteur dont il égale parfois l'éloquence, mais dont il n'égale point l'instruction, je ne prétends pas qu'il eût été incapable de lui riposter ; mais il n'aurait pas tiré du vieil arsenal protestant une arme aussi usée, comme une épée toute neuve ou encore en bon état.

Revenons à la vraie grandeur d'Adolphe Monod. Elle consiste dans l'âme, sinon toujours dans les idées, de son prosélytisme. La controverse où il n'est surpassé par personne, non pas même par Bossuet, c'est celle contre l'incrédulité du cœur et contre le péché. « Un trait frappant de son caractère, nous disent ceux qui l'ont le mieux connu, c'est que la perfection morale, la sainteté qu'il poursuivait pour lui-même, son amour des âmes la lui faisait rechercher également pour les autres.

¹ (1) Voy. la *Revue Chrétienne* du 1^{er} juin 1896.

Il ne pouvait, en vérité, *souffrir le mal dans l'âme de son frère* (1). »

Voici quelques anecdotes sur ce beau zèle, sublime et naïf à la fois, comme tout ce qui est sublime.

Traversant la ville de Vienne en Dauphiné, au mois de septembre 1829, son passage y coïncida avec le voyage du général Lafayette. Il le vit entrer au milieu des ovations d'une foule enthousiaste. Le soir, ne pouvant résister à l'impulsion de son cœur, il écrivit au héros du jour la lettre suivante :

« Monsieur le Général,

« La curiosité de voir un homme d'une célébrité humainement parlant aussi méritée que la vôtre, m'a fait me mêler à la foule qui s'est portée sur votre passage, à votre entrée dans cette ville. En voyant les honneurs que vous recevez, et en me rappelant ceux que vous avez reçus ailleurs, j'ai éprouvé un sentiment qui sans doute n'était partagé par personne : celui de la crainte que votre gloire ne vous celât le bonheur éternel, le seul qui vaille la peine d'être cherché par des êtres qui ne sont pas assurés d'un jour de vie. J'ai craint, qu'enclins comme nous le sommes tous à l'orgueil, tant de gloire n'exaltât peut-être beaucoup le vôtre, et qu'ainsi elle vous fermât l'entrée du royaume de Jésus-Christ, qui n'est que pour les humbles. Dans cette pensée, et par cet intérêt qu'un chrétien porte au bonheur d'autrui, j'ai désiré que quelqu'un vous avertit de ce que vous devez faire, selon la Parole de Dieu, pour vous assurer la vie éternelle. En ne voyant pas d'apparence qu'un autre se chargeât de cette tâche, j'ai cru que Dieu voulait que je la prisse peut-être moi-même, et je suis prêt à le faire. Si vous voulez m'entendre, je serai à vos ordres pour me rendre au lieu que vous m'indiquerez demain matin à tel moment qu'il vous conviendra... Je ne vous demande qu'un quart d'heure, et moins encore, si c'est trop...

« Je suis, Monsieur le Général, votre serviteur pour l'amour de Jésus-Christ.

« Un chrétien, protestant de dénomination, passant à Vienne pour affaires. »

Le général répondit par quelques lignes polies, mais évasives.

(1) *Adolphe Monod. Souvenirs de sa vie. Extraits de sa correspondance*, t. I, p. 253.

Monod ne perdait pas une occasion d'annoncer l'Evangile. Quand il faisait avec un guide une excursion dans la montagne, il lui racontait « les choses merveilleuses de Dieu. » Un brave paysan lui dit en recevant son salaire : « Monsieur, quand vous me donneriez 20 francs au lieu de 8, vous ne me feriez pas autant de plaisir que vous m'en avez fait par vos entretiens sur la montagne. »

Un jour qu'il était assis sur le rocher de Pierre-Cize, il dit à l'un de ses collègues qui a rapporté le mot : « Quel bonheur de se précipiter là-bas, si ce sacrifice, comme celui des premiers martyrs, pouvait contribuer à sauver quelques âmes ! »

Comme Bossuet, il aimait les humbles, les petits ; il y a de lui une longue lettre à une simple servante qui rappelle le grand évêque de Meaux confessant avec bonté, pendant trois heures de suite, une personne à moitié idiote.

Son activité, au moins comme prédicateur (car il n'est pas question de comparer son petit bagage d'écrits à l'immense production littéraire de Bossuet), n'a pas été proportionnellement moins grande que celle du prélat catholique durant les vingt-cinq années de son ministère, et il y a, de son côté, ce surcroît d'héroïque vertu, qu'étant faible de santé, condamné à mourir jeune par un mal incurable, chacune de ses prédications lui arrachait un lambeau de vie. Sa réputation s'était étendue dans la campagne comme dans les villes. Tout le monde voulait l'entendre, et quelquefois on en abusait.

« Un soir, comme il faisait une tournée dans les églises de l'Ariège et de la Haute-Garonne, il arriva entre huit et neuf heures chez un pasteur de ses amis qui lui avait offert l'hospitalité au passage. — « A quelle heure désirez-vous prêcher demain ? — Il ne me sera pas possible de prêcher ici ; je dois partir de bonne heure, étant attendu ailleurs dans la journée. — Eh bien ! vous pouvez tenir une réunion ce soir. — Mais tous vos gens sont couchés à cette heure-ci. — Oh ! cela ne fait rien. Nous allons sonner la cloche : vous les aurez tous. »

Adolphe Monod eut beau protester. Rien ne put empêcher le digne pasteur de faire sonner la cloche; le temple se remplit, et force fut bien de faire le service demandé (1). »

Courageusement il savait dire, même aux individus (ce qui est bien autrement difficile que de la dire à une assemblée), la vérité qui mortifie. Un pasteur l'ayant supplié, à un moment où il se sentait plus malade, de le prendre pour son suffragant, A. Monod le refusa, parce qu'il le trouvait « trop épris de lui-même, » et il le lui dit.

C'est ici le lieu de rapporter un entretien qu'il eut en Suisse avec Edouard Charton, le fondateur du *Magasin pittoresque*. Ces deux hommes agitaient, en se promenant ensemble, la fameuse question que nous avons vu Bossuet résoudre par les principes du bon sens pratique, à savoir si, dans certaines occasions exceptionnelles, il n'est pas permis de mentir.

« Supposons, lui dit Edouard Charton, que vous ayez le devoir d'annoncer à une mère la mort de son fils. Elle est dangereusement malade. Le médecin vous arrête sur le seuil et vous affirme que cette nouvelle peut la tuer. Cependant la mère est informée de votre présence; elle vous attend, elle vous appelle, elle vous interroge, elle vous presse de répondre... Que ferez-vous ? » Adolphe Monod répondit, avec un regard et un accent que son interlocuteur n'oublia jamais : « Je me jetterais à genoux devant elle et je prierais. » — « Ah ! noble et grand esprit, » conclut Charton en rapportant cette réponse sublime, « âme trois fois sainte, cœur divin, tu étais capable de cette éloquence de la parole et du geste qui peuvent faire des miracles ! (2) »

La devise de ce vaillant apôtre de la vérité était bien le verset qu'on a gravé sur son buste : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. »

Destitué, Adolphe Monod se rendit aux instances d'une trentaine de protestants évangéliques qui le sup-

(1) Adolphe Monod. *Souvenirs de sa vie. Extraits de sa correspondance*, t. I, p. 289.

(2) *Magasin pittoresque*, 1877. — P. 147.

pliaient de rester à Lyon, et il y fonda une église libre, qui se réunit d'abord dans un très modeste local.

Ce n'est pas qu'il approuvât la séparation d'avec le protestantisme officiel ; il n'a jamais partagé, sur ce point, les idées de Vinet et, plus tard, d'Edmond de Pressensé. Il tenait, au contraire, beaucoup au principe d'une Eglise réformée nationale de France, héritière de la tradition ; mais, puisque celle-ci l'excluait provisoirement de son sein, force lui était bien d'en sortir, se réservant d'y rentrer le jour où elle le rappellerait.

Son erreur, dans l'affaire de Lyon, avait été de maintenir avec une roideur trop inflexible le principe orthodoxe de l'immutabilité des dogmes et de la foi, contre une évolution nécessaire des croyances religieuses, que sans doute un chrétien fidèle peut et doit combattre lorsqu'elle passe la mesure, mais qu'un homme intelligent est obligé d'admettre jusqu'à un certain point comme la loi même du protestantisme. Rien ne le tourmenta plus toute sa vie que la cruelle énigme de l'église protestante ; car elle est insoluble, si Bossuet a victorieusement établi qu'une variation sans fin est la destinée des églises de la Réforme, si église et protestantisme sont deux termes contradictoires, et si les protestants, comme l'a dit Scherer, « ne sont pas liés par autre chose que par le principe même de l'individualité des croyances (1). »

Ainsi que Bossuet, A. Monod portait toujours avec lui sa Bible. Mais le premier n'y puisait que lumière et joie ; le second, en y trouvant non moins abondamment les mêmes biens, y cherchait aussi avec anxiété une réponse au problème qui le désespérait, l'Eglise, et il se voyait forcé d'avouer que « les questions ecclésias-

(1) *Lettres à mon curé.*

tiques ne sont pas aussi clairement résolues que les questions spirituelles par la Parole de Dieu. » Il sentait vaguement la force de l'argument catholique, et, avec intensité, le besoin de « quelque chose d'objectif, » d'une règle, d'une discipline, d'un « centre d'unité et d'autorité, » afin de s'y soumettre. Ne pouvant s'arrêter à aucune solution qui le satisfît, il oscillait entre les deux extrêmes. « Oh ! qui me délivrera de tant de vacillations et d'angoisses ? faut-il ajourner cet éclaircissement jusqu'à la vie qui est à venir ? (1) »

Tantôt il se montre plus que protestant, pour ainsi dire, lorsqu'il déclare dans le premier de ses quatre discours sur la *Doctrine chrétienne* :

« Dans une affaire essentiellement personnelle comme celle du salut, le danger est moins de s'isoler que de s'absorber dans autrui ; et, frein pour frein, mieux vaut celui de la Parole de Dieu sans l'Eglise que celui de l'Eglise sans la Parole de Dieu. Oui, si l'enseignement de l'Eglise devait supplanter celui de Dieu, j'aimerais mieux pour vous qu'il n'y eût jamais eu d'Eglise, et que vous fussiez jeté tout seul au fond d'un désert sans autre lumière que votre Bible... Il n'y a de foi vivante que la foi personnelle ; et il n'y a de foi personnelle que celle qui traite directement avec Dieu, sans souffrir ni un pasteur, ni un saint, ni un ange, ni une feuille entre elle et lui. »

Et, tantôt, il se rapproche singulièrement du catholicisme, lorsqu'il écrit, par exemple, dans une note de *Lucile* :

« Le corps des fidèles a des promesses particulières que le fidèle isolé n'a pas. Le corps offre plus de garantie comme dépositaire de la vérité que l'individu ; les prières du corps ont plus d'efficacité que celles de l'individu. »

La Faculté de théologie de Montauban l'appela en 1836 pour remplir une de ses chaires vacantes. De

(1) *Pourquoi je demeure dans l'Eglise établie.* — Lettre du 15 février 1836. — *Allocution aux étudiants en théologie de Strasbourg* (1852), manuscrit. — *Discours prononcé à l'ouverture des cours de la Faculté de théologie de Montauban*, 11 novembre 1841.

1836 à 1847, il y donna successivement trois cours : celui de morale et d'homilétique, celui d'hébreu et de critique sacrée, enfin celui d'exégèse du Nouveau Testament.

Il était moins professeur que pasteur, et ses enseignements divers furent plutôt des prédications. L'autorité de sa personne sur les étudiants était immense. Il prêchait aussi, d'une façon régulière, dans la chaire de la Faculté, et, par exception, à propos d'une fête ou d'une collecte, dans celle du temple consistorial de Montauban. Pendant les vacances, il répétait ses principaux sermons, soigneusement retravaillés, dans les temples de Bordeaux, de Marseille, de Nîmes, de Paris, et même de Londres, où il prêcha en anglais, langue qu'il possédait à fond depuis son enfance. Sa réputation en Angleterre fut plus rapide et plus grande que dans sa propre patrie.

Vingt discours de cette seconde période qui compte onze années nous ont été conservés, dont douze composent la deuxième série de ses sermons, appelés « sermons de Montauban. » Ce sont peut-être les plus parfaits, étant ceux de sa belle et forte maturité ; on peut mentionner comme particulièrement admirables : *le Géolier de Philippes*, *Danse et martyre* (second sermon sur la mort de Jean-Baptiste), *la Crédulité de l'incrédule* et *Dieu est amour*.

La Crédulité de l'incrédule est, sous forme oratoire, la même apologie de la religion que celle qu'il avait déjà présentée dans *Lucile ou la lecture de la Bible*, petit ouvrage didactique sous forme de lettres, publié en 1840 et dont le succès fut très vif. Cette apologie du christianisme, qu'on appelle l'« ancienne, » par opposition à celle dont Neander en Allemagne, Vinet dans les pays de langue française, furent les modernes initiateurs,

était empruntée aux théologiens anglais du XVIII^e siècle. Elle remonte à Jacques Abbadie, qui fut un des auditeurs de Saurin et qui écrivit ce *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, dont M^{me} de Sévigné disait : « C'est le plus divin de tous les livres. » Elle remonte même aux *Pensées* de Pascal, mais comme à la grande source d'où toute l'apologétique est sortie, la nouvelle aussi bien que l'ancienne. Elle s'inspire aussi du *Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet. Elle a pour caractère une dialectique plus intellectuelle que morale, qui, prenant dans les faits historiques son point de départ et d'appui, procède du monde extérieur au monde intérieur, veut convaincre l'esprit avant de faire valoir la preuve interne qu'elle tirera ensuite des besoins du cœur de l'homme satisfaits par la religion, et fonde d'abord la divine autorité des Ecritures sur la réalité des miracles et sur l'accomplissement des prophéties.

En 1847 (1), le consistoire de l'Eglise réformée de Paris invita Monod à remplir à Paris le poste de pasteur suffragant, et il se rendit à cet appel. On n'avait plus à craindre de sa part les généreux emportements d'un zèle ardent et jeune qui, dix-huit ans auparavant, avaient produit dans l'église de Lyon une situation si tendue. Le pasteur dont il prenait la suppléance pouvait lui écrire : « Vous avez conquis la confiance par votre modération et votre sagesse. » Il avait reconnu de bonne foi que sa première prédication manquait de douceur, de tendresse, d'onction évangélique ; il avait senti la nécessité d'en faire disparaître ce qu'elle avait

(1) Il résulte d'un document récemment découvert par la famille d'Adolphe Monod, que, dès 1836, il avait été question dans le consistoire de Paris de l'appeler dans cette ville pour y remplir la place de pasteur devenue vacante par la mort de M. Monod père.

de trop austère et de trop roide, et d'y insinuer quelque chose de plus paternel (1).

Son sermon d'installation, intitulé *la Parole vivante*, annonça aussi un certain tempérament de la doctrine. Non point qu'Adolphe Monod ait rien retranché de son orthodoxie ancienne ; mais il l'a un peu élargie et humanisée.

Il y avait eu quelques imprudences dans ses premières affirmations d'une foi si sûre d'elle-même qu'elle prenait volontiers l'attitude superbe d'un défi adressé à ceux qui ne croient pas. La remarque est d'un chrétien, qui fut l'ami d'Adolphe Monod et qui l'a jugé avec la sympathie la plus clairvoyante, M. le professeur Pédézert : « Dans ses premiers discours, dit-il, Monod a parlé comme s'il avait voulu défier plutôt que persuader l'esprit humain. » Et aussi : « Il a parfois aggravé les exagérations de l'orthodoxie (2). »

Vinet, admirant comme un tour de force et d'ingéniosité dialectique un de ses sermons les plus contestés, *la Peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens*, écrit (3) : « Aucun ne procure, plus complet ni plus vif, ce plaisir de l'esprit qui se compose d'étonnement et de conviction. » Or, l'étonnement, le plaisir de l'esprit et la conviction même, quand elle n'est que celle de l'intelligence vaincue par la force d'un raisonnement, ne sont peut-être pas le meilleur chemin de la foi. Des livres tels que *Lucile*, des sermons tels que *la Crédulité de l'Incrédule*, peuvent éclairer et faire réfléchir ; mais leur puissance de conversion, comme celle de toutes les démonstrations purement logiques, doit rester

(1) « Tâcher d'être plus paternel, plus *Oberlin*. » (Note de son journal, 7 septembre 1835). Voir l'histoire du pasteur Oberlin racontée avec beaucoup de charme dans le sermon de *Jésus enfant* (Sermons de Paris, t. II, p. 348 et suivantes).

(2) Adolphe Monod. *Etude d'éloquence religieuse*.

(3) *Mélanges*, p. 491.

assez faible. C'est une réponse pleine d'un sens profond que celle du Sauveur aux incrédules qui lui demandaient des miracles : « Vous ne vous convertiriez pas, quand même quelqu'un des morts ressusciterait. » Des miracles de Jésus il nous est dit qu'ils étonnèrent la foule, ou encore qu'ils lui firent peur, mais non pas qu'ils la touchèrent et la convertirent.

En effet, le miracle est, suivant les termes philosophiques d'un critique lucide et pénétrant (1), « l'objectivité pure, inassimilable : » en langage plus littéraire, c'est un phénomène qui, faux ou vrai, est extérieur au monde moral, sans rapport avec le cœur ni avec la conscience. « Si le Décalogue est divin, a dit un docteur juif (2), ce n'est pas parce qu'il nous est présenté comme une manifestation surnaturelle, mais c'est parce qu'il est cette *voix pénétrante et douce* qui persuade la conscience et la raison. » Et, quant aux prophéties, je citerai, non pour l'endosser à ma charge (je n'en ai pas besoin), mais, ce qui suffit à mon propos, pour montrer qu'un auteur considérable a pu l'avancer tranquillement, cette hérésie du même critique, d'Edmond Scherer, dont personne ne contestera ni la science ni la gravité :

« Il est constant aujourd'hui, pour tous les hommes sérieux, que l'Ancien Testament ne renferme *pas une ligne de prédiction relative à la Passion* (3). »

De cette négation audacieuse de Scherer retranchez tout, ce qui vous scandalise : encore restera-t-il ceci,

(1) Scherer, *Mélanges de critique religieuse*, p. 179.

(2) Aristide Astruc, *Entretiens sur le judaïsme*.

(3) *Mélanges de critique religieuse*, p. 162. C'est à peu près ce que reconnaît aussi M. Sabatier, dans son *Esquisse d'une philosophie de la religion*, p. 93 : « Il est permis de dire que les prophéties messianiques, en tant qu'elles ont un sens historique et grammatical, n'ont jamais été accomplies, et qu'elles n'ont paru l'être dans la vie, l'enseignement, la mort de Jésus-Christ et le merveilleux développement de son œuvre, que suivant un sens que certainement elles n'avaient pas dans l'esprit de ceux qui les avaient prononcées tout d'abord. »

qu'un « homme sérieux » a pu n'être point convaincu par la prétendue rigueur démonstrative de l'argument apologétique tiré des prophéties. Mais c'était comme une preuve absolument certaine pour tout être de bonne foi et doué de raison, qu'Adolphe Monod avait présenté cet argument célèbre ; il ne craignait pas d'emprunter au langage même des mathématiques les expressions les plus fortes pour en proclamer la décisive et triomphante vérité :

« Je n'hésite pas à le dire, il n'existe pas au monde une démonstration plus victorieuse que celle qu'un Abbadie ou un Chalmers a fournie de l'Evangile. » — « Nous nous abstenons de lire tel livre écrit contre la foi, par le même motif qui empêcherait un mathématicien de s'amuser à lire un traité qui aurait pour objet de prouver que la somme des trois angles d'un triangle ne vaut pas deux angles droits. » — « Ah ! s'il est quelque chose de clair, s'il est quelque chose d'arrêté, s'il est, pour me servir de l'expression même que le monde blâme le plus, s'il est quelque chose de tranché, c'est la foi chrétienne. Rien de plus facile pour celui qui croit que de rendre compte de ce qu'il croit (1). »

Bossuet n'avait pas une foi moins intrépide ; mais il est plus sage, lorsque, répondant à un ouvrage anonyme de l'un de ses adversaires protestants, il écrit :

« L'Anonyme ne connaît pas l'état où nous sommes dans ce lieu d'exil, quand il veut que la vérité nous y paraisse *aussi clairement qu'il est clair qu'il est jour, quand le soleil luit sur notre horizon*. C'est trop flatter des hommes mortels, qui sont guidés par la foi, que de vouloir leur faire croire que la vérité leur luit à découvert, comme s'ils étaient dans l'état où nous la verrons face à face. La divinité des Ecritures est un mystère de la foi, où l'on ne doit non plus chercher l'évidence entière que dans les autres articles de notre croyance (2). »

Et, dans son beau sermon *sur l'Utilité des souf-*

(1) *Nathanaël*, sermon prêché pour la première fois vers 1848, d'après la chronologie de M. Charles Dubois ; mais cette date est incertaine. — Séance publique de la Faculté de théologie de Montauban. Ouverture des cours, 11 novembre 1841. — *Qui doit communier ?*

(2) *De la tradition ou de la parole non écrite.*

frances, prêché à Paris en 1667, il dit avec autant d'éloquence et de poésie que de raison :

« Il ne suffit pas de nous élever au-dessus des sens avec Moïse sur la montagne, dans la plus haute partie de l'esprit ; il faut imposer silence à nos pensées, à nos discours et à notre raison, et entrer avec Moïse dans la nuée, c'est-à-dire dans les saintes ténèbres de la foi, pour connaître Dieu et ses vérités... Aimons ces saintes ténèbres, abaissons nos entendements, adorons Dieu humblement dans cette vénérable obscurité. »

C'est ici Bossuet qui a raison contre Adolphe Monod. Je ne crains pas d'ajouter : c'est la méthode catholique de l'humilité incurieuse et soumise qui a pour elle la prudence contre la prétendue clarté géométrique des démonstrations rationnelles et contre l'aventure infiniment hasardeuse de l'examen intellectuel préalable ; car il y a un péril extrême à mettre en suspens, pour ainsi dire, tout l'édifice de la foi sur la pointe aiguë d'un syllogisme, dont la mineure, j'entends l'argument historique, est le côté fragile de cette pyramide délicate.

Le système que j'ose critiquer est résumé dans ce court passage d'un sermon de Montauban :

« Le chrétien accepte la Bible comme la parole de Dieu, sur la foi des miracles et des prophéties, c'est-à-dire, de faits historiques dont il ne peut rendre raison autrement ; et puis il s'en rapporte à la Bible pour suppléer à sa propre ignorance sur les choses de Dieu (1). »

Le beau sermon sur *le Géolier de Philippes* contient, à côté des choses non seulement les plus frappantes pour l'esprit « étonné et convaincu, » mais les plus touchantes pour le cœur et les plus persuasives pour la conscience morale et religieuse, ce reste imprudent de l'ancien dogmatisme : « Croire en Jésus-Christ, c'est croire *que* Jésus-Christ, etc... »

Le salut des âmes paraît ainsi avoir pour condition l'exactitude des croyances, et la foi, qui est sentiment

(1) *La crédulité de l'incrédule.*

et vie, se trouve réduite à un *Credo*. Erreur grave : car la conséquence extrême du principe et, si j'ose m'exprimer ainsi, sa réduction à l'absurde, serait qu'un saint homme qui n'a pu se résoudre à croire (il y en a, et Adolphe Monod a fini par le reconnaître jusqu'à un certain point) pèse moins dans les balances de Dieu qu'un croyant dont le seul mérite est d'être bien catéchisé et de posséder sur le bout du doigt les formules de l'orthodoxie (1).

Vraiment, c'est presque une formule magique que, dans le troisième sermon sur *Jésus tenté au désert*, le prédicateur nous prescrit d'opposer aux tentations du Diable comme une espèce de talisman : *Il est écrit* (2).

Toutes les vérités de l'ordre moral étant plus ou moins complexes, on les fausse peu ou prou en voulant les simplifier. Dans son sermon de Lyon sur *la Sanctification par la vérité*, le jeune pasteur avait soutenu cette thèse, que la doctrine de chaque homme, non point celle qu'il professe extérieurement, mais celle qu'il aime et observe en réalité, est ce qui fait sa vie. L'idée est juste, mais le contraire l'est aussi ; car, s'il est vrai de dire : Telle doctrine, telle vie, il ne l'est pas moins de dire : Telle vie, telle doctrine. L'effet, ici, se confond

(1) Dans son *Esquisse d'une philosophie de la Religion*, M. Sabatier dit très judicieusement : « Soutenir qu'on ne peut être sauvé qu'en croyant telle ou telle doctrine théologique, c'est la même chose que de dire qu'on ne peut l'être qu'en faisant telle ou telle œuvre. »

(2) Un intéressant opuscule de Bourdaloue, *Accord de la raison et de la foi*, contient des idées et des expressions si semblables à celles d'Adolphe Monod, que celui-ci peut bien en avoir profité :

« De quelque doute que je sois combattu malgré moi.... je n'ai point de réplique plus courte et plus décisive à faire que celle de Jésus-Christ même au démon qui le vint tenter dans le désert : *Il est écrit*.... Du moment que tout cela est écrit, c'est-à-dire que tout cela m'est révélé de Dieu ou de la part de Dieu, et que cette révélation m'est tellement notifiée par des motifs de crédibilité, qu'il serait contre le bon sens de n'en vouloir pas convenir, je ne demande rien de plus... Seigneur, vous m'avez donné la raison comme un flambeau, pour me guider ; mais, après en avoir fait l'usage convenable, vous m'ordonnez de lui fermer les yeux, de la réprimer, de l'assujétir... »

avec la cause, la cause avec l'effet, par une pénétration très intime, qu'une bonne psychologie doit apercevoir, et que seule pouvait désagréger une analyse abstraite, moins attentive à suivre les riches sinuosités de l'expérience que la ligne trop droite de la pure logique.

Ailleurs, Adolphe Monod prétendait établir entre la voix de Dieu et celle de la conscience une distinction peu philosophique et même peu chrétienne, monstrueux débris de l'idée biblique d'un Jéhovah se licenciant lui-même des lois qu'il a faites, commandant, par exemple, au grand prêtre Joad d'attirer Athalie dans le temple au moyen d'une équivoque, ou inspirant à Esther de demander au roi Assuérus « que les dix fils d'Aman soient pendus. » Certes, le prédicateur protestant fut toujours très loin de pareils excès ; mais, sans y songer, il s'engageait dans la voie qui aboutit à une religion séparée de la morale, à quelque nouvelle *Politique tirée de l'Écriture sainte*, naïve et barbare comme la première, en écrivant ces lignes inconsidérées :

« Celui qui fait le bien pour le monde a droit aux applaudissements du monde ; celui qui fait le bien pour la conscience a droit à l'approbation de sa conscience ; mais celui-là seul qui le fait pour Dieu a droit à la faveur de Dieu (1). »

Où irait-on, si l'on pouvait, si l'on devait séparer, avec cette netteté dangereuse, les ordres que Dieu nous donne dans la Bible, de ceux de la conscience ?

Le sermon sur *la Parole vivante* qu'Adolphe Monod prononça comme suffragant, et, peu après, son premier sermon de pasteur titulaire, *la Vocation de l'Eglise*, annoncèrent donc un certain changement du fond et de la forme de sa prédication.

La forme perdit et gagna. Elle perdit en rigueur, en ordre serré du raisonnement, en perfection soutenue du

(1) *La peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens.*

style (1), en force et en ardeur savamment ménagées, grandissant peu à peu, par un *crescendo* continu, de la sobre simplicité des exordes, aux éclats magnifiques, aux ondes larges et impétueuses des péroraisons. Elle gagna en variété, en abondance facile, en onction. Elle resta aussi puissante et devint plus charmante. Les sermons de Paris se prêteraient mieux que ceux de Lyon et de Montauban à un recueil de morceaux choisis, justement parce que la composition en étant moins parfaite, les beaux morceaux se laissent plus aisément détacher. Mais il faut mettre à part deux discours qui réunissent tous les caractères de la perfection et qui nous rendent, avec quelque chose de plus, les qualités anciennes de son éloquence : l'un, puisé aux sources de ce texte ineffable qui contient l'infini : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, » restera la méditation favorite des âmes profondes et me paraît être le chef-d'œuvre de toute la prédication d'Adolphe Monod ; l'autre, intitulé *Trop tard*, est une composition d'une étonnante beauté qui rappelle, sans désavantage, par la rapidité et la véhémence de la marche comme par la terrible nature du sujet, le premier des deux sermons, si effrayants et si pathétiques, prononcés à Lyon et à Mens, sur *la Compassion de Dieu pour le chrétien inconverti*.

Pour ce qui est du fond des choses, il y eut, dans la dernière période de la prédication d'Adolphe Monod, un riche renouveau de vie spirituelle et l'essai timide d'une méthode un peu plus libérale, très léger fléchissement de l'ancienne rigueur dogmatique, que rétabliront, dès le lendemain, dans toute sa pureté, d'une part la solennelle approche de la mort, d'autre part le danger bientôt

(1) Le style n'est plus aussi classique. Il a moins d'irréprochable correction et moins de noblesse. Il accueille des expressions familières, d'étranges images bibliques, et même des jeux de mots d'un goût contestable.

aperçu d'émanciper, si peu que ce soit, la pensée et le sentiment religieux du joug de l'autorité scripturaire.

Le titre seul du premier sermon de Paris, *la Parole vivante*, annonçait le dessein de substituer davantage à la lettre qui tue l'esprit qui vivifie, de faire consister la Révélation moins dans des écritures que dans la personne divine et humaine du Verbe incarné. Le prédicateur admet à présent, oui il admet — pour un instant — que tout ce qui est « biblique » n'est pas, par cela même, « spirituel ; » que la qualité de la doctrine est loin de pouvoir, à elle seule, produire une vie bonne ou mauvaise, et que l'affaire du salut des âmes ne se confond point absolument avec la question de la vérité dans les croyances. Il a moins de confiance dans la vertu de la dialectique. Il trouve plus efficace de toucher les cœurs et de faire appel aux consciences, que d'infliger à la raison surprise des défaites qui ne sont jamais que des étonnements passagers dont elle se remet et se relève assez vite. Au lieu de conduire l'homme de la Bible à Jésus, par la force du raisonnement, il essaie maintenant, par douceur et par grâce, de l'amener de Jésus à la Bible :

« Je voudrais moins traiter du christianisme, de sa doctrine, de sa morale, de son histoire, de son inspiration divine, que vous montrer, que vous donner *Jésus-Christ lui-même*. »

Dans un élan plein d'une généreuse éloquence, il hâte de ses vœux l'avènement d'une Eglise largement chrétienne où toutes les distinctions seront effacées dans une commune adoration pour le Sauveur :

« Oh ! vienne l'Eglise de l'avenir, hâtée par les prières de tous ceux qui ont appris du disciple bien-aimé à dire : Seigneur Jésus, viens ! Qu'elle vienne, et qu'elle secoue sur nous, de ses ailes enflées par le souffle de Dieu, une nouvelle rosée de la vertu d'en haut, une nouvelle onction d'union fraternelle et une nouvelle moisson mûrissant pour le ciel ! Qu'elle vienne, et qu'elle rassemble dans une même foi, dans un même esprit, dans un même travail, et la stu-

dieuse Allemagne, et la consciencieuse Angleterre, et l'entreprenante Amérique, et l'active France, et tous les peuples, sous tous les climats ! Qu'elle vienne, et qu'elle amène ces jours de grâce où les noms de calviniste, de luthérien, d'anglican, de morave, de national, d'indépendant, et pourquoi n'ajouterais-je pas, les noms de protestant, de catholique, de grec, tomberont absorbés dans un seul nom, celui de leur Seigneur et du nôtre, Jésus-Christ !... »

Tandis qu'à Lyon il s'était comme délecté dans la démonstration de la corruption totale des enfants d'Adam, et, plus cruellement encore, dans celle du partage horrible entre tous, réservé au chrétien inconverti, il goûte à Paris une joie bien meilleure à montrer qu'il peut y avoir, en dehors du christianisme, de « grandes âmes » gardant, après la chute, quelques empreintes de leur divine origine, tendant au ciel par tout ce qui reste de noble dans leur nature, et élevant, comme les Athéniens du temps de S. Paul, un autel au Dieu inconnu (1).

Mais à cela se borne ce qu'on peut appeler son heure de libéralisme. L'hétérodoxie d'Adolphe Monod, dans les dernières années de sa vie, est une pure invention des dangereux amis de sa gloire. Non seulement il est resté très orthodoxe, mais c'est à peine s'il a paru un instant pousser son affranchissement de la lettre jusqu'à cette immédiate adhésion de l'âme aux faits et aux vérités de l'Evangile, qui fut le thème essentiel de la prédication des Vinet et des Pressensé.

Bien qu'il ait écrit de Vinet, mort avant lui à quarante-neuf ans : « Il fut notre maître à tous (2), » je ne crois pas que le plus grand penseur protestant de langue française au XIX^e siècle ait eu, quoi qu'on en ait dit, beaucoup d'influence sur le plus grand orateur du protestantisme français. Ces deux grands hommes ne se rencontrèrent qu'une fois, en 1844, dans une rapide entrevue, et leur

(1) *Les grandes âmes. — Dieu demandant le cœur de l'homme. — Nathanaël, etc.*

(2) Lettre à Madame Vinet, 19 décembre 1855.

correspondance se borne à cette lettre d'Adolphe Monod, passablement hautaine, dont j'ai déjà parlé, reprochant au philosophe d'être obscur et subtil (1), et à une réponse admirablement humble de Vinet, si émerveillé du style et de l'éloquence de son critique, qu'il écrivait en 1844 : « Ce qui le distingue, c'est la perfection (2). »

Les idées d'Adolphe Monod sur l'inspiration des Ecritures, solennellement proclamées sur son lit de mort, ne diffèrent pas, d'une façon sensible, des vues théopneustiques de Gausсен :

« Je déclare, comme devant le tribunal de Jésus-Christ, où je m'attends à comparaître bientôt, que toutes mes recherches et mes études... toutes les discussions qui se sont élevées dans ces dernières années sur l'inspiration et l'autorité divine de la Parole de Dieu, n'ont fait, durant la triple période de mon ministère (Lyon, Montauban, Paris)... que me confirmer dans la conviction inébranlable que, quand l'Ecriture parle, c'est Dieu qui parle... et que ce qu'elle nous dit n'est pas moins véritable ni moins assuré que si le ciel s'entrouvait dans ce moment sur nos têtes, et si la voix de Dieu retentissait comme autrefois en Sinaï, nous disant les mêmes choses. Il n'y a pas de bornes à la confiance et à la soumission que nous devons aux Ecritures... L'Ecriture est comme une lettre que Dieu a écrite du monde invisible à ses enfants retenus dans le monde visible... Elle est la *Parole de Dieu*, dans le sens le plus élevé et tout ensemble le plus simple et le plus populaire de ce mot... Il ne faut rien chercher au dedans de vous-mêmes sous quelque beau nom que ce soit, raison, intelligence, sentiment, conscience, qui domine, qui juge, qui contrôle la Parole de Dieu... Elle est la seule autorité souveraine, infaillible, immuable, non moindre dans les discours d'un saint Paul que dans ceux de Jésus-Christ lui-même (3). »

Done, tout reprit bientôt dans la Bible une valeur égale à ses yeux, la valeur sans nuances ni degrés de la vérité absolue, et en voici une preuve parmi cent autres : dans sa prédication de Paris, il lui arrive de citer un des livres canoniques dont l'utilité pour l'édification est le plus

(1) A propos d'un article de Vinet sur Victor Hugo ; lettre du 18 octobre 1837.

(2) *Mélanges*, p. 479.

(3) *Les adieux d'Adolphe Monod à ses amis et à l'Eglise*, pp. 166 et suivantes.

contestable, le *Cantique des cantiques*, tout aussi volontiers que des textes de S. Jean, de S. Paul, ou même de Jésus-Christ. Bien loin que nous entendions ici un théologien nouveau, instruit par la critique, on croirait que c'est Bossuet qui parle, Bossuet interprétant, à la vieille mode, cette sensuelle chanson d'amour, qui n'est pas de Salomon, au sens spirituel d'une union mystique de Jésus avec l'Eglise son épouse.

Une conséquence de ce qu'on peut appeler *la doctrine du bloc*, dans la question de l'inspiration des Ecritures, c'est que, tout y étant également divin, tout peut être allégué pêle-mêle, sans la moindre distinction des circonstances relatives et particulières de l'histoire. C'est ainsi qu'Adolphe Monod, de son point de vue non moins absolu que celui de Bossuet, amalgamait des paroles bibliques qui n'ont aucun rapport les unes avec les autres, « choisissant un verset d'un psaume pour peindre les joies de la vie chrétienne, ignorées du psalmiste, et un verset d'Ezéchiel pour peindre les tourments de l'enfer, également ignorés du prophète (1). »

Une prodigalité excessive de citations bibliques véritablement quelconques, défaut ordinaire de la prédication protestante orthodoxe, surcharge et quelquefois dépare les sermons de Paris. Rien de plus bizarre que certains textes des *Proverbes* et de l'*Ecclésiaste*, dont sont comme bariolées plusieurs pages des deux beaux discours sur *la Femme*. Le magnifique sermon : *Trop tard ou Dieu fidèle en ses menaces*, emprunte à l'histoire sainte quatre exemples successifs qui sont très saisissants ; mais il est permis d'estimer que l'histoire profane en eût offert de plus intéressants encore.

Sans doute le ministre a reconnu l'humanité des Ecritures, et il y a même insisté comme sur une découverte

(1) Pédézert, brochure citée, p. 37.

importante et tardive (1). Mais ne nous méprenons pas sur la signification qu'il attache au mot : *humanité*. Il l'entend dans un sens extrêmement général et classique, qui, pour lui, se réduit purement à ceci : on sent battre dans la Bible le cœur des écrivains sacrés ; de sorte que « le plus solennel de tous les livres en est en même temps le plus tendre et le plus cher (2). » Jamais la Bible ne fut à ses yeux, ce qu'elle était à ceux de Coquerel : « Un livre de l'Orient (3). »

S'il est un sens qui ait manqué à Monod, c'est le sens de l'histoire. Par cette lacune il est vraiment un homme du XVII^e siècle égaré dans le XIX^e. Car le siècle de Bossuet est celui des idées absolues et universelles, tandis que le trait caractéristique du XIX^e siècle est d'avoir mis, dans toutes les études relatives à l'esprit humain, la méthode historique à la place de la méthode dogmatique.

« Le grand progrès de la critique, écrit Renan (4), a été de substituer la catégorie du devenir à la catégorie de l'être, la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité. »

Dans toute la prédication d'Adolphe Monod, la seule idée de l'évolution historique qu'il soit possible d'entrevoir est le passage suivant de son premier discours sur *les Fondements en ruines* (1849) :

« C'est un des caractères de la Parole sainte... qu'elle s'applique à tous les temps. On peut dire même qu'elle s'adapte de mieux en mieux, pour le fond de la pensée, aux siècles qui se déroulent, parce que les germes féconds de vérité qu'elle contient se développent avec l'histoire humaine et le plan divin. Tandis que les autres livres vont vieillissant, la Bible seule semble rajeunir, parce que les vérités éternelles qu'elle présente également à toutes les phases successives de l'humanité, revêtent, d'âge en âge, un aspect toujours nouveau et

(1) « Le côté divin des Ecritures, dans un temps, m'apparaissait trop exclusivement. » *Allocution aux étudiants en théologie de Strasbourg*, 1852 (Manuscrit).

(2) *Les Adieux*, p. 172.

(3) Sermon prêché par Athanase Coquerel à l'Oratoire, le 19 novembre 1854, sur un dogme nouveau concernant la Vierge Marie.

(4) *Averroès*, p. VI.

toujours plus spirituel : on dirait un corps identique qui ne ferait que changer d'habit pour être en rapport avec chaque génération naissante, ou plutôt, un esprit toujours le même, mais qu'un accroissement sans terme maintiendrait constamment au pas, disons mieux, en avant du genre humain. »

Après cette concession assez maigre à la doctrine ou, pour mieux dire, au fait indéniable d'une certaine évolution des dogmes, Adolphe Monod, saisi de peur, se rejeta en arrière. Son mouvement de recul et d'effroi est tout à fait analogue à celui des protestants du temps de Jurieu, quand Bossuet ouvrit leurs yeux sur les excès logiques des sociniens, des latitudinaires et des indépendants. Il crut devoir, contre les progrès du protestantisme libéral, « poser de nouveau les fondements de la foi, » et il le fit dans ses quatre discours de la *Doctrine chrétienne*.

Ailleurs, il dit :

« Sans l'Ecriture, vous en seriez réduit à vos lumières personnelles, naturelles; triste ressource, que vous l'appeliez raison, sentiment, conscience, fût-ce même conscience religieuse; l'homme naturel n'en est pas moins l'homme naturel, pauvre, aveugle, misérable et nu (1). »

Il continua donc d'adorer *tous* les enseignements de l'Ecriture, non point à cause de leur valeur (prétention téméraire et langage insensé, car l'esprit s'érige en critique et en juge des choses dont il reconnaît la valeur), mais à cause de leur origine sacrée. Dès son premier sermon de Paris, sur *la Parole vivante*, il avait fait cette formelle déclaration :

« Si, par Eglise de l'avenir, quelqu'un entendait une Eglise émanicipée, où la Parole écrite perdrait quelque chose de cette antique autorité, que les siècles ont reconnue, éprouvée et confirmée, et où l'enseignement ferme et permanent de cette Parole ferait place à l'enseignement mobile et personnel de l'esprit humain, nous ne voulons pas d'une telle Eglise de l'avenir. »

(1) *L'inspiration prouvée par ses œuvres*, 1852.

C'est dans son beau sermon sur *l'Unité de la foi*, prêché vers 1852, qu'il s'est élevé à l'expression la plus éloquente de cette foi exclusive, que rien ne peut ni entamer ni ébranler :

« On nous demande un seul changement dans la profession de notre foi : c'est qu'à ces mots, dont nous avons coutume de la faire précéder : Voici la vérité, nous voulions bien substituer ceux-ci : Voici mon opinion... On ne bâtit pas sur un sable mouvant, on ne s'assied pas sur une eau qui fuit, on ne s'établit pas sur un nuage... Il me faut du roc ; et, quand j'en ai trouvé, je manquerais autant à la charité qu'à la vérité en ne disant pas à qui veut m'entendre : Ami, voilà du roc, et il n'y a d'autre terrain solide au monde, ni pour moi, ni pour toi... On nous fatigue les oreilles de je ne sais quelle église soi-disant tolérante, dont la tolérance est d'adopter pour siennes toutes les croyances sans distinction, dont la doctrine est d'être sans doctrine, et qui, incapable de dire ce qu'elle est, ne sait jamais se définir que par ce qu'elle n'est pas. Mais, au nom de la piété, au nom du bon sens, que voulez-vous faire de pur, de puissant, de stable, j'allais dire avec de tels principes, mais il faut dire plutôt avec une telle absence de principes ? Faites donc de l'ordre avec du désordre, si vous le pouvez, faites-en surtout avec du désordre organisé ! Formez une société, avec la faculté laissée à chacun de faire tout ce qu'il voudra ; formez une famille, avec la faculté laissée à chacun d'obéir à qui il lui plaira ; et formez une Eglise, avec la faculté laissée à chacun d'y professer ce qu'il lui semblera bon ! La liberté de croire pour son propre compte, sans contredit ; mais la liberté de professer dans une église, au nom de l'Eglise, une croyance quelconque, fût-elle contraire à la foi sur laquelle l'Eglise s'est fondée, non, mille fois non !... »

« Soldats de la foi, point de faiblesses, point de lâches concessions ! Qu'il est beau, le spectacle que vous êtes appelés à donner à la terre en ces jours de crise ! Quand le poète peint le juste immuable dans son dessein, que ne peuvent ébranler ni les sollicitations de ses concitoyens, ni l'œil enflammé du tyran, ni le souffle des vents déchainés, ni la main du dieu qui lance la foudre, ni le monde entier se brisant sur sa tête, mais l'écrasant avant de le faire pâlir, il a peint ce que vous devez, ce que vous pouvez être, vous que Dieu a mis pour les colonnes de son temple. Il faut que par la puissance tranquille de vos convictions, vous souteniez les choses humaines qui tombent et qui défont de toutes parts. Il le faut pour l'honneur de Dieu, il le faut pour votre paix, il le faut aussi pour le bien du monde ; de ce monde qui a besoin de vous et qui compte secrètement sur vous, dans le temps même qu'il vous accuse. S'il n'a point de convictions, il sait

ce qu'il en coûte de n'en point avoir; il vous reproche les vôtres et il vous les envie tout ensemble, croyez-le bien : telles sont ses contradictions intérieures. »

Après la révolution de février 1848, l'entrée dans l'Assemblée nationale fut offerte par les électeurs parisiens aux deux prédicateurs protestants les plus en vue de l'époque, Athanase Coquerel et Adolphe Monod.

Coquerel accepta et fit bien, Monod refusa et fit bien aussi; tous deux suivaient leur voie. Ce n'est pas que Monod soit resté aussi étranger qu'on l'a prétendu aux préoccupations politiques et sociales de son temps. Il se rendait très bien compte de l'espèce de loi divine et humaine, imposée aux hommes supérieurs, d'être des représentants de leur siècle et de vivre de sa vie avec intensité. Dans un de ses rares exordes proprement dits, celui du beau sermon sur *le Fatalisme*, voici un passage fortement pensé, qui est comme le commentaire anticipé de ces deux vers de Victor Hugo sur l'homme de génie :

Ce qui fait qu'il est dieu, c'est plus d'humanité.

Il est génie, étant, plus que les autres, homme (1).

« Plus hommes que le reste des hommes, et plus de leur temps que leurs contemporains, (les grands hommes) subissent, plus encore que les autres, le mouvement général, et ce n'est même qu'à cette condition qu'ils le dominent et le dirigent. Chez eux, l'esprit qui caractérise le siècle atteint à sa plus haute puissance; après quoi, il redescend, révélé à lui-même, de ces hommes-rois à l'homme-multitude dont il émana, et, revêtant des formes populaires, va fortifier dans la masse l'état moral qui lui a donné naissance. »

Je pourrais citer, dans son deuxième sermon de Paris, une allusion au système de Fourier et une mention expresse du phalanstère. Les deux sermons des *Fondements en ruines* sont des discours de circonstance prononcés au mois de février 1849, à l'occasion du premier anniversaire de la jeune république.

(1) *Les Contemplations*, I, 9.

Mais, cette réserve faite, il faut reconnaître que la politique d'Adolphe Monod en chaire a généralement ce caractère de haute et pure simplicité qui fait à la fois la noblesse du sermon classique et son intérêt médiocre comme document historique et littéraire. Ce n'est rien de plus, rien de moins que la politique des prophètes. Le prédicateur chrétien domine tous les partis, n'appartenant qu'à celui de l'éternelle justice ; et le prédicateur protestant, fidèle à l'esprit du protestantisme, s'adresse moins à l'âme collective de la nation qu'aux consciences particulières, moins à la société qu'aux individus, très différent en cela du Père Lacordaire, moine qui fut souvent dans la chaire de Notre-Dame un tribun patriote, d'une brûlante éloquence, encore plus *catholique* peut-être, au sens étymologique du mot, par le souci continuel et dominant des questions sociales, que l'auteur même du *Discours sur l'histoire universelle*.

Monod prêche l'amour de la patrie, selon l'esprit de Bossuet et de S. Paul, l'obéissance à l'autorité et aux lois, non seulement aux lois idéalement bonnes et à l'autorité qu'on aime, mais à tout ce qui a pris la force d'une institution établie et dès lors légitimée par la volonté ou la permission de Dieu :

« L'intervention que nos lois actuelles ménagent à chaque citoyen dans les affaires du pays, c'est un talent que Dieu vous a confié et dont il vous demandera compte ; et, devant lui, vous êtes aussi responsable de votre dix-millionième d'influence que si vous conduisiez la main de la nation tout entière... N'employez jamais que des moyens droits, généreux comme le dévouement, purs comme le scrupule, et soigneusement dégagés de tout ce qui sent l'insurrection, le complot, le mensonge ou quelque autre souillure de ce monde. Qu'on vous voie toujours animés d'un esprit de vrai patriotisme, qui cherche sans intérêt, sans flatterie, sans lâche complaisance, le vrai bien du pays en même temps que celui de l'humanité tout entière... Plus que jamais, chrétiens, montrons-nous bons citoyens, soumis aux ordres légitimes de l'autorité, telle qu'elle nous est donnée de Dieu, et obéis-

sants aux lois, telles qu'elles sont, malgré tout ce qui peut leur manquer encore. »

Il flétrit énergiquement certains journaux,

« Feuilles légères qui courent de main en main, prodiguant le mépris et l'outrage aux princes et aux gouverneurs des nations, appelant sur eux chaque matin, au lieu des grâces du ciel, les inimitiés de la terre, en attendant que vienne l'occasion, impatiemment attendue, de traduire ces coupables maximes en actes plus coupables encore (1). »

Il réfute les doctrines nouvelles qui attaquent la propriété, la famille, la société ; son généreux remède au mal du socialisme est, sans contredit, le meilleur : il consiste à « le confondre et le détruire en le dissolvant dans la charité. » Mais ces belles choses ne sont pas moins vraies en 1897 qu'en 1849, et elles n'étaient pas plus réalisables il y a quarante-huit ans qu'aujourd'hui.

Le second discours sur *les Fondements en ruines* contient une admirable page qui développe et rassemble (sans le savoir, je crois) certains germes épars dans Bossuet, ce père de toute notre éloquence sacrée, soit que, dans le sermon *sur l'Eminente dignité des pauvres*, l'orateur du XVII^e siècle avoue que l'inégale répartition des biens et des maux donne « une couleur de justice » aux plaintes contre la Providence ; soit que, dans son troisième sermon pour le Vendredi-Saint, il nous fasse honte de croire que Jésus-Christ « ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise, sans goûter l'amertume de sa passion ; » soit, enfin, que, dans le sermon *sur l'Utilité des souffrances*, il s'écrie : « Il faut souffrir, il faut mourir, il faut être crucifié avec Jésus-Christ... Mes frères, l'entendons-nous, cette parole fondamentale du christianisme ? Chrétiens, enfants de la croix et des plaies de Jésus-

(1) *Les fondements en ruines* (deuxième discours).

Christ... songez-vous qu'il n'y a point de salut pour vous, si vous ne souffrez avec lui ? »

Donnons maintenant la parole à l'orateur moderne :

« Eh quoi ! le Saint des Saints n'est parvenu à la gloire qui lui était proposée qu'en souffrant la croix, et vous oseriez demander que de pauvres pécheurs tels que nous, qu'une terre maudite comme la nôtre, fussent admis à partager cette joie sans avoir eu rien à faire avec cette croix ! Non, non ; cet agréable drame qui conduirait le genre humain au terme désiré par une pente facile et par un chemin semé de fleurs, si l'on en pouvait trouver de tels sur la terre ; ce drame, quel qu'il soit, ne pouvait pas être celui de Dieu : la rédemption est le triomphe de la miséricorde, mais elle n'est pas l'oubli de la justice. Il faut que la race humaine ait son désert, son Gethsémané, son Golgotha, comme notre Sauveur a eu les siens...

« Au sein de ce travail immense de la miséricorde divine dans la misère de l'individu, comment conduire à leur dénouement les plans de Dieu pour la race, sans ces famines, ces fléaux, ces guerres, ces révolutions, qui sont les veilles, les sueurs, les larmes, les langueurs mortelles de l'humanité ? Il vous semble peut-être que, si vous aviez le gouvernement du monde, vous ne consentiriez pas à cet épuisement de la Lombardie, à ce déchirement de la Hongrie, à cette oppression d'Otaïti ? Je le crois ; mais consentiriez-vous davantage, en la place de Dieu, à cette seule famille manquant de pain, à ce seul artisan privé de travail, à ce seul enfant arraché des bras d'une mère désespérée ? Eh bien ! oui, le chemin de Dieu, le seul que notre égarement lui ait laissé, est un chemin de sang et de pleurs ; et le signe qu'il plante sur une terre qu'il veut bénir, c'est la croix, et encore la croix, et toujours la croix. Demander pourquoi les choses se passent de la sorte, c'est demander pourquoi nous n'avons pas à faire à un autre monde ou à un autre Dieu, à un monde sans péché ou à un Dieu sans justice. »

Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Ce qui a pour nous l'apparence du désordre couvre un ordre profond et caché qui sera révélé au dernier jour. Cette idée, très souvent exprimée par les deux grands prédicateurs dont je poursuis l'étude parallèle, a exercé un jour leur imagination dans la recherche de quelque comparaison ingénieuse qui servit à la rendre sensible. Voici celle que Bossuet a trouvée :

« Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains

tableaux, que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt, toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, Messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre (1). »

Je ne sais si l'on découvrirait encore, chez quelque marchand de bric-à-brac, le joujou d'optique aujourd'hui bien oublié que désigne ici Bossuet. La physique, tant amusante que scientifique, a fait de tels progrès depuis deux cents ans que les instruments jadis merveilleux sont dépassés de fort loin et perdus de vue. La comparaison choisie par A. Monod nous est naturellement plus familière :

« Ce qui s'appelle revers dans le plan humain prend le nom de succès dans celui de Dieu ; à peu près comme dans ces tableaux en tapisserie qui se peignent par derrière, les fils colorés que l'ouvrier tisse d'une main docile n'offrent à l'œil qu'une confusion inextricable, jusqu'à ce qu'ils soient vus par leur vrai côté, qui est celui de l'artiste : le plan de l'homme n'est que l'envers de la vie, celui de Dieu en est l'endroit. Prise dans ce point de vue, mon action n'est jamais sans règle ni sans fruit, car j'accomplis toujours le plan de Dieu, le sachant ou non, disons plus, le voulant ou non. Si je marche d'accord avec Dieu, je réussis, et j'accomplis son plan, tout en pensant peut-être n'accomplir que le mien ; si je marche en opposition avec lui, j'échoue, mais j'accomplis encore son plan, par le renversement même du mien, et faute de le servir par mon obéissance, je le sers par ma désobéissance elle-même ; car toutes choses le servent (2). »

Personne n'a parlé plus magnifiquement que Bossuet de ce Dieu qui « du centre de son éternité développe

(1) Deuxième sermon *sur la Providence*, 1662.

(2) *Le plan de Dieu*, 1850.

tout l'ordre des siècles, » qui voit passer devant lui « les années comme des moments, » qui, « connaissant sa toute puissance, sachant que rien ne peut échapper ses mains souveraines, ne précipite pas ses conseils. » C'est en traitant ce sublime sujet que le grand orateur s'est élevé au summum d'une éloquence constamment égale à sa matière, et qu'il nous apparaît dans toute sa majesté de premier ministre du Très-Haut. Tout ce qu'on pourra citer après lui dans le même ordre d'idées ne paraîtra jamais qu'un écho affaibli de la plus grande voix que le monde ait entendue. « Pauvre créature jetée dans un coin de ton empire, dit à son tour Adolphe Monod, comment en aurais-je cette vue d'ensemble dont tu jouis au centre de tous tes ouvrages ? (1) »

Le plan de Dieu s'accomplissant toujours, avec nous ou sans nous, la sagesse est de soumettre sa propre volonté à la volonté divine : sagesse chrétienne qui, au premier abord, paraît identiquement la même que la sagesse philosophique, dont la grande règle, posée par Marc Aurèle, est de nous maintenir en harmonie avec l'univers. « Le sage, dit aussi Spinoza, est celui qui participe par sa pensée à l'éternelle nécessité de la nature. Celui-là seul possède le véritable repos du cœur. » Mais il y a cette profonde différence entre la philosophie et la religion, que la philosophie, même optimiste, même quand elle juge bonne et adorable la main sévère de la nécessité, s'y soumet avec une résignation sans espoir, comme à l'inéluctable Destin. La religion professe, au contraire, que Dieu est souverainement libre, et ne conçoit même qu'en lui la pleine liberté, puisque c'est à Dieu seul, comme dit Bossuet, qu'« appartient la gloire, la majesté et l'indépendance. » Dès lors l'homme peut agir sur Dieu par la prière, qui est

(1) *La crédulité de l'incrédule.*

une chose absurde dans le système d'un ordre nécessaire de la nature, mais qui cesse de l'être dans celui d'un ordre divinement libre. Il est d'une importance capitale pour la foi chrétienne, non seulement de maintenir dans la notion de la Providence une certaine part à la volonté flexible de Dieu, mais d'en faire l'essentiel même de cette notion, puisque toute la religion s'écroule avec l'utilité extérieure de la prière.

Dans sa *Réfutation du système du Père Malebranche*, Fénelon dit, fort chrétiennement :

« Qu'entendons-nous par le mot de Providence ? Ce n'est point l'établissement des lois générales ni des causes occasionnelles ; tout cela ne renferme que les règles communes que Dieu a mises dans son ouvrage en le créant. On ne dit point que c'est la Providence qui tient la terre suspendue, qui règle le cours du soleil et qui fait la variété des saisons ; on regarde ces choses comme les effets constants et nécessaires des lois générales que Dieu a mises d'abord dans la nature ; mais ce qu'on appelle Providence, selon le langage des Ecritures, c'est un gouvernement continuel qui dirige à une fin les choses qui semblent fortuites. »

Bossuet, ayant eu entre ses mains l'écrit de Fénelon, écrivit à la marge de ce passage : « La Providence semble enfermer tout cela, mais plus particulièrement ce qui semble fortuit (1). »

Dans son discours sur *le Plan de Dieu*, prononcé le 13 janvier 1850, A. Monod démontre, après Fénelon et Bossuet, que nous sommes à la merci des choses fortuites et imprévues, même dans ce qui paraît dépendre le plus de notre volonté, dans l'arrangement de notre vie domestique, dans l'éducation de nos enfants :

« La vie, la santé, les ressources... ces choses dépendent-elles de notre volonté ?... Voici un fils qui vient de me naître. J'exerce sur lui, après Dieu, la plus grande puissance matérielle, intellectuelle, spirituelle qui soit au monde... Mais l'occasion ? l'entourage ? l'exemple ? et les camarades ? et les maîtres ? et la fortune ? et la localité ?

(1) Cité par M. Brunetière dans son article sur *la philosophie de Bossuet*.

et l'esprit de l'époque ? et la législation du pays ? et l'organisation de l'instruction publique, que vous blâmez peut-être, et que vous suivez en dépit de vous ? Où est l'homme assez insensé pour se flatter de fixer l'avenir de son fils ? Mon fils deviendra ce que je voudrai le faire, à part l'imprévu, — oui, à part l'imprévu ; mais que cette restriction va loin ! La France est aujourd'hui ce qu'elle était il y a deux ans, à part l'imprévu. »

L'obscurité qui enveloppe le secret d'un Dieu juste et bon, gouvernant le monde avec une liberté souveraine, est pour l'homme un bienfait, puisque de cet article de foi résulte *la valeur objective de la prière*. Si la prière n'était qu'une illusion utile, dont on a conscience, mais où l'on continue de se laisser aller à cause de *ses heureux effets psychologiques*, on la rabaisserait, suivant l'énergique image de Hartmann (1), « au niveau du juron par lequel un portefaix s'excite lui-même à soulever un fardeau. »

On ne prie point la loi, qui est inflexible ; on prie le juge. Si le juge est un homme, simple exécuteur d'une loi qu'il n'a point faite, cette prière lui fait injure. Mais si le juge est Dieu, auteur libre et vivant de la loi, la prière, loin d'être une insulte à sa justice, est l'état naturel du chrétien : la prière, dont Bossuet a dit qu'elle « se fait avec toutes les forces de l'âme, » qu'il faut prier Dieu de « nous faire selon son cœur et non selon le nôtre, car nous serions trop pervers et trop pleins de petites choses, » et encore, que rien de médiocre ne doit être demandé à Dieu, rien de moins que lui-même (2) ; la prière, qu'Adolphe Monod, à son tour, en deux mots courts et pleins, a excellemment définie : « la respiration de l'âme (3). »

Pendant que le plan de Dieu, dont l'exécution semble

(1) *La religion de l'avenir*.

(2) *Sermons sur la Réconciliation avec nos frères et sur la Justice*. — Lettre au maréchal de Bellefonds, 6 juillet 1677.

(3) *Danse et martyre* (second sermon sur la mort de Jean-Baptiste).

capricieuse, cache un ordre profond sous l'apparence du désordre, le plan de l'homme, s'il pouvait s'exécuter, serait le désordre même sous la trompeuse apparence de l'ordre :

« Car enfin, nous ne saurions nous dissimuler que nous sommes des créatures bornées, qui ne voient qu'à quelques pas devant elles et qui ne peuvent rien contempler dans l'ensemble des temps et des choses. Charger une pareille créature d'arrêter le plan qui doit décider de son existence, c'est risquer une perturbation terrible dans ces innombrables rapports qui aboutissent à elle, toute bornée qu'elle est... Votre plan qui décide !... Mais voilà de quoi vous faire perdre le repos le jour et le sommeil la nuit !... Sérieusement, voudriez-vous qu'il en fût ainsi ?... Eh ! quel homme de sens aurait le courage de choisir ses pas, quand chaque pas qu'il fait retentit jusque dans les profondeurs du temps et de l'espace, de ce temps qu'il ne saurait prévoir, de cet espace qu'il ne peut découvrir !... Transportez-vous dans le plan de Dieu : la réparation de tout le désordre est trouvée... Car, dans le vaste plan de Dieu, qui a les ressources de tout l'univers pour le seconder, l'espace infini pour se déployer, le temps éternel pour se développer, jamais rien d'irréparable, rien de désespéré, rien d'imprévu, rien de compromis seulement... Votre liberté véritable datera du jour où vous accepterez le plan divin, où vous le ferez vôtre, non en fataliste, par nécessité, mais en chrétien, par amour... Subordonner notre plan au plan divin, c'est moins le sacrifier que le sauver... Conformer notre volonté à la volonté divine, c'est moins y renoncer que lui tout soumettre : car nous commençons à faire ce que nous voulons, quand nous voulons ce que veut Celui qui peut tout ce qu'il veut (1). »

La question de la liberté humaine est un abîme où les prédicateurs ne voient pas plus clair que les philosophes ; mais les prédicateurs ont sur les philosophes l'avantage d'accepter leurs ténèbres, croire sans comprendre étant pour eux un devoir de la foi. Il faut croire à la liberté humaine, comme à un fait qui est la condition même de toute moralité ; mais il est tellement difficile de la concilier avec la prescience, la volonté et la toute puissance de Dieu, que la philosophie n'a jamais pu donner de cette énigme une explication satisfaisante.

(1) A. Monod, *Le plan de Dieu*.

La ferme raison de Bossuet refuse, à la fois, de nier l'une ou l'autre de ces deux vérités nécessaires et d'en trouver l'accord. Il tient « fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'il ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. » Au ministre Jurieu, qui le pressait de dire comment le libre arbitre s'accorde avec la grâce et les décrets éternels, il répond, dans son *Second avertissement aux Protestants* :

« Faible théologien, qui fait semblant de ne pas savoir combien de vérités il nous faut croire, quoique nous ne sachions pas toujours le moyen de les concilier ensemble ! Que dirait-il à un socinien qui lui tiendrait le même langage qu'il me tient, et le presserait en cette sorte : Je voudrais bien que M. Jurieu nous expliquât comment l'unité de Dieu s'accorde avec la Trinité ? Entrera-t-il avec lui dans la discussion de cet accord et s'engagera-t-il à lui expliquer le secret incompréhensible de l'Etre divin ? Ne croirait-il pas l'avoir vaincu en lui montrant que ces deux choses sont également révélées ?... Malgré la petitesse de l'esprit humain qui ne peut concilier parfaitement (ces contraires), il faut bien que l'infinité immense de l'Etre divin les concilie et les unisse... Si les docteurs ont de la peine à accorder la liberté de l'homme avec l'immutabilité des décrets de Dieu, ils ne succombent pourtant pas à la difficulté ; ils rament de toutes leurs forces pour s'empêcher d'être jetés contre l'écueil. »

Bossuet méprise comme « un parfait galimatias » toutes les explications des philosophes sur ce point (1). Sa conclusion est : silence, adoration.

« Toute la doctrine de la prédestination et de la grâce se réduit en abrégé à ces trois mots du prophète : Ta perte est à toi, Israël, ton secours et ta délivrance est à moi seul. Il est ainsi, et si on n'entend pas comment tout cela s'accorde, il vous suffit que Dieu le sache, et il le faut croire. Mon secret est pour moi, mon secret est pour moi, dit le prophète Isaïe. Combien plus le secret de Dieu est-il pour lui seul ! Le secret de la prédestination est proprement le secret du gouvernement de Dieu, et il n'y a qu'à s'écrier : O profondeur !... Cette vie est le temps de croire, comme la vie future est le temps de voir... Que faut-il faire, en attendant, sinon croire et adorer ce qu'on n'entend pas, unir par la foi ce qu'on ne peut encore unir par l'intelligence,

(1) Lettre à un disciple de Malebranche, 21 mai 1687.

et, en un mot, comme dit S. Paul, réduire son esprit en captivité sous l'obéissance de Jésus-Christ ? (1) »

Oratoirement au moins, la position gardée ici par Bossuet est très forte, et c'est celle qu'a prise aussi Adolphe Monod, préférant, par une juste intelligence du pouvoir propre de l'éloquence sacrée, la vérité mystérieuse à la vérité subtile, renonçant franchement à chercher, avec Vinet, avec les philosophes et les théologiens, l'introuvable synthèse où les contraires s'harmonisent, et maintenant d'une main ferme la liberté et la grâce dans leur irréductible dualité :

« Nier la liberté de l'homme, le supposer contraint dans sa désobéissance ou son obéissance, ce serait renverser le fondement de toute la morale et de toute la religion. Mais, par un mystère impénétrable, la liberté humaine s'allie, sans s'aliéner, à la souveraineté divine qui la contient sans la contraindre et la dirige sans la déterminer. N'entrons pas plus avant dans ce double problème, que la philosophie a toujours trouvé insoluble, et que l'Écriture elle-même a laissé irrésolu. Constater, comme des faits coexistants, tout contradictoires qu'ils paraissent, l'action réelle de l'homme et la toute puissance de Dieu, la pleine liberté de l'homme et la souveraineté absolue de Dieu, c'est tout ce que nous pouvons faire (2). »

La philosophie est étude et travail, elle cherche ; l'éloquence est action et foi, elle affirme ; la poésie est contemplation et rêve : elle espère, elle doute, elle s'envole au ciel en tremblant,

Etant je ne sais quoi de frère
Et d'éternel, qui chante et pleure et bat de l'aile (3).

Un jour que Bossuet, « pour s'amuser, » disait-il, et « par un certain mouvement dont il n'était pas le maître, » traduisait dans la langue de Corneille le psaume LXV,

(1) Lettre à M^{me} Cornuau, 1688. — *Traité de la concupiscence*, chap. VIII. — *Second avertissement aux Protestants*.

(2) *Le plan de Dieu*.

(3) Victor Hugo. — Par une confusion de la poésie avec l'éloquence, qui est une erreur et qui égare un peu sa critique, Vinet a dit (*Études sur la littérature française au XIX^e siècle*, t. II, p. 308) : « La poésie vit de foi. »

Tibi silentium laus, il écrivit ces dix-huit vers, que j'ai le mauvais goût de trouver vraiment beaux et dignes de sa prose :

Dieu puissant, je me tais en ta sainte présence ;
Je n'ose respirer, et mon âme en silence
Admire la hauteur de ton nom glorieux :
Que dirais-je ? abimés dans cette mer profonde,
Pendant qu'à l'infini la clarté nous inonde,
Pouvons-nous seulement ouvrir nos faibles yeux ?

Si je veux commencer tes divines louanges,
Et que déjà mêlé parmi les chœurs des anges,
Ma voix dans un cantique ose se déployer,
Dès que, pour l'entonner, ma langue se dénoue,
Je sens sortir un chant que mon cœur désavoue
Et ma tremblante voix ne fait que bégayer...

Plus je pousse vers toi ma sublime pensée,
Plus de ta majesté je la sens surpassée,
Se confondre elle-même et tomber sans retour :
Je t'approche en tremblant, lumière inaccessible.
Sans atteindre jamais l'Etre incompréhensible,
Par un vol éperdu je m'agite à l'entour.

Adolphe Monod a composé quelques chants chrétiens qui sont beaux aussi et d'une belle langue, mais d'une beauté plutôt oratoire que proprement poétique, parce que ce sont d'éloquents affirmations, contenues et resserrées dans les limites de la vérité scripturaire, et, par conséquent, ayant simplement pour origine un degré de plus dans l'ardeur d'une foi clairvoyante, en pleine et solide possession de son objet. La grande poésie strictement chrétienne est, à mon sens, une gageure impossible, une espèce de contradiction dans les termes, si le christianisme est la vérité révélée, si la grande et vraie poésie est une création, et si, pour être scrupuleusement chrétienne, elle doit renoncer à être créatrice.

On ne saurait admettre, même pour servir la meilleure des causes, la dépendance où la poésie serait maintenue par l'obligation de se conformer trop exac-

tement à une vérité écrite et imposée. L'art est une religion à sa manière ; il a, pour s'élever librement vers Dieu, les formes et le langage d'un culte qui est à lui. De là vient, comme je le montrerai plus explicitement ailleurs (1), que, plus la religion est sérieuse et l'art gravement rempli d'une haute idée de lui-même, plus ces deux puissances se regardent l'une l'autre avec défiance et inimitié.

Il faut être à la fois philosophe et poète, il faut sans doute aussi s'être enivré d'opium, pour approcher un peu, par la méditation studieuse et par le rêve, de l'inaccessible vérité que les grands prédicateurs nous crient d'adorer de bien loin sans la comprendre ; car, sur une partie au moins du mystère, sur la prescience de Dieu embrassant tous les temps dans son éternité, faisant servir aux fins de son amour les cruautés apparentes qui bouleversent nos plans, révoltent notre raison et déchirent nos cœurs, je ne crois pas que les maîtres eux-mêmes de l'éloquence sacrée aient rien qui égale, pour la saveur du style et la hauteur du sens, les lignes suivantes du grand morphinomane, Thomas Quincey :

« Comprenez bien ceci. Le temps présent périt mille fois avant que nous ayons pu affirmer sa naissance. Dans le présent tout est fini... Mais en Dieu il n'y a rien de fini ; en Dieu il n'y a rien de transitoire ; en Dieu il n'y a rien qui tende vers la mort. Il s'ensuit que, pour Dieu, le présent n'existe pas. Pour Dieu, le présent c'est le futur, et c'est pour le futur qu'il sacrifie le présent. C'est pourquoi il opère par le tremblement de terre. C'est pourquoi il travaille par la douleur. Oh ! profond est le labourage du tremblement de terre. Oh ! profond, profond est le labour de la douleur ; mais il ne faut pas moins que cela pour l'agriculture de Dieu. Sur une nuit de tremblement de terre, il bâtit à l'homme d'agréables habitations pour mille ans. De la douleur il tire de glorieuses vendanges spirituelles, qui autrement n'auraient pu être récoltées. La douleur, puissant outil de Dieu, est indispensable aux enfants mystérieux de la terre (2). »

(1) Voyez plus loin : *Tableaux de la vie humaine*.

(2) Cité par Arvède Barine, *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1895.

La pitoyable objection élevée par les Libertins du XVII^e siècle contre la Providence avait fait à Bossuet la partie belle, en rendant inutile de sa part une forte réfutation de l'athéisme. Croyant, en général, à l'existence personnelle de Dieu, par un compromis étrangement faible, qui nous étonne aujourd'hui, de l'incrédulité avec la foi, ces pauvres philosophes se bornaient à nier que Dieu prît la peine de gouverner le monde ou, s'il le gouvernait, qu'il le gouvernât bien. Bossuet n'avait donc pas à tenir compte de la seule objection qui pourtant puisse compter, celle que le spinozisme tire des lois nécessaires de la nature enchaînant, avec la liberté de l'homme, la liberté de Dieu.

La réfutation de cette doctrine, bien autrement grave et redoutable que celle des Libertins du temps de Bossuet, fait le fond du beau sermon sur *le Fatalisme*, prêché deux fois par Adolphe Monod, en 1846 à Montauban, en 1848 à Paris. Le choix seul de ce sujet prouve que la prédication du pasteur protestant, quoique s'élevant toujours dans la sphère des idées les plus générales, n'était pas aussi étrangère qu'on l'a prétendu à la pensée philosophique de l'époque. Dans son sermon du *Fatalisme*, il montre une vive intelligence du grand mal intellectuel et moral de son siècle, de même que, dans son plus suave chef-d'œuvre, *Qui a soif?*, il fait voir un sentiment très profond des langueurs mélancoliques de l'âme contemporaine.

La croyance en Dieu, officiellement avouée au siècle de Louis XIV, réduit toujours la lutte de Bossuet contre les Libertins à une superbe répression de sujets révoltés.

Il les rappelle à l'ordre, c'est-à-dire à l'obéissance. Il leur démontre que la véritable liberté est de se soumettre à la règle, puisqu'on obéit toujours à quelque chose, à ses passions quand ce n'est pas à son devoir, à la tyran-

nie des sens quand ce n'est pas à l'autorité légitime et raisonnable de l'esprit, et puisque des enfants de Dieu Satan ne fait des rebelles que pour en faire des esclaves. « Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. » Il y a trois espèces de libertés :

« La première est celle des animaux, la seconde est la liberté des rebelles, la troisième est la liberté des enfants de Dieu. Les animaux semblent libres, parce qu'on ne leur a prescrit aucunes lois ; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent l'autorité des lois ; les enfants de Dieu le sont en effet, en se soumettant humblement aux lois. Telle est la liberté véritable (1). »

Ce n'est point au découragement sombre du fatalisme et du pessimisme que Bossuet a besoin de rendre la confiance et l'espoir ; ce qu'il doit rabattre, au contraire, et ce qu'il terrasse des foudres de son éloquence, c'est le fier emportement d'une insurrection audacieuse contre la seule indépendance souveraine, la seule gloire, la seule majesté :

« L'orgueil humain est une perverse imitation de la nature divine... C'est sur la souveraine indépendance de Dieu que nous osons attenter ; c'est ce droit sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée... Nous voulons être les arbitres souverains de notre conduite, afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, en rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance et soyons comme des dieux sur la terre... Ainsi notre orgueil aveugle, nous remplissant de nous-mêmes, par une superbe transgression de toutes les lois, nous érige en de petits dieux (2). »

Ciel ! combien cette lutte, grande encore et admirable dans sa folie, des Titans, fils de la Terre, contre la Divinité, n'est-elle pas plus belle à contempler que le spectacle de notre veulerie actuelle ! Il ne s'agit plus,

(1) *Sermons sur la divinité de Jésus-Christ ; sur la vertu de la croix de Jésus-Christ* (1653) ; pour la vêtue d'une postulante Bernardine (1656), et pour le jour de la Purification de la Sainte-Vierge (1666).

(2) Sermon pour le jour de Noël. Dijon, 1667.

aujourd'hui, d'abaisser l'homme, mais de le relever dans sa propre estime ; il n'y a point lieu d'humilier son orgueil, il faut lui faire honte de sa servitude ; désormais il est bien inutile de lui rappeler qu'il n'est pas un *dieu* : car ce qu'il doit apprendre à présent, ô misère ! c'est qu'il n'est pas une *chose*.

« Ouvrez les yeux, et dites si tout ce qui se passe autour de nous n'atteste pas la présence et l'empire du fatalisme. Ce qu'un homme est, il était destiné à l'être ; il ne pouvait pas ne pas l'être : voilà des sentiments que l'on trouve partout, avoués ou non. Quand la responsabilité individuelle a-t-elle été plus méconnue que de nos jours ? Quand a-t-on proclamé avec moins de retenue une nécessité générale, qui entraîne la volonté personnelle comme un courant irrésistible, et qui éteint la conscience de l'homme dans celle de la génération, et la conscience de la génération dans celle de l'espèce ? Rappelez-vous la manière dont l'histoire fut souvent traitée dans nos académies. Que de fois n'avons-nous pas entendu le cours de ses annales présenté par des maîtres habiles autant qu'estimés, comme une série d'évolutions inévitables des forces cachées dans l'humanité dont les plus épouvantables égarements étaient froidement acceptés comme une phase de son développement, si ce n'est de son progrès, et dont les périodes successives étaient assimilées aux divers âges d'un homme, comme pour absorber plus sûrement l'individualité réelle et vivante dans cette individualité factice et collective !

« Mais suivez surtout l'action du fatalisme dans le déroulement du triste tableau de nos vices et de nos crimes. J'en appelle à ces suicides dont notre époque abonde, et dont un très grand nombre ont pour cause, en dernière analyse, un secret fatalisme... J'en appelle aux annales de nos tribunaux dans les procès des grands criminels, dont le nombre est moins effrayant encore que leur caractère. Il était réservé à notre siècle de contempler le spectacle, non moins contagieux qu'il est hideux, de ces élus du vice et de ces martyrs du crime, qui, en commettant les plus exécrables forfaits, se posent et se drapent complaisamment, comme accomplissant je ne sais quelle affreuse mission (du ciel ou de l'enfer, peu importe, c'est encore une de ces distinctions que le fatalisme ne connaît pas), et attendent froidement le dernier supplice, sinon comme un sacrifice d'un nouveau genre, du moins comme le dénouement inévitable du drame qu'une puissance souveraine leur a fait jouer.

« Mais voici quelque chose de plus prodigieux : c'est la connivence du public, sans laquelle l'excès d'audace de ces misérables ne s'expliquerait pas. On les contemple, non pas avec cette commisération due au malheur et au péché même, mais avec une curiosité mêlée d'in-

térêt, comme on ferait d'une combinaison à la fois irrégulière et grandiose de la nature ; et, pourvu que leur scélératesse soit consommée et systématique, la magistrature populaire leur trouvera, n'en doutez pas, des *circonstances atténuantes*. C'est qu'on se dit confusément que, dominés par leur destinée, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, et que ce sont moins des monstres que des victimes.

« J'en appelle encore à la prépondérance dévorante des intérêts matériels, dont on s'est tant plaint de nos jours, et qui se rattache aussi au fatalisme par une mystérieuse association. Averti par un instinct profond, l'homme qui a cessé de croire à sa liberté, ne se sent plus homme, mais chose. Alors, réalisant à sa manière cette absorption de la personne humaine dans le grand tout rêvé par la philosophie du jour, il cesse de s'appartenir, se confond avec les choses, et se répand dans les objets visibles qui l'entourent ; il se traduit en matière, en argent, en plaisirs des sens, en éclat extérieur, jusqu'à ce qu'il finisse par ne pouvoir plus s'en séparer et par se livrer à leurs attraits sans résistance, sans scrupule, sans conscience. De là, cette soif de posséder, cette ardeur de jouir, cette révolte contre la douleur, cette impatience de tout frein, ce mépris de l'opinion et de l'autorité, et ce laisser-aller général à un égoïsme effréné, seul et triste débris de l'individualité méconnue, comme si la nature voulait se venger de l'oubli du moi par l'abus du moi...

... « Ah ! il n'est pas nécessaire d'aller chercher au loin le fatalisme dans les déserts de l'Arabie et sous les drapeaux du Croissant (1). »

Il y eut, en 1849, une crise du protestantisme français, crise religieuse et ecclésiastique.

La défection éclatante d'Edmond Scherer, passé d'abord au protestantisme libéral, et bientôt, par un progrès logique de son esprit sincère et droit, au scepticisme le plus complet ; l'apparition de la *Revue de théologie de Strasbourg*, répandirent partout l'incrédulité. Aucune confession de foi n'étant exigée non seulement des troupes, mais même de leurs conducteurs spirituels, l'Eglise protestante devint plus que jamais comparable à une tour de Babel, où toutes les langues étaient confondues, où les doctrines les plus opposées pouvaient être prêchées au peuple chrétien du haut de la même chaire.

(1) A. Monod, *le Fatalisme*.

Pour sortir de cette confusion, deux hommes, un pasteur, le frère aîné d'Adolphe Monod, un laïque, le comte Agénor de Gasparin, quittèrent l'Eglise nationale et fondèrent une église séparée de l'Etat, libre, composée de fidèles qui personnellement déclaraient adhérer aux doctrines évangéliques et faisaient de leur bourse les sacrifices nécessaires à l'entretien du culte.

Adolphe Monod ne crut pas devoir suivre leur exemple. En cela, il était conséquent avec lui-même ; il persévérait dans le raisonnement très noble, mais un peu illusoire, qui avait déterminé en 1831, lorsqu'il était pasteur de l'église de Lyon et président du consistoire, son refus de prévenir par une démission volontaire une destitution inévitable. Il ne voulait pas donner à croire, en se retirant, « que la doctrine qu'il prêchait ne fût pas celle de l'Eglise réformée de France. » La foi orthodoxe, disait-il, unique foi de notre Eglise, a tous les titres pour elle, titres historiques, titres légaux, « tandis que l'hétérodoxie et le latitudinarisme n'en ont aucun. Dès lors, nous pouvons dire et nous disons : Nous sommes chez nous ; ce n'est point à nous d'en sortir, et nous n'en sortirons que chassés (1). »

Il reconnaissait bien que l'état présent de l'Eglise protestante était « un désordre organisé. » Mais, d'abord, il ne se sentait pas responsable de ce désordre :

« C'est aux nouveaux docteurs, non à moi, qu'il est juste de demander compte de l'opposition qui est entre leurs principes et les miens ; le scandale est dans le mal qu'ils font, non dans le bien que je fais ; et le désordre est dans la présence de l'erreur, non dans le contraste de cette erreur avec la vérité que je proclame. »

En outre, il trouvait dans ce désordre même un certain bon côté, quand il se plaçait au point de vue du bien qu'il pouvait faire au monde par la nature particu-

(1) *Pourquoi je demeure dans l'Eglise établie* (1849).

lière d'un talent oratoire dont il avait parfaitement conscience, quoiqu'il en donnât toute la gloire à Dieu. Son éloquence puissante s'adressait à la multitude. Prédication de combat contre l'incroyance et le péché, sa parole était faite bien plutôt pour appeler victorieusement à la foi les incrédules du dehors, que pour édifier dans l'enceinte d'une humble chambre évangélique des âmes déjà gagnées et sauvées, et les personnes qui l'ont entendu prêcher à des chrétiens convertis, dans de petites chapelles, avouent qu'il était, en ces circonstances, au-dessous de lui-même.

« On se plaint, avec raison, du désordre qui fait que dans la même église, dans la même chaire, où nous annonçons l'Évangile, d'autres pasteurs peuvent annoncer des doctrines étrangères, si ce n'est contraires à la foi de nos églises. Mais ce même désordre met en rapport avec nous un grand nombre de personnes qui ne connaissent point le Seigneur... »

La question était d'ailleurs trop délicate et trop obscure pour qu'Adolphe Monod pût reprendre avec aucune âpreté les personnes qui la résolvaient dans un autre sens que lui. Comment les aurait-il sévèrement blâmées ? C'était son propre frère ; c'étaient des hommes pour lesquels il avait la plus affectueuse estime. Il montre un sentiment singulièrement élevé et large du motif également pur qui dirigeait dans des voies différentes et les protestants dissidents et les protestants conservateurs, lorsqu'il écrit que, loin d'avoir pris conseil du moindre intérêt personnel, les uns comme les autres ont peut-être été guidés dans leur choix par le noble attrait du sacrifice qui leur coûtait le plus.

Sa brochure, *Pourquoi je demeure dans l'Eglise établie*, est le modèle de la polémique vraiment fraternelle, qui discute, non pour confondre un adversaire, mais pour découvrir une vérité difficile à connaître et dont le seul amour doit animer le cœur de l'un et de

l'autre parti. Il en a posé, dans une belle page, les règles trop souvent oubliées :

« L'avantage que je pourrais tirer des fautes de mes contradicteurs serait non seulement ingrat, mais illusoire, puisque je le perdrais du moment où, laissant tomber ce qui s'est mêlé d'infirmité humaine dans l'ardeur des premiers mouvements, ils se présenteraient au public avec leurs meilleurs arguments développés dans le meilleur esprit... Aussi me suis-je toujours fait une loi, en matière de polémique, de rendre la position que je voulais attaquer aussi forte que possible... Si nous n'y prenons garde, nous serons entraînés insensiblement dans cette polémique étroite et personnelle qui cherche sa principale force dans la faiblesse des autres, et où la charité est d'autant plus inévitablement compromise, que toutes les blessures qui lui sont faites passent pour autant de services rendus à la vérité... Faisons-nous les uns aux autres toutes les concessions que la vérité autorise ; et bénissons Dieu qui nous a placés dans cette heureuse nécessité de rendre notre discussion charitable, ne fût-ce que pour la rendre solide. »

De 1852 à 1855, dernière année de la prédication d'Adolphe Monod, je puis m'aider, en parlant de lui, de quelques souvenirs personnels. Je ne les évoque pas pour le vain plaisir d'étaler le pronom de la première personne. Hélas ! si j'étais tenté d'un si sot amour-propre, une réflexion suffisante pour me rabattre le caquet serait de me rappeler que j'ai maintenant passé l'âge où est mort ce grand serviteur de Dieu, et que je dois avoir quelque honte de l'avoir passé, et que si Dieu avait ajouté à sa vie les années dont il lui a plu, je ne sais pourquoi, d'allonger inutilement la mienne, il aurait fait des œuvres bien autrement grandes et bien autrement bonnes que ce long amas de vanités qui est tout mon pauvre bagage... Mais j'eus le privilège de connaître personnellement (autant qu'un enfant peut connaître) le prédicateur dont M. de Rémusat doutait qu'on pût lui comparer quelqu'un, dont Michel de Bourges disait sans hésiter : « C'est le plus grand orateur du siècle, » et puisqu'il m'a été donné d'entendre et de

voir ce que c'est qu'un homme vraiment éloquent, je pense que j'aurais tort de ne pas profiter de mes souvenirs pour essayer d'en faire revivre l'idée.

J'avais alors de douze à quinze ans. C'est un âge où l'on n'écoute guère un discours et surtout un sermon qu'avec l'impatience de le voir finir. Ceux d'Adolphe Monod duraient toujours plus d'une heure, quelquefois une heure et demie : ils ne m'ont jamais paru longs ; ils m'ont fait une impression si vive et si profonde que j'entends résonner encore le beau timbre de sa voix, et qu'en lisant ses prédications imprimées, je constate de légers changements à des phrases entières que j'ai retenues.

Un de mes contemporains, qui les a oubliées, m'a conté un curieux phénomène attestant bien l'existence, chez les grands orateurs, d'une certaine vertu magnétique, et comme d'une éloquence de toute la personne, distincte de celle de leurs discours. « J'ai tout oublié, m'avouait-il, des paroles mêmes d'Adolphe Monod, j'étais sans doute trop enfant ; mais il y a une chose dont le souvenir m'est resté comme une obsession : c'est le frémissement dont je fus saisi, un jour que, traversant les rangs de l'auditoire pour se diriger vers la chaire, sa robe me frôla au passage. »

Une femme qui porte un nom illustre dans la littérature contemporaine me racontait que, dans sa jeunesse, ses parents, ayant des tendances libérales, préféraient la conduire aux sermons de Coquerel. Elle a entendu cet homme d'esprit avec un très vif plaisir ; elle le trouvait intéressant et presque amusant ; elle comparait plus tard son genre d'éloquence à la parole abondante, facile et diserte de M. Thiers. Mais, dans les occasions un peu plus rares où elle put entendre Adolphe Monod, qu'elle mettait à une distance infinie au-dessus de son spirituel

collègue, elle fut absolument subjuguée ; je dirai, pour emprunter à Montaigne une expression d'une parfaite exactitude physique : « transie d'admiration. » Elle éprouvait chaque fois, me disait-elle, ce « frisson du sublime, » qui est un malaise et une volupté, et que connaissent bien tous les admirateurs du Septuor de Beethoven et de sa cinquième symphonie.

J'ai vu (et ce n'était pas le spectacle le moins extraordinaire) le grand temple de la rue St-Honoré, l'Oratoire, cédé dans notre siècle au protestantisme, où Massillon a prêché et Bossuet aussi quelquefois, profondément silencieux, bien qu'il fût rempli de monde assis et debout jusque sur les marches de la chaire et jusque dans les tribunes des étages supérieurs, ordinairement désertes, d'où l'on ne pouvait ouïr que fort mal la voix de l'orateur. Dire que, pendant le discours, on aurait entendu voler une mouche, c'est une image banale pour exprimer un fait qui n'est pas très rare ; mais ce qui était frappant, c'est le silence d'avant et d'après, silence de l'attente d'abord, et ensuite, silence de l'effet produit.

Des auditeurs attirés dans le temple par la curiosité ou venus, sur la réputation du prédicateur, pour assister à une fête de l'éloquence, se retiraient bouleversés moins d'admiration que d'un tremblement salutaire. « Ce n'est pas un prédicateur, c'est un prophète ! » disait, en sortant, un libre penseur tout étonné de son émotion.

Je puis attester l'exacte vérité de certaines descriptions enthousiastes qui nous ont été laissées par des témoins.

« J'ai toujours devant les yeux, écrit Edmond de Pressensé (1), la figure d'Adolphe Monod si noblement expressive... Elle portait le cachet d'une haute distinction morale relevée par la mélancolie propre aux âmes profondes ; son sourire était admirable, c'était une lumière. La parole le transfigurait comme elle fait pour tous les grands maîtres de l'éloquence. Son geste était parfait. Je n'ai en-

(1) *Etudes contemporaines*, p. 163.

tendu que Berryer qui eût une voix d'un timbre aussi harmonieux et pénétrant... Si la France catholique ou libre penseuse eût été animée d'un esprit plus large, elle ne se fût pas contentée du vague écho qui lui revenait d'un nom illustre au delà de l'Atlantique comme de la Manche; elle lui eût donné la gloire littéraire. Il est vrai qu'il ne s'en est pas préoccupé et que ses ambitions portaient plus haut. »

Amiel écrivait dans son journal, le 9 novembre 1851, après avoir entendu un des discours d'Adolphe Monod sur S. Paul :

« J'ai ressenti les chaînes d'or de l'éloquence; j'étais suspendu aux lèvres de l'orateur et ravi de son audace et de sa grâce, de son élan et de son art, de sa sincérité et de son talent. J'ai reconnu que pour les puissants les difficultés sont une source d'inspiration, et ce qui ferait broncher les autres, l'occasion de leurs plus hauts triomphes. Il a fait pleurer saint Paul pendant une heure et demie, il en a fait une nourrice, il a été chercher son vieux manteau, ses prescriptions d'eau et de vin à Timothée, la toile qu'il raccommodait, son ami Tychique, bref tout ce qui pouvait faire sourire, et de là il a su tirer le pathétique le plus constant, les leçons les plus austères et les plus saisissantes. Dans les larmes de la douleur, de la charité et de la tendresse, il a fait revivre tout saint Paul, comme martyr, comme apôtre et comme homme, avec une grandeur, une onction, une chaleur de réalité, telles que je ne les avais encore jamais vues... »

« Quelle étude que celle d'une prédication pareille ! que de trésors d'habileté à admirer en même temps qu'on pleure ! Diction, composition, images, tout est instructif et précieux à recueillir. J'ai été émerveillé, remué, saisi. »

A ces témoignages de Pressensé et d'Amiel, ajoutons celui de ses propres enfants, pieux héritiers de son nom et fidèles éditeurs de ses œuvres :

« Ce qu'était son regard voilé d'une sainte tristesse, sa voix toute vibrante de l'amour de Dieu et de la compassion de Jésus-Christ..., ceux-là seuls le savent qui l'ont vu gravir les degrés de la chaire où il allait annoncer l'Evangile, *comme s'il eût porté sur son cœur les péchés de ses auditeurs* (1). »

Oui, c'était vraiment le poids des péchés du monde qui semblait l'accabler avant qu'il parlât et au commen-

(1) Adolphe Monod. *Souvenirs de sa vie. Extraits de sa correspondance*, t. I, p. 347.

cement de ses discours ; sous ce fardeau, on voyait d'abord la victime ployer comme écrasée, puis se relever peu à peu et grandir et s'illuminer d'espérance, à mesure qu'il développait l'œuvre mystérieuse et divine du salut par la grâce, « la grâce, ce petit mot si plein et si doux, cette musique délicieuse à une oreille chrétienne (1). »

Ce mouvement ascensionnel de l'abîme au ciel et de toutes les misères humaines au Sauveur, a été parcouru en un seul coup d'aile dans un passage sublime qui se lit à la fin du second discours sur *la Femme*. Le prédicateur vient de passer en revue toutes les classes de femmes que la société présente : la jeune fille, l'épouse, la mère, la femme mondaine, la veuve, la femme qui se croit inutile et qui souffre de son isolement... Il n'a rien oublié... Si fait : il en a oublié une, la plus basse, la plus vile, la dernière des dernières, et il se le rappelle en terminant :

« Et toi, que j'hésite à nommer, mais que la charité ne me permet pas de laisser sans réponse, car j'entends ton cœur qui m'interroge, femme tombée..., que nul « ne fasse de la peine à cette femme : » une pécheresse qui se repent, si ce spectacle n'est pas digne de vous, sachez qu'il est digne des anges ! Pour moi, si je pouvais mépriser ses larmes et dédaigner son repentir, je ne me croirais pas disciple de celui qui dit à la pécheresse pénitente : « Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix. » Ma sœur, ma pauvre sœur, oui, ceci est aussi pour toi ; ne te crois pas seule exclue de cet appel, garde-toi de désespérer de toi-même. Ton cœur brûle-t-il au dedans de toi d'accomplir ta mission de femme, de redevenir pour l'homme ce que Dieu t'a faite, « une aide semblable à lui ? » Tu le peux, oui, tu le peux : nul ne le peut plus que toi, si nul n'a plus soif de grâce. Sais-tu que plusieurs de ces saintes femmes qui brillent au premier rang parmi les exemples de l'humanité sur la terre, et parmi les rachetés du Seigneur dans le ciel, une Rahab, une Marie-Magdeleine, une pécheresse pénitente, ont commencé comme toi ? eh bien, finis comme elles. Humble entre les humbles, charitable entre les charitables, ne te souviens du passé qu'au profit de l'avenir. Ne per-

(1) *Saint-Paul*, (cinquième et dernier discours).

mets à qui que ce soit de rappeler un temps qui n'est plus, que pour admirer dans ton changement et les compassions divines et la vocation de la femme ! Et sur ta tête coupable, mais toute couverte à mes yeux du sang de Jésus-Christ, que la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende avec la mienne ! »

Voilà le sublime de l'onction et de la charité. Mais l'éloquence sacrée a deux faces, comme la tragédie : la pitié et la terreur. Le bel organe d'Adolphe Monod, qui n'a jamais donné la sensation désagréable et si commune d'un effort supérieur aux moyens de la nature, parce que sa dépense était et paraissait toujours moindre que son fonds de réserve, passait, avec un art infini, des accents les plus tendres et les plus suaves de l'amour aux éclats terribles de la sévérité.

Les puissants effets qu'il obtenait alors étaient dus, non pas à des cris, non pas à une gesticulation absurde, mais souvent, au contraire, à des atténuations, à des sourdines qui faisaient d'autant plus fortement saillir par le contraste l'épouvante des choses exprimées. Sa voix profonde, redoublant de lenteur et de solennité, semblait réellement sortir de l'abîme des soupirs infinis et du pleur éternel.

Cet autre aspect de son éloquence a été peint avec un grand bonheur d'expression par M. le professeur Pédézert dans une page vraiment belle et digne du sujet (1) :

« Monod a fait un grand usage de la crainte dans ses discours. Depuis Saurin, on n'avait point entendu de pareilles menaces dans nos chaires. Saurin lui-même ne s'est pas élevé à ce degré d'épouvante. Qui n'a tremblé devant ces abîmes creusés dans d'autres abîmes pour les plus damnés d'entre les damnés, et devant cet effroyable mot : *maudit*, rendu plus terrible encore par les commentaires ? Les auditeurs auraient demandé, comme jadis les Israélites, s'ils l'avaient osé, que la parole ne leur fût plus adressée, tant elle leur causait d'effroi. Lui-même, semblable à Moïse, était épouvanté et tout tremblant, tant ce qui apparaissait était terrible. Son langage,

(1) Adolphe Monod, *Etude d'éloquence sacrée*, p. 8.

sa personne même, son visage sombre, sa voix tantôt menaçante, tantôt déchirante, cet enfer qu'il voyait, qu'il touchait, dont il frémissait le premier, dont il frémissait plus que personne, ouvert tout grand, tout horrible et tout prêt devant un peuple consterné, auraient fait de lui le Milton de la chaire, si la crainte avait laissé quelque place à l'admiration. »

C'est le magnifique sermon de Lyon, *Combien le chrétien inconverti est misérable aux yeux de Dieu*, qui a inspiré au critique cette page éloquente. En 1854, à Paris, A. Monod reprit un thème analogue dans un sermon que j'ai entendu : *Trop tard, ou Dieu fidèle en ses menaces*.

C'est un chef-d'œuvre unique peut-être dans l'éloquence de la chaire, par la rapidité foudroyante de sa marche, et par l'extrême hardiesse de sa péroraison. Rien de plus original à la fois et de plus simple que la composition de ce discours. Toutes les anciennes divisions du sermon classique ont disparu, et, d'ailleurs, Monod ne s'est jamais asservi aux règles de la rhétorique traditionnelle. Le texte était : « Si vous ne vous convertissez, vous périrez. » Le prédicateur présente, coup sur coup, cinq exemples de la fidélité de Dieu dans l'exécution de ses menaces : le meurtre d'Abel, premier effet tragique de la malédiction qui suivit la chute ; le déluge ; la pluie de feu et de soufre qui anéantit Sodome et Gomorrhe ; la destruction de Jérusalem et la dispersion des Juifs. En voilà quatre ; quel sera le cinquième et dernier exemple ?

« Mon cinquième et dernier exemple, c'est vous qui me l'allez fournir... Je me place, par la pensée, au lendemain du Jugement, et je raconte ce qui vous sera arrivé, à vous qui entendez aujourd'hui la menace de mon texte, et qui vous flattez d'une vague espérance qu'elle ne sera point exécutée.

« Du temps que l'épreuve de la race humaine durait encore (je parle après le Jugement), il y avait, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, sur le petit globe de la terre, dans une ville du nom de Paris, des hommes qui se glorifiaient, comme chrétiens, de posséder la

parole du Seigneur, et, comme protestants, de la garder dans toute sa pureté. Ils lurent dans le Livre divin : « Si vous ne vous convertissez pas, vous périrez ; » mais leurs yeux étaient comme retenus. Plus d'un serviteur de Jésus-Christ les pressa d'écouter ce sérieux appel ; mais leur parole se perdit dans les airs. L'un d'eux, en particulier, le quinzième jour du mois de janvier de l'année mil-huit-cent-cinquante-quatre de Jésus-Christ, les conjura de s'y rendre attentifs, mais en vain. Comme Adam, comme les contemporains de Noé, comme les concitoyens de Lot, comme les Juifs de Jérusalem, ils préféraient plus volontiers l'oreille à la voix perfide qui redisait de siècle en siècle : « Vous ne mourrez nullement... » Le prédicateur fit ce qu'il put ; mais ils s'en allèrent en disant, les uns : « Cet homme a bien parlé ; » les autres : « Ceci est sérieux, il faudra y repenser ; » et ils demeurèrent tels qu'ils étaient, jusqu'à ce que la mort vint les surprendre dans leur impénitence... et maintenant les voilà « dans ce lieu de tourment... »

« ... Ce jour-là, il était temps encore — mais maintenant, il est *trop tard*. Trop tard : mot amer, mot infernal, mot qui est l'enfer ! Trop tard : c'est-à-dire le ciel devenu d'airain et tombant sur nous de tout son poids ! Trop tard : c'est-à-dire le feu brûlant qui brûle, brûle encore et ne s'éteint point, le ver rongeur qui ronge, ronge encore et lui seul ne périt point ! Trop tard : c'est-à-dire la miséricorde de Dieu épuisée par sa justice, liée par sa fidélité, et ne pouvant plus se faire jour d'aucun côté sans déchirer quelque-une de ses perfections !...

« Trop tard... Mais il n'est pas trop tard pour vous qui m'écoutez... Pour vous les bras de votre Sauveur sont ouverts encore, et semblent ne s'étendre sur sa croix que pour vous recevoir. Ah ! si vous avez pu douter ailleurs, ne doutez plus devant cette croix ; malheur à qui pourrait discuter froidement la valeur d'une menace que la vérité arrache à un Sauveur crucifié !... »

La mort approchait. Je le vis, en 1855, dans le temple de Pentemont, s'arrêter brusquement, très pâle, descendre de la chaire et se diriger en chancelant vers la sacristie, interrompu par une crise du mal qui le dévorait, au milieu d'un sermon qu'il put reprendre et achever après un quart d'heure de repos.

Chacun de ses discours abrégait sa vie. Leur préparation était devenue d'autant plus fatigante qu'à l'inverse de la plupart des grands orateurs, Monod travaillait davantage à mesure qu'il se perfectionnait davantage. Pénétré de l'importance de la parole publique par l'expérience même qu'il en avait, il avait fini

par s'interdire toute improvisation, et, disciplinant sévèrement sa personne avec son discours, il n'abandonnait plus au hasard ni un mot ni un geste.

Sa journée du dimanche était fort remplie. Il était aumônier du lycée Louis-le-Grand, où le culte avait lieu à 7 heures du matin, et il demeurait à l'autre bout de la ville. Souvent il devait faire ensuite un service à la prison de St-Lazare. A midi, il prêchait dans l'un des trois grands temples (1). L'après-midi, il visitait des pauvres, des malades, et le dimanche soir, il faisait encore, dans une petite salle de l'Oratoire, une méditation familière à l'usage de ses amis chrétiens et de ses anciens catéchumènes.

« Oh ! combien je voudrais, avant de rentrer dans *cette terre qui consume ses habitants*, découvrir quelque moyen d'échapper à cette vie haletante et brisée qui me tue !... C'est un devoir sacré, autrement je sens que je n'y résisterais pas longtemps (2). »

Bossuet, âgé de cinquante-cinq ans, s'humiliait devant Dieu de n'avoir pas encore « *commencé* une vie chrétienne et épiscopale, » et Adolphe Monod, deux ans avant sa mort, écrivait : « Oh ! que ma vie me satisfait peu comme vie chrétienne et comme ministère apostolique ! »

Obligé de suspendre sa prédication pendant six mois, le dimanche où il put remonter en chaire se trouva être un jour de grande collecte pour les pauvres :

« Dieu fait bien ce qu'il fait, et toutes choses le servent. Remontant pour la première fois dans cette chaire, après un silence de plus de six mois, je n'y pouvais remonter plus à propos que pour plaider la cause des pauvres. Toutes les afflictions sont solidaires : humilié moi-même par la maladie, j'en compatirai mieux peut-être avec l'humiliation de ceux qui manquent du nécessaire. »

Il prêcha sur le thème cher à Bossuet, l'humiliation

(1) L'Oratoire, Pentemont, Sainte-Marie.

(2) Lettre du 3 juin 1854.

volontaire du Fils de Dieu, qui, « étant riche, s'est fait pauvre pour nous. »

Je le vois et je l'entends encore, les traits profondément altérés, la voix plus émue et plus grave, le geste plus solennel que jamais, prêcher à l'Oratoire un de ses derniers grands sermons, qui était tout simplement sur la mort. Mais ici je cède au conseil ambitieux qui me tente d'élargir mon étude considérablement, et de poser une question générale d'un haut intérêt littéraire :

Est-il possible de découvrir le secret qui transforme en éloquence ou en poésie (car la question est la même pour les vers que pour la prose) les banalités inhérentes au développement d'un thème aussi trivial que celui-ci : Il faut mourir un jour et tout homme est mortel ? Essayons d'approfondir un coin de ce mystère, dont les plus intimes merveilles resteront toujours une obscurité impénétrable aux indiscretions de l'analyse.

En ce qui touche le sermon d'Adolphe Monod, il est aisé de voir que l'ombre de la mort qui descendait sur l'orateur a dû répandre dans sa parole une sombre et poignante vérité, et l'on comprend sans peine que, si le secret de l'éloquence pour les lieux communs consiste à donner aux idées de tout le monde un accent personnel (1), cet accent montait à ses lèvres trop naturellement des ruines de sa vie défailante. Mais, Dieu merci, cette condition n'est point nécessaire, et l'éloquence sacrée nous offre de très belles choses sur la mort qui n'ont pas été dites par des prédicateurs expirants.

Quelquefois la beauté naît d'une expression tellement simple, d'un mouvement si parfaitement naturel que nous en sommes enchantés et ravis, comme si c'était la voix ineffable des choses et non celle d'un homme qui parlât :

(1) *Proprie communia dicere.*

« Nous mourons tous, » a dit un vieux prédicateur du moyen âge. Michel Menot, « et, comme l'eau, nous rentrons dans la terre et nous ne revenons plus à la surface. Oui, Messeigneurs, nous allons tous à la mort. L'eau de la Loire ne cesse de couler ; mais est-ce l'eau de la veille qui passe aujourd'hui sous le pont ? Le peuple qui est aujourd'hui dans cette ville n'y était pas il y a cent ans. Maintenant je suis ici, l'an prochain vous aurez un autre prédicateur. Où est le roi Louis, naguère si redouté ? Et Charles, qui dans la fleur de sa jeunesse faisait trembler l'Italie ? Hélas ! la terre a déjà pourri son cadavre. Où sont toutes ces demoiselles dont on a tant parlé ?... Mélusine, et tant d'autres beautés célèbres ? »

Avec cela, et avec la musique inouïe aux hommes, que l'oreille d'un poète peut seule entendre, des neiges fondantes d'année en année sous la tiède haleine du printemps, Villon a formé l'immortel refrain de sa *Ballade des dames du temps jadis*.

Cependant, malgré la délicieuse et adorable sensation que produit ici la simplicité, il ne serait pas vrai de dire qu'elle est la condition unique et toujours nécessaire des beautés de cet ordre funèbre ; car la magnificence du style et les savantes recherches de l'art le plus consommé peuvent produire des effets tout aussi puissants. Ecoutez, à l'autre extrémité de la poésie, le souverain et splendide poète, Leconte de Lisle :

L'universelle Mort ressemble au flux marin,
Tranquille ou furieux, n'ayant hâte ni trêve,
Qui s'enfle, gronde, roule et va de grève en grève,
Et sur les hauts rochers passe soir et matin...

Encore une torture, encore un battement,
Puis rien. La terre s'ouvre, un peu de chair y tombe,
Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,
Sur tant de vanité croît éternellement.

Quelquefois il arrive qu'une émotion extraordinaire surgit de la seule remarque, que ce mortel qui meurt était dans la création un être unique, je ne dis pas un être supérieur, cela n'est point nécessaire, mais tout simplement un individu ayant sa physionomie propre,

auquel rien d'exactly pareil ne succédera jamais. C'est cette constatation bien modeste qui fait monter, peut-être à notre vive surprise, des larmes dans nos yeux, quand nous lisons les lamentations si touchantes de Michelet sur la mort d'un prince du XV^e siècle, pour lequel nous n'avons pourtant aucune sympathie particulière et dont même je ne crois pas qu'aujourd'hui personne se soucie, Louis d'Orléans ; mais ai-je besoin de dire que, si nous sommes sur le point de pleurer, c'est parce que nous glissons, par une substitution naturelle, l'image de quelque mort qui nous est cher à la place de la créature indifférente dont parle l'historien ?

« Quoi ! si jeune, si vivant naguère, et déjà passé ! Beauté, grâce chevaleresque, lumière de science, parole vive et douce, hier tout cela, aujourd'hui plus rien !... Cet être, en qui tenait une généralité infinie, c'était en même temps un individu spécial, une personne, un être unique, irréparable, que rien ne remplacera. Rien de tel avant, rien après. Dieu ne recommencera point. Il en viendra d'autres, sans doute ; le monde, qui ne se lasse pas, amènera à la vie d'autres personnes, meilleures peut-être, mais semblables, jamais, jamais... (1) »

Mais voici venir le fameux métaphysicien du pessimisme. Les larmes versées sur la mort des individus lui paraissent indignes du sage qui, des temples sereins de la philosophie, contemple l'éternelle vie de l'espèce. Avec une éloquence au moins égale, dans sa soumission presque religieuse aux lois de la nature, à celle que la résignation chrétienne inspire aux orateurs sacrés, Schopenhauer développe une idée jetée, en passant, par Bossuet dans le premier point de son sermon *sur la Mort* : « Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature,

(1) *Histoire de France*, t. IV, p. 129.

comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages. »

« Questionneur, dupe de l'apparence, » écrit l'admirable auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, « tu es semblable à la feuille d'arbre qui, jaunie à l'automne et déjà presque tombée, pleure sa disparition, sans vouloir se consoler par la perspective de la verdure nouvelle dont l'arbre se revêtira au printemps, et qui dit en gémissant : Non, ce n'est pas moi ! ce sont de tout autres feuilles ! — O feuille insensée ! Où prétends-tu donc aller ? Et d'où les autres pourraient-elles bien venir ? Où est-il, ce néant, dont tu redoutes le gouffre ? Reconnais donc ton être propre ; ce qui justement en toi a une telle soif d'existence, reconnais-le dans la force intime, mystérieuse, dans la force active de l'arbre, qui, toujours une, toujours la même dans toutes les générations de feuilles, reste à l'abri de la naissance et de la mort... Toujours la plante verdit et fleurit ; l'insecte bourdonne ; l'animal et l'homme subsistent dans une indestructible jeunesse, et les cerises que nous avons déjà goûtées mille fois, nous les retrouvons chaque été à notre portée... La mort est pour l'espèce ce que le clignement des paupières est pour l'œil de l'individu... Les gouttes d'eau de la cataracte mugissante se dissipent en poussière et se succèdent avec la rapidité de l'éclair ; mais l'arc-en-ciel qu'elles constituent demeure dans une inébranlable tranquillité... Les lions naissent et meurent ; ils sont comme les gouttes de la cascade ; l'*idée* ou la *forme* du lion est l'équivalent de l'arc-en-ciel immuable qui couronne la chute d'eau... Regardez votre chien : avec quelle joie, avec quelle confiance il se laisse vivre ! Bien des milliers de chiens ont dû mourir, avant que son tour vint d'exister. Mais la disparition de ces milliers de chiens n'a nullement entamé l'*idée du chien* ; toutes ces morts ne l'ont pas obscurcie du moindre nuage... Dans les yeux de votre chien, aussi frais, aussi neuf, aussi fort, que si c'était aujourd'hui le premier jour de sa race, que si son dernier jour ne devait jamais venir, luit le principe indestructible qui l'anime. Qu'est-ce donc qui a péri pendant ces milliers d'années ? Ce n'est pas le chien ; il se dresse intact devant nous : ce qui a péri, ce n'en est que l'ombre. »

Revenons aux prédicateurs. Il y a, dans le sermon de Massillon *sur la Mort*, une page célèbre et assurément

fort belle, bien que, à l'exception peut-être du trait d'éloquence et de poésie qui la termine, elle n'ait rien d'original ni par la sensibilité, ni par l'imagination, ni par le style, ni par la pensée, qui est tout ce qu'il y a au monde de moins personnel et de plus commun. C'est une pure amplification oratoire, mais si bien écrite, d'une si irréprochable perfection de forme, qu'ici la beauté est celle d'un de ces tableaux exécutés avec une probité soigneuse et patiente, où nous n'avons point à nous extasier devant quelque aspect inattendu des choses ou devant la moindre trouvaille du génie, mais où nous admirons, avec calme et sans trouble, la conscience même de l'artiste et le triomphe d'une honnête application :

« Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent ; elles nous échappent en un instant ; et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement : rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. »

Bossuet est le grand orateur de la mort. Il domine ce sujet magistralement, ainsi que tous les autres. Car ici,

comme partout ailleurs, ce n'est aucun retour sur sa propre personne qui lui inspire, par réflexion, ce qu'il dit à ses frères pour le bien de leurs âmes. Jamais il ne s'est regardé longtemps lui-même ni vivre, ni méditer, ni souffrir, ni mourir. Nulle prédication ne fut moins égoïste, j'entends plus impersonnelle, que la sienne. Comme la poésie d'Homère, son éloquence est toute *objective*.

L'absence des angoisses de la pensée et du doute lui vaut ce grand avantage pratique, d'être chrétien très simplement. La mort de ceux qu'il aimait lui a fait de la peine, mais une peine aisément surmontée par la foi.

« Pour être véritablement conforme à la volonté de Dieu, il faut savoir lui faire un sacrifice de ce qu'on a de plus cher, et, avec un cœur déchiré, lui dire : Tout cela est à vous, faites-en ce qu'il vous plaira. Ainsi que le saint homme Job, qui, ayant perdu en un seul jour tous ses biens et tous ses enfants, comme on venait coup sur coup lui en apporter la nouvelle, se jetant à terre, adora Dieu et dit : Le Seigneur m'avait donné tout ce que j'avais ; le Seigneur l'a ôté ; il en est arrivé ainsi qu'il a plu au Seigneur : le nom du Seigneur soit béni ! (1) »

Quand M^{me} d'Albert meurt, Bossuet adresse à sa sœur, M^{me} de Luynes, une lettre de consolation que l'extrême généralité du langage peut faire trouver sévère, presque glaciale :

« La mort, toutes les fois qu'elle nous paraît, nous doit faire souvenir de l'ancienne malédiction de notre nature et du juste supplice de notre péché ; mais, parmi les chrétiens et après que Jésus-Christ l'a désarmée, elle nous doit faire souvenir de sa victoire et du royaume éternel où nous passons, en sortant de cette vie. Ainsi, dans la perte de nos parents, la douleur doit être mêlée avec la consolation (2). »

Quel contraste entre cette sérénité, que la perte même de ses parents et de ses amis n'altérerait pas, et les tragiques agitations d'Adolphe Monod allant, par exemple,

(1) *Elévations sur les Mystères*. XVI^e semaine, 9^e élévation.

(2) Lettre du 13 octobre 1690.

faire au cimetière de Montauban sa première visite à la tombe d'une petite fille qu'il venait de perdre :

« Quand nous vîmes le petit tertre fraîchement remué qui recouvrait, pour tout le reste de cette vie mortelle, ce que nous avons tant aimé — oh ! amertume de la mort ! oh ! fruit du péché ! jamais de ma vie je n'avais rien éprouvé de semblable. O mon enfant ! ô mon Dieu ! ô ma mère !... Nous priâmes à genoux sur cette terre que Dieu a maudite (1). »

Bossuet est sensible ; mais sa sensibilité, contenue, disciplinée, paraît moindre que son imagination, dont pourtant elle est l'âme, comme le foyer intérieur et caché de son éblouissant incendie. Le fait est que son clavier, plus riche que nul autre, a toutes les cordes et tous les tons. Et c'est bien pour cela qu'aucune parole humaine n'est l'égale de la sienne. Il est simple et magnifique, tendre et brusque, véhément et doux, tranquille et impétueux, solennel et familier.

Il compatit, comme Michelet, à l'extinction subite de cette créature unique au monde, originale entre toutes, d'une grâce exquise, d'un charme singulier, Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, épanouie le matin et séchée le soir ; et il confond, avec Schopenhauer, l'outrecuidante soif de vivre des individus mortels qui, n'apercevant pas le néant de leur existence d'un jour, ne veulent pas comprendre que « la pièce n'en aurait pas été moins bien jouée quand ils seraient demeurés derrière le théâtre, » et que tous les enfants qui naissent, « continuelle recrue du genre humain, nous poussent de l'épaule à mesure qu'ils croissent et nous disent : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. »

Il est violent et brutal, quand il fait honte aux mangeurs qui « se soûlent, » prenant « plus de pourriture » et non plus de substance, enrichissant la proie de la

(1) Lettre à sa mère, 7 octobre 1841.

mort et lui engraisant sa victime. Il est amer et ironique, lorsque, dans un exorde où il décrit les superbes tombeaux qu'érigent les grands de la terre « à un peu de cendre et à quelques vieux ossements, » il remarque que cette pompe n'a d'autre utilité que de « servir les vers plus honorablement. » Il est pittoresque et réaliste, quand il compare la fragilité de la vie abattue par un petit souffle, à celle d'un château de cartes, vain amusement des enfants ; le petit nombre de joies dont l'existence est clairsemée, à des clous fichés dans une muraille, de distance en distance : « Vous diriez que cela occupe bien de la place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main... Qu'est-ce donc que les plaisirs qui passent en un moment ? Cela vaut-il bien la peine de se damner ? (1) »

Il est poète avec simplicité, comme les primitifs, quand il voit l'image de la vie dans ces journées d'hiver où le matin et le soir se touchent de près (2) ; quand, après avoir accordé aux hommes par hypothèse une existence aussi longue que celle des cerfs fabuleux ou des chênes séculaires à l'ombre desquels leurs ancêtres se sont reposés, il conclut que la vie la plus longue, le livre le mieux rempli n'est rien, « puisque une seule rature doit tout effacer... C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose... Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme du temps ! »

Il est poète, comme Lamartine, par la noblesse de la pensée et du sentiment, quand il oppose le réel néant

(1) *Méditation sur la Breveté de la vie*, septembre 1648 ; sermons *sur la Mort*, 1662 ; *sur nos Dispositions à l'égard des nécessités de la vie*, 1660 ; oraison funèbre du père Bourgoing, 1662 ; sermon pour le samedi saint, 1652.

(2) *Sermon sur la Nécessité des souffrances*, 1661.

de l'homme aux apparences vaines de sa grandeur empruntée :

« L'homme, petit en soi et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours, pour l'abattre, qu'une seule mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas ; et dans cet accroissement infini que sa vanité s'imaginer, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste (1). »

Il est poète par l'éclat et la magnificence de l'imagination, comme Victor Hugo, quand il compare la vie humaine à un chemin dont l'issue est un précipice affreux :

« Je voudrais retourner sur mes pas. Marche ! marche ! un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne... On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir ; quelques fruits qu'on perd en les goûtant... Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort. On commence à sentir l'approche du gouffre fatal... Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne... Il faut marcher. On voudrait retourner en arrière. Plus de moyen. Tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé (2). »

Enfin, Bossuet est sublime si souvent et de tant de façons, quand il parle de la mort, que rien n'est plus propre que ce lieu commun, banal entre tous, à nous remplir d'une juste admiration pour la fécondité et la souplesse, la richesse et la variété de son génie.

Dans son sermon *sur l'Egalité des hommes*, Saurin a sur la mort une page assez belle. Je ne la citerai point, parce que son grand héritier du XIX^e siècle a fait mieux ;

(1) Sermon *sur l'Honneur*, 1666.

(2) *Sur les motifs de la joie du chrétien*. Abrégé d'un sermon prêché à Meaux pour le jour de Pâques.

mais il n'était que juste d'en rappeler au moins l'existence, Adolphe Monod s'en étant visiblement souvenu dans l'exorde de son sermon sur la Mort, que voici (1) :

« Nous vivons dans un monde où règne la mort. C'est peu que la mort présente renverse nos plans et finisse tout pour nous sur la terre. Même absente, elle attriste tout ; et cette fin inévitable ne disparaît jamais devant nos yeux. Cet enfant vient de nous être donné ; mais il est né pour la mort. Cette guérison vient de nous être accordée ; mais elle ne dure que jusqu'à la mort. Cette amitié fait notre consolation ; mais elle doit être rompue, et peut l'être d'un jour à l'autre, par la mort. Et comme tout ce que nous faisons aboutit à la mort, on peut dire que nous ne vivons que pour la mort. Que si les joies de la vie sont empreintes de la mort, que sera-ce de ses peines ? Il n'en est pas qui ne tournent nos yeux vers la mort ; car c'est dans son sein qu'elles vont toutes se jeter, comme des ruisseaux dans une même rivière. Où va cette maladie ? A la mort. Cet abattement de corps et d'esprit ? A la mort. Cette fatigue, ces privations, cette faim, cette soif ? A la mort. Ce travail des années, cet affaiblissement des sens, ce tremblement des membres ? A la mort. Ce nom effrayant est écrit sur tout ce qui nous arrive ; que dis-je ? il est écrit sur nos personnes ; et quiconque aurait appris à lire sur les traits ou dans les rides, lirait inscrit sur le front de chacun de nous, comme un arrêt de démolition sur un bâtiment condamné : *La mort.* »

Ce mot retentit d'abord comme un glas funèbre. Mais l'orateur chrétien ne le répète pas longtemps sans lui opposer le son joyeux des cloches de la résurrection et de la vie. Ceux qui ont cru en Jésus-Christ « ne sont pas morts, ils vivent. »

Il est impossible de représenter à ceux qui ne l'ont pas entendu, il serait plus impossible encore de rendre par la lecture l'effet sublime que produisait le prédicateur avec ces simples mots *dix fois* répétés. C'était, à chaque refrain, un timbre différent, exprimant tour à tour, par un accent de plus en plus céleste : premièrement, l'assurance et la fermeté de la foi ; ensuite, l'espérance ar-

(1) Ce sermon n'a pas été recueilli dans ses œuvres. Le tome I des *Souvenirs de sa vie*, p. 396 et suivantes, en donne des extraits.

dente et vive, l'amour, la reconnaissance profonde; enfin, l'enthousiasme et l'extase : le ciel entrevu, le ciel approché, le ciel saisi ! C'était une ascension, majestueuse et triomphale, dans le royaume de la lumière et du bonheur.

« Consolerez-vous... Celui qui a cru en Jésus-Christ, tout mort qu'il est, il vit... Vos vieillards, ces pères et ces mères en Israël qui se sont endormis en Jésus, *rassasiés de jours*, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces serviteurs et ces servantes de Jésus-Christ, recueillis dans la force de l'âge et au sein de leur travail, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces jeunes hommes, ces jeunes femmes qui vous ont dit adieu en posant sur le sein de Jésus leur tête fatiguée, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces petits enfants, qui vous ont devancés en balbutiant le nom de Jésus de leur voix enfantine, ils ne sont pas morts, ils vivent. Tous ces saints, tous ces martyrs, tous ces fidèles que le Seigneur a rappelés à lui dans les générations passées, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces généreux confesseurs de Jésus-Christ, dont une église idolâtre et déchue a versé le sang comme l'eau sur notre malheureuse terre de France, ils ne sont pas morts, ils vivent... Bernard, Ambroise, Augustin, Chrysostome, Athanase, et toutes ces grandes lumières des premiers siècles, ils ne sont pas morts, ils vivent !... Peuplez, peuplez, ce monde invisible, le seul véritable et le seul permanent, de tous ces morts vivants, et trouvez, si vous le pouvez, une société où il soit plus désirable d'obtenir une place. Et en attendant que vous l'obteniez, ne pleurez pas sur ceux qui vivent, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, qui traînez une vie toujours mourante; pleurez les larmes d'une sainte impatience, pour aller rejoindre, non seulement ces hommes de Dieu, dont le monde n'était pas digne, mais Celui qui est leur résurrection, leur vie, leur félicité commune ! »

Adolphe Monod monta en chaire pour la dernière fois, le 27 mai 1855, jour de la Pentecôte. Il prêcha sur ce texte de S. Jean : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif pour l'éternité ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra pour lui une source jaillissante en vie éternelle. »

« Oh ! mon Dieu ! » s'écriait-il, en commençant ce dernier discours dont il n'est resté que des notes, « qui me donnera de comprendre ce que je dois expliquer à ton peuple ? Mon âme soupire après toi, ô mon Dieu ! et mon esprit prie en moi par des soupirs inarticulés. »

En finissant, il adressait à ses auditeurs non un adieu qu'il ne voulait pas encore croire définitif, mais un ajournement à l'année suivante :

« Peuple heureux, auquel il a plu à Dieu de donner le royaume, ne perds point courage !... Pour moi, que ma santé altérée condamne à prendre encore une fois congé de vous pour de longs mois..., abattu et affaibli, j'ai pourtant la confiance qu'il me reste à exercer un ministère spirituel, plus fructueux peut-être que celui qui a précédé et auquel Dieu me prépare par l'épreuve... »

Il continuait à « pouvoir mourir tranquille, » celui qui vingt-six ans avant ce jour en avait donné la solennelle assurance à son auditoire de Lyon. Il acceptait la mort :

« Mon Dieu ! tu veux voir si ce vieux serviteur, qui a prêché avec puissance et conviction qu'il n'est rien dont la foi ne puisse triompher, est en état de le prouver lui-même, et s'il accepte le fardeau qu'il a posé sur les épaules des autres. Ce fardeau, je l'accepte. Je sais que cette douleur est atroce ; c'est toi qui me l'envoies, qui l'entretiens, qui la prolonges... Hâte-toi !... Je suis effrayé parfois de la lenteur de la maladie... Mais non, tu es amour. Cette vie crucifiée que j'ai désirée si souvent dans les temps de ma santé, tu me l'as faite maintenant, et je l'accepte, pour montrer que le chrétien peut trouver la paix dans cette vie crucifiée ! »

Cependant, il ne partait pas sans regrets, non pour lui-même, mais pour son ministère, pour sa famille, pour son église, pour tout ce qu'il aimait sur la terre :

« Mon œuvre est-elle faite ? il me semble que non. J'aurais tant voulu laisser quelque monument durable pour la gloire de Dieu ! J'ai tant d'écrits inachevés... tant d'œuvres inaccomplies !... Il me semble qu'une onction particulière devrait reposer sur un ministère qui aurait été comme arraché à une tombe à demi-ouverte... Je tiens à la vie pour ma famille, pour moi-même peut-être ; mais, si je ne m'abuse point d'illusions, j'y tiens surtout pour l'Eglise... »

Par toutes les parties supérieures de la religion, les deux grands prédicateurs que j'ai comparés se rejoignent ; car, dans la perfection du christianisme, il n'y a plus de différence entre le catholique et le protestant.

J'aurais voulu que Bossuet le comprît ; mais cela était impossible au temps où il vivait. J'aurais voulu qu'Adolphe Monod le comprît aussi, et la chose lui eût été beaucoup moins difficile, s'il avait un peu mieux connu le grand homme, également admirable comme chrétien et comme orateur, avec lequel, seul peut-être entre tous les prédicateurs français, il offre une constante ressemblance par le talent comme par la foi.

Leur *humilité* aussi est la même. Cette constatation ne paraîtra pas superflue ou indifférente, si l'on veut bien se souvenir de ce que j'ai établi avec un soin tout spécial, qu'aucun trait du caractère de Bossuet n'est plus fondamental que son humilité, et que cette vertu est moins naturelle à l'âme protestante qu'à l'âme catholique. Est-ce Adolphe Monod qui écrit, ou bien est-ce l'esprit de Bossuet, revivant, par une ironie du Créateur, parlons mieux, par une compensation de sa justice, dans le plus grand des orateurs chrétiens protestants :

« Plus je regarde mes œuvres, plus j'y trouve de péché. Ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait me trouble également. Je ne trouve rien en moi en quoi je puisse me glorifier, ni même me complaire, combien moins m'appuyer !... La croix du Christ est mon espérance... Je suis pénétré du mal que j'ai fait en péchant, et je confesse sincèrement et sans figure, qu'il n'y a pas un seul commandement de Dieu que je n'aie transgressé ou selon la lettre ou selon l'esprit (1). »

Le mépris de Bossuet pour la gloire littéraire est, dans l'histoire de la littérature, quand on considère, avec l'indubitable sincérité de ce mépris, les proportions du cadre où il s'est exercé, un fait absolument unique. Il n'était pas possible que Monod lui-même s'élevât à la hauteur d'un pareil désintéressement ; mais il s'en approche autant que personne, lorsque, employant une de ces images hardies de l'Écriture devant lesquelles il ne reculait pas

(1) Allocution à sa famille, du 1^{er} et du 6 octobre 1855.

plus que son grand frère aîné dans le culte de la Bible, il s'écrie :

« Je veux que l'on sache que toutes mes œuvres, qui ont été louées, toutes mes prédications, qui ont été appréciées et recherchées, tout cela n'est à mes yeux que *comme un linge souillé* (1). »

Dieu exauça la prière qu'il avait souvent faite : « Que ma vie ne s'éteigne qu'avec mon ministère ! que mon ministère ne s'éteigne qu'avec ma vie ! » Mais la chaire où il continua de prêcher fut son lit de mort.

Tous les dimanches, du 14 octobre 1855 au 30 mars 1856, il réunit dans sa chambre des amis chrétiens, trente à quarante chaque fois, qui s'y rendaient à tour de rôle sur invitation, auxquels il faisait donner la sainte communion par un pasteur, puis adressait, couché ou à moitié assis, un bref discours médité durant les insomnies de la semaine.

Telle fut l'origine d'un petit livre intitulé *les Adieux d'Adolphe Monod à ses amis et à l'Eglise*, qui est une chose simplement divine, en dehors et au-dessus de la littérature, et qui n'a d'analogue, parmi les livres humains, que l'*Imitation de Jésus-Christ*. Toutes les paroles suprêmes du pasteur n'ont pas été recueillies dans *les Adieux*. Il y faut ajouter des choses bien plus intimes encore, qui ont été conservées dans les *Souvenirs de sa vie*, et que sa femme et ses enfants entendirent seuls. En voici un échantillon ; je ne sais rien de plus touchant dans sa nue et parfaite simplicité que cette réflexion familière d'un malade sur le bonheur d'être bien portant, bonheur toujours inaperçu des heureux qui en jouissent :

« Peut-être n'avez-vous jamais réfléchi quelle grâce c'est de pouvoir mettre un pied devant l'autre, de se transporter, je ne dis pas d'une rue dans une autre, mais d'une chambre dans une autre, sans

(1) *Les adieux*, dernier entretien.

douleur ; ou quelle grâce c'est, quand on est fatigué d'être couché dans une position, de se tourner et d'en prendre une autre sans difficulté ; ou quelle grâce c'est que de pouvoir manger sans souffrir... ou quelle grâce c'est de pouvoir dormir la nuit... J'ai joui de toutes ces choses pendant cinquante-trois ans de ma vie sans les apprécier... Soyez reconnaissants, de peur que Dieu ne vous retire tous ces biens, pour vous en faire apprécier la valeur. »

« La vie est bonne, la mort est bonne (1) : » telle est la conclusion où était arrivé son optimisme chrétien. Il n'était pas un stoïcien : « Par la grâce de Dieu, je suis chrétien, et je n'ai pas honte de dire qu'il y a des moments où je prie moins que je ne crie avec larmes (2). » Le sténographe des *Adieux* a noté quelques-uns des cris que la souffrance lui arrachait au milieu de ses discours ; ces cris sont toujours des prières :

« O mon Dieu ! fortifie mon cœur et ma bouche pour te donner gloire dans mon affliction... Mon Dieu ! fortifie ma faible voix et mon âme languissante... O mon Dieu ! déploie ta force dans mon infirmité. »

Il avait près de son lit une barre de fer où il s'accrochait dans les moments de crise pour lutter contre l'excès de la douleur.

Par moments, il retrouvait toute l'éloquence de ses grandes prédications :

« Allons à Gethsémané. Vous entrez au milieu de la nuit dans un jardin d'olives, et vous voyez un homme étendu la face contre terre ; il pleure, il crie, vous le prenez peut-être pour un insensé : c'est votre Sauveur !... Pourquoi souffre-t-il ainsi ? Pécheur, pour toi, pour toi... Quel amour, mon Dieu, quel amour !... C'est par là que nous avons commencé, c'est par là qu'il faut finir. Nous venons à sa croix, nous nous asseyons sous sa croix, nous ne voulons pas que rien au monde nous arrache de cette place ; nous y voulons vivre et nous y voulons mourir (3). »

Ces mots : « Que la grâce et la paix soient avec vous dès maintenant et à jamais ! » ne sont ordinairement

(1) *Les Adieux*, deuxième entretien.

(2) Quatrième entretien.

(3) Onzième et vingt-deuxième entretiens.

qu'une formule banale de bénédiction et de congé. Prononcés par Adolphe Monod sur son lit de mort, quand il congédiait les fidèles de ses petites réunions, ils prenaient un accent céleste. M. de Rémusat, admis au privilège d'assister à l'un des derniers entretiens du plus grand orateur du siècle disant adieu à ses amis, entendit A. Monod parler, prier, bénir... Il se retira ému jusqu'aux larmes, raconte Edmond de Pressensé, qui l'accompagnait.

J'aime à rencontrer dans *les Adieux* le nom de Bossuet, en bonne place. Le pasteur parlait de l'emploi du temps :

« Dans les choses de ce monde, les hommes qui ont le plus fait sont des hommes qui ont vécu sur ce principe, de saisir l'occasion. Si vous étudiez avec soin la vie des hommes qui ont fait des ouvrages très étendus et très nombreux, comme un Calvin, un Luther, un Bossuet, vous reconnaîtrez qu'ils ont fait les choses qui se présentaient, à mesure qu'elles se présentaient d'elles-mêmes sur leur chemin ; et que ce sont des hommes qui ont été appelés par l'occasion, tout doucement, à faire ce qu'ils ont fait, comme Bossuet fut conduit par les besoins de l'éducation du Dauphin à composer ses meilleurs ouvrages... (1) »

Sa fin fut toute pareille à celle de Bossuet. Ses dernières leçons furent les mêmes que celles de Bossuet.

Il avait pu parler encore, le 30 mars. Le dimanche suivant, les personnes qui se rendaient à sa maison de la rue de La Tour d'Auvergne, pour entendre un autre chapitre de sa nouvelle *Imitation de Jésus-Christ*, apprirent qu'il venait d'expirer en jetant un grand cri, comme son Maître mourant sur la croix.

Il est mort, le 6 avril 1856, laissant au protestantisme français un nom glorieux qui ne périra point et des œuvres qui seront toujours lues, mais laissant aussi à nos critiques littéraires et aux historiens de notre littérature, moins obstinés dans aucun parti pris de secte ou d'école qu'oublieux, légers et distraits, la honte d'une grande injustice à réparer.

(1) Seizième entretien.

IV

IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE

1. — *Méthode de la foi.*

La foi est un acte de la volonté. Qu'elle soit une croyance ou une confiance, qu'elle ait une doctrine ou une personne pour objet, elle n'est point, comme les opérations logiques, consécutive à certaines raisons de croire et tenant, d'une main ferme, la balance en équilibre jusqu'à ce que ces raisons aient abouti à une conclusion qu'elle ne préjuge pas : elle les devance, au contraire, avec émotion ; c'est elle qui les dirige et les détermine dans un sens anticipé par un choix non de l'intelligence, mais du cœur.

Il ne serait pas très difficile de soutenir avec succès que, dans toutes les questions qui passionnent l'homme moral, l'esprit, que le sentiment préoccupe, se presse anxieusement vers un résultat marqué d'avance, saisi par l'espérance et par la volonté ; il ne serait pas très difficile d'établir, en thèse générale, que le prétendu doute provisoire est une illusion causée par une naïve ignorance de notre propre cœur, et que le passage, déjà deux fois cité (1), d'une lettre de Bossuet au maréchal de Bel-

(1) Voy. pages 93 et 163.

le fonds est applicable à toute recherche d'un vital intérêt dans l'ordre du savoir et de la philosophie, comme dans celui de la religion et de la foi. Mais les philosophes ne conviendront jamais que tout l'appareil de leurs démonstrations ne tend qu'à justifier des conclusions préconçues, et qu'ils font semblant de chercher ce qu'ils ont trouvé, tandis que les chrétiens sont obligés par leurs constants aveux de reconnaître que c'est bien là leur méthode ; s'ils contestaient les termes de la définition que j'en ai donnée, on pourrait toujours invoquer contre eux leur propre témoignage et en appeler d'eux-mêmes à eux-mêmes.

Nous avons vu qu'Adolphe Monod prétendit d'abord apporter à la démonstration des vérités du christianisme la rigoureuse certitude d'un argument rationnel ; mais il ne put maintenir ce fier paradoxe qu'avec de telles réserves qu'il n'en restait plus rien : premièrement, parce que cela n'est pas vrai et qu'il y aurait, comme l'a dit sévèrement Renan, une sorte de « malhonnêteté intellectuelle à présenter le christianisme comme n'imposant presque aucun sacrifice à la raison (1) ; » secondement, parce que cela est contraire au bien même que l'âme doit tirer de la foi. « C'est parce que la religion est inévidente que la foi reste un acte libre et, par suite, un acte moral. Réduisez l'Évangile à l'évidence d'un théorème, tout le monde sera chrétien ; mais le christianisme ne sera plus qu'un théorème (2). » L'incrédule dit : si la vérité paraissait sur la terre, elle devrait subjuguier tout esprit d'homme ; tant qu'il n'en sera pas ainsi, nous ne croirons pas à sa présence (3). Mais à cette objection de l'incrédule, Victor Hugo a éloquentement répondu :

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 300.

(2) Scherer, *Mélanges de critique religieuse*, p. 433.

(3) Voy. Vinet, *Nouvelles études évangéliques*, p. 87.

Où serait le mérite à retrouver sa route,
 Si l'homme, voyant clair, roi de sa volonté,
 Avait la certitude, ayant la liberté ?
 Non. Il faut qu'il hésite en la vaste nature,
 Qu'il traverse du choix l'effrayante aventure...
 Le doute le fait libre, et la liberté, grand (1).

« La foi, écrit Lamennais, pour être méritoire, doit être mêlée de ténèbres, et ressembler, suivant l'expression de l'apôtre, à une lampe qui luit dans un lieu obscur (2). »

Dans son *Sixième avertissement aux Protestants*, Bossuet dit avec profondeur :

« Captiver son intelligence sous des mystères impénétrables à l'esprit humain est une chose qui appartient à la doctrine des mœurs et une partie principale du culte de Dieu, puisque c'est un des sacrifices qui coûte le plus à la nature. »

Et ce n'est point là une doctrine spécialement catholique, puisque Vinet pense la même chose dans ses *Discours sur quelques sujets religieux* :

« L'impossibilité de croire la vérité sans le secours du Saint-Esprit est une partie de cette vérité même et l'un des objets de la foi chrétienne (3). »

A. Monod abandonna donc l'imprudente prétention de prouver logiquement le christianisme par une démonstration décisive ; il n'avait pu, d'ailleurs, qu'en se laissant emporter à une ardeur irréfléchie, avancer une témérité aussi évidemment contraire aux intérêts comme à la nature de la foi religieuse. Dans son sermon même sur *la Crédulité de l'incrédule*, la page la plus éloquente est celle où, suspendant soudain le raisonnement victorieux qu'il va poursuivre, il fait l'aveu sincère des doutes et des nuages qui, malgré tout, subsistent :

« Ne pensez pas, mes frères, que nous nous exaltions l'esprit pour ne rien voir qui nous embarrasse dans le chemin de la foi. Vous y trouvez de grandes difficultés ; j'y en trouve aussi, je l'avoue, et je

(1) *Ce que dit la Bouche d'Ombre.*

(2) *Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

(3) *L'étude sans terme* (second discours).

vous ouvre ici mon âme tout entière. Quand je prends ce livre dans mes mains, et que je me dis que c'est ici un livre qui ne ressemble à aucun autre, et qui a été seul entre tous inspiré de Dieu ; quand je me dis qu'Esaïe, Jérémie, S. Paul, S. Jean, « ont parlé poussés par le Saint-Esprit, » et que je dois recevoir la parole de leur bouche comme je recevrais une parole sortie du ciel ; quand je vois cependant chacun d'eux conservant dans cette inspiration commune son caractère individuel, et se servant au reste de tous les moyens naturels de s'éclairer qui sont à sa portée, — je m'arrête, je me perds dans mes réflexions, et la doctrine de l'inspiration m'étonne et me confond. Et puis, quand j'ouvre la Bible, quand je considère cette doctrine chrétienne si étrange pour la philosophie du siècle, et cette vie chrétienne plus étrange encore pour mes penchants naturels ; quand je médite sur ce Fils innocent mourant pour les hommes coupables, sur cet Esprit qui souffle où il veut sans qu'on sache d'où il vient ni où il va, sur cette vertu toute puissante de la prière, sur cette foi qui crée au dedans et au dehors tout un monde nouveau, enfin sur ce jugement solennel qui doit partager les hommes en deux classes séparées par un abîme à jamais infranchissable, les uns allant à la vie éternelle, les autres aux peines éternelles, — aux peines éternelles ! oh ! alors ma foi, je ne veux pas dire s'ébranle, mais elle se trouble ; alors, écrasé en quelque sorte sous le poids des mystères de Dieu, je suis comme un homme qui sent son regard s'éblouir, et qui est contraint de s'asseoir pour ne pas tomber ; alors, il semble que le tumulte de mes pensées va m'arracher ce cri, que la persécution des méchants faisait jeter à Jérémie : « Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom. » En de tels moments, que sais-je ? peut-être une affreuse tentation se présenterait à mon esprit, si l'incrédulité, toute désespérante qu'elle est pour mon cœur, m'offrait du moins un système qui satisfît mon intelligence.

« Mais qu'y trouvé-je, au contraire ? J'y trouve des difficultés infiniment plus grandes que dans la religion. Ici, ce n'est plus un sentiment vague qui me trouble, ce sont les raisonnements les plus clairs qui me convainquent d'erreur. Ce n'est plus le monde invisible qui étonne ma faible intelligence, c'est le monde visible qui se soulève contre moi avec une évidence accablante. Ce n'est plus une question qui m'embarrasse, c'est une certitude qui me contraint, c'est l'histoire qu'il faut que je récuise, c'est l'expérience avec laquelle il faut que je rompe, c'est l'observation qu'il faut que je contredise en face, ce sont les faits qu'il faut que je nie, que je démente, que je foule aux pieds. Ah ! les contradictions dont l'incrédulité est toute remplie me repoussent en arrière, et ne me laissent d'autre retraite que la foi avec ses saintes obscurités ! Et, après avoir été près de dire avec Jérémie : « Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom, » je suis forcé de m'écrier avec lui : « Mais il y a dans mon cœur un feu ardent renfermé dans mes os ; je suis las de le porter, et je n'en

puis plus ! » Alors je reviens à toi, ô Dieu de Jésus-Christ, comme l'enfant prodigue à la maison paternelle ! « Sous les bras éternels, » je saisis par le cœur ce que mon intelligence n'a pu atteindre, et je ne trouve de paix qu'à te croire et de bonheur qu'à te servir !

» Après tout, si la foi a des ombres, c'est parce qu'elle a de si vives lumières ; si elle a de profonds abîmes, c'est parce qu'elle a de hautes montagnes ; et si elle tient les clefs de l'enfer, c'est parce qu'elle tient aussi celles du ciel ! Sans doute il y a des choses que je ne comprends pas, mais je comprends que je ne comprendre pas. Pauvre créature, jetée dans un coin de ton empire, comment en aurais-je cette vue d'ensemble dont tu jouis au centre de tous tes ouvrages ? Mais surtout, pauvre créature pécheresse, égarée, comment m'étonnerais-je qu'un voile soit sur mes yeux, et que ta parole m'étonne ? Hélas ! elle ne m'étonne peut-être que parce qu'elle est vraie. La nature a ses secrets, et je crois en Dieu ; la Bible a ses mystères, et je crois en Jésus-Christ. Que dis-je ? Ces mystères eux-mêmes, après avoir commencé par me confondre, finissent par m'éclairer et par me donner les plus saintes leçons ; et il n'y a pas jusqu'à ces peines éternelles que j'ai si longtemps repoussées, qui n'aient servi à me révéler, ô mon Dieu, avec la frayeur de tes jugements et la sainteté de ta loi, la grandeur de ta délivrance et la profondeur de ton amour ! « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ! » Il écoute, le front dans la poussière. Dusses-tu dire les choses les plus nouvelles pour moi, parle encore ! Je crois, parce que c'est toi qui parles ; et je veux être le plus croyant des hommes, pour n'en être pas le plus crédule, le plus insensé. »

« Vous avez des difficultés, » écrivait le pasteur à une dame qui lui avait confié ses doutes dans une de ces confessions naturelles, dont le protestantisme, en supprimant l'institution extérieure du confessionnal, n'a pas aboli l'éternel besoin, — « vous avez des difficultés : cela est tout simple. Le Livre du saint des saints serait-il sans obscurités pour l'homme pécheur ? le Livre du ciel serait-il sans difficultés pour les habitants de la terre ? C'est là une partie du combat de la foi (1). » Direction spirituelle toute semblable à celle que, le 27 avril 1694, Bossuet avait paternellement donnée à M^{me} du Mans : « Vous êtes bien simple, ma fille, quand vous vous troublez... Que trouvez-vous de si nouveau dans vos faiblesses ?... Quand vous seriez cent fois plus faible,

(1) Lettre à Madame M.... Lyon, 1^{er} juillet 1833.

votre infidélité anéantit-elle la bonté de Dieu, et votre infirmité détruit-elle sa force ? »

En matière de foi, l'intelligence qui raisonne demeure singulièrement stérile et paraît bien faible devant une émotion. Adolphe Monod, ayant visité en 1846, à Londres, une école d'enfants pauvres, écrivait, au sortir de cette visite :

« Quand je vis une soixantaine de jeunes filles, de l'âge de dix-huit ou vingt ans à celui de six ou sept, rangées devant moi par ordre de taille, les plus petites au premier rang, dans un costume simple et propre, entonner un cantique, je fus vivement ému. J'avais devant moi une petite fille charmante, de six ans environ, qui ouvrait sa petite bouche pour chanter comme les autres. Le refrain était : *And crown Him Lord of all* ; et lorsque j'entendis ces chères enfants inviter successivement à couronner le Seigneur, les anges, les hommes, les Juifs, les Gentils, l'Eglise chrétienne, mon faible cœur se brisa, et je ne pus que pleurer au lieu de chanter... Ah ! c'est par le cœur que l'on croit, non par l'intelligence, et toute la critique sacrée ne vaut pas mon petit vis-à-vis de six ans, ouvrant la bouche pour dire aux anges, aux Juifs, aux Gentils et aux Chrétiens : *And crown Him Lord of all*... En religion, croire et sentir est plus que savoir. »

La philosophie elle-même a quelquefois reconnu la supériorité relative de la preuve du sentiment, l'impuissance, l'inutilité et le péril de certaines démonstrations rationnelles, telles, par exemple, que celle de l'existence de Dieu ; mais il faut ajouter qu'une vue si juste n'a pu apparaître qu'à des fils de chrétiens, chez lesquels survivaient quelques restes d'une croyance incomplètement abandonnée ; car la sagesse antique n'aurait jamais compris, sans la révélation de l'Evangile, « que le réel pût être inaccessible à la pensée, et pourtant se révéler à nous par une voie différente ; qu'une connaissance refusée à la faculté de connaître pût être fournie ou compensée par la faculté de sentir, de vouloir ou de croire (1) ; » qu'enfin Dieu pût être sensible au cœur, et incompréhensible à la raison.

(1) Voy. *les Théories nouvelles de la croyance*, par M. Lévy-Brühl, dans la *Revue des deux Mondes* du 15 mai 1894.

Toute argumentation savante court le risque de compromettre la vérité qu'elle prétend servir, et cela, par le déploiement même des forces qu'on voit se ranger en ordre pour la bataille ; car l'incrédule pourra être beaucoup plus frappé de la nécessité d'un pareil effort que de sa réussite. Vous démontrez l'existence de Dieu ? C'est donc qu'elle est douteuse ! Vous la démontrez avec puissance, et vous voilà tout ruisselant encore des sueurs de votre victoire : c'est donc qu'elle est solidement niée et que vous aviez une résistance bien sérieuse à vaincre ! L'athéisme philosophique de Pascal n'était pas autre chose que le sentiment profond qu'il avait du vain travail de la raison pour connaître Dieu, pour savoir seulement qu'il existe, si le cœur ne le possède pas (1).

Les preuves nouvelles que le christianisme fait valoir, depuis qu'il a dû renoncer aux arguments que les apologistes de l'ancienne école tiraient de l'histoire et de l'ordinaire logique, sont extrêmement ingénieuses. Rien ne montre mieux les ressources et la fertilité de l'esprit humain que l'adresse avec laquelle les théologiens retournent en faveur de la religion les faits mêmes qui semblaient devoir l'accabler.

Rappelons d'abord les belles images, moins neuves que naturelles, qui servent depuis longtemps à illustrer cette considération très judicieuse, que la foi ne peut pas, ne doit pas être exempte d'obscurités.

« Quelque position que nous prenions, nous a dit Adolphe Monod, il y aura partout des obscurités pour nous, parce qu'étant des êtres créés, nous ne nous trouvons pas placés dans ce centre éternel des choses, duquel seul on peut les contempler toutes sans éclipse ; il faut être au soleil pour ne voir point d'ombre. »

Et c'est ce que Bossuet aussi nous signifie en tant de lieux, proclamant sans relâche que « les vérités

(1) Voy. Vinet, *Etudes sur Pascal*, p. 250.

évangéliques sont hautes, majestueuses, impénétrables, contraires au sens humain et à la raison préoccupée (1). »

Vinet a développé l'image d'une façon encore plus poétique et plus éloquente que ses grands prédécesseurs :

« Semblable aux montagnes qui, plus elles sont hautes, plus elles jettent de vastes ombres, l'Evangile est obscur et mystérieux à proportion de sa sublimité. Après cela, vous indignerez-vous de ne pas tout comprendre dans l'Evangile ? Il serait vraiment bien étonnant que l'Océan ne pût pas tenir dans le creux de votre main, ni la sagesse incréée dans les limites de votre intelligence ! (2) »

Voici maintenant un coup de maître : montrer que la clarté et la logique, bien loin d'être la marque du vrai en matière religieuse, sont, pour les systèmes qui veulent durer et vivre, une cause de dissolution, et que rien ne s'écroule plus vite que les constructions d'une régularité idéale. L'erreur, en effet, n'est-elle pas généralement plus simple que la vérité ? « La plus prochaine disposition à l'erreur, avait dit Bossuet, est de vouloir réduire les choses à la dernière évidence de la conviction (3). » Des professeurs de la Faculté de théologie de Montauban se trouvant réunis un soir dans le salon de M^{me} Babut, le docteur César Malan expliquait devant eux, en termes clairs et précis, le mystère de la prédestination. « Vos explications, mon cher frère, lui dit Adolphe Monod, ont, à mon sens, un défaut grave. — Et lequel ? — Celui d'être plus claires que la parole de Dieu (4). »

Comme toutes les épreuves qui trempent et affermissent l'âme, l'obscurité de la Bible, acceptée comme elle doit l'être, devient pour le chrétien un bienfait moral, une *bénédiction*. Vinet a soutenu cette idée féconde avec toute l'habileté, ou, pour lui rendre une meilleure justice, avec la pénétration, la gravité, la force dont il est coutumier :

(1) Sermon sur l'Eglise, 1660.

(2) Discours sur quelques sujets religieux. — Les Mystères du Christianisme.

(3) Oraison funèbre de Nicolas Cornet.

(4) Thèse de Ch. H. Dubois sur Adolphe Monod. Genève, 1886.

« Le langage de la Bible pourrait être plus précis. Il pourrait l'être assez pour ne nous donner rien à faire... Mais, précisément, c'est ce que Dieu n'a pas voulu. On se fait un sujet de scandale de ce que la Bible n'a pas été rédigée de manière à rendre les divisions impossibles... Pourquoi?... Pour que la précision rigoureuse des idées de la religion dispensât l'homme de faire, dans cette étude, aucun usage de sa conscience?... Pour qu'il reçût tout fait le vrai sens de la Bible et qu'il ne s'employât point à le déterminer? En un mot, pour qu'il restât passif là où il importe le plus que son activité, sa liberté se déploient, et que sa responsabilité soit engagée?... Dieu soit loué de ce que son Livre n'a pas la clarté d'un symbole, de ce qu'on n'est pas forcé de le bien comprendre, et de ce qu'on peut donner plusieurs sens à sa parole! Dieu soit loué d'avoir laissé une part à notre activité dans l'acquisition de la foi, et d'avoir voulu que notre croyance fût une action! (1) »

A l'obscurité de la Bible s'ajoute ce que la langue théologique ne craint point d'appeler l'« absurdité » ou la « folie. » Et cela est juste. Car, si Dieu a parlé, ce n'est probablement pas pour apprendre aux hommes ce qu'ils auraient trouvé d'eux-mêmes; c'est pour surpasser et contredire leur raison: par définition donc, la Révélation doit être une vérité irrationnelle, déraisonnable. A Pascal, sans conteste, revient le premier prix dans l'expression ingénieuse et subtile de ce paradoxe:

« Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison (2)? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam*, et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas! S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole. C'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. »

Joli pas de logique, et bien exécuté! Mais, prenez garde: voilà le dernier tour de force du raisonnement. Qu'on tende encore un peu la corde, tout casse. Car, si la Bible est obscure, elle doit aussi être claire; sans quoi, elle ne serait plus « une lampe à nos pieds, une lumière à nos sentiers; » et le fait est que les protes-

(1) *Homilétique*, p. 101.

(2) Tautologie apparente, dont le sens est: « Qui professent que leur religion est une religion dont on ne peut rendre raison. » — *Pensées*, article X, § 1 de l'édition Havet.

tants, voulant établir l'inutilité d'un conseil ecclésiastique chargé d'interpréter officiellement l'Écriture avec le secours du Saint-Esprit, ont toujours soutenu qu'elle était d'une clarté suffisante, qu'elle était même d'une clarté parfaite. Si la Bible est une folie, *stultitiam*, répète Pascal avec l'emportement de sa foi passionnée qui jouit d'être insolente au sens commun, elle doit aussi être raisonnable; sans quoi, elle n'offrirait à l'esprit humain qu'une nourriture indigeste.

Croyez-vous prendre la théologie dans cette impasse? Ah! que vous connaissez mal la souplesse de sa dialectique! Elle n'est jamais aux abois, elle a réponse à tout. Au moment où vous croyez tenir l'agile et vigoureuse proie, elle vous échappe d'un hardi coup de queue, qui, en la délivrant de vos prises, vous atteint vous-mêmes et vous laisse étourdis du choc de quelque argument surprenant. « La religion, écrit Hartmann, a la capacité de digérer, sans en être incommodée, tout ce qu'il y a de plus coriace en fait de contradictions (1). » Comparons-la plutôt, à la suite de Bossuet, avec plus de respectueuse décence, à un navigateur énergique « qui rame de toutes ses forces pour s'empêcher d'être jeté contre l'écueil (2), » parce qu'il *veut* arriver au port où il *sait* qu'il trouvera le repos et la félicité.

Ecoutez de nouveau Pascal :

« Les prophéties, les miracles mêmes, et les preuves de notre religion, ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi il y a de l'évidence et de l'obscurité, pour *éclairer les uns et obscurcir les autres...* Il n'était pas juste que Dieu parût d'une manière manifestement divine et absolument capable de convaincre tous les hommes; mais il n'était pas juste aussi qu'il vint d'une manière si cachée, qu'il ne pût être connu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là; et ainsi, voulant paraître

(1) *La religion de l'avenir*, p. 31.

(2) *Second avertissement aux Protestants*.

tre à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne le cherchent pas... On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'*il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres...* Jésus-Christ est venu aveugler ceux qui voyaient clair et donner la vue aux aveugles... Les prophéties citées dans l'Evangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire ? Non, c'est *pour vous éloigner de croire*. Les miracles ne servent pas à convertir, mais à *condamner* (1). »

Nous admirions tout à l'heure l'élégante hardiesse d'une argumentation encore presque saine ; mais est-ce avec terreur ou avec pitié que nous contemplons, à présent, l'effrayant malade qu'était Blaise Pascal ? Il fallait être, selon lui, un *sot* pour s'étonner que Dieu ait créé le monde dans le dessein nettement formé de le perdre ! et, sans pousser l'audace de son exclusivisme farouche jusqu'à donner des chiffres absolument précis, il semblait admettre que, parmi tant de milliards d'hommes qui ont passé sur la terre, depuis que des âmes anxieuses gémissent dans des corps misérables, il n'y a guère en tout que sept mille élus prédestinés... (2) ! Rentrons dans les conditions ordinaires du raisonnement chrétien.

La preuve qui consiste à interroger d'abord la raison, compétente pour vérifier les titres de la religion révélée, puis, à lui imposer silence aussitôt qu'elle les a reconnus (car elle cesse d'être compétente pour juger la parole de Dieu), a au moins les apparences de ce qu'on appelle en logique un *cercle*. Tout l'effort des apologistes doit donc tendre, soit à montrer qu'en fait le cercle n'existe pas ici, soit à l'éluder habilement ; car on

(1) *Pensées* XX, 1, 7, 11 ; XXIV, 48, 42.

(2) Voy. *le Jansénisme des Pensées de Pascal*, par M. Maurice Souriau, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, du 15 novembre 1896. — Dans la même revue (15 mai 1897), M. Gustave Allais remarque avec raison que le passage allégué de Pascal (XXV, 106) : « Je m'en suis réservé sept mille » est un texte de l'Ecriture, et il critique sagement ce qu'il y a d'un peu excessif dans la thèse de M. Souriau.

n'en peut sortir quand une fois on y est entré, un cercle étant un raisonnement sans issue.

Adolphe Monod s'était exprimé en ces termes dans son livre de *Lucile ou la lecture de la Bible* :

« Pour savoir si des miracles ont été faits ou si des prophéties se sont accomplies, il ne faut que des recherches dont la raison est capable. Mais, pour juger la doctrine, pour savoir quel est Dieu, sa nature, sa volonté, ses décrets, il faut des lumières que la raison ne possède pas. »

Cette dialectique, qui est celle de toute l'ancienne apologie, on ne saurait prétendre qu'il l'ait essentiellement modifiée, puisque, dans un discours prononcé en 1853, il redisait :

« Nul ne peut servir deux maîtres. Entre ces deux témoins, la Bible et la raison propre, il faudra toujours donner à l'un contrôle sur l'autre... Sommes-nous en doute si Dieu a parlé ? Il faut alors vérifier les pouvoirs de l'Écriture ; et cette vérification, qui ne peut être confiée qu'à la raison, n'a rien qui en dépasse la portée... Mais, une fois convaincue que Dieu a parlé, soit par la bouche de Jésus-Christ, soit par la plume de ses apôtres et de ses prophètes, cette même raison, pour être raisonnable, doit s'arrêter devant cette doctrine céleste (1). »

Bourdaloue ne raisonne pas autrement dans son opuscule sur l'*Accord de la raison et de la foi*. La foi, dit ce bon logicien, est, d'abord, « un acquiescement raisonnable... Il faut donc raisonner, mais *jusqu'à un certain point, et non au-delà*... La raison fait les premiers pas, met les préliminaires... La religion prend ensuite le dessus. »

Cette méthode suppose : premièrement, que la raison peut être convaincue que Dieu a parlé, par des arguments tout à fait péremptoires ; secondement, que la Parole de Dieu est un bloc d'or pur, sans alliage, où tout étant d'égale valeur, la critique n'a pas à distinguer des parties plus ou moins divines, plus ou moins humaines. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux propositions n'est vraie.

(1) *Doctrine chrétienne* (premier discours).

D'une part, les arguments tirés de l'authenticité des miracles et de l'accomplissement des prophéties ne sont pas tellement convaincants qu'un doute légitime ne puisse subsister et qu'ainsi la démonstration, manquant d'absolue rigueur, ne soit pas éternellement à refaire et à rendre plus forte ; d'autre part, les progrès de la critique et de l'histoire, dont il a bien fallu tenir compte à la fin, ne permettent plus de recevoir l'Écriture sainte comme un bloc homogène et partout divinement égal à lui-même : en sorte que la raison, si elle pouvait être convaincue que Dieu lui parle dans la Bible, conserverait encore le droit d'y chercher où se trouvent vraiment ses paroles (1).

La foi orthodoxe d'Adolphe Monod, justement effrayée des résultats où peut aboutir une raison lâchée en liberté provisoire pour se replacer d'elle-même sous le joug, n'a jamais consenti à admettre franchement l'exercice de la critique sacrée dans l'enceinte des livres reconnus divins ; sa raison, éprise de clarté et de certitude mathématiques, n'a jamais abandonné tout à fait la prétention de donner à la foi une base rationnelle. Cependant il lui arrive, d'abord, de distinguer dans la Bible certaines « lumières » plus assimilables que les autres : distinction naturelle, mais contraire à l'idée d'une Révélation également divine dans toutes ses parties ; ensuite, d'accorder que la preuve interne est nécessaire pour achever la conversion d'un homme « à demi persuadé » par la preuve externe : réserve juste aussi, mais contraire à l'entreprise ambitieuse de remporter sur la raison une victoire qui devait être complète.

(1) Le type de l'argument *du bloc* est dans ces lignes de Pascal, peut-être inspirées par *l'esprit de géométrie*, mais non, assurément, par *l'esprit de finesse* : « L'Alcoran dit que S. Matthieu était homme de bien. Donc, Mahomet était faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchants, ou en ne demeurant pas d'accord de ce qu'ils ont dit de Jésus-Christ. » (*Pensées*, XIX, 9).

« Une fois qu'il nous est démontré par des preuves solides que la Bible a Dieu pour auteur, nous devons la croire, alors même que la doctrine nous en paraîtrait étrange... Mais, au reste, cette même doctrine a des côtés pleins de lumière, et nous fournirait au besoin une preuve nouvelle en faveur du christianisme. C'est ce qu'on appelle la *preuve interne*... C'est une preuve qui, toute forte qu'elle est, ne peut être bien appréciée que par un homme à demi persuadé et qui commence à étudier attentivement la Révélation. Mais si les raisons que je vous ai présentées peuvent vous déterminer à entreprendre cette étude, vous verrez se développer devant vous un nouvel ordre de considérations, et le contenu de la Bible achèvera d'en justifier à vos yeux la divinité... Les miracles, les prophéties ne vous paraîtront alors que des preuves secondaires, auxquelles succéderont des preuves de sentiment plus précieuses encore et plus persuasives... Car, si l'esprit de Dieu ne parle au cœur d'un homme, ces preuves mêmes ne le convaincront pas (1). »

De ces aveux il résulte, en définitive, que la raison ne saurait jouer dans l'œuvre de la foi le rôle primordial qu'une méthode peu prudente s'était trop empressée de lui attribuer. Son exercice prétendu libre est une illusion qui cache un péril grave. « Le cœur a ses raisons, » plus persuasives que tous les raisonnements. Ce n'est pas l'intelligence qui fait croire, c'est la volonté, et c'est la prière. Adolphe Monod, comme on l'a vu en lisant sa vie, devait finir par déclarer, non moins impérieusement que Bossuet, qu'il faut sortir du doute par l'*obéissance* et que la foi est un *devoir* (2).

Dans ses belles *Etudes sur Pascal*, Vinet a fort bien aperçu le cercle où tourne le raisonnement qui prétend fonder la foi sur un argument rationnel, puis, aussitôt que la chose est faite, se hâte d'exclure et de congédier la raison. Il a tenté d'y échapper au moyen d'une distinction subtile et d'une comparaison ingénieuse.

Sa distinction est celle dont les théologiens ont si souvent usé, entre les mystères qui *contredisent* la

(1) *Lucile*, pages 77, 80, 111.

(2) Voy. p. 165 de ce volume.

raison et les mystères qui la *surpassent*. J'avoue ne l'avoir jamais comprise. Elle me paraît arbitraire et purement verbale. Dire qu'un mystère est *au-dessus* de la raison, c'est peut-être une expression plus respectueuse que de dire qu'il est *contre* la raison ; mais, au fond, c'est exactement la même chose. Autant vaudrait distinguer entre les miracles faciles et les miracles difficiles ! Vinet cite comme exemple d'un fait mystérieux ou miraculeux, surpassant la raison sans la contredire, celui de la résurrection de Jésus : mais, s'il est contraire à tous les faits observés dans la nature qu'un mort vraiment mort ressuscite, on aura beau dire que cela n'a rien d'impossible en soi, il faudra bien toujours que la raison humaine, en croyant à la résurrection du Christ, admette la violation d'une loi de la nature devenue une loi de notre intelligence, c'est-à-dire un phénomène inconcevable qui renverse l'ordre idéal avec l'ordre naturel.

Pascal « haïssait la *sottise* » des calvinistes, dont la timide logique reçoit la Trinité, le Verbe fait chair, le sacrifice expiatoire du Fils de Dieu, mais repousse la transsubstantiation (1). Et, dans une très belle page de *l'Histoire des Variations*, Bossuet, d'accord une fois avec Luther, triomphe éloquentement par sa bouche de toutes ces distinctions misérables que la raison veut faire dans la divine folie du christianisme :

« Luther montrait que de tourner au sens figuré des paroles de notre Seigneur, si simples et si précises, sous prétexte qu'il y avait des expressions figurées en d'autres endroits de l'Ecriture, c'était ouvrir une porte par laquelle toute l'Ecriture et tous les mystères de notre salut se tourneraient en figures... Quand on osait lui demander à quoi donc servait cette chair prise par la bouche du corps, il

(1) « Que je hais ces sottises de ne pas croire l'Eucharistie, etc.!... Si l'Evangile est vrai, si Jésus-Christ est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là ? » (*Pensées*, XXV, 53).

demandait, à son tour, à ces superbes demandeurs à quoi servait que le Verbe se fût fait chair?... Il mettait en poudre toutes les machines qu'on élevait contre Dieu, en demandant comment Dieu conservait son unité dans la Trinité des personnes, comment de rien il avait créé le ciel et la terre, comment il avait revêtu son Fils d'une chair humaine, comment il l'avait fait naître d'une vierge, comment il l'avait livré à la mort, et comment il ressusciterait tous les fidèles au dernier jour ? Que prétendait la raison humaine quand elle opposait à Dieu ces vaines difficultés, qu'il détruisait par un souffle ?... « Ils me prouvent bien, par cette raison, que le sens humain ne s'accorde pas avec la sagesse de Dieu, j'en conviens, j'en suis d'accord ; mais je ne savais pas encore qu'il ne fallût croire que ce qu'on découvre en ouvrant les yeux, ou ce que la raison humaine peut comprendre. »

Voici maintenant la comparaison délicate que Vinet a imaginée pour expliquer comment on peut, tour à tour, donner tout pouvoir à la raison et la destituer de son emploi :

« Sur le point de chercher parmi les diverses religions de la terre s'il en est une que Dieu ait donnée, et dans laquelle par conséquent je puisse trouver la fin de mes doutes et de mes inquiétudes, je ne puis me dissimuler que par ce fait même je reconnais l'impuissance de ma raison ; car je n'entreprends cette recherche que parce que ma raison ne m'a pas fourni la solution que je lui demandais. Toutefois cette abdication n'est pas absolue ; et, de même qu'un fonctionnaire destitué reste néanmoins en place jusqu'à l'arrivée de son remplaçant, ma raison conserve ses fonctions jusqu'à ce qu'elle soit remplacée ; il y a mieux encore : c'est elle qui se charge de trouver et de désigner son remplaçant. »

Si c'est la raison elle-même qui se charge de trouver et de désigner son remplaçant, je crains fort qu'elle ne conserve sur celui-ci un droit de surveillance. On ne peut raisonnablement espérer de la voir rentrer dans son néant que si elle est dépossédée *par un autre pouvoir*, qui installe la foi en sa place.

Voilà ce que l'église catholique a parfaitement compris, et c'est là précisément ce qu'elle fait. Par sa grande doctrine de la soumission préalable, elle échappe seule à toute contradiction ; une contradiction, en effet, implique au moins l'essai de quelque raisonnement : or, il

n'y en a pas même l'ombre dans cette affirmation superbe du fait pur et simple de son autorité, dans l'obéissance qu'elle exige *d'abord*, qu'elle exige *toujours* et *absolument*.

Dans l'Encyclique « *Satis cognitum* », du 29 juin 1896, le pape Léon XIII a donné au monde catholique une définition très juste de la foi :

« La foi, dit le Saint-Père, est une vertu surnaturelle par laquelle, sous l'inspiration et avec le secours de la grâce de Dieu, nous croyons que ce qui nous a été révélé par lui est véritable : nous le croyons, *non point à cause de la vérité* intrinsèque des choses vues dans la lumière naturelle de notre raison, mais *à cause de l'autorité* de Dieu lui-même qui nous révèle ces vérités. »

Ainsi, pas le moindre emploi de la preuve. Car, en délibérant, on se place tellement hors des conditions de la foi où l'on veut parvenir, qu'il devient impossible d'y entrer. Il faut croire d'abord. La foi commence par la foi. C'est le principe essentiel du catholicisme. Toutes les fois qu'il a essayé de raisonner, il a fait une chose imprudente dont il a eu lieu de se repentir.

« Le doute interroge l'autorité, qui meurt si elle répond ; car elle ne peut répondre sans reconnaître à la raison le droit d'interroger et, par conséquent, de juger de la valeur des réponses qui lui sont faites... L'autorité se pose elle-même, et, si elle essaye seulement de se prouver, elle abdique (1). »

L'Eglise est une puissance de fait ; elle doit simplement s'affirmer, et elle peut réduire toute l'apologétique, toute la théologie et tout le catéchisme à cet article unique : la soumission.

Malheureusement pour l'église catholique, il n'a pas été possible à son plus grand docteur, à Bossuet, devant l'assaut formidable du protestantisme, de maintenir le sage principe, que l'Eglise ne se justifie pas par

(1) Lamennais.

des raisons, qu'elle n'a qu'à triompher et à se taire; et cette inconséquence est toute à son honneur, comme elle est à la gloire de la littérature et de l'éloquence françaises, si l'on songe que la seule réponse logique du catholicisme à l'hérésie était la persécution. Mais l'évêque de Meaux a constamment, sinon observé, du moins proclamé, la seule bonne méthode de la foi catholique :

« Le chrétien s'appuie sur la foi ; ainsi il n'a pas besoin de raisonner, ni de discourir, ni même de considérer, en tant que considérer est une espèce de discours, mais de croire... La foi exclut le discours ; elle a son appui immédiat sur Dieu. » — « L'Eglise a parlé, c'est assez. Cet homme est sorti de l'Eglise : il prêche, il dogmatise, il enseigne. Que dit-il ? que prêche-t-il ? quelle est sa doctrine ? O homme vainement curieux ! Je ne m'informe pas de sa doctrine ; il est impossible qu'il enseigne bien, puisqu'il n'enseigne pas dans l'Eglise... Dieu a voulu que chaque particulier fit discernement de la vérité, non point seul, mais avec tout le corps et toute la communion catholique, à laquelle son jugement doit être soumis. » — « L'obéissance est trop curieuse qui examine les causes du commandement ; elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir, et elle doit chérir son aveuglement qui la fait marcher en sûreté (1). »

Bossuet a supérieurement vu que la prétention protestante d'examiner avant de croire, est : ou une illusion de la raison s'abusant sur le but que d'avance elle *veut* atteindre ; ou un ajournement indéfini de la foi. D'accord avec S. Augustin, avec la logique, avec l'expérience, il soutient que l'autorité précède, enveloppe, absorbe et anéantit l'examen ; et c'est ainsi qu'il échappe au *cercle*, dont la méthode d'une libre dialectique ne parviendra jamais à se dépêtrer.

« Le chrétien croit l'Eglise avant que de croire l'Ecriture... Direz-vous à vos catéchumènes : Voilà l'Ecriture, que je crois inspirée de Dieu ; lis, mon enfant, examine, vois si c'est la vérité même ou une fable. L'Eglise la croit inspirée de Dieu ; mais l'Eglise peut se tromper... Si cette manière d'instruire fait horreur au chrétien et mène

(1) Lettre à M^{me} d'Albert, du 5 octobre 1694. — Sermon sur l'Eglise, 1660. — Deuxième panégyrique de S. Joseph.

292 IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION

manifestement à l'impiété, il faut que le chrétien croie que l'Eglise ne se trompe pas en lui donnant cette Ecriture... C'est sur l'autorité de l'Eglise que tout chrétien qui prend en main l'Ecriture, commence par croire d'une ferme foi que tout ce qu'il y va lire est divin... Il ne forme donc pas sa foi par la lecture de l'Ecriture : cette lecture trouve la foi déjà formée ; cette lecture ne fait que confirmer à un chrétien tout ce qu'il croyait déjà, et tout ce qu'il avait déjà trouvé dans la créance de l'Eglise... Qu'on ne nous reproche point ce cercle vicieux : l'Eglise nous fait croire l'Ecriture, l'Ecriture nous fait croire l'Eglise... L'Eglise et l'Ecriture sont tellement faites l'une pour l'autre et s'assortissent l'une avec l'autre si parfaitement, qu'elles s'entre-soutiennent, comme les pierres d'une voûte et d'un édifice se tiennent mutuellement en état. Tout est plein, dans la nature, de pareils exemples... Si on ne commence pas par l'Eglise, la divinité de l'Ecriture et la foi qu'on y doit avoir est en péril. C'est pourquoi le Saint-Esprit commence notre instruction par nous attacher à l'Eglise : Je crois l'Eglise catholique. Parmi nos adversaires, il faut tout examiner avant que de croire ; et il faut examiner avant toutes choses l'Ecriture, par laquelle on examine tout le reste. Ce n'est pas assez d'en avoir lu quelques versets détachés, quelques chapitres, quelques livres : jusqu'à ce qu'on ait tout lu, tout conféré, tout examiné, la foi demeure en suspens, puisque c'est par cet examen qu'elle se forme (1). »

Autorité de l'Eglise ou de l'Ecriture ? nous n'avons pas besoin, à cette place, de discuter la question du choix : il suffit que la droite intelligence de Bossuet ait souverainement établi d'abord le fait d'une autorité transcendante, indémontrable, terme auquel Adolphe Monod devait tendre instinctivement, après quelques efforts médiocrement heureux pour ériger ce tribunal illogique où la raison commence par vérifier les titres de la Bible, puis devient justiciable du pouvoir qu'elle a elle-même installé.

La seule manière de devenir chrétien est de *vouloir l'être*, et la prière a plus de vertu pour obtenir ce résultat que toutes les recherches, toutes les lectures, toutes les études historiques et théologiques.

Très visiblement, A. Monod a cru parce qu'il a *voulu*

(1) Conférence avec M. Claude sur la matière de l'Eglise. — *Réflexions sur un écrit de M. Claude.*

croire. Il semble, au premier abord, que la foi docile et joyeuse de Bossuet n'ait eu à vaincre aucune volonté rebelle ; mais personne n'est chrétien sans apercevoir avec douleur et honte l'infinie distance de ce qu'on est à ce qu'on devrait être, et c'est pourquoi Bossuet lui-même pouvait se sentir très insuffisamment « converti. »

La corrélation est intime entre la conversion morale et la croyance, comme entre le péché et l'incrédulité. « La Bible, dit Monod, confond partout dans son langage la sainteté avec la lumière, la corruption avec les ténèbres. Cette confusion paraît surtout dans les mots *erreur* et *péché*, qui non seulement y sont mis souvent l'un pour l'autre, mais qui ont la même signification (1). » « Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs, dit Bossuet, sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. » — « La voie pour réfuter tous les doutes et toutes les tentations qui combattent en vous l'Évangile, c'est la pratique de l'Évangile... L'Ennemi affaiblit la créance, pour que la volonté se ralentisse : engagez si fortement la volonté, qu'elle fortifie la créance (2). »

C'est également la doctrine de Pascal :

« J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. Et moi je vous dis : vous auriez bientôt la foi si vous aviez quitté les plaisirs... C'est la grâce et non la raison qui fait suivre ; en ceux qui fuient, c'est la concupiscence et la malice du cœur. »

Et cette doctrine est, avant tout, celle de Jésus-Christ :

« Quiconque fait le mal, hait la lumière... Celui qui voudra faire la volonté de mon Père qui est au ciel, saura si ma doctrine vient de Dieu. »

L'incrédulité continuant à être, aux yeux d'Adolphe Monod, ce qu'elle était pour Massillon, Bourdaloue,

(1) *La sanctification par la vérité.*

(2) *Sermons sur la Divinité de Jésus-Christ ; sur l'Utilité des souffrances.*

Bossuet et tous les anciens orateurs sacrés, « moins une théorie fausse qu'une tentation ; » la foi contrariant en nous « des penchants naturels qu'elle gêne et qui nous conseillent en secret de secouer son autorité (1), » il s'ensuit que, de Bossuet à Monod, le combat de toute la prédication classique contre l'incroyance est un combat *moral*, bien plus qu'une discussion de raisons et d'idées.

L'apologétique rattache, d'ailleurs, par un raisonnement ingénieux, mais encore *circulaire* (en ce qu'il nous demande de croire ce qui est en question), cet aveuglement passionné qui éloigne l'homme de la vérité révélée, à la doctrine de la chute :

« L'on croit à la chute, écrit Vinet, sans croire à ses principales conséquences... On ne voit pas que notre âme n'est plus un miroir où la vérité se réfléchit d'elle-même sans que notre volonté y soit pour rien, mais une surface opaque où sans cesse il faut la graver de nouveau ; que, depuis la chute, la foi est si peu indépendante de la volonté, qu'au contraire la volonté en est une condition et un élément (2). »

« Parce que votre incrédulité est volontaire, » dit Monod, dans la péroraison du sermon sur *la Crédulité de l'incrédule*, « elle est criminelle ; mais aussi, parce que votre incrédulité est volontaire, elle est guérissable, et il dépend de vous d'en sortir. »

Mais le sermon qui conclut ainsi était une réfutation longue, déférente et polie, puisqu'elle les prenait au sérieux, des objections de l'incrédulité. Bossuet, plus logique, ne discute pas avec les libertins. Si l'on excepte un passage du *Panégérique de S. André*, où se trouve un essai de sérieuse argumentation, jamais il ne leur fait l'honneur d'admettre que leurs raisons valaient la peine d'être examinées. Ce ne sont pas pour lui des esprits forts qu'on puisse éclairer par des preu-

(1) *Séance publique de la Faculté de théologie de Montauban pour l'ouverture des cours*, 11 novembre 1841. — Cf. le sermon de Bourdaloue sur *la religion chrétienne* (seconde partie), et Massillon : « La source de toute incrédulité est le dérèglement du cœur. »

(2) *Nouveaux discours sur quelques sujets religieux. — La folie de la vérité.*

ves, ce sont des enfants rebelles qu'il faut fustiger avec la verge, et personne ne les a secoués d'une main plus rude :

« Tu combats les vérités de l'Evangile non point par raison, car tu n'en as point, mais par paresse, par aveuglement, par fureur. » — « D'où est née cette troupe de libertins que nous voyons s'élever si hautement au milieu du christianisme contre les vérités du christianisme ? Ce n'est pas qu'ils soient irrités de ce qu'on leur propose à croire des mystères incroyables, ils n'ont jamais pris la peine de les examiner sérieusement... Jésus-Christ est venu pour leur faire haïr le monde ; c'est ce qui leur est insupportable, c'est ce qui fait la révolte, c'est ce qui fait qu'ils le crucifient. » — « Ne me dites rien des libertins ; je les connais : tous les jours, je les entends discourir, et je ne remarque dans leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou, pour parler franchement, une vanité toute pure ; et, pour fond, des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que, par une erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversée, à force de le désirer (1). »

Dans le sermon *sur la Divinité de Jésus-Christ*, Bossuet fait semblant d'inviter les libertins à un débat contradictoire ; mais n'allez pas croire qu'il leur donne le temps d'articuler leurs raisons :

« Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà, paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature ; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes : quoi ! partout votre raison demeure arrêtée ! partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe ! »

C'est ainsi qu'il les bouscule. Les passages les plus célèbres sont ceux qu'on va toujours puiser dans le sermon *sur l'Unité de l'Eglise* et surtout dans l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*. Il y a là une riche collection de poétiques et superbes injures contre les libertins, « nuées sans eau... docteurs sans doctrine... arbres deux

(1) Troisième sermon *sur le Mystère de la nativité de Notre Seigneur*. Meaux, 1691. — Abrégé d'un sermon pour le dimanche des Rameaux. Aux nouveaux convertis, 1670. — Quatrième sermon pour le jour de Pâques. Versailles, 1681.

fois morts et déracinés, puisque, déchus de la charité et de la foi, ils ne tiennent à l'Eglise par aucune fibre...; astres errants qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître... Qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon un étourdissement *volontaire* ? »

Cependant je relève dans ce torrent d'invectives, « nuit, imbécillité, fureur, ignorance, etc., » deux idées intéressantes :

« Les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. »

C'est la thèse du sermon sur *la Crédulité de l'incrédule*; et c'est aussi ce que dit quelque part Voltaire, qu'on ne s'attendait peut-être pas à rencontrer en si sainte compagnie : « Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés; mais dans l'opinion contraire il y a des absurdités (1). »

Mais voici la pensée la plus originale de la prédication de Bossuet contre les libertins :

« Il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle; ce sens, c'est Dieu qui le donne. »

Et voilà le terme où aboutit, comme à un dernier mot rendant presque inutile le reste du discours, l'effort de tous les prédicateurs de la foi: cette conclusion est *mystique*; par là j'entends simplement que l'œil qui perçoit la vérité du christianisme est un organe différent de la connaissance ordinaire. C'est la force et c'est la faiblesse des apologistes; la force, parce que c'en est une grande de pouvoir dire : je vois des choses que

(1) Texte cité par M. Edme Champion dans ses *Etudes critiques sur Voltaire*, p. 169.

vous ne voyez pas ; la faiblesse, parce que c'en est une aussi, et une grande, de ne pouvoir point les montrer.

L'argument mystique est à la fois invincible et incommunicable. Tout puissant pour ceux qui croient, il ne saurait *convaincre* ceux qui ne croient pas ; cependant il peut les *persuader*, moins par le discours que par l'exemple, et il demeure la suprême ressource de la prédication, depuis qu'il n'est plus ni juste ni vrai d'attribuer l'incrédulité à une cause simplement morale, et de tenir aux incroyants ce langage autrefois si fort : Vous aimez mieux les ténèbres que la lumière, parce que vos œuvres sont mauvaises.

Dans ses *Mélanges d'histoire religieuse*, Scherer fait ressortir avec sa netteté accoutumée la différence profonde qu'il y a désormais entre l'incrédule moderne et l'incrédule selon la formule classique :

« Les doutes religieux qui, de nos jours, s'élèvent dans tous les esprits ne sont pas le résultat d'une aversion naturelle pour des doctrines dont le joug pèse à nos passions et humilie notre orgueil... Ils sont l'effet de la transformation insensible que la propagation des connaissances, l'observation, la réflexion, ont opérée dans les intelligences... L'incrédulité autrefois pouvait se confondre avec l'irréligion ; lors même qu'elle n'était accompagnée ni du vice ni de la frivolité, rien n'empêchait absolument qu'on ne lui supposât des motifs intéressés. C'était un axiome dans l'Eglise, que nul ne pouvait s'écarter des croyances consacrées, si ce n'est par l'effet de quelque perversité secrète, et l'on ne se faisait point faute de conclure de la liberté des opinions, sinon au libertinage des mœurs, du moins à l'orgueil de l'intelligence... Aujourd'hui, l'argument n'est plus de mise... C'est *malgré nous* que nos croyances nous ont échappé... Nous avons cédé à l'évidence. »

Le devoir des prédicateurs est d'écouter avec la plus sérieuse attention cette déclaration loyale d'un honnête homme, tristement confirmée par tant de défections qui ne sont point des révoltes de la chair ni du cœur. Cependant la partie n'est pas perdue pour eux, et voici, à peu près, ce qu'il leur reste encore à répondre :

« Votre intelligence ne peut croire. Nous l'admettons. Mais nous ne prétendons plus que l'intelligence soit le seul ni même le principal organe de la vérité qui apporte le salut et la vie. « Supposez un être qui ne soit qu'intelligence, vous pouvez compter qu'à cause de cela même il sera profondément et incurablement sceptique... La logique est une chose aveugle, ou dont les deux yeux sont crevés, quand l'âme et l'intuition immédiate ne concourent pas avec elle (1). » La vérité *qui sauve* n'est pas chose purement intellectuelle, réservée à l'entendement seul; elle doit être embrassée par toutes les facultés humaines à la fois. « C'est avec l'âme tout entière, disait déjà Platon, qu'il faut aller à la vérité. » Et Vinet compare la foi à un trésor fermé par plusieurs serrures, qu'on ne saurait ouvrir avec une seule clef. Tout ce qu'on entend par ces mots : le *cœur*, l'*âme*, la *conscience*, est donc invité, comme l'entendement pur, à faire valoir ses droits dans la recherche de la vérité. L'intelligence ne s'approprie que les idées des choses. Cela est si vrai, qu'on a vu des hommes dont on ne saurait dire qu'ils fussent chrétiens, exposer admirablement la doctrine chrétienne sans la partager. Jésus-Christ est la vérité, mais la vérité *vivante*, la vérité *et la vie*. Qui ne le connaît que par l'esprit, n'a saisi de lui qu'une idée; pour le connaître réellement, il faut l'aimer, le posséder par l'union mystique de l'âme avec sa personne divine.

« Vous dites qu'aucune raison d'ordre moral — ou immoral — ne vous écarte du christianisme. Nous en sommes persuadés. Nous abandonnons, comme une vieille arme hors d'usage, à une prédication absolument surannée et périmée, l'argument qui rattachait l'incrroyance à la méchanceté du cœur naturel. Mais si, en ayant

(1) Vinet, *Etudes sur Pascal*, pages 85 et 87.

cessé de croire, vous êtes demeurés vous-mêmes honnêtes gens (peut-être par l'obscur lueur d'une foi mal éteinte qui survit en vous), cependant vous ne contestez point que les mœurs en général ne soient intéressées aux croyances, et que la morale ne se fonde toujours sur une métaphysique avouée ou secrète. Or, aucun homme sérieux ne peut envisager sans effroi l'état d'une société d'où auraient disparu toute crainte et toute espérance ultra-terrestres. Renan bénissait les « chimères » qui avaient obtenu du « gorille lubrique et féroce, » c'est-à-dire de l'homme, tel que Taine le définissait, « un effort moral si surprenant ; » il ne se figurait pas « comment on pourrait, sans les anciens rêves, rebâtir les assises d'une vie noble et heureuse (1). » Cette nécessité de la foi pour maintenir la vertu publique n'est pas une preuve, nous vous l'accordons, de la vérité du christianisme ; mais c'est, à tout le moins, une très forte présomption en sa faveur : il y a une grande probabilité qu'un système si utile et si bienfaisant a un fond toujours vrai et des parties solides.

« Vous avez trouvé dans le christianisme des difficultés qui vous ont paru si graves qu'elles ont déterminé votre incroyance : ce n'est point que vous ayez rencontré dans un autre système, quel qu'il soit, une telle certitude que vous puissiez être complètement satisfaits et que tous vos doutes aient cessé. De quelque côté qu'on se tourne, on ne verra jamais qu'une faible lumière et une obscurité immense. Ce n'est pas même une question de plus ou de moins, tant la nuit l'emporte sur le mince rayon qui nous éclaire ! Plus notre petite lanterne a de force, plus sa flamme élargit à nos yeux le cercle des ténèbres environnantes.

« Votre science n'est donc pas sans mystères, et

(1) Préface de *l'Avenir de la science*.

notre foi n'est pas sans raisons. Certains que la religion est nécessaire et croyant qu'elle est vraie, nous nous soumettons à la nécessité d'ignorer beaucoup de choses ; mais nous ne renonçons pas pour cela à l'usage de notre raison, et nous trouvons dans notre aube, où l'espérance luit, des clartés supérieures à celles qui vous enchantent dans votre crépuscule où s'épaississent les ombres.

« De part et d'autre, l'inévidence est assez grande pour que l'on puisse toujours attribuer le choix, non à une conclusion forcée de l'intelligence convaincue malgré elle, mais à une préférence instinctive de la volonté, antérieure à l'enquête et dirigeant celle-ci dans le sens où elle a résolu d'aller. De part et d'autre, on suit d'abord un entraînement, qu'on justifie ensuite. Vous dites qu'en sentant la foi vous échapper, vous vous êtes jetés à genoux et vous avez prié avec larmes (1) : permettez-nous de croire que, si vous n'avez pas été exaucés, c'est que vous n'avez pas prié avec assez d'ardeur, et que, si vous n'avez pas prié avec plus d'ardeur, c'est qu'au fond *vous ne vouliez pas* être exaucés. »

Les vérités indémonstrables, objet du sentiment, empruntent à l'expérience personnelle toute leur force ; la contradiction extérieure, la mieux armée de preuves négatives, ne peut rien contre leur intime évidence. Quand l'aveugle-né reçut sa guérison des mains du Sauveur, les Pharisiens voulurent lui faire honte d'avoir eu recours à un charlatan. Il leur répondit (et c'est, de tous les textes féconds de l'Évangile, le plus riche de sens que la prédication chrétienne puisse choisir) : « Je ne sais pas si cet homme est un faux docteur ; mais je sais une chose : c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois. »

(1) Scherer, *Mélanges d'histoire religieuse*, p. 275.

2. — *Tableaux de la vie humaine.*

La description du cœur naturel, du péché, de la vie humaine est ce qu'il y a de plus *littéraire* dans le sermon, parce qu'ici la matière est la même que celle de toute la littérature, et parce qu'il y a lieu à des couleurs d'une réalité plus vive et d'un intérêt plus historique que dans l'exposition des doctrines générales.

Il faut pourtant commencer par la doctrine, et remonter d'abord au péché originel, dont aucun prédicateur n'a tracé de plus fortes peintures que Bossuet, par exemple, dans ce passage d'une lettre à M^{me} Cornuau :

« Souillés dès notre naissance et conçus dans l'iniquité, conçus parmi les ardeurs d'une concupiscence brutale, dans la révolte des sens et dans l'extinction de la raison, nous devons combattre jusqu'à la mort le mal que nous avons contracté en naissant (1). »

Un philosophe avoue qu'« il n'est rien à quoi notre existence ressemble autant qu'à la conséquence d'une chute et d'une convoitise criminelle (2). »

L'amour et la haine sont les deux formes capitales du péché dans la société humaine, et la plus intéressante des deux est l'amour. C'est pourquoi je commencerai par la haine. Aussi bien le premier fruit amer du péché originel fut-il un meurtre.

Dans un sermon prêché à Metz en 1658, Bossuet distingue quatre sentiments ou esprits contraires à la

(1) Lettre de 1691. Voyez aussi le premier sermon pour la fête de la conception de la Sainte-Vierge (1652), le sermon pour le samedi saint de la même année et le sermon de 1650 sur la compassion de la Sainte-Vierge.

(2) Schopenhauer, *le Monde comme volonté et comme représentation*, t. III.

charité fraternelle : l'esprit de ressentiment, l'esprit d'aversion, l'esprit de jalousie et l'esprit d'indifférence. Il est très remarquable que le pire des quatre lui paraît être *l'esprit d'indifférence*, et, bien que ce classement soit peut-être inattendu, un peu de réflexion le fait trouver profondément juste.

Le besoin de vengeance ou le ressentiment, la jalousie et l'aversion renferment un principe actif, une âme de vie ; c'est, proprement, l'envers de l'amour ; celui qui hait avec ardeur aime ardemment le contraire de ce qui est l'objet de sa haine. Mais l'indifférence, c'est la mort de l'âme, parce que c'est l'extinction de toute générosité et de toute activité. Voilà pourquoi Bossuet l'appelle, par excellence, « l'esprit de Caïn, » l'esprit que le meurtrier d'Abel témoignait en disant à Dieu : « *Num custos fratris mei sum, ego ?* Suis-je le gardien de mon frère, moi ? »

C'est la doctrine de S. Jude. C'est aussi ce qu'enseigne Vinet :

« Tout horrible que cela est à dire, la haine vaut mieux que l'indifférence. Il y a un hommage dans la haine... Elle a été souvent la préface de l'amour. Mais l'indifférence est le dernier des outrages (1). »

Le mot dominant, la note aiguë et stridente de la réponse de Caïn à Dieu, c'est : *ego*, « moi. » L'homme naturel n'aime que lui-même. Jamais les prédicateurs ne crieront trop haut que la racine profonde de tous les péchés est l'égoïsme. Déjà Tite-Live remarquait que des maux publics nous ne ressentons que ce qui touche à nos intérêts particuliers. Schopenhauer, en donnant à cette vieille vérité une expression sans mesure, n'exagère en rien un fait démesuré lui-même et monstrueux :

« L'égoïsme est colossal, l'univers ne peut le contenir. Car, si l'on donnait à chacun le choix entre l'anéantissement de l'univers et sa

(1) *Nouvelles études évangéliques*, p. 103.

propre perte, je n'ai pas besoin de dire quelle serait sa réponse. Chacun se fait le centre du monde, rapporte tout à soi ; il n'y a pas jusqu'aux grands bouleversements des empires, que l'on ne considère tout d'abord au point de vue de son intérêt... C'est même une chose comique, que cette conviction de tant de gens agissant comme s'ils avaient seuls une existence réelle, et que leurs semblables ne fussent que de vaines ombres, de purs fantômes (1). »

La société humaine n'est qu'un commerce d'amitiés feintes et fausses.

- « On ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies, pour témoigner une parfaite cordialité : ah ! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venait découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché, ô quel étrange spectacle ! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres ! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amuse mutuellement et auquel ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns les autres ; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard, à chaque moment, de se voir sacrifié à un intérêt plus cher ; et tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, Messieurs, si je ne dis pas la vérité : et certes, si je parlais en un autre lieu, j'alléguerais peut-être la cour pour exemple ; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connaisse elle-même et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche (2). »

« Tous les hommes se haïssent naturellement les uns les autres, » écrit Pascal, ne faisant que répéter ce que S. Paul a dit au chapitre III^e de son épître à Tite.

Bossuet a fort bien défini la médisance dans son sermon sur ce sujet (3) :

(1) *Pensées et Fragments*, traduits par J. Bourdeau, p. 169.

(2) Bossuet, sermon sur la charité fraternelle, 1666.

(3) Mission de Metz, 1658.

« Quel est proprement le médisant ? Celui qui, sans une raison particulière, se plaît à dire du mal des uns et des autres, même des indifférents et des inconnus ; et qui, par une excessive liberté de langue, n'épargne pas même ses meilleurs amis... La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune raison particulière. »

Mais quelle est la source cachée de ce plaisir diabolique ? la haine, cette haine générale et innée de l'homme pour l'homme.

« Les hommes sont faits pour la société, continue Bossuet ; cependant ce plaisir malin fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche ni de moins sociable que le cœur de l'homme... Nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude ; mais, lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir... Qui pourrait lire dans nos cœurs avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verrait bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être... Nous voulons être les seuls excellents et voir tout le reste au-dessous de nous. »

Un philosophe que j'aime à citer, parce que la profondeur de ses vues pessimistes sur la nature humaine vient continuellement confirmer la parole éloquente des grands prédicateurs chrétiens, a surpris, non pas seulement au fond des cœurs, comme Bossuet, mais sur le visage et dans les yeux des créatures soi-disant sociables, les signes de leur mortelle haine réciproque. Dans la rue, selon Schopenhauer, jamais deux femmes ne se rencontrent sans se toiser superbement et sans échanger des regards de Guelfes et de Gibelins. Les hommes, considérés en général, ont les uns pour les autres plutôt de l'indifférence ; leur haine ne s'éveille qu'entre gens de la même profession : mais la haine des femmes entre elles embrasse toute l'espèce, parce qu'elles n'ont toutes qu'une seule et même affaire, qu'un même souci, qu'un seul métier, qui est de conquérir les hommes (1).

La vraie et profonde cause de la mutuelle aversion de

(1) *Pensées et Fragments*, p. 135.

tous les membres d'une même société, évidemment ce n'est point leur perversité morale ; car, de la méchanceté qu'on a en commun, naît au contraire la sympathie : c'est l'égoïsme exclusif qui fait que chaque individu n'aime que soi. Quant à la dépravation de tous les hommes, elle est réelle, elle est horrible ; mais ce n'est un spectacle d'horreur que pour les anges.

« Quiconque est vieux n'a qu'à reporter sa pensée sur tous ceux auxquels il a eu affaire : combien en a-t-il vu de véritablement honnêtes ?... Bas égoïsme, avidité sans bornes, friponnerie bien déguisée, et, avec cela, envie venimeuse et joie diabolique au malheur d'autrui : tous ces traits ne dominent-ils pas si généralement, que la moindre exception à la règle est accueillie par des transports d'admiration ? Et la charité va-t-elle jamais jusqu'à donner plus que ce qui est assez superflu pour qu'on n'en ait aucun besoin ? (1). »

Il serait peu philosophique, et chrétien moins encore, de taxer d'exagération ce noir tableau, de faire des distinctions entre les pécheurs, de peser les péchés dans la grosse balance du sens commun, et, en chargeant quelques grands coupables du poids des crimes et des vices, d'orner les honnêtes gens, comme d'une parure, du fardeau léger de leurs peccadilles.

« Un petit péché, a dit Adolphe Monod, c'est une contradiction dans les termes. C'est comme si l'on parlait d'une énormité légère ou d'un attentat insignifiant (2). » Bossuet n'admettait pas non plus les « petits péchés : »

« Le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices ? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie ; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous ? Jésus-Christ est-il divisé ?... Celui qui commande la fidélité, n'a-t-il pas commandé la tempérance ? Celui qui défend la cruauté, n'a-t-il pas aussi défendu

(1) *Le Monde comme volonté et comme représentation*, t. III.

(2) *La peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens*.

toutes ces douceurs criminelles ? Pourquoi partagez-vous Jésus-Christ ? (1).

La raison chrétienne de l'égalité des péchés, c'est qu' « il n'y a point de fautes légères à qui a sérieusement pensé de quel fond elles viennent toutes, à quoi elles portent et à Qui elles déplaisent (2). » Aux yeux de Celui qui sonde les cœurs, un honnête homme vaut un coquin ; du meilleur au pire la distance devient nulle, si l'on songe que l'amour de la vertu peut constamment être exprimé par le chiffre 0, même dans nos bonnes actions, ramenées par une analyse que je crois exacte aux cinq éléments que voici : 1/5 de crainte des hommes, 1/5 de craintes religieuses, 1/5 de préjugés, 1/5 de vanité et 1/5 d'habitude (3).

« Je ne trouve point de mal en moi, » a osé écrire l'auteur de la *Vie de Jésus* (4). Cette affirmation incroyablement légère d'une conscience frivole mesure mieux que l'œuvre critique entière de Renan l'abîme qui le séparait du christianisme comme de toute morale sérieuse. Qu'est-ce donc, ô philosophe aveugle ! que le cœur d'un honnête homme, puisque celui d'un chrétien renferme « tant de péché latent, de pourriture cachée et d'infection secrète, que, si ce cœur venait tout à coup à s'ouvrir devant nous, il nous causerait une effroyable horreur (5) ? »

Les vertus du monde ne sont, selon l'expression parfaitement juste de Bossuet, que « des vices colorés (6). » Un des beaux thèmes de la prédication chrétienne, c'est

(1) *Sermons sur la soumission due à la parole de Jésus-Christ* (1660), et sur la *prédication évangélique* (1662). Voyez aussi *Maximes et réflexions sur la Comédie*.

(2) Lettre de Bossuet à M. le Roi, abbé de Haute Fontaine, 10 avril 1677.

(3) Schopenhauer, *Pensées et Fragments*, p. 172.

(4) *L'Avenir de la science*, p. 354.

(5) A. Monod, *les Adieux*, p. 79.

(6) Sermon pour la profession de Madeleine-Angélique de Beauvais, 1657.

l'estime inefficace et molle de Pilate pour la vérité et pour la justice. Il pourrait être intéressant de comparer la manière dont A. Monod a traité ce sujet dans son sermon sur *La sanctification par la vérité*, et Bossuet dans son sermon sur la Passion, du 16 avril 1662.

« La plupart des vertus du monde, dit Bossuet, sont des vertus de Pilate, c'est-à-dire un amour imparfait de la vérité et de la justice. On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs, mais faiblement et nonchalamment. On demande, à la façon de Pilate : Qu'est-ce que la vérité ? et aussitôt on se lève sans avoir reçu la réponse. »

Considérons aussi ce que Bossuet appelle « la société des péchés, » l'entraînement qui, d'une prétendue peccadille, nous précipite dans le vice et dans le crime :

« Et ne me dites pas qu'il y a des crimes pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance que vous les pouvez éviter... Car qui pourrait ici vous représenter l'enchaînement de nos passions ; et comment ces passions que vous chérissez introduisent, l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur ? Combien éloigné de l'idolâtrie devait être le sage Salomon, à qui Dieu s'était fait connaître par des apparitions si manifestes ! ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un Urie, qui ne respirait que son service ? un regard jeté mal à propos, et trop doucement arrêté, l'a engagé peu à peu contre son humeur à une action si noire et si sanguinaire. Combien était ennemi de l'incontinence Loth, qui s'était conservé sans tache avec sa famille, parmi les abominations de ces villes qu'on n'ose nommer ! on sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'était que superbe : son orgueil méprisé le fait devenir cruel. Qu'avait besoin Balthazar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem ? n'y avait-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone enrichie de la dépouille de tant de rois ? Qu'on les apporte néanmoins ; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des Juifs ! C'est ainsi que son intempérance le pousse jusqu'à la profanation et au sacrilège. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé, et la conscience affaiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès... Vous êtes tombés par degrés dans cet abîme ; et pour vous faire descendre dans ces profondeurs dont

vous aviez tant d'horreur, il n'a fallu que vous y conduire par une pente douce et insensible... Apprenez donc à connaître la société des péchés ; et, dans un seul que nous commettons, concevons l'infinité tout entière de notre malice (1). »

Les dogmes de l'orthodoxie les plus irrationnels en apparence se trouvent justifiés par l'humaine sagesse, lorsqu'elle veut bien prendre la peine de creuser à une certaine profondeur sous la première couche superficielle des vérités morales. C'est ainsi que les phénomènes de l'hérédité ou de l'atavisme peuvent servir de commentaire et d'illustration à la doctrine de la chute. La solidarité naturelle de tous les désordres moraux explique, à son tour, ce paradoxe de la loi chrétienne, que celui qui a violé un seul commandement est coupable comme s'il les avait tous violés. « Certes, Messieurs, s'écrie un vieux prédicateur, il ne suffit mie de dire : Je ne suis pas meurtrier, je ne suis pas larron, je ne suis pas adultère. Si tu as failli au moindre commandement, tu es coupable de tous ! (2) »

Dans son beau sermon sur *le Géolier de Philippes*, Adolphe Monod, serrant de près ses auditeurs, les oblige à se reconnaître coupables d'avoir transgressé et la loi dans son ensemble et chaque article de la loi :

« Prenons ces dix commandements qu'on vous lit chaque dimanche, et qui renferment la loi de Dieu tout entière. N'en avez-vous violé aucun ? que dis-je ? ne les avez-vous pas violés tous, depuis le premier jusqu'au dernier ? N'avez-vous jamais eu d'autres dieux devant la face du vrai Dieu, et ne vous êtes-vous jamais fait des images taillées pour vous prosterner devant elles ? c'est-à-dire : n'avez-vous point aimé quelque autre chose plus que Dieu, et ne vous êtes-vous point fait des idoles de votre argent, de vos convoitises, de vos affections ? N'avez-vous jamais pris le nom de Dieu en vain, jamais mêlé ce nom trois fois saint à des propos frivoles, à des plaisanteries indignes, à d'affreux sarcasmes ? N'avez-vous jamais profané le jour que l'Eternel

(1) Sermon pour la fête de la circoncision, 1687.

(2) Olivier Maillard, *Sermon de Bruges*.

a béni et sanctifié, ni par des soins étrangers, ni par des amusements contraires au saint repos de Dieu ? N'avez-vous jamais manqué à l'honneur que vous devez à vos pères et à vos mères ? N'avez-vous jamais tué, c'est-à-dire, comme l'explique un apôtre, nourri quelque sentiment de haine ou de vengeance ? N'avez-vous jamais commis d'adultère, c'est-à-dire, comme l'explique le Seigneur, regardé une femme avec des yeux de convoitise ? N'avez-vous jamais dérobé ? jamais employé, pour faire fortune, quelque-une de ces fraudes ou de ces infidélités dont le commerce est si rempli ? N'avez-vous jamais dit de faux témoignage, jamais calomnié, jamais médit, jamais menti ? N'avez-vous jamais convoité ni la maison de votre prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à votre prochain ? Ah ! si vous hésitez à vous condamner vous-mêmes, voici ce que déclare de vous, de chacun de nous, Dieu dans sa Parole : « Il n'y en a point qui fasse le bien, non, pas même un seul. De mille articles, ils ne peuvent répondre sur un seul. Tous ont péché. Que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit reconnu coupable devant Dieu. »

Si l'on est frappé, comme il faut, de cette confession, qui n'est pas l'exagération inquiète d'une conscience malade, assaillie de fantômes, mais la simple attestation d'un fait indéniable pour tout regard philosophique ouvert sur le monde et ne se payant point de surfaces trompeuses ; si l'on comprend dans toute sa profondeur la vérité, déjà entrevue par l'auteur d'*Œdipe à Colone*, mais mise en son plein jour par la prédication de Jésus, que l'intention morale, non le fait matériel, est ce qui constitue le péché ; si l'on sent enfin qu'aux yeux de Celui qui lit au fond des cœurs, « tout ce que nous aurions fait si les circonstances eussent répondu aux pensées de notre cœur, nous est imputable comme si nous l'avions fait (1) : » on ne trouvera plus rien d'excessif dans la réponse nettement affirmative que fit à cette question *Etes-vous un meurtrier ?* Adolphe Monod prêchant sur le sixième commandement du Décalogue : « Tu ne tueras point. »

(1) Vinet, *Nouvelles études évangéliques*. — *Les complices de la crucifixion* (premier discours).

310 IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION

« Le choix de ce texte vous surprend, dit l'orateur dans son exorde. Il vous semble qu'un tel sujet conviendrait mieux dans une forêt mal famée et devant une troupe de brigands, que dans une maison de prières et devant une assemblée qui se compose de ce qu'il y a de plus décent et de plus honnête dans la société. Et comment croire que parmi les personnes assises devant moi, il y en a qui soient capables de transgresser ce commandement : *Tu ne tueras point* ? Je conçois cette surprise... »

Ce sermon de Monod, l'un des chefs-d'œuvre de sa prédication de Lyon, a été trouvé paradoxal. Il ne l'est pas plus que l'Évangile. Je voudrais essayer de l'analyser ; mais une analyse est toujours froide, et, quant à des extraits, il est particulièrement difficile ici d'en choisir, parce que dans ce discours, plus que dans tout autre du grand prédicateur, la beauté littéraire résulte d'une composition fortement symétrique et logique, enveloppante, pressante, inexorable, qui, de la première ligne à la dernière, tient comme serrés à la gorge l'assemblée de scélérats latents, de meurtriers aux mains innocentes mais au cœur sanguinaire, que le terrible justicier avait sous ses yeux. C'est une suite de questions effrayantes, scandées par ce refrain : « Je ne juge point. Je ne prononce point. Je ne fais que proposer des questions. Je laisse à chacun le soin de répondre pour lui-même. » Un témoin de cette prédication a raconté qu'à la péroraison l'auditoire tout entier était sous une profonde impression de terreur (1).

Comme on s'y attend bien, l'orateur explique et développe ce que c'est que de tuer *selon l'esprit*. Mais ce n'est pas la partie la plus originale de son étonnant discours ; ici sa pensée se rencontre avec celle de tous les prédicateurs, de tous les moralistes chrétiens. Lamennais n'a pas moins d'éloquence que lui dans ce passage des *Paroles d'un croyant* (2) :

(1) Thèse de Ch. A. Dubois. Genève, 1886.

(2) Chapitre XIV.

« Vous dites que vous aimez vos frères : et que feriez-vous donc si vous les haïssez ? Et moi je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre, est l'ennemi de son frère ; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim, est un meurtrier. »

S. Jean avait enseigné à Bossuet qu'on est homicide, avec de l'aigreur dans le cœur, fût-on sans reproche extérieurement (1). En 1681, à Versailles, dans un sermon de Pâques, l'orateur royal dénonçait « cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré, ces meurtres que fait faire tous les jours une langue envenimée. »

Tuer selon l'esprit, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, une façon trop élégante de tuer. Il fallait avoir le courage de dire à ces chrétiens satisfaits, à ces bourgeois épanouis dans l'orgueil de leur honnêteté mondaine, qu'ils étaient homicides *selon la lettre*. Le prédicateur de Lyon le leur dit, ou plutôt il les contraignit de l'avouer. Quelle précision douloureuse et impitoyable dans la série de questions calmes et lentes qu'il pose et qui font frissonner les consciences, comme le froid d'une lame d'acier qu'on y introduirait !

« Avez-vous tué ? Tuer, ce n'est pas seulement causer la mort d'un homme sur le coup ; c'est aussi la causer après une semaine, après une année, plus tard encore ; ce n'est pas seulement ôter la vie, c'est l'abréger. Avez-vous abrégé les jours de quelqu'un ? Avez-vous, dans la chaleur d'une querelle, dans l'emportement de la colère, porté à une femme, à un enfant, à un domestique, à un ouvrier, de ces coups furieux, ou lui avez-vous fait souffrir de sang-froid de ces mauvais traitements prolongés, qui défigurent le corps, en dérangeant l'équilibre, en détruisent la vigueur ? Avez-vous, dans vos manufactures, abusé des besoins du pauvre et de la faiblesse de l'enfance pour les charger d'un travail excessif, qui les fait végéter, languir, pâlir et mourir lentement, au profit de votre bien-être et de votre orgueil ? Avez-vous, par votre avarice, par votre dureté, par votre injustice, opprimé un inférieur, découragé une industrie, traversé la carrière d'une famille, ôté à un père son travail, à une mère son sommeil, à des enfants leur pain ? Avez-vous entraîné un compagnon, un ami, — un ami ! — dans les excès du manger et du boire, ou dans les convoi-

(1) *Histoire des Variations*, livre XI.

tises de la chair, qui ont altéré, ruiné peut-être à tout jamais sa santé ? Avez-vous, en déchirant une réputation, en troublant un ménage, en brisant une âme tendre par vos froideurs, en payant les bienfaits par l'ingratitude, déposé dans le sein de quelque personne, peut-être d'un mari ou d'une femme, que sais-je ? d'un père ou d'une mère, une de ces douleurs profondes, incurables, qui bouleversent l'existence, brisent jusqu'aux forces du corps et font descendre au sépulcre avant le temps ?

« Je pourrais pousser plus loin ces questions. Et n'est-ce pas une manière de tuer que de laisser mourir ? N'est-ce pas une manière d'abrégier les jours d'un homme que de ne pas les prolonger quand on le pourrait ? Avez-vous, par vos refus, par vos négligences, par votre parcimonie, laissé périr à votre porte, de maladie ou de misère, des Lazares que les miettes tombées de votre table auraient suffi pour soulager ? Avez-vous dissipé en plaisirs, sinon criminels, du moins frivoles, des biens qui pouvaient libérer un prisonnier, guérir un malade, repaître un affamé, dont les cris de détresse montaient au ciel en même temps que le bruit de vos danses et de vos concerts ? »

Le duel, souvent flétri par Bossuet, cette « cruelle délicatesse du faux point d'honneur, » a sa place prévue dans le sermon *Etes-vous un meurtrier ?* On peut encore négliger le développement de ce thème connu. Voici quelque chose de plus neuf. Il s'agissait de rendre acceptable à la raison ce paradoxe de S. Jacques, qu'on viole tous les commandements de Dieu, le sixième, par conséquent, comme les autres, si, de propos délibéré, on enfreint n'importe quel article de la loi, même le plus étranger au sixième, par exemple, celui qui défend de convoiter :

« Cette assertion vous étonne ? Hélas ! la parole de Dieu vous étonne toujours ! « Quiconque aura observé toute la loi, dit S. Jacques, s'il vient à pécher en un seul article, il est coupable sur tous. » Quel paradoxe ! pensez-vous. Continuez ; ce paradoxe va vous être expliqué par une considération très simple et tout ensemble très profonde. « Car Celui qui a dit : Tu ne commettras point adultère, a dit aussi : Tu ne tueras point. Si donc tu ne commets point adultère, mais que tu tues, tu es transgresseur de la loi. »

« Comprenez la pensée de l'apôtre par une comparaison familière. Un père dit à son fils : Mon fils, tu feras aujourd'hui deux choses pour moi : tu iras travailler à ma vigne, et tu feras pour moi un message.

Le fils lui répond : Mon père, je ne veux pas faire votre message, mais je veux bien aller à votre vigne ; et il y va. Là-dessus, je vous pose cette question : en travaillant dans la vigne, le fils obéit-il au commandement de son père ? Selon la lettre, oui ; mais selon l'esprit ? Il obéit des mains, mais obéit-il du cœur ? Il fait ce que son père lui a commandé, mais le fait-il parce que son père l'a commandé ? Non ; car alors il ferait aussi bien la seconde chose que son père lui a également commandée. Pourquoi donc obéit-il cette fois ? Evidemment, parce que le commandement de son père se trouve conforme à sa propre volonté. S'il eût éprouvé quelque répugnance à le suivre, il s'y fût refusé comme à l'autre ; et s'il vient plus tard à ne pas goûter le travail de la vigne, il le refusera à son tour. Dès à présent donc il le refuse en esprit. Il n'obéit qu'à lui-même, et il désobéit à son père tout en ayant l'air de lui obéir. En rejetant un de ses commandements, il rejette l'autorité paternelle ; et en rejetant l'autorité paternelle, il rejette l'esprit de tous les commandements de son père, même de ceux dont il observe la lettre.

« Maintenant, vous pouvez comprendre la pensée que j'ai empruntée à S. Jacques. Vous avez violé l'esprit du sixième commandement si vous avez violé de propos délibéré tel autre commandement que ce soit, par exemple, si vous avez convoité. Car pourquoi n'avez-vous pas tué ? Est-ce parce que Dieu l'a défendu ? Non ; car alors vous vous seriez également abstenu de la convoitise, que Dieu a également défendue. Pourquoi donc n'avez-vous pas tué ? parce que le meurtre est repoussé par les lois, ou par votre intérêt, ou par l'opinion, ou par votre conscience. Vous obéissez donc aux lois, à votre intérêt, à l'opinion, à votre conscience, et non pas à Dieu (1). Vous lui désobéissez tout en ayant l'air de lui obéir. En rejetant un seul commandement de Dieu, vous rejetez l'autorité de Dieu ; et en rejetant l'autorité de Dieu, vous rejetez l'esprit de tous ses commandements, même de ceux dont vous observez la lettre. »

Le point culminant de ce sermon hardi est le passage où l'orateur démontre que tous les hommes sont des meurtriers, parce que tous ont crucifié Jésus-Christ, et ce n'est là, je le sais bien, qu'une des vieilles redites de la prédication chrétienne : tant il est vrai que les lieux communs éternels sont le fond le plus solide de l'éloquence, à condition qu'ils soient renouvelés, non pas tant par l'originalité de l'expression, comme on se l'ima-

(1) Sur cette scabreuse distinction entre la conscience et Dieu, point vulnérable de l'orthodoxie d'Adolphe Monod, voyez p. 221 de ce volume.

gine, que par la profondeur du sentiment et l'intensité de la pensée !

« Voici ma dernière question, je ne la fais qu'en frémissant : Avez-vous tué le fils de Dieu ? Ne criez point à l'exagération, à l'outrage ; ce crime est possible, puisqu'il a été commis ; possible à des hommes, puisqu'il a été commis par des hommes.

« Vous rappelez-vous ce que le Fils de Dieu a souffert de la part des hommes ? A peine né, sa vie est menacée par Hérode, qui, pour le tuer plus sûrement, massacre tous les petits enfants d'une ville entière. Il vit dans l'abandon et dans la pauvreté, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête. Il est méprisé, rejeté, insulté, calomnié. Il est appelé nazaréen, samaritain, galiléen, pécheur, violateur du sabbat, mangeur et buveur, trompeur, menteur, blasphémateur, fou, démon. Le voici abandonné à son angoisse en Gethsémané par ses trois disciples favoris, trahi par Judas, renié par Pierre, délaissé de tous, livré sans défense à de faux témoins. On lui préfère un meurtrier. On lui crache au visage. On le soufflette. On lui bande les yeux. On le lie. On le fouette. On le revêt d'un manteau d'écarlate. On le couronne d'épines, qu'on enfonce à coups de verge dans son front ensanglanté. On le conduit au supplice, succombant sous le poids de sa croix. Il meurt enfin, crucifié entre deux brigands ; il meurt, raillé des Juifs et des Romains ; raillé jusqu'au bout, raillé dans sa soif desséchante, raillé dans le cri de son angoisse, raillé dans ses dernières prières. Voilà comment le Fils de Dieu a été tué ; tué, je ne dis pas au jour de sa mort, mais tous les jours, mais du commencement à la fin de son ministère ; tué selon la lettre et selon l'esprit, persécuté, tourmenté, meurtri, haï, tenté, scandalisé, crucifié ; — par qui ? par des hommes ; par quels hommes ? serait-ce par vous ?...

« Ces péchés qui le crucifient, à qui sont-ils ? A qui ces mensonges ? A qui ces fraudes ? A qui ces larcins ? A qui ces ressentiments ? A qui ces calomnies ? A qui ces médisances ? A qui ces murmures ? A qui ces sarcasmes ? A qui ces souillures ? Venez, et que chacun de vous reconnaisse ce qui lui appartient dans cette humiliante et douloureuse répartition. »

Bossuet avait souvent parlé des « supplices que le Sauveur a soufferts pour nos voluptés infâmes (1) ; » il avait dit qu' « aucun crime du genre humain n'a plongé son âme innocente dans un plus grand excès de douleurs que l'amour deshonnête. » Ce sera notre transition

(1) *Panégistique de S. Benoît.*

pour étudier la seconde forme capitale du péché dans la société humaine : l'amour, après la haine et le meurtre.

Le sujet est vaste. Il faut le circonscrire, et le borner à ce qu'il a de plus intéressant. Le point vraiment instructif et curieux, c'est, à mon sens, l'extrême contraste du langage des poètes et de celui des prédicateurs, la philosophie se plaçant entre les uns et les autres, avec tranquillité, pour nous expliquer comment la même chose a pu être l'objet des anathèmes les plus foudroyants de l'éloquence religieuse et des dithyrambes les plus enthousiastes de la poésie. Commençons par les solides explications des philosophes ; car elles sont la solution lumineuse, pleinement satisfaisante pour l'esprit, d'une contradiction qui passe la mesure des conflits ordinaires entre le profane et le sacré.

Par une loi de la nature, dont le grand but est d'assurer la continuation sans terme de la vie sur la terre, l'amour est la passion dominante de tout animal. Si quelqu'un rit de cette affirmation, ce ne peut être que d'un rire affecté et contraint par lequel on dissimule l'acquiescement que tout esprit sérieux est obligé d'y faire.

L'amour, ou, pour employer un langage d'une brutalité plus précise, l'instinct sexuel, est l'invisible centre de tous les actes et de toutes les pensées de l'homme ; la cause de la guerre et de la paix ; le fondement caché des entreprises les plus graves comme de toutes les plaisanteries ; la source inépuisable des jeux d'esprit et des mots d'esprit, la clef de toutes les allusions, l'explication des signes muets, des équivoques, des réticences et des regards furtifs ; l'idée fixe, l'aspiration qui hante jour et nuit l'adolescent, l'adulte et souvent aussi le vieillard (1). On l'entoure de mystères : c'est le secret

(1) Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, t. III, p. 324.

de Polichinelle, dont il n'est pas permis de parler ; mais les doigts sur la bouche et les sourires pincés montrent à quel point tout le monde y pense, comme à la grande et unique affaire de la vie.

Pauvre esthétique que celle des romanciers et des poètes qui espèrent intéresser l'humanité à quelque chose de plus intéressant que l'amour ! Aucune plainte, aucune faiblesse n'est permise à un héros, sauf les plaintes et les faiblesses d'amour : pourquoi ? parce que c'est le Génie de l'Espèce qui soupire et qui gémit en lui, donnant un accent tragique et noble à la voix de ses défaillances. Pourquoi l'amour est-il un épisode poétique, même dans la plate histoire de l'être humain le plus prosaïque ? parce que l'Infini, en cet instant sublime, touche de ses ailes l'insecte chétif, le soulevant, sans qu'il en ait conscience, bien au-dessus de ses propres fins égoïstes et vulgaires. Si sa soif de vie est contrariée par quelque invincible obstacle, l'amour ne s'apaise qu'en la mort. L'homme qui ne peut réaliser son rêve de bonheur, tombe dans un dégoût profond de l'existence et n'aspire plus qu'à en sortir. Pourquoi encore ? parce que, concentré sur une certaine femme, le besoin immense de la nature qui veut perpétuer l'espèce, désespérant d'être exaucé, serre d'une insupportable angoisse le cœur gonflé jusqu'à se rompre : la seule délivrance, alors, est le suicide ; il faut que l'individu éclate et se brise, comme un vase trop fragile (1).

Ces délires sacrés, ces désirs sans mesure
Déchainés dans vos flancs comme d'ardents essaims,
Ces transports, c'est déjà l'humanité future
Qui s'agite en vos seins (2).

Schopenhauer citait avec admiration la pensée suivante de Chamfort, qui contient en germe tous les

(1) Schopenhauer, *Pensées et Fragments*, p. 132.

(2) M^{me} Ackermann, *L'amour et la mort*.

merveilleux développements de sa métaphysique si profonde de l'amour :

« Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre *de par la nature*, qu'ils s'appartiennent *de droit divin*, malgré les lois et les conventions humaines. »

La conscience de ce « droit divin » donne à l'amour, même le plus coupable et le plus criminel, un accent *religieux*, déjà extrêmement choquant pour toutes les personnes qui, ayant simplement du goût, un sens droit et quelque honnêteté, n'ont pas appris de la philosophie la souveraine raison naturelle qui l'explique. Mais c'est précisément cet accent religieux, c'est ce prétendu droit divin fondé sur la nature, qui soulève l'indicible horreur des chrétiens et des ministres de l'Évangile. Car cette *nature*, que les poètes adorent et que les philosophes étudient avec une scientifique curiosité, c'est l'empire de Satan ; c'est l'ennemi irréconciliable qu'on doit combattre, vaincre et détruire, pour établir sur ses ruines le règne victorieux de Jésus-Christ.

Les prédicateurs montreront donc que, s'il faut à l'amour un aliment infini, cette faim ne peut être rassasiée qu'en Dieu, seul objet digne et seul objet capable de remplir un cœur dont les aspirations sont immenses ; que l'amour n'est dû qu'à Lui seul, et qu'aimer les créatures autrement qu'en lui, c'est lui faire un vol sacrilège.

« Il est très certain, » dit Bossuet avec profondeur, « que tout amour véritable tend à adorer... Il ne se satisfait pas lui-même s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour ; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que, pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. » — « Messieurs, qu'on ne me mêle point dans ce discours des pensées profanes,

ni des idées de cet amour qui ne doit pas même être nommé dans cette chaire : car appellerai-je aimer, ce transport d'une âme emportée qui cherche à se satisfaire, et qui, de quelque nom qu'il s'appelle et de quelque couleur qu'il se déguise, a toujours la sensualité pour son fond ? Je veux vous apprendre un amour chaste, un amour sincère, un amour tendre par la charité. Mais il faut un objet au-dessus de nous, qui nous attire hors de nous : ce n'est pas assez, il faut une force intérieure qui nous pousse hors de nous-mêmes ; qui, ébranlant jusqu'aux fondements cet amour propre, nous arrache à nous-mêmes : alors, aimant Dieu plus que nous-mêmes, nous pourrions devenir capables d'aimer le prochain comme nous-mêmes. » — « Celui qui donne des bornes à son amour ne sait ce que c'est que d'aimer... Je ne sais si dans le ciel même l'amour n'ira point toujours croissant, puisque l'objet qu'on aimera étant infini et infiniment parfait, il fournira éternellement à l'amour de nouvelles flammes (1). »

« Notre cœur aspire à l'amour, » dit de même Adolphe Monod (2). « J'en atteste la place que le mot *amour* a prise dans le langage de l'homme, et celle même qu'il y a usurpée ; j'en atteste jusqu'à son acception faussée et à ses écarts, tristes symptômes d'une faculté naturelle qui ne s'égare si déplorablement que parce qu'elle était revêtue d'une si merveilleuse puissance. Eh bien, Jésus-Christ se présente à nous comme le Dieu qui « est amour, » nous offrant tout son amour et nous demandant en échange tout le nôtre. Il semble que notre cœur devrait déployer toutes ses ailes pour voler au-devant de cet appel, heureux, trois fois heureux, de rencontrer un être parfaitement aimant et parfaitement aimable, en qui ce double et dévorant besoin d'aimer et d'être aimé va trouver enfin le contentement complet que lui ont refusé toutes les créatures, même les meilleures. »

Le cœur de l'homme ainsi rendu à son unique objet, qui est Dieu, les prédicateurs ont le champ libre pour faire à l'amour humain une rude et sainte guerre, pour le précipiter du trône de gloire où l'élève la poésie, dans la fange d'où il est sorti et où il doit rentrer, lorsqu'on a arraché son masque d'honneur à cette passion qui affecte la délicatesse, mais dont le fond, comme dit Bossuet, « est si grossier, » et, ajoute Massillon, « nous confond avec les bêtes, loin de nous approcher des héros (3). »

(1) Troisième sermon pour le jour de la Pentecôte, 1672. — Sermons sur l'Assomption de la Sainte-Vierge, 1663 ; et sur la tristesse des enfants de Dieu, 1692.

(2) *Les grandes âmes*.

(3) Sermon sur l'Enfant prodigue.

Mais ici le prédicateur moderne et protestant, dont je poursuis l'étude parallèlement à celle de Bossuet, va nous fausser quelque temps compagnie. La réserve protestante, jointe au progrès d'une décence extérieure qu'il serait imprudent de prendre pour un réel progrès moral des auditoires chrétiens, a retenu Adolphe Monod dans les abstractions incolores d'un langage sans vif intérêt littéraire. Pour trouver des couleurs et du réalisme, il faudrait remonter jusqu'à son grand ancêtre Saurin, contemporain de Bossuet; et, si nous remontrions plus haut encore, parmi les prédicateurs catholiques surtout, nous finirions par arriver à un pittoresque si vert et si cru qu'il ressemblerait trop à de la bouffonnerie. J'ose estimer, d'ailleurs, qu'une certaine réserve, très pleine, elle aussi, de signification, indique à sa manière, non moins bien que l'intempérance de l'imagination et de la langue, la place primordiale occupée par l'amour dans l'esprit de ceux qui s'en taisent comme de ceux qui en parlent.

Très simplement Bossuet a vu et a dit que la chose que nous osons le moins avouer est celle dont notre pensée est le plus remplie :

« De quoi vous occupez-vous ? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours ? Quelle corruption ! quelle immodestie ! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint apôtre ? *Que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous.* Quoi ! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous ? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme ? » — « Cœur humain, abîme infini, qui dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes, qui échappent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs... Où vont-ils donc ces désirs ?... Tu le sais, *je n'ose le dire* ; mais, de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité (1). »

(1) Sermon pour la fête de tous les saints, 1669. — *Panegyrique de S. Victor.*

Dans son *Traité de la Concupiscence*, c'est avec la sainte horreur d'une âme et d'un corps vierges, consacrés par la prêtrise au pur amour de Dieu, que Bossuet, au chapitre IV, aborde, en tremblant, le point capital :

« O Dieu ! qui oserait parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents..., puisqu'on n'en parle point sans pudeur et qu'on n'y pense point sans péril, même pour la blâmer?... Malheur à la terre ! malheur à la terre ! encore un coup, malheur à la terre, d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses et qui nous cachent le ciel et la lumière ; d'où partent aussi des éclairs et des foudres de la justice divine contre la corruption du genre humain ! »

Il faut nettement concevoir une chose : c'est que l'amour humain est un véritable *culte*, dont la femme est la fausse *divinité*. La femme, telle que la poésie et la chevalerie l'ont faite, c'est la dame, *domina*, et ce « *monstrum* de la civilisation européenne et de la bêtise germano-chrétienne, » comme s'exprime très brutalement Schopenhauer, « avec ses ridicules prétentions au respect et à l'honneur, rappelle les singes sacrés de Bénarès, qui se croient tout permis dans la conscience de leur dignité sacro-sainte. » De là, les foudres de la prédication contre l'amour, qui n'est rien de moins qu'une idolâtrie, et contre la femme du monde, qui n'est rien de moins que l'usurpatrice de l'adoration due à Dieu seul.

« Superbes beautés, vaines idoles du monde, pensez-vous être innocentes de l'idolâtrie que vous faites régner sur la terre?... C'est vous qui recevez l'encens et agréez le sacrifice d'abomination... Vous-mêmes vous êtes l'idole que le monde adore. » — « Que vous veniez dans ce temple mieux parées que le temple même ; que vous y veniez la tête levée orgueilleusement, comme l'idole qui y veut être adorée ; que vous vouliez paraître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des espèces si viles ; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande ; que, pendant que l'on y célèbre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez

que l'on songe non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtues, ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre : n'est-ce pas une indignité insupportable ? » — « O Dieu ! pour qui vous parez-vous tant ? ô Dieu ! songez-vous bien à qui vous préparez cette idole ? Si vous vous êtes données à Dieu par la pénitence, pensez-vous bien lui pouvoir conserver longtemps sa conquête, pendant que vous laisserez encore flatter votre vanité à ces malheureuses conquêtes, qui lui arrachent les âmes qu'il a rachetées (1) ? »

La description de cette « pompe du diable » que les femmes portent « jusque dans la maison de Dieu (2), » constitue dans la prédication de Bossuet un thème qu'on me permettra d'appeler amusant, si l'on veut bien considérer que solennité et précision sont des qualités ennemies, et que l'introduction du moindre détail trop particulier dans un développement grave est un moyen certain d'anéantir le sérieux. A. Monod ne l'ignorait pas, et voilà pourquoi il n'a parlé de la toilette des femmes qu'en termes extrêmement généraux, dont la noblesse aurait satisfait l'auteur du *Discours sur le style* (3) :

« Que cherchez-vous, demande aux jeunes filles l'orateur protestant, quand vous méditez, quand vous délibérez, quand vous consultez sur la coupe d'une robe ou sur le choix d'une couleur, avec autant de sollicitude qu'un général sur son plan de bataille ou un ministre d'Etat sur son projet de loi ? Que cherchez-vous, quand vous luttez avec vos jeunes compagnes à qui plaira le plus et à qui attirera le plus de regards (4) ? »

Bossuet ne fait pas tant de cérémonies :

« Ces gorges et ces épaules découvertes étalent à l'impudicité la proie à laquelle elle aspire. » — « Les hommes étalent leurs filles pour être un spectacle de vanité et l'objet de la cupidité publique... Ils remplissent les autres filles de jalousie, les hommes de convoitise, et

(1) *Sermons sur nos dispositions à l'égard des nécessités de la vie*, 1660 ; pour la profession de Madeleine-Angélique de Beauvais, 1667 ; *sur l'intégrité de la pénitence*, 1662.

(2) *Panegyrique de S. Bernard*.

(3) Si l'on fait « attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. » Buffon.

(4) *Danse et martyre* (second sermon sur la mort de Jean-Baptiste).

tout de corruption... Cette femme, qui veut être adorée comme une déesse du genre humain, est elle-même son idole, et c'est après s'être adorée et admirée elle-même, qu'elle veut tout soumettre à son empire... Ainsi la gloire se mêle dans la concupiscence de la chair (1). »

Dans son sermon *pour la Vêture d'une postulante Bernardine*, prêché vers 1656, Bossuet nous donne tout un précis d'histoire philosophique de la toilette, répété, avec quelques variantes, en 1662, dans son sermon *sur l'Intégrité de la pénitence* :

« Où paraît mieux l'attachement aux soins superflus que dans la pompe des habits du siècle ? La nécessité et la pudeur ont fait autrefois les premiers habits ; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements. La nécessité les avait faits simples, la pudeur les faisait modestes, la bienséance se contentait de les faire propres (2). Mais la curiosité (3) s'y étant jointe, la profusion n'a plus eu de bornes ; et, pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps s'y consume et toutes les richesses s'épuisent... Que dirai-je de la coiffure?... La nature, qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence comme un excrément (4) superflu. Ce que la nature a prodigué comme superflu, la curiosité en fait une attache : elle devient inventive et ingénieuse, pour se faire une étude d'une bagatelle et un emploi d'un amusement. »

Bossuet dénonce ailleurs ces habits trop étroits où les femmes se mettent à la gêne, afin qu'on admire leur belle taille (5). Il condamne tous les moyens ingénieux que l'art emploie « pour réparer des ans l'irréparable outrage : »

« Quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris ! de peindre et de parer l'idole du monde ! de retenir, comme par force et avec mille artifices, ces grâces qui s'envolent avec le temps (6) ! »

(1) Fragment *sur la nécessité de la pénitence*. — *Traité de la Concupiscence*, chap. IX et XVI.

(2) *Propres* signifie élégants dans la langue du XVII^e siècle.

(3) C'est-à-dire la recherche.

(4) Excroissance.

(5) Sermon *sur nos dispositions à l'égard des nécessités de la vie*.

(6) *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*.

Une femme fardée est deux fois laide, par sa laideur avouée et par son artifice impuissant :

« Regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable... Venez, qu'on lève ce masque et qu'on vous ôte ce fard ; mais plutôt il faut le laisser sur votre face, afin que vous paraissiez doublement horribles, comme une femme fardée, dans laquelle on ne sait ce qui déplaît davantage, ou sa laideur ou son fard. Ainsi viendront rougir ces trompeurs vainement fardés, non seulement de leur crime caché, mais encore de leur honnêteté apparente (1). »

On est coupable et ridicule d'orner de la pourriture, des cadavres, des sépulchres blanchis (2) ; mais le crime le plus contraire à l'amour chrétien, c'est que, pour jouir du superflu, on prive les pauvres du nécessaire, et l'on se pare de leur patrimoine, et l'on traîne sur soi, dans ses ornements, la subsistance d'une infinité de familles !

« Encore si les vanités n'étaient simplement que vanités, elles ne nous contraindraient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et, avec la source des aumônes, celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici ? des aumônes ? les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes (3) ! »

Cette rude éloquence blessait au vif les oreilles chatouilleuses des contemporaines de M^{me} de Sévigné. Aujourd'hui, à l'admiration qu'elle nous cause, se mêle le sourire provoqué infailliblement par tout sermon qui hasarde des particularités un peu trop précises. Cependant on ne saurait dire que Bossuet nous renseigne avec beaucoup d'exactitude sur les costumes et les coutumes du XVII^e siècle. Un degré de plus dans le réalisme : c'est un éclat de rire qui accueillerait le prédicateur.

Michel Menot, deux siècles avant Bossuet, avait

(1) *Sermon sur le Jugement dernier*, 1665.

(2) *Panégérique de S. Bernard. — Traité de la Concupiscence.*

(3) *Sermon sur l'honneur*, 1666.

décrit, avec de bien autres couleurs, les manches des femmes, « larges comme la bouche d'une bombarde, » leurs « queues de robes grandes comme celle d'un paon et roides comme celle d'un cheval anglais. »

« Madame, de votre maison à l'église, il n'y a que le ruisseau à traverser. Voilà bientôt neuf heures : et vous êtes encore au lit ! On aurait plutôt fait la litière d'une écurie où auraient couché quarante-quatre chevaux, que d'attendre que toutes vos épingles soient mises ! »

Mais ce bouffon s'élève à une étrange et savoureuse éloquence quand il développe, à sa manière pittoresque, cette idée, que nous venons de rencontrer dans le sermon de Bossuet *sur l'honneur*, que les vanités tarissent la source de la charité :

« Messieurs et Mesdames, vous portez de belles tuniques d'écarlate ; mais je crois que, si on les mettait sous le pressoir, le sang des pauvres en sortirait (1). »

Remontons plus haut encore. Voici un grave chancelier de l'Université de Paris, qui, en 1273, faisait le portrait suivant d'une élégante de son époque :

« Regardez ses pieds : sa chaussure est si étroite, qu'elle en est ridicule. Regardez sa taille : c'est pis encore. Elle serre ses entrailles avec une ceinture de soie, d'or, d'argent, telle que ni Jésus-Christ, ni sa bienheureuse mère, qui étaient pourtant de sang royal, n'en portèrent jamais. Levez les yeux vers sa tête : c'est là que se voient les insignes de l'enfer. Ce sont des cornes, ce sont des cheveux morts, ce sont des figures de diables. Sainte Marie ! elle ne craint pas de se mettre sur la tête les cheveux d'une personne qui est peut-être dans l'enfer, ou dans le purgatoire tout au moins. Elle a plus de queues que n'en a Satan lui-même ; car Satan n'en a qu'une, et elle en a tout autour d'elle, *ad circumferentiam*. C'est à Paris surtout que règnent ces abus. C'est là qu'on voit des femmes courir par la ville tout époitrinées. Quelle guerre ces femmes-là font à Dieu (2) ! »

La dissipation, dont les soins futiles de la toilette ne sont qu'une forme, est l'état de l'esprit occupé par les vanités

(1) Ch. Labitte, *Etudes littéraires*, t. I.

(2) *La chaire française au moyen-âge*, par Lecoy de la Marche.

du monde. Comme le dit sévèrement Adolphe Monod, « un homme de plaisir a presque cessé d'être un homme honnête... La dissipation altère la pureté... Nos cœurs sont semblables à ces eaux stagnantes qu'il ne faut qu'agiter pour y trouver quelque infection (1). » Mais ce noble langage n'exprime que la sentence très générale de condamnation de toutes les vanités mondaines. Bossuet ne craint pas de descendre à quelques détails un peu plus vifs ; il blâme le temps infini qui se perd à recevoir et à rendre des visites (2), ainsi que dans les vains ajustements :

« Le monde nous tient toujours en mouvement. Toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt ; en sorte qu'on n'est jamais un moment à soi : et qui n'est pas à soi-même, de qui ne devient-il pas le captif (3) ? »

C'est surtout dans ses sermons pour des *professions* ou des *vêtures* que Bossuet parle de la dissipation du monde, parce que la retraite des cloîtres lui offre une occasion toute naturelle d'opposer la sainte paix qu'on y goûte à l'agitation de la vie mondaine. Les ardeurs de l'amour mystique inspirent alors à cet homme si pur un peu trop de ces images d'un sensualisme hardi, où semble se complaire la rêverie des prêtres catholiques tendue excessivement vers l'objet dont les prive leur vœu de célibat. Dieu, époux jaloux des âmes religieuses ; celles-ci, adultères et infidèles, se prostituant *jusque dans son lit* à leur amant, qui est son rival : le prédicateur fait abus, même en prêchant à des femmes, d'une figure assez déplaisante par laquelle il illustre cette idée, que le monde nous poursuit jusque dans les monastères. J'aime beaucoup mieux ce qu'il dit de l'*unité*, que trouve enfin dans le calme d'une vie contemplative l'âme

(1) *Danse et martyre*.

(2) *Sermon pour la vêtue d'une nouvelle catholique*, 1658.

(3) *Sermon sur la véritable conversion*, 16 décembre 1668.

échappée à tant de soins différents qui la dispersent, pour « se composer en elle-même : » *porro unum est necessarium*.

Les occupations, même les plus légitimes, deviennent de la dissipation quand elles nous absorbent au point de nous dérober complètement la vue de « la seule chose nécessaire. » Dans un sermon de vêtue, prêché en 1655, ainsi que dans un autre sermon de la même année sur *la Loi de Dieu*, Bossuet a tracé une esquisse générale des métiers, des intérêts et des soucis divers qui, à force d'occuper les hommes, les détournent de leur principal objet :

« Figurez-vous, ma très chère sœur, que venue tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorante des choses humaines, vous êtes tout à coup transportée au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, vous découvrez la terre et les mers et tout ce qui se fait dans le monde. Elevée donc sur cette montagne, vous voyez du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles; puis, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, vous contemplez les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent.

« O Dieu éternel ! quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Celui-là s'échauffe dans un barreau ; celui-ci, assis dans une boutique, débite plus de mensonges que de marchandises...

« La campagne n'est pas moins occupée : personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice ; qui, à bâtir ; qui, à faire remuer la terre ; qui, à l'agriculture ; qui, dans les jardins : celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices ; celui-là, pour la nécessité ou pour le ménage... La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes ; la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants qui, sans autre rempart que d'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments...

« Les uns, d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans les emplois violents : tout leur contentement est dans le tumulte des armes... ou bien ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre. D'autres, d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie ; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes

lettres, ou à diverses sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots, pour avoir l'applaudissement du beau monde. Tel aura tout son plaisir dans le jeu... Celui-ci est possédé de folles amours, celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables ; et cet autre, de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense...

« Les mœurs sont plus dissemblables que les visages, chacun veut être fol à sa fantaisie ; la mer n'a pas plus de vagues quand elle est agitée par les vents, qu'il nait de diverses pensées de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme... »

A cette étonnante diversité, le prédicateur demeure tout surpris, ou, comme le dit une variante, « stupide. » Une pensée instable où rien ne dure : ô mon Dieu ! est-ce donc là cette substance d'un prix infini, qu'on appelle l'âme et la personne humaine ? Cette agitation folle, est-ce la vie ?

Non. « Ce sont des morts et des mortes, » déclare un de nos contemporains (1), « ces hommes et ces femmes qui vont et viennent, s'habillent et se déshabillent, mangent et dorment, et dont les yeux noyés d'une langueur indifférente attestent qu'ils n'attendent rien. » Taine écrit, dans la préface de son livre *de l'Intelligence* :

« Une infinité de fusées, toutes de même espèce, qui, à divers degrés de complication et de hauteur, s'élancent et redescendent incessamment et éternellement dans la noirceur du vide, voilà les êtres physiques et moraux ; chacun d'eux n'est qu'une ligne d'événements dont rien ne dure que la forme, et l'on peut se représenter la nature comme une grande aurore boréale. »

Il y a quelques années, un derviche persan, nommé Hadji-Ghulam Riza, passa cinq jours à Paris. Il a résumé dans les lignes suivantes son impression sur notre vie européenne :

« Cette vie ressemble à l'eau impétueuse d'une cascade qui se jette dans un gouffre sans jamais s'arrêter ; elle donne le vertige et trouble la tête... C'est le mouvement continu ; ce sont des centaines de voitures qui filent, s'entrecroisent, se choquent ; c'est une foule com-

(1) M. Paul Bourget, *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, p. 74.

328 IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION

pacte qui se précipite vers je ne sais quoi ; c'est le sifflement des machines, la fumée des cheminées, les cris des marchands, le son des clochettes, et que sais-je encore ? Pourquoi tout cela ? Est-ce que ces malheureux ont jamais le temps de s'arrêter, de se recueillir, de se demander qui ils sont, d'où ils viennent, où ils vont : ce qui est le seul but de la vie d'un être doué de raison ? »

Les prédicateurs ne disent pas autre chose :

« Le terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, saisit les hommes et les épouvante, et cependant ils marchent comme des insensés par la voie qui y conduit. »

C'est Massillon qui parle ainsi (1). Et Bossuet :

« O Père ! ayez pitié de ces insensés qui courent en aveugles à leur damnation, en riant, en battant des mains, en s'applaudissant les uns aux autres. O Père ! ayez pitié de leur ignorance ou plutôt de leur stupidité insensée. Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font... »
« Quelle folie ! quel aveuglement ! quel étourdissement d'esprit ! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance (2) ? »

Les deux formes aiguës de la fièvre qui fait délirer les hommes réunis en sociétés civilisées, ce sont le bal et le théâtre.

A. Monod a prêché, contre le bal, un de ses chefs-d'œuvre les plus admirés : *Danse et Martyre*. C'est le second des deux sermons inspirés au prédicateur par le récit de la mort de S. Jean-Baptiste. On connaît cette tragique histoire, prototype de toutes celles où le sang et la volupté se touchent :

« Jean ne cessait de répéter au tétrarque Antipas que son mariage était illicite et qu'il devait renvoyer Hérodiade. On s'imagine facilement la haine que la petite-fille d'Hérode le Grand dut concevoir contre ce conseiller importun. Elle n'attendait plus qu'une occasion pour le perdre.

Sa fille Salomé, née de son premier mariage, et comme elle ambitieuse et dissolue, entra dans ses desseins. Cette année (probablement l'an 30), Antipas se trouva, le jour anniversaire de sa naissance,

(1) *La mort du pécheur et la mort du juste*.

(2) *Sermons sur la passion de N.-S. Jésus-Christ*, 1666 ; et *sur l'Endurcissement*, 1669.

à Machéro. Hérode le Grand avait fait construire dans l'intérieur de la forteresse un palais magnifique, où le tétrarque résidait fréquemment. Il y donna un grand festin, durant lequel Salomé exécuta une de ces danses de caractère qu'on ne considère pas en Syrie comme messéantes à une personne distinguée. Antipas charmé ayant demandé à la danseuse ce qu'elle désirait, celle-ci répondit, à l'instigation de sa mère : « La tête de Jean sur ce plateau. » Antipas fut mécontent ; mais il ne voulut pas refuser. Un garde prit le plateau, alla couper la tête du prisonnier, et l'apporta (1). »

Les demi-chrétiens qui ont un faible pour le monde n'ont pas eu honte de reprocher au sermon d'Adolphe Monod la sévérité de sa morale. C'est simplement la morale chrétienne. C'est celle que Massillon, entre autres prédicateurs classiques, avait développée avec une admirable intransigeance dans son fameux sermon *sur le Petit nombre des élus*. Elle est même atténuée plutôt qu'exagérée par l'orateur protestant. Il déclare, en commençant, qu'il ne prêchera pas sur la danse, mais sur la dissipation en général. « La Bible a des règles pour le cœur, non pour les mains et les pieds. Elle nous dit : N'aimez pas le monde. *N'aimez pas*, et non : ne faites pas ou n'allez pas. » Il serait donc possible, en doctrine, d'accepter l'innocence des bals, si l'on pouvait, en fait, y préserver son cœur, et des souillures du monde, et des périls de la dissipation. En finissant, notre prédicateur fait aux mondains cette concession dédaigneuse, qui ressemble fort, il est vrai, à une amère ironie :

« Si vous n'êtes chrétiens que comme le sont malheureusement l'immense majorité de ceux qui en portent le nom ; s'il vous suffit d'avoir une vie bien réglée et des sentiments honnêtes, moraux, religieux selon le monde, alors ce discours est exagéré pour vous. Eh bien, allez au bal, allez au spectacle, passez la nuit dans des dispositions frivoles autant qu'entraînantes. Après tout, il y a lieu d'espérer que, disposés comme vous l'êtes, cela ne vous conduira ni au crime ni au vice, et votre ambition morale ne va pas plus loin. A la réserve d'une excitation un peu plus grande que de coutume, et de

(1) Renan, *Vie de Jésus* (édition populaire), p. 121.

la perte d'un temps que vous n'emploieriez guère mieux chez vous, vous ne faites pas plus de mal dans un bal qu'ailleurs, ou vous ne faites pas plus de bien ailleurs que dans un bal. Il importe peu que vous tuiez le temps dans un lieu ou dans un autre; et, véritablement, j'aime autant que vous jetiez votre vie dans les plaisirs que si vous la consumiez dans la paresse, dans les paroles vaines, dans les médisances... Mais alors, ayez honte de vous-mêmes. Connaissez que vous vivez sans but, sans Dieu, sans dignité, sans contentement solide pour le temps et sans espérance pour l'éternité. »

Un reproche plus juste qu'on peut faire au sermon de *Danse et Martyre*, c'est qu'il est trop beau. Je veux dire qu'il nous donne, plus qu'il ne convient à l'éloquence de la chaire, la sensation d'une *œuvre d'art* ciselée avec l'amour de la perfection littéraire et du style. Mais quoi ! les prédicateurs peuvent-ils donc prendre un trop grand soin d'une forme d'où dépend le succès de leur parole pour convaincre, persuader et sauver ? La nuance entre ce qui est beau et ce qui l'est trop, est extrêmement délicate, obscure même, puisque, à parler proprement, excéder la mesure, c'est ne pas la remplir : en sorte qu'être « trop beau » reviendrait exactement au même que de ne l'être pas assez. Un fait positif, c'est que le plus grand des prédicateurs chrétiens, Bossuet, ne nous donne jamais, au moins dans ses sermons, cette impression d'une beauté littéraire trop cherchée et trop aimée *pour elle-même*, que Massillon continuellement, et Monod quelquefois, nous laissent.

Ce qui permet peut-être, dans le sermon de *Danse et Martyre*, de saisir la rhétorique sur le fait, ce sont des antithèses brillantes, une recherche sensible de la symétrie, des formes trop classiques, où l'on sent l'étude et les *bonnes études* d'un ouvrier consommé. Mais, cette réserve faite, le morceau que je vais citer reste une des très belles pages de l'éloquence sacrée :

« Où vit-on jamais la soif du plaisir et celle du sang plus étroitement unies que dans le festin de Machéronte ? Meurtriers de Jean-

Baptiste, Hérode, Salomé, Hérodiad ; le premier, qui exécute le meurtre ; la seconde, qui le demande ; la troisième, qui l'inspire, venez nous dire, chacun de vous, la part de son crime qui appartient à l'amour du monde ; et puisque l'amour du monde vit de ces trois convoitises : « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, » approchez, que je les partage entre vous, avec le sang de ce juste qu'elles vous ont fait répandre.

« A toi, Hérode, « la convoitise de la chair. » Ton premier pas, le pas décisif, c'est l'enivrement charnel, c'est l'impureté. Le démon a pu compter sur ta main pour le meurtre de Jean-Baptiste, du jour que tu la donnas à Hérodiad. C'est elle qui t'a fait porter le deuil et l'opprobre dans la maison de ton frère et dans le cœur de ta femme ; elle qui t'a commandé de jeter dans une *indigne* prison le *fidèle censeur de tes infidèles plaisirs* (1) ; elle enfin qui commet aujourd'hui par toi, malgré toi, un crime trop noir même pour toi.

« A toi, Salomé, « la convoitise des yeux. » Tu ne partages ni le voluptueux asservissement d'Hérode, ni les profonds ressentiments de ta mère. Jusqu'ici aucune tache n'a sali ta vie, aucun sang n'a souillé ta main. Seulement, et qui pourrait t'en blâmer à ton âge ? tu marches, tu cours, tu voltiges, « comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux, » avec une légèreté étourdissante qui n'est pour le monde qu'une grâce de plus. Tu vis, tu t'agites, tu tournoies dans un tourbillon de plaisirs ; et tandis que tes pieds rasent à peine la terre, tes mains la sèment tout autour de toi des plus agréables fleurs. Type accompli de la jeune fille mondaine, tu séduis tous les regards, tu gagnes tous les cœurs ; ta louange remplit toutes les bouches ; qui ne t'aimerait ? Mais, que portes-tu, fille charmante, dans ce plat que tu reçois des mains d'un soldat farouche, pour en faire hommage à ta mère ? O spectacle d'horreur ! o danse ! o martyre ! O pieds légers pour battre la terre en cadence, devenus « légers pour répandre le sang ! »

« A toi, Hérodiad, « l'orgueil de la vie. » Tout ceci a été fait par toi et pour toi. Le voilà, ce sang dont tu étais altérée. D'où vient que ta main, à la fois empressée et tremblante, avance et recule tour à tour ? J'ai vu passer comme une ombre, sur ton beau visage, un sourire de Satan avec une terreur de Dieu. Prends cette tête, garde-la dans ta chambre nuptiale, dont ta victime a osé te reprocher la honte. Mais *que vois-tu* ? où vas-tu la cacher à tous les yeux ? Crains-tu qu'elle n'aille rejoindre le corps dont tu l'as séparée, pour conspirer encore une fois contre ton repos avec ta conscience et avec Dieu (2) ? Eh ! qui peut démêler l'enfer qui est dans ton cœur ? mais parle : qui t'a poussée au meurtre ? L'orgueil.

(1) Je souligne les taches légères de ce beau morceau.

(2) « Comme si elle redoutait encore les reproches de Jean après sa mort, elle craignit de réunir sa tête au reste de son corps, et la fit enfouir secrètement dans un endroit retiré de la juridiction d'Hérode. » (Nicéph. I, 19, cité par Winer, « Biblisches Real-Wörterbuch, » au mot *Hérodiad*) — Note d'Adolphe Monod.

332 IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION

Ton orgueil n'a pu se contenter d'un hymen sans éclat et sans diadème. Ton orgueil a donné la main à la concupiscence d'un tétrarque. Ton orgueil n'a pu souffrir la liberté d'un saint prophète, ni lui pardonner de t'avoir fait rougir. Mais encore, qu'est-ce qui a nourri en toi cet orgueil effréné ? Le monde avec ses vanités. Ta fille est une image si fidèle de sa mère, qu'il nous est permis de conclure que, si elle finit comme toi, c'est que tu as commencé comme elle. Tu n'étais autrefois qu'une idole du monde, l'enivrant de tes grâces et t'enivrant de ses louanges. La vanité te conduisit à l'orgueil, l'orgueil à l'ambition et à la vengeance, l'ambition et la vengeance au meurtre d'un saint homme de Dieu.

« Hérode, Salomé, Hérodias, instruisez-nous à associer à l'avenir l'amour du monde avec la dureté du cœur ! »

Un autre passage, d'une grande éloquence et d'une profonde psychologie, est celui où le prédicateur développe ce verset du texte sacré : « Le roi, très attristé, ne voulut pas refuser, à cause de ses serments et des convives. »

« Tout cède, tout ploie, tout se prosterne devant la crainte de l'opinion... *A cause de ses serments et des convives* : avec quelle vérité ce mot peint le cœur d'Hérode ! Ce n'est pas à cause de ses serments tout seuls : Dieu n'est là pour rien, faut-il le dire ? Assurément, s'il y était pour quelque chose, Hérode eût craint de l'offenser plus en gardant sa promesse qu'en la violant... Mais ce ne sont pas les serments d'Hérode qui lui lient les mains ; ce sont ses serments *et les convives* ; ce sont les convives témoins de ses serments... L'opinion, qu'on a appelée la reine du monde, règne surtout dans la fête d'Hérode. Et quand l'heure est venue pour lui de choisir, à l'instant même, entre le crime et la fausse honte ; quand tous ces convives, charmés de lui et de sa fille, sont là qui observent s'il se montrera fidèle à sa promesse jusqu'au bout ; quand, témoins de la demande de Salomé, ils attendent, avec une anxiété redoublée, s'il se laissera vaincre ou non à ce jeu terrible, et s'il aura le courage de tout sacrifier à l'honneur de sa parole, tout, jusqu'à la tête d'un prophète ; quand on se regarde, quand on s'interroge, osera-t-il, n'osera-t-il pas?... L'entends-tu, Hérode ? on doute si tu oses ! Courage ! Il est temps de faire voir qu'un homme tel que toi ose tout et ne recule jamais. C'en est fait ; sors d'inquiétude, Hérodias ; la victoire est à toi : Hérode a promis, il ne s'en dédira point. La sentinelle est partie qui doit chercher le dernier plat du festin. »

La condamnation du bal, fondée sur cette raison surtout, que, « après les égarements criminels, rien n'éloi-

gne plus notre cœur de Dieu que les amusements vides et frivoles, qui étouffent la prière, *cette respiration de l'âme*, » fera de la peine aux jeunes filles qui, sans songer à mal, aiment la danse et le monde, où elles trouvent un amusement honnête, une occasion utile de plaire et de briller, et souvent le danseur qui les épousera; mais, franchement, je ne puis découvrir ce qu'un vrai chrétien oserait y objecter, et, après avoir lu cet arrêt austère, il ne reste plus qu'à dire avec Bossuet: « Assez de bals, assez de danses, assez de jeux, assez de folies (1). »

« Voyez une jeune fille allant au bal. Est-il possible qu'elle ait alors le cœur tourné vers Dieu, et qu'elle obéisse à ce précepte du St-Esprit: « Priez sans cesse? » Je ne vois de place pour cette disposition ni avant la fête, ni pendant, ni après.

« Pourra-t-elle prier avant la fête? Quoi! tandis qu'elle est tout entière aux soins de son ajustement et de sa figure? Elle craindrait de gâter un pli de sa robe ou de sa coiffure en se mettant à genoux. A genoux? et qu'y ferait-elle? Fidèle à ce commandement: « Soit que vous mangiez et buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de Dieu, » demandera-t-elle la grâce de glorifier Dieu dans ce qu'elle va faire? Invoquera-t-elle la bénédiction de Dieu sur... n'achevons pas, nous aurions l'air de nous moquer des choses saintes.

« Mais quand il serait possible que le Seigneur vous eût accompagnée jusqu'à la porte, vous suivra-t-il plus loin? et pourrez-vous « demeurer en lui, et lui en vous, » durant le bruit et l'entraînement de votre fête? Ah! si vous alliez visiter un malade, soulager un indigent, consoler une famille en deuil, ou exhorter une âme attachée au monde à tout quitter pour servir le Seigneur, le Seigneur vous suivrait sans doute; mais ici, où vous allez être tout occupée de plaire, de vous étourdir et d'étourdir les autres, de vous livrer avec eux à l'amour du monde, ah! ici la présence du Seigneur serait importune, et en passant le seuil de la porte vous lui direz: Reste; tu ne saurais venir où je vais.

« Mais enfin, le retrouverez-vous en sortant? Ah! vous le trouverez sans doute, vous le trouverez toujours, malgré vos froideurs et votre injustice, « si vous le cherchez de tout votre cœur. » Mais ce cœur fervent, croyez-vous l'avoir au sortir de votre fête? Est-ce quand vous aurez fait de la nuit le jour, que vous aurez la liberté d'esprit nécessaire pour pleurer à ses pieds? Ne craignez-vous pas que le mouvement de votre danse encore présent à vos yeux, ou le bruit de la

(1) Sermon sur les Démons, 1660.

334 IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION

symphonie retentissant encore à votre oreille, ne trouble, je ne dis pas seulement vos languissantes prières, mais jusqu'aux pensées errantes de votre sommeil ?

« Pauvre jeune fille !

« Une question encore : voudriez-vous mourir au bal ? Si vous n'y voulez pas mourir, il n'y a qu'un moyen sûr de l'éviter : c'est de n'y pas aller ; car partout où vous êtes vous pouvez mourir. Mais je suppose une chose impossible ? Je ne suppose qu'une chose qui est arrivée plusieurs fois, et récemment encore. Une jeune fille fut frappée dans un bal, au milieu des danses, et n'eut que le temps de s'asseoir et de mourir. On l'ensevelit dans sa robe de bal. Cette mort, cette sépulture vous fait-elle envie (1) ? »

(1) Comme presque tous les chapitres de ce livre, celui-ci fut, sous sa première forme, une leçon publique faite à la Faculté des lettres de Bordeaux, et c'est le 11 mai 1897, huit jours juste après l'incendie du *Bazar de la charité* à Paris, que cette leçon fut prononcée. Je reproduis en note les réflexions qui la terminaient, parce qu'elles sont, de ces paroles du prédicateur : « Partout où vous êtes vous pouvez mourir, » l'actuel et poignant commentaire, réellement pris sur le vif de l'occasion la plus émouvante qu'on eût pu jamais rencontrer :

« Il est clair, Messieurs, que la mort peut nous surprendre à tout moment et en tout lieu. Des événements terribles viennent nous le rappeler à intervalles presque périodiques, et il n'y en eut jamais de plus saisissant que la catastrophe effroyable qui, il y a justement huit jours, à l'heure même où nous étions rassemblés ici, a consumé tant de vies en quelques minutes. Ce n'était pas au bal ni dans la dissipation d'une fête mondaine que les victimes ont péri ; c'était dans un édifice construit pour une bonne œuvre, et où les réunissait une pensée de charité.

« Quand la mort vient frapper un individu ou une foule dans un lieu où l'on peut supposer que Dieu est oublié, l'idée s'offre naturellement au prédicateur d'associer le coup subit à la pensée de la justice et de la vengeance divine. Mais le fait, que le même malheur est possible et survient aussi fréquemment dans des circonstances innocentes ou saintes, doit nous avertir de ne pas abuser de cet argument.

« Ne cherchons point à justifier Dieu dans certains cas, de peur d'être obligés d'accuser sa justice dans les autres. Toute prétention d'expliquer, de comprendre ce qu'Il fait est téméraire, et la seule idée qu'on ose balbutier, dans l'horreur qui paralyse l'esprit, c'est que ses voies sont mystérieuses.

« Si l'imagination saisissait à la fois tous les détails d'un si épouvantable accident, si le cœur ressentait à la fois toute la compassion qu'une telle calamité réclame, on en perdrait ou la raison ou la vie.

« J'ai cherché, comme tout le monde, une considération où l'on pût enfin arrêter sa vue, pour lui procurer, sinon un soulagement réel, au moins quelque repos, et je ne me flatte point d'en avoir trouvé une qui soit pleinement satisfaisante. Peut-être une ombre, une apparence de solution au douloureux problème s'entrevoit-elle dans la pensée, à la fois chrétienne et philosophique, que, pour Dieu, le temps n'existe pas, qu'Il envisage tout et développe tout « du centre de son éternité, » comme Bossuet s'exprime, faisant servir aux fins de sa sagesse et même de son amour les cruautés passagères qui déchirent nos cœurs, confondent et révoltent notre raison.

« Rappelons-nous la sublime réflexion de Thomas Quincey, que j'ai déjà citée à propos des sermons de nos grands prédicateurs sur la Providence, mais qu'il est bon et utile de relire aujourd'hui... » (Voy. cette citation, p. 242).

Ce qui condamne le bal condamne aussi le théâtre. Mais ici l'affaire devient plus grave ; car la condamnation du théâtre entraîne celle de la littérature dramatique, qui est à la fois la cause et l'effet de l'institution des spectacles. Il faut être logique : si c'est un péché d'aller au théâtre, cessons d'alimenter ce foyer de peste ; si l'art dramatique est légitime, entretenons, par l'affluence des spectateurs, comme par le métier des comédiens, un exercice honnête et glorieux de l'esprit.

Distinguer serait faible. C'est le principe même qui est en question. Il s'agit de choisir entre la religion et l'art.

Le choix ne peut être évité, au moyen des plus pauvres compromis, que par les personnes qui ont une conception médiocre soit de l'art, soit de la religion. Tous les penseurs sérieux qui se font de l'une ou de l'autre de ces grandes choses la haute idée qu'il convient d'en avoir, doivent prendre nettement parti dans une opposition irréconciliable.

Voici d'abord une de ces idées médiocres de l'art, extrêmement répandue comme tout ce qui ne vaut pas cher, avec laquelle la religion peut s'accommoder sans trop de peine.

L'art, dit-on, est un amusement et un ornement de l'existence. C'est la guirlande de fleurs ou l'image qui pare l'atelier ; c'est la récréation qui délasse du travail. Ainsi conçu, l'art est trop insignifiant pour devenir une force et créer un danger moral. Il reste soumis à la simple loi de décence qui veut que tout divertissement soit honnête. Il n'y a aucune raison pour que la religion en prenne ombrage. Mais quel artiste digne de ce nom consentira jamais à passer pour égayer seulement la vie d'agréments superflus, comme dans tout festin brille un luxe inutile à la faim et à la soif ?

Une idée beaucoup plus élevée de l'art, insuffisante encore et inférieure à sa vraie définition, est celle qu'Adolphe Monod s'en faisait et qu'il a développée en ces termes :

« Le poète a un ministère à remplir, et un ministère qui ne le cède à aucun autre en responsabilité, j'allais dire en sainteté. Aussi bien, David, Salomon, Esaïe, Jérémie, l'auteur de *Job*, ont été poètes en même temps que prophètes; des poètes inspirés de Dieu, mais de vrais et grands poètes, dont l'exemple révèle aux poètes non inspirés l'esprit dans lequel ils doivent accomplir à leur tour une tâche, autre sans doute dans son objet, mais non dans son esprit. Un Dante, un Milton, un Klopstock, un Corneille, un Racine, ont su quelque chose de ce que je dis là, croyez-le bien : cette vue de leur mission n'a pas eu moins de part que leur génie dans ce qu'ils ont été; et la sainte Ecriture vers laquelle elle a tourné leurs regards leur a fourni leurs pages les plus admirées (1). »

Les poètes allégués par le pasteur protestant ne sont pas très nombreux; il n'aurait pu citer ni Goethe, ni Molière, ni Shakespeare, et je ne sais si Dante a été nommé par lui avec assez de réflexion. Une esthétique qui va chercher Klopstock, mais qui est obligée de passer Molière, Shakespeare et Goethe sous silence, est déjà suspecte. Quant à Corneille et à Racine, la portion de leur œuvre dramatique qui donne satisfaction à la doctrine du prédicateur, se réduit à *Polyeucte*, *Esther* et *Athalie*. *Polyeucte*, malgré ses célestes sublimités, n'est pas sans un mélange de drame humain et d'amour profane qui altère un peu la pureté de l'impression religieuse. Il y a des réserves à faire aussi pour *Esther*, que les jeunes demoiselles de St-Cyr « jouaient si bien » qu'il fut décidé « qu'elles ne la joueraient plus. » La seule pièce sans reproche est *Athalie*; mais, quelle que soit mon admiration pour ce chef-d'œuvre, je serais bien fâché d'y borner le théâtre de Racine ou d'en faire le modèle unique de la tragédie.

(1) *Les grandes âmes.*

Il est trop évident qu'un poète chrétien, changeant sa libre muse en quelque chose d'analogue à l'inspiration des prédicateurs et conformant toutes ses inventions à la Sainte-Ecriture, manquerait d'espace et de jeu. Milton lui-même a dû s'affranchir du texte sacré ; cela est inévitable, et dès qu'on ne peut s'y soumettre absolument, ne lui montre-t-on pas, en le laissant tout à fait de côté, un plus réel respect qu'en l'exploitant comme une mine de sujets poétiques sur lesquels la fantaisie conserve ses droits ? Voilà pourquoi nos poètes français du XVII^e siècle, en général, s'abstenaient, non par paganisme classique, mais par piété chrétienne, des thèmes scripturaires, craignant, avec Boileau et avec la raison, de donner « l'air de la fable » aux « saintes vérités » du christianisme. Si riche, d'ailleurs, que soit la Bible, elle l'est moins que le monde, l'expérience et l'histoire, que l'esprit et le cœur de tous les hommes qui ont pensé et qui ont vécu.

Il est exceptionnel qu'un chrétien accompli fasse œuvre de grand poète, et l'explication très simple de ce phénomène, qui peut d'abord nous étonner, est que le chrétien, possédant tout, n'a rien à demander à la poésie. La religion suffit aux âmes religieuses. De lui-même, Racine converti n'aurait senti le besoin d'écrire ni *Esther*, ni *Athalie* : il lui fallut, pour se mettre à l'ouvrage, l'invitation formelle d'une autorité presque sacrée pour lui et à laquelle il ne pouvait rien refuser. Un homme pleinement heureux (et la religion, par définition, procure cette félicité) n'a rien à faire de l'art, qui, par une définition contraire, est l'idéal fuyant où aspire l'âme inquiète et irrassasiée.

Richard Wagner écrivait à son ami Liszt avec une admirable profondeur qui va droit au cœur de la question :

338 IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION

« Je ne puis m'empêcher de trouver que, si nous avions la vie, nous n'aurions pas besoin de l'art. L'art commence exactement au point où finit la vie ; là où il n'y a plus rien, nous nous écrivons par l'art : Je désire ! Je ne comprends pas comment un homme vraiment heureux peut avoir l'idée de faire de l'art... L'art n'est qu'un désir exprimé aussi intelligiblement que possible. Si je pouvais recouvrer ma jeunesse, la santé, la nature, une femme aimante sans réserve, de braves enfants, vois-tu, je donnerais tout mon art ! »

En effet, à qui possède les réalités infinies, quel sens les rêves infinis peuvent-ils offrir ? pour qui possède l'éternelle joie, que peut signifier le désir sans terme ?

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel,
Emportant à plein vol l'espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel (1) ?

Si la religion regarde l'art avec tant de défiance et voudrait le réduire à une sujétion inacceptable pour une si grande forme de l'activité spirituelle, c'est parce que l'art est, lui aussi, *une religion*. L'homme de notre siècle qui, bien que sorti du christianisme, est demeuré, au fond, le plus sympathique aux grandes idées chrétiennes et a le mieux compris, par l'intelligence au moins, les besoins religieux de l'âme humaine, dit avec autant de profondeur que Wagner :

« La science, l'art, la philosophie n'ont de valeur qu'en tant qu'elles sont *religieuses*, c'est-à-dire, en tant qu'elles fournissent à l'homme le pain spirituel que les religions lui fournissaient autrefois et qu'elles ne peuvent plus lui donner (2). »

Mais ce « pain spirituel, » non seulement la religion chrétienne prétend seule continuer à le fournir : elle soutient que tout ce que la science, l'art et la philosophie nous donnent sous ce nom est une nourriture empoisonnée. L'opposition est donc radicale, et elle le sera d'autant plus que l'idée qu'on se fera de l'art sera plus

(1) Leconte de Lisle.

(2) Renan, *l'Avenir de la science*.

grande et plus haute ; puisque, à la pensée de tous les dangers moraux que l'art, la poésie et particulièrement le théâtre peuvent présenter, s'ajoutera le scandale d'une *usurpation religieuse*.

Concevez, d'autre part, de la religion la seule idée qui soit digne d'elle : vous achèverez de creuser l'abîme qui l'éloigne de l'art avec horreur. Cette idée sainte de la religion, c'est encore Renan qui va nous en donner d'abord la formule en termes dont nos deux grands prédicateurs, le catholique et le protestant, ne surpasseront pas la sévérité :

« La religion, écrit l'auteur de *l'Avenir de la science*, devrait absorber la vie tout entière... Le plus rigoureux ascétisme serait seul conséquent. Il n'y a que des esprits superficiels ou des cœurs faibles, qui, le christianisme étant admis, puissent prendre intérêt à la vie, à la poésie, aux choses de ce monde. »

Nul ne peut servir deux maîtres.

« A quelque bien que le cœur s'attache, dit Bossuet, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu... Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer... Ne proférez jamais cette parole indigne d'une bouche chrétienne : Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires ; je me contente de ce qui est absolument nécessaire pour le salut éternel... Pour arriver à cette montagne, à cette sainte Sion, dont le chemin est si roide et si droit, si l'on ne s'efforce pour monter toujours, la pente nous emporte et notre propre poids nous précipite. Tellement que, dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on languit, on meurt bientôt ; si on ne fait tout, on ne fait rien... L'Evangile n'est en nos mœurs qu'à demi. Nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité ; Jésus-Christ ne se reconnaît plus dans un tel mélange (1). »

Aux yeux d'Adolphe Monod, la vie du vrai chrétien devrait se distinguer, non seulement de celle des mondains, mais de celle de tous les chrétiens de nom, « comme

(1) Sermon sur l'intégrité de la pénitence, 1662.— Sermon du Mauvais riche, 1662. — Sermon sur l'ardeur de la pénitence. — Sermons pour la fête de tous les saints, 1668 ; et pour le jour de Pâques, 1681.

une raie blanche sur un tableau noir. » Il dit, dans *les Adieux* :

« Les saints portent leur auréole en eux-mêmes, et la répandent partout où ils passent. Il faut que le chrétien donne une telle opinion de lui, qu'en quelque lieu qu'on le rencontre, dans la rue, dans un salon, à table, en prison, au faite des grandeurs, on ait toujours le sentiment que c'est un homme qui marche la tête au ciel, comme Jésus..., cheminant les pieds sur la terre, mais respirant dans le ciel. »

Redouterait-on, par hasard, comme un exemple excessif et inhumain, l'austérité des âmes ascétiques qui aiment mieux « s'abstenir de toute apparence de mal » que de se fier à cet autre texte, plus accommodant : « Aux cœurs purs tout est pur ? » Non, la contagion d'une vertu si rare n'est nullement dangereuse. A propos des exagérations de Pascal, Vinet a dit, avec un grand sens :

« On peut appeler ceci exorbitant ; mais, pour ma part, je ne me sens pas en état de décider ce qu'il en faudrait rabattre. Observons seulement qu'il faut de ces exemples. De loin en loin doivent se rencontrer de ces piétés *rigoureusement conséquentes*... Il est bon qu'il existe de telles âmes. C'est de ce trop plein de vie spirituelle que s'alimente le christianisme des masses. »

« Si la perfection du christianisme, dit encore Bossuet, n'est pas dans un degré déterminé, il s'ensuit qu'elle consiste à monter toujours... » (1) « En vérité, on pousse trop loin la licence... Il ne faut pas croire que tout ce qu'on tolère à cause de la dureté des cœurs devienne permis, ou que tout ce que la police humaine est obligée d'épargner passe de même au jugement de Dieu (2). » Fromentières disait fort bien que « le secret de ne pas faire ce qui est défendu est de s'abstenir de ce qui est permis. »

De ces principes résulte, avec une rigoureuse évidence, la condamnation nouvelle de la mondanité sous la forme

(1) Sermon pour la profession de Marie-Anne de S. François Bailly, 1681.

(2) *Maximes et réflexions sur la comédie*.

des spectacles, et, par conséquent, la condamnation du théâtre, et, par conséquent, celle de toute la littérature dramatique (1). C'est la position absolument nette de Bossuet dans ses *Maximes et Réflexions sur la Comédie*, et cette netteté sans ombre de sophisme et de compromis est ce qui élève ce magnifique opuscule si prodigieusement au-dessus de l'ennuyeuse lettre de Rousseau à Dalember avec ses déclamations inconsistantes et sans fondement solide.

Tout est beau dans cette exécution impitoyable, parce que tout s'y éclaire et y brûle des feux d'une logique saintement passionnée, et j'y admire tout sans réserve, — oui, tout, jusqu'aux anathèmes contre les tragédies de Racine, ces criminelles excitations à l'amour ; contre Corneille et contre « son *Cid*, » dont le téméraire auteur veut « qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités, et qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même ; » contre les infamies et les impiétés de Molière, « ce poète comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de Celui qui dit : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ! »

Niera-t-on qu'avec bien plus d'effet que les statues inanimées et que les peintures immodestes « aux traits morts et aux couleurs sèches, » les personnages vivants,

(1) Aux partisans du juste milieu je veux bien accorder pourtant que les doctrines extrêmes se réfutent par l'absurdité de leurs conséquences. Bossuet écrit, au livre X^e de l'*Histoire des Variations* : « Le reste (il s'agit de la proscription des images) était si excessif que personne ne le peut soutenir ; car ou il ne conclut rien, ou il conclut à la défense absolue de l'usage de la peinture et de la sculpture. » Ce tout ou rien est ce qui sauve aussi l'art dramatique. Le chrétien « rigoureusement conséquent » ne pourrait pas même collectionner des timbres-poste.

les vrais yeux, « ardents ou tendres et plongés dans la passion, » les vraies larmes, les vrais mouvements que l'on voit sur la scène, ne mettent en feu tout le parterre et toutes les loges? » Oh! « la malheureuse rencontre des yeux qui se cherchent les uns les autres! » Oh! « ces sirènes, dont parle Isaïe, qui font leur demeure dans les temples de la volupté, et dont les regards sont mortels! » Oh! les comédiennes, « ces esclaves exposées, en qui toute pudeur est éteinte, quand ce ne serait que par tant de regards qu'elles attirent!... Je vous prie, que fait un acteur, lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, et que, s'il était chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit ou n'y reviendraient qu'avec horreur? »

Prétendra-t-on que les spectacles sont devenus honnêtes, parce qu'on en a ôté les excès grossiers? Quel mensonge! Ne voyez-vous pas que cette feinte honnêteté n'est destinée qu'à insinuer plus sûrement dans les cœurs le poison le plus délicat et le plus dangereux (1)? Ce qu'on appelle au théâtre les belles passions, c'est « la honte de la nature raisonnable. L'empire d'une fragile et fausse beauté flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens... De quelque manière que vous vouliez qu'on le tourne et qu'on le dore, l'amour sera toujours, quoi qu'on en puisse dire, la *concupiscence de la chair*. »

Irez-vous dire enfin que nous exagérons le mal, que les prédicateurs se montrent eux-mêmes et vous supposent beaucoup trop sensibles à toutes ces atteintes de la beauté et de l'amour, et que, pour vous, plus fermes

(1) Sermon sur les Fondements de la vengeance divine, 1668.

et plus froids, vous ne sentez rien ? Ah ! je vous en crois sur votre parole :

« On n'a garde de sentir le poids de l'eau quand on en a par-dessus la tête... On ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose : si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peine ; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que tôt après, quand vous vous noyez. »

Rien n'est indifférent. « Tout nous sert ou nous nuit infiniment. Chaque moment de notre vie, chaque reprise de respiration, chaque battement de pouls, si je puis parler de la sorte, chaque éclair de notre pensée, a des suites éternelles (1). » Aucun divertissement du monde ne peut d'ailleurs avoir ni sens ni saveur pour qui a compris « l'incompréhensible sérieux de la vertu chrétienne (2). »

Dans ses *Lettres à un jeune homme*, Lacordaire, avec une candeur admirable et digne de Bossuet, écrit :

« Je suis toujours étonné de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure et du peu de force que vous avez pour fermer les yeux. Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence. » — « Qu'y a-t-il dans tout cela, demande à son tour Adolphe Monod, qui soit capable de remplir le vide immense d'un esprit immortel (3) ? »

« Toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet sont du domaine de la mort, » dit encore Bossuet, dans l'*Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans* ; et il faut clore enfin, résumer, couronner tous ces textes éloquents par ce passage des *Maximes et Réflexions sur la Comédie*, d'une rigueur décisive et d'une beauté incomparable :

(1) Même sermon. — Cf. Pascal, *Pensées*, XXIV, 79.

(2) Lettre à M^{me} d'Albert, fin de 1694.

(3) *Le bonheur de la vie chrétienne*.

344 IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION

« Parmi ces commotions, où consiste tout le plaisir de la comédie, qui peut élever son cœur à Dieu ? Qui ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui, et pour lui plaire ? Qui ne craint pas, dans ces folles joies et dans ces folles douleurs, d'étouffer en soi l'esprit de prière et d'interrompre cet exercice, qui, selon la parole de Jésus-Christ, doit être perpétuel dans un chrétien ?... Quelle sévère condamnation de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter ici tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, *pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu !* »

Bossuet définit ici, en termes dont la force et la propriété surpassent tout, un mal que n'a ignoré aucune époque chrétienne, mais qui a sévi, après la renaissance romantique, avec une intensité particulière, puisqu'on l'a appelé, par excellence, « le mal de notre siècle. »

« Le christianisme, écrit Vinet (1), a fait, en entrant dans le monde, un grand vide dans les âmes qu'il n'a pas remplies... De là ces tourments autrefois inconnus ; de là ces rêveries énervantes des âmes dépossédées ; de là cette poésie qui se nourrit d'elle-même et qui, faute d'une immensité pleine, s'empare d'une immensité déserte, d'une immensité de douleur, autre infini pour un être dont l'infini est la véritable portion. »

Le christianisme est, sans contredit, par les perspectives infinies qu'il a ouvertes à l'âme humaine, la principale cause d'une espérance immense changée en immense désespoir si, malheureusement, le ciel entrevu se ferme. Cependant l'Evangile du Christ n'aurait pu établir son règne sur la terre sans se conformer aux aspirations éternelles de l'homme, et l'insatiabilité du cœur humain n'est pas une maladie nouvelle qu'il ait ajoutée à notre nature ; c'est une plaie qu'il y a trouvée pour la guérir, mais qu'il exaspère et amplifie quand il ne la guérit pas. Supprimez le christianisme par hypothèse : la contradiction entre le réel et l'idéal, d'où naît l'« inexorable ennui » dont parle Bossuet, existerait

(1) Texte cité par M. Molines dans ses *Etudes sur Vinet, critique littéraire*.

toujours ; mais elle serait, on n'en peut point douter, moins généralement et profondément sentie.

La philosophie, d'ailleurs, n'a pas besoin de la religion chrétienne pour donner au pessimisme un fondement raisonnable. « Plus l'humanité, dit Edouard de Hartmann (1), voit se multiplier les moyens dont elle dispose pour se rendre l'existence agréable, plus elle se convainc de l'impossibilité de surmonter de cette manière l'angoisse de la vie et d'atteindre au bonheur ou même seulement au contentement... Le pessimisme est donc la disposition foncière de l'humanité qui se connaît. »

L'antiquité grecque elle-même a connu le tourment de l'infini ; elle l'a personnifié dans Tantale, Sisyphe, Prométhée, « types des désirs insatiables qui, toujours renaissants et jamais assouvis, ne permettent pas à l'âme de goûter le repos dans la satisfaction (2). » Mais, faisant de cette aspiration immense un motif de damnation, l'antiquité a précipité dans le Tartare les puissances titaniques qui symbolisent l'absence de règle et de mesure. L'esprit grec et l'esprit classique en général estiment, avec Pascal, que vouloir sortir de la médiocrité c'est sortir de l'humanité, et que la vraie grandeur ne consiste pas à en sortir, mais au contraire à « savoir s'y tenir (3). »

Bossuet, qui a si merveilleusement exprimé les ardeurs d'une soif sans rassasiement, ne les a pas éprouvées lui-même ; il a su être heureux avec simplicité, et nous avons vu, quand nous avons étudié son caractère, que la raison principale de sa joie intime doit être cherchée dans une activité toute rayonnante au dehors.

Si Dieu a « compté les étoiles » et « borné l'étendue du

(1) *La Religion de l'Avenir*.

(2) Hegel, *Cours d'Esthétique*, t. II.

(3) *Pensées*, VI, 14.

ciel dans une rondeur finie, » comme l'enseignait la cosmogonie antique, comme la Bible l'enseigne à son tour, et comme Bossuet se l'imaginait, il reste un espoir pour la créature : la désespérance sort du « silence éternel des espaces infinis ; » la désespérance sort de l'indifférence ironique de la nature aux souffrances et aux questions de l'homme ; elle sort enfin, elle sort surtout de l'abîme sans fond des rêves intérieurs et de la contemplation égoïste du moi, qui nous consume et qui nous tue, substituée à l'action, où se trouve la source de la santé et de la vie.

Et voilà pourquoi, le cœur de l'homme ayant toujours été plus ou moins semblable au tonneau des Danaïdes, l'impossibilité de le remplir est plus grande dans le christianisme que dans le paganisme, dans la vieillesse de l'humanité que dans sa jeunesse, dans l'âge de la critique et de la réflexion que dans celui de l'instinct créateur, dans la poésie romantique que dans l'art classique, dans le protestantisme enfin que dans le catholicisme.

Ce que Bossuet n'a connu que par l'intelligence, et pour le condamner avec la sévérité d'un classique de l'ancienne foi, Adolphe Monod l'a senti avec plus de profondeur et y a compati sympathiquement ; ce grave penseur, à la tête penchée, est le grand mélancolique de la chaire chrétienne, au siècle des tristesses vagues, des besoins infinis et des soupirs immenses.

La mélancolie est le sujet de son plus beau discours, prêché à Paris en 1849, sous ce titre : *Qui a soif?*

Le texte, puisé dans l'évangile de S. Jean, « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, » avait été choisi par Bossuet pour une petite méditation qu'il adressa en 1685 aux Religieuses ursulines de Meaux. Dans son premier sermon *sur la Providence*, prononcé en 1656,

l'orateur catholique avait dit : « Rien de plus misérable que cette soif qui jamais n'est rassasiée, que ces désirs toujours suspendus qui courent éternellement sans rien prendre. » Et encore : « La petite goutte de joie qui nous est restée d'un si grand débris » (c'est-à-dire, de la chute), « n'est pas capable de satisfaire une âme dont les désirs ne sont point finis et qui ne se peut jamais reposer qu'en Dieu. » Ailleurs, dans le sermon *sur la nécessité de la pénitence* et dans celui *sur nos dispositions à l'égard des nécessités de la vie*, Bossuet dénonce, dans les passions humaines,

« Une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie : ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable... O gouffre de la convoitise ! jamais ne seras-tu rempli ?... Comme ceux qui aiment le vin excessivement se plaisent à exciter la soif en eux-mêmes par le sel, par le poivre et par le haut goût, ainsi nous attisons volontairement le feu toujours dévorant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux désirs. De cette sorte elle s'accroît sans mesure ; c'est un gouffre qui n'a point de fond. »

Cette vérité est sans doute conforme à l'enseignement du Christ et de l'Eglise. Cependant un païen, un grec n'aurait pas parlé autrement, et il est clair que Bossuet, en condamnant comme un pur et simple péché les désirs infinis du cœur de l'homme, en les ravalant à une origine aussi basse que la convoitise et la concupiscence, appartient à un siècle où ni la religion, ni la littérature, ni la pensée n'avaient encore subi la plus légère atteinte de ce qui devait renouveler, avec Chateaubriand, l'âme et l'art de la France.

L'idée originale qui date d'alors, conforme, elle aussi, à l'esprit du christianisme, c'est qu'« une grande âme doit contenir plus de douleurs, » plus de passions et plus de désirs « qu'une petite (1) ; » c'est qu'il y a une

(1) Chateaubriand, *René*.

volupté supérieure dans certaines souffrances morales qui ennoblissent leur victime, et qu'en offrant toujours aux hommes la même fontaine de vie, le Sauveur, qui n'a pas cessé de chérir les humbles et les simples, aime d'un amour particulièrement tendre et triste les grands malheureux dont l'ardeur inquiète a placé ailleurs qu'en Lui leur idéal et cherche à calmer par tous les moyens, et par le péché même, une soif qu'Il peut seul étancher. La découverte du XIX^e siècle est d'avoir compris que, si la mélancolie est un mal, c'est le mal des âmes profondes, des *Grandes âmes* (1).

« Il est remarquable dans la vie des saints, écrit Lacordaire (2), que presque tous ont senti cette mélancolie, dont les anciens disaient qu'il n'y a pas de génie sans elle. En effet, la mélancolie est inséparable de tout esprit qui va loin et de tout cœur qui est profond. Ce n'est pas à dire qu'il faille s'y complaire ; car c'est une maladie qui énerve quand on ne la secoue pas, et elle n'a que deux remèdes : la mort ou Dieu. »

A. Monod, qui en parlait par expérience, n'attendit pas la dernière période de sa prédication pour traiter de la mélancolie. Dans le sermon du *Geôlier de Philippi*, composé à Montauban et antérieur de treize ans à *Qui a soif?*, il la définissait déjà, avec sympathie, « un privilège accordé à quelques-uns de sentir la misère de tous, » et il ajoutait : « Le mélancolique à qui les heureux de la vie demandent mollement : Pourquoi donc êtes-vous triste ? pourrait à bon droit leur répondre : Mais plutôt, vous, comment ne l'êtes-vous pas ? » Le même sermon contient, sur le suicide, un assez beau morceau, qui se termine ainsi :

« Insensé, dont la folie égale la misère, quand tu te seras tué, on dira : Il est mort. Mais ce sont les autres qui le diront, ce ne sera pas toi-même... Tu as une preuve d'immortalité qui t'appartient en

(1) Titre d'un sermon d'Adolphe Monod.

(2) *Lettres à un jeune homme*.

propre. La tristesse qui te consume est quelque chose de trop intime et de trop profond pour se dissoudre avec tes organes, et ce qui est capable de tant souffrir ne peut pas s'aller perdre dans la terre. Les vers hériteront de la poussière de ton corps : mais l'amertume de ton âme, qui en héritera ? »

Le grand sermon de Paris débute d'une façon très hardie : « Y a-t-il ici quelqu'un qui ait soif ? » Il fallait être bien sûr de tenir son auditoire suspendu dans l'attente des pensées les plus graves, pour commencer par une question pareille qui risquait de faire rire les mauvais plaisants. Ce n'est pas un exorde (il y a peu d'exordes proprement dits dans la prédication de Monod), c'est une entrée en matière immédiate ; car, aussitôt, l'orateur expose et divise les soifs dont il va nous parler : soif de jouissance, soif de lumière, soif d'amour, soif de sainteté. En deux mots, il définit la condition de l'homme : « Dans notre cœur, un vide immense ; dans la vie, rien pour le remplir : tout au plus, quelques contentements mesquins et trompeurs, qui ne se jettent dans ce vide que pour s'y perdre, comme une feuille sèche dans le Niagara. »

L'une après l'autre, il reprend et analyse les quatre grandes soifs du cœur de l'homme : la soif de jouissance, désespoir de la faculté de sentir ; la soif de lumière, désespoir de la faculté de connaître ; la soif d'amour, désespoir de la faculté d'aimer ; et la soif de sainteté, désespoir de la faculté de bien faire. Chaque développement est scandé par ce refrain, de plus en plus pressant et comme haletant : « J'ai soif. »

« J'ai soif : c'est par où il en faut toujours finir, chaque fois que l'on compare les besoins du cœur avec les réalités de la vie... L'on serait tenté de croire, tant qu'on n'a pas appris de l'Evangile le secret de ce déchirement, que ce cœur a été fait pour un autre monde ou ce monde pour un autre cœur, et qu'ils n'ont été jetés ensemble que par une étrange et aveugle confusion. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : c'est que la coupe de la vie, douce peut-être à qui ne fait

que l'effleurer, garde à qui la boit jusqu'au fond une lie amère, que l'inexpérience appelle déception et l'expérience mélancolie.

« La mélancolie n'est pas, comme l'estime le vulgaire, le songe creux d'un cerveau malade : elle est la conscience réfléchie d'une situation trop réelle; elle n'est pas dans un homme qui s'exalte, elle est dans l'humanité qui se connaît. Présente chez tous, quoique inégalement sentie et plus inégalement comprise, croissant en tranquillité apparente à proportion qu'elle se dépouille par degrés de ce qui lui restait d'espoir, la mélancolie est le dernier mot de l'existence terrestre; et ceux sur qui elle pèse le plus sont ces esprits et ces cœurs privilégiés, qui, en se préoccupant plus que les autres de la véritable fin de l'homme, constatent mieux aussi l'impossibilité d'y atteindre. Elle respire, cette mélancolie, dans toutes les choses humaines, à commencer par les meilleures : dans les méditations du philosophe, dans les imaginations du poète, dans les créations de l'artiste, dans les conceptions de l'homme d'Etat; dans les privations de l'isolement et dans les mécomptes de la vie commune, dans le mariage et dans la famille, dans la naissance et dans l'éducation; dans le commencement et dans la fin de toute entreprise; dans nos peines et dans nos plaisirs, surtout dans nos plaisirs (1); dans le développement de cette vie toujours mourante, qui ne s'entretient comme un flambeau, qu'à la condition de se consumer. Que dis-je ? elle respire dans la nature elle-même, dans l'animal qui se lasse, dans la fleur qui se penche, dans la feuille qui tombe, dans l'eau qui s'écoule, dans le jour qui décline, dans la saison qui se renouvelle, enfin, dans tout cet échange incessant dont se compose le mouvement des êtres, se déplaçant les uns les autres, se succédant les uns aux autres, se nourrissant les uns des autres... »

... « Vanité des vanités, » dit l'Ecclesiaste, « tout est vanité... J'ai regardé tout ce qui se fait sous le soleil : voici, tout est vanité et rongement d'esprit... J'ai considéré toutes les œuvres que mes mains avaient faites, et tout le travail auquel je m'étais occupé en les faisant; voici, tout est vanité et rongement d'esprit... Alors j'ai haï cette vie, et je me suis dégoûté de tout ce qui se passe sous le soleil; car tout est vanité et rongement d'esprit. » Nous avons demandé, et n'avons point obtenu; nous avons crié, et on ne nous a point répondu : nous avons soif. Tout ce que nous avons jeté dans le vide de notre cœur n'a fait que l'agrandir, tout ce dont nous avons essayé pour apaiser ses désirs n'a servi qu'à les irriter : nous avons soif. Non seulement la vie ne nous a point rassasiés, mais nous ne comptons plus sur elle pour nous rassasier jamais; nous avons si bien connu qu'elle n'a pas ce que nous réclamons, que nous ne le lui demandons plus : nous avons

(1) Cf. Chateaubriand : « Quand je peignis René, j'aurais dû demander à ses plaisirs le secret de ses ennuis. »

soif. Pour prix de toutes nos recherches et au bout de tous nos soupirs, nous voici, le cœur altéré et béant, devant une existence qui n'a cessé de nous faire illusion que pour cesser de nous contenter : nous avons soif, toujours soif, de plus en plus soif ! »

Comment sortir de cette contradiction intolérable entre le cœur et la vie ? L'homme n'a le choix qu'entre deux moyens : « ou découvrir une vie qui s'élève au niveau du cœur ; ou, si cette vie n'existe pas, abaisser le cœur au niveau de la vie. »

La composition du discours est entretenue symétriquement par les quatre divisions que l'orateur a indiquées au début : soif de jouissance, soif de lumière, soif d'amour, soif de sainteté. Mais cette symétrie ne lasse pas ; elle est attendue, comme une nécessité logique de l'ordre intérieur ; et, chaque fois, l'attente est satisfaite ou plutôt dépassée par un développement nouveau qui pénètre de plus en plus profondément dans une matière sans fond, immense, inépuisable...

« Abaisser le cœur au niveau de la vie : voilà le moyen vulgaire auquel ont recours les neuf dixièmes du genre humain... Notre conscience ne connaît rien de trop haut pour son vol sublime : eh bien ! il faut lui couper les ailes, il faut faire son deuil d'une perfection chimérique, il faut se résigner à vivre comme vit tout le monde, et prendre son parti avec soi-même, pourvu qu'on évite les égarements d'une sensualité grossière, d'une avarice sordide, d'une prodigalité folle ou d'un égoïsme sans pudeur. On ne se dit pas tout cela à soi-même, mais on agit dans cet esprit ; on ne se propose pas ce but ignoble, mais on y tend par un vague instinct ; hélas ! et l'on finit par y atteindre. Ainsi se forment — je devrais dire se déforment — des hommes... qui ont su, comme ils disent, se faire une raison — dites plutôt une ralion ! — et qui ne retiennent de sentiment, de curiosité, d'amour, de sainteté, que ce qui est à la hauteur des choses, de ces choses dont ils devraient être les maîtres et dont ils se sont faits les esclaves. C'est déjà un spectacle assez douloureux que celui d'un seul homme qui a consenti à se mutiler de la sorte ; mais que dire de toute une race qui se serait résignée à faire sur elle-même cette honteuse opération ? et pourtant quel autre tableau présente le monde, que le mouvement perpétuel et infini d'une multitude qui s'est arraché le cœur pour s'arranger avec la vie ? »

Puisque nous ne pouvons pas abaisser la vie au niveau du cœur sans nous dégrader, élevons donc la vie au niveau du cœur... « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive! »

Jésus-Christ est *l'Homme*, comme l'a dit Pilate, qui ne croyait pas le définir aussi parfaitement : *Ecce homo!*

« Quand ce Fils de l'homme, touchant au terme suprême où tout va être accompli pour lui et par lui, laisse échapper ce soupir annoncé depuis mille ans par les Ecritures divines : « J'ai soif, » il exprime, faut-il le dire? plus qu'un besoin matériel que satisferait un peu d'eau recueillie sur le sein de notre pauvre terre; la soif physique de Jésus est l'emblème d'une autre soif plus cachée et plus grande, qui travaille tout son être humain. Soif de félicité, soif de lumière, soif d'amour, soif de sainteté : toutes les soifs qui nous consomment concentrent en lui leurs ardeurs; et nul n'éprouvera jamais un besoin égal au sien ni de jouir de l'existence sans mélange, ni de contempler la vérité sans ombre, ni d'aimer et d'être aimé sans réserve, ni de goûter la communion de Dieu sans nuage. »

L'éponge trempée de vinaigre que Jésus obtient, dans son agonie, de la miséricorde de ses bourreaux, est l'emblème de la réponse que fait la terre à la soif qui dévore le Fils de l'homme.

« A sa soif de félicité, elle répond par cette coupe qu'il ne peut voir approcher de ses lèvres sans se rejeter en arrière en s'écriant : « Père, s'il est possible, fais que cette coupe passe loin de moi! » A sa soif de lumière, elle répond par ces ténèbres qui voilent la face du soleil, gage mystérieux de ces autres ténèbres qui couvrent dans cette heure obscure les plans de la justice divine... A sa soif d'amour, faisant appel par son sacrifice expiatoire à une terre maudite et perdue, elle répond, cette terre ingrate, par l'indifférence qui se détourne de la victime, par la lâcheté qui l'abandonne, par la perfidie qui la trahit, par la haine qui la condamne, par la fureur qui l'égorge... Que s'il se réfugie enfin dans le sein de son Dieu et de son Père, à sa soif de sainte communion avec son Dieu et son Père, elle répond par ces péchés sans nombre ni mesure dont elle se décharge sur sa tête innocente, qui appellent sur lui toutes les vengeances célestes, et qui pèsent d'un poids insupportable sur la prière même de son âme : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, t'éloignant de ma délivrance et des paroles de mon rugissement? »

A la soif du Fils de l'homme crucifié, la terre n'a répondu que par le fiel et le vinaigre : regardez maintenant plus haut, et vous allez voir le ciel lui répondre...

Jésus répond, à son tour, à toutes les soifs de l'homme.
« Livre-toi donc sans crainte, ô mon âme, à l'ambition qui te travaille ! déploie tes ailes dans l'espace infini ! »

« L'âme pénétrée de la doctrine de l'Evangile et animée de l'esprit de Jésus-Christ goûte une sorte de joie dans les déceptions, dans les privations, dans les douleurs de la vie, parce qu'elle sent au dedans d'elle une soif profonde, que ces déceptions, ces privations, ces douleurs contentent à leur manière. Elle apprend à dire, avec l'indomptable Paul : « Je prends plaisir dans les infirmités, dans les injures, dans les nécessités, dans les persécutions et dans les angoisses, pour Christ ; » et, avec le tendre Ezéchias : « Seigneur, c'est par ces choses-là qu'on vit, et dans tout ce qui est en ces choses consiste la vie de mon esprit ! »

Suivent des applications particulières, parmi lesquelles je détache celle-ci, d'une onction suave et pénétrante :

« Et vous, ma sœur, vous êtes consumée intérieurement du besoin doux et terrible d'aimer et d'être aimée : nul n'eût apprécié plus que vous les consolations du foyer domestique ; et ces consolations vous ont été refusées. Vous voici « seule et affligée. » Refusées ? mais, par qui ? par une fatalité aveugle ? non, mais par une providence paternelle ; et pourquoi ? pour vous priver de ce qu'on prodigue aux autres ? non, mais pour vous enrichir entre tous. Croyez-le bien, « Dieu a pourvu à quelque chose de meilleur pour vous, » en vous réduisant à chercher votre plénitude dans son amour, et à borner en lui seul jusqu'aux désirs les plus légitimes, les plus nobles, les plus inaliénables de votre nature. Si vous la possédiez, cette vie de famille que vous avez tant souhaitée, peut-être tant enviée, vous y gagneriez des joies qui vous manquent, cela est vrai ; des joies auxquelles les peines qui en dépendent n'ôtent rien de leur douceur profonde, quiconque sait aimer vous l'accordera encore ; mais vous y perdriez une discipline miséricordieuse, qui doit vous exercer, par un renoncement sans réserve, à un amour sans partage. »

Il faut accepter l'épreuve, comme le chemin principal de la joie, non seulement avec résignation, mais avec reconnaissance et pour ce bienfait sévère et pour toutes les petites consolations qui sont semées sur notre route.



« Courage donc, enfants chéris, enfants préférés, marqués comme tels par la soif qui vous dévore ! Les yeux fixés, dans la foi de Jésus, sur « la joie qui vous est proposée, » bénissez, dans l'esprit de Jésus, toutes les douleurs qui vous en ouvrent le chemin — tout en cueillant avec liberté, avec amour, avec bonheur, la moindre fleur, fût-elle seule et toute petite, que Dieu fera croître sous vos pas dans votre vallée de larmes. »

Volontiers on croirait que cette belle pensée est la péroration, et le fait est qu'elle aurait pu clore le discours avec autant de force que d'éclat. Mais un des caractères de la prédication de Monod, que la critique lui a reproché, c'était d'accumuler, coup sur coup, trois ou quatre pérorations successives, de plus en plus pressantes, qui eussent fait traîner en longueur la fin de ses sermons, c'est-à-dire la partie où il importe le plus de ne pas donner cette impression à l'auditoire, si pareille éloquence avait pu lasser l'attention.

La dernière, la vraie péroration de *Qui a soif ?*, la voici :

« Quand le monde fut-il à la fois plus altéré, et moins disposé à étancher sa soif en Jésus-Christ ? Notre siècle connaît, plus qu'un autre, la soif qui le consume ; il la sent, il en souffre, il s'en plaint ; mais, pour la satisfaire, il ne voit rien au-delà de cette vie qui le trompe et qui l'irrite... On a beau tourner et retourner la terre dans tous les sens, on ne lui fera jamais donner que ce qu'elle a ; et elle n'a pas, je vous le dis, elle n'a pas de quoi étancher la soif de notre cœur. Eden lui-même, y pût-on revenir, ne l'a pas : sa vie enfantine et naïve ne suffirait plus au cœur de l'homme, ouvert à la science redoutable du bien et du mal ; il lui faut une vie plus mûre, plus mâle, plus sérieuse, plus baptisée « d'eau et de sang ; » et Jésus seul peut la lui donner, « hier, aujourd'hui, éternellement. »

« Qu'on le sache bien, ce que Jésus dit à l'individu, il le dit aussi aux siècles : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! » Si donc il y a un siècle qui a soif ; s'il y a un siècle qui a sondé la plaie de l'humanité ; s'il y a un siècle qui prétend résoudre le problème social ; s'il y a un siècle appelé à recueillir un passé fécond en instructions pour préparer un avenir chargé de bienfaits ; s'il y a un siècle agité, haletant, « travaillé et fatigué, » mais grand dans sa mission, mais ardent dans ses espérances, mais indomptable dans ses entreprises ; s'il y a un dix-neuvième siècle — qu'il cesse de présenter sa soif aux quatre vents des cieux ! qu'il désespère de ses théories, qu'il fasse silence, qu'il courbe la tête, qu'il vienne à Jésus et qu'il boive ! »

3. — *Emploi de la terreur.*

La terreur, au sens propre du mot, celle qu'excitent d'effrayantes idées offertes à l'imagination, est devenue dans la chaire chrétienne un moyen hors d'usage. Aucun prédicateur cultivé n'oserait aujourd'hui remuer ce ressort, qui, appartenant à ce qu'il y a de plus « vieux jeu » dans l'antique sermon, risquerait, comme une machine rouillée, de grincer ridiculement.

Faire rire avec ce qui faisait autrefois trembler : quel désastre pour l'éloquence ! et quelle révolution des esprits un tel accident ne suppose-t-il pas ! Nul fait n'établit mieux la force toute puissante d'un certain progrès intellectuel et moral dont rien n'est capable d'arrêter le cours. Les dogmes de l'existence du Diable, de l'enfer matériel, de la vengeance et de la jalousie divine, se sont écroulés, non point parce qu'un habile adversaire leur a porté des coups, auxquels un défenseur plus habile aurait pu opposer une résistance victorieuse, mais simplement parce que la conscience et la raison humaine, ayant fait un pas en avant, les a démolis et emportés, comme la mer passe par dessus les obstacles que rencontre sa marche ascensionnelle. L'orthodoxie qui lutte contre cet irrésistible flot des idées, ressemble, selon la pittoresque image de Scherer, à une vieille femme essayant de repousser la marée montante avec son balai (1).

Il est probable qu'Adolphe Monod clôt magnifiquement la série des prédicateurs qui ont employé avec succès les anciens épouvantails. Mais il faut remarquer

(1) *Mélanges de critique religieuse*, p. 185.

qu'à l'époque où il a eu l'audace de s'en servir encore, ils étaient déjà un anachronisme, et qu'en y recourant, il a dû, avec l'aide de tous les textes cruels de la Bible, faire un sensible effort contre son propre cœur. De là je ne sais quel malaise qui gâte, pour le lecteur moderne, les roides et superbes chefs-d'œuvre intitulés : *Trop tard*, ou : *Combien le chrétien inconverti est misérable aux yeux de Dieu*. Il est incontestable que la prédication d'Eugène Bersier ou celle d'Edmond de Pressensé répond mieux aux besoins spirituels des chrétiens de nos jours ; et il n'est pas sûr qu'en 1850, en 1830, tous les sermons d'Adolphe Monod aient été en parfaite harmonie avec l'âme contemporaine.

Par là s'expliquerait, jusqu'à un certain point, l'accueil un peu étonné et froid que font les protestants eux-mêmes aux réclamations de notre critique, quand nous les avertissons que l'auteur de *Trop tard* n'est pas seulement un de leurs plus grands prédicateurs, mais le seul orateur chrétien qui, depuis Bossuet, ait parfaitement réalisé l'idéal de l'éloquence religieuse. Si d'autres sermons, tels que *le Fatalisme*, *les Grandes âmes*, *Qui a soif?*, n'avaient pas un écho beaucoup plus profond dans la conscience du XIX^e siècle, nous serions peut-être forcés de convenir que la prédication de Monod était trop en dehors du temps pour pouvoir prétendre à cette vie éternelle qui, en littérature, a toujours ses racines dans une époque particulière de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, c'est presque comme un revenant du siècle de Bossuet qu'Adolphe Monod nous est apparu maintes fois déjà, et surtout dans le maniement que nous lui avons vu faire du ressort usé de la terreur. Mais ce que nous allons aussi être obligés de reconnaître, c'est qu'en renonçant à ce moyen, autrefois si

puissant, la prédication nouvelle a perdu presque toute sa force dramatique. Dans le drame, la terreur et la pitié se correspondent; dans le sermon, les mystères de la charité divine seront toujours un abîme de grâce d'autant plus ineffable que ceux de la justice et de la vengeance resteront plus terribles. Comment adoucit-on la colère infinie, si ce n'est avec le mélange d'une portion de faiblesse, qui diminue d'autant l'amour infiniment pur du Dieu jaloux pour ses élus seuls et pour ses rachetés?

La férocité avec laquelle Bossuet passionne Dieu et lui attribue des sentiments qui, loin de convenir à la Divinité, seraient indignes d'un honnête homme et lui auraient fait honte à lui-même, s'il en avait été capable, constitue le trait le plus archaïque de sa prédication. Son Jéhovah est dramatique; mais est-il terrible ou révoltant? En vérité, il grimace; et cette caricature est comme la dernière convulsion de l'anthropomorphisme biblique. Ajoutons, pour être justes, qu'une représentation aussi farouche de la Divinité appartient surtout aux sermons de sa jeunesse, et qu'un Dieu *tout humain* étant admis (ce qui implique logiquement un Dieu inhumain), il faut admirer, dans la sombre idée que Bossuet s'en est faite, une poésie grande et sauvage, reproduisant celle des prophètes de la Bible, sans contredire autant qu'on le croit l'image que l'Evangile, à son tour, nous donne du Père céleste, si le Dieu des chrétiens est aussi « un feu consumant. »

Que Dieu haïsse le péché, tous les prédicateurs l'ont dit. Mais cela ne suffit pas à Bossuet : « Dieu, dit-il, a *contre les pécheurs* une aversion infinie. » — « L'Ecriture nous fait voir une certaine joie dans le cœur de Dieu *pour se venger...* Chrétiens, est-il possible que cette *joie de punir* se trouve dans le cœur d'un Dieu?... Oui, quand il y est forcé par l'ingratitude..., quand nous avons

changé la joie de bienfaire en une joie de punir. » — « Dieu agit *avec passion* : la passion fait faire des choses étranges aux personnes les plus faibles ; et que fera-t-elle à Dieu ? ne produira-t-elle point des effets extraordinaires et qui surpasseront toutes nos pensées (1) ? »

La vengeance est une volupté que le Moloch de Bossuet savoure avec délices. Il amasse dans son cœur des « trésors de haine et de colère » pour le jour du jugement dernier : « Dieu s'irritera d'autant plus que la libéralité méprisée aura été plus considérable ; et sa haine s'allumera avec plus d'aigreur. » — Venez, pécheurs, « boire toute l'amertume de la vengeance divine (2). » Pascal aussi avait dit que « Dieu hait et méprise les pécheurs tout ensemble, jusque là même qu'à l'heure de leur mort, qui est le temps où leur état est le plus déplorable et le plus triste, la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels. *In interitu vestro ridebo et subsannabo* (3). »

Le rire de Dieu est encore plus terrible que sa colère ; c'est pourquoi Bossuet insiste sur cette « cruelle et insupportable moquerie, » sur la « dérision qui accueillera les excuses des pécheurs, » sur la « raillerie » qui, non contente de les découvrir et de les convaincre, les « immolera à la risée de tout l'univers (4). »

Le sermon *sur les Fondements de la vengeance divine* est plein d'expressions vraiment forcenées :

« Ils connaîtront, les misérables, ce que c'est que de contraindre Dieu à devenir cruel... Dieu les aura en exécration... Toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leurs peines, trop forts

(1) Sermons pour la Toussaint, 1653 et 1657 ; *sur l'ardeur de la pénitence*, 1662 ; *sur la nécessité de la pénitence*, 1665.

(2) Sermon de Pentecôte, Dijon, 1656 ; et deuxième sermon *sur la Providence*, 1662.

(3) Onzième Provinciale.

(4) Sermon *sur le Jugement dernier*, 1665 ; etc.

pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs. Et poussant, parmi des blasphèmes exécrationnels, mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements profanés, de toutes les grâces rejetées; non moins pressés, non moins accablés des miséricordes de Dieu que de l'excès intolérable de ses vengeances. »

Le sermon *sur la Bonté et la Rigueur de Dieu*, prêché à Metz en 1653, se termine par cette belle péroraison :

« Tremblez donc, pécheurs endurcis qui avalez l'iniquité comme l'eau, dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir dans les mêmes ordures et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car, enfin, ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rebeller contre lui, des siècles entiers : sa miséricorde est infinie; mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser monter les iniquités. Peut-être l'attendra-t-il encore quelque temps : peut-être; mais, ô Dieu ! qui le peut savoir ? c'est un secret qui est caché dans l'abîme de votre providence. Mais enfin, tôt ou tard, ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa vengeance : tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins, parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains moments dont la fuite est si précipitée : Dieu, tout au contraire ; il sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si longtemps attendu. »

Les idées et les expressions de vengeance et de fureur, appliquées à Dieu, abondent naturellement dans la prédication de Saurin et de Massillon comme dans celle de Bossuet. Il faut qu'elles soient bien conformes à l'esprit non seulement de la Bible, mais de l'Évangile, pour qu'on les rencontre encore chez un prédicateur aussi peu suspect que Vinet d'une orthodoxie outrée (1). Cela nous étonne moins chez Adolphe Monod. Dans le sermon de Montauban, *Dieu est amour*, notre grand

(1) Voy. *Nouvelles études évangéliques*, p. 57.

orateur parle, d'après l'*Apocalypse*, avec une éloquence terrible, de *la colère de l'Agneau* :

« La colère de l'Agneau ! Etrange, épouvantable association d'idées ! La colère du lion est dans l'ordre de la nature ; mais la colère de l'Agneau a quelque chose d'inaccoutumé qui la rend plus redoutable encore. Plus elle est opposée à son caractère, plus il faut qu'elle soit juste, qu'elle soit provoquée, qu'elle soit inévitable, quand elle éclate : et si ses malheureuses victimes découvrent encore l'Agneau dans celui qui les frappe, ce caractère d'amour n'arrache leurs hommages que pour accroître leur terreur ! Ah ! puissiez-vous ne jamais avoir à fuir devant la colère de l'Agneau ! Puisse un temps ne pas venir où votre plus grand malheur sera d'avoir été aimés d'un si grand amour et rachetés à un si haut prix ! un temps où, reconnaissant trop tard la vérité de notre texte, vous confesserez que *Dieu est amour*, mais avec la rage dans le cœur ! »

Malgré ce reste de frénésie, le Dieu vengeur du pasteur moderne est infiniment moins barbare que celui de Bossuet, et le progrès moral est immense. Jamais A. Monod n'a dit que Dieu fût animé d'une passion haineuse contre les pécheurs, ni qu'il pût goûter aucune joie à se venger d'eux par leur damnation. Il se borne à soutenir, avec une grande hauteur de doctrine et de sentiment, que l'amour divin, loin d'exclure la justice, n'est saint et parfait que par elle ; il renvoie, avec mépris, aux pères de comédie, affaiblis par le déclin de la raison et de l'âge, l'imbécile indulgence prête à tout pardonner, et il flétrit, comme elle mérite de l'être, l'ignoble idée du « bon Dieu, » seule et pauvre religion du vulgaire et quelquefois des délicats, depuis la servante du bon La Fontaine jusqu'au poète Hugo et même jusqu'au philosophe Renan, malgré son aristocratique dégoût pour l'optimisme bourgeois de Béranger.

« Je souhaite que Dieu me pardonne, sans doute ; mais je ne trouve ni possible ni désirable même qu'il me pardonne sans mettre à l'abri la sainteté de sa loi... Je le dis avec une conviction arrêtée : ce pardon-là est le seul qu'il soit digne de Dieu de m'offrir ; je m'enhardirai jusqu'à dire que c'est le seul qu'il soit digne de moi d'accepter. Tout

autre pardon inquiéterait mon âme comme un désordre. Je ne puis, je ne veux pas être heureux aux dépens de la sainteté divine. Loin de moi un salut où la gloire de Dieu perdrait ! Commencez par sauver sa loi sainte ; et vous me sauverez après, si vous pouvez (1) ! »

Toutes ces grandes pensées se retrouvent dans Bossuet, aussi fortes, aussi belles, aussi pures, à condition qu'on les sépare de leur exagération voisine : l'idée d'un Dieu méchant ; car il est vraiment impossible de donner un autre nom à un Dieu qui *se réjouit* de punir et de condamner.

« Cette bonté de Dieu, que vous vantez tant, et que vous faites l'appui de vos crimes, n'est pas une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les pécheurs vivent à leur aise. C'est une bonté vigoureuse et juste... Il est bon, parce qu'il est ennemi du mal, et il est infiniment bon, parce qu'il en est infiniment ennemi... Autrement, vous feriez un Dieu bon jusqu'au mépris et indulgent jusqu'à la faiblesse. Il n'en est pas de la sorte. On ne se moque pas de lui (2). »

Dans ses *Méditations sur l'Évangile*, 11^e jour, l'orateur catholique rejoint (telle est l'envergure des grandes pensées) Platon et Adolphe Monod : d'une part, le philosophe grec, auteur du *Gorgias* ; d'autre part, le ministre protestant, auteur des deux discours sur *la Compassion de Dieu pour le chrétien inconverti*, en exposant la belle et grave doctrine de la peine « meilleure » que l'impunité, parce qu'elle rétablit l'ordre nécessaire que la faute a détruit :

« La peine rectifie le désordre. Qu'on pèche, c'est un désordre ; mais qu'on soit puni quand on pèche, c'est la règle. Vous revenez donc, par la peine, dans l'ordre que vous éloigniez par la faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre ; ce serait le désordre, non de l'homme qui pèche, mais de Dieu qui ne punit pas. »

Il y a, dans les sermons de Bossuet, deux idées de l'enfer : l'une, spirituelle, qui intéresse encore la

(1) *Doctrine chrétienne*, 5^e discours.

(2) *Sermons sur la nécessité de la Pénitence*, 1665 ; et pour la fête de la Circision, 1668.

conscience moderne ; l'autre, matérielle, qui a pu terrifier nos pères, mais qui nous laisse absolument froids aujourd'hui, comme les cartons peints d'un magasin de décors.

L'enfer spirituel, c'est la séparation d'avec Dieu, c'est le péché ; non pas tant le châtement du péché que le péché lui-même, dans « son dérèglement, son iniquité, sa laideur et sa malice (1). » Certains châtements sont si peu un avant-goût de l'enfer qu'ils peuvent en être le préservatif. Il y a des peines qui sont des bénédictions : ce sont toutes celles qui sont expiatoires, punissant les crimes à mesure qu'ils sont commis et rétablissant l'ordre à mesure qu'il est renversé. Réparation heureuse et que devraient désirer tous les pécheurs, comme la plus grande grâce que Dieu puisse leur faire dans cette vie ! Ce qui est terrible, c'est l'impunité ; car elle est trompeuse, elle ne dure que jusqu'au jour où il faudra régler l'effroyable compte de tous les intérêts arriérés et accumulés :

« Elle viendra cette heure dernière : elle approche, nous y touchons, la voilà venue... Race infidèle, me connaissez-vous à cette fois ? Suis-je votre roi, suis-je votre juge, suis-je votre Dieu ? Apprenez-le par votre supplice. Là commencera ce pleur éternel, là ce grincement de dents qui n'aura jamais de fin (2). »

Le grincement de dents, c'est le remords inutile et tardif, la *peine sans pénitence*.

« Le caractère propre de l'enfer, c'est la peine sans la pénitence... Je remarque deux sortes de feux dans les Ecritures divines : il y a un feu qui purge, et un feu qui consume et qui dévore... Celui-ci ne s'éteint pas ; l'autre s'allume pour nous épurer et ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie ; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume : et tel est proprement le feu de l'enfer (3). »

(1) Sermon pour la fête de la Circoncision, 1687.

(2) Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.

(3) Sermon sur la nécessité des souffrances, 1661.

En insistant sur l'enfer spirituel, Bossuet, d'ailleurs, n'a garde de concevoir le moindre doute quant à l'existence des « étangs de feu et de soufre, » des « lits de flammes » sur lesquels les damnés se tordent avec des hurlements, comme s'expriment aussi Massillon et Saurin, comme on l'a toujours cru parmi les bons chrétiens dans tous les siècles de foi vive, et non pas seulement au moyen-âge. Mais le moyen-âge, non content de ne point douter des peines éternelles, en admirait tellement la justice, qu'il regardait comme un crime de plaindre les damnés. « Quel plus grand criminel, s'écrie Dante au XX^e chant de son *Enfer*, que celui qui s'afflige des tourments du pécheur que Dieu même a maudit ? » Inhumanité de la créature correspondant trop bien aux sentiments féroces qu'une doctrine si barbare prête au Créateur !

La disparition de ces fantômes horribles et de ces passions sauvages mériterait simplement d'être saluée avec un soupir de soulagement, si réellement tout cela n'était plus que le souvenir d'un « songe plein de cruauté, » ou d'une fable devenue ridicule comme celle du pied fourchu et des cornes du Diable. Mais ce serait faire beaucoup trop bon marché d'un dogme religieux qui, touchant à l'immortalité des âmes, n'a jamais pu laisser, même de nos jours, les hommes indifférents ; et c'est surtout à propos des peines éternelles qu'il est intéressant d'étudier, avec l'irrésistible progrès de la conscience et de la raison, les combats suprêmes où l'orthodoxie brûle ses dernières cartouches et couvre sa retraite.

En affirmant dans sa prédication la réalité d'un séjour où les damnés sont punis éternellement, A. Monod évite de présenter aux sens une image trop matérielle de l'enfer. Il se contente, et c'est bien assez, de parler vaguement de « précipices énormes, » de « cavités, »

d'« abîmes (1); » à cela se réduit sa vision dantesque. Il ne fait guère mention de « flammes, » si ce n'est quand il cite les termes de l'Ecriture, et l'on peut croire, à la rigueur, qu'il prenait dans un sens plutôt spirituel « le ver et le feu qui ne meurent point. »

Vinet spiritualise l'enfer plus franchement; il le définit : « une solitude éternelle et profonde où le remords assidu, infatigable, sera la seule société et l'unique pensée de l'âme infidèle, où le pécheur subira le plus grand des supplices, celui de rester éternellement avec lui-même (2). »

La doctrine des peines éternelles était dure au cœur d'Adolphe Monod : on le voit bien, à certaines oscillations de sa pensée sur ce point redoutable. Il a commencé par affirmer le sombre dogme avec d'autant plus d'énergie qu'il lui en coûtait davantage, et qu'il cherchait dans la violence même de son affirmation un secours contre la secrète tentation du doute. C'est ainsi que Pascal, s'excitant à embrasser la même vérité, n'avait garde de l'adoucir, mais la saisissait avec un emportement farouche par ses aspérités les plus blessantes :

« Il faut que la justice de Dieu *soit énorme* comme sa miséricorde : or, *la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus.* » Et encore : « Je voudrais bien savoir d'où cet animal, qui se reconnaît si faible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère (3)! »

Massillon prétendait que, si Dieu abandonne le pécheur au lit de mort, « c'est parce qu'il est bon (4). » Voilà ce qui s'appelle dire plus qu'il n'est vraiment nécessaire, dans la peur de ne pas dire assez, et c'est avec

(1) Voy. les sermons de Lyon, p. 377.

(2) *Nouvelles études évangéliques*, p. 57.

(3) *Pensées*, X, 1; XII, 9.

(4) Sermon sur l'impénitence finale.

le même excès de langage qu'Adolphe Monod s'écrie, dans son sermon sur *la Crédulité de l'incrédule* :

« Certains mystères, après avoir commencé par me confondre, finissent par m'éclairer et par me donner les plus saintes leçons ; et il n'y a pas jusqu'à ces peines éternelles, *que j'ai si longtemps repoussées*, qui n'aient servi à me révéler, ô mon Dieu, avec la frayeur de tes jugements et la sainteté de ta loi, la grandeur de ta délivrance et la profondeur de ton amour ! »

Le premier des deux sermons sur *La compassion de Dieu pour le chrétien inconverti* proclame, avec un luxe outrageux et pénible de chiffres et de mesures exactes, la nécessité d'une expiation sans fin, par la raison qu'une durée quelconque qui a un terme, fût-elle d'un milliard d'années ou d'un milliard de siècles, est infiniment moindre que l'éternité.

Il devrait suffire à l'orthodoxie d'accepter en silence et avec tremblement, si elle est enseignée par l'Écriture, l'épouvantable doctrine, ou, tout au plus, de remarquer que la bonté de Dieu, pour faire paraître toute sa perfection, est obligée d'avoir, dans la rigueur de Dieu, le ressort qui la garde d'un affaissement indigne de la Divinité.

La réponse du pasteur à une dame qui lui avait confié sa répugnance pour le dogme des peines éternelles, maintient, sans exagération, le pur enseignement de la Bible et développe avec une émotion grave cette idée, que la justice de Dieu, non moins essentielle que sa miséricorde, serait compromise et déshonorée en laissant fléchir ses lois saintes (1). On croirait lire Bossuet lui-même ou, mieux encore, Saurin, dans ce beau et sévère passage du deuxième sermon prêché par le prédicateur de La Haye sur *le renvoi de la conversion* :

(1) Lettre du 1^{er} juillet 1833 à Madame M...

« Les pécheurs nous disent qu'il ne peuvent pas concevoir que la justice de Dieu les traite d'une manière si rigoureuse : et moi je ne puis pas concevoir qu'elle te traite d'une manière si indulgente ; et moi je ne puis pas concevoir comment Dieu permet que ce soleil t'éclaire ; et moi je ne puis pas concevoir comment, tenant la foudre à la main, il semble pourtant n'être que spectateur oisif de tes sacrilèges ; et moi je ne puis pas concevoir comment la terre ne s'ouvre pas sous tes pieds, et comment ses gouffres affreux n'anticipent pas la peine que la vengeance divine t'apprête dans les enfers. »

Il est dans la nature de tous les rêves et de toutes les doctrines touchant à la destinée des âmes après la mort, d'inquiéter infatigablement l'esprit humain. Si des protestants aussi soumis qu'Adolphe Monod à la Parole de Dieu ne sont point parvenus à trouver sur cette troublante question le repos dans l'orthodoxie, rien ne montre mieux qu'un tel insuccès que certains dogmes finissent par devenir inassimilables à la foi, même la plus docile et la plus obéissante.

La Révélation n'est pas compromise sans remède quand on a convaincu d'erreur le récit biblique de la création ou celui du soleil arrêté dans sa course sur l'ordre de Josué, parce que ces faits, lors même qu'on ne les niait point, ne furent jamais un aliment religieux. Il n'en est pas ainsi du dogme des peines éternelles et de son corollaire, l'expiation des péchés du monde par une sainte et innocente victime chargée du poids de toute la colère de Dieu. Il devient extrêmement difficile, quand on les écarte ou qu'on les tourne, de conserver la position de chrétien vraiment soumis à l'Ecriture. Sans doute, le protestant libéral s'imagine rester ou rentrer au cœur même de la foi par la critique des textes, en rejetant les uns, en donnant aux autres un sens nouveau, en faisant entre la parole des apôtres et celle du Maître une différence capitale, en distinguant l'erreur et la vérité jusque dans l'enseignement de Jésus, en introduisant enfin

dans l'interprétation des dogmes l'idée féconde d'une évolution, qui les accommode d'âge en âge comme une matière plastique aux besoins toujours renouvelés de la conscience humaine, les transforme et les refond pour les conserver, et les aide à mourir pour leur rendre la vie. Mais c'est justement là ce que Bossuet et Monod appellent « tordre les Ecritures pour sa propre perdition. »

Quant à l'éloquence des prédicateurs, si les doctrines les plus sauvages de la vieille orthodoxie, l'enfer, la substitution juridique, l'expiation par le sang, semblent ne pouvoir impunément disparaître du sermon chrétien, ce n'est peut-être pas que l'emploi de la terreur soit indispensable à l'idée d'une sainte prédication; c'est surtout parce qu'avec ces doctrines si hautes, l'autorité du ministre de l'Evangile, fondement de la grande éloquence sacrée, s'évanouit tout entière.

Adolphe Monod, poursuivi par le noble mais périlleux désir de rendre vraisemblable à la raison l'éternité des peines, imagina pour cette mauvaise cause une justification assez ingénieuse. Elle était tirée de la philosophie de Kant. On sait que, pour ce philosophe, l'idée du temps ne correspond à rien de réel; c'est seulement la forme imposée par notre humanité à la connaissance que nous avons du monde et de nous-mêmes; c'est une loi nécessaire de nos esprits, ce n'est point quelque chose qui subsiste effectivement dans la nature, d'une existence *objective*, indépendante de notre manière de penser. Il résulte de cette explication que, hors des conditions de notre vie présente, les notions de durée, qui continuent à hanter et à terrifier nos pauvres imaginations humaines, sont très probablement un non-sens.

« Un jour, » dit Alfred de Vigny, dans son beau poème d'*Eloa*; mais aussitôt il se reprend :

..... Comment oser nommer du nom de jour
 Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?
 Des langages humains défiant l'indigence,
 L'éternité se voile à notre intelligence,
 Et, pour nous faire entendre un de ces courts instants,
 Il faut chercher pour eux un nom parmi les temps...

« Au point de vue philosophique, écrit Adolphe Monod, vivant aujourd'hui dans le temps, ne pouvant rien concevoir qu'en commençant par le jeter dans le moule du temps (selon l'idée de Kant), nous risquons de déraisonner en parlant de l'éternité. Nous discutons si les peines seront éternelles ou temporaires. Mais qui sait si, dans l'économie du futur, du vrai, tout ce qui sera ne sera pas éternel, par cela seul qu'il sera ? Qui sait si des peines futures temporaires ne seraient pas une notion contradictoire ?... Qui dit vie future, dit vie éternelle ; et qui dit condamnation future, dit condamnation éternelle. Après la mort, *tout ce qui sera, sera éternel*. Le temps est une forme de ce monde qui passera avec ce monde. C'est ce que déclare le Saint-Esprit : *Il n'y aura plus de temps*. Les personnes qui parlent d'une condamnation temporaire, transportent donc les idées de ce monde dans l'autre et confondent le temps avec l'éternité, ce qui n'est pas moins anti-philosophique qu'anti-scripturaire (1). »

Il y a aussi, dans la prédication de Bossuet, des considérations non seulement éloquentes, mais philosophiques, sur la trompeuse apparence du temps, que le grand orateur compare à l'éternité, seule réelle :

« Le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni consistance, que tout son être est de s'écouler, c'est-à-dire de périr, et, partant, que tout son être n'est rien... Tous ces moments qui, étant pris en eux-mêmes, sont moins qu'une vapeur et qu'une ombre, en tant qu'ils aboutissent à l'éternité, deviennent, dit S. Paul, d'un poids infini... Le temps, dit S. Augustin, est une imitation de l'éternité. Faible imitation, je l'avoue ; néanmoins, tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance... Ce qu'il ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession... Il ôte un jour, il en rend un autre ; il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter... On ne remarque pas que le temps se passe, parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage... Toutefois, une longue suite découvre son imposture. La faiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament nous contraignent de remarquer quelle

(1) Lettres du 1^{er} juillet 1833 et du 16 octobre 1848.

grande partie de notre être est abîmée et anéantie... C'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état ; le temps, pour nous en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu : il nous dérobe si subtilement que nous ne sentons pas son larcin... Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les bras de la mort (1). »

Ce qu'il y a de plus accablant pour l'imagination dans l'idée d'une peine éternelle, ce n'est point la peine, c'est l'éternité. Le père Bridaine l'a senti, dans un passage demeuré fameux de sa prédication aujourd'hui oubliée ; il a tiré de cette idée et de ce mot — l'éternité — un effet bien autrement saisissant que tout ce que le matérialisme barbare de ses prédécesseurs avait produit par l'accumulation des supplices :

« Savez-vous ce que c'est que l'éternité ? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots seulement dans le silence des tombeaux : Toujours, jamais ! Jamais, toujours... ! Pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : Quelle heure est-il ? et la voix d'un autre misérable lui répond : *l'Eternité !* »

Sous quelque forme que l'éternité se présente à l'esprit, misère, félicité... ou néant, la pensée en est écrasante et absolument insoutenable. Elle causait une telle angoisse au philosophe allemand Jacobi, qu'il en était malade. Baudelaire préférait « la douleur à la mort, et l'enfer au néant. » Pourquoi ? parce qu'il reste un espoir de changement dans l'enfer et dans la douleur ; il n'en reste pas dans le néant et dans la mort. Ce sentiment est commun à toute l'humanité, depuis Mécène :

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Le néant est, au fond, bien plus horrible que l'horreur même des supplices de l'enfer, malgré le vers célèbre d'Agrippa d'Aubigné :

De l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

(1) Sermons sur la Pénitence, 1661 ; sur la nécessité de la Pénitence, 1665, etc.

Quant à l'absolu de la souffrance, comme à l'absolu du bonheur, ils sont l'un et l'autre *inconcevables*. Pour souffrir indéfiniment, il faut, de toute nécessité, supposer certains relâches qui nous mettent en état non seulement d'endurer la souffrance, mais de la goûter; et, pour ce qui est du bonheur infini, comment pourrait-on en jouir, comment pourrait-on même s'en apercevoir, si quelque comparaison sensible, je veux dire un état moins heureux, ne venait, par intervalles, nous faire apprécier un bien si parfait ?

Ce sont des réflexions philosophiques de ce genre, ce n'est point une réelle obscurité dans les textes de l'Ecriture, qui, finalement, firent hésiter et douter un croyant aussi ferme qu'Adolphe Monod :

« L'Ecriture enseigne-t-elle les peines éternelles ? Jésus-Christ y croyait-il ? A la première vue et selon l'exégèse populaire, oui, évidemment; mais *cela est moins clair à un examen plus approfondi*. Tout au moins, l'Ecriture présente moins constamment cette doctrine, et la présente autrement, dirai-je, moins positivement et plus négativement que la prédication orthodoxe ordinaire (1). »

Voilà le doute, *le seul doute*, d'Adolphe Monod. Bien que timide et embarrassé dans sa forme, il est extrêmement intéressant, parce qu'il nous permet de prendre sur le fait un protestant de l'orthodoxie la plus intacte, renonçant presque à un dogme de la tradition chrétienne, non pas du tout, quoi qu'il essayât de se persuader à lui-même, que ce dogme manque, dans la Bible, d'une expression suffisamment explicite, mais, en réalité, parce que sa conscience et sa raison d'honnête homme lui rendaient impossible désormais une adhésion entière.

Pascal a beau dire que nous sommes des « animaux, » de nous arroger « le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, » il faut bien que nous jugions les choses avec

(1) Lettre du 16 octobre 1848.

lès lumières qu'il nous a lui-même données. Or le dogme des peines éternelles, contraire évidemment à la bonté divine, n'est pas moins contraire à la divine justice. Car il faut que la peine ait quelque utilité ; sans quoi, elle n'est qu'une stérile vengeance. Mais où est le *fruit* de l'enfer ? L'enfer ne peut servir ni aux damnés, qui n'ont rien à espérer ; ni aux bienheureux, qui n'ont rien à craindre. Non seulement l'exemple du châtiment est sans profit pour les élus : s'ils conservent dans le ciel quelque chose d'humain, comment leur félicité angélique ne serait-elle pas troublée de la façon la plus pénible par la pensée du sort affreux de leurs frères ?

« Quelle idée se fait-on de Dieu, s'écrie Edmond de Pressensé, lorsqu'on s'imagine qu'il n'est apaisé que quand il est vengé ! *Vengé* au sens littéral ! Quoi ! il ne pardonnera que lorsque toutes les larmes et tout le sang de son ennemi auront coulé ! Pardon dérisoire, qui n'est que le talion du ciel contre la terre !... Si c'est là leur Dieu, ce n'est pas le nôtre ; un tel Dieu nous fait horreur ; nous ne lui reconnaissons pas plus la justice que la charité. C'est un Moloch, qui est d'autant plus honoré que le feu de son autel a consumé plus de créatures humaines... Non, il n'en est pas ainsi. Affligés de la terre, vous avez un Père dans les cieux (1). »

Voilà donc le dogme des peines éternelles éliminé du christianisme, pour le plus grand bien de la conscience morale, qu'il blesse cruellement, et de la religion, qu'il déshonore. Il est facile d'en faire son deuil ; mais il est permis de regretter, pour l'éloquence sacrée, l'horreur que ce mystère y versait. Le « roi des épouvantements » a disparu de la chaire. Les vains cris de détresse des désespérés de l'enfer ne feront plus trembler les pécheurs jusque dans la moelle des os : « Père Abraham, aie pitié de moi et envoie Lazare tremper dans l'eau le bout de son doigt pour rafraîchir ma langue ; car je suis atrocement torturé dans ces flammes. »

(1) *Etudes évangéliques*. — Texte cité dans le journal religieux, *la Vie nouvelle*, du 19 septembre 1896.

Il est dangereux, et pour l'éloquence et pour la foi, d'examiner philosophiquement les mystères. Fasciné par l'intérêt poignant et terrible de celui-ci, A. Monod l'a d'abord affirmé avec une véhémence excessive ; puis, il en a cherché anxieusement la justification métaphysique ; enfin, il en a *presque* douté. Heureusement ce doute, vague et faible, n'a point eu de ruineuses conséquences ni pour la foi du chrétien, ni pour l'éloquence du prédicateur, grâce à l'illusion qui lui fit croire qu'il demeurerait soumis à l'Ecriture ; mais, sans ce fondement inébranlable, cette première lézarde dans l'édifice risquait fort de s'étendre d'un dogme à un autre, d'entamer la doctrine de la substitution juridique après celle de la vengeance expiatoire, et, très rapidement, de faire tout crouler.

Car tout se tient dans l'orthodoxie. Le scepticisme religieux commence, en général, par un doute légitime sur l'espèce de mythologie qui a sa forme dans la représentation matérielle des choses d'outre-tombe : le paradis, l'enfer, les anges, les démons. Il vient un jour où ces idées trop fantastiques ne paraissent plus que des imaginations de poète. Mais telles sont les suites logiques d'un premier pas dans le chemin de l'incrédulité, que la pente nous entraîne sans arrêt et sans retour possible au fond du précipice ; dans cette descente vertigineuse, le moindre accident qui puisse arriver à la foi, quand ce n'est pas son dernier souffle de vie qu'elle laisse en route, c'est de perdre sa première figure et de se relever méconnaissable : si bien qu'un seul de ces « bons vieux dogmes, » celui de l'existence personnelle du Diable, par exemple, suivant qu'on y croit encore ou qu'on s'en est détaché, suffit à creuser un abîme entre les chrétiens de l'ancienne marque et ceux du type nouveau, entre la prédication *classique* et celle qui lui a succédé.

On emploie, pour qualifier les sermons d'aujourd'hui, un adjectif qui eût fort étonné Bossuet et Monod, et qu'ils auraient regardé l'un et l'autre comme l'éloge le moins enviable, le plus médiocre, le plus contraire au véritable esprit chrétien, j'allais dire le plus insultant, que l'on pût faire de leur prédication. On dit, des sermons à la mode, qu'ils sont « intéressants. » Etrange façon d'apprécier la parole qui, par définition, apporte aux hommes la nouvelle du salut ou de la damnation éternelle, de la vie ou de la mort ! A quelles conditions un sermon peut-il être *intéressant* ? L'intérêt, dans l'ordre des idées, vient toujours de ce qui est neuf, subtil, controversable : c'est donc par des études curieuses et par des discussions, plus convenables à une chaire de philosophie qu'à la chaire d'éternelle vérité, qu'un discours chrétien obtiendra cette qualité suspecte.

L'ancienne prédication ne s'inquiétait ni de piquer ni de satisfaire la curiosité des esprits. Elle était, par excellence, un message de Dieu. L'ambassadeur de Dieu se soucie fort peu d'être agréable aux intelligences délicates. Il n'a pas à répondre de la teneur de son message. Il lui suffit de le remplir fidèlement.

Quelle différence immense introduit dans la prédication le fait d'y annoncer, sous le couvert d'un texte de l'Ecriture, la parole et la philosophie d'un homme, d'autant plus intéressante qu'elle est plus discutable, au lieu de l'immuable et monotone vérité de Dieu ! Dans le système de l'orthodoxie, le *ministre* était irresponsable des décrets et des volontés du Très-Haut. C'est parce que les auditoires n'avaient le droit d'exiger ni aucune explication, ni aucune preuve des promesses et des menaces apportées au monde par lui de la part du Souverain, que sa parole pouvait être grave et solennelle, émouvante

et terrible. Son autorité venait surtout de ce que le Jugement dernier, avec ses suites infinies, était au moins sous-entendu dans chacun de ses discours.

En perdant le caractère de prophète, le prédicateur a perdu la hardiesse d'adresser à ses frères, même la plus légère réprimande. Avec la *terreur*, ce que la rhétorique sacrée appelait l'« objurgation » a, par une conséquence logique, disparu de la chaire chrétienne ; si bien que la flétrissure du péché lui-même commence à embarrasser le docteur en théologie, devenu plus ou moins *déterministe*, et qui se croit tenu d'être avec le pécheur, ses crimes et ses vices, dans les termes d'une philosophique réserve ! Où, en effet, puiserait-il le courage et le droit de dire seulement ceci :

« La prodigieuse facilité avec laquelle vous avalez l'iniquité comme l'eau, et la pénitence de même, me fait craindre pour vous que ce jeu et ce passage continu de la grâce au crime, du crime à la grâce, ne se termine enfin par quelque événement tragique... Il n'y a pas de bornes qui nous soient connues ; mais il y en a néanmoins, et Dieu n'a pas résolu de laisser croître vos péchés jusqu'à l'infini (1). »

Comment oserait-il, s'il n'est plus armé de la foudre, tancer sévèrement l'attitude irrévérente du public profane dans les églises :

« ... D'où leur vient cette hardiesse devant Jésus-Christ ? Est-ce qu'ils ne le connaissent pas, parce qu'il se cache ? ou, qu'ils le méprisent, parce qu'il se tait ? Vive le Seigneur tout puissant, en la présence duquel je parle ! Ce Dieu, qui se tait maintenant, ne se taira pas toujours ; ce Dieu, qui se tient maintenant caché, saura bien quelque jour paraître pour leur confusion éternelle (2). »

Il y a, dans les sermons de Bossuet et d'Adolphe Monod, de sublimes invectives contre les villes de Metz, de Paris et de Mens : sublimes, parce que c'est un prophète

(1) Bossuet, sermon *sur les rechutes*, 1660.

(2) Second panégyrique de S. François de Paule. — Voy. aussi la fin du sermon *sur la Parole de Dieu*, prêché par Bossuet aux Carmélites en 1661, 2^e dimanche, et les lignes écrites par lui, en 1665, pour la fête de la Conception.

qui tonne. Au prophète substituez un de ces dissertateurs ingénieux qui démontrent que l'enfer est un mythe, les peines éternelles une absurdité religieuse et morale, et qui accommodent l'Evangile à la raison : toute possibilité de parler un si haut langage s'effondre ; l'éloquence a perdu sa corde d'airain :

« Ville de Metz, que n'es-tu renversée ! Je désire ta grandeur et ton repos autant qu'il se peut ; et plutôt à Dieu que je visse descendre sur toi les bénédictions que je te souhaite ! Toutefois ne t'offense pas si j'ose désirer aujourd'hui que tu sois entièrement renversée. Plût à Dieu que je visse à bas et les tables de tes débauches, et les banques de tes usuriers, et les retraites honteuses de tes impudiques ! plutôt à Dieu que j'entendisse bientôt cette bienheureuse nouvelle : Toute la ville de Metz est abattue ; mais elle est heureusement abattue aux pieds des confesseurs, devant les tribunaux de la pénitence (1)... »

« Paris, ville dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui la devraient déprimer, quand te verrai-je renversée ? Quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : Le règne du péché est renversé de fond en comble ; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels et ne livrent plus en proie leur âme à leurs yeux ; cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé... Tout est renversé (2) ! »

« Et toi, église de Mens, qui es célèbre entre nos églises pour les bénédictions signalées que tu as reçues, tu ne seras pas moins célèbre un jour pour les jugements qui fondront sur toi, si tu ne réponds point à tant de grâces. Car si l'Evangile eût été publié au milieu des Cafres ou des Tartares, comme il l'a été au milieu de toi, il y a longtemps qu'il serait sorti de leur sein un grand peuple d'adorateurs de Dieu en esprit et en vérité. C'est pourquoi je vous dis qu'au jour du Jugement les Cafres et les Tartares seront traités plus supportablement que toi (3). »

Prédicateurs, non « de notre trouble, » mais de notre sécurité, passez sous silence, puisque le monde chrétien ne les redoute plus, les peines éternelles ; retranchez désormais de vos sermons devenus agréables

(1) Bossuet, sermon sur la Satisfaction. — Mission de Metz, 1658.

(2) Bossuet, sermon sur la Résurrection dernière, 1669.

(3) Monod, *La compassion de Dieu pour le chrétien inconverti* (premier sermon). — Mens, 1834.

au cœur humain, intéressants pour les esprits philosophiques et lettrés, la terreur du Jugement de Dieu, puisque vous avez cessé d'y croire : mais connaissez, tant pour l'éloquence que pour la foi, les conséquences funestes de cet amoindrissement ; et rappelez-vous l'avertissement que vous donne Bossuet, dans son sermon *sur les vaines excuses des pécheurs* : « Nous sommes responsables devant Dieu de ce que nous vous disons ; est-ce tout ? *et de ce que nous vous taisons.* »

4. — *Mystères d'amour.*

L'amour de Dieu pour les hommes et des hommes pour Dieu est une idée *purement chrétienne*. Je veux dire qu'elle est constituée tout entière par la religion du Christ, sans que ni la philosophie, ni la religion naturelle, ni même celle de Moïse et des prophètes y aient en rien contribué.

Naturellement, l'homme n'aime point Dieu ; et il n'a aucune raison pour l'aimer : car le Dieu de la nature n'aime pas l'homme. Qu'est-ce que le peu de joies dont l'existence est clairsemée, au prix des misères, des douleurs, des iniquités qui la remplissent ? L'*optimisme* serait le défi le plus outrageux au sens commun, si ce n'était pas tout simplement le comble de la légèreté du cœur et de l'esprit. La prépondérance des maux sur les biens, manifeste à tous les yeux qui voient le monde tel qu'il est, éclate surtout en ceci, que les maux sont quelque chose de positif qui se fait immédiatement sentir, tandis que les biens, santé, richesse,

jeunesse, liberté, à peine aperçus tant qu'on en jouit, très sensibles seulement à qui souffre de leur privation ou de leur perte, n'existent guère que par comparaison et ont un caractère plutôt négatif.

« Voulez-vous, en un clin-d'œil, écrit Schopenhauer, savoir si le plaisir l'emporte sur la peine, ou si seulement ils se compensent ? comparez l'impression de l'animal qui en dévore un autre, avec l'impression de celui qui est dévoré. »

Les dithyrambes que, sous ces titres : « La joie de vivre » ou « Le bonheur de vivre, » des auteurs bien portants et pleins de la reconnaissance de l'estomac ont composés à la louange du « Grand, Bon, Piteux Dieu, lequel ne créa onques le caresme, ouy bien les salades, harencs, merlues, carpes, brochets, dars, umbrines, ablettes, ripés, etc. item, les bons vins (1), » ces hommages étourdis procèdent d'un frivole égoïsme, honte du cœur comme de la raison. Il devrait suffire d'un seul de ces faits divers qui, presque journellement, nous apportent la nouvelle de quelque effroyable calamité publique ou privée, pour imposer silence à des hymnes aussi inconvenants, à cette allégresse sans pudeur de l'individu, oublié par la Divinité persécutrice au milieu de l'universelle affliction.

Ce n'est pas un révolté, c'est un chrétien, c'est Vinet, qui a dit :

« Jetez les yeux sur l'ensemble de la condition humaine ; embrassez d'un coup-d'œil toute l'histoire, toute la société, tous les siècles, toutes les destinées : la masse et l'immense variété des maux sous lesquels gémit l'humanité, est pour l'homme un problème désespérant ; et si l'on en saisissait à la fois tous les détails, et si l'on ressentait à la fois toute la pitié que toutes ces infortunes réclament, *je pense qu'on en mourrait* (2). »

(1) Lettre de Rabelais à maistre Antoine Hullet.

(2) *Nouvelles études évangéliques*, p. 52.

L'optimisme est donc la dernière des philosophies, étant la plus superficielle et la moins humaine de toutes. La petite héroïne d'un roman de M^{me} de Pressensé (1) a plus de profondeur, dans la simplicité de son langage enfantin, que tous ces satisfaits qui n'ont ni cervelle, ni entrailles, pas même des yeux pour regarder :

« Je suis triste de penser qu'il y a tant de gens qui souffrent en ce monde ! Je voudrais ne pas être si heureuse, je voudrais ne pas avoir tout ce qu'il me faut ; oui, je voudrais être pauvre et misérable, puisque d'autres le sont. »

Et George Eliot, en style plus violent :

« Un porc peut plonger son groin dans son auge et ne penser à rien de ce qui est au-delà ; mais si on a un cœur d'homme et une âme, on ne peut être satisfait de se faire un bon lit et de laisser les autres coucher sur la dure. »

Non, il n'est point aimable, « le Père des hommes, » comme l'appelaient pourtant déjà les païens, sans doute par antiphrase. Rien de moins paternel que sa toute-puissance ; rien de moins filial que les sentiments qu'elle inspirait. Ses œuvres étant redoutables et merveilleuses, il était craint d'abord et aussi admiré ; haï très souvent, mais aimé ? jamais.

Jéhovah, « saint des saints, » est infiniment plus adorable que le maître impur de l'Olympe grec. Il est le seul vrai Dieu. Mais on ne voit pas que le peuple d'élection ait eu ou dû avoir pour lui plus d'amour que les Gentils pour leurs fausses divinités. Le culte qu'on lui rend est à peu près le même. Les créatures tremblent devant lui. Les sacrifices qu'on lui offre montrent bien qu'il s'agit uniquement d'apaiser sa colère, et que

C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux (2).

(1) *Rosa*.

(2) Alfred de Vigny, *la Fille de Jephté*.

Pour aimer et pour remercier Dieu de nous avoir donné l'existence, il faudrait que l'existence fût bonne ou que nous l'eussions désirée. Mais, bien loin qu'il en soit ainsi, bien loin qu'il puisse être juste, un jour, de demander compte à l'homme de chaque heure de sa vie, c'est l'homme, au contraire, qui aurait le droit de « demander raison pour avoir été tiré du néant et jeté dans une situation si critique, si sombre, si tourmentée et si douloureuse (1). »

C'est pourquoi, s'il y a un Jugement dernier, *l'accusé* qui, en ce grand jour, devra rendre ses comptes, n'est point la créature.

« *C'est Dieu qui viendra se justifier,* » a dit un sublime blasphémateur (2), « devant toutes les âmes et tout ce qui est en vie. Il paraîtra et parlera ; il dira clairement pourquoi la création, et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence. En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Eternel, le Créateur, *sera jugé* par les générations rendues à la vie. »

En attendant, osons dire, avec la sagesse antique : « Ne pas naître est le premier des bonheurs ; mais, une fois né, le second degré du bonheur est de rentrer aussitôt dans le néant (3). »

Et toi, divine Mort où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé !
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé (4) !

Ces sombres vérités nous expliquent l'impuissance de la prédication chrétienne dans les moments d'oubli, heureusement assez rares, où elle tente de fonder sur des raisons humaines l'amour que l'homme doit à Dieu. Bossuet et Adolphe Monod ont essayé de démontrer,

(1) Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, t. III, p. 391.

(2) Alfred de Vigny, *Journal d'un poète*.

(3) Sophocle, chœur d'*Edipe à Colone*.

(4) Leconte de Lisle.

philosophiquement d'abord, que « Dieu est souverainement digne de notre amour, qu'il en est digne lui seul, que tout ce qui est aimable vient de Dieu, que tout ce qui est aimable est Dieu (1). »

Mais cette métaphysique est de glace et n'a jamais touché ni convaincu personne. Il est beaucoup plus vrai de dire (ce que les prédicateurs ont avoué aussi) que nous n'avons pour Dieu qu'une estime froide, semblable à celle que nous inspire un homme trop parfait ; ou même (ils ont eu la franchise d'aller jusque-là), qu'on redoute et qu'on *hait* le vrai Dieu :

« Parce que vous aimez le faux dieu, le dieu complaisant, qui, étant de votre création, est nécessairement de votre goût..., vous vous figurez, par la plus effroyable des confusions, que vous aimez le vrai Dieu. Il suffirait, pour détruire votre erreur, que le vrai Dieu, avec son vrai langage, sa vraie loi, son vrai tribunal, vous apparût un seul instant. En présence du Saint des Saints, sondés jusqu'au fond du cœur par son œil pénétrant et terrible, trouvés tout remplis de tout ce qui attire sa colère éternelle, vous trembleriez, vous fuiriez, vous ne trouveriez pas de refuge assez écarté, vous voudriez vous enfoncer sous terre, vous vous écrieriez : Montagnes, tombez sur nous ! collines, couvrez-nous (2) ! »

Avec autant d'éloquence et avec plus de profondeur, Vinet demande :

« Où sont-ils, ceux qui aiment Dieu ? Ne cherchons point à nous abuser : ces émotions fugitives que nous fait éprouver la pensée du Créateur ou la vue de ses œuvres merveilleuses, ces impressions superficielles, étrangères d'ailleurs à tant de cœurs, tout cela n'est point de l'amour... Répondez, ô vous qui m'écoutez, qui est-ce qui l'aime ?... Nous aimons Dieu ! ah ! ne nous hâtons pas de le dire. Quand nous aurons pour lui la dixième, la centième partie de l'affection que nous avons pour un parent, pour un ami, pour un bienfaiteur terrestre, il sera temps peut-être de dire que nous l'aimons. Jusque-là taisons-nous, et rentrons dans la poussière (3). »

(1) A. Monod, *la Misère de l'homme*. — Cf. le sermon de Bossuet sur l'Assomption de la Sainte-Vierge, 1663, premier point.

(2) A. Monod, *la Sanctification par le salut gratuit*.

(3) *Discours sur quelques sujets religieux*, p. 144.

Ce n'est point la philosophie, c'est *l'Evangile seul* qui nous enseigne qu'il faut aimer Dieu, et *l'unique raison* de cet amour, la voici : Dieu a tellement aimé le monde perdu par le péché, qu'il lui a donné son Fils et l'a livré lui-même au supplice de la croix, afin que, par la vertu expiatoire de ce sacrifice, la justice divine fût satisfaite, les crimes des enfants d'Adam pardonnés, et que l'homme pût mériter la vie éternelle en aimant le Sauveur mort pour l'amour de lui.

Voilà le pur diamant de la doctrine chrétienne ; voilà le roc de l'orthodoxie. « *Dieu a tant aimé le monde* : c'est l'abrégé de l'Evangile et de tout le mystère de Jésus-Christ, » dit Bossuet (1). Et Adolphe Monod :

« Nommez une doctrine plus universellement acceptée dans l'Eglise, sur la foi des Ecritures, que l'est la Rédemption... Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil autour de soi : la croix est partout où est Jésus-Christ... Cherchez par toute la terre la marque la plus grande que vous puissiez trouver de l'amour de Dieu pour le pécheur : vous la trouverez sur la croix de Jésus-Christ, puisque cette croix vous apprend, non seulement que Dieu pardonne au pécheur, mais qu'il est si bien résolu de lui pardonner que, plutôt que de le laisser périr, il frappe en sa place son Fils unique et bien-aimé. Mais aussi cherchez par toute la terre la marque la plus grande que vous puissiez trouver de l'horreur de Dieu pour le péché : vous la trouverez encore sur la croix de Jésus-Christ, puisque cette croix vous apprend, non seulement que Dieu punit le péché, mais qu'il est si bien résolu de le punir, que, plutôt que de le laisser impuni, il le recherche dans la personne de son Fils unique et bien-aimé. Ni la création, ni la providence, ni la terre, ni le ciel, n'ont rien de comparable à la croix de Jésus-Christ pour proclamer que Dieu est amour (2). »

Ce fond, ce tréfonds du christianisme, en est la partie la plus divine, autrement dit, la moins humaine. Rien ne scandalise davantage la raison que *la folie de la croix*. C'est pourquoi des chrétiens à moitié orthodoxes, à moitié libéraux, dans un dessein louable, mais combien dangereux ! ont eu à cœur et pris à

(1) Lettre à Madame de Lusanci, 16 octobre 1693.

(2) *Doctrine chrétienne*. — Quatrième discours.

tâche d'enlever au mystère ses aspérités les plus repoussantes : l'idée d'une expiation par l'effusion matérielle du sang, et celle de la réelle malédiction du Fils substitué au genre humain pour porter tout le poids des péchés du monde et de la colère de Dieu. Ils y sont parvenus, comme pour le dogme des peines éternelles, par la critique des textes et par de fines distinctions entre l'enseignement du Maître et celui des apôtres.

Il est très probable, en effet, que Jésus, qui ne faisait point de théologie, n'avait ni de sa mission ni de sa personne l'idée que les premiers théologiens du christianisme, S. Paul en tête, le plus grand de tous, s'en sont ensuite formée. Mais, que la doctrine de la *substitution* et celle de l'*expiation par le sang* de la croix soient dans les épîtres de Paul, cela ne paraît pas douteux ; et les audaces du choix délicat qui finit par réduire la Révélation aux récits de l'histoire évangélique, eux-mêmes minutieusement passés au crible d'un savant examen, sont pour la foi une aventure d'un incalculable péril.

Franchement, il y a une raison assez bonne pour que l'idée de la Rédemption, telle que la stricte orthodoxie la formule, soit la vérité divine : c'est que l'esprit humain ne l'eût point inventée. S'il y a une chose « que l'œil n'a pas aperçue, que l'oreille n'a pas ouïe et qui n'est jamais entrée dans le cœur ni dans l'entendement de l'homme, » c'est ce mystère des mystères.

« Comment l'esprit humain aurait-il pu s'imaginer un prodige d'amour qui le dépasse, qui le déborde de toutes parts ? Comment serait-il capable d'inventer ce qu'il n'est pas même capable de croire ? Où l'a-t-il prise, cette idée accablante d'un Fils de Dieu mis en croix pour nos péchés ? dans quelle région inconnue, dans quel repli de ses méditations, dans quelles profondeurs de ses philosophes, dans quel rêve de ses poètes (1) ? »

(1) A. Monod, *Dieu est amour*.

Loin d'adoucir le sanglant mystère, Bossuet exulte de mettre en saillie ce qu'il a de plus blessant pour la raison, comme s'il estimait qu'il vaut mieux confondre tout à fait la sagesse humaine que de chercher pour elle, dans de vains compromis, une demi-satisfaction qui la laisse à moitié mécontente. Il nous montre avec une vraie joie Jésus écrasé « sous l'effroyable pressoir de la justice divine, » « combattant à outrance contre la justice de son Père, pour nous gagner le ciel qu'elle nous ferme. »

« C'est un prodige inouï qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne et qu'un Dieu délaissant soit inexorable : c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte âme de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant, et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu pour y chercher son soutien, elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse, qu'il l'abandonne, qu'il la livre tout entière en proie aux fureurs de sa justice irritée... » — « O Jésus, que je n'oserai plus nommer innocent, puisque je vous vois chargé de plus de crimes que les plus grands malfaiteurs, *on va vous traiter selon vos mérites...* Baissez, baissez la tête : vous avez voulu être caution, vous avez pris sur vous nos iniquités ; vous en porterez tout le poids ; vous payerez tout du long la dette, sans remise, sans miséricorde... Le voilà, cet innocent, cet Agneau sans tache, devenu tout à coup le bouc d'abomination... Ça, y a-t-il encore quelque crime dont Jésus ne soit point chargé ? Qu'on l'apporte et qu'on le jette sur Jésus-Christ... *Ah ! tout y est, la charge est complète* (1). »

Adolphe Monod ne le cède ici à Bossuet ni pour la sublimité sauvage de la doctrine ni pour celle de l'éloquence, et c'est dans l'horreur sacrée du dogme le plus inaccessible à la raison que la prédication orthodoxe a deux fois atteint, en 1660 et en 1843, la cime qu'on ne peut dépasser :

« J'ai vu le Père rassemblant sur le Fils l'iniquité de nous tous, lui faisant porter nos péchés en son corps, le faisant être péché pour nous, le chargeant de nos transgressions jusqu'à surmonter sa tête et à le faire plier sous le fardeau. Je l'ai vu, pour nous racheter de la

(1) Sermons de Bossuet sur la Passion.

malédiction de la loi, le faisant malédiction pour nous, prenant plaisir à le froisser, le mettant en langueur, appesantissant sa main sur lui, le transperçant de ses flèches, et ne laissant rien d'entier dans sa chair à cause de son indignation, ni de repos dans ses os à cause du péché. Je l'ai vu trouvant désormais dans son Fils, oui, dans son Fils unique et bien-aimé, un spectacle qui repousse sa majesté sainte, s'éloignant de sa délivrance et des paroles de son rugissement, le laissant crier, la voix lassée, le gosier desséché, les yeux consumés d'attente, et le contraignant enfin à cette exclamation d'angoisse : *Eli, Eli, lamma sabachtani* ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné (1) ? »

« Si, jusqu'alors, vous aviez pu entretenir l'espoir que la loi sera fléchie, il faudrait l'abandonner en présence de la croix de Jésus-Christ, parce que nulle part Dieu n'a proclamé son dessein arrêté de ne pas fléchir sa loi aussi hautement ni aussi publiquement qu'il l'a fait sur cette croix. Et que déclare en effet le spectacle que Dieu y donne aux hommes et aux anges, si ce n'est que Dieu, placé dans cette alternative ou de fléchir sa loi ou de frapper son Fils unique et bien-aimé, frappe son Fils unique et bien-aimé ? tant il lui est impossible de porter aucune atteinte aux saintes rigueurs de sa loi ! et tant cette loi mitigée que vous avez imaginée pour vous mettre à l'abri des frayeurs du Jugement, déjà condamnée par la raison, puis repoussée par la Bible, achève d'être foudroyée par la croix de Jésus-Christ (2) ! »

Il ne faut pas venir nous dire qu'Adolphe Monod ait jamais eu honte de savourer l'âcreté matérielle du supplice de la croix et qu'il ait cherché à se faire quelque idée plus morale de ces « trésors d'exquise agonie, » puisque, jusque sur son lit de mort, il proclame la même doctrine sanglante de la Rédemption :

« Il n'y a qu'une chose au monde qui efface les péchés : ce ne sont pas nos pénitences, ce n'est pas notre repentir, ce ne sont pas nos aumônes et nos bonnes œuvres, ce ne sont pas même nos prières ; c'est *le sang* de Jésus-Christ (3). »

C'est naturellement dans les tableaux de la Passion que nos deux grands prédicateurs ont dû mettre et ont mis tout leur talent et tout leur cœur, parce que ce qu'ils entreprenaient de raconter et de peindre était, dans tout le

(1) *Dieu est amour* (Montauban, 1843).

(2) *Pouvez-vous mourir tranquille ?* (Lyon, 1829).

(3) *Les Adieux*, p. 190.

christianisme, ce qu'il y avait de plus cher à leur foi et de plus essentiel à la religion. J'ai cité plus haut (1) une page d'Adolphe Monod résumant l'histoire de Jésus-Christ en phrases brèves, précipitées, haletantes et comme coupées par une émotion qui interdisait à l'orateur les larges développements. Ces larges développements, Bossuet va nous les donner.

Dans ses quatre sermons du Vendredi-Saint, je choisis et préfère le premier, à cause de la superbe brutalité d'un style libre, jeune, ardent, franc du collier, et qui n'a pas encore fait à la timidité du goût classique la moindre concession :

« Jésus se donne aux hommes, pour qu'ils fassent de lui tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; flageller inhumainement, il tend les épaules. On l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu. Hérode et toute sa cour se moque de lui, et on le renvoie comme un fou ; il avoue tout par son silence. On l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même ; cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille. On lui arrache les cheveux et la barbe ; il ne dit mot, il ne souffle pas, c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs ; il faut lui mettre une couronne d'épines... Il la reçoit, et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton ; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou. Apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs ; mettez, voilà les épaules ; donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre. La voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné ; donne encore ta main, qu'on la cloue. Tenez, la voilà encore. Enfin, assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats ; revenez cent fois à la charge ; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez à sa misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé ; de votre fureur, comme un scélérat...

(1) Voy. p. 314.

« Etre attaché à un bois infâme, avoir les mains et les pieds percés ; ne se soutenir que sur ses blessures, et tirer ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu ; avoir tous les membres brisés et rompus par une suspension violente ; sentir cependant et sa langue et ses entrailles desséchées et par la perte du sang et par un travail incroyable d'esprit et de corps, et ne recevoir pour tout rafraîchissement qu'un breuvage de fiel et de vinaigre ; parmi ces douleurs inexplicables, voir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable ; avoir deux voleurs à ses côtés, dont l'un, furieux et désespéré, meurt en vomissant mille blasphèmes : c'est à peu près, mes frères, ce que notre faible imagination peut se représenter de plus terrible en Jésus-Christ crucifié. Ce spectacle, à la vérité, est épouvantable, cet amas de maux fait horreur ; mais ni la cruauté de ce supplice, ni tous les autres tourments dont nous avons considéré la rigueur extrême, ne sont qu'un songe et une peinture, en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre l'âme du divin Jésus sous la main de Dieu qui le frappe...

« Jugez, Messieurs, où va ce supplice : ni les hommes ni les anges ne le peuvent jamais concevoir. S. Paul nous en donne une idée terrible, lorsque, considérant d'un côté toutes ces étranges malédictions que la loi de Dieu attache justement aux pécheurs, et regardant d'autre part des yeux de la foi Jésus-Christ tenant leur place en la croix, Jésus-Christ *devenu péché pour nous*, comme il parle, il ne craint point de nous dire que *Jésus-Christ a été fait pour nous malédiction* (le grec porte *exécration*), et cela de la part de Dieu ; car il est écrit dans la loi, et c'est Dieu même qui l'a prononcé : Maudit de Dieu est celui qui est pendu sur le bois. »

Nous sommes au centre. Ce mystère central du christianisme est, en même temps, le plus dur à la raison ; de sorte que celui qui le reçoit possède l'essentiel et peut sans peine accepter le reste.

« La croix de Jésus-Christ comprend tout, » dit Bossuet. « O quel secret ! ô quelle profondeur ! ô quel abîme ! » — « Toute la science du chrétien est renfermée dans la croix... C'est là que Jésus-Christ, étendant les bras, nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des conseils de Dieu, toute l'économie du salut des hommes (1). »

Et Monod : « La croix du Sauveur explique tous les mystères, dans ce sens qu'il ne peut y en avoir de plus mystérieux qu'elle (2). »

(1) Lettre au maréchal de Bellefonds, 22 septembre 1674. — Quatrième sermon sur la Passion, 1666.

(2) Lettre à M. Babut, 29 juillet 1848.

Comme dans la haine et la colère, Bossuet passionne Dieu dans l'amour.

« Dieu avait montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de sa création... Mais cet amour ne va pas encore jusqu'à l'extrême tendresse que la Rédemption nous a fait paraître. Ce second amour du Père éternel, par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire; c'est un amour qui a du transport. Dieu a *tant aimé* le monde! Voyez l'excès, voyez le transport. » — « Ne demandez pas de raison d'une chose qui n'en peut avoir : l'amour de Dieu s'irriterait si l'on cherchait autre part qu'en son propre fonds des raisons de son ouvrage; et même, je le puis dire, il est bien aise, Messieurs, qu'on n'y voie aucune raison, afin que rien n'y paraisse que ses saints et divins excès (1). »

Un des rares exordes proprement dits qu'on rencontre dans la prédication d'Adolphe Monod, est celui du sermon composé sur ce verset de la première épître de S. Jean : « Dieu est amour. » Il faut le citer, parce qu'il est célèbre (ce qui ne veut pas dire connu), parce que la citation arrive à sa place, parce qu'enfin il est beau et ingénieux; mais on trouvera peut-être qu'il l'est presque trop :

« Dans une petite ville d'Italie que le volcan du mont Vésuve ensevelit, il y a dix-huit cents années, sous un fleuve de lave, on trouve d'anciens manuscrits brûlés qui ressemblent plus à des charbons éteints qu'à des livres, et qu'on déploie par d'ingénieux procédés, péniblement, lentement, ligne après ligne, mot après mot. Supposons qu'un de ces rouleaux d'Herculanum renfermât un exemplaire de notre épître, et le seul qu'il y en eût au monde. Parvenu au quatrième chapitre et au huitième verset, on vient de déchiffrer ces deux mots : « Dieu est, » et l'on ignore encore celui qui doit suivre. Quelle attente! Ce que les philosophes ont tant et si vainement cherché, ce que les plus sages d'entre eux ont enfin renoncé à découvrir, une définition de Dieu, la voici donc et la voici de Dieu lui-même. Dieu est... Que va-t-on nous dire, et quel est-il ?

« Quel est-il, ce Dieu caché, « qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir, que nous cherchons comme en tâtonnant, bien qu'il ne soit pas loin de chacun de nous, » et qui

(1) Sermons pour la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, 1656; pour la fête de l'Annonciation, 1662.

nous contraint de nous écrier comme Job : « Oh ! si je savais comment le trouver ! Voilà, si je vais en avant, il n'y est pas, et si je vais en arrière, je ne l'y apercevrai point ; il se fait entendre à gauche, et je ne puis le saisir ; il se cache à droite, et je ne l'y vois point ? » Quel est-il, ce Dieu puissant, dont une parole a créé tout ce qui est et dont une autre parole peut l'anéantir, « en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, » qui nous tient chaque moment sous sa main, et qui peut faire ce qu'il lui plaît de notre existence, de notre situation, de notre séjour, de notre société, de notre corps, de notre esprit lui-même ? Quel est-il enfin, ce Dieu saint, « dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, » que notre conscience nous convainc d'avoir offensé et dont la nature nous révèle vaguement la colère, sans que ni conscience ni nature nous fasse pressentir s'il y a pardon auprès de lui ; ce juste juge entre les mains duquel nous allons tomber au sortir d'ici, peut-être demain, peut-être aujourd'hui, ignorants de la sentence éternelle qu'il nous réserve, et sachant seulement que nous avons mérité qu'elle nous soit contraire ? Quel est-il ? Notre repos, notre salut, notre éternité, tout est là ; et je crois voir toutes les créatures de Dieu se pencher sur le saint livre, dans l'attente silencieuse et solennelle de ce qu'il va révéler au monde sur la question des questions.

« Voici le mot fatal qui se découvre : *amour*. « Dieu est amour. » Que pouvait souhaiter de meilleur, que pouvait concevoir de comparable l'imagination la plus confiante et la plus hardie ? Ce Dieu caché, ce Dieu puissant, ce Dieu saint, il est amour. Que nous faut-il de plus ? Dieu nous aime ; que dis-je ? il nous aime ! tout en Dieu est amour. L'amour est le fond même de Dieu ; qui dit Dieu dit amour. « Dieu est amour ! » Oh ! réponse qui passe toutes nos espérances ! Oh ! révélation bienheureuse qui met fin à toutes nos anxiétés ! Oh ! gage assuré de notre félicité présente, future, éternelle ! »

L'amour des hommes pour le Dieu qui « est amour, » non plus une estime froide pour ses perfections, non plus l'admiration raisonnée de l'intelligence pour ses œuvres merveilleuses, mais l'ardeur, les transports d'une piété reconnaissante, attendrie, passionnée, brisant la pierre des cœurs : voilà la seule façon possible de répondre à l'amour infini de Dieu pour les hommes.

« Chrétiens, avez-vous bien considéré cette peinture épouvantable ? Cet amas terrible de maux inouis suffit-il pas pour vous émouvoir ? Quoi ! je vois encore vos yeux secs ? quoi ! je n'entends point encore de sanglots (1) ? »

(1) Bossuet, premier sermon sur la Passion.

« Ceci encore vous laisse-t-il l'œil sec, le cœur froid ? Qu'on me donne donc un autre auditoire ! Donnez-moi donc pour auditeurs des Groënlandais, des païens, des juifs, qui entendent parler pour la première fois des merveilles d'un tel amour, et je vous les montrerai émus, pénétrés de componction et s'écriant : « Que faut-il que nous fassions pour être sauvés ? » Que dis-je ! Donnez-moi le sol de la terre, donnez-moi les rochers, donnez-moi le voile du temple, donnez-moi le soleil pour auditeurs, et je vous montrerai cette terre tremblant, ces rochers se fendant, ce voile se déchirant, ce soleil se voilant le visage, et l'univers, témoin de leur deuil et de votre indifférence, se demandant si ce n'est pas pour eux que le Fils de Dieu est mort plutôt que pour vous ! Dites-le nous, Groënlandais, païens, juifs ; dites-le nous, terre, rochers, voile du temple, soleil : le Dieu qui a envoyé son Fils en propitiation pour nos péchés, ce Dieu, quel est-il s'il n'est pas amour (1) ? »

Il y eut, à la mort de Jésus-Christ, un deuil et un bouleversement de la nature. Mais Bossuet et Adolphe Monod sont d'accord pour penser que le miracle spirituel est ici beaucoup plus important que tous les miracles matériels ; ils seraient assez enclins, l'un et l'autre, à considérer la nature entière comme une vaste parabole, dont les leçons sont surtout morales et doivent parler d'abord au cœur et à la foi du chrétien :

« Vous dirai-je ici, chrétiens, à la gloire de la croix de Jésus-Christ, que ce mort que vous y voyez attaché remue le ciel et les éléments, qu'il renverse tout l'ordre du monde, qu'il obscurcit le soleil et la lune, et, si j'ose parler de la sorte, qu'il fait appréhender à toute la nature le désordre et la confusion du premier chaos ? Certes, je vous entretiendrais volontiers de tant d'étranges événements, n'était que je me suis proposé de vous dire de plus grandes choses. La croix a dompté les démons ; la croix a abattu l'orgueil et l'arrogance des hommes ; la croix a renversé leur fausse sagesse et a triomphé de leurs cœurs. J'estime plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire que d'avoir troublé l'ordre de l'univers (2). »

Adolphe Monod, dans une page où je ne puis m'empêcher de trouver de l'exagération et de la rhétorique, a développé cette idée, que les désordres les plus épou-

(1) A. Monod, *Dieu est amour*.

(2) Bossuet, sermon sur la vertu de la croix de Jésus-Christ, 1653.

vantables de la nature « ne méritent pas d'être nommés auprès de ceux que produit le péché de l'homme (1). » J'aime mieux la péroration de son sermon sur *la Création*, transposition poétique et charmante des phénomènes naturels, de l'ordre de la nature dans celui de la grâce :

« Chrétiens, puisque c'est en vue de Jésus-Christ que Dieu a créé le monde, regardons-le aussi avec des yeux fixés sur Jésus-Christ. Ne le contemplons ni en amateurs ingrats qui n'y cherchent que le plaisir de leurs yeux, ni en déistes froids qui n'y découvrent que des preuves convaincantes de l'existence et des perfections du Créateur ; contemplons-le en chrétiens qui demandent à tout l'univers leur Sauveur. Que la douce clarté des cieux, que le soleil se levant sur l'horizon, que le firmament parsemé d'étoiles, que le saule planté près des eaux courantes, que la feuille sèche qui tombe, que la campagne blanche pour la moisson, que le vendangeur foulant au pressoir, que l'oiseau se dérobant à la main de l'oiseleur, que la brebis muette devant celui qui la tond, que l'agneau conduit à la boucherie, que tout enfin nous remette devant les yeux notre Seigneur, et nous rappelle que le Dieu qui nous a fait naître est aussi le Dieu qui nous a sauvés. Ayons seulement des yeux chrétiens, et tout nous parlera de Christ. Ainsi nous ferons, dans le sens le plus élevé, l'expérience de cette belle maxime de *l'Imitation* : « Toutes les créatures vous apprendraient à bien vivre, si vous aviez le cœur droit ; ce serait un livre où vous ne trouveriez que de saintes leçons. »

« O Eternel, tu m'as réjoui par tes œuvres ; je me réjouirai des œuvres de tes mains. O Eternel ! que tes œuvres sont magnifiques ! Tes pensées sont merveilleusement profondes ! »

« La nature entière, » redisait-il en mourant, « la nature physique et la nature morale, semble n'avoir été faite et n'a été faite en réalité que pour nous peindre sous de vives et touchantes images les grâces que Dieu nous a faites en Jésus-Christ. »

Il avait fortement établi, dans *Lucile*, cette belle doctrine idéaliste, et il en avait même tiré une ingénieuse théorie du miracle :

« C'est une grande erreur de penser que le monde physique soit la plus glorieuse des œuvres de Dieu. La plus glorieuse de ses œuvres,

(1) Sermons de Lyon, p. 353.

c'est le monde des esprits, le monde moral... La plus haute gloire du monde physique, c'est qu'il figure et représente aux yeux les phénomènes du monde moral, dont il est comme un type et un reflet... Ainsi, un arbre qui croît et qui pousse des feuilles et des fruits est l'emblème d'un esprit qui, grandissant dans la vérité de Dieu, se développe et se répand en lumière et en œuvres de charité. Sous ce point de vue, comparaison peut bien être parfois raison, malgré le proverbe ; car c'est la même main qui a fait les deux mondes, et on y reconnaît le même dessein. Dès lors, il peut entrer dans le plan de Dieu de sacrifier quelque chose de l'ordre naturel pour sauver l'ordre spirituel ou pour le rétablir. Tel est l'objet du miracle. »

Les leçons morales que la prédication chrétienne tire de la croix de Jésus-Christ, se ramènent à un petit nombre de chefs principaux ; matière éloquente entre toutes, qui doit sa singulière vertu à la sublimité unique du mystère.

Leçon d'humilité, d'abord. C'est celle où Bossuet a insisté le plus. « Notre orgueil aveugle nous érige en de petits dieux. Eh bien, ô superbe, ô petit dieu ! voici ce grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre : un homme se fait dieu par orgueil ; un Dieu se fait homme par humilité (1). » Les sermons *sur l'Honneur du monde et sur l'Honneur* ont pour thème la confusion de toutes nos vanités par l'abaissement volontaire du Fils de Dieu : « Cette grande et superbe idole (l'honneur du monde)..., je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur. »

Leçon de pardon et d'oubli des injures. Car « nulle injure ne nous peut mettre si bas devant les hommes, que nous ne soyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés (2). »

« Nous exagérons sans mesure les fautes qu'on fait contre nous. L'homme, ver de terre, croit que le presser tant soit peu du pied c'est un attentat énorme, pendant qu'il compte pour rien ce qu'il

(1) Sermon pour la fête de l'Annonciation, 1661.

(2) *Discours sur l'Histoire universelle*.

entreprend hautement contre la souveraine majesté de Dieu et contre les droits de son empire (1). »

Leçon de l'utilité du sacrifice. La défaite la plus écrasante en apparence que l'histoire du monde ait enregistrée, le Messie mourant sur la croix, lui qu'on espérait pour fonder le royaume terrestre d'Israël, fut en réalité la victoire des victoires, le triomphe du christianisme, le salut de l'humanité et l'établissement du règne de Dieu. J'ai suffisamment cité les textes où Bossuet et Monod ont fait de cette merveille ineffable, inouïe, la plus belle application morale.

Leçon de l'imitation du sacrifice. Tout disciple du Maître crucifié doit avoir sa propre croix, qu'il accepte et qu'il aime. Écoutons Bossuet, d'abord :

« Que nous sacrifions volontiers à Dieu des plaisirs médiocres ! que nous mettons volontiers au pied de la croix des contradictions légères et des injures de néant ! que nous sommes patients et humbles, lorsqu'il ne faut que donner à Dieu des choses qui ne coûtent rien à la nature ! Choisissez-moi toute autre croix : je veux bien souffrir ; mais non pas cela. Toujours celle qui arrive, c'est celle que nous refusons. Nous voulons bien des croix, pourvu qu'elles ne soient pas croix (2). »

« Mais quel sang lui donnerons-nous ? Irons-nous chercher bien loin des persécuteurs qui répandent notre sang pour l'amour de lui ? non, fidèles, ce n'est pas là ma pensée. Il n'est pas nécessaire de passer les mers, ni de visiter les peuples barbares. Si nous aimons assez Jésus-Christ, la foi inventive et industrieuse nous fera trouver un martyr au milieu de la paix du christianisme. Quand il nous exerce par les souffrances, si nous l'endurons chrétiennement, notre patience tient lieu de martyr. S'il met la main dans notre sang et dans nos familles, en nous ôtant des parents et des proches que nous chérissions, et que, bien loin de murmurer de ses ordres, nous sachions lui en rendre grâces, c'est notre sang que nous lui donnons. Si nous lui offrons avec patience un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement, c'est notre sang que nous lui donnons. Et puisque nous voyons, dans les saintes Lettres, que l'amour que nous avons des biens corruptibles est appelé tant de

(1) Sermon sur la Charité fraternelle, 1666.

(2) Aux Carmélites de la rue du Bouloi. Esquisse. 30 décembre, 1663.

fois la chair et le sang ; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, de sorte que l'âme se sent comme déchirée par la violence qu'elle souffre, c'est du sang que nous donnons au Sauveur (1). »

Dans son cinquième et dernier discours sur S. Paul, Adolphe Monod soutient âprement cette idée, d'une austérité presque monastique, qu'on est ennemi de la croix quand on se refuse à une existence « crucifiée, » et qu'il y a beaucoup de chrétiens de nom, très orthodoxes, pleins de zèle pour la propagation de l'Évangile, membres actifs, utiles et influents des plus charitables sociétés religieuses, prédicateurs même prêchant la croix avec une ardente éloquence, qui sont réellement ennemis de la croix du Sauveur, parce qu'ils n'ont pas voulu *crucifier leur vie*.

Leçon enfin de charité et d'amour. C'est, par excellence, celle qui se dégage de la croix. L'idée de la fraternité de tous les hommes achève, comme son complément nécessaire, celle de la paternité de Dieu : mais Dieu, nous l'avons vu, n'apparaît vraiment au monde comme Père du genre humain que dans le mystère d'amour accompli sur la croix. « Le véritable amour du prochain, nous a dit Bossuet, a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu (2). » Et Monod : « Il n'y a de cœur vraiment bon que celui qui aime Dieu ; or *on ne l'aime que lorsqu'on a cru en Jésus-Christ* (3). »

J'avoue bien volontiers qu'il n'est pas nécessaire de rattacher à un fondement mystique nos devoirs de charité envers les pauvres. Pour l'honneur de la nature humaine, il existe, en dehors du christianisme, et des âmes charitables et des arguments très persuasifs de charité. Ce thème est si humain qu'il n'a aucun besoin

(1) Sermon pour la fête de la Circoncision, 1656.

(2) Sermon sur la Charité fraternelle.

(3) La Peccadille d'Adam et les vertus des Pharisiens.

d'emprunter au mystère ses développements. Quel plaisir ce doit être pour le prédicateur, même rationaliste, mais qui a un cœur d'homme, de mettre en poussière les honteuses objections que l'avarice et l'égoïsme osent élever contre le plus naturel de tous nos devoirs !

Un tel a plus de moyens que moi : que ne donne-t-il davantage, lui qui est riche ? Je suis tout prêt à proportionner ma cotisation à la sienne. — Cette œuvre est bonne peut-être ; mais j'en sais d'autres qui sont plus utiles : je réserverai donc mon argent pour ce qui est vraiment nécessaire. — Ceux pour qui vous me demandez sont bien loin : n'y a-t-il pas, autour de nous, des misères plus pressantes à soulager ? — Non, cher Monsieur, je ne vous donnerai rien, à mon vif regret, parce que la caisse des collectes n'est pas administrée avec une sage économie, et que dans votre entreprise il y a, je suis fâché de vous le dire, un peu trop de gaspillage.

Si parfois j'ai souhaité d'être prédicateur, ce serait surtout pour avoir la joie de confondre des sophismes aussi hypocrites. Quel délice de contraindre tous ces ergoteurs à confesser qu'ils mentent ! Vous n'êtes que des avares, sous le masque de la charité, quand vous réduisez votre don autant que vous pouvez honnêtement vous le permettre ; quand vous y montrez moins le généreux désir de répandre que celui de retenir ; quand vous donnez enfin de telle sorte que, loin de pouvoir être en exemple, vous vous contentez de donner aussi peu que d'autres qui ne donnent pas assez !

« Donnez-vous plus, donnez-vous autant à la charité qu'au superflu, et pourriez-vous nourrir le luxe de vos ameublements et celui de votre table avec les sacrifices que vous présentez à l'Eternel ?... Telle femme recherchée dans le monde trouvera à peine cinq ou dix francs pour l'avancement du règne de Dieu, tandis qu'elle en trouvera cinq cents ou mille à jeter en quelques heures dans une soirée de plaisir...

Oh ! mes amis, souffrez la liberté de mon langage... Je parle de choses que chacun sait, que chacun voit, et si je me tais, les pierres crieront (1). »

Rien de plus vrai, au pied de la lettre, que ce que nous dit Massillon dans son sermon *sur le Petit nombre des Elus* : « Tandis que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au-delà des besoins et des bienséances de votre état est un *vol que vous faites aux pauvres*. »

« Vraiment, s'écrie Saurin, nous avons honte qu'il faille prêcher, crier, exhorter : pourquoi ? Est-ce pour vous porter à sacrifier vos fortunes, à renoncer à la vie, à être *anathème pour vos frères* ? Est-ce pour vous exhorter à quelque acte héroïque d'amour ? Non ; il faut exhorter, il faut crier, il faut prêcher, pour obtenir de vous un peu de pain, quelques haillons, quelque petite portion de ces biens que vous donnez si libéralement au monde. Quels chrétiens êtes-vous donc, bon Dieu (2) ! »

Entre tous les faux prétextes dont se couvre une sordide avarice, je ne connais pas de mensonge ni plus clair, ni plus lâche, ni qu'un souffle de la vérité fasse évanouir plus piteusement, que celui-ci : Je réserve pour une destination meilleure l'argent que vous me demandez pour une œuvre dont je ne conteste pas l'utilité, mais qui peut être employé plus utilement encore. — L'expérience prouve surabondamment que celui qui donne est le seul qui continuera de donner toujours, et que celui qui refuse continuera de refuser. Pour ce qui est du gaspillage, qu'on a le front de reprocher à certaines grandes entreprises, l'objection sera valable le jour où elle sera faite par des personnes qui, dans l'administration de leur propre fortune, ne dépenseront rien de trop.

Il y a donc, Dieu merci, dans l'ordre simplement humain, des raisons suffisantes pour établir les devoirs

(1) A. Monod, *l'Ami de l'argent*.

(2) Sermon sur *l'Aumône*.

de la charité. Mais cela n'empêche pas que la prédication chrétienne ne trouve, dans le plus profond de tous les mystères, des arguments d'une valeur spéciale et d'une autorité transcendante.

Bossuet les a présentées, avec la supériorité habituelle de son éloquence, partout où il parle de la charité et notamment dans son admirable sermon *sur l'Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise*. Mais le sermon sur *l'Ami de l'argent* est-il moins beau ? et Adolphe Monod est-il moins éloquent que Bossuet, lorsqu'à son tour il développe, en ces termes, les raisons chrétiennes de la charité envers nos frères :

« Que serait-ce, ô mon Dieu ! si l'on faisait ce que devraient faire les disciples d'un Maître crucifié ? si l'on s'imposait de vrais sacrifices, si l'on prenait sur ses aises, sur ses goûts, sur son bien-être, sur ce qu'on appelle son nécessaire et où se trouve encore tant de superflu ? Que serait-ce, si l'on entraînait dans l'esprit de cette belle parole de David : *Non, je n'offrirai pas à l'Eternel des sacrifices qui ne me coûtent rien ?*... Voyez Jésus-Christ, de riche qu'il était, et de quelle richesse ! se faire pauvre pour vous, et de quelle pauvreté ! Voyez-le, vivant sur la terre, lui votre Seigneur et votre Dieu, comme vous n'y voudriez pas vivre vous-mêmes, nourri par la charité, n'ayant ni un didrachme à payer pour le péage, ni un lieu où reposer sa tête. Voyez-le, vendu pour ce misérable argent que vous préférez à tout, livré aux mains des méchants, condamné comme un criminel, insulté, couronné d'épines, crucifié entre deux malfaiteurs, pour qui ? pour vous, oui, pour vous, qui avez aimé les trente pièces de Judas plus que le sang de votre Sauveur ! »

V

DE QUELQUES IDÉES PLUS SPÉCIALES

S'il y a dans cet ouvrage une idée centrale qui en fasse l'unité, c'est qu'aucune différence profonde, aucune distance énorme, ni pour le fond des doctrines, ni pour la nature de l'éloquence, ne creuse d'abîme entre le plus grand de nos prédicateurs catholiques et l'orateur puissant auquel j'ai tenté de rendre dans notre littérature la place qui lui est due, comme au premier des prédicateurs protestants français. Sans doute les sermons de Bossuet doivent offrir, ils offrent plusieurs choses qu'Adolphe Monod n'eût point dites, et inversement. Mais, au moment de dresser la liste complète de ces idées spéciales, comme c'était d'abord mon dessein de le faire, j'hésite à entreprendre un travail dont j'aperçois aussi peu l'intérêt que l'utilité.

On sait assez que la foi catholique ajoute au fonds commun des croyances chrétiennes un certain nombre d'articles, que la foi protestante rejette parce qu'elle n'en trouve nulle trace dans l'Écriture. Ce qui est digne ici de l'attention d'un esprit philosophique, ce n'est point le contenu de ces articles ; ce n'est pas non plus la réfutation que le protestantisme en a faite par des arguments tirés du silence des textes sacrés : c'est la différence de méthode qui est au cœur des deux conceptions religieuses. Cette différence est la seule chose vraiment

importante, et rien n'est plus juste que de réduire à ce point unique, la soumission du catholique à l'Eglise, la soumission du protestant à la Bible, toute l'opposition de l'une et de l'autre orthodoxie.

Très peu sensible à l'objection scripturaire, le catholicisme fait, au contraire, consister sa force dans l'idée d'une Révélation toujours active, qui ne s'est pas brusquement arrêtée et close un certain jour, comme figée dans des Ecritures, mais qui continue sans interruption à parler et à vivre par des organes d'institution céleste animés de l'Esprit d'en haut. Que l'Eglise développe, accroisse, atténue et modifie ce que la Bible enseigne, il n'y a dans cette prétention rien de téméraire, si l'Eglise a été régulièrement investie de l'autorité des apôtres ; et, tant qu'elle s'accommode avec prudence aux besoins et aux progrès de l'humanité, tant qu'elle reste d'accord avec elle-même pour fixer la vérité qu'il faut croire, on ne peut qu'admirer la beauté, la grandeur et la vertu plastique de cette institution divine et humaine.

Il est bien singulier, quand on y songe, il est contraire à toute analogie et à toute vraisemblance, que la Révélation soit conçue comme hermétiquement enfermée dans une lettre écrite, commençant au premier verset de la Genèse, s'arrêtant net au dernier de l'Apocalypse ; en sorte qu'aucune erreur humaine ne se trouve dans les livres des écrivains sacrés, aucune vérité divine dans les autres, et qu'un code rédigé une fois pour toutes suffise indéfiniment à l'homme, dont l'esprit change, dont la raison progresse, dont la science augmente, dont la conscience s'épure et s'affine !

L'autorité unique et souveraine que le protestantisme orthodoxe attribue à la Bible, devait naturellement commencer par grandir soudain, d'autant plus que celle du

prêtre devenait plus nulle. Il y eut d'abord, dans l'idée que les Réformés conçurent de la Révélation écrite, une profondeur de respect si haute qu'elle n'était pas exempte d'une certaine superstition, très sensible encore dans le culte qu'Adolphe Monod vouait au saint livre. Mais au premier enthousiasme succéda la critique et son œuvre terrible, que le protestantisme devait susciter plus tôt et développer bien plus rapidement que le catholicisme, parce que la critique est une puissance laïque et individuelle qui se moque fort de la protection exercée pour le maintien de la foi par un pouvoir vivant dont elle nie les titres. Où sa liberté pouvait-elle avoir plus beau jeu que dans l'enceinte d'une histoire ancienne qui est finie, de langues mortes qu'elle dissèque à son aise, d'une antique littérature, étrangère à nos mœurs, à nos sentiments, à nos idées, que sépare de nous la double distance de l'espace et des siècles ?

Par une exception très remarquable dans le catholicisme, Bossuet adorait l'Écriture sainte avec une piété égale à celle du plus fervent protestant, et qu'on peut trouver supérieure à sa dévotion même pour l'Eglise. Cela tient à deux causes : d'une part, à l'idée qu'il se faisait de l'immutabilité absolue de la vérité, que l'Eglise conservait, à ses yeux, comme un dépôt sacré, bien plus qu'elle ne la développait comme une matière perfectible ; d'autre part, à la profondeur même de sa foi religieuse et à son ardent espoir de rallier les hérétiques, en faisant ressortir le plus possible l'identité des deux communions chrétiennes et s'effacer leurs différences.

Aussi, quelle instruction le lecteur sérieux, que je souhaite à mon ouvrage, trouverait-il dans tel ou tel passage spécialement catholique que je pourrais extraire, par exemple, des sermons de Bossuet sur le culte de la Vierge, en comparaison de tant d'autres où nous avons

vu ce grand chrétien exposer les sentiments et les doctrines du christianisme le plus pur, j'entends le plus conforme à l'austérité de la morale et de la foi protestante ? Les idées inspirées par le seul catholicisme ne sont certes pas ce qu'il y a de meilleur dans la prédication de Bossuet. Le long sermon *sur l'Unité de l'Eglise*, si admiré, surtout de ceux qui ne l'ont pas lu, est, à ne point mentir, quelque peu assommant dans sa massive beauté. Avec la téméraire curiosité propre à l'imagination des jeunes prêtres, le prédicateur catholique, à ses débuts, s'est lancé dans de bien étranges aventures, en insistant plus que de raison sur le mystère de la maternité virginale ; ses premiers sermons sur ce sujet scabreux, malgré quelques passages d'une charmante naïveté, en ont trop d'autres d'une subtilité gauche et pénible (1).

Une idée plus intéressante et plus belle, bien qu'elle soit particulière aussi au catholicisme, est celle que Bossuet, après avoir établi avec une force vraiment protestante la grande doctrine chrétienne de la justification par la foi, développe dans la page suivante de son *Exposition de la doctrine catholique* :

« Quand l'Eglise impose aux pécheurs des œuvres pénibles et laborieuses, et qu'ils les subissent avec humilité, cela s'appelle *satisfaction* ; et lorsque, ayant égard ou à la ferveur des pénitents ou à d'autres bonnes œuvres qu'elle leur prescrit, elle relâche quelque chose de la peine qui leur est due, cela s'appelle *indulgence*... Telle est la sainte et innocente doctrine de l'Eglise catholique, dont on a voulu lui faire un si grand crime. Si, après cette explication, Messieurs de la religion prétendue réformée nous objectent que nous faisons tort à la satisfaction de Jésus-Christ, il faudra qu'ils aient oublié que nous leur avons dit que le Sauveur a payé le prix entier de notre rachat ; que rien ne manque à ce prix, puisqu'il est infini, et que

(1) Voy. le sermon de Metz, 1653, pour la fête de la Purification de la Ste-Vierge (premier point), le sermon pour la fête du Rosaire (collège de Navarre, 1651), le Panégyrique de S. Joseph, 1656, et même encore, en 1663, les choquantes analyses du Deuxième sermon pour la fête de l'Assomption de la Ste-Vierge.

ces réserves de peines, dont nous avons parlé, ne proviennent d'aucun défaut de ce paiement, mais d'un certain ordre qu'il a établi pour nous retenir par de justes appréhensions et par une discipline salutaire... Dieu a tellement agréable la charité fraternelle et la communion de ses saints, que souvent même il reçoit les satisfactions que nous lui offrons les uns pour les autres... Certes, ceux qui ont lu et qui ont considéré que Dieu même inspire à ses serviteurs le désir de s'affliger dans le jeûne, dans le sac et dans la cendre, non seulement pour leurs péchés, mais pour les péchés de tout le peuple, ne s'étonneront pas si nous disons que, touché du plaisir qu'il a de gratifier ses amis, il accepte miséricordieusement l'humble sacrifice de leurs mortifications volontaires, en diminution des châtiments qu'il préparait à son peuple : ce qui montre que, satisfait par les uns, il veut bien s'adoucir envers les autres, honorant par ce moyen son fils Jésus-Christ dans la communion de ses membres et dans la sainte société de son corps mystique. »

La profonde répugnance qu'un sentiment grave de la responsabilité personnelle inspire au protestantisme pour cette doctrine, ne doit pas nous empêcher de reconnaître ce qu'elle a de généreux en soi et d'utile au point de vue social. Le catholicisme développe un esprit de solidarité, moins *moral* peut-être (si la morale exclut l'idée d'une vertu extérieure faisant à l'homme du bien sans lui et malgré lui), mais plus *religieux*, au sens vrai du mot, que l'individualisme protestant. L'institution des monastères et la vie ascétique, choses égoïstes en apparence et qui ne semblent avoir pour elles que la poétique beauté de l'inutile, trouvent leur justification sociale et humaine dans le service rendu à autrui d'être saint pour ceux qui sont pécheurs, de sacrifier à Dieu, en expiation des vices et des crimes du monde, l'infatigable oraison d'un cœur que la charité consume, les tourments volontaires, les privations et les souffrances d'un corps exténué.

Mais ni cette doctrine, ni aucune autre qui soit exclusivement propre au catholicisme, n'occupe dans la prédication de Bossuet une place considérable. Ce qui la caractérise, au contraire, c'est une largeur, une pureté

chrétiennes où, l'Évangile seul s'épanchant, les distinctions ultérieures sont à peine discernables encore dans la simplicité de cette foi de source.

Dans le mystère de la Croix, le grand orateur catholique chérit d'abord, objectivement, l'œuvre *universelle* du salut des hommes :

« Dans l'amour de Jésus on conçoit un amour infini pour toutes les âmes, et on ne veut penser à la sienne que par l'amour sans bornes que l'on désire d'avoir pour toutes en général et pour chacune en particulier. O Jésus ! par la soif ardente que vous avez eue sur la croix, donnez-moi d'avoir soif de toutes les âmes, et de n'estimer la mienne que par la sainte obligation qui m'est imposée de n'en négliger aucune (1). »

Mais ce que la Rédemption a d'*individuel* fait aussi battre son cœur de la même reconnaissance qui donne à la piété d'un Pascal des accents si personnels et si lyriques :

« Jésus-Christ attaché à un bois infâme, levant à Dieu ses mains innocentes... nous a vu chacun en particulier. En ce jour, je vous ai vu, dit-il, et je vous ai appelé par votre nom (2). »

J'aurais vraiment trop mal rendu le caractère de l'homme et celui de sa prédication, s'il me restait quelque chose d'essentiel à dire ou à citer, après tant de témoignages que j'ai produits du mépris de Bossuet pour les pratiques vaines et de l'unique importance qu'il attachait à la conversion du cœur ! Mais ici les preuves abondent à tel point que, lorsqu'on a transcrit tous les textes, il en reste encore :

« Il est vrai, les eaux de la pénitence sont toujours ouvertes pour laver nos fautes : bonté de mon Dieu, est-il possible ! Vous ne le savez que trop ; c'est ce qui nourrit votre impénitence... Je ne puis souffrir un pécheur que la pénitence n'inquiète pas... Si je voyais son cœur ébranlé jusqu'aux fondements, je croirais que ces habitudes cor-

(1) Lettre à une demoiselle de Metz, 1662.

(2) Quatrième sermon sur la Passion, 1666.

rompues en seraient peut-être déracinées par ce bienheureux renversement. » — « Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'arracher de vive force à soi-même... Le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace, et vous avez sujet de craindre que vous ne périssez malheureusement dans votre fausse contrition et votre pénitence impénitente (1). »

Si quelque homme d'esprit, critiquant mon ouvrage, s'amuse à dire : On y prouve que Bossuet était protestant et Adolphe Monod catholique, il donnerait simplement la forme plaisante du paradoxe à l'expression de cette vérité, que, dans les régions supérieures de la foi, s'effacent les barrières qui séparent les deux grandes communions de l'Eglise chrétienne.

Adolphe Monod n'était pas catholique ; mais il avait du catholicisme certaines tendances, et d'abord le besoin d'une discipline, d'une règle, d'une autorité ecclésiastique, que n'éprouva jamais le pur protestant, auquel suffit le principe de l'affranchissement spirituel des individus. Il avouait que, « pour se tirer des difficultés protestantes, » on serait tenté d'accepter le catholicisme, système « fort commode et tranquillisant, » du moins « tant qu'on en reste à une vue générale (2). » Melancthon et Jurieu pensaient comme lui sur ce point.

Ce serait avoir une médiocre idée de la largeur d'esprit ordinaire à la prédication protestante que de faire un mérite à Monod d'avoir cité quelquefois les Pères de l'Eglise. Il est un peu plus digne de remarque, que la confession catholique lui ait paru offrir certains avantages dont il regrettait vaguement la privation. Ce regret n'est point très rare, d'ailleurs, dans le clergé protestant, et la confession n'a jamais cessé d'y exister

(1) *Sermons sur les Rechutes*, 1660, et *sur la Divinité de Jésus-Christ*.

(2) Lettre à M. Merlin de Thionville, 29 octobre 1835.

en secret, sinon comme institution officielle. Bossuet a raison de dire :

« La confession étant un frein si nécessaire à la licence, une source si féconde de sages conseils, une si sensible consolation pour les âmes affligées de leurs péchés, nous ne pouvons croire que nos adversaires puissent envisager tant de biens sans en regretter la perte (1). »

Adolphe Monod, il est vrai, craignait dans la confession le péril de favoriser la « pente naturelle du cœur humain à s'appuyer sur un jugement d'homme et spécialement sur celui d'un pasteur (2). » Cependant, il voyait aussi le danger de laisser à la conscience seule la décision de cette question : « Communierai-je ou pas ? », et il avait pris le parti d'inviter les personnes qui désiraient recevoir la sainte communion à s'entretenir avec lui d'abord. Il osa, de sa propre autorité, interdire la cène à une dame de l'église évangélique de Lyon (3). Il déplorait dans l'église non seulement nationale (constatation sans intérêt, parce qu'elle est trop évidente), mais même dans l'église séparée de l'Etat, édifiée sur la seule foi des fidèles, le manque de l'esprit d'humilité, « de soumission et d'obéissance aux pasteurs (4). » « Vous m'avez *confessé* des chutes, des chutes graves et humiliantes, » écrivait-il à un correspondant ; et les conseils qu'il donne aux âmes timorées, trop repliées sur elles-mêmes, ont une singulière ressemblance avec les lettres de direction de Bossuet :

« Bien que vos aveux m'instruisent, je ne saurais en conscience vous presser d'en faire le sujet habituel de vos communications. J'y vois le danger de tenir fixés sur vous-même vos regards, que je voudrais détourner vers le Seigneur Jésus-Christ et lui crucifié... Ayez plus de confiance, et marchez en avant, la main appuyée sur celle qui

(1) *Exposition de la doctrine catholique.*

(2) *Appel aux chrétiens de France et de l'étranger, en faveur de l'église évangélique de Lyon*, 1833.

(3) Lettre de mai 1834.

(4) Lettre du 16 août 1835.

vous a retiré de l'abîme et qui vous soutiendra aux siècles des siècles... Vous vous perdez en petites directions de détail, en petits troubles de conscience... En tenant les yeux constamment fixés sur les bagatelles de la sainteté, vous en oubliez la substance et la vie, et vous nourrissez votre âme de bonbons, au lieu de la nourrir de viande solide (1). »

Par l'austérité de ses principes et de ses mœurs, Adolphe Monod ressemblait, je ne dirai pas à un prêtre catholique (car le type rabelaisien est aussi répandu, en fait, parmi les curés que parmi les pasteurs), mais à l'idée normale du prêtre catholique.

L'idée normale du ministre protestant n'est point l'ascétisme de la personne ; c'est, au contraire, l'abandon joyeux et facile, l'épanouissement, dans une pieuse reconnaissance envers Dieu, d'une vie saine et conforme aux instincts de la bonne nature. L'épouse, la famille et, comme dit Hartmann (2), « la vache à l'étable, » éveillent l'image d'un confort honnête et légitime, qui sans doute n'exclut pas le sentiment religieux, mais qui le diminue de toute la grandeur et de toute la beauté propres au sacrifice volontaire des joies de l'existence.

Adolphe Monod était non seulement trop chrétien, mais trop artiste, pour que le matérialisme un peu grossier, l'optimisme lourd et plat où risque d'aboutir la conception protestante de l'heureuse et complète humanité du pasteur, aient pu lui sembler parfaitement convenables à la dignité d'une « vie crucifiée. »

Dans son dernier discours sur S. Paul, il se demande si « le christianisme confortable » de tant de protestants ne constitue pas une méconnaissance plus grave de l'esprit de Jésus-Christ que l'excès présomptueux des privations volontaires et des souffrances expiatoires. Il

(1) Choix de lettres. — Appendice, numéros 15, 19, etc. — Cf. les citations de Bossuet, pages 72 et 73 de ce volume.

(2) *La religion de l'avenir*, p. 126 de la traduction française.

avoue quelque part que l'Eglise protestante, tombant d'un extrême dans l'autre, a trop perdu de vue le verset 27 du chapitre IX de la première épître de S. Paul aux Corinthiens : « Je mortifie mon corps (1). » Il écrivait à un correspondant catholique : « Je respecte le principe de vos pénitences ; » mais il ajoutait, et ceci est du Bossuet tout pur :

« Il faut aller au cœur de Jésus, vous reposer en lui avec liberté... Cherchez de bonnes œuvres qui puissent occuper votre esprit et consoler votre cœur... Prenez courage. Dieu est bon (2). »

Le jeûne, dans l'Eglise protestante, est complètement tombé en désuétude. Sous prétexte qu'il ne faut rendre à Dieu qu'un culte spirituel, un certain esprit de secte irait même jusqu'à se faire une gloire d'écarter, comme un vain matérialisme, toutes les privations, toutes les humiliations religieuses du corps, en même temps qu'une joie de narguer les « papistes » en faisant bombance le vendredi. Cependant le jeûne n'est pas historiquement inconnu dans le protestantisme. Le plus beau sermon de Saurin est celui qu'il prononça pour le jeûne célébré à l'ouverture de la campagne de 1706. *Trois fois* dans ses lettres (3), Adolphe Monod fait allusion à des jeûnes qu'il s'est imposés afin de soutenir ses prières et comme pour justifier ce que dit Bossuet : « L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué (4). » Je crois que ces jeûnes furent réels, *matériels*, et qu'il faut se garder d'en affaiblir le sens par je ne sais quelle explication figurée.

Terminons ces courtes remarques en notant une particularité curieuse et caractéristique qui, du reste, n'est

(1) Choix de lettres. — Appendice, numéro 13.

(2) *Ibid.* et numéro 18.

(3) Lettres du 11 janvier 1832, du 5 janvier 1835 et de novembre 1836.

(4) Sermon sur les Démon, 1656.

propre ni au protestantisme ni au catholicisme, mais uniquement à nos deux grands prédicateurs, et qui achève de les ramener à cette identité profonde où je me suis vu obligé de revenir dès que j'ai voulu un instant m'en écarter par l'étude de « quelques idées plus spéciales. »

En face des mystères, on comprendrait que l'une et l'autre orthodoxie prissent le parti de les adorer en silence, et je crois bien que ce serait le plus sage. Peut-être aussi est-ce là ce que la foi fait en général, tant chez les protestants que chez les catholiques ; mais ce n'est pas ainsi que l'ont entendu Bossuet et Adolphe Monod.

Leur foi singulièrement intrépide, éprise de certitude et de clarté, voulait des dogmes nets, carrés par la base, mathématiquement démontrables, presque intelligibles à la raison, malgré la profession qu'ils faisaient de renoncer à tout comprendre ; et leur religion était, dans leur désir au moins et dans leur volonté, aussi *rationnelle* qu'il est possible à la religion de l'être sans être *rationaliste*. C'est donc avec le même courage qu'ils sont entrés tous les deux « dans cet abîme de gloire et de majesté, » avec la même confiance qu'ils se sont jetés « sur cet océan (1), » et ils se sont aventurés, il faut le dire, dans une analyse peu prudente des mystères.

Racontant l'histoire de Jésus tenté au désert par le Diable pendant quarante jours et quarante nuits, Adolphe Monod insiste sur l'idée, que cette tentation devait être particulièrement horrible pour le Fils de Dieu, pour le Saint des Saints, par la même raison qui rend l'attouchement froid et impur d'un serpent plus sensible à la peau délicate d'un enfant innocent et tendre qu'à la peau rude d'un pâtre (2). Il ne considère pas, dans l'ar-

(1) Bossuet, troisième sermon pour la fête de tous les saints, 1669.

(2) *Jésus tenté au désert*, première méditation (Montauban).

deur d'un raisonnement géométrique qui oublie trop « l'esprit de finesse, » que cette circonstance de l'absolue sainteté divine enlève tout son intérêt à la lutte, et qu'elle ne pouvait être sérieuse que si une certaine faillibilité humaine de Jésus rendait possible sa défaite. Même témérité, on l'a vu, dans l'analyse des dogmes terribles de l'expiation par le sang et des peines éternelles.

Naturellement, Bossuet était allé dans cette voie bien plus loin encore que son successeur, puisque le temps — qu'on lui résiste ou qu'on lui cède — accomplit peu à peu son œuvre nécessaire d'adoucissement philosophique de la vérité affolante et dure. Le mystère de la Trinité surtout, « ce défi au bon sens (1), » et celui de la divinité du Christ, ont été analysés par Bossuet avec la plus offensante précision. Non pas qu'il méconnût combien ces sublinités sont impénétrables : « O Dieu ! mon esprit se confond ; je me perds, je m'abîme dans cet océan ; mes yeux faibles et languissants ne peuvent plus supporter un si grand éclat (2). » Mais le grand orateur fait comme l'insecte brûlant ses ailes à la flamme qui l'attire.

Il prétend conserver la notion de l'humanité de Jésus, comme Adolphe Monod celle de l'humanité des Ecritures : le fait est qu'il n'en conserve rien, puisqu'il croit que S. Joseph révérait comme son Dieu le fils de Marie, et puisqu'il regarde comme un affreux blasphème la supposition que le divin crucifié ait pu avoir un seul moment de trouble et de faiblesse :

« Ce n'est pas que je veuille dire que la douleur ou l'appréhension de la mort aient jamais pu troubler tellement son esprit, qu'elles lui

(1) *Jésus-Christ, sa personne, son autorité, son œuvre*, par Edmond Stapfer, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, tome I, p. 182.

(2) *Sermon sur le mystère de la très sainte Trinité*, 1655.

« empêchassent aucune de ses fonctions : plutôt ma langue demeurer à jamais immobile que de prononcer une parole si téméraire ! (1) »

Si l'on veut mesurer d'un rapide coup d'œil l'immense chemin qu'a fait la pensée chrétienne, non seulement depuis Bossuet, mais depuis Adolphe Monod, il faut lire non point la *Vie de Jésus* par Renan, philosophe incrédule, mais celle qu'un pasteur évangélique vient d'écrire, avec autant de piété que de science, dans un petit livre des plus intéressants, parce qu'il est plein de vérité, d'humanité et de vie historique, parce que le Sauveur, sans cesser d'être adoré comme Fils de Dieu, y est enfin expliqué comme fils de l'homme, mais que, précisément à cause de cela, Bossuet aurait fait mettre au pilon et Adolphe Monod aurait renié avec horreur (2).

Bossuet croyait, nous l'avons vu, que « ce divin enfant, homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connaissance, s'était volontairement enfermé neuf mois sans impatience » dans le sein de sa mère (3). Insatiable dans son besoin de préciser l'incompréhensible, il ajoutait :

« L'Immensité s'est comme renfermée dans les entrailles d'une sainte vierge, l'Eternel s'est soumis à la loi des temps, l'Infini est devenu un enfant... *Je ne sais si je me fais bien entendre.* »

Cela est naïf et fait sourire ; mais quelle adorable candeur dans cette foi, brillante de pureté comme l'azur d'un lac limpide où se reflète l'abîme des cieux !

(1) Sermon pour la fête du Rosaire, 1651.

(2) Voyez l'ouvrage, tout à l'heure cité, d'un professeur de la Faculté de théologie protestante de Paris ; trois volumes courts et riches de sens (Fischbacher).

(3) Sermon pour la Vêture d'une nouvelle catholique, 1658. Voyez p. 90 de ce volume.

VI

DES STYLES

1. — *Bons écrivains et grands écrivains.*

Le style de la prédication protestante passe pour abstrait, terne, décoloré, « triste, » disait Bossuet, parlant de celui de Calvin, et il faut entendre par là quelque chose d'exactly opposé au sens que le mot *égayé* avait dans la langue du XVII^e siècle :

De figures sans nombre égayez votre ouvrage.

Naturellement, si le style exprime l'âme, les passions iconoclastes du protestantisme, son horreur pour toute espèce d'idolâtrie, devaient se traduire dans son langage ; ses écrivains ont observé à leur façon le deuxième article de la loi : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont aux cieux et dans les eaux et sur la terre. »

Le catholicisme, au contraire, n'est point ennemi, dans sa manière d'écrire, d'un certain matérialisme, dont on peut admirer la poésie, mais où il est permis aussi de blâmer un tour d'imagination quelque peu païen.

Cependant les faits ne confirment pas toujours la théorie. Rien de plus sec, rien de plus nu que le père Bourdaloue, jésuite, c'est-à-dire catholique deux fois.

Saurin est plein d'images, dont plusieurs sont la trouvaille d'une vraie invention poétique. En voici une, que Vinet admirait beaucoup :

« Si Dieu nous avait donné une vie pleine de charmes, nous eussions pris peu de soin de nous en procurer une autre : il est naturel d'aimer un séjour où l'on trouve des délices ; tout ce qui nous attache à la terre ralentit l'ardeur que nous aurions pour le ciel ; l'homme intérieur ne se renouvelle que lorsque l'homme extérieur tombe, et notre foi s'établit sur les ruines de notre fortune. Lorsque la colombe rencontre hors de l'arche les vents déchainés, les eaux débordées, les bondes des cieux ouvertes, l'univers entier enseveli sous les ondes, elle cherche un refuge dans l'arche ; mais, lorsqu'elle trouve des plaines et des campagnes, elle s'y arrête : mon âme, voilà ton image (1). »

Dans les nombreuses citations que j'ai faites de Vinet lui-même, les belles images ne manquent pas. Si cet écrivain, comme ceux du protestantisme en général, passe pour imaginer faiblement, c'est parce qu'il pense fortement : préjugé inverse de celui qui méconnaît, à cause de la richesse de l'imagination, la valeur de la pensée chez Victor Hugo, si plein d'idées pourtant qu'il pourrait en revendre à des poètes vantés pour leur profondeur.

Le style d'Adolphe Monod a surtout de la noblesse ; par conséquent il manque, il doit manquer de la vivacité pittoresque et familière que cette qualité exclut. Il reflète l'excessive austérité de son âme et, dans la première période au moins de sa prédication, la hauteur et la roideur intransigeante de ses doctrines. Mais je ne trouve pas qu'il pèche par excès de philosophique abstraction. Ce pur classique avait une trop bonne culture littéraire pour ne pas éviter, comme tout ce qu'il y a de plus contraire à la belle prose, le jargon des idéologues. A vrai dire, son langage a souvent, comme celui de Pascal, une rigueur géométrique, parce qu'il visait

(1) Sermon sur le jeûne célébré à l'ouverture de la campagne de 1706.

d'abord à cette absolue exactitude, à cette clarté parfaite où l'expression devient pour la pensée un voile si transparent, que rien ne s'interpose entre elle et l'intelligence du lecteur frappée immédiatement par la vérité nue. Mais, pour continuer la ressemblance avec Pascal, il est impossible d'être moins froid, et, par une suite nécessaire, ce qui est impossible aussi, c'est qu'un pareil foyer de passion et d'enthousiasme ait échauffé le style sans lui donner d'éclat, ne produisant, pour ainsi dire, qu'une lumière blanche ou incolore. La clarté d'Adolphe Monod, comme celle de tous les hommes de sensibilité et d'imagination, est une clarté non seulement mathématique, mais brillante (1).

Je l'ai appelé un *écrivain exemplaire* (2). Cependant, je n'irai pas jusqu'à dire qu'il fut un *grand écrivain*, et je dois en donner la raison.

A première vue, il paraît aussi simple que juste de refuser ce titre de grand écrivain à tous les bons disciples qui ont docilement suivi les modèles, pour le réserver aux maîtres qui ont régné sur la langue, l'ont souverainement façonnée, lui ont fait rompre quelques unes de ses habitudes et l'ont enrichie d'expressions ou de tournures nouvelles. Ainsi, par sa correction même, Adolphe Monod serait exclu de la famille des maîtres : car personne n'a mieux observé que lui les règles et les exemples ; il n'aurait pas fait sciemment plus d'infractions aux lois de la grammaire qu'à celles du décalogue, et il n'a pas moins respecté l'autorité des beaux textes littéraires que celle de la Sainte-Ecriture. Mais la notion de grand écrivain qu'implique ce jugement ne tient pas devant un peu de critique.

(1) Sur le style d'Adolphe Monod, sur ses défauts et sur ses qualités, voy. encore les pages 179 et suiv., 194, 203, 222, 226, 330 de ce volume.

(2) Page 194.

Elle aurait de singulières conséquences ; celle-ci, d'abord : que les grands écrivains ne seraient en nombre qu'aux époques où la langue se forme, et deviendraient excessivement rares à partir du moment où elle est fixée. Ne serait-il pas bien étrange aussi que l'idée d'une certaine incorrection ou, au moins, de certaines licences fût tellement liée à celle d'écrivain vraiment grand, qu'on ne pût prétendre à cette gloire en usant tout simplement du bon français traditionnel ? Tel écrivain rocailleux, qui, en malmenant rudement notre belle langue, dit tout ce qu'il veut dire et s'est acquis par sa dureté même une originalité bizarre, sera donc, de par ses allures insolites et insolentes, un maître, et il aura le droit de toiser de son haut, comme de petits garçons, les gens polis qui soignent leurs phrases !

Cherchons une autre idée du grand écrivain. Voici celle que je propose.

Un grand écrivain est un auteur qui, novateur ou conservateur dans sa manière d'écrire, mais maniant la langue avec talent, a ouvert, soit à la pensée des hommes, s'il est philosophe, soit à leur imagination, s'il est artiste, un chemin nouveau où elles sont entrées.

Cette définition a l'avantage d'interdire formellement la porte du petit temple aux purs virtuoses de la plume, qui ne sont que des stylistes, ainsi qu'à tous les barbouilleurs qui n'ont pas su rendre leurs idées ; de maintenir entre la substance et la forme des choses l'intime association qu'une saine esthétique a toujours rétablie ; enfin, de faire entrer dans la notion du grand écrivain l'idée de *grand homme*, avec celle d'action et d'influence qui en est inséparable.

Mais maintenant on comprend pourquoi Adolphe Monod, écrivain excellent, n'est pas, à proprement

parler, un grand écrivain. Il n'a eu aucune influence sur la pensée du siècle. Il clôt avec une réelle grandeur un âge de la doctrine religieuse et de l'éloquence sacrée ; mais il n'ouvre pas une période nouvelle. Non seulement il n'est point en avance dans l'armée de ses contemporains, c'est à l'arrière-garde qu'il marche. Son apologie du christianisme et sa dogmatique, empruntées aux théologiens anglais du XVIII^e siècle, étaient presque périmées à l'époque où il leur donnait un regain de vie. Il est le dernier grand représentant de la vieille foi classique, et il en a soutenu les folies sublimes avec un talent digne de toute admiration ; mais c'est la pompe funèbre de l'orthodoxie qu'il a magnifiquement célébrée.

L'éloquence d'Adolphe Monod, qui est assurément fort loin de reproduire l'idée totale de celle de Bossuet, en reproduit de surprenante façon une idée partielle, et c'est chose vraiment curieuse à quel point elle ressemble, non pas à l'éloquence réelle du plus grand des orateurs comme des écrivains, mais à une certaine représentation que l'imagination populaire s'en est faite par l'élimination d'une partie de ce qui la compose et par l'exagération de la seule partie qu'elle a vue. Si, en effet, l'on réduit, suivant le préjugé vulgaire, le talent de Bossuet à la gravité, à la noblesse, à la majesté, à l'élévation, à l'ampleur et à la magnificence, ces qualités sont tellement habituelles et tellement sensibles dans la prédication de Monod, qu'on trouvera souvent qu'il est plus Bossuet que Bossuet lui-même. Mais, égal à Bossuet par ces hauts côtés de l'éloquence, il lui est très inférieur, en ce que sa variété est bien moindre et la gamme de ses moyens infiniment moins étendue.

Sans doute, on rencontre dans les sermons d'Adolphe Monod quelques expressions familières. Mais, si

l'on remarque et si l'on admire, comme le « pavé, » l'« échelle » ou les « chiens » d'*Athalie*, la « pièce de cinq francs » qu'un collecteur arrache avec peine aux mains de l'avare (1), n'est-ce pas parce qu'un terme aussi simple fait l'effet d'une hardiesse peu ordinaire au prédicateur ? Amiel, ravi, louait le parti étonnant que son pathétique avait su tirer du vin recommandé par S. Paul à Timothée pour son estomac malade, et du vieux manteau oublié par l'apôtre à Troade chez Carpus ; mais cet éloge même et surtout cet étonnement compromettent celui qui en est l'objet, et il faut d'ailleurs observer que de pareils détails ne sont risqués par Adolphe Monod qu'à la suite et sous l'autorité des Ecritures ; il n'arrive guère au noble orateur de hasarder une seule image, étrangère à la classique solennité de son style, qui ne soit sanctifiée par l'inspiration.

Il a prêché sur *Jésus enfant* deux sermons appropriés à un très jeune auditoire (2). Ces discours ne manquent ni de charme ni de grâce. Mais, non moins travaillés, ou plutôt, soignés plus encore que ses autres ouvrages, ne dérogeant pas une fois, malgré leur simplicité, à la suprême élégance où son langage aspirait en toute occasion, ils attestent par leur perfection artistique elle-même que cet abaissement ne lui était point naturel. C'est l'effort consciencieux d'un géant qui s'applique à se faire humble et petit, et qui vraiment y réussit de façon merveilleuse.

(1) *L'ami de l'argent*, Montauban, 1841. J'ai cité la phrase, p. 394.

(2) Paris, 1851.

2. — *Style de Bossuet.*

Combien Bossuet est plus à son aise dans tous les sujets, quels qu'ils soient ! Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire ce que M^{me} Necker disait de Buffon : « Quand M. de Buffon voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout. » La robe de Bossuet ne fait pas de plis, elle enveloppe exactement chaque chose ; ou, si parfois elle flotte avec une majestueuse ampleur, c'est que l'objet qu'elle recouvre est grand et sublime. Son style *égale* toujours *ses idées*, pour employer une expression qui est de lui (1).

Il a des négligences, quelques incorrections (2). Si ses formules de transition sont parfois gauches et lourdes, c'est moins la faute du prédicateur que du genre, à une époque où le sermon ne s'était pas encore dépêtré des langes de la scolastique et du cadre artificiel de la division en trois points. Si ses discours contiennent ou des mots répétés ou des synonymes trop nombreux (3), cela tient non seulement à ce que l'orateur ne les a pas revus pour l'impression, mais à ce qu'il ne les écrivait même pas dans la pensée qu'ils pussent être imprimés un jour, et ce n'est point des bavures d'une première rédaction qu'on doit s'étonner, c'est qu'elles soient aussi légères et aussi rares. La

(1) Panégyrique de S. François de Sales et Discours de réception à l'Académie française.

(2) Voyez-en un exemple dans la citation de la page 79.

(3) Souvent simples variantes entre lesquelles l'orateur se réservait de choisir, et qu'il ne faudrait pas donner toutes dans le texte.

maîtrise du grand écrivain n'est, au contraire, nulle part plus frappante que dans cette forme improvisée et, du premier coup, si voisine de la perfection.

Les *fautes* de Bossuet, pour les rattacher à leur principe le plus général, sont la conséquence du complet désintéressement qui lui faisait mépriser, avec toutes les gloires, celle de l'artiste littéraire, et c'est un trait de cette *humilité* tant de fois signalée dans cet ouvrage comme son caractère fondamental. A part quelques pages de ses grandes oraisons funèbres, il n'a jamais *fait de style*, non pas même dans son *Discours sur l'histoire universelle*, dont une partie est rédigée avec une visible précipitation.

Assurément Bossuet n'est pas le seul orateur qui ne se soit servi « de la parole que pour la pensée, de la pensée que pour la vérité et la vertu (1); » mais le dédain qu'il avait de l'art d'écrire pour écrire, porté par lui plus loin que par personne, a produit un résultat que je crois unique dans la littérature : c'est qu'il n'y a vraiment pas lieu de distinguer dans son œuvre des parties relativement médiocres, parce qu'il y attachait moins d'importance, et d'autres parties plus belles que les autres, parce qu'il a voulu les soigner. Même dans ses lettres familières, dans ses plus rapides ébauches, dans des exposés arides de faits ou de raisonnements, qu'un sentiment profond vienne le saisir ou que soudain une grande pensée se présente à lui, il s'élèvera d'emblée à la plus haute éloquence, pour reprendre ensuite, sans plus de façon, le train modeste qu'il avait un instant quitté. Qui n'a lu que ses « chefs-d'œuvre » ne le connaît point, le juge sans savoir ce qu'il est, ignore totalement la fertilité naturelle et l'heureuse variété de son génie. La première chose dont s'aperçoit le lecteur

(1) Fénelon, *Lettre sur les occupations de l'Académie française*.

de ses sermons complets, *non choisis*, c'est que les choix sont tous mal faits, mais qu'ils ne pouvaient guère être meilleurs.

Partout il nous réserve des surprises. Il n'a point de *clichés*, comme Bourdaloue, de développements prévus, de tours et d'expressions qui reviennent ; ou, comme Saurin et Monod, de *refrains*, régulièrement répétés dans une composition symétrique. Son éloquence ne berce pas, comme celle de Massillon ; elle tient en suspens et en éveil. Elle inquiétait même et offensait les contemporains par sa franchise, qui nous ravit.

La forte individualité de Bossuet a plus solidement résisté que celle d'aucun autre écrivain du siècle de Louis XIV à la tendance générale, qui était d'ennobler excessivement le langage. Le réalisme de son style, pittoresque et concret dans la bonne mesure, tient le juste milieu entre l'ancienne débauche de couleurs des premiers prédicateurs catholiques et la diction abstraite qui devait bientôt prévaloir sous l'influence de l'esprit classique et de la philosophie.

Naturellement, il a commencé par mettre dans sa prédication un peu trop de ce matérialisme amusant que l'éloquence de la chaire avait jadis poussé jusqu'aux imaginations les plus bouffonnes ; mais il n'a pas fini par l'idéalisme exagéré qui devint ensuite une loi de la prose grave.

C'est ici le lieu de transcrire certains passages des sermons de sa jeunesse, à titre de curiosités et pour faire voir d'où il est parti.

Passons sous silence, dans un sermon de 1652, la description, souvent rappelée par les critiques, du siège de Jérusalem, la mère « faisant bouillir » son enfant au berceau ; et, dans le *Panégérique de saint Gorgon*, le saint étendu sur un gril, les « exhalaisons infectes qui

sortaient de la graisse de son corps rôti, » et « les prières qu'il faisait monter au ciel changeant en encens cette fumée noire. » Les jeunes analyses du mystère de la Nativité, moins connues, sont plus curieuses, parce qu'au mauvais goût qui consiste d'abord à risquer sa plume dans de telles affaires, se mêle, en dépit de tout, la saveur de je ne sais quelle poésie étrange et naïve :

(Pour une mère en général) « son fils, c'est sa chair et son sang : c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause ces tendres mouvements à son cœur... Si ce que je viens de dire est véritable des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la Sainte-Vierge; parce qu'ayant conçu de la vertu du Très Haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée. Toutes les fois qu'elle regardait ce cher fils : O Dieu! disait-elle, mon fils, comment est-ce que vous êtes mon fils? qui l'aurait jamais pu croire, que je pusse demeurer vierge et avoir un fils si aimable? Quelle main vous a formé dans mes entrailles? Comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage?... Elle considérait Jésus-Christ *comme une fleur que son intégrité avait poussée*; et, dans ce sentiment, elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une mère vierge... A-t-il pas fallu qu'elle fût couverte de la vertu du Très-Haut? Est-ce pas le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ses chastes embrassements, en se coulant sur son corps très pur d'une manière ineffable?... *Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses*. Et que vous a-t-il fait, ô Marie? Certes elle ne peut vous le dire; seulement elle s'écrie, toute transportée, qu'il lui a fait de grandes choses. *Fecit mihi magna qui potens est*. C'est qu'elle se sentait enceinte du Saint-Esprit (1). »

Une certaine subtilité, quelque abus de l'interprétation allégorique, n'a point disparu, ne pouvait pas entièrement disparaître des sermons de Bossuet, si ce défaut appartient à l'orthodoxie même et à la nécessité où est le prédicateur chrétien d'épuiser dans l'analyse des textes toutes les ressources de son imagination; mais, devenu assez rare par la suite, il est plus fréquent et plus marqué dans les sermons de sa jeunesse. Prêchant,

(1) Sermon pour la fête du Rosaire (collège de Navarre, 1651).

vers 1650, dans la chapelle du collège de Navarre, le débutant appelait le Fils de Dieu « la *clef* mystérieuse par laquelle sont ouverts les *coffres* du Père éternel. » Ailleurs, il s'écriait :

« O doux Rédempteur de nos âmes, après avoir déterminé de mourir, fallait-il nécessairement mourir à la croix?... Pourquoi vous vois-je pendu à ce bois infâme? Chrétiens, n'en voyez-vous pas le secret? Le fruit d'un arbre nous avait perdus : voici un autre arbre qu'on nous propose, auquel est attaché Jésus-Christ, le vrai fruit de notre vie... Si un homme nous perd, un homme nous sauve... Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en était la punition ; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit ; et un salutaire manger répare le mal qu'un manger téméraire avait fait... L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de notre réparation par Marie. Un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie... Eve crut au serpent, et Marie à l'ange... Eve, séduite par le démon, est contrainte de fuir la face de Dieu ; et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu (1). »

Bossuet n'est pas coutumier de l'antithèse, comme Pascal, à qui elle est si naturelle que c'est la loi même de toute sa pensée. Dans l'emploi de cette figure, comme des autres formes du langage, il faut constater, une fois encore, que Bossuet n'a aucune habitude de style, aucun procédé, aucun *tic*, point de moule ordinaire et favori. C'est pourquoi il a aussi des antithèses, parfois très belles avec simplicité, et que leur rareté relative fait briller d'autant plus :

« Oserions-nous dire que Jésus-Christ règne sur nous, puisque nous foulons aux pieds tant de fois les saintes maximes de son Evangile? Quelle illusion! quelle moquerie! Nous disons qu'il est notre roi, et nous méprisons ses commandements. Nous nourrissons des inimitiés implacables, et nous nous disons les sujets du Roi pacifique. Nous brûlons de convoitises brutales, et nous voulons être à l'Epoux des vierges. Notre âme est enivrée des plaisirs du monde, et nous servons un roi couronné d'épines (2). »

(1) Esquisse sur la dévotion à la Sainte-Vierge, pour l'association du scapulaire, vers 1653 (édition Lebarq, t. I, p. 375).

(2) Deuxième sermon pour la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur, vers 1656.

Y a-t-il chez Bossuet des jeux de mots, je veux dire des idées purement verbales, jaillissant soudain du choc des sons, comme, par exemple, ces rencontres, plus ou moins heureuses, d'Adolphe Monod : « Le Dieu du déisme distant de ses créatures à perte de *vue* — et de *vie* ! (1) » — « Se faire une *raison* — dites plutôt une *ration* ! (2) » Je n'en ai point trouvé. Dans un sermon pour la vêtue d'une nouvelle catholique, prêché à Metz vers 1658, Bossuet fait semblant, il est vrai, de ne pas comprendre le sens du mot *presse* ; ce qui lui fournit un développement assez alambiqué :

« La charité de Jésus-Christ nous presse. Grand apôtre, si elle nous *presse*, comment est-ce qu'elle nous *dilate* ? Ah ! nous répondrait-il, chrétiens, plus elle nous presse, plus elle nous dilate : autant qu'elle presse nos cœurs pour en chasser les délices du monde, autant elle les dilate pour recevoir les grâces célestes et la sainte dilection. »

Dans son sermon de 1660 *sur les Rechutes*, il appelle bizarrement les chrétiens des « poissons mystiques, » et il dit que le mot $\epsilon\chi\theta\upsilon\varsigma$, « parole de mystère pour les fidèles, » renferme « les lettres capitales du nom et des qualités de Jésus-Christ ; » mais c'est d'après Tertullien qu'il parle, et il laisse de côté « ces curiosités, quoi-
qu'elles soient saintes. »

La préciosité jette son faux éclat dans la comparaison suivante :

« Notre volonté s'enveloppe elle-même dans son propre ouvrage comme un ver à soie ; et si les lacets dont elle s'entoure semblent de soie par leur agrément, ils ne laissent pas toutefois de surmonter le fer par leur dureté (3). »

Il y a dans la prédication d'Adolphe Monod un écureuil (4) ; Bossuet a toute une ménagerie, plus ou moins

(1) *Dieu demandant le cœur de l'homme*. Paris, 1850.

(2) *Qui a soif ?*

(3) Quatrième sermon pour la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur, 1668.

(4) *Sermons de Paris*, t. I, p. 325.

biblique : avec les poissons mystiques et les vers à soie, le pélican, le hibou, le hérisson, etc. Sa comparaison du pêcheur avec le hérisson, répétée dans trois sermons de sa bonne époque, est empruntée au « grand pape S. Grégoire, » et n'en vaut pas mieux pour cela :

« Etant éloigné de cet animal, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps ; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une boule qui pique de tous côtés ; et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez dans vos mains. C'est l'image de l'homme pêcheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses (1). »

En règle générale, Bossuet, grandissant d'âge et d'expérience, profitant de l'admirable culture de son siècle, mais résistant aussi à ce que le goût classique avait d'outré, a continuellement perfectionné son style avec sa pensée. Cependant les œuvres de sa vieillesse et de sa maturité, meilleures, dans l'ensemble, que celles de sa jeunesse, ne nous apparaissent pas, aujourd'hui, comme supérieures dans tous les détails. Par un singulier revirement du goût, nous louons certaines choses que blâmaient nos pères, et, inversement, nous avons cessé de voir un progrès dans ce qui passait pour tel à leurs yeux. C'est ainsi que nous admirons bien plus le premier sermon sur la Passion, prêché en 1660 (2), que ceux qui lui ont succédé, parce que la liberté hardie du langage y est beaucoup plus grande. L'orateur, finalement, crut devoir dire : « Jésus présente son visage, autrefois si majestueux, à toutes les indignités dont s'avise une troupe furieuse. » Combien ces termes vagues, parce qu'ils sont trop nobles, ne nous paraissent-ils pas faibles au prix de la première rédaction : « Cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la

(1) *Sermons sur la haine de la vérité*, 1661 ; *sur le Jugement dernier*, 1665 ; *sur la véritable conversion*, 1668.

(2) On lui avait donné pour date 1656 ; il paraît qu'il faut le vieillir de quatre ans.

terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ! »

Si, relativement à lui-même, Bossuet a parfois fléchi dans l'audacieuse rudesse d'une diction qui savait être franche jusqu'à la brutalité, relativement à ses contemporains et à tous les prédicateurs il reste incomparable. Ses témérités n'ont pu choquer que le faux bon goût des classiques timides. Mais observez surtout qu'il n'exagère rien. Il y a des écrivains et des orateurs violents de parti pris : ils assomment, et l'arsenal de leurs gros moyens est vite épuisé. Bossuet n'est point de ce nombre, parce que, de quelque façon qu'il s'exprime, qu'il soit doux ou véhément, lent ou rapide, pompeux ou familier, la vérité est sa loi constante ; et parce que ses infractions aux élégances conventionnelles procèdent non de la recherche d'un certain style, mais du mépris pour tout ce qui est style.

Arrivons à ce qui fait la suprême beauté de son éloquence : la *vie*. Incessamment active, son imagination ne laisse jamais languir et pâlir dans l'abstrait une pensée non seulement colorée, mais ardente, des feux de l'enthousiasme ou de la passion. Tout ce qu'il dit, il le *sent* avec intensité, et il le *voit*, et on dirait presque qu'il le *touche* :

« Cette croix infâme, qui devait faire mépriser Jésus-Christ, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il a pu étendre les bras, tout le monde a recherché ses embrassements (1). » — « Courage, mes sœurs, suivons cet aigle divin qui nous précède. Jésus-Christ ne vole pas seulement devant nous, il nous prend, il nous élève et nous soutient (2). » — « Prêchez, Pierre ; tendez vos filets, divin pêcheur : trois mille, cinq mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre... Après l'officier romain, Rome viendra elle-même ; après Rome, viendront les peuples, l'un sur l'autre (3). »

(1) Sermon sur la vertu de la Croix de Jésus-Christ, 1653.

(2) Sermon sur l'Ascension, vers 1654.

(3) Sermon sur l'Unité de l'Eglise.

Bossuet possède, à la fois et au même degré, la vision mystique des choses qu'on ne peut voir, qui est proprement celle de l'imagination créatrice, et la vision nette, qui appartient à la mémoire et qui n'est pas moins rare parmi les hommes, de tout ce que le monde matériel présente aux yeux du corps.

« Que tout ce temple retentisse du nom et des louanges du Sauveur Jésus. Ah! si nous avions les yeux assez purs, nous verrions toute cette église remplie d'anges de toutes parts pour y honorer la présence du Fils de Dieu; nous les verrions s'abaisser profondément au nom de Jésus, toutes les fois que nous le prononçons dans la suite de ce discours (1). » — « Venez comme un amant passionné à l'objet de ses affections; venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau admirable qui jaillit en vie éternelle... Qu'un extrême transport d'amour, vous faisant oublier vous-même, *vous attache et vous colle* au Seigneur Jésus (2). »

Il y a parfois tant d'ardeur dans ses transports mystiques que la limite du goût comme de la raison se trouve éperdument franchie, et que nous n'assistons plus au développement logique de la pensée par la parole, mais au balbutiement de l'extase :

« Jetez-vous dans le sang de sa passion... perdez terre dans cet océan; enivrez-vous de ce vin, tant que ses fumées, non moins efficaces que délicates et pénétrantes, vous fassent tourner la tête, perdre tout esprit et toute raison, toute force, toute liberté, pour être dans le fond et dans les puissances, captive de la vertu cachée et toute puissante, qui est dans le sang et dans les souffrances de votre Epoux sous le pressoir (3). »

Des tableaux de la Passion, Bossuet en a une riche galerie, tantôt idéalisés, comme dans ces très beaux vers, qui sont de lui :

Il se meurt, de son sang la source est desséchée ;
Sa bouche est entr'ouverte et sa tête penchée...
 Nuit et jour, en secret, il parle au cœur qui l'aime...

(1) Premier sermon pour la fête de la Circoncision. Metz, 1653.

(2) Troisième sermon pour le jour de la Purification de la Sainte-Vierge, même lieu, même année.

(3) Fragment d'un sermon de vêtue prononcé le jour de l'Epiphanie, vers 1664. (Texte rétabli par l'abbé Lebarq).

et tantôt réalistes :

« Il agonisait, il défaillait peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide... Marie voyait ce bien-aimé étendant ses bras tout sanglants..., ses yeux meurtris inhumainement et sa face devenue hideuse (1). »

La comparaison du sublime orateur avec un aigle est banale, mais elle est juste. Voulez-vous mesurer l'espace qu'en trois coups d'aile il parcourt ? Sur la croix, Jésus mourant promet le ciel au brigand crucifié qui croît en lui :

« *Aujourd'hui vous serez en paradis avec moi.* Aujourd'hui, quelle promptitude ! Avec moi, quelle compagnie ! Dans le paradis, quel repos (2) ! »

Avec sa simplicité habituelle, Bossuet dit, dans un autre discours (3) : « Rougissons, chrétiens, de nous laisser surpasser par un *voleur*. » La revanche de la croix lui a inspiré un passage si beau, que vraiment je ne sais comment le qualifier, sinon en disant qu'on y voit l'abrégé même, un spécimen complet et parfait de son éloquence tout entière :

« Attendons. Peut-être que le temps changera les choses. — Peut-être ! Il n'y a point de peut-être. C'est une certitude infaillible. Il viendra, il viendra ce terrible jour où toute la gloire du monde se dissipera en fumée ; et alors on verra paraître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce Samaritain, *ce pendu* (4) ! »

Victor Hugo aurait pu prendre pour épigraphes de deux pièces célèbres de *la Légende des siècles* la phrase de Bossuet sur « le monde encore nouveau et, pour ainsi dire, tout trempé des eaux du déluge, » et celle où il nous

(1) Troisième sermon sur la Passion, 1662, et sermon pour la fête du Rosaire, 1657.

(2) Sermon sur l'Utilité des souffrances, 1667.

(3) Deuxième sermon pour le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix, 1659.

(4) Premier sermon pour le jour de Noël. Metz, 1656.

montre « le parricide Caïn errant par tout l'univers, toujours fugitif et toujours tremblant (1). »

Dans la première édition d'*Atala*, le nez du père Aubry et sa longue barbe « avaient quelque chose de sublime dans leur quiétude et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre. » J'aime mieux ce que dit Bossuet de « la décrépète vieillesse qui, courbée par les ans, semble déjà regarder sa fosse (2). » Un sermon prêché en 1659, à l'hôpital des Incurables, contient une description cruellement vraie des pauvres corps que la maladie « étend, retire, tourne, disloque, cloue immobiles ou secoue par le tremblement. »

Pour l'imagination passionnée de Bossuet, la voix des prédicateurs est un *cri*, le cri de salut jeté à l'homme endormi, que la flamme ou l'eau débordée va atteindre : « L'Apôtre nous *crie* dans l'Epître aux Ephésiens... » — « Il n'y a mot ni syllabe dans l'Evangile, qui ne nous *crie* qu'il faut aimer Dieu. »

L'enthousiasme lui inspire des mots d'adoration et d'amour, charmants dans leur originalité ingénue : « Notre divin Capitaine, » « notre brave Capitaine, » dit-il en parlant de Jésus, et cela, dans un sermon de sa vieillesse (3). Au lieu de l'expression générale « le Sauveur du monde, » il aime à dire : « Mon Sauveur, » et cet élan d'une reconnaissance personnelle donne un accent unique à sa foi : « Que *mon Sauveur* a parcouru la Judée d'une façon bien plus admirable !... »

La vérité du style peut être, et elle est en effet le plus souvent, l'effort extrêmement difficile d'un art attentif

(1) Troisième sermon pour le jour de la Pentecôte, 1672. — Le mot *fratricide* était contesté au XVII^e siècle, bien que Corneille l'ait employé ; le meurtrier d'un frère (d'un *parent*) s'appelait plutôt un *parricide*.

(2) Sermon sur la Loi de Dieu.

(3) Pour la profession de Marie-Anne de S. François Bailly, 1681.

et consommé; mais la *naïveté*, c'est la vérité coulant de source et qui s'ignore. Elle devient donc très rare et presque introuvable aux époques de fine culture. Dans Bossuet *seul* parmi les grands prédicateurs classiques (c'est Vinet qui l'a dit, et je crois qu'il a raison), brille encore cette fleur naturelle et sauvage :

« Dites bien au saint Epoux qu'il prenne garde, que son Eglise est en grand péril... Il le sait bien, comme vous pouvez croire : mais il aime que nous lui disions ce qu'il sait... *Dites-lui bien qu'il ne dorme pas, comme il le fit dans ce bateau*; éveillez-le par votre foi. »

C'est dans une lettre à M^{me} Cornuau (1) que Bossuet s'exprimait ainsi ; mais on lit dans sa prédication :

« Apprenez de l'anatomie avec quel art et quelle industrie Dieu vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans de votre corps, et qui lui sert d'un rempart et comme d'un étui pour le conserver. Et après une telle libéralité, vous croyez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air (2) ! » — « Dieu quitte libéralement cent millions d'or, et il fait le sévère pour cinq sous (3). » — « Permettez-moi de le dire : vous mettez à la fin de la prière *Votre volonté soit faite*, comme à la fin d'une lettre *Votre serviteur* (4). » — « Celui-là est inquiet, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées, et s'il manque quelque *Ave Maria* à la dizaine (5). »

Dans plusieurs de ses sermons sur la Sainte-Vierge, Bossuet introduit sans cérémonie « la bonne Elisabeth, sa cousine » et « le bon Siméon. » Il parle sans aucun embarras du « ventre » de la Vierge, et il termine un sermon de Pentecôte, prêché en 1672 devant la reine, en faisant des vœux pour « son heureux accouchement. »

Si l'on veut voir jusqu'où la familiarité de Bossuet s'abaisse naturellement et sans effort, il faut lire surtout ses paternelles exhortations aux Ursulines de Meaux

(1) 17 juin 1697. — Le « péril » était le quiétisme.

(2) Sermon *sur nos Dispositions à l'égard des nécessités de la vie*, 1660.

(3) Sermon *sur la Satisfaction*, 1658.

(4) Sermon *sur le Culte dû à Dieu*, 1666.

(5) Sermon *sur la dévotion à la Sainte-Vierge*, 1669.

sur le silence : « Là deux petites amies, ici trois en peloton » causent ensemble, à la dérobée, et ce n'est pas de « notre cher Sauveur. » Telle autre « est un vrai bureau d'adresses. » Plusieurs sont médisantes : elles devraient « mordre leur langue » pour se retenir de parler. Le bon pasteur exhorte aussi son jeune auditoire à l'économie, et lui rappelle que « dans un pauvre ménage un pot cassé est une perte considérable. »

« Ne pas se servir de paroles plus grandes que les choses, » comme dit La Rochefaucauld ; ou, comme s'exprime Pascal, « ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand : » c'est une loi du style assez rarement observée, pour qu'on l'admire où elle se rencontre. Bossuet l'observe ; mais il va plus loin.

Il a l'art, tout à fait particulier, d'employer dans les grands sujets des expressions familières, qui non seulement n'y détonnent pas, mais qui font ressortir la grandeur des choses par le brusque contraste de cette grandeur même avec une simplicité de langage inattendue. C'est un des secrets de son éloquence dans les grandes oraisons funèbres. L'habitude seule nous empêche de sentir l'extrême originalité de la phrase suivante, prononcée devant les tombes « des rois et des princes anéantis, » parmi lesquels à peine peut-on placer la duchesse d'Orléans, « tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places ! Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort *ne nous laisse pas assez de corps* pour occuper quelque place, et on ne voit là *que les tombeaux qui fassent quelque figure...* Notre corps devient *un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue.* »

Peut-être a-t-on fait trop de bruit de la fameuse *poule* qui figure dans l'histoire de la conversion d'Anne de Gonzague. Cette poule a visiblement embarrassé l'ora-

teur, et il faut avouer qu'elle était embarrassante. Il n'a pu l'introduire dans le songe de la princesse palatine que précédée d'une périphrase : « Elle vit paraître *ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse...*, etc. » Mais on n'admirera jamais trop la saveur délicate de l'expression : « Madame fut *douce envers la mort*, comme elle l'était envers tout le monde ; » ni la simplicité de ces mots : « Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus ; » ni l'idéale onction de ce qui suit :

« Les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix ; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tremblant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur ? »

La simplicité unie à la magnificence ; ces deux extrêmes touchés sans le moindre effort, et se faisant valoir l'un par l'autre : c'est principalement en cela que consiste la beauté des grandes oraisons funèbres de Bossuet, trop uniquement admirées autrefois dans son œuvre oratoire, mais qu'il ne faudrait pas aujourd'hui, par une exagération contraire, avec le pédantisme d'un goût fier de sa pureté, placer trop au-dessous de ses sermons, à cause de quelque rhétorique qui se mêle ici à l'éloquence vraie. Cette rhétorique était commandée par le genre. Bossuet proportionne toujours sa méthode à son sujet. Si, dans le cadre où étaient prononcés des discours aussi solennels, la familiarité était restée sa loi, c'est alors qu'il aurait pu encourir le reproche de manquer à la vérité. Il est donc également vain de nier, et qu'il ait *fait du style* en ces circonstances exceptionnelles, et que ce style fût à sa place.

« Ces colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : » voilà

une antithèse de haut style, et l'une des plus belles qu'il y ait en littérature.

« Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, *toujours intrépide autant que les vagues étaient émues*, rassurait tout le monde par sa fermeté. »

Un philistin dira que Bossuet joue ici sur le sens du mot *émues*, et qu'il n'y a aucun rapport entre l'agitation des vagues et celle du cœur ; mais c'est le propre de la poésie de prêter une âme aux choses, et si les prophètes d'Israël n'ont pas seulement édifié et instruit leur peuple, s'ils lui ont aussi fait entendre un langage poétique, pourquoi n'admettrions-nous pas qu'à l'occasion notre grand prophète ait parlé comme eux ?

L'Océan *s'étonne* « de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers : » quand l'image de la fureur des vents ne choque personne, est-ce parce que celle de l'étonnement de l'Océan est moins banale qu'elle devra nous scandaliser ?

Dans un autre voyage de la reine d'Angleterre, lorsqu'elle vient prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, « elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers. » Eh ! qui donc se plaindra de voir la prose française égaler un vers de Racine, que l'on croyait inimitable :

Souveraine des mers qui la doivent porter ?

Un certain paganisme est peut-être inhérent à toute poésie. Bossuet s'oublie à dire : « L'implacable malignité de la Fortune. » Il fait pis. Le cœur de Henriette de France, donné aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, étant là, sous ses yeux, dans son urne

funèbre, il adresse à l'ombre de la reine les paroles suivantes, après avoir célébré la mémoire de Charles I^{er} :

« Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque ; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher. »

Je ne me charge pas de concilier cette apostrophe avec les croyances chrétiennes ; mais si un chrétien tel que Bossuet a pu risquer cette apostrophe, j'en conclus qu'un prédicateur de cour, prononçant devant un auditoire royal l'oraison funèbre d'une grande reine, est autorisé à prendre avec la stricte doctrine un peu plus de libertés que le pasteur évangélique.

Orateur souverain par l'incomparable force d'une parole toujours mise au service, même dans ses discours d'apparat, du zèle dont il brûlait pour l'âme de ses frères, Bossuet est poète aussi, non seulement par l'éclat d'un style constellé d'images brillantes, mais par un certain jeu de la contemplation, que cette activité prépondérante n'a pas empêché.

De véritables mises en scène, des dialogues vifs et rapides (1), donnent à plusieurs pages de ses sermons un mouvement *dramatique*. Il avait, du drame terrible dont l'âme humaine est le théâtre, comme de la lutte épique de Satan à demi-vaincu contre Dieu, comme de l'idylle paradisiaque, comme de la tragi-comédie de la chute, comme du sanglant mystère de la Rédemption, des idées *matériellement poétiques* ; car elles furent le produit : d'abord, d'une foi naïve prenant toute la Bible au pied de la lettre ; ensuite, d'une puissante imagination développant cette donnée première avec simplicité, sans les subtiles délicatesses de l'exégèse rationaliste qui atténue et décolore ces choses en les spiritualisant.

(1) Voyez-en un exemple, p. 27 de ce volume.

Sa conception de l'éternité de l'Eglise et de son unité idéale, au milieu des hérésies qui la déchirent ; ses vues sur le gouvernement providentiel de Dieu dans l'histoire, ont une grandeur d'épopée.

Il a les deux *lyrismes* le lyrisme *impersonnel*, à la manière de Pindare, qui s'inspire de larges lieux communs, tels que la mort, l'éternité, le néant de l'homme, la vanité des grandeurs et de la gloire, l'égale insignifiance de toutes les créatures devant le seul Etre réel (1) ; et le lyrisme *personnel*, à la façon de Pascal, qui pousse vers le Père céleste ou vers l'abîme les cris de joie ou de souffrance d'une sensibilité passionnée. Si cette seconde forme du lyrisme, moins classique que l'autre, plus ressemblante à celle des grands poètes du XIX^e siècle, plus intéressante aussi et plus intime, n'a pas été suffisamment reconnue chez lui, malgré les textes qui en font foi (2), c'est parce qu'à Bossuet on a trop opposé Pascal, dont l'accent personnel est en effet si poignant et si aigu, que tout ce qu'on lui compare s'efface comme émoussé dans la rondeur de l'universel.

Est-il nécessaire, enfin, d'ajouter que Bossuet est un grand écrivain, suivant la définition que j'ai proposée de ce mot, en ce sens qu'il est un grand homme ? Oui, il le faut bien, puisque son action et son influence ont été niées.

Dans ses *Considérations sur la marche des idées et des évènements dans les temps modernes* (3), le philosophe Cournot écrit :

« Plus on y regarde de près, plus on se convainc que Bossuet, si admiré avec raison de ses contemporains et de la postérité, n'a exercé effectivement la puissance ni d'un réformateur ni d'un restau-

(1) Sur la façon dont Bossuet a traité ces lieux communs, voy. pages 131, 262 et suivantes, etc.

(2) Voyez celui que j'ai cité, p. 86.

(3) Tome I, p. 193.

rateur. Les yeux tournés sur le passé, fermés sur un avenir si rapproché, il a tracé les plans d'une grandiose architecture, restée sur le papier. Supprimez Bossuet, et il y aura dans le trésor de l'esprit humain des magnificences de moins, sans que l'histoire du catholicisme en soit notablement changée. »

Philosophe, vous avez raison : la prédication de Bossuet n'a pas empêché le *libertinage* de devenir l'incrédulité raisonnée du XVIII^e siècle, savante du XIX^e ; sa lutte contre l'hérésie n'a pas empêché le protestantisme de vivre, de grandir et de se développer : il a donc été vaincu. Ses ouvrages de philosophie, bons manuels à l'usage des classes, n'ont rien d'original ; et son *Discours sur l'histoire universelle*, s'il honore son imagination et son éloquence, atteste aussi les étroites limites de sa science et de sa raison.

Mais le génie fait parfois une œuvre inconsciente. Il arrive qu'en visant un certain but, il en atteint un autre, tout différent, comme Christophe Colomb découvrant l'Amérique. C'est le cas de l'historien des *Variations des églises protestantes*. Il avait cru confondre le protestantisme, en faisant toucher du doigt l'incessante mobilité de ses églises et de ses doctrines. Le protestantisme, un instant étonné, accepta bientôt ce fait, d'une trop certaine évidence, et, changeant son arrêt de mort en principe de vie, il fit, d'une variabilité active et sans terme, l'essence même de la vérité religieuse. La notion de la loi qui régit l'évolution de cette forme seconde du christianisme, la seule à laquelle appartienne l'avenir, date donc de l'*Histoire des Variations* ; et cela suffit pour que ce livre soit d'un grand écrivain, je veux dire ici, d'un grand homme.

Il y a plus. Bossuet a été prophète. Dans ses *Avertissements aux Protestants*, il a prévu toute leur histoire de demain et d'après-demain avec une telle profondeur, et il l'a racontée d'avance avec une telle clarté,

que, lorsque nous lisons aujourd'hui de savants articles sur la crise actuelle du protestantisme en France, en Angleterre, en Allemagne, ou même les ouvrages originaux des nouveaux docteurs de la religion chrétienne, nous nous demandons, tout surpris : Mais où est-ce donc que j'avais déjà vu tout cela ?

Dans Bossuet, comme le montrera notre conclusion.

VII

CONCLUSION

Les temps prédits par Bossuet

Il y a, dans la correspondance de Bossuet avec Leibniz, un passage qu'on ne peut lire, quand on connaît la foi solide et vaillante de ce « dernier des Pères de l'Eglise, » sans une certaine commisération :

« Permettez-moi de vous prier encore une fois... d'examiner sérieusement devant Dieu si vous avez quelque bon moyen d'empêcher l'Eglise de devenir éternellement variable... Laissez sur la terre quelques chrétiens qui ne rendent pas impossibles les décisions inviolables sur les questions de la foi, qui osent assurer la religion, et attendre de Jésus-Christ, selon sa parole, une assistance infaillible sur ces **matières**. C'est là l'unique espérance du christianisme (1). »

Ces lignes sont assez mélancoliques ; c'est, je crois, avec la phrase plus célèbre sur « le grand combat » que l'incrédulité du siècle naissant prépare contre la religion, la seule minute de défaillance qu'ait eue le courage de Bossuet. Elles sont pleines de sens exprimé ou sous-entendu, et l'on pourrait faire un long commentaire de ce texte significatif.

S'adressant à un homme d'une intelligence supérieure, au premier philosophe de l'Europe, à Leibniz, Bossuet quitte enfin son ton impérieux. Il « prie » son grand correspondant de chercher devant Dieu, et de lui

(1) Lettres du 1^{er} juin 1700 et du 12 avril 1701.

dire, le moyen de conjurer les ruineux effets de la campagne savante que la critique a commencée. Jusqu'ici il avait écrit et parlé en homme sûr de la victoire : le voilà inquiet ; il ne lui reste plus qu'une suprême et « unique espérance. » Il semble admettre implicitement que les preuves de l'institution divine de l'Eglise sont devenues controversables ; que son idéale unité a reçu des faits de terribles démentis ; et il tombe, de guerre lasse, à ce dernier et piteux argument du catholicisme aux abois : *la nécessité*. Dieu a dû faire... Dieu n'a pas pu faire autrement... Il faut absolument que cela soit, parce que, si cela n'est pas, tout est perdu...

Il n'avait rien répliqué, et qu'eût-il pu répondre ? à la très fine objection que Leibniz lui faisait en 1692 :

« Il y a bien à dire à ceci : Hier on croyait ainsi ; donc, aujourd'hui, il faut croire de même. Car que dirons-nous, s'il se trouve qu'on en croyait autrement avant-hier ? »

En 1702, un abbé de son diocèse, nommé Bertin, lui posa une question qui dut le mettre au supplice.

Comment est-il arrivé, Monseigneur, lui demandait cet homme, avec bonne foi, je pense, et sans aucune intention malicieuse, « que l'Eglise n'ait point fait difficulté de quitter, sur le péché originel, une tradition unanime de treize siècles, pour embrasser la nouvelle opinion de l'Immaculée Conception ? » La première assemblée du concile de Trente, continuait Bertin, n'avait pas voulu publier ce dogme, quoiqu'il fût proposé alors, « à cause de la diversité des suffrages. » Est-ce que les docteurs de la dernière assemblée « avaient plus de lumières ? »

Rappelons-nous que, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, Bossuet avait écrit : « Dieu ne veut plus rien révéler de nouveau à son Eglise, après Jésus-

Christ; » rappelons-nous que la doctrine d'une vérité immuable est le rocher de son orthodoxie, la pierre angulaire de sa controverse. Que va-t-il répondre à l'abbé ? rien que de faible, comme on s'y attend bien : « Le concile de Trente n'a pas cru que ce fût déroger à une règle universelle, que de laisser à Dieu le pouvoir d'en excepter, pour l'honneur du Fils de Dieu, une personne unique et aussi distinguée que sa sainte Mère. » L'évêque de Meaux ajoute qu'on peut se contenter de tenir pour « probable » l'opinion du concile de Trente, et que ce n'est pas une obligation positive d'y croire.

Mais alors, que devient l'autorité de l'Eglise ? où donc faut-il en placer le siège ?

Dans le pape. Toute la logique du catholicisme aboutit là, comme on l'a cent fois démontré, et l'ultramontanisme est seul conséquent. Les conciles n'ont point d'autorité, puisque les suffrages peuvent s'y diviser, et que la majorité des voix ne rend une opinion que « probable. » Εἰς κοίτην ἔστω. Si Rome n'eût point parlé, la lutte des jansénistes et des jésuites, celle de Fénelon et de Bossuet, auraient été sans fin. En 1712, la bulle Unigenitus, fixant l'orthodoxie, imposa le silence.

C'est un grand bienfait que le sommeil ; il s'étend sur toutes les créatures, stupides et raisonnables, *dans la nuit*. L'aversion de certains bons catholiques pour Bossuet vient de ce qu'il a failli troubler cette quiétude par ses polémiques imprudentes et par sa chimère gallicane : haine instinctive et juste, comme l'antipathie du bon protestant libéral pour Adolphe Monod.

Bossuet suppliait Leibniz de laisser sur la terre, pour décider les questions de la foi, « quelques chrétiens. » Ce pluriel est une grande illusion. Ce n'est pas *quelques chrétiens* qu'il faut maintenir au siège central de la doctrine (car ils se disputeraient), c'est « Dieu en

terre... Homenaz, évêque des Papimanes (1), » et il n'est même pas nécessaire que ce monarque soit chrétien. Il suffit qu'il soit bon prince et politique habile, afin que ses sujets, bien persuadés de tous les avantages spirituels et temporels de la soumission des esprits dans l'unité paisible d'une incurieuse ignorance, s'estiment les plus heureux des hommes de vivre sous sa tutelle, comme de petits enfants bien sages.

On peut rester catholique par paresse ; on peut le devenir par politique, intérêt, complaisance, intimidation ou *snobisme* : mais il est contradictoire et impossible que, passé l'âge de la majorité, on se remette à croire aux contes de sa nourrice et qu'un homme intelligent devienne catholique *par raison*, puisque, pour citer encore Rabelais, « de raison nous n'usons point céans (2). »

Le protestantisme voulut d'abord être une *réforme*, c'est-à-dire la restauration du vrai christianisme catholique. Les premiers Réformateurs, loin d'être des révolutionnaires, prétendaient faire œuvre de conservation, remonter aux origines et remettre l'Eglise dans la tradition abandonnée. C'était une tactique habile de les traiter de novateurs, et Bossuet ramène à cette accusation tout l'effort de sa controverse, parce que, si on avait pu les convaincre d'une nouveauté qu'ils désavouaient, ils auraient renoncé à soutenir la lutte sur ce terrain.

Il est curieux de voir, dans la première chaleur du conflit, les rôles s'embrouiller et s'intervertir : d'une part, les docteurs catholiques admettre inconsidérément la possibilité d'un certain développement historique de la vérité chrétienne ; d'autre part, les théologiens protestants défendre avec fidélité le principe de l'immuta-

(1) Rabelais, livre IV, chap. 48.

(2) Livre I, chap. 20.

bilité de la foi, qui, ayant eu sa perfection dans l'église primitive, doit être conservée comme un dépôt intact.

Vers la fin du XVI^e siècle, un catholique nommé Barthélemy Latomus « comparait l'Eglise chrétienne à un petit ours qui n'avait pu recevoir sa forme qu'après avoir été léché pendant plusieurs siècles. » Un protestant s'indigna en ces termes contre Latomus : « O aveugle ! la loi du Christ est éternelle ; elle n'a pas besoin du temps pour se perfectionner. » Bayle, qui cite ces textes, en fait un commentaire bien profond, court résumé d'une longue et instructive histoire.

Il remarque que les objections des protestants furent d'abord « ce qui contraignit Latomus à soutenir que les commencements du christianisme avaient été un chaos qui peu à peu s'était débrouillé. Il leur entendait dire éternellement qu'il fallait ramener les choses à la première institution et abolir ce qui n'avait pas été prescrit dans l'Ecriture. Que fit-il pour leur répondre ? Il s'avisa de cette hypothèse, que l'Eglise n'était parvenue à sa perfection que par degrés. » Mais, poursuit Bayle, la réflexion qui servait de réplique à l'auteur protestant, contradicteur de Latomus, devint, « cent quarante ans après, la base de l'écrit que M. l'évêque de Meaux a fait contre eux. » Et qu'a imaginé M. Jurieu pour répondre à l'évêque de Meaux ? « Il a fait revivre l'hypothèse de Latomus ! Quel échange ! *Sors omnia versat.* »

Le principe fondamental sur lequel repose la thèse de Bossuet, que « la vérité venue de Dieu a d'abord sa perfection, » que la nouveauté variable est le signe de l'erreur, et que l'identité immuable et constante est la marque du vrai, loin d'être nié d'abord par les protestants, avait donc été opposé par eux-mêmes à leurs adversaires. Protestants et catholiques « envisageaient

la religion comme un dépôt réel de vérités toutes faites, sorte de trésor extérieur à l'homme, que Dieu avait, une fois pour toutes, livré au monde, et que le monde n'avait qu'à conserver dans son intégrité (1). »

Substance objective, la foi n'avait pas encore la simplicité où elle se termine, lorsque, réduite au sentiment, elle écarte, comme inassimilables, toutes les matières qu'elle ne peut plus digérer. Quarante articles composaient, en 1559, la première confession de foi protestante. Un jésuite compta, chez les calvinistes, quatorze cents erreurs; d'autres, moins exigeants et plus précis, n'en relevaient que cent soixante quatorze, quatre cent soixante-cinq, etc. La distinction entre ce qui est secondaire et ce qui est essentiel n'existait pas, ne pouvait exister dans le système d'un bloc de croyances parfait en soi, divinement constitué hors de l'esprit humain, et l'on s'égorgeait sur la question du maigre ou des images avec la même fureur que sur celle-ci, qui au moins en valait la peine : la grande question du salut par la foi en l'amour de Dieu pour les hommes manifesté dans le don charitable de Jésus-Christ.

Dans l'Eglise catholique, on sait ce qu'il faut croire. Jusqu'où l'ancienne foi doit-elle être changée? Dans quelle mesure peut-on accueillir ce qui est nouveau? C'est une question très délicate; mais le droit et le devoir de fixer le dogme reste une doctrine claire, qu'il est devenu beaucoup moins difficile d'appliquer, depuis que tout dépend d'un seul juge infallible. Ce qu'il y a d'admirable dans le système catholique, c'est qu'il peut résister aux pires aventures, même au renversement de ses propres principes, puisque, le jour où il sera établi que la religion se modifie, l'Eglise saura fort bien s'ac-

(1) Rébelliau, *Bossuet historien du protestantisme*, p. 57.

commoder des nouveautés les moins chrétiennes, grâce à son tribunal, qui réglera l'évolution.

L'autorité de l'Eglise cessant d'être acceptée dans le protestantisme, il fallait que la divine Ecriture, devenue la seule règle des croyants, fût assez claire pour pouvoir se passer d'une interprétation officielle. Les protestants ont, en effet, soutenu qu'elle remplissait cette condition, mais avec peu de vérité et sans le moindre succès. Car, en doctrine, la foi, pour mériter ce nom, doit avoir ses obscurités (1); et, en fait, la diversité de sectes nombreuses professant toutes la même soumission à la Bible témoigne dans le saint livre une clarté équivoque qui se laisse expliquer de différentes façons.

Les Sociniens rejetaient les dogmes de la divinité de Jésus-Christ et de la Trinité; mais ce n'était point par révolte contre le texte sacré : le principe au nom duquel ils combattaient ces fondements du christianisme était, au contraire, qu'il ne faut recevoir que ce qui se trouve clairement et expressément dans l'Evangile (2).

« *Par sa manière d'entendre les Ecritures*, dit Bossuet, Zwingle a trouvé qu'il n'y avait point de péché originel, c'est-à-dire, qu'il n'y avait point de Rédemption, et que le scandale de la croix était inutile... Les Réformateurs se criaient l'un à l'autre : Tout est clair, et il n'y a qu'à ouvrir les yeux. Sur cette évidence de l'Ecriture, Luther ne trouvait rien de plus hardi ni de plus impie que de nier le sens littéral, et Zwingle ne trouvait rien de plus absurde ni de plus grossier que de le suivre (3). »

Sur ce texte : « Voici deux épées; Jésus répondit : c'est assez, » Jurieu fondait le droit de résistance par la force; tandis que, de l'invitation du Christ à tendre l'autre joue quand on nous frappe sur l'une, et à offrir

(1) Voy. pages 275, 282, etc. de ce volume.

(2) Rébelliau, ouvrage cité, p. 46.

(3) *Histoire des Variations*, livre II.

notre tunique aussi à qui nous prend notre manteau, Tolstoï conclut, de nos jours, au désarmement des nations.

La doctrine de l'assistance individuelle du Saint-Esprit, assurée au croyant par la prière, est une de ces illusions honnêtes et naïves où la critique ose à peine toucher, tant sa candeur et sa faiblesse lui inspirent de vénération ! Ne suffit-il pas qu'il y ait beaucoup de personnes très pieuses qui se sont trompées de bonne foi (et je ne pense point que ce fait puisse être mis en doute), pour que la méthode soit regardée comme n'offrant pas toutes les garanties ? L'exaltation d'une âme sincère est une belle et sainte chose ; mais la prière n'apprend ni le grec, ni l'hébreu, ni l'histoire. Pour ne pas s'égarer dans l'interprétation des textes sacrés, un peu de savoir et de sens commun restera toujours le guide le plus sûr, et l'assistance individuelle du Saint-Esprit est compatible, par les termes mêmes de cette expression, avec toute consciencieuse erreur du sens propre (1).

Adolphe Monod écrit :

« S'il est vrai que Bossuet ait demandé à Claude si une pauvre vieille femme peut avoir raison contre un concile, et que Claude ait été embarrassé de cette question, ce fut de sa part un défaut de foi ; il aurait dû répondre hardiment : Oui ; car il se peut que cette pauvre vieille femme ait l'esprit de Dieu, et que cette assemblée d'évêques ne l'ait pas. Que signifie sans cela cette prière du Sauveur : Je te célèbre, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants (2) ! »

Ces lignes expriment parfaitement l'éternel conflit de l'individu et du nombre, de la conscience et de l'autorité, de la vérité et de la force ; et certes, je n'ai garde

(1) Voy. encore sur cette question p. 208 de ce volume.

(2) *Lucile ou la lecture de la Bible*, p. 200.

de prétendre que le nombre, l'autorité et la force aient toujours raison. J'ose seulement dire qu'il ne suffit pas d'être une vieille femme sans lettres pour l'emporter en sagesse sur tout un concile. Galilée avait infiniment plus de lumières que l'Inquisition qui le condamna ; mais c'était Galilée. En règle générale, l'isolement, la pauvreté d'esprit et l'ignorance ne sont pas le meilleur moyen de s'éclairer. Bossuet connaissait fort bien, quoi qu'en ait pensé Adolphe Monod, l'argument oublié, nous dit-on, par Claude, et voici ce qu'il y a répondu :

« Un particulier jugera des assemblées de toute l'Eglise ! Après qu'elle aura prononcé, il croira que c'est à lui de résoudre si elle a bien décidé les difficultés, et il osera présumer que peut-être il entend mieux l'Ecriture qu'elle ! Est-il rien de plus téméraire, et combien étrange est cette doctrine qui nourrit et qui entretient les esprits dans une arrogance si démesurée ! Si nos adversaires répondent que c'est le Saint-Esprit qui les guide, c'est en cela même que l'orgueil est insupportable, que des particuliers osent croire que le Saint-Esprit les instruit de la vérité, et qu'il abandonne à l'erreur le corps de l'Eglise... Quel moyen reste-t-il d'empêcher qu'il n'y ait autant de religions, je ne dis pas qu'il y a de paroisses, mais qu'il y a de têtes?... Si chacun se sent capable de mieux entendre l'Ecriture que tous les conciles et que tout le reste de l'Eglise, comment un tel sentiment peut-il s'accorder avec la docilité et avec l'humilité des enfants de Dieu (1) ? »

Heureusement, c'est un fait assez exceptionnel que le protestant laïque prenne sa doctrine religieuse dans la Bible ; car il naîtrait de cette méthode mille sectes bizarres, à l'instar du darbisme. Ce n'est pas de leur Bible, c'est de leur pasteur, que la plupart des laïques protestants reçoivent leur religion *en fait*, et cela constitue dans le protestantisme de véritables autorités ecclésiastiques, analogues à celle de l'Eglise romaine. Des flambeaux divers sont tenus allumés par une aristocratie d'esprits ; les troupeaux suivent ces lumières. Bossuet a débrouillé,

(1) *Réfutation du catéchisme de Ferry. — Conférence avec M. Claude.*

avec la clarté supérieure du génie, cette contradiction nécessaire des églises réformées entre leur principe et leur conduite.

Il remarque que, selon le synode de Charenton lui-même, le droit laissé à chacun d'interpréter la Parole de Dieu selon son sens individuel « ouvrirait la porte à toutes sortes d'extravagances ; » il cite l'article 31 du chapitre V de sa Discipline : « Dans le synode national sera faite l'entière et finale résolution par la Parole de Dieu, à laquelle si aucuns refusent d'acquiescer de point en point, et avec exprès désaveu de leurs erreurs, ils seront retranchés de l'Eglise. »

« Il est visible que Messieurs de la religion prétendue réformée n'attribuent pas l'autorité de ce jugement dernier à la parole de Dieu, prise en elle-même et indépendamment de l'interprétation de l'Eglise, puisque, cette parole ayant été employée dans les premiers jugements, ils ne laissent pas d'en permettre l'appel. C'est donc cette parole, comme interprétée par le nouveau tribunal de l'Eglise, qui fait cette *dernière et finale résolution, à laquelle quiconque refuse d'acquiescer de point en point*, quoiqu'il se vante d'être autorisé par la parole de Dieu, n'est plus regardé que comme un profane qui la corrompt et qui en abuse... Ainsi la conduite de nos adversaires fait voir qu'ils conviennent avec nous de cette suprême autorité, sans laquelle on ne peut jamais terminer aucun doute de religion. Et si, lorsqu'ils ont voulu secouer le joug, ils ont nié que les fidèles fussent obligés de soumettre leur jugement à celui de l'Eglise, la nécessité d'établir l'ordre les a forcés, dans la suite, à reconnaître ce que leur premier engagement leur avait fait nier (1). »

Bossuet rappelle encore que si, en 1540, Henry VIII permit au peuple de lire la Bible, ce fut « à condition que *le peuple ne se donnerait pas la liberté d'expliquer les Ecritures et d'en tirer des raisonnements* :

(1) *Exposition de la doctrine catholique*. — M. Rébelliau constate que « les synodes de Dordrecht, 1618, d'Amsterdam, 1690, s'attribuaient franchement la *décision* des points de foi, le jugement *irrévocable* des controverses, l'interprétation *infaillible* de l'Ecriture. Les arrêts, sans appel, du Synode national réclamaient une obéissance *absolue*. L'excommunication, la surveillance étroite et jalouse des écrits, des paroles, des opinions même, étaient en usage parmi les calvinistes tout comme dans l'église romaine. »

ce qui était les obliger de nouveau à se rapporter, dans l'interprétation de l'Ecriture, à l'Eglise et à leurs pasteurs ; auquel cas on est d'accord que la lecture de ce divin livre ne pouvait être que très salutaire (1). »

Il prend le pauvre Jurieu dans le lacet de sa réfutation nouée par lui-même :

« Tout ce que les chrétiens ont cru unanimement et croient encore, est fondamental, » avait dit ce ministre. Et encore : « Quand le bon sens pourrait être corrompu tout outre dans quelques sujets, comme il l'est en effet, la pluralité n'ira jamais de ce côté-là... Il y aura dans une grande ville vingt yeux viciés qui verront vert et jaune ce qui est blanc ; mais le reste des habitants, qui surpasse infiniment en nombre, rectifieront le mauvais jugement de ces vingt yeux, et feront qu'on ne les croira pas. »

— « Vous voilà donc, mes chers frères, » répond Bossuet, « réduits à l'autorité et à une autorité humaine !... Vous voilà réduits à compter les voix !... Mais quoi ! si les Sociniens prévalent enfin dans la Réforme ; si ce torrent, dont on ne peut arrêter le cours, s'enfle tellement qu'il prévale, et qu'ils en viennent à être, sur tous les articles, mille contre un..., le Socinianisme sera véritable (2) ! »

Entre la loi et le juge, entre la lettre et le commentaire, Bossuet fait une distinction aussi lumineuse que simple :

« L'Ecriture est une loi infaillible et non pas un juge infaillible... Il ne faut qu'un peu de bon sens et de bonne foi pour voir qu'un juge est celui qui prononce sur les différentes interprétations de la loi : ce que la loi elle-même visiblement ne fait pas, ni l'Ecriture non plus (3). »

« Le vrai tribunal, dit-on, c'est la conscience, où chacun doit juger des choses par le fond et entendre la vérité par elle-même : ces choses, encore une fois, sont aisées à dire. Melancton les disait comme les autres ; mais il sentait bien dans sa conscience qu'il fallait quelque autre principe pour fonder l'Eglise... Ces discours sont bons pour la dispute ; mais, quand il faut finir une affaire, mettre la paix dans l'Eglise et donner sans prévention un véritable repos à sa conscience, il faut avoir d'autres voies. Quoi qu'on fasse, il faut revenir à l'autorité, qui n'est jamais assurée, non plus que légitime, quand elle ne vient pas de plus haut et qu'elle s'est établie par elle-même (4). »

(1) *Histoire des Variations*, livre VII.

(2) *Sixième avertissement aux Protestants*.

(3) *Ibid.*

(4) *Histoire des Variations*, livre V.

L'impasse où, depuis la Réformation, le protestantisme se débat, et où pourtant il continue de vivre, faisant bien voir par là que la logique n'est point une condition de la vie des systèmes, c'est la nécessité d'avoir des églises, et l'impossibilité de les fonder sur la base d'une confession de foi. De Melancthon à Monod, cette obligation et cette impuissance ont fait le désespoir de tous ses docteurs. Aujourd'hui on constate la chose plus philosophiquement, comme une loi intérieure du protestantisme.

L'historien des *Protestants de France*, le professeur de Félice, écrivait en 1850 :

« Les églises de la Réforme doivent-elles avoir une confession sur les articles fondamentaux de la foi ?... La controverse n'est pas encore terminée. Partisans et adversaires des confessions de foi invoquent également le témoignage de la Bible : mais les uns considèrent surtout l'intérêt de l'unité de doctrine ; les autres, celui du droit d'examen et de la liberté. Les premiers ne comprennent pas qu'il puisse y avoir une Eglise, dans la vraie acception du terme, quand la chaire est ouverte à des enseignements contradictoires ; les seconds ne comprennent pas davantage que le protestantisme puisse être soumis à une règle qui ne permette plus à chacun de se former par lui-même ses croyances, la Bible à la main. »

En 1897, le doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, M. Sabatier, nous donne, sous le titre d'*Esquisse d'une philosophie de la Religion*, une vaste synthèse philosophique et religieuse, dans laquelle il écrit, d'une part :

« L'orthodoxie a cent fois raison contre le rationalisme ou le mysticisme, quand elle proclame la nécessité, pour une église, de formuler sa foi en une doctrine, sans laquelle les consciences religieuses resteraient confuses et indiscernables ;

d'autre part :

« Que font les protestants qui tentent d'édicter une confession de foi comme vérité obligatoire et absolue, sinon imposer à leurs frères leur interprétation subjective, et nier, par conséquent, chez les autres,

le droit d'interprétation dont ils usent pour eux-mêmes?... La Bible, toujours mieux comprise, mieux lue et mieux interprétée, a sauvé la théologie protestante de la scolastique, l'a empêchée de se figer dans une confession de foi, et, laissant le principe de l'Evangile dans une transcendance idéale par rapport à toutes ses expressions ou réalisations historiques, a maintenu et maintient, dans les églises de la Réforme, la réforme elle-même constamment à l'ordre du jour... Les confessions de foi sont toutes révisables en principe. Aucune ne s'impose qu'avec la réserve de l'autorité supérieure de la Bible; et, comme la lecture de la Bible est libre, qu'il n'y a et ne peut y avoir dans le protestantisme aucun tribunal infaillible pour en déterminer du dehors l'interprétation légale et que rien n'est requis d'autre que l'action intérieure du Saint-Esprit, il suit qu'on a toujours le droit de critiquer la confession de foi ou le dogme, au nom de l'Ecriture, et d'en demander la révision. »

En termes à peine différents, c'est toujours la même chose. Aucune idée vraiment originale n'est venue renouveler la polémique entre partisans et adversaires des confessions de foi, et pas un argument des éternels débats qu'on devait répéter pendant deux siècles n'avait échappé au regard d'aigle de Bossuet.

L'oraison funèbre de la Reine d'Angleterre instruit déjà tout le procès de l'individualisme protestant. Les *Réflexions sur un écrit de M. Claude* montrent comment

« L'Eglise prétendue réformée se condamne elle-même, lorsque, n'osant assurer qu'elle soit infaillible, elle se voit néanmoins contrainte d'agir comme si elle l'était, et de rendre témoignage à l'Eglise catholique en l'imitant... Il vaudrait mieux que M. Claude laissât tout le ministère, pour dire qu'il suffit que Dieu ait gardé l'Ecriture sainte, où les fidèles trouveront clairement, selon ses principes, sans aucun besoin du ministère, tous les aliments nécessaires. Car aussi à quoi leur est bon un ministère où l'erreur domine? Et l'Ecriture ne leur serait-elle pas plus commode et plus instructive toute seule (1)?... Mais M. Claude a senti qu'à force de pousser indépendamment de tout ministère ecclésiastique l'autorité et la suffisance, pour ainsi parler, de l'Ecriture, à la fin il faudrait détruire l'Ecriture même. »

Le pressentiment de cette « destruction de l'Ecriture » est ce qu'il y a de plus profond dans la prophétie

(1) Cf. A. Monod, cité p. 213.

de Bossuet. Nous allons montrer, pour finir et ce chapitre et cet ouvrage, avec quelle intuition perçante, avec quelle sûreté de déduction logique, ce grand homme a prévu la ruine de ce qui avait été le premier fondement de la Réforme, de ce qui reste, en dépit des nouveaux docteurs, la seule base possible du protestantisme — l'Écriture — et comment l'évènement a, de point en point, réalisé toutes ses prévisions.

C'est une remarque souvent faite, que le texte divin n'a d'autorité directe et immédiate qu'en théorie, mais qu'en réalité il parle et il règne par des intermédiaires, dont le premier, au moins pour la masse des fidèles, est une traduction.

On ne saurait se faire une trop inquiétante idée de la difficulté toujours très grande et souvent de l'impossibilité absolue de traduire une pensée ou une chose d'une langue dans une autre. Comme l'a fort bien dit M. de Vogüé (1),

« Introduire une idée dans un moule étranger, c'est déjà chose difficile quand l'échange se fait entre des familles humaines très voisines, contemporaines, façonnées par la même civilisation ; c'est chose impossible entre les parties extrêmes de l'humanité, celles que sépare trop d'espace ou trop de temps. Cela est si vrai que, dans nos traités avec les Orientaux, quand les interprètes les plus compétents croient avoir pris un calque parfait du texte convenu, on voit naître sans cesse des contestations ; on s'accuse réciproquement de mauvaise foi, et souvent les reproches ne sont pas fondés : les mots qu'on tenait pour adéquats recevaient des acceptions différentes dans le cerveau de l'Oriental et dans le nôtre. »

Prenons un exemple. Rien de plus controversé, dans les églises chrétiennes, que le sens de ce texte : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Renan en donne une explication vraisemblable :

« Jésus, dit-il, est à la fois très idéaliste dans les conceptions, et très matérialiste dans l'expression. Voulant rendre cette pensée, que

(1) *Revue des Deux Mondes*, du 15 mars 1888.

le croyant ne vit que de lui, que tout entier (corps, sang et âme) il était la vie du vrai fidèle, il disait à ses disciples : Je suis votre nourriture ; phrase qui, tournée en style figuré, devenait : Ma chair est votre pain, mon sang est votre breuvage. Puis, les habitudes de langage de Jésus, toujours fortement substantielles, l'emportaient plus loin encore. A table, montrant l'aliment, il disait : Me voici ; tenant le pain : Ceci est mon corps ; tenant le vin : Ceci est mon sang. Toutes manières de parler qui étaient l'équivalent de : Je suis votre nourriture. »

Malgré la vraisemblance de cette explication, on la discute toujours ; mais, ce qui est indiscutable, c'est la vérité de la remarque générale que Renan fait, à ce propos :

« Impossible de traduire dans notre idiome essentiellement déterminé, où la distinction rigoureuse du sens propre et de la métaphore doit toujours être faite, des habitudes de style dont le caractère essentiel est de prêter à la métaphore, ou, pour mieux dire, à l'idée, une pleine réalité. »

La traduction couvre donc le texte d'un premier voile, qu'il faut percer, ou *doctement*, par les lumières de la philologie et de l'histoire, ou *mystiquement*, par l'acte volontaire d'une foi intuitive.

Un autre intermédiaire entre la Parole de Dieu et ses lecteurs, c'est la matérialité du livre lui-même. Car dire, avec Adolphe Monod, que l'Écriture « est comme une lettre que Dieu a écrite du monde invisible à ses enfants retenus dans le monde visible (1), » c'est prendre pour la vérité une phrase éloquente. Cette *lettre* n'a pas été écrite d'un seul coup. Elle est volumineuse, diverse, hétérogène. Elle porte bien des dates et bien des timbres, qui sont terrestres. Des correspondants humains nous l'ont transmise. Comment s'est-elle constituée dans la teneur où nous la possédons aujourd'hui ? Quelles sont ses garanties d'authenticité ? Où

(1) *Les Adieux*, p. 167.

est la dictée même de Dieu ? où est l'alliage de ses secrétaires ?

S'il n'est pas impossible de répondre à ces questions, au moins faut-il, pour la réponse, beaucoup de recherches et d'études, et ces recherches risquent d'être éternelles, et ces études menacent de se prolonger sans fin.

C'est pourquoi, à l'instar de l'Eglise romaine, qui est une puissance de fait, affirmant sans preuves son autorité et promettant d'être un guide sûr pour tous les sages enfants qui s'abandonneront à elle, l'orthodoxie protestante a parfois tenté de couper court aux questions interminables par la proclamation toute nette d'un Canon, qui, lui aussi, dédaigne ou désespère de se prouver et s'affirme simplement lui-même comme l'œuvre immédiate de Dieu.

Mais ce coup d'Etat de la logique n'a que la valeur de tous les raisonnements qui fondent la vérité d'une chose sur ce qu'elle est pratiquement nécessaire. Dès le XVII^e siècle, il devint impossible d'accepter le texte des livres saints avec une confiance aveugle et de le placer en dehors et au-dessus de toute discussion, par cette raison seule qu'on est plus tranquille ainsi ; dès le XVII^e siècle, on pouvait prévoir, à condition d'avoir les yeux de Bossuet, le résultat qu'Edgar Quinet n'a eu l'honneur que de constater :

« A force de regarder l'Evangile et de le creuser, il est arrivé que la Réformation a effacé elle-même son livre ; elle s'est si bien acharnée, elle a examiné de si près chaque mot, chaque syllabe, qu'elle a, pour ainsi dire, usé le texte, et qu'il lui reste entre les mains une page blanche... Ils ont retranché l'Eglise, afin qu'il n'y ait plus de barrière entre l'homme et Dieu : et que savent-ils si, un jour ou l'autre, Dieu ne voudra pas retirer le livre lui-même, pour que la parole, la pensée, l'âme vive sans le lien de la lettre (1) ? »

Déjà Luther avait fait brèche au Canon et donné

(1) *Le Christianisme et la Révolution française*, X^e leçon.

l'exemple d'une critique singulièrement libre, en rejetant ou en suspectant l'épître de S. Paul aux Hébreux, les épîtres de S. Jacques et de S. Jude, qui gênaient sa doctrine de la justification par la foi. On prête à la « maréchale » Booth un mot qui, s'il a quelque authenticité, montre dans l'Armée du salut l'héritière audacieuse non point de l'orthodoxie, esclave de la lettre, mais, au contraire, de l'esprit mystique qui l'annule : « Je dirai à S. Paul, quand je le rencontrerai dans le ciel : Mon pauvre S. Paul, mais tu n'as rien compris au christianisme ! » Ne nous récrions pas. M. Sabatier écrit : « L'apôtre Paul, *avec lequel on est toujours heureux de rester en communion et en accord* (1)... » Si l'on est heureux d'être « d'accord avec S. Paul, » c'est donc qu'on peut avoir le regret d'être en désaccord avec lui.

La parole même de Jésus n'est point restée à l'abri d'une distinction du vrai et du faux.

« Il me semble tout à fait impossible de nier, écrit encore M. Sabatier, qu'il y a, dans l'enseignement de Jésus, des parties incertaines, des choses qui ont été mal comprises ou mal rapportées, une forme orientale et contingente (2). »

Et c'est ce qu'avait dit Renan, avec à peine plus de liberté :

« Les Evangélistes eux-mêmes, qui nous ont légué l'image de Jésus, sont si fort au-dessous de celui dont ils parlent, que sans cesse ils le défigurent, faute d'atteindre à sa hauteur. *Leurs écrits sont pleins d'erreurs et de contre-sens*. On sent à chaque ligne un discours d'une beauté divine fixé par des rédacteurs qui ne le comprennent pas et qui substituent leurs propres idées à celles qu'ils ne saisissent qu'à demi. »

Or, écoutons maintenant la prédiction de Bossuet, prédiction très violente, à cause de la douleur du prophète, mais prédiction sûre, parce que c'est celle d'un

(1) *Esquisse d'une philosophie de la religion*, p. 252.

(2) *Ibid.*, p. 205.

grand historien exactement informé des choses contemporaines, et qui, par le présent, devine l'avenir :

« Jean Hornebeck, un des plus célèbres docteurs de l'Académie d'Utrecht, écrit qu'ils rejettent toutes les formules, tous les catéchismes, tous les symboles, même celui des Apôtres..., qu'il faut éloigner toutes ces choses comme apocryphes, pour ne s'en tenir qu'à la seule et unique parole de Dieu... Un autre : Qu'il fallait établir des assemblées où l'on ne lût que le simple texte de l'Ecriture sans gloses ni explications...

« On voit par là quels prodiges l'Ennemi du genre humain voulait introduire sous prétexte de piété ; c'est le vrai mystère d'iniquité, c'est-à-dire, la plus dangereuse hypocrisie sous couleur de rendre respect à la parole de Dieu, et par là l'indifférence des religions, afin de préparer la voie à la grande apostasie qui doit arriver, et à la révélation de l'Antechrist : et tout cela fondé sur cette maxime, que les interprétations de l'Eglise ne pouvant être plus infaillibles qu'elle-même, il demeure libre aux chrétiens de rejeter les plus authentiques et de ne se réserver que le simple texte, à condition de le tourmenter et le tordre à sa fantaisie, *jusqu'à ce qu'enfin on l'ait forcé à ne plus violenter le sens humain* : qui est le but où se termine le socinianisme, et, comme on a vu, *le parfait accomplissement de la réforme des Protestants*.

« C'est par là aussi qu'il s'élève de tous côtés au milieu d'eux tant de sectes de fanatiques ; parce que, d'un côté, étant constant que l'Ecriture, dont on abuse en tant de manières, a besoin d'interprétation ; et, de l'autre, celles de l'Eglise paraissant douteuses ou suspectes aux Protestants par les principes de la secte, on est contraint, pour avoir un interprète infaillible, de s'attribuer une inspiration, un instinct venu du Saint-Esprit : *d'où l'on est mené pas à pas au mépris du texte sacré*, comme l'expérience le fait voir, tous ces inspirés prétendant enfin être affranchis de la lettre, comme d'une sujétion contraire à la liberté des enfants de Dieu ; et ainsi, par la plus grossière de toutes les illusions, une révérence mal entendue de l'Ecriture conduit enfin les esprits à la mépriser (1). »

Les conséquences destructives que Bossuet rapporte à l'esprit mystique dans ce passage, l'esprit critique et l'érudition y mènent visiblement aussi vite, aussi droit.

Il y avait eu deux principes actifs de la Réforme : l'Ecriture opposée à l'Eglise, et le libre examen. Le compromis de l'autorité du texte et de la liberté de la

(1) Sixième avertissement aux Protestants.

critique fit d'abord l'originalité du protestantisme. Mais on ne peut continuer à vivre dans la contradiction sans en éprouver un certain malaise. De l'inconséquence dans les idées et dans la conduite, il en faut, mais pas trop. Il était fatal qu'à la longue un des deux adversaires l'emportât sur l'autre ; et, d'après la marche que suivent toujours les choses, la victoire ne pouvait pas demeurer au vieux reste de catholicisme que les conservateurs protestants maintenaient contre les novateurs : c'est donc le libre esprit qui a éliminé peu à peu la lettre et, finalement, l'a supplantée.

Les raisons spécieuses ne manquent point à l'optimisme religieux, résolu de voir un progrès dans le retranchement successif de toutes les anciennes croyances positives ; car elles ont disparu, les unes après les autres, et si la première confession de foi des huguenots ne comptait pas moins de *quarante* articles, il serait impossible aujourd'hui à leurs petits neveux de s'accorder sur *un* seul, ayant la moindre précision dogmatique. Mais une chose que je ne me lasse pas d'admirer, c'est la subtile adresse de la théologie pour transformer en argument de vérité et en motif de confiance ce qui fait, à première vue, l'effet d'être tout le contraire.

Les protestants avaient commencé par présenter la Réforme comme un rétablissement définitif des vérités chrétiennes dans leur intégrité première. Quand il fut manifeste que leurs doctrines, ainsi que leurs églises, n'avaient aucune stabilité, ils changèrent de tactique : la variation, autrefois marque d'erreur à leurs yeux comme à ceux des catholiques, devint condition de progrès ; à l'idée de perfection atteinte du premier coup succéda celle de perfectibilité indéfinie, et le théologien anglais Burnet put échapper, par la réponse suivante, aux étreintes de l'historien des *Variations* :

« Lors même que tout ce que l'évêque de Meaux a dit serait vrai, cela n'irait à rien de plus qu'à démontrer ce que nous lui accordons aisément : c'est-à-dire, que nos Réformateurs n'étaient point inspirés ni nos synodes infaillibles. *We are but men and ought not to be ashamed to own that we grow in knowledge.* »

La variation avait été regardée, à l'origine, simplement comme *l'intelligence, diverse selon la qualité des esprits*, du texte sacré où demeure la vérité qui ne change point et dont une définition parfaite, si on pouvait la trouver, fixerait la formule. Une transformation bien autrement profonde s'opéra, par la suite, dans la façon de comprendre et de justifier les métamorphoses de l'exégèse.

A la différence des lois et des phénomènes de la nature, qui sont les mêmes éternellement, et où, seul, un idéalisme effréné peut voir une création de l'esprit humain, la vérité religieuse est considérée aujourd'hui, non pas encore comme le pur et simple ouvrage de notre activité créatrice (car c'est alors que le christianisme aura vécu), mais comme l'œuvre à moitié humaine, à moitié divine, de ces deux collaborateurs : Dieu et l'humanité.

Dieu a parlé dans quelques belles pages d'un livre incomparable. Il a parlé surtout dans la vie et la mort, dans le ministère et la prédication de l'homme unique qui pouvait bien s'appeler son « fils » et qu'on a pu même diviniser tout à fait, parce que c'est en lui que l'idéal divin s'est réalisé le plus parfaitement. Jésus-Christ et la Bible demeurent, pour la nourriture de nos âmes, un pain spirituel.

Mais il faut que ce pain reste assimilable, digestible; c'est ici qu'intervient la part active de l'humanité, qui, récoltant de siècle en siècle la même moisson divine, ne prend des mains de Dieu que la matière première et la façonne aux goûts et aux idées du jour. On

appelle ce travail en partie double : *évolution des dogmes*.

L'évolution, c'est la vie même de la vérité, c'est l'unique salut du christianisme. L'histoire et la philosophie nous ont appris, en effet, que tout ce qui vit est dans un état incessamment mobile, qu'il n'y a de repos et d'arrêt que dans la mort. Un siècle d'absolutisme en politique, en littérature, en religion, tel que le XVII^e, pouvait seul se figurer qu'il emprisonnerait la vérité dans des formules définitives. Ouvrez vos yeux, hommes sincères, et voyez ce qu'il adviendrait du christianisme, sans la doctrine salutaire de l'évolution des dogmes. On ne croit plus au Diable, c'est un fait ; l'enfer répugne à notre conscience morale comme le dernier vestige de la conception d'un Dieu barbare : si vous retranchez des articles aussi importants d'un code de vérités reçu du ciel et purement divin, extérieur et supérieur à l'homme, vous portez à son intégrité une atteinte mortelle, et la logique ne vous permettra bientôt plus de conserver les autres parties d'un texte convaincu d'erreur sur un point qui intéresse gravement la foi ; mais si, avec la notion de la vérité absolue, vous supprimez celle de l'erreur absolue, si vous regardez chaque dogme qui a fait son temps comme la forme contingente et périssable d'une idée, dont l'âme subsiste : Satan, comme la personification poétique de nos mauvais instincts ; l'enfer matériel, comme une parabole et comme une hyperbole qu'il fut très utile de prendre au pied de la lettre à l'âge où l'imagination régnait sur l'humanité encore dans l'enfance, alors, en laissant tomber une enveloppe caduque, vous sauvez le fond précieux des choses ; l'Evangile demeure pour vous ce qu'il ne peut plus être qu'à ce prix : l'aliment éternel de vos âmes.

La doctrine est belle et pourra servir quelques années ;

je crains qu'elle ne dure pas toujours, et ne finisse par subir elle-même une fatale « évolution. »

Dans cette coopération de la vérité révélée avec l'intelligence qui l'explique, la transforme et l'adapte; dans cette fusion habile du texte et de l'esprit, où l'élaboration humaine l'emporte de plus en plus sur la matière divine, il est à craindre que celui des deux collaborateurs qui déjà travaille presque seul, ne découvre soudain qu'il fait tout, maintenant, et même qu'il a toujours tout fait. C'est l'imagination de l'humanité qui créa les dogmes sous la forme de leur premier matérialisme; c'est la conscience et la raison de l'humanité qui les spiritua-lise dans leur forme nouvelle, et c'est dans tous les temps son propre ouvrage qu'elle adore : voilà quel sera, tôt ou tard, le dernier terme de l'*évolution*. En attendant, le vase se vide peu à peu de toute la liqueur céleste qu'il contenait, et déjà, on l'a dit, nous ne vivons plus « que d'un parfum. »

Il est intéressant de montrer ce que les grands prédicateurs orthodoxes pensaient, voyaient et devinaient des conséquences du libéralisme religieux.

Au XVII^e siècle, les protestants libéraux portaient des noms divers : sociniens, latitudinaires, indépendants. Bossuet définit en ces termes la doctrine générale : « Elle consiste à dépouiller la religion de tout ce qu'elle a de sublime et d'impénétrable, pour la rapporter davantage au sens humain (1). » « Le socinianisme, dit-il encore, déborde comme un torrent. Les mystères s'en vont les uns après les autres, la foi s'éteint, la raison humaine en prend la place, et on tombe à grands flots dans l'indifférence des religions (2). » Au livre V^e de l'*Histoire des Variations*, Bossuet entre, avec une

(1) *Défense de la tradition et des saints Pères.*

(2) *Sixième avertissement aux Protestants.*

profonde intelligence et avec une certaine sympathie, dans l'âme de Melanchton, le Réformateur qui souffrit le plus de l'impossibilité de fixer la doctrine et l'Eglise emportées par le mouvement en avant et sans arrêt possible, du protestantisme « débordé : »

« Melanchton voyait les esprits s'enhardir insensiblement contre les doctrines établies et contre l'autorité des décisions ecclésiastiques. Que serait-ce s'il avait vu les autres suites pernicieuses des doutes que la Réforme avait excités : tout l'ordre de la discipline renversé publiquement et l'indépendance établie, c'est-à-dire, sous un nom spécieux et qui flatte la liberté, l'anarchie avec tous ses maux..., la doctrine chrétienne combattue en tous ses points : des chrétiens nier l'ouvrage de la création et celui de la rédemption du genre humain ; anéantir l'enfer ; abolir l'immortalité de l'âme ; dépouiller le christianisme de tous ses mystères et le changer en une secte de philosophie toute accommodée aux sens : de là naître l'indifférence des religions, et, ce qui suit naturellement, le fond même de la religion attaqué ; l'Ecriture directement combattue ; la voie ouverte au déisme, c'est-à-dire à un athéisme déguisé ; et les livres où seraient écrites ces doctrines prodigieuses sortir du sein de la Réforme et des lieux où elle domine ? Qu'aurait dit Melanchton s'il avait prévu tous ses maux, et quelles auraient été ses lamentations ? »

« A force de s'en tenir à la vie, au sentiment, à l'expérience en matière de foi, » dit à son tour Adolphe Monod, « on s'expose à effacer la doctrine, seule base solide sur laquelle la vie, le sentiment, l'expérience puissent s'appuyer : c'est-à-dire que, pour avoir une maison mieux bâtie, on commence par en supprimer les fondements (1). » — « Si l'on permet à la sagesse humaine de contrôler l'Ecriture, où s'arrêtera-t-elle ? Bientôt, on verra l'un rejeter la doctrine du Diable comme opposée à sa raison ; un autre, repousser celle des peines éternelles comme blessant son cœur ; un troisième, cacher celle de l'expiation sous des gloses qui l'étouffent ; et il n'y aura plus de foi positive parce qu'il n'y aura plus d'autorité divine (2). »

Les textes abondent ; j'en ai cité bien d'autres (3), mais il faut transcrire encore, à cause de son instructive précision, ce passage du cinquième et dernier discours sur *S. Paul* :

(1) *Doctrine chrétienne* (2^e discours).

(2) *Jésus tenté au désert* (3^e méditation).

(3) Voyez notamment p. 228 et suiv.

« Aujourd'hui, il se répand dans les airs je ne sais quelle théologie vaporeuse, qui s'écarte, qui rougit de la fermeté des commencements. La *justification par la foi* est près d'être reléguée par quelques-uns au rang des locutions usées ; l'*expiation* blesse plus d'un esprit chatoilleux, et n'ose plus se montrer que voilée par des périphrases, sous peine de heurter la philosophie ; la *grâce*, ce petit mot si plein et si doux, cette musique délicieuse à une oreille chrétienne, a perdu de son charme et revient moins souvent sur les lèvres ; la *rédemption* elle-même, l'antique et immuable rédemption, cette joie éternelle du peuple de Dieu, fait place à une rédemption plus moderne, qui en appelle à la vie entière de Jésus-Christ sans s'appesantir sur sa mort, et qui affecte d'absorber le sacrifice du Fils de l'homme dans l'incarnation du Fils de Dieu. »

Le principe sur lequel est fondée la méthode libérale, la prétendue nécessité de maintenir la révélation divine en harmonie avec les exigences spirituelles de l'homme, n'est pas précisément un axiome. C'est si peu une vérité incontestable, que l'orthodoxie, considérant la foi comme un devoir qui doit coûter quelque chose à la nature, lui donnait un fondement moral dans la thèse opposée.

« Pourquoi ne vouloir pas, demande Bossuet, que captiver son intelligence sous des mystères impénétrables à l'esprit humain soit une chose qui appartienne à la doctrine des mœurs et une partie principale du culte de Dieu, puisque c'est un des sacrifices qui coûte le plus à la nature ?... Avec ce principe, qu'il faut réduire l'Ecriture Sainte à la droite raison, où n'ira-t-on pas ?... Ne sera-t-il pas aussi facile de persuader aux hommes que Dieu n'a pas voulu porter leurs obligations au-delà des règles du bon sens, que de leur persuader qu'il n'a pas voulu porter leur croyance au delà du bon raisonnement ? Mais quand on en sera là, que sera-ce que ce bon sens dans les mœurs, sinon ce qu'a déjà été ce bon raisonnement dans la croyance, c'est-à-dire, ce qu'il plaira à chacun ? Ainsi nous perdons tout l'avantage des décisions de Jésus-Christ (1). »

Adolphe Monod faisait entre les commandements de l'Ecriture et ceux de la conscience une distinction que nous avons eu la hardiesse de critiquer (2), mais que je

(1) Sixième avertissement aux Protestants.

(2) V. pages 221 et 313.

n'aurais peut-être pas blâmée avec autant d'assurance, si je m'étais mieux rappelé ce que nous avons aussi dit ailleurs, qu'il est assez plausible, après tout, que la voix de Dieu faisant aux hommes une révélation ne soit pas absolument identique à celle que chacun peut entendre dans son for intérieur. Convenir à la raison, c'est-à-dire lui être agréable, ce nouveau criterium de la vérité religieuse n'est peut-être pas le plus sûr. On conçoit très bien que l'orthodoxie ait pu prendre justement le contre-pied de la doctrine, et dire, avec Pascal : « Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile... Apprenez de votre Maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu. »

Quand la raison divine et la raison humaine se rejoignent exactement, comment l'idée ne viendrait-elle pas à l'homme qu'il aurait bien fini par trouver tout seul ce que la Révélation lui annonce, et que ce n'était pas la peine d'en faire les frais ? Oui, en vérité, dans l'hypothèse d'une révélation divine, le *Credo quia absurdum* est plus soutenable que le *Credo quia rationabile*.

L'*Esquisse*, déjà plusieurs fois mentionnée, d'une *Philosophie de la Religion*, par M. Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, est un livre que j'aime à citer dans cette conclusion. Sa date toute récente, la qualité de son auteur, l'accueil favorable du public : ces trois circonstances réunies le désignent comme étant probablement l'expression la plus fidèle de ce qui reste de croyances chrétiennes à un penseur sérieux de la fin du XIX^e siècle. Œuvre de science et de conscience, écrite non seulement avec gravité, mais avec piété, digne d'une respectueuse et sympathique estime par le désir sincère qui l'inspire de faire aux hommes du bien en leur disant franchement ce qui

est vrai, l'*Esquisse* n'est pas, comme les ouvrages tristes d'Edmond Scherer, le résultat purement négatif de la critique ; c'est un monument de la foi, et c'est une synthèse, une conclusion positive qu'on a la haute et noble ambition de nous donner.

Or, quand je cherche ce que ce beau livre contient de doctrine, vraiment il ne m'est pas possible d'en extraire quelque chose de plus que ceci : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même. » C'est beaucoup, si l'on se rappelle la déclaration du Christ, montrant lui-même dans ce sublime précepte l'abrégé de la loi et des prophètes ; mais c'est peu, si l'on songe qu'il y avait pourtant d'autres articles, nombreux et importants, dans l'ancien catéchisme, et que tout cela a disparu.

La création, Satan, la chute, la promesse, le déluge, le Sinaï, les prophéties, l'attente du Messie, la naissance miraculeuse, les miracles de Jésus, le Golgotha, la résurrection, l'ascension, la descente du Saint-Esprit, les apôtres, l'Eglise et la Sainte-Ecriture, et les persécutions, et les martyrs, et la Réforme : quel appareil, bon Dieu ! que de fracas, que de douleurs et que de sang versé, pour aboutir à une vérité de grand prix, sans doute, mais où l'humanité serait parvenue d'elle-même avec ses lumières naturelles et par le seul progrès de la philosophie ! Car, si Jésus-Christ est l'homme en qui l'idéal divin s'est réalisé le plus parfaitement, il n'y a entre lui et les autres sages qu'une différence de degré et non plus de nature. Il devient très injuste d'amoindrir leur part de collaboration dans l'œuvre de l'amélioration morale du genre humain ; « le divin fondateur du christianisme » n'est plus que le premier de tous et la sentinelle avancée de la civilisation.

Quand je lis, dans le *sixième avertissement* de Bossuet *aux Protestants* : On réduira enfin le christianisme « à

la généralité de l'amour de Dieu et du prochain, » je reste confondu de la justesse et de la profondeur de sa divination.

De plus en plus dégagée des liens matériels de la lettre, la Révélation se réduit aujourd'hui, non pas même à l'enseignement de Jésus dans son entier (car la critique doute que toutes ses paroles aient été fidèlement rapportées) ; moins encore, au récit total de sa vie et de sa mort (car des légendes visibles l'altèrent), mais à ceci, purement et simplement : l'exemple que cet homme divin a donné à ses frères d'une communion intime avec le Père céleste et d'une entière soumission à sa volonté. C'est le thème absolument unique, et, à la longue, un peu monotone, de la symphonie philosophique et religieuse de M. Sabatier.

Spiritualiste parfait, Jésus a institué le culte de Dieu en esprit et en vérité, méprisant le formalisme des rites et le sens matériel des textes, s'adressant aux consciences, invoquant moins la lettre des Ecritures que l'interprétant avec largeur, et ne faisant point de théologie. Pour mieux imiter ce divin maître, devenu, à l'exclusion des apôtres, le seul guide du croyant, le chrétien moderne ne prend dans la Bible que ses paroles, et, dans ses paroles, que ce qui rayonne d'une pureté idéale aux yeux de sa raison.

Tout l'édifice théologique est par terre. S'il semble qu'il en demeure quelques débris debout, ce n'est qu'une apparence ; la doctrine de l'évolution a transformé les anciennes masses solides en illusions légères qui se succèdent les unes aux autres, comme, dans les théâtres, les matériaux des changements à vue. Et pourquoi conserverions-nous la réalité des dogmes ? A quoi bon même cette ombre de substance où, le corps s'évanouissant, les dogmes étant fondus au creuset et sublimés, rien n'en reste que cette vapeur subtile, que

vous appelez leur âme ? Nous savons pertinemment aujourd'hui à quelle époque s'est formé chacun de ces produits ingénieux de l'esprit humain ; nous savons que le Fondateur lui-même du christianisme n'est pour rien dans leur création. La Trinité date de l'an 325. C'est vers l'an 80 que l'on imagina la fable de la naissance miraculeuse du Christ. C'est un peu plus tard qu'on inventa sa préexistence dans le sein du Père, qu'on l'appela le Verbe, le Logos, et qu'on se représenta sa venue au monde comme une incarnation. « Après Origène, aux conciles de Nicée et de Chalcédoine, à travers les plus longues et les plus violentes disputes, fut fondé le dogme ecclésiastique de la divinité de Jésus (1). »

Il fut donc *fondé par des hommes*, si puissamment, d'ailleurs, que dans la notion de la divinité de Jésus celle de son humanité disparut tout entière durant une longue suite de siècles, comme nous l'a montré la prédication de Bossuet et même encore celle d'Adolphe Monod. Aujourd'hui, c'est l'inverse : Jésus-Christ, étant redevenu homme, n'est plus Dieu. Car, dire qu'il est Dieu ou même Fils de Dieu parce qu'il est pour les hommes un divin modèle, c'est jouer sur les mots, c'est presque une mauvaise plaisanterie. S'il est né de la même façon que nous tous, s'il n'est pas ressuscité des morts, s'il n'est pas remonté au ciel et ne s'est pas assis « à la droite du Père, » il n'est que l'un de nous, le meilleur et le plus parfait des hommes ; nous devons l'admirer, l'aimer et l'imiter ; mais nous ne pouvons plus le prier, et le culte que nous lui rendons est idolâtre.

En terminant le chapitre capital de son livre, l'étude sur l'évolution des dogmes, M. Sabatier raconte, comme « instructive et rassurante pour nous, » l'histoire de Sérapion, moine « anthropomorphite, » qui, « sentant

(1) Sabatier, ouvrage cité, p. 190.

s'évanouir dans son cœur l'image du Dieu auquel il avait coutume d'adresser sa prière, fut saisi d'un trouble profond et, éclatant en sanglots, se jeta à terre et s'écria avec des larmes : Malheur à moi, infortuné ! Ils m'ont enlevé mon Dieu ! Je n'ai plus personne que je puisse saisir, invoquer et adorer. » Voilà bien ce que doit éprouver tout esprit droit qui voit l'évolution changer le sens des termes jusqu'à l'entier renversement des idées. Rien n'est plus déconcertant, et l'historiette est imprudente ; car ce qui devrait « nous rassurer » nous oppresse, nous gêne, nous fait mal. Marie-Magdeleine eut peut-être tort de pleurer devant un tombeau vide et de s'écrier : « On m'a ôté mon Seigneur ! », mais non pas d'ajouter : « et je ne sais où on l'a mis ! »

Les anciennes croyances positives sont devenues inacceptables ; cependant la religion reste un besoin de nos cœurs : situation violente, qu'on ne peut conserver comme l'état sain et normal de l'homme. Nous vivons, jusqu'à nouvel ordre, dans l'absurde. Nous admettons que le sentiment religieux subsiste, sans rien de réel où s'applique l'adoration, où s'attache l'espérance, et que *la foi demeure quand l'objet de la foi a disparu*. Un théologien alsacien nommé Schœn, critiquant les idées d'un théologien allemand nommé Ritschl, trouve qu'il va peut-être un peu loin quand il affirme la possibilité d'une foi religieuse tout à fait indépendante de la réalité de son objet, et il pose cette question : « Pouvons-nous arriver à la conviction que tous les livres bibliques sont inauthentiques et sans valeur historique, que les récits évangéliques sont de belles légendes pieuses, que Jésus-Christ est un homme pécheur comme tous les autres, et, malgré cela, conserver la foi chrétienne dans toute sa pureté ? » A cette question pressante et précise, qui semble être de celles dont on dit : poser la question, c'est la résoudre,

un troisième théologien, pur Français celui-ci, répond avec une agréable aisance : « Je n'y vois pas grand mal pour ma part (1). »

Nous admettons que l'esprit de l'homme puisse se séparer nettement en deux parties isolées l'une de l'autre par une sorte de cloison étanche, et qu'on soit absolument chrétien par le cœur, pendant que, par l'intelligence, on est absolument philosophe. Tel fut l'état intérieur d'Amiel, ou tel, du moins, ce penseur rêva d'être. Tel avait été, au XVIII^e siècle, le dualisme paradoxal de Jacobi. Il est curieux d'en rencontrer déjà la formule dans Bossuet, qui, au premier abord, ne semble pas désapprouver cette anomalie. Il écrivait à Leibniz, en 1693 :

« Autant que je suis ennemi des nouveautés qui ont rapport avec la foi, autant suis-je favorable, s'il est permis de l'avouer, à celles qui sont de pure philosophie, parce qu'en cela on doit et on peut profiter tous les jours tant par le raisonnement que par l'expérience. »

Mais, dans le système d'un roc inébranlable de doctrines, on conçoit, à la rigueur, qu'on puisse permettre aux enfants dociles de faire, pour s'amuser, quelques innocentes tranchées autour de la forteresse ; il ne faudrait pas s'imaginer que Bossuet eût jamais souffert des fouilles qui en auraient sapé les fondements. Il dit, dans son *Exposition de la doctrine catholique* :

« Quand on s'attache ou tout à fait à la foi, comme font les catholiques, ou tout à fait à la raison humaine, comme font les infidèles, on peut établir une suite et faire comme un plan uni de doctrines ; mais, quand on veut faire un composé de l'un et de l'autre... »

Un pied dans l'Eglise, un pied dans la science : c'est une manière ambiguë et incommode de marcher. Cependant nous avançons, les yeux fermés, à travers les ténèbres, à travers les obstacles de toutes les contradictions par-

(1) Voyez la *Revue internationale de l'enseignement supérieur*, 15 février 1894.

ticulières qui surgissent en foule, sous nos pas, de cette incompatibilité fondamentale, et que nous admettons, en fin de compte, ou sans les sentir, par un dernier prodige d'inconscience, ou sans nous en troubler, par un dernier défi à la logique et à la raison.

Quelqu'un a fait un livre sur « les Mensonges conventionnels de la civilisation. » L'état conventionnel de mensonge où dort la pensée de tout homme mêlant dans un impossible amalgame les croyances de jadis et la culture moderne, ne mérite pas moins d'être dénoncé par le critique qui aura le courage de jeter sur notre quiétude une clarté douloureuse.

La Bible a été très judicieusement défendue contre une incrédulité puérile qui se prévaut de ses erreurs en matière d'astronomie, de géologie, etc. Les chrétiens imprudents qui ont à cœur de mettre les récits de la Genèse d'accord avec la science, font assurément plus de tort à l'Ecriture sainte par l'indiscrétion de leur zèle qu'ils ne lui rendent de service. Mais, quand la révélation scientifique va jusqu'à rendre *inconcevable* le système même de la révélation religieuse, n'y a-t-il pas lieu de s'inquiéter ? La notion de la terre et de l'homme conçus comme centre de l'œuvre divine, paraît indispensable au christianisme, même le plus libéral. La découverte de Copernic, si elle renverse de fond en comble l'ancien point de vue anthropocentrique, ne saurait être pour la religion sans conséquences graves. L'immensité de l'univers, en réduisant à rien l'importance de l'homme et de la terre, nous permet-elle encore de nous croire les objets d'une faveur spéciale de l'Eternel ? Les histoires de la création et de la rédemption n'ont-elles pas trahi leurs origines, aussi humaines et aussi légendaires que celles des mythologies païennes, puisqu'elles ne pouvaient convenir qu'à un temps où notre petite pla-

nète passait pour le centre du monde ? A quel sommet est situé le paradis, qu'on espère toujours ; dans quel abîme l'enfer, qu'on a cessé de craindre, maintenant que, dans le cercle illimité qui s'étend tout autour de nous, les expressions de *haut* et de *bas* sont vides de sens ? Les prédications que nous continuons d'entendre chaque dimanche, ne procèdent-elles pas toutes, qu'elles soient orthodoxes ou libérales, d'un naïf oubli de l'immensité du ciel et de l'infinité des mondes, d'un retour obstiné à d'anciennes légendes cosmogoniques ?

L'exemple le plus significatif qu'on puisse produire, pour éclairer d'un jour lamentable des contradictions sans issue, c'est l'impasse où la prière se trouve engagée.

S'il y a un fait avéré, c'est que la connaissance des lois de la nature diminue peu à peu la part que l'homme attribuait autrefois à Dieu dans la conduite de ses affaires. Croire que la prière puisse modifier le régime des vents et de la pluie est déjà bien près d'être une superstition, et le deviendra tout à fait le jour où la météorologie sera une science. Chaque progrès qu'a fait la médecine a réduit d'autant le rôle du médecin céleste ; quand rien n'y sera plus livré à ce que l'ignorance appelle le hasard, à ce que le christianisme appelait la Providence, quel espoir raisonnable restera-t-il au malade et à ceux qui l'aiment, d'invoquer utilement le secours de Dieu ? A l'origine, la prière pouvait s'étendre à toutes choses, jusqu'aux moindres entreprises de l'homme ; on ne croyait pas avilir la Divinité par l'usage familier qu'on faisait d'elle. Longtemps présent dans toutes les affaires humaines, grandes ou petites, Dieu s'en est progressivement retiré, abandonnant le monde à ses lois.

Le chrétien moderne, convaincu, par l'expérience et

par la raison, que tout effet a sa cause nécessaire et que cette cause est elle-même déterminée par une série sans fin de causes antérieures qui s'enchainent, oublie cela, volontairement ou étourdimement, et prie. Comment justifier une telle inconséquence ? Sans doute par cette considération, que la prière a de bons effets moraux. Mais pouvons-nous indéfiniment trouver la paix et le bonheur de l'âme, à constater la coexistence de deux mondes qui ne se rejoindront pas, qui s'écartent toujours plus l'un de l'autre : le monde du sentiment, où nous continuerons de nous faire toutes sortes d'illusions bien-faisantes, et le monde objectif, extérieur et réel, qui démontre leur inanité ? N'est-ce pas le cas de rappeler la brutale image de Hartmann comparant la prière, réduite à une vertu purement subjective, au juron énergique par lequel un portefaix s'excite lui-même à soulever un fardeau (1) ?

M. Sabatier a, sur la prière, un chapitre que je trouve attristant par la sérénité même de l'écrivain, par le calme parfait avec lequel il nous montre la religion s'évanouissant en philosophie, s'il est vrai, comme je le pense, que la religion disparaît avec la dernière croyance en une liberté et une puissance divine, supérieure à l'ordre de la nature. Je défie le lecteur de découvrir, dans ce chapitre, un seul mot d'où il résulte que l'homme puisse avoir la moindre action sur Dieu pour changer le cours des événements. Mais alors, à quoi la prière se réduit-elle ? à ceci : *Père, que ta volonté soit faite !*

« C'est un acte pur de confiance et d'abandon, l'expression du désintéressement le plus religieux et le plus complet... Le but de la création est-il donc autre que le souverain bien, et, dans ce bien universel, chacun ne trouvera-t-il pas le sien propre ?... Il faut nous soumettre

(1) V. p. 237 de ce volume.

à la volonté mystérieuse de Dieu en renonçant à nos propres désirs et à nos particulières espérances... Au commencement, l'ambition de l'homme pieux était de plier la volonté divine à la sienne ; au terme, sa paix et son bonheur, c'est de subordonner ses désirs et ses vœux à la volonté d'un Père, qu'il sait être toujours bonne, juste et parfaite. »

A Dieu ne plaise que je conteste la haute vérité philosophique de cette doctrine ! Je dis seulement qu'elle est *philosophique*. La Providence qui ne peut plus, cédant à nos prières, changer l'ordre des choses, se confond avec la Nécessité. Il est admirable de se résigner ; c'est la suprême sagesse et la suprême vertu : mais l'effort humain suffisait pour atteindre à cette perfection. Si Jésus-Christ a réalisé l'idéal mieux qu'aucun autre personnage historique, Marc Aurèle en a aussi posé la formule sublime, et l'exemple de soumission à la volonté de Dieu donné par le charpentier de Nazareth ne diffère pas essentiellement de la maxime du roi philosophe, qu'il faut apprendre à « vivre en harmonie avec le Cosmos. »

L'acceptation religieuse des lois immuables de la nature, l'absorption de l'individu dans l'ordre universel, ne vont pas sans un certain panthéisme, dont M. Sabatier se défend, il est vrai, mais vers lequel Hartmann dirige résolument « la religion de l'avenir, » et que Bossuet avait encore prédit, comme terme dernier de la transformation des doctrines chrétiennes, en l'appelant « athéisme » dans sa rude franchise. Il a prévu que la critique aboutirait finalement à la négation de la personnalité divine et de la liberté humaine :

« Une fausse et dangereuse science, pour montrer qu'elle entend les plus hauts mystères de Dieu, trouve dans ses décrets immuables la ruine du libre arbitre de l'homme (1). »

(1) *Second avertissement aux Protestants*,

Tel est l'état présent du christianisme : le catholicisme, blessé mortellement par sa dernière victoire autant que par toutes ses défaites, acculé à cette alternative, ou de consommer son suicide par le paradoxe désespéré de l'infailible autorité de l'Eglise concentrée dans un dieu terrestre, ou de devenir simplement « une branche du protestantisme ; » le protestantisme, ayant détruit son antique fondement, l'autorité de la lettre, réduit enfin à un sentiment vague qui ne sait plus à quel fond solide se prendre dans une Ecriture tellement subtilisée par sa critique et tellement indistincte de l'humaine raison, qu'à l'impossibilité, depuis longtemps reconnue, de fixer des églises, s'ajoute pour lui celle de préciser la moindre doctrine vraiment chrétienne ou seulement religieuse. L'un et l'autre système sont morts ou vont périr par l'exagération logique de leur propre principe.

Je ne dis point ces choses pour le vain et triste plaisir d'aboutir à une conclusion négative. Je ne conçois pas la société sans religion ; j'ai horreur du néant où l'incrédulité précipite nos plus chères espérances, et j'aspire de tous mes vœux à voir commencer l'ère de cette vie nouvelle du christianisme qu'on nous a tant promise : mais, hélas ! l'aurore qui dissipera la nuit ne paraît nulle part à ma vue, et je ne parviens pas à entendre, comme la doctrine de l'évolution le persuade à d'autres, plus heureux, la fanfare joyeuse d'une renaissance dans la musique lente et grave, très savante d'ailleurs et très belle, des funérailles de la foi.

Quant à la grande éloquence sacrée, si c'est l'autorité qui la fonde, si les doutes de la raison et de la conscience, de l'histoire et de la philosophie la tuent, elle a fait son temps et fourni sa carrière. C'est un genre littéraire éteint, comme l'épopée, qui mourut avec la naïveté des croyances et par les progrès mêmes de

la civilisation. De grands orateurs pourront continuer à nous en rendre quelque chose, de même que le souffle épique inspire, parfois encore, de grands poètes ; mais, en tant que forme générale de la littérature, les conditions de la vie n'existant plus pour elle, la grande éloquence sacrée est morte.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — LE SERMON DANS LA LITTÉRATURE.	
1. — Du sermon, comme genre littéraire .	1
2. — Fondement de l'éloquence sacrée . .	24
3. — Principaux sermonnaires français. — Dessein de cet ouvrage	39
II. — LE GRAND PRÉDICATEUR CATHOLIQUE.	
CARACTÈRE DE BOSSUET.	66
III. — LE GRAND PRÉDICATEUR PROTESTANT.	
VIE D'ADOLPHE MONOD	153
IV. — IDÉES COMMUNES A TOUTE LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE.	
1. — Méthode de la foi	274
2. — Tableaux de la vie humaine	301
3. — Emploi de la terreur	355
4. — Mystères d'amour	376
V. — DE QUELQUES IDÉES PLUS SPÉCIALES . .	397
VI. — DES STYLES.	
1. — Bons écrivains et grands écrivains .	410
2. — Style de Bossuet.	416
VII. — CONCLUSION.	
LES TEMPS PRÉDITS PAR BOSSUET. . .	435

64652033

LA GRANDE PRÉDICATION CHRÉTIENNE
EN FRANCE

BOSSUET
ADOLPHE MONOD

PAR

PAUL STAPFER

PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES



140

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

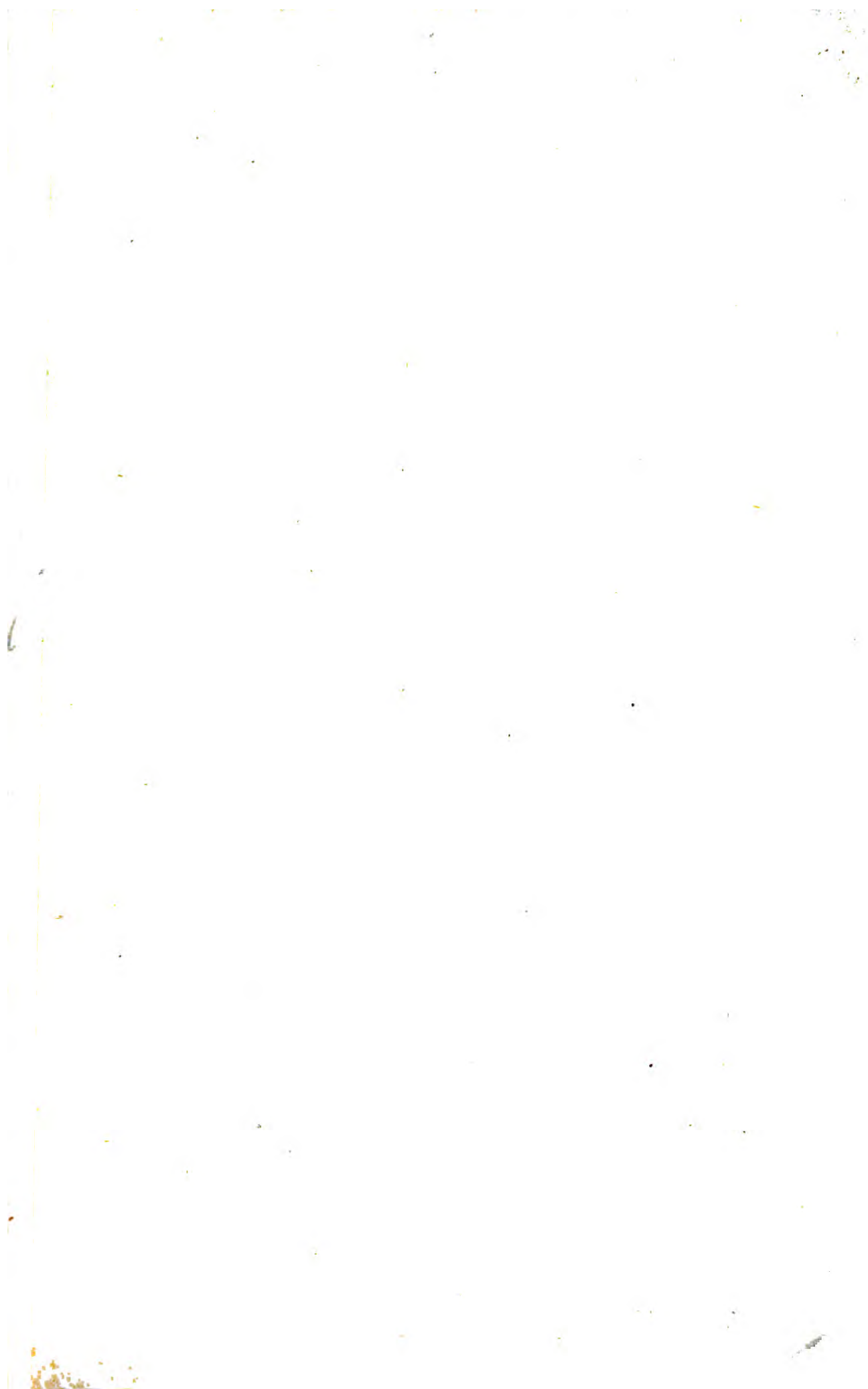
33, RUE DE SEINE, 33

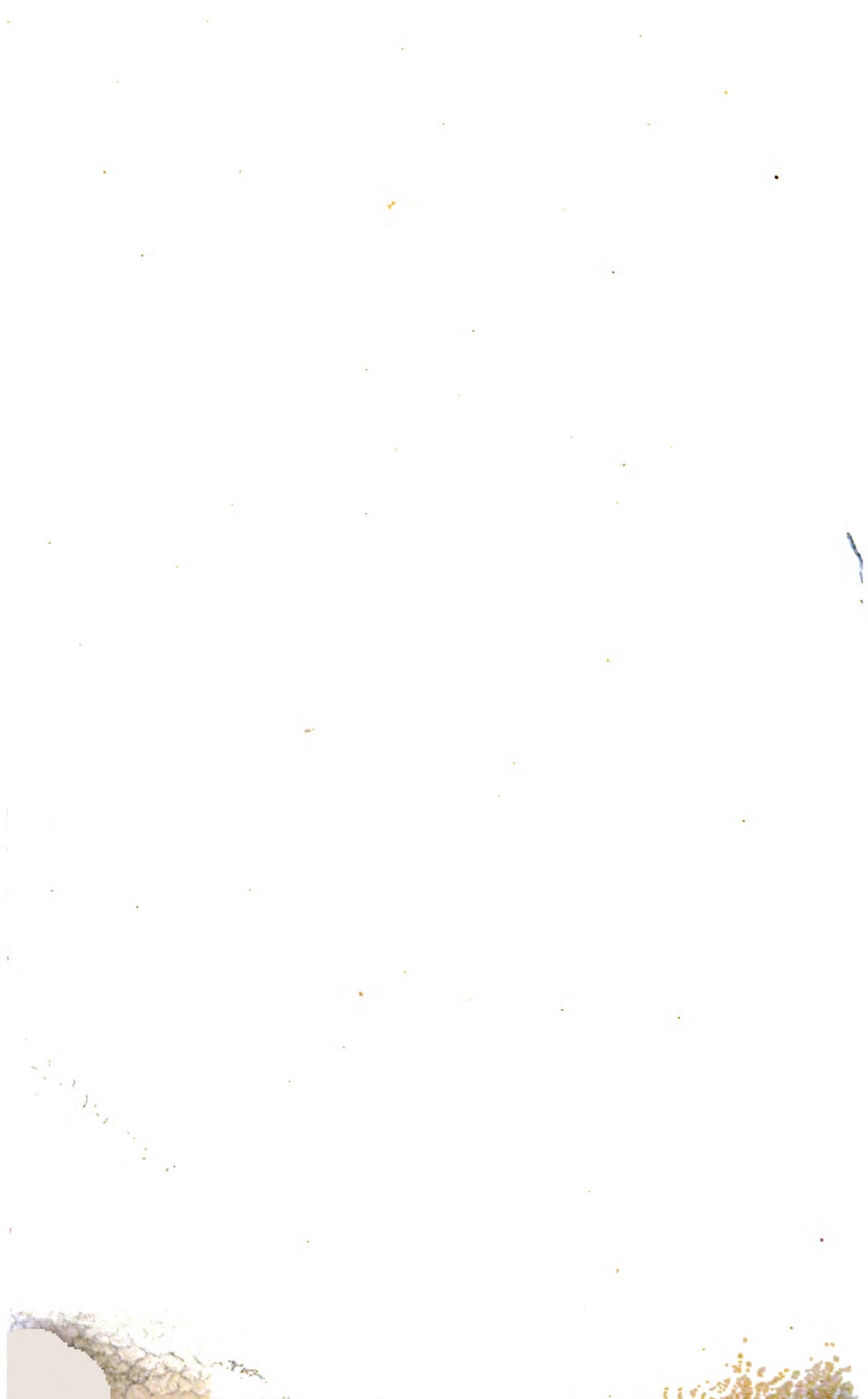
—
1898

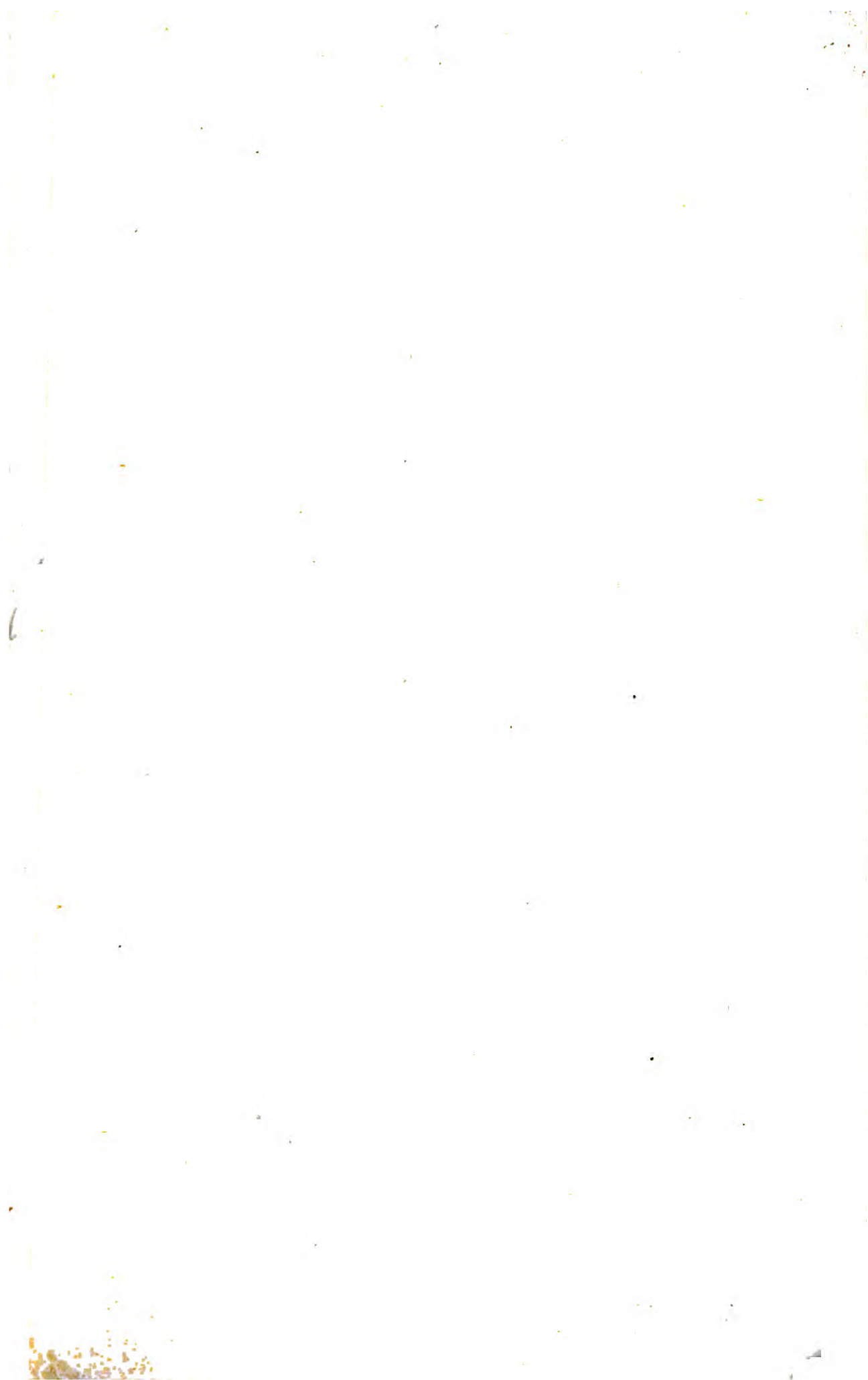
Tous droits réservés.

D/H 1872 A.1

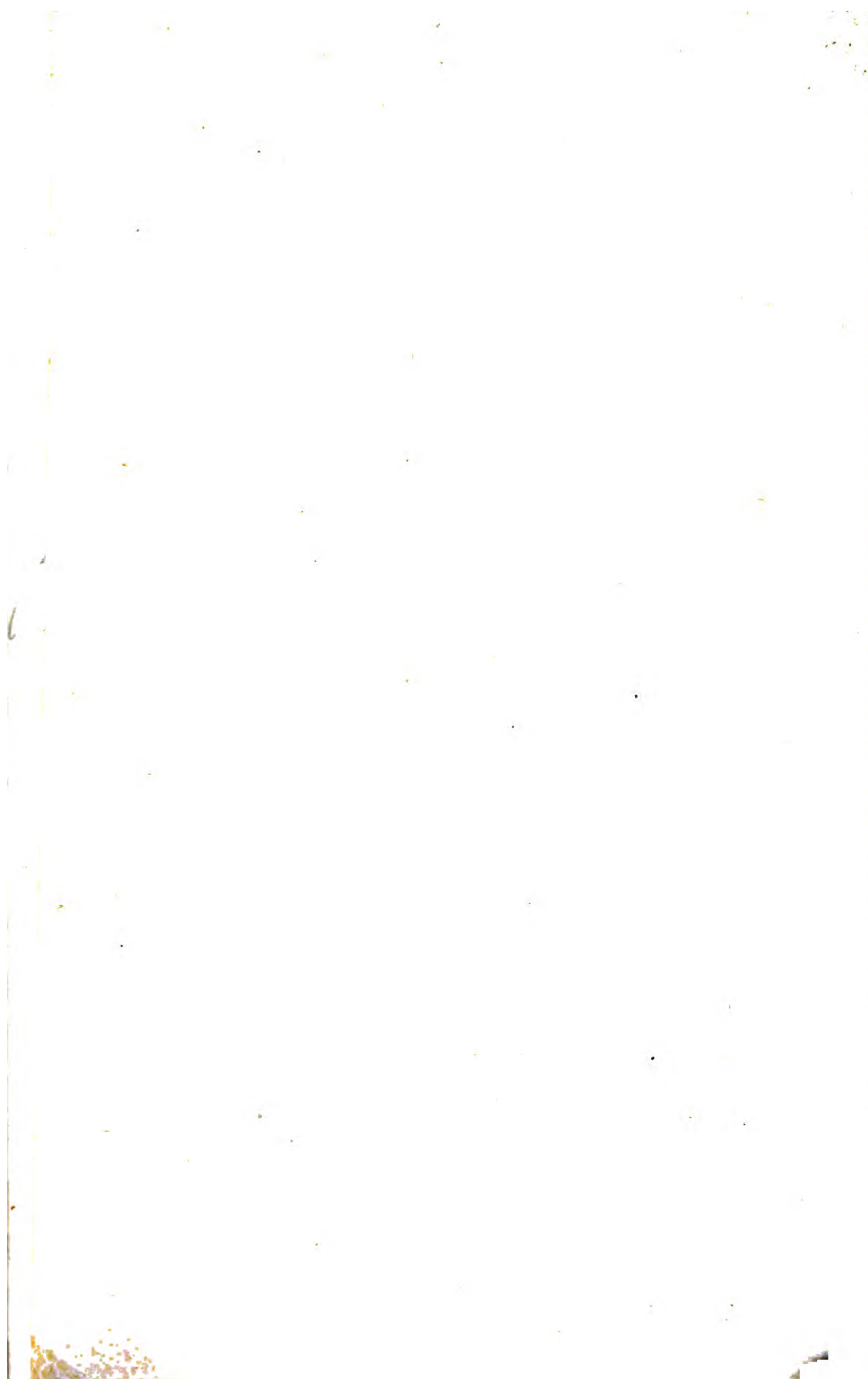




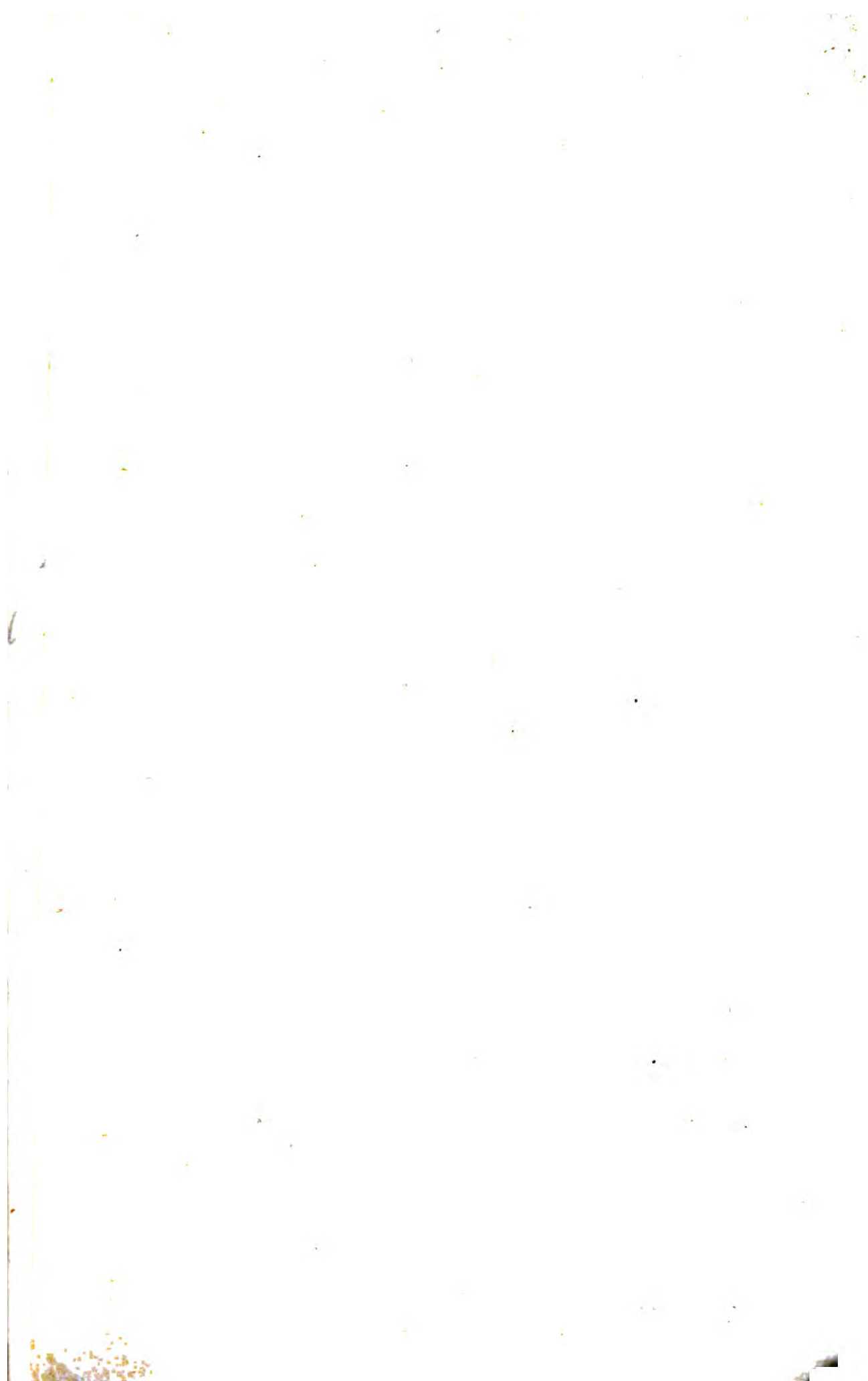




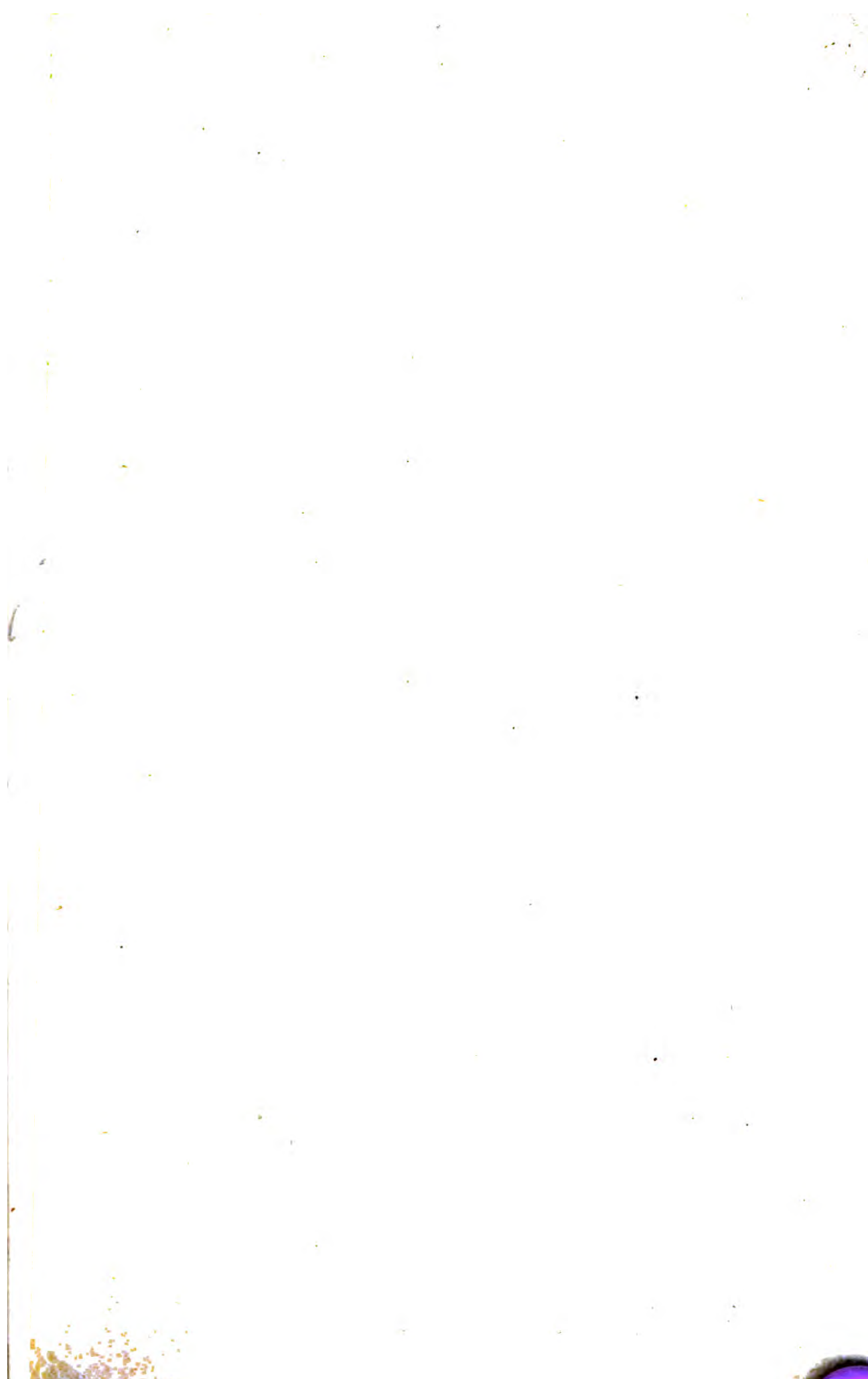












LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, RUE DE SEINE, A PARIS

Ouvrages d'Adolphe Monod :

<i>Les Adieux d'Adolphe Monod à ses amis et à l'Eglise</i> (octobre 1855 à mars 1856) 12 ^e édition, 1 volume in-12	2 f. »
<i>L'Ami de l'Argent.</i> — Sermon. In-8°	1 »
<i>Doctrine chrétienne.</i> — Quatre discours. 1 volume in-8°	2 25
<i>Enfance de Jésus, ou l'Education chrétienne.</i> — Discours. In-8°	» 50
<i>Exclusisme, ou l'Unité de la Foi.</i> — Discours. In-8°	» 60
<i>Explication de l'Épître de S. Paul aux Ephésiens.</i> — 1 vol. in-8°	6 »
<i>Le Fatalisme.</i> — Discours. In-8°	» 75
<i>La Femme.</i> — Deux Discours. I, La mission de la femme. — II, La vie de la femme, 11 ^e édition, 1 volume in-12.	1 »
<i>L'Inspiration prouvée par ses œuvres.</i> — Discours. In-8°	1 25
<i>Jésus-Christ ressuscitant des morts.</i> — Poésie. In-18	» 50
<i>Jésus tenté au désert.</i> — Trois méditations (Le combat — La victoire — Les armes), 1 volume in-12	1 »
<i>Lucile, ou la Lecture de la Bible.</i> — Entretiens et correspondance. 8 ^e édition, 1 volume in-12	2 »
<i>Marie-Magdeleine.</i> — Discours. In-8°	» 50
<i>Nathanaël ou l'esprit prévenu, mais sincère, mis en rapport avec Jésus-Christ.</i> — <i>Les grandes âmes.</i> — Deux discours. In-8°	1 25
<i>La parole vivante.</i> — <i>La vocation de l'Eglise.</i> — Deux discours. In-8°	1 50
<i>Saint Paul.</i> — Cinq discours. 1 volume in-12	1 50
<i>Sermons, I^{re} Série : Lyon.</i> 1 volume in-12	3 »
— <i>II^e Série : Montauban.</i> 1 volume in-12	3 »
— <i>III^e Série : Paris.</i> 2 volumes in-8°	11 »
<i>Souvenirs de sa vie.</i> — Extraits de sa correspondance. — Choix de lettres à sa famille et à ses amis. — 2 volumes in-8° avec portrait.	15 »
<i>Trois sermons de Noël</i> (Que seriez-vous sans Jésus-Christ ? — Le nom de Jésus — L'Incarnation du Fils de Dieu). In-8°	1 50

Ouvrages d'Alexandre Vinet :

<i>Discours sur quelques sujets religieux.</i> 1 volume in-12	3 »
<i>Nouveaux Discours sur quelques sujets religieux.</i> 1 volume in-12.	2 50
<i>Études évangéliques.</i> 1 volume in-12	2 50
<i>Nouvelles Études évangéliques.</i> 1 volume in-12.	2 75
<i>Méditations évangéliques.</i> 1 volume in-12	2 50
<i>Études sur Blaise Pascal.</i> 1 volume in-12	3 50
<i>Histoire de la Prédication parmi les Réformés de France au 17^e siècle.</i> 1 volume in-8°	6 »
<i>Homilétique, ou Théorie de la prédication.</i> 1 volume in-12.	4 »
<i>Études sur la Littérature française au XIX^e siècle.</i> 3 volumes in-12.	10 50
<i>Mélanges — Philosophie morale et morale religieuse.</i> 1 volume in-8°.	6 »
SCHERER (Edmond), <i>Mélanges de critique religieuse.</i> 1 volume in-8°.	7 50
— <i>Lettres à mon curé.</i> 1 volume in-12	1 50
MOLINES (Louis), <i>Étude sur Alexandre Vinet, critique littéraire.</i> 1 volume in-8°	7 50
PASCAL (Blaise), <i>Pensées, disposées suivant un plan nouveau. Edition complète d'après les derniers travaux critiques, avec des notes, un index et une préface par J. F. Astié.</i> 1 volume in-12	4 50
SABATIER (Auguste), <i>Esquisse d'une Philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire.</i> 4 ^e édition. 1 volume in-8°	7 50
STAPFER (Edmond), <i>Jésus-Christ, sa personne, son autorité, son œuvre.</i> I. — <i>Jésus-Christ avant son ministère.</i> 2 ^e éd. 1 vol. in-12	3 »
II. — <i>Jésus-Christ pendant son ministère.</i> 2 ^e éd. 1 vol. in-12.	3 50
III. — <i>La mort et la résurrection de Jésus-Christ.</i> 1 vol. in-12	3 50

